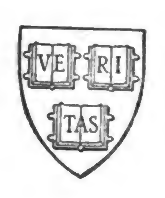



VE RI
TAS

L'ART

DE

VÉRIFIER LES DATES.

QUATRIÈME PARTIE.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DE

L'AMÉRIQUE,

PAR M. D. B. WARDEN,

Ancien Consul-Général des États-Unis d'Amérique, à Paris,
Membre de l'Académie Royale des Sciences, etc., etc.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

AMBROISE DUPONT ET RORET,

37, QUAI DES AUGUSTINS.

1828.

CONTINUATION

DE

L'ART

DE VÉRIFIER LES DATES.

AMÉRIQUE.

SUITE DE LA CHRONOLOGIE HISTORIQUE DE L'AMÉRIQUE.

CONTINUATION DU CHILI.

Découverte et conquête du Chili par les Espagnols. — *Hernando Magallanès,* après avoir franchi, en 1520, le détroit qui porte son nom, a dû apercevoir une partie de la côte du Chili (1).

Expédition de don Diégo de Almagro en 1536. Après la réduction de Cuzco, et la mort d'Atahualpa, Pizarro voulant se défaire de Diégo de Almagro, l'engagea à entreprendre la conquête du Chili (2), pays dont on vantait alors les richesses, et qui était situé à six cents lieues de la capitale du Pérou. Le roi d'Espagne, pour récompenser ce conquérant de ses services, lui avait donné un territoire de deux cents lieues, qui s'étendait depuis Las Chincas jusqu'au détroit de Magellan, et qu'il nomma *Nouvelle-Tolède*. Le Chili se trouva compris dans les limites.

(1) Voyez l'article *Magellanie*.
(2) Voyez l'article *Pérou*.

Almagro accepta la proposition de Pizarro, et fit les préparatifs nécessaires pour cette expédition. Il distribua à ses gens plus de cent quatre-vingts charges d'argent et vingt d'or, après en avoir déduit le quint du roi, pour les aider à se procurer des armes et des chevaux; mais ils s'engagèrent à lui en rembourser la valeur sur le produit des richesses du pays qu'ils allaient conquérir. A la demande d'Almagro, l'Inca Manco, successeur de l'infortuné Atahualpa, consentit à lui fournir quinze mille Indiens, et à faire partir son frère Paullo Topa, et le grand-prêtre *Viléhoma*, accompagnés de trois Espagnols pour lui frayer le chemin. Ils eurent ordre de s'arrêter à deux cents lieues de Cuzco. Almagro enjoignit à Juan de Saavédra, natif de Séville, de les suivre avec tous les Espagnols qui voudraient se joindre à lui, et de former une colonie à cent cinquante lieues de distance. En conséquence de ces instructions, Saavédra jeta les fondements de la ville de Paria (1), en 1535, à cent trente lieues de Cuzco, et la peupla d'Espagnols qu'il tira de Collao et de Los Charcas, où se trouvaient les riches mines de Potosi, alors inconnues (2). Almagro, craignant d'être arrêté par Pizarro, manda aux capitaines *Rui Diaz* et *Bénavides*, à Lima, et à *Rodrigo Orgonez*, à Cuzco, de le suivre avec tous les Espagnols qui désireraient les accompagner, après quoi il se mit lui-même en route pour Paria (3). A son arrivée dans cette colonie, il commanda à Saavédra de s'avancer par le grand chemin des Incas jusqu'à *Topisa* (4), capitale de la province de Chichas, où l'attendaient l'Inca Paullo et Viléhoma. Trois des cinq Castillans qui avaient pénétré dans la province de *Xuxuy* (5), furent tués par les naturels du pays.

L'Adélantado, continuant sa marche à travers le territoire des Canchès, des Cañas et des Collas, arriva peu après à Topisa, où il reçut de l'Inca Paullo quatre-vingt-dix mille *pésos* d'or fin, apportés par des Indiens du Chili qui venaient

---

(1) *Herréra*, décad. V, lib. VII, cap. 9.

(2) Voyez l'article *Pérou*.

(3) Gomara dit qu'il partit de Cuzco au mois d'avril 1535; et suivant Molina, ce serait vers la fin de cette année.

(4) Selon Herréra; Alcédo l'écrit *Tupisa*, et la place dans la province de Chichas y Tarija, au Pérou.

(5) Ou *Jujuy*, ville de la province de Tucuman, au Pérou.

présenter leurs hommages à l'Inca. Sur ces entrefaites, le grand-prêtre quitta le camp espagnol pendant la nuit, accompagné de quelques personnes des deux sexes et s'en retourna à Collao par une route inconnue aux Castillans. Paullo déclara à Almagro qu'il ignorait la cause de son évasion. L'interprète indien, Filipillo, qui avait connaissance de la conspiration, ayant aussi pris la fuite, fut arrêté et écartelé (1).

Almagro donna ordre au capitaine Salcédo de partir avec soixante cavaliers et fantassins, pour châtier les Indiens qui avaient tué les trois Espagnols; mais ce capitaine les trouva si fortement retranchés, qu'il n'osa les attaquer. Ces Indiens ayant fait une sortie, rencontrèrent *Francisco de Chaves* qui arrivait au secours de Salcédo avec du renfort, lui tuèrent plusieurs des *Yanaconas* (ou Indiens mis au service des Espagnols) qui l'accompagnaient, et lui enlevèrent tout son bagage. Peu de tems après, Almagro, ayant été joint par quelques Espagnols de Cuzco, marcha dans la direction de Xuxuy, où il retrouva Salcédo et Chaves et s'arrêta deux mois. Il se dirigea de là vers *Chaquana*, dont les habitants témoignaient des intentions hostiles; mais effrayés à la vue de quelques cavaliers envoyés pour reconnaître la vallée de *Arruya*, ils s'enfuirent dans les montagnes. Là, Almagro permit à plusieurs seigneurs de Paria, qui l'avaient suivi, de retourner dans leur pays, et continua sa route avec trois cents fantassins, deux cents cavaliers et un grand nombre d'Indiens et de noirs pour porter son bagage. Après une marche longue et pénible à travers un désert, il arriva aux montagnes neigeuses (*Sierras Nevadas*), vers le commencement de l'hiver. Dans cette saison, la neige tombe presque continuellement et obstrue les passages qui ne sont praticables qu'en été. Almagro perdit dans sa route à travers ces montagnes, plusieurs noirs, quelques Indiens et trente chevaux, avant d'arriver à la fertile vallée de *Copayapo* (2),

(1) Zarate dit qu'il avoua, avant de mourir, que sa passion pour une des femmes d'Atahualpa avait été cause de la mort de ce prince.

(2) Copiapo, province du Chili. Copiapo signifie pépinière de turquoises (*sementera de turquesas*). On a donné ce nom à cette vallée à cause de la grande quantité de pierres de cette espèce qu'on y trouve.

d'où il envoya du secours aux soldats de son expédition qui n'avaient pas encore franchi ces montagnes. Il fut accueilli par les habitants de cette vallée comme un envoyé du dieu Viracocha. Ils lui fournirent des vivres en abondance et lui firent des présents de la valeur de cinq cent mille ducats. Almagro distribua immédiatement cette somme entre les soldats, et leur remit toutes leurs dettes. L'héritier légitime de la couronne de ce pays, privé de ses droits par son oncle, s'était enfui dans les bois. Almagro le rétablit sur le trône. Les habitants attribuèrent cette action à un sentiment de justice, et en manifestèrent hautement leur satisfaction. Toutefois, trois soldats Espagnols, qui s'étaient séparés du gros de l'armée, ayant été tués à Guasco, l'Adélantado, qui craignait que leur mort ne détruisît l'idée de la supériorité de ses troupes, résolut d'en tirer une vengeance éclatante. Il fit brûler vifs vingt-sept des principaux habitants, parmi lesquels se trouvaient l'*ulmen*, ou chef de district, nommé *Marcando*, son frère et l'usurpateur de Copiapo. Cette atrocité, qui fut désapprouvée par la plupart des Espagnols, excita au plus haut dégré la colère des Chiliens.

Almagro, à son arrivée à *Concomicagua*, capitale de la province, envoya des détachements sur plusieurs points pour explorer le pays. Les rapports qu'ils lui firent sur les dispositions des habitants furent des plus défavorables. Il reçut dans cette ville un petit renfort sous les ordres de Rodrigo Orgonez, et un autre de quatre-vingts hommes d'infanterie et de cavalerie, sous ceux de *Juan de Rada*, qui lui apportait un brevet qu'il avait reçu de Hernando Pizarro, et par lequel il le nommait gouverneur de cent lieues de pays hors de la juridiction, et au midi du gouvernement de Pizarro. Ses amis lui mandaient de Cuzco de revenir prendre possession de cette ville qui était, disaient-ils, comprise dans son commandement; mais malgré cette invitation et les remontrances de ses auxiliaires péruviens, il se décida à continuer ses conquêtes vers le sud. Il franchit le Cachapoal et pénétra dans le pays des Promauques. Toutefois un combat qu'il eut à soutenir sur les bords du Rio-Claro, et qui coûta la vie à plusieurs Espagnols, arrêta ses progrès. La nuit sépara les combattants. Les Castillans réclamèrent la victoire. Cependant lorsqu'ils virent leurs adversaires prendre position vis-à-vis leur camp et les attendre de pied ferme, ils demandèrent à se retirer dans les provinces septentrionales, où ils avaient reçu un si bon accueil, pour y fonder une colonie,

ou à opérer leur retraite sur le Pérou, lorsqu'Almagro, déçu de l'espoir qu'il avait conçu d'amasser de grandes richesses, et de former de nouveaux établissements, leur persuada de retourner avec lui à Cuzco. Il prit sa route le long du rivage de la mer, pour éviter les dangers du passage à travers les montagnes neigeuses; mais en parcourant le désert sablonneux d'Atacama, qui a une étendue de quatre-vingts lieues, il perdit un grand nombre d'hommes et de chevaux, faute d'eau et de vivres. La provision d'eau était renfermée dans des outres de peaux de lamas portées par ces animaux. A son arrivée sur les frontières du Pérou, il reçut la nouvelle du siége de Cuzco, et partit en toute hâte pour délivrer les Espagnols (1).

En traversant les Cordilières, sur une étendue de cent vingt milles, il perdit plus de dix mille Indiens, cent cinquante Espagnols et trente chevaux. D'autres eurent les doigts, les pieds et les mains gelés, et ne purent lui être d'aucun secours. Les derniers renforts qu'il reçut avaient franchi les montagnes dans une saison où il y avait moins de neige. Néanmoins, plusieurs moururent de froid, et le reste se vit dans la nécessité de manger la chair des chevaux qu'avait perdus Almagro, et cette chair était encore toute fraîche. Zarate dit que, cinq mois après, on trouvait en plusieurs endroits les corps de ceux qui étaient morts à son passage. Quelques-uns appuyés contre des rochers, tenaient encore la bride de leurs chevaux. La chair de ces animaux était aussi fraîche que s'ils venaient de mourir; et on en fit usage faute de meilleure nourriture (2).

---

(1) Voyez l'article *Pérou*.

(2) Nous avons suivi, pour cette expédition, le récit qu'en ont publié Herréra et d'Ovaglie. Zarate énumère, ainsi qu'il suit, la force des différents corps qui la composaient. Saavédra commandait une centaine d'hommes; Almagro partit de Cuzco avec 200 hommes de cavalerie et d'infanterie; à son arrivée dans la province de Chicoana, il fut joint par 50 autres sous les ordres du capitaine Noguéral d'Ulloa; deux mois après son arrivée au Chili, Rui Dias lui en amena 100 autres; Orgonez 25, et de Rada 100, de sorte qu'il pouvait avoir en tout 570 hommes, dont 200 de cavalerie.

Voyez *Herréra*, décad. V, lib. VII, cap. 9, et lib. X, cap. 4; et décad. VI, lib. II, cap. 1.—*Zarate*, lib. III, cap. 1 et 2 : *Historia del descubrimiento y conquista del Peru, en Anvers*, 1555.—*Alonzo d'Ovaglie*, lib. IV, cap. 15, 16 et 17 : *Historica relation*

Expédition de Pédro de Valdivia et fondation de la ville capitale du Chili, sous le nom de Santiago de la Nueva-Estramadura (jacobopolis), en 1541. Pizarro devint maître absolu des possessions espagnoles dans l'Amérique du sud, par la mort d'Almagro. Frappé des richesses que pouvait renfermer un pays aussi vaste, baigné par la mer sur une étendue de plus de cinq cents lieues, il refusa de confirmer la nomination royale, et voulut se charger lui-même de soumettre le Chili. Il expédia, à cet effet, *Pédro de Valdivia,* qui appartenait à une noble famille de Villanuéva de la Séréna, en Estramadure. Cet officier, qui avait servi avec distinction dans les guerres d'Italie et puissamment contribué au gain de la bataille de Salinas, vivait retiré à Charcas. Pizarro lui conféra le titre de président, lui donna pour lieutenant *P. Sanchez de Hoz*, et mit à sa disposition cent cinquante Espagnols, un corps nombreux d'auxiliaires péruviens, des prêtres, des femmes et toutes sortes d'animaux domestiques d'Europe, pour y former une colonie.

Valdivia, voulant fonder dans le pays un établissement permanent, d'où il serait difficile aux Espagnols de retourner au Pérou, résolut de pénétrer le plus avant possible dans l'intérieur du Chili. Pour cela, il traversa les provinces de Copiapo, de Coquimbo, de Quillota et de Mélipilla, et s'arrêta dans la vallée de Guasco, dans un endroit appelé *Mapocho* (1) par les indigènes, à plus de six cents lieues des

---

del regno di Cile, *in Roma*, 1646. — *Gomara*, *Hist. Gen.*, lib. V, cap. 24. — *Molina*, lib. I, cap. V. *Prima spedizione degli Spagnuoli contro il Chili.*

(1) Ce mot signifie *terre de beaucoup de gens*. Il paraît, dit Molina, d'après le témoignage des premiers écrivains du Chili, que la population de cette province, appelée aujourd'hui Santiago, était autrefois très-considérable. Selon quelques historiens, la vallée d'environ vingt-huit lieues de circonférence renfermait quatre-vingt mille Indiens, lors de la conquête par Valdivia. Située sur les confins des principales montagnes des Andes, la province comprenait une circonférence de cent quarante milles, et était arrosée par les rivières de Maypo, Colina, Lampa et Mapocho. La dernière, qui coule vers le centre du pays, disparaît sous terre l'espace de cinq milles, et va ensuite unir ses eaux à celles de Maypo. Les montagnes de Caron, au nord de cette province, abondent en ruisseaux qui roulent de l'or, et dans sa

confins du Pérou. Le 24 février 1541, il y jeta, sur les bords d'une rivière, les fondements de la ville de *Santiago de la Nuéva Estramadura* (1), à vingt lieues de la mer, où il y avait un port (2). Valdivia construisit un petit fort sur la

---

partie orientale, non loin des Andes, il y a de riches mines d'argent.

(1) Il partagea la ville en carrés de 4,096 toises chacun, et en donna le quart à chaque habitant. Santiago, ainsi appelé en l'honneur de l'apôtre saint Jacques, et *Nuéva Estramadura*, de la patrie de son fondateur, s'élève dans une plaine de vingt-cinq lieues d'étendue, et qui a quatre mille quatre-vingt-sept toises d'élévation au-dessus de l'Océan, à vingt lieues espagnoles de Valparaïso, qui est regardé comme son port. Elle est située par lat. S. 33° 40', selon les observations de Frézier, ingénieur du roi. La rivière de Maypocho baigne une partie de cette ville qui a mille toises de l'est à l'ouest, et six cents du nord au sud. Les rues, tirées au cordeau, en sont larges et pavées de pierre, et les maisons basses et bâties de briques crues. En 1552, elle reçut du roi le titre de très-noble et très-loyale, et fut érigée en évêché suffragant de Lima, par Paul IV, en 1561. Le tribunal de l'audience royale y fut transféré de la Conception en 1574; aboli peu de tems après, il y fut de nouveau installé, en 1609. Cette ville a ressenti les tristes effets des tremblements de terre du 13 mai 1647, du 15 mars 1657 et du 8 juillet 1730. Elle renfermait autrefois cinq couvents, quatre monastères de filles, une béaterie et cinq collèges de jésuites. Don Ulloa fait monter à quatre mille familles la population de Santiago, en 1742. La moitié étaient Espagnols. Suivant Molina, elle était, en 1787, de plus de quarante mille. Cette ville compte aujourd'hui quarante-huit mille âmes. (Voyez *Frézier*, Description de la ville de Santiago, p. 89—95; et D. Ulloa, Description de la ciudad de Santiago, etc., lib. II, cap. VII, n°. 537. On y voit le plan de cette ville. — *Vancouver*, Voyage, book VI, cap. V.)

(2) *Valparaïso*, *Vallis Paradisis* ou *Paridivia*, capitale de la province du même nom, et port de Santiago, acquit de l'importance dans le commencement du 18e. siècle. Elle est située par lat. sud 33° 2', et par long. 304° 11' est du méridien de Ténériffe, suivant les observations de don Ulloa et du père Feuillée. (Voir D. *Ulloa*, lib. II, cap. X, n°. 597.) Les premières constructions qu'on y éleva furent des magasins destinés à recevoir les marchandises expédiées par les négociants de la Conception pour le Callao. La bonté de son port et les avantages que présentait son commerce y attirèrent par dégré une population nombreuse. La ville, bâtie sur le revers et au sommet d'une montagne, est divisée en deux parties, la *Ciudad Alta*, et la *Ciudad Bassa*, et est protégée par trois forts, qui sont : le *Castillo Viéjo*, à l'en-

colline voisine de Santa-Lucia, pour y protéger les habitants, et leur donna des magistrats (1).

Les naturels, voyant avec inquiétude les Espagnols s'établir au milieu d'eux, avaient formé le projet de les chasser de la colonie. Valdivia, instruit de leur intention, arrêta quelques-uns des seigneurs de la vallée, les renferma dans le fort, et ayant commis à leur garde son lieutenant *Alonzo de Monroy*, il se rendit sur les bords du Cachapoal, à quatorze lieues de là, avec soixante cavaliers pour observer les mouvements de l'ennemi. Mais, pendant son absence, les Indiens tombèrent avec toutes leurs forces sur la ville, brûlèrent les maisons à moitié construites, et mirent le siége devant la citadelle où les habitants s'étaient retirés. L'attaque continua depuis le point du jour jusqu'à la nuit, et tandis que les soldats combattaient sur les remparts, *Doña Inès Suarez* tua les caciques prisonniers à coups de hache, pour empêcher leur fuite. Le fort n'ayant point d'esplanade, et les assiégeants s'étant retranchés derrière des palissades où la cavalerie ne pouvait les attaquer, Monroy résolut de l'évacuer et de se retirer dans la plaine. Les Chiliens l'y suivirent, mais la cavalerie mit le désordre dans leurs rangs, et tua la fleur de leur jeunesse. Valdivia, informé de ce qui venait de se passer, accourut aussitôt au secours des Espagnols. Il vit avec peine ses maisons brûlées, ses provisions détruites, mais il n'en persista pas moins dans la résolution d'établir une colonie en cet endroit.

---

trée du port, avec une batterie à fleur d'eau; le *Castillo grande*, où réside le gouverneur, et le troisième qui occupe le faîte d'une colline, et commande la plaine, à l'est, appelée *el Almendral*. Elle renfermait autrefois deux couvents et un collége de jésuites. Sa population, qui, en 1744, était de deux mille âmes, est aujourd'hui de cinq mille. Don Ulloa donne un plan de la baie et du port de Valparaïso, levé par ordre du roi, en 1744.

Frézier a donné un plan des forteresses et bourgades de ce port (pl. 12). Voyez aussi *Vancouver*, lib. VI, cap. 6.

(1) On a loué Valdivia, dit Molina, d'avoir montré tant de discernement dans le choix de cet emplacement pour y établir le siége du gouvernement de la colonie. Toutefois, si l'on considère les besoins d'une grande ville, on verra qu'elle eût été beaucoup mieux placée à quinze milles plus au sud, sur les bords du Maypo, belle rivière qui communique directement avec la mer, et qui est susceptible d'être rendue navigable pour les plus gros navires.

1542. Toutefois quelques-uns de ses gens, empressés de regagner le Pérou, tramèrent un complot contre ses jours. Valdivia, instruit de leur dessein, arrêta les chefs, convoqua une assemblée des magistrats de la ville, et s'étant fait nommer gouverneur, punit de mort les auteurs de la conspiration. La découverte d'une riche mine d'or dans la vallée de Quillota imposa silence aux autres mécontents. Valdivia fit élever un fort aux environs pour protéger les ouvriers, et donna ordre de construire une frégate à l'embouchure de la rivière de Chile, qui arrose cette vallée, pour communiquer par mer avec le Pérou.

1543. Voulant aussi ouvrir une communication par terre avec ce pays, il expédia dans cette direction les deux capitaines Alonzo Monroy et Pédro Mirando, avec six autres officiers et une escorte de trente cavaliers. Pour exciter la cupidité des Espagnols du Pérou, et les attirer au Chili, Valdivia avait donné aux officiers des mords, des étriers et des éperons d'or. Toutefois, comme ils cheminaient vers la vallée de Guasca, ils furent attaqués par une centaine d'archers aux ordres de *Cotéo*, officier de l'ulmen de la province de Copiapo. Monroy et Miranda échappèrent seuls à la mort, grâce à la protection de la femme de ce chef, qui leur sauva la vie à condition qu'ils enseigneraient à son fils à monter à cheval. Ces deux capitaines y ayant consenti, l'ulmen leur donna deux des chevaux qu'il avait pris; mais, à la première occasion qui se présenta, ils poignardèrent leur élève, gagnèrent le désert du Pérou et retournèrent à Cuzco, où ils apprirent à Vaca de Castro, qui commandait dans cette ville, la triste situation des Espagnols du Chili. Vaca envoya aussitôt à leur secours une compagnie de soixante hommes sous les ordres de Monroy.

Le capitaine *Juan Bautista de Pastène*, Génois de nation, fit un voyage par mer au Chili, avec un chargement de vêtements et d'autres choses nécessaires, dont il attendait un bon profit. Valdivia l'envoya reconnaître la côte jusqu'au détroit de Magellan, sur lequel il recueillit des renseignements satisfesants, et, à son retour, il lui donna commission d'aller au Pérou chercher de nouveaux renforts.

Sur ces entrefaites, les Quillotanes se soulevèrent et massacrèrent tous les mineurs espagnols, dans une embuscade qu'ils leur tendirent à un endroit où ils leur dirent avoir trouvé un pot d'or qu'ils présentèrent à *Gonzalo de los*

Rios. Ce dernier et un noir libre, nommé *Juan Valiente*, échappèrent seuls au carnage. Les Indiens brûlèrent ensuite la frégate qui était presque achevée, ainsi que l'arsenal. Valdivia, à la nouvelle de ce désastre, s'y rendit en toute hâte, et après avoir vengé la mort de ses soldats, il fit construire un fort pour la sécurité des mineurs, et les travaux furent repris avec une nouvelle activité.

Fondation de la ville de Séréna, ou de Coquimbo (*Sirénes, Cochimbum, ou Cochimpus*), *en* 1544. Valdivia, ayant reçu un renfort de trois cents hommes que lui amenèrent du Pérou *Francisco Villagran* et *Christoval Escobar*, conçut le projet d'un établissement dans la partie septentrionale du Chili, pour servir de dépôt d'armes et de réfuge aux convois qui pourraient y arriver. Il partit de Santiago, avec soixante cavaliers, traversa la province de *Parmacanès* et de Rio de Maule, pénétra dans les royaumes de *Guéler* et de *Tata*, visita plusieurs grandes villes, et s'avança jusqu'à *Quilacura*, où il établit son camp. Attaqué pendant la nuit par les naturels, il les repoussa facilement; mais il perdit dans l'action plusieurs chevaux, qui coûtaient alors 1,000 pièces de huit chaque. Cette perte le décida à la retraite, et il retourna à Santiago. Il résolut peu après d'ouvrir une communication par terre et par mer entre le Chili et le Pérou, et pour cela il chargea le capitaine *Juan Bohon* d'aller jeter les fondements d'une ville à *Cuquimpu*, à l'embouchure de la rivière du même nom. Il l'appela *Séréna* (1) (*Ciudad de la Sérénao Coquimbo*), de la ville d'Espagne où il avait vu le jour.

---

(1) Cette ville, qui a pris le nom du fleuve sur lequel elle s'élève, est située par lat. sud 29° 55'* à un quart de lieue de la baie de Coquimbo, à quinze lieues de la Conception, et à cinquante-huit de Santiago. Elle est bâtie sur une petite éminence de quatre à cinq toises de haut, que la nature a formée comme une terrasse régulière. Les rues sont tirées au cordeau, et les maisons de torchis et recouvertes en paille. Feuillée dit (en 1710) qu'on y voit des rues longues de plus d'un quart de lieue, et dans lesquelles on compte à peine six maisons. Celles-ci ont toutes un vaste jardin clos de murs. On y comptait

* Dans le voyage de D. Ulloa, on la place erronément, d'après le père Feuillée, par lat. 24° 54' (tom. III, n. 565, édit. de Madrid). La population actuelle est environ 7,000.

Après la fondation de Séréna, Valdivia marcha dans le pays des Promauciens. Les historiens contemporains, dit Molina, n'ont parlé d'aucune bataille que ce peuple belliqueux ait livrée aux Espagnols; mais il est peu probable qu'après avoir repoussé les armées réunies de l'Inca et d'Almagro, il les ait laissés violer impunément son territoire. Valdivia est peut-être parvenu à lui persuader de se réunir à lui contre les autres Chiliens; et en effet, depuis cette époque, les armées espagnoles ont toujours été renforcées par des corps auxiliaires de Promauciens. De là vient sans doute cette haine invétérée que les Araucaniens conservent encore pour les restes de cette nation. Valdivia, ayant franchi le Maule, s'avança, en 1546, jusqu'à l'Itata, où il établit son camp en un endroit appelé *Quilacura*. Attaqué dans cette position, il éprouva une perte si considérable, qu'il se vit dans l'impossibilité de pénétrer plus avant, et retourna à Santiago.

1547. Cependant Valdivia, ne recevant pas les secours qu'il attendait du Pérou, se décida à s'y rendre en personne. Le récit que Pastenes lui fit des dissentions entre les conquérants de ce pays, ne changea en rien sa résolution. Il s'embarqua avec lui, arriva heureusement au Pérou, avec quatre-vingt mille *pésos* qu'il avait à bord, et se trouva à la bataille qui décida du sort de Gonzalo Pizarro. Le président la Gasca, pour le récompenser des services qu'il lui avait rendus à cette affaire, lui conféra le titre de gouverneur, lui fournit tout ce dont il avait besoin, et lui donna pour retourner au Chili, deux navires sur lesquels il plaça tous ceux dont il voulait se défaire.

---

autrefois quatre couvents et un collége de jésuites, et de cinq à six cents familles (1742). Coquimbo est le principal port du district minéral. Il est formé par une belle baie, d'un accès facile, et près de l'île des Tortugas; il y a un bon ancrage dans six à dix brasses, où les navires sont à l'abri de tous les vents, et en sûreté contre la houlle. La ville de Coquimbo fut détruite par les Araucaniens, en 1547. Sir Francis Drake l'attaqua en 1579, mais sans succès, ses hommes ayant été contraints de regagner leurs navires par trois cents cavaliers et deux cents fantassins. Le pirate anglais Bartholemew Sharp, y ayant débarqué, en 1680, à la tête d'une centaine de flibustiers, la prit et la livra au pillage. La garnison espagnole, qui la défendait, était forte de trois cents hommes. Frézier donne le plan de la baie de Coquimbo, levé géométriquement le 5 juin 1713.

Valdivia après avoir expédié par mer des hommes, des armes et des munitions de guerre et de bouche, se rendait par terre à Aréquipa, lorsqu'il fut rejoint dans la vallée de Atacama, par *Pedro de Hinojosa*, que le président avait envoyé pour le ramener à Lima. Il confia le commandement de sa troupe au capitaine *Francisco de Ulloa*, et retourna au Pérou avec Hinojosa. Quelques colons espagnols du Chili, à qui Valdivia avait enlevé l'or qu'il avait porté au Pérou, s'étaient plaints de sa conduite, et l'avaient accusé de meurtre, d'avoir entretenu des intelligences avec Pizarro, et méconnu les ordres du président (1). Valdivia démontra facilement la fausseté de ces accusations, et reçut ordre de retourner dans son gouvernement. On lui fournit à cet effet deux galions, dont l'un avait appartenu à Pizzaro, et sur lesquels il embarqua cinquante ou soixante nouveaux soldats, et des munitions de guerre et de bouche, et fit voile pour le Chili, où il arriva à la fin de 1548. Toutefois de nouvelles difficultés l'attendaient à son arrivée.

Lorsque Francisco Pizarro donna le gouvernement du Chili à Pédro de Valdivia, Pédro Sanchez de Hoz s'y était opposé en vertu d'une commission royale, qui le nommait gouverneur de tout le pays qui serait découvert le long de la mer du Sud, au-delà du gouvernement du Marquis, et de celui qui avait été cédé à un particulier de Truxillo, nommé *Camargo*, et frère de l'évêque de Plasencia, aux frais de qui ces découvertes avaient été faites. Pizarro, néanmoins, avait trouvé moyen de décider de Hoz à accompagner Valdivia. Il aida même à l'établissement de Santiago, et reçut des terres et des Indiens en récompense de ses services. Mais, toujours jaloux de Valdivia, il avait formé le projet, après le départ de celui-ci pour le Pérou, de mettre à mort son lieutenant *Francisco de Villagra*, et de saisir le gouvernement. Cet officier, instruit de son dessein, l'arrêta et l'envoya au supplice avec Roméro, son principal complice.

1549. Le gouverneur apprit à son retour que les Indiens de la vallée de Copiapo avaient tué le capitaine *Juan Bon*, et

(1) Suivant Herréra; Zarate dit que le président le rappela parce qu'il emmenait avec lui plusieurs cavaliers et fantassins, bannis du Pérou, et d'autres qui avaient été condamnés aux galères pour avoir favorisé la rébellion de Gonzalo Pizarro. (*Zarate*, lib. VII, cap. 10.)

quarante Espagnols qu'il amenait du Pérou, et réduit en cendres la ville de Séréna, dont ils avaient massacré les habitants et la garnison. Valdivia fit alors partir le capitaine Francisco de Aguirre, avec des forces suffisantes, pour rebâtir cette ville à l'endroit où elle s'élève actuellement. Aguirre s'occupa ensuite de châtier les Indiens du voisinage et ceux de la vallée de Copiapo.

Après neuf années de guerre, Valdivia se trouva maître de toute la partie du Chili qui avait été autrefois subjuguée par les Péruviens. N'éprouvant plus d'obstacles, il crut sa domination fermement établie, et répartit le territoire et les naturels entre ses soldats, à titre de *comendadores*. Après ce partage, il se mit en route pour les provinces méridionales, avec un corps nombreux d'Espagnols et d'auxiliaires promauciens.

Fondation de la ville de la Conception (*Conceptionis ou Pencum Fanum*). Le gouverneur continua sa marche dans le Chili, avec cent cinquante soldats. Il conquit successivement les provinces d'*Arauco*, de *Tucapel* et de *Comarcas*, et, après une marche de deux cent quarante milles, étant arrivé dans la vallée de *Andalien*, sur les bords d'une baie appelée *Penco*, qui avait été reconnue par Pastenes, il y jeta les fondements de la ville de la *Conception* (1), le 5 octobre

---

(1) Cette ville est située à l'embouchure de la rivière d'Andalien, par lat. sud 36° 43', et 303° 18' du méridien de Ténériffe, à soixante lieues au sud de Santiago, et 3° 58' plus à l'ouest que le Callao, selon les observations du père Feuillée et de D. Ulloa, lib. II, cap. V, n°. 496. Les maisons sont en torchis ou en briques crues, et recouvertes en tuiles. La Conception renfermait autrefois quatre couvents et un collége de jésuites. Le tribunal de l'audience royale y siégea de 1567 à 1574, qu'il fut transféré à Santiago, et vingt-deux évêques en occupèrent le siége de 1564 à 1779. Cette ville, brûlée par les Indiens, quatre ans après sa fondation, fut ensuite rebâtie, et de nouveau détruite, le 8 juillet 1730, par une inondation de la mer, à la suite d'un tremblement de terre. La baie de la Conception a trois lieues et demie de longueur sur deux de largeur, et elle reçoit les eaux de deux rivières Le plan en fut levé en 1744, d'après les observations du père Feuillée et de don Ulloa. L'île de Santa-Maria, située vis-à-vis de la baie, forme une belle rade, protégée d'un autre côté par l'île de Quiriquina. Frézier donne le plan de la baie et de la ville de la Conception, pl. VII et VIII.

Le 24 mai 1751, elle ressentit un autre tremblement de terre

1550. Les naturels du pays tentèrent vainement de s'y opposer; ils furent repoussés avec grande perte, dit Herréra, si l'on en juge par la quantité d'ossements dont les bords de la rivière sont encore jonchés.

Défaite des Araucaniens et fondation de la Ville Impériale (*Imperialis, Castrum Imperatoris*), *en* 1552 (1). Les naturels de Penco ayant mandé aux Araucaniens que les Espagnols venaient de former un établissement sur leur territoire, le toqui *Aillavilu* se mit à la tête de quatre mille hommes, franchit le Biobio qui sépare leur pays de celui des Pencons, et tomba à l'improviste sur les Espagnols d'Andalien, les attaquant à la fois de front et sur les flancs sans leur donner le tems de se reconnaître. La victoire flottait indécise depuis plusieurs heures, lorsque Aillavilu, voulant profiter du désordre des Castillans, s'avança imprudemment sur eux, et reçut un coup mortel. Sa perte et celle de plusieurs autres chefs décidèrent les Indiens à la retraite. Mais, bientôt après, une autre armée plus nombreuse, qui marchait sur trois colonnes, sous la conduite d'un nouveau toqui, nommé *Lincoyan*, vint présenter la bataille aux Espagnols. Ceux-ci, effrayés de leur nombre, se replièrent sous les batteries de leurs retranchements, où ils furent attaqués sans succès. Lincoyan, craignant d'y perdre son armée, se retira en bon ordre (2).

Après cette victoire, Valdivia envoya le capitaine *Jéronimo de Aldérète*, avec soixante-dix cavaliers, reconnaître plus particulièrement la contrée d'Arauco et de Tucapel. Aldérète traversa le Biobio, en un endroit où il a quinze cents pas de large, et entra dans un pays où il remarqua plusieurs grandes villes et beaucoup de terres en culture. Les naturels s'étaient retirés à son approche dans les montagnes. Aldérète, trop faible pour les y aller attaquer, prit la direction de *Talca-*

---

qui lui causa de grands dommages. Le 24 novembre 1764, une partie des habitants alla s'établir entre les rivières Andalien et Biobio, et y fonda la ville de la *Nouvelle-Conception*.

(1) Selon Ovaglie et Molina; Herréra la place en 1551.

(2) Des Espagnols, qui regardaient cette retraite comme un effet de la faveur du ciel, déclarèrent avoir vu saint Jacques, monté sur un cheval blanc, porter la terreur dans les rangs ennemis. Toute l'armée résolut en conséquence d'élever sur le champ de bataille une chapelle, qui fut dédiée quelques années après à cet apôtre.

mavido, et descendit le Biobio jusqu'à la Conception. Valdivia, qui venait d'achever le fort de cette ville, partit alors avec lui, au commencement de l'année 1551, emmenant tous les Espagnols disponibles et des Indiens alliés, pour combattre l'ennemi sur son propre territoire. Il passa par les vallées de Santiago et de Séréna, franchit les *llanos* ou plaines d'Ongol, culbuta plusieurs fois les Indiens pendant sa marche, et pénétra jusqu'au confluent des rivières Cauten et Damas, à trois lieues de la mer, où s'élevaient plusieurs villes populeuses. Il dressa son camp en cet endroit, y construisit un fort et y fonda une ville, qu'il appela *la Impérial* (1), en l'honneur de Charles V. Pour encourager les Espagnols à s'y défendre contre ces féroces et belliqueux Indiens, il leur fit la distribution des terres du voisinage.

Fondation de la ville de Valdivia, en 1551. Valdivia marcha de l'Impériale à la vallée de *Mariquina*, où il s'arrêta pour attendre un renfort de cent quatre-vingts hommes, sous la conduite de *Francisco de Villagro*, qui lui était annoncé du Pérou. Cet officier ne fut pas plutôt arrivé à Santiago, qu'il en partit avec quatre-vingts de ses meilleurs soldats, pour rejoindre le gouverneur. Valdivia traversa alors l'Araucanie du nord au sud; à son arrivée sur les bords de la rivière de *Callacala*, qui sépare ce pays de celui des *Cunches* (2), il

(1) Cette ville était située sur une éminence, par latitude sud 38° 42', à trente-neuf lieues de la Conception, et à cent soixante-dix de Coquimbo. Elle fut érigée en évêché par Pie IV, en 1564, mais le siége en fut transféré à la Conception, en 1620. Depuis sa destruction par les Araucaniens, en 1599, elle est bien déchue de son ancienne splendeur, elle est réduite aujourd'hui à la condition d'un misérable village; quoiqu'il y ait aux environs de riches mines d'or, qui, il est vrai, ne sont pas exploitées. Des géographes modernes, dit Molina, représentent cette ville comme existant encore, bien fortifiée, et le siége d'un évêché, quoiqu'elle ait cessé d'exister depuis plus de deux cents ans. Elle renfermait autrefois deux couvents d'hommes. Quelques auteurs prétendent qu'on lui donna le nom d'Impérial à cause des aigles en bois à deux têtes qu'on y trouva sur le faîte des maisons. Son port n'est pas assez profond pour de gros navires. (Voyez Molina, *Storia civile del Chile*, lib. III.)

(2) Cette nation, une des plus belliqueuses du Chili, habitait la contrée maritime située entre la rivière Calacala et l'archipel de Chiloé.

trouva les habitants sous les armes, disposés à lui en disputer le passage. Mais le chef de ces derniers, cédant aux suggestions d'une femme, nommée *Récloma*, le laissa passer librement la rivière, à laquelle il donna son nom, et qui forme un port spacieux, et y fonda une ville, qu'il appela aussi *Valdivia* (1). Il s'occupa ensuite d'y construire un fort, et répartit les terres voisines entre les habitants. Il donna à son lieutenant Francisco de Villagro, la province de Maquégua, qui renfermait une population de trente mille habitants, et était regardée par les Araucaniens comme la clef de leur pays, et accorda à ses autres officiers de huit à dix mille habitants avec des terres en proportion.

---

(1) Cette ville est située dans la vallée de Guadallanquen, par le 39° 36' de lat. sud, selon les observations de Frézier, à soixante-cinq lieues de la Conception. Son emplacement occupe la pointe d'une péninsule, formée par deux rivières qui, avec plusieurs îles voisines, offrent la rade la plus étendue et la plus sûre de toute la côte du Chili. La plaine environnante est élevée de quatre à cinq toises au-dessus du niveau de la mer. Placée dans le voisinage de riches mines d'or, et d'un des meilleurs ports du monde, cet établissement prospéra rapidement. Les Araucaniens l'ayant réduit en cendres, en 1603, on envoya des bannis le repeupler. L'amiral hollandais Henri Bronwer fit une tentative infructueuse pour s'emparer de cette ville, en 1643. Deux ans après, elle fut rebâtie et fortifiée sous la direction du colonel don Alonso de Villanuéva, par ordre du vice-roi du Pérou. Elle souffrit considérablement du tremblement de terre de 1737. Valdivia recevait autrefois du trésor royal de Lima, un *situado*, ou secours annuel de 70,000 écus, dont 30,000 en espèces, l'équivalent de 30,000 autres en vêtements ou étoffes pour en faire, et les 10,000 restant étaient destinés à approvisionner la place. « Les avantages de ce port, » dit Frézier, «ont engagé les Espagnols à élever plusieurs forts pour en défendre l'entrée aux étrangers, parce qu'ils le regardaient comme la clef de la mer du sud. Aujourd'hui (1712), ajouta-t-il, il y a plus de cent pièces de canon qui se croisent à l'entrée : le fort de Manséra en a quarante ; celui de Nièble, trente ; celui de Margue, vingt, et celui de Corral, dix-huit ; la plupart de fonte. Pour ne pas laisser ce fort dépourvu, on y envoya les blancs du Pérou et du Chili, condamnés à l'exil pour quelque crime ; de sorte que c'est une espèce de galère. On les occupe aux fortifications et aux besoins de la garnison, qui n'est composée que de ces sortes de gens, qu'on fait soldats et officiers, même pendant le tems de leur punition. » Frézier donne une description et le plan de ce port, planche VI, pag. 40.

Fondation de Ciudad Rica, ou Villarica (Ditæa), en 1551. Valdivia, ayant achevé ces dispositions, fit explorer le lac qu'il appela aussi *Valdivia*, et chargea Jéronimo de Aldérète d'aller avec soixante hommes fonder, au pied des montagnes neigeuses (*Gran Cordilléra Nevada*), la colonie de *Ciudad Rica* (1), *ou Villarica*, qui reçut ce nom à cause de la quantité d'or que les Espagnols recueillirent aux environs. Aldérète y bâtit un fort et y laissa des habitants, à chacun desquels il assigna une certaine étendue de terrain. Toutefois, cette situation n'étant pas jugée favorable, le gouverneur transféra la colonie sur le bord du grand lac de *Tauquen*. Valdivia se mit alors en marche pour l'Impériale, il traversa le pays de *Puren*, et les provinces de Tucapel et d'Arauco, dont les habitants se soumirent d'abord sans résistance. Néanmoins, pour mieux s'assûrer de leur tranquillité, il fit construire trois maisons fortes à huit lieues de distance l'une de l'autre, malgré la vive opposition des naturels qui lui livrèrent plusieurs combats. Il prit pour sa part, ces deux provinces jusqu'à Puren, à l'exception de quelques propriétés qu'il donna à des Espagnols qui habitaient déjà cette contrée. Valdivia visita ensuite les villes de la Conception et de Santiago, d'où il expédia pour l'Espagne, Jéronimo de Aldérète, avec l'argent du roi, une partie du sien, et une description de la richesse et de la beauté du pays.

Sur ces entrefaites, don *Martin de Avendano* arriva à Santiago, avec un renfort considérable et trois cent cinquante chevaux et juments envoyés par le vice-roi du Pérou, don Antonio de Mendoza. Valdivia fit alors partir Francisco de Aguirre, avec deux cents hommes, pour réduire les provinces de Cujo et de Tucuman, situées à l'est des Andes. Ce capitaine franchit la grande Cordilière, et se fixa dans le pays des *Diaguites* et des *Juries*.

Fondation de la dernière ville (2) *établie par Valdivia,*

---

(1) Située par lat. 39° 9', à quatre lieues des Andes, à dix-huit de l'Impériale et à vingt-huit de l'Océan-Pacifique.

(2) « *Siete ciudades prosperas fundaroa, Coquimbo, Pinco, Angol, y Santiago, la Imperial, Villarica y la del Lago.* » (*La Araucana*, part. I, canto 2.) Voyez *Historia provinciæ Paraquariæ*, lib II, cap. 17. *De Chilini regni urbibus et earum fundatoribus*.

en 1552. Le gouverneur, informé de l'état de détresse dans lequel se trouvaient les colonies qu'il avait fondées, se mit en route pour leur porter secours, avec toutes les forces qu'il put rassembler, les troupes d'Avendano et quelques hommes avec leurs femmes qui venaient d'arriver par mer. Il fit chercher des mines dans les environs de la Conception, et en ayant trouvé plusieurs d'or fort riches dans le pays de *Ongol* ou *Angol* (1), il y fonda la ville de *los Confines* (2), ou *de la Frontera* (*Villanova ad fines*, ou *Confinium*), qui fut ensuite transférée à trois lieues de son premier emplacement. D'autres mines d'or ayant été découvertes à un endroit appelé *Quillacoya*, à quatre lieues de la Conception, Valdivia s'y rendit et y établit trois officiers militaires, un quartier-maître général, un sergent major et un commissaire. Valdivia, voulant gagner l'approbation royale, conçut le projet de faire de nouvelles découvertes par mer, et pour cela il équipa deux navires, dont il donna le commandement à Francisco de Ulloa, qu'il avait laissé à Arauco et Tucapel. Il lui recommanda de pousser jusqu'au détroit de Majellan (*el estrecho de Magallanes*), par lequel il espérait établir une communication directe avec l'Europe.

Après le départ de cette expédition, qui eut lieu pendant l'hiver de 1552, il porta son attention sur les mines de Quillacoya, et y envoya un grand nombre d'ouvriers pour recueillir tout l'or qu'ils y pourraient trouver. Il fit partir ensuite Aldérète pour l'Espagne, à l'effet de remettre au roi une somme considérable d'argent, et obtenir pour lui le gouvernement des pays qu'il avait conquis, avec le titre de *Marquis d'Arauco.*

---

(1) La Martinière et d'autres écrivent ce mot *Angola*.

(2) Cette ville, qu'on appelle aussi *Villanueva de los Infantes*, était située dans une vallée bien arrosée et abondante en vignes, par lat. S. 37° 56', à huit lieues de la Cordilière, et à seize de Santiago. Elle est aujourd'hui en ruines. Coléti et Alcédo prétendent qu'elle fut fondée par don Garcia Hurtado de Mendoza, en 1549, suivant le premier de ces auteurs, et qu'elle fut réduite en cendres par les Araucaniens, en 1599. Ovaglie suppose qu'elle doit sa fondation à Valdivia, et qu'elle fut ensuite rebâtie à trois lieues de son ancien emplacement. C'était autrefois, dit Molina, une ville riche et commerçante, et dont les environs abondaient en vins qu'on transportait à Buénos-Ayres par une route pratiquée à travers les Cordilières. L'*Encyclopédie* décrit cette ville sous le nom d'*Angol*, comme existant encore.

Destruction de l'armée de Valdivia, et mort de ce général. Sur ces entrefaites, Ainavillo, général des Araucaniens, s'étant rendu à une fête que Valdivia donnait dans une de ses forteresses, y périt empoisonné. Les caciques n'osèrent d'abord lui choisir un successeur; toutefois, après un court intervalle, un vieil ulmen, de la province d'Arauco, nommé *Colocolo*, convoqua une assemblée des chefs des différentes tribus dans la vallée de Tucapel. Le cacique de ce nom s'y rendit le premier, et *Ongol, Cayocupil,* le vieux *Millarque,* Élicura, qui commandait six mille guerriers, Colocolo, Lincoya et autres ne tardèrent pas à l'y joindre. Venccia, souverain d'une belle province, retenu captif par les Espagnols, ne put se rendre à l'assemblée. *Caupolican* (1), seigneur de Palmeyquen, n'avait pu arriver à tems à cause de l'éloignement. Néanmoins, on lui décerna le titre de généralissime (2).

Caupolican commença la guerre par une ruse employée pour s'emparer de la forteresse d'Arauco. Ayant rencontré un parti de quatre-vingts Indiens auxiliaires des Espagnols, qui conduisait des fourrages à ce poste, il fit prendre au même nombre de ses plus braves guerriers, les vêtements de ces Indiens et leur ayant donné pour chefs *Cajuguenu* et *Alcatipay*, il leur recommanda de cacher leurs armes dans l'herbe, et de se maintenir à une des portes du fortin jusqu'à ce qu'il pût venir à leur secours. Ces Indiens pénétrèrent, à la faveur de ce déguisement, dans l'enceinte du fort, arrêtèrent et désarmèrent la garde, mais ils furent repoussés par le reste de la garnison aux ordres de *Francisco Reynoso*, qui n'eut que le tems de lever le pont-levi pour empêcher l'armée araucanienne de s'y introduire. On maintint ensuite un feu bien nourri des remparts avec deux canons et six pièces de campagne, et Caupolican, voyant ses rangs s'éclaircir, ordonna la retraite et convertit le siége en blocus. Les assiégés firent plusieurs sorties infructueuses dans lesquelles ils perdirent beaucoup de monde, et leurs vivres commençant à s'épuiser, ils abandonnèrent le fort vers le

(1) Ovaglie écrit *Caopolicano*.

(2) Le poëte Ercilla dit que la force prodigieuse de ce chef lui mérita tous les suffrages. L'honneur de commander devant être décerné à celui qui soutiendrait le plus long-tems sur les épaules un cèdre massif, nommé le madrier d'épreuve, Caupolican le porta pendant trois jours et deux nuits.

milieu de la nuit, passèrent au travers des ennemis et gagnèrent celui de Puren. Caupolican détruisit Arauco et marcha de là contre Tucapel. Sa garnison, forte de quarante hommes, commandée par *Martin de Erizar*, fut aussi contrainte de se replier sur Puren.

A la nouvelle de cette révolte, Valdivia avait fait partir *Diégo Maldonado*, avec six hommes pour Tucapel, mais il était déjà trop tard lorsque celui-ci y arriva; le fort était réduit en cendres, et il fut bien heureux de pouvoir se sauver avec perte de trois des siens.

Valdivia, ayant construit un fort, défendu par de bonnes palissades, pour protéger les mineurs espagnols et une vingtaine de mille Indiens qui travaillaient aux mines, marcha avec toutes les troupes disponibles contre les Araucaniens. Arrivé auprès de Tucapel, il trouva Caupolican campé sur ses ruines. Il s'établit à *Coton*, d'où il détacha le capitaine *Diégo Doro*, avec dix soldats, pour reconnaître l'ennemi. Mais les ayant surpris et faits prisonniers, les Araucaniens leur tranchèrent à tous la tête et la suspendirent à des branches d'arbres.

Les naturels crurent d'abord la cavalerie espagnole invulnérable, et les décharges de l'artillerie et de la mousquéterie leur inspirèrent la plus grande terreur. Mais Valdivia, en dispersant ses gens dans de nouvelles villes éloignées les unes des autres, et en réunissant les Indiens dans les mines, leur procura bientôt une occasion de s'assûrer que les Espagnols étaient mortels comme eux.

Cependant les vasseaux de Valdivia, lassés de lui payer un tribut en or de cent mille *pésos* et dégoûtés du travail pénible des mains, avaient formé, depuis quelque tems, le projet de secouer le joug des Espagnols; mais l'impossibilité de tenir en rase campagne contre les chevaux, les avait toujours retenus. Un vieux capitaine, indigné de la lâcheté de ses compatriotes, se rendit un jour sur une haute éminence, pour considérer ces redoutables adversaires. Il vit les Espagnols en petit nombre et fort resserrés, tandis que les guerriers indiens occupaient une grande étendue de terrain. Étant passé dans le camp de ces derniers, il convoqua un conseil de guerre : après avoir fait le récit de tout ce qui lui était arrivé jusqu'à ce jour, il leur demande comment il se peut que cent cinquante hommes résistent à douze ou treize mille. Ces Espagnols, continue-t-il, que vous voyez devant vous, sont-ils mortels comme vous autres, ou immortels comme

le soleil et la lune ? sont-ils de chair et d'os, ou de fer et d'acier ? N'éprouvent-ils pas la faim et la lassitude ? peuvent-ils se passer de sommeil et de repos ? Il leur adressa les mêmes questions à l'égard des chevaux. Tous répondirent que les Espagnols étaient hommes comme eux et de la même nature. « Allez donc, » leur dit-il, « vous reposer cette nuit et demain nous verrons s'ils ont plus de courage que nous. »

En effet, le lendemain matin, à la pointe du jour, les Indiens sortirent bien armés de leur camp pour attaquer les Espagnols. Leur droite était commandée par Marianta, et leur gauche par Tucapel. Caupolican les rangea en un ordre de bataille qu'il avait lui-même imaginé. Il les répartit en treize bataillons de mille hommes chacun, disposés par échelons et les conduisit ainsi à l'ennemi. Les Espagnols enfoncèrent les cinq premiers qui se présentèrent ; mais ceux-ci passant, au fur et à mesure qu'ils étaient rompus, sur les derrières des autres, les Espagnols avaient toujours à combattre mille hommes de troupes fraîches. Après trois heures de carnage, Valdivia se trouva encore avoir à faire, à leur grand étonnement, à onze ou douze bataillons. Toutefois ils ne perdirent pas courage. Ils chargèrent de nouveau les Indiens pendant quatre heures, et mirent en déroute cinq autres bataillons. Par cette habile manœuvre que les Araucaniens exécutaient avec succès, ils se trouvaient leur présenter encore dix bataillons. Les Espagnols résolus de vaincre ou de périr, retournèrent à la charge ; mais leurs forces et celles de leurs chevaux commençaient à s'épuiser. Les Indiens s'en aperçurent et redoublèrent d'ardeur. Les Espagnols maintinrent faiblement le combat jusqu'au soir contre les huit ou neuf bataillons que l'ennemi avait encore à lui opposer. Alors Valdivia sonna la retraite, et marcha vers un défilé à une lieue et demie du champ de bataille. Dans ce moment, *Lautaro*, fils de *Pillan*, cacique au service de Valdivia, déserte l'armée espagnole, et se présentant la lance à la main devant ses compatriotes, il se met à leur tête et leur crie : « Courage, mes frères, suivez ces voleurs » fugitifs dans le défilé. Voici une belle occasion de délivrer » la patrie de la tirannie de ces traîtres ». Le vieux capitaine fait alors partir en toute hâte, pour s'emparer du passage, deux bataillons qui n'avaient pas donné pendant le combat. Ils y arrivèrent avant les Espagnols, qui, incapables de résister plus long-tems, furent tous tués à coups de haches. Il ne s'échappa que trois Indiens, qui se sauvèrent dans une

caverne, et Valdivia et un prêtre qui furent faits prisonniers et attachés à un arbre tout le tems que dura le massacre. Valdivia ayant été amené devant Caupolican, Lautaro, qui avait été son page, intercéda pour lui; mais tandis qu'on délibérait sur son sort, un vieillard le tua d'un coup de massue (1). Le lendemain de cette victoire (le 3 décembre 1553) (2), les Araucaniens, qui avaient endossé l'armure et

(1) Quelques historiens prétendent que Valdivia périt les armes à la main, et d'autres qu'il fut fait prisonnier, et qu'un chef indien le mit à mort en lui versant de l'or fondu dans la gorge, et lui disant : « Rassasie-toi donc de l'or dont tu étais si affamé ». On ajoute que ses os furent convertis en flûtes et en trompettes. Valdivia avait consenti à la mort d'Atahualpa, dernier roi du Pérou. Suivant le témoignage du capitaine Francisco de Riévos, qui arriva du Chili au Pérou, peu de tems après cette affaire, les Indiens coupèrent un morceau de chair du corps de Valdivia et de celui du prêtre, et le grillèrent et le mangèrent, tandis que le dernier était à entendre sa confession. Ercilla dit que Valdivia demanda la vie à Caupolican, promettant de ne plus attenter à la liberté des Araucaniens, et que ce chef était disposé à lui pardonner, lorsqu'un vieillard, son parent, le frappa sur le crâne avec une énorme branche de genévrier.

(2) Suivant G. de la Véga et Molina; suivant les décades de Herréra, cette affaire eut lieu en 1551.

Les historiens espagnols ne s'accordent pas non plus sur le nombre de soldats de leur nation qui se trouvaient à cette bataille. Les uns disent qu'il n'y avait que deux cents Espagnols et cinq mille auxiliaires indiens; et d'autres qu'il n'y avait que la moitié de ce nombre. De la Véga assûre que Valdivia se mit en campagne avec cent cinquante chevaux. Herréra, au contraire, qu'il n'avait en partant pour Tucapel que cinquante-trois soldats et domestiques; mais qu'il écrivit d'Arauco à tous les commandants de ville de lui envoyer les troupes dont ils pourraient disposer. La force de l'ennemi était de neuf à dix mille hommes. Suivant d'Ovaglie, les caciques confédérés avaient levé, pour combattre les Espagnols, une armée de quatre-vingt mille hommes; savoir :

Tucapel, ...	3,000 hommes.
Angol, ...	4,000
Cayocupil de la Cordilière, ...	3,000
Migliacapuc, ...	5,000
Paicavi, ...	3,000
Lémolémo, ...	6,000
Maréguano, ...	3,000
Gualémo, ...	3,000

les vêtements des morts, célébrèrent leur triomphe dans une prairie entourée d'arbres, dont ils avaient aiguisé les branches pour y fixer les têtes des Espagnols.

Après ces réjouissances, les chefs araucaniens se concertèrent sur les mesures à prendre pour l'expulsion des Espagnols. Le jeune Lautaro fut élevé au rang de lieutenant-général, et chargé de la défense des frontières du nord, tandis que Caupolican irait faire le siége des forteresses de l'ennemi. Les habitants de la Frontéra et de Puren s'étaient retirés à l'Impériale, ceux de Villarica s'étaient réfugiés à Valdivia, et les habitants de la Conception ne savaient quel parti prendre dans l'épouvante où les jeta la nouvelle apportée par les trois Promauques qui avaient seuls échappé à la destruction de l'armée espagnole.

Le capitaine *Francisco de Villagran* (1), en apprenant ce désastre, partit de Valdivia avec trente soldats pour la Conception, où il fut joint par cent autres, et s'avança avec six pièces de campagne contre l'ennemi. Le vice-toqui, croyant que les Espagnols prendraient la route de l'Arauco, s'était retranché avec dix mille hommes, sur une montagne voisine de Mariguénu, dont le côté occidental coupé à pic, était battu avec violence par les flots de la mer, et celui de l'est défendu par un bois impénétrable. Son sommet présentait un plateau parsemé d'arbres. Le major-général *Reinoso*, qui commandait l'avant-garde espagnole, ayant franchi le Biobio, près d'Arauco, dans un endroit appelé *Raquète*, rencontra un parti d'Araucaniens, qui,

---

Lévopié, ...	3,000
Élicura, ...	6,000
Ungolmo, ...	4,000
Puren, ...	6,000
Lincoyu, ...	7,000
Pétéghélen, seigneur d'Arauco, ...	6,000

Le fameux Caupolican, Tomaso, Andélican et d'autres chefs armèrent tous leurs vassaux. (Voyez, pour cette expédition, *Herréra*, décad. VII, lib. I, cap. 4 et 7; lib. IX, cap. 2 et 3; décad. VIII, lib. IV, cap. 14 et 17; lib. VI, cap. 11, lib. VII, cap. 4, 5 et 6.—*Alonso d'Ovaglie*, lib. V, cap. 1, 9, 10, 11, 12, 16, 17, 18.—*De la Véga*, *Comen.*, *Real*, part I, lib. VII, cap. 21, 22, 23 et 24. — *Molina*, lib. I, cap. 6 et 7, et lib. III, cap. 1 et 2.— *La Araucana*, part. I, canto 1 et 3.

(1) Ovaglie écrit *Vigliagran*.

après trois heures de résistance, se retira au sommet de la montagne où Lautaro, retranché derrière une forte palissade, attendait tranquillement l'approche des Espagnols.

Cependant Villagran étant arrivé avec le gros de l'armée, chercha à forcer le passage de la montagne; mais il fut reçu par une nuée de pierres et de flèches, et obligé de rétrograder. Lautaro, s'apercevant des ravages que fesait dans ses rangs une batterie ennemie placée dans une position favorable, ordonna à *Leucoton*, un de ses plus braves capitaines, de l'aller enlever avec sa compagnie. Leucoton obéit, courut sur les pièces et arrachant les boulets et les refouloirs des mains des canonniers, les emmena en triomphe. Lautaro exécuta alors une attaque générale, et les Espagnols, accablés par le nombre, furent poussés vers le défilé étroit où le combat avait commencé, et qu'ils trouvèrent encombré de troncs d'arbres. Dans leur retraite jusqu'au Rio-Biobio, l'espace de trois lieues, ils perdirent quatre-vingt-seize hommes (1), et les soixante-quatre restants ayant franchi ce fleuve à la faveur de la nuit, gagnèrent difficilement, avec leur capitaine blessé, la ville de la Conception. Villagran la jugeant intenable, embarqua les vieillards, les femmes et les enfants à bord de deux navires qui se trouvaient dans le port et les envoya à l'Impériale. De son côté, il partit, avec tous les hommes en état de combattre, pour Santiago, où il arriva après une marche pénible de douze jours. Les villes de la Rica et de los Confines furent aussi abandonnées de leurs habitants (2). Lautaro se mit en route du vallon de Talcamadillo, réduisit la Conception en cendres, rasa la citadelle, et retourna avec son armée triomphante à Arauco.

Les villes de Valdivia et de l'Impériale ne tardèrent pas à être investies par Caupolican; mais Villagran parvint à lui en faire lever le siége avec cent soixante soldats, et dévasta tout le pays voisin (3).

---

(1) Ercilla dit qu'il périt dans cette bataille deux mille alliés.

(2) Herréra dit que la colline sur laquelle la bataille eut lieu se nommait *Ilavéman*, et que quatre-vingt-seize Espagnols restèrent sur la place. Molina prétend, qu'il périt trois mille hommes, tant Espagnols qu'Indiens, alliés, et que les Araucaniens ne perdirent que sept cents hommes.

(3) Ovaglie attribue le salut des chrétiens dans cette occasion

Vers ce tems, un ennemi plus formidable répandit la mort dans les rangs araucaniens. La petite vérole, ce mal si funeste aux Indiens, fut introduite, pour la première fois parmi eux, par des soldats espagnols, et tels furent ses ravages, que dans un district peuplé de douze mille habitants, il n'en échappa qu'une centaine (1). Une sécheresse, suivie d'une affreuse famine, désola en même tems leurs provinces, et ils se virent réduits à la nécessité de s'entre-dévorer.

Ces deux fléaux affaiblirent considérablement ce peuple, dont la conquête semblait facile pour Villagran, lorsqu'elle fut suspendue par une circonstance imprévue. Ce capitaine apprit, à son arrivée à Santiago, que le gouverneur Valdivia avait, en vertu de la commission qu'il avait reçue du président Gasca, institué par son testament, le capitaine Aldérète, alors en Espagne, son successeur à de certaines conditions auxquelles il devait souscrire, sans quoi le gouvernement appartiendrait à Francisco de Aguirre. Ce dernier, informé de ces dispositions, partit de la province de Juries, avec soixante hommes, franchit les montagnes, et se rendit à Santiago, où il fut proclamé gouverneur. Villagran, qui, en sa qualité de lieutenant-général de Valdivia, avait été choisi pour lui succéder par les conseils des différentes villes, résolut de conserver l'autorité. Cependant, pour éviter une guerre civile, ces deux chefs consentirent de soumettre leurs prétentions à la décision de la cour royale de Lima. Villagran s'étant assûré les 60,000 *pésos* qui se trouvaient dans le

à la protection de la Sainte-Vierge qui apparut sous les traits d'une belle femme : *Nel mezo*, dit-il, *di una risplendente nievola comparue una bellissima donzella piu luminosa del sole, che mirandoli con un volto benigno. Detto questo disparue la visione, che fu véduta da tutto l'esercito à vingt-trois d'Aprile*, (1554) *como dicono tutti gli autori*, etc.

(1) Géronimo Quiroga rapporte dans ses mémoires sur la guerre du Chili (cap. 74), qu'une cruche, envoyée en présent au gouverneur du Chili par le vice-roi du Pérou, ayant été cassée en la débarquant, les Indiens, qui n'en connaissaient pas le contenu, s'imaginèrent qu'elle renfermait la matière purulente de la petite vérole, envoyée pour les détruire; ils prirent les armes et tuèrent quarante Espagnols. Le gouverneur, voulant venger leur mort, envahit leur territoire, et il s'ensuivit une guerre qui ne se termina qu'à l'arrivée de don Alonzo de Rivéra, nommé une seconde fois gouverneur du royaume.

trésor du roi, marcha alors avec cent cinquante soldats au secours de l'Impériale et de Valdivia, qu'il délivra après plusieurs combats avec les assiégeants. Il retourna ensuite à Santiago, où il venait d'arriver un ordre de la Cour qui chargeait les corrégidors des villes, d'exercer provisoirement l'autorité dans leurs districts respectifs, et une commission pour les habitants de la Conception, en vertu de laquelle ils devaient lever des troupes, rebâtir leurs villes, et recevoir à cet effet 10,000 *pésos* de la caisse du roi; ils réunirent en conséquence soixante-dix soldats, dont ils confièrent le commandement à *Juan de Alvarado* et à *Francisco de Castañéda,* avec ordre de se rendre à l'endroit où s'élevait la Conception, et d'y former des retranchements, pour la protection de la nouvelle ville. Mais Lautaro ne leur donna pas le tems de mettre leur projet à exécution. Alvarado, averti de son approche, s'avance au-devant de lui avec la cavalerie. Le combat s'engage. En vain il cherche par des charges réitérées à entamer les phalanges ennemies; il est obligé de se retirer derrière les remparts du fort. Lautaro s'y présente peu après. Les Espagnols tentent une sortie, sont repoussés, et les Araucaniens pénétrant pêle-mêle avec eux dans le fort, il s'y fait un horrible carnage. Enfin les naturels de Penco se joignent aux assiégeants, et les Espagnols, accablés par le nombre, s'échappent par toutes les issues. Lautaro, après avoir ravagé le territoire de Santiago, s'arrêta sur les bords de l'Ytata.

L'audience, pour éviter les inconvénients d'une poliarchie, et ne pas perdre le fruit des victoires de Villagran, lui donna le commandement, avec le simple titre de corrégidor, jusqu'à l'arrivée d'Aldérète, que le roi venait de nommer adélantado du Chili, et lui envoya l'ordre d'aller rebâtir la ville de la Conception. Villagran s'y rendit avec quatre-vingt-cinq familles et fit construire des fortifications pour leur sûreté. Mais les naturels du voisinage, ne voulant pas se soumettre à un joug étranger, demandèrent des secours à Caupolican, qui leur envoya deux mille hommes, sous la conduite de Lautaro. Celui-ci passa le Biobio, et ayant rencontré les Espagnols dans une plaine, les mit en déroute au premier choc, et leur tua beaucoup de monde. Il s'en sauva une partie à bord d'un navire qui était dans le port; d'autres s'enfuirent dans les bois et arrivèrent heureusement à Santiago. La Conception tomba ensuite au pouvoir du vainqueur, qui la livra aux flammes après y avoir fait un riche

butin. Ce succès décida Caupolican à reprendre le siége de l'Impériale et de Valdivia, et pour opérer une diversion funeste aux Espagnols, il chargea Lautaro d'aller attaquer Santiago. Ce chef redoutable part avec six cents hommes, et après une marche de trois cents milles à travers les provinces situées entre le Maulli et le Biobio, il arrive au pays des Promauques, ravage tout sur son passage, et s'y retranche dans une position avantageuse sur les bords du Rio-Claro. Les habitants de Santiago, informés de son approche par des réfugiés de la Conception, expédièrent *Juan Godinez,* avec vingt-cinq cavaliers pour faire une reconnaissance; mais dix de ceux-ci tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Le corrégidor, qui était malade, envoya alors son fils aîné, *Pédro de Villagran,* avec toutes les forces disponibles, attaquer le camp des Araucaniens. Ceux-ci, après une faible résistance, feignirent de prendre la fuite, et ayant attiré les Espagnols sur le terrain où ils voulaient les combattre, ils retournèrent inopinément sur eux et en firent un affreux carnage. Les cavaliers seuls parvinrent à se sauver.

A la nouvelle de ce désastre, le corrégidor se mit à la tête de cent quatre-vingt-seize Espagnols et de mille auxiliaires, et alla porter son camp à trois lieues de celui de Lautaro, qui, par une nouvelle feinte, voulait lui donner l'espoir de le réduire par la famine. Celui-ci s'était établi dans une plaine marécageuse de peu d'étendue, entourée de montagnes, et traversée par des canaux profonds, qu'il avait fait couper pour arrêter les chevaux, et servaient en même tems à retenir les eaux. Son projet était de tomber inopinément sur les Espagnols, lorsqu'ils le bloqueraient de plus près, et de les exterminer. Toutefois, Villagran découvrit ce projet, leva son camp et rentra à Santiago. Lautaro, de son côté, évacua sa forteresse, et marcha vers Arauco. Arrivé dans une plaine baignée par la mer, il y construisit des retranchements et s'y arrêta dans l'intention de reprendre, suivant les circonstances, ses projets sur Santiago.

Villagran ayant reçu de l'Impériale un renfort de troupes espagnoles et de quatre cents Indiens, se mit de nouveau en campagne. Informé de la position de Lautaro, il marcha le long de la mer et arriva à la pointe du jour au camp ennemi. Mais dans ce moment, le brave Lautaro (1),

---

(1) Ses ennemis eux-mêmes, dit Molina, ont vanté sa valeur et

accourut sur les remparts pour observer les mouvements des Espagnols, fut tué d'une flèche que lui décocha un Indien de la troupe de Villagran. Celui-ci profita de cette circonstence pour donner l'assaut au camp. Il y pénétra nonobstant la résistance des assiégés, qui se firent tous tuer jusqu'au dernier, plutôt que de se rendre. Une seule personne échappa au carnage; c'était la belle *Guacolda*, épouse de Lautaro, qui était tombée blessée à côté de lui. Toutefois, elle ne put se décider à lui survivre; elle saisit sa dague, s'en perça le cœur et expira sur le corps de son époux. Villagran détruisit la forteresse et reprit le chemin de Santiago. Caupolican, en apprenant cet échec, leva le siége de l'Impériale, et se dirigea avec son armée sur les frontières, pour s'opposer aux incursions des Espagnols.

Philippe II, qui venait de succéder à son père, chargea Aldérète du soin de la conquête et du gouvernement de ce pays, et lui fournit à cet effet six cents hommes de troupes réglées. Toutefois, à son arrivée près du port de Porto-Bello, sa sœur, qui avait coutume de lire dans son lit, mit le feu au navire, qui devint bientôt la proie des flammes. De toutes les personnes à bord, il ne se sauva que trois soldats, avec Aldérète, qui mourut peu après dans la petite île de Taboga, au golfe de Panama (1).

Administration de don Garcia Hurtado de Mendoza. Le vice-roi du Pérou, don Hurtado de Mendoza, informé du malheureux sort d'Aldérète, et cédant aux instances des Espagnols, envoya son fils, *don Garcia*, avec une armée (2), à bord de quatre navires, sous les ordre de *Juan Ladrilléro.*

---

ses talents militaires, et l'ont comparé aux généraux les plus célèbres du monde. Il n'est pas juste, dit l'abbé Olivarez *, de ravaler le mérite de celui que nous aurions placé au rang des héros, s'il eût été notre allié. La manière la plus digne de célébrer les hauts faits du Viriatus espagnol, c'est de présenter dans tout son éclat la gloire de l'Américain Lautaro, qui, ainsi que Villagran, combattait vaillamment pour la cause de sa patrie.

(1) *Herréra*, décad. VIII, lib. VII, cap. 7 et 8. — *Ovaglie*, lib. V, cap. 19, 20 et 21. — *Molina*, lib. III, cap. 4.

(2) Herréra dit qu'il s'embarqua deux cent cinquante fantassins bien armés, outre un bon nombre qui prit la route de terre. Le fameux poëte don Alonzo Ercilla accompagna l'expédition.

* *Storia del Chile*, lib. II, cap. 24.

La cavalerie, commandée par le capitaine *Luis de Tolédo* (1), prit sa route par le désert qui s'étend entre les Andes et la mer. A son arrivée à Séréna, qui avait été détruite par les Indiens, il embarqua pour Lima, Villagran et Aguirre, dont les différends ne promettaient pas un résultat favorable à l'entreprise. Ayant de nouveau mis à la voile, il arriva, après une navigation pénible, à la baie de la Conception, au mois d'avril 1557, et jeta l'ancre près de l'île de Quiriquina. Il fit de là des propositions de paix à Caupolican, qui, par les conseils du vieux Colocolo, envoya un commissaire nommé *Millalauco,* sous prétexte d'entrer en pourparler avec lui, mais dans l'intention de gagner du tems pour faire ses préparatifs de guerre. Mendoza, après avoir séjourné presque tout l'hiver dans l'île à attendre la cavalerie du Pérou, et les renforts que devaient lui fournir les villes de sa juridiction, se décida enfin à débarquer, dans la nuit du 6 août (2), deux cents hommes et son artillerie, avec plusieurs ingénieurs, dans la plaine de la Conception. Ceux-ci s'établirent sur le mont Pinto qui domine la rade, et y construisirent un fort. Caupolican, ayant réuni ses troupes, passa le Biobio, le 29 du même mois, et, le lendemain, investit de trois côtés les retranchements espagnols. L'artillerie porta la mort dans leurs rangs; mais ils redoublèrent d'acharnement, et s'avancèrent jusqu'aux retranchements. Dans ce moment, les matelots descendirent à terre pour partager le danger des troupes, et placèrent ainsi les assaillants entre deux feux. Mais, attaqués par une multitude d'Araucaniens aux ordres d'un chef intrépide, nommé *Féniston,* que Valenzuéla, capitaine d'un des navires, perça de son épée, ils furent contraints de regagner leurs bateaux. Les assiégeants renouvelèrent jusqu'à trois fois l'attaque du camp, et combattirent pendant six heures consécutives. Leur perte fut de deux mille tués; celle des Espagnols ne fut que de quelques blessés.

Don Garcia, craignant une nouvelle attaque, expédia un fidèle Indien à Ladrilléro, pour le prier de hâter l'arrivée de la cavalerie. Tolédo détacha en conséquence une centaine d'hommes qui, ayant franchi le Maule, exécutèrent en trois jours une marche de cent milles. Les Araucaniens, qui

---

(1) Herréra dit Juan Ramon. Cet auteur termine ici le récit des événements du Chili.

(2) Minaña dit le 10 octobre.

avaient réuni toutes les forces de la province pour donner un assaut général au camp espagnol, se retirèrent à la vue de la cavalerie, sur les bords du Biobio pour y attendre des renforts et revenir ensuite sur leurs pas. Mais informés de l'arrivée du reste de la cavalerie et d'un escadron de l'Impériale, ils renoncèrent à ce projet et s'arrêtèrent auprès du Biobio.

Cependant Garcia ayant réuni toutes ses troupes, commença sa marche vers le Biobio, où il trouva Caupolican en mesure de le recevoir. Les Araucaniens avaient placé leurs femmes et leurs enfants dans des lieux de sûreté, et s'étaient formés en trois divisions pour attendre les Espagnols. La première attaqua l'aile droite, mais foudroyée par l'artillerie, elle se retira avec perte. La seconde, armée de piques, se précipita alors avec furie sur la cavalerie qu'elle mit en désordre; toutefois Garcia ayant fait dresser une batterie de huit pièces de canon, cette division lâcha aussi pied, et poursuivie par la cavalerie, il en fut fait un horrible carnage. Les fuyards toutefois se rallièrent, et revinrent à la charge contre l'aile droite; mais rompus de nouveau, ils se replièrent sur la troisième division, qui n'avait pas donné, après un combat de huit heures, et dans lequel ils avaient perdu quatre mille hommes tués et huit cents prisonniers. Les Espagnols eurent un grand nombre de blessés et de chevaux tués (1). Les vainqueurs traitèrent de la manière la plus barbare les prisonniers qui tombèrent entre leurs mains, pour inspirer de la terreur aux autres (2). De ce nombre fut le vaillant *Galvarino*, qui, élevant ses bras mutilés, ne cessa jusqu'au dernier instant d'appeler ses compatriotes à la vengeance (3).

---

(1) Des femmes, excitées par le désir de la vengeance, combattirent à côté de leurs maris. C'est ce qui a donné lieu à la fable des amazones du Chili, que des auteurs ont placée dans les parties méridionales de ce pays.

(2) Les auxiliaires exercèrent sur ceux de leurs compatriotes, qui tombèrent entre leurs mains, des cruautés inouïes. Pédro de Osma y Xara y Zéio, rapporte, dans une lettre qu'il écrivit de Lima, le 26 décembre 1568, au médecin Monardez, que plusieurs de ces prisonniers, pressés par la faim, se coupèrent les mollets, les firent cuire et les mangèrent; et, chose merveilleuse, ajouta-t-il, ils appliquèrent sur la plaie les feuilles d'une certaine plante qui arrêtèrent le sang, au grand étonnement du seigneur Garcia de Mendoza. (Nic. Monardez, des Médicaments des Indes-Occidentales, liv. I, édit. de Lyon, 1602.)

(3) Ercilla dit qu'il n'y avait pas de bourreau dans l'armée, et

Après cette bataille, qui se livra vers la fin de novembre, Garcia pénétra dans la vallée d'Arauco, et la flotte longea la côte avec les provisions. Les coureurs de son armée trouvèrent dans une bourgade déserte, un canon qui y avait été perdu par Villagran, et qu'ils transportèrent au camp. A son arrivée à Mélirupu, don Garcia fit appliquer à la torture plusieurs prisonniers pour se procurer des renseignements sur Caupolican ; mais il ne put rien obtenir. Ce général, en apprenant ces cruautés, lui envoya dire qu'il lui donnerait de ses nouvelles le lendemain. En effet, à la pointe du jour, il s'avança à la tête de son armée rangée sur trois lignes. Les guerriers de la première, commandés par Caupolican lui-même, étaient armés de lances et de lourdes massues. Ils soutinrent le choc de la cavalerie espagnole et la mirent en désordre. Toutefois, au moment où la victoire semblait se déclarer pour les Araucaniens, un de leurs bataillons, aux ordres de Lincoyan et d'Ongolmo, attaqué et rompu par un corps de réserve, se replia sur les autres et répandit la confusion dans leurs rangs.

Fondation de la ville de Cañète. Avant de quitter Mélirupu, le général espagnol fit pendre douze ulmens aux arbres qui entouraient le champ de bataille. Il passa de là dans la province de Tucapel, et étant arrivé à l'endroit où Valdivia avait été vaincu, il y bâtit, en 1558, une ville qu'il appela *Cañète* (*Cannetia*), du nom de sa famille (1). L'ayant fortifiée, il y laissa une garnison sous le commandement de Vélasco y Reynoso, et partit pour l'Impériale.

Cependant Caupolican avait réuni le sénat dans un lieu isolé, au centre des Cordilières. Il engagea ses compatriotes à incendier leurs villages, à dévaster leurs champs, à déraciner les arbres fruitiers, à ne laisser ni feuillage ni verdure pour orner les tombeaux, et à se résoudre à vivre de racines sauvages. C'était, disait-il, le seul moyen de triompher des Espagnols. Toutefois les Araucaniens, découragés par leurs

---

qu'on ne savait comment se défaire des prisonniers. On imagina enfin de donner à chacun une corde, et de leur commander de choisir un arbre pour s'y suspendre. Ces intrépides Indiens disposaient eux-mêmes l'instrument de leur supplice, et s'élançaient joyeusement dans les bras de la mort.

(1) Sur le *Lébo*, par lat. S. 37° 54', suivant Coléti. Alcédo n'en parle pas.

nombreux désastres, ne voulurent pas consentir à l'exécution de ses projets, et Caupolican ne vit d'autre moyen de relever leur confiance que par une action d'éclat. Dans cette intention, il se présenta devant la nouvelle ville, et l'attaqua sans succès. Il résolut alors de s'en rendre maître par la ruse. Pour cela, il engagea un de ses officiers, *Pran*, à s'y introduire comme déserteur. Ayant été admis dans la ville, Pran confia son projet à un Chilien appelé *André*, qui feignit d'entrer dans ses intentions, et promit d'ouvrir la porte aux Araucaniens au moment où les Espagnols fatigués se seraient retirés dans leurs quartiers pour faire la *sieste*. Pran s'empressa de communiquer cette nouvelle à Caupolican, qui s'avança jusqu'aux portes de la ville avec un corps de trois mille hommes. On en admit un certain nombre et on ferma la porte aux autres, qui se virent alors exposés à une décharge de mitraille et taillés en pièces par la cavalerie, qui était sortie par une autre porte. Ceux qui étaient entrés dans la ville furent passés au fil de l'épée par l'infanterie, et l'on prit vivants trois ulmens qu'on attacha à la bouche de canons auxquels on mit le feu.

Expédition à l'archipel de Chiloé. Don Garcia de Mendoza regardant la guerre comme terminée, rebâtit la ville de la Conception, et marcha, en 1558, avec un corps nombreux de troupes, contre les Cunches, qui n'avaient pas jusqu'alors opposé de résistance aux Espagnols. Cette nation, par le conseil d'un Araucanien réfugié, nommé *Tunconobal*, envoya à Mendoza une députation de neuf hommes (parmi lesquels se trouvait cet Araucanien) couverts de haillons, pour lui présenter un panier renfermant des lézards rôtis et des fruits sauvages, afin de lui donner une idée de leur extrême pauvreté. Les Espagnols, à la vue d'un tel présent, dissuadèrent leur général d'une expédition qui n'offrait rien de lucratif, et il se décida à chercher un chemin pour aller au sud. Mais Tunconobal lui fit prendre la direction de l'ouest, et lui donna pour guide un Indien qui le conduisit pendant trois jours à travers des montagnes, et le laissa le quatrième, dans un endroit bordé de précipices. Les Espagnols gravirent alors le sommet d'une montagne, d'où ils aperçurent le grand archipel d'Ancud ou du Chili. La mer voisine était couverte de bateaux. Mendoza descendit sur le rivage, où il trouva du poisson, du maïs et des fruits, et longea ensuite, jusqu'aux îles, la baie de *Reloncavi*. Plusieurs Espagnols, qui les visitèrent, les trouvèrent parfaitement

cultivées. Les femmes y étaient occupées à filer de la laine qu'elles mêlaient avec des plumes d'oiseaux de mer, pour en confectionner des vêtements. Le poëte Ercilla fesait partie de l'expédition. Il s'avança même plus au sud que les autres, traversa le golfe, et grava sur l'écorce d'un arbre de la côte opposée, quelques vers indiquant son nom et l'époque de la découverte, le 31 janvier 1559 (1).

Fondation de la ville d'Osorno et mort de Caupolican. Don Garcia, satisfait de cette découverte, prit pour guide un habitant de ces îles, et se dirigea vers l'Impériale à travers le pays des Huilliches, qui ne lui opposèrent pas la moindre résistance. Il y fonda, ou rebâtit (2), en 1558, le 27 mars, la ville d'Osorno (3), qui prit un accroissement rapide à cause de ses manufactures de laine et de toile et de la pureté de l'or de ses mines. Garcia fit partir de là une cinquantaine de cavaliers et des habitants pour repeupler la Conception, et ceux de Villa-Rica, qui avaient été dispersés pendant la guerre, ne voulant pas perdre les terres qu'ils possédaient aux environs de cette ville, y retournèrent.

Cependant Alonso Reynoso, commandant de Canète, était parvenu à découvrir l'endroit où Caupolican se tenait caché depuis sa défaite. L'espion, qui le découvrit, y conduisit, pendant la nuit, *Pédro Avendano*, avec un détachement de cavalerie, qui le prit après une résistance opiniâtre de dix de ses soldats qui lui étaient restés fidèles. Conduit devant Reynoso, qui lui signifia son arrêt de mort, Caupolican n'en parut nullement déconcerté : « ma mort, » dit-il, « ne peut servir qu'à enflammer encore davantage la haine invétérée de mes compatriotes contre les vôtres : la

(1) *Ercilla Arauc. cant.* 33. — De Tessillo dit (p. 76.) que ces îles abondent en légumes, bestiaux et en poissons. — Voyez aussi *Historia Paraquariæ*, lib. III, cap. 18, 19 et 20.

(2) Selon quelques auteurs.

(3) Elle était située par lat. S. 40° 20', sur le bord de la rivière Buéno, à sept lieues de la mer du Sud, à quinze du préside de Valdivia et à soixante-cinq de la Conception. En 1599, lorsqu'elle fut brûlée par les Charaucabis et les Araucaniens, elle renfermait plusieurs illustres familles. Ces Indiens mirent à mort tous les hommes et épargnèrent les femmes qu'ils emmenèrent vivre avec eux. (*Alcédo.*) Cette ville fut rebâtie, en 1796, par le capitaine général Ambrosio O'Higgins.

perte d'un chef malheureux ne saurait les décourager. De mes cendres sortiront d'autres Caupolican plus heureux. Si, au contraire, vous me laissez la vie, l'influence que j'exerce dans le pays pourra être utile aux intérêts de votre souverain, et à la propagation de votre religion, que vous dites être l'unique objet de cette guerre d'extermination. Cependant, si vous êtes décidés à me faire mourir, envoyez-moi en Espagne. Là, je périrai sans causer de troubles dans ma patrie, si votre roi juge à propos de me condamner. » On lui envoya un prêtre, qui après avoir conféré quelque tems avec lui, déclara qu'il était converti (1), lui administra le sacrement du baptême, après quoi il fut conduit au supplice. A la vue des instruments de mort, et du nègre chargé d'exécuter la sentence, il appliqua à ce dernier un violent coup de pied, et le jeta en bas de l'échafaud, en s'écriant : « n'y a-t-il pas une épée, et un bourreau plus digne de donner la mort à un homme comme moi ? La justice n'est pour rien dans tout ceci ; c'est une basse vengeance » (2). Le malheureux fut empalé et tué à coup de flèches (3).

Les Araucaniens, indignés du barbare traitement fait à leur général, élurent pour chef son fils aîné, sur l'assûrance que leur donna le vieux Colocolo, qu'il avait hérité des talents de son père. Ce choix fut approuvé par les ulmènes, et Tucapel, son rival, fut nommé vice-toqui. Le nouveau général rassembla aussitôt une armée, et traversa le fleuve du Biobio dans l'intention d'aller attaquer la ville de la Conception qui n'était défendue que par une poignée de soldats. Reynoso le suivit avec cinq cents hommes, et vint lui offrir le combat à peu de distance de la ville. Mais complètement défait et blessé, il parvint avec peine à passer le Biobio avec quelques cavaliers, toujours poursuivi par le vaillant Tucapel. Reynoso, ayant réuni de nouvelles forces, revint attaquer le camp des Araucaniens ; mais repoussé de nouveau, il fut obligé de renoncer à l'entreprise.

---

(1) Voyez *Ovaglie*, lib. V, cap. 23 : *Conversione e morte di Caupolicano* ; et l'*Araucana*, canto 34.

(2) *Non c'e una spada, e un altra mano più degna da far morire un uomo del mio carattere ; questa non è giusticia, e vile vendetta.—Molina*, lib. III, cap. 7.

(3) On prétend que sa femme, le voyant se rendre plutôt que de mourir, lui jeta son enfant en disant : qu'elle ne voulait rien garder de ce qui avait appartenu à un lâche.

Le jeune Caupolican mit alors le siége devant l'Impériale. Toutefois, après plusieurs assauts inutiles, il le leva pour aller combattre Reynoso. Mais cet officier avait opéré sa jonction avec l'armée de don Garcia, et le général araucanien fut trompé dans l'attente de venger la mort de son père.

Dans la campagne de 1559, on en vint plusieurs fois aux mains, et l'avantage resta presque toujours aux Araucaniens. Mais leurs guerriers, sans cesse exposés au feu de l'artillerie, diminuaient graduellement, tandis que les Espagnols se recrutaient des hommes qui leur arrivaient continuellement du Pérou et de l'Europe (1).

Vers la fin du mois de juillet de cette année, Ladrilléro, ayant reçu du roi l'ordre d'aller explorer les côtes de l'Amérique, au sud de la Conception, partit de ce port avec deux navires (2).

Caupolican, voulant conserver son armée et prolonger la guerre, se retrancha à *Quipeo*, ou *Cuyapu*, position entre les villes de la Conception et de Canète, d'où il brava toutes les forces espagnoles. Ce fut en vain que don Garcia tenta de l'attirer dans la plaine. Il y eut cependant plusieurs escarmouches, dans l'une desquelles le fameux Millalauco fut fait prisonnier. Le traître André, employé comme espion, fut arrêté, suspendu par les pieds à un arbre au-dessous duquel on alluma un grand feu dont la fumée le suffoqua. Don Garcia se décida enfin à attaquer avec toute son artillerie le camp des Araucaniens. Ceux-ci firent une sortie vigoureuse, dans laquelle ils tuèrent quarante Espagnols; mais leur retraite ayant été coupée par une évolution habile, ils furent enveloppés de tous côtés. Néanmoins Caupolican, à la tête de sa bande intrépide, maintint le combat pendant six heures, et ce ne fut qu'après avoir vu ses plus braves officiers (3) tomber à ses côtés, qu'il songea à faire sa retraite avec le petit nombre de ceux qui lui restaient. Mais, atteint par la cavalerie, il se tua pour éviter le triste sort de son père. Dans cette bataille, livrée le jour de la Ste-Lucie, les Araucaniens

---

(1) *L'Aracauna* (cant. 34). *Huvo alli escaramuzas sanguinosas*, etc.

(2) Voyez *Magellanie*.

(3) *Tucapel*, *Colocolo*, *Renco*, *Lincoyan*, *Mariantu*, *Ongolo* et autres.

perdirent deux mille hommes. Les Espagnols retrouvèrent cinq canons de bronze, et une grande quantité d'autres armes abandonnées par Villagran.

Don Garcia se flattait que cette victoire avait mis fin à la guerre; et, en effet, les Araucaniens, sans troupes et sans chefs, paraissaient s'être soumis à son autorité. Pénétré de cette idée, il s'attacha à réparer ses pertes, releva les fortifications qui avaient été détruites, particulièrement celles d'Arauco et d'Angol, fonda la colonie de *los Infantes*, rétablit Villa-Rica et fit reprendre les travaux des mines. Il envoya, en même tems, une partie de ses vétérans, sous les ordres de Pédro Castillo, achever la conquête de Cujo (1), qui avait été commencée par Francisco de Aguire. Ce capitaine réduisit les *Guarpes*, anciens habitants de cette province, et fonda, sur le revers oriental des Andes, deux villes, dont l'une fut appelée *San-Juan* (2), et l'autre *Mendoza*, (3) du nom de famille du gouvernenr (4).

Administration de don Francisco Villagran. Don Garcia, informé, à cette époque, de l'arrivée de Francisco de Villagran, que la Cour d'Espagne avait nommé son successeur, quitta le gouvernement du Chili, où il laissa, pour le remplacer, *Rodrigo de Quiroga*, et partit pour le Pérou. Le roi le récompensa de ses services en l'élevant à la charge que son père avait occupée.

---

(1) Ce pays étendu et fertile resta quelque tems sous le gouvernement du Chili, et fut ensuite placé sous la juridiction de la vice-royauté de Buénos-Ayres, à laquelle il semblait appartenir par sa position géographique. Il est aussi connu sous le nom de *Chuciato*.

(2) *Fanum Sancti Joannis ad Fines*. Cette ville, appelée communément *San-Juan de la Frontéra*, est à trente lieues N. de Mendoza. Avant la dernière révolution, elle renfermait plusieurs couvents et un collége qui avait appartenu aux jésuites.

(3) *Mendoza*. Cette ville, située sur le revers oriental de la Cordilière, dans une belle plaine arrosée par une rivière du même nom, est à cinquante lieues de Santiago, sur la route du Pérou, par latitude S. 32° 52'. Don Ulloa dit que cette ville est grande parce qu'elle est en majeure partie occupée par des jardins. Elle ne renferme que deux cents familles. C'est à tort que Coléti place sa fondation en 1593, au lieu de 1559.

(4) *Ovaglie*, lib. V, cap. 22, 23 et 24. — *Molina*, lib. III, cap. 5, 6, 7 et 8.

1561. Le premier objet dont s'occupa le nouveau gouverneur, fut de faire rentrer sous le gouvernement du Chili, la province de Tucuman qu'il avait soumise en 1549, et qui avait été annexée à la vice-royauté du Pérou. Il chargea de ce soin *Grégorio Castanéda*, qui força le commandant péruvien, *Juan Zurita*, auteur du démembrement, à se retirer, et le pays fut replacé sous la juridiction du Chili; mais peu après il fut rendu au Pérou par une décision de la Cour d'Espagne.

Cependant le petit nombre d'ulmènes ou de chefs qui avaient échappé à la dernière défaite de Quipéo, s'étaient réunis dans un bois, et avaient placé à leur tête un nouveau général, nommé *Antiguénu*, qui s'était distingué dans les dernières guerres. Celui-ci les conduisit dans les marais impénétrables de *Lumaco* (1), à l'effet de les y organiser; et, pour qu'ils ne souffrissent pas de l'humidité, il y fit dresser d'immenses échafauds. Villagran l'y suivit, et le défit dans une première rencontre. Mais vainqueur à son tour dans une bataille qu'il livra sur les hauteurs de *Milapoa* (2) à *Arias Pardo*, Antiguénu vint prendre position (1562) au sommet de la montagne de la *Mariguénu*, où Villagran envoya son fils pour le déloger. Mais ce jeune homme attaqua les retranchements avec si peu de précaution, qu'il y périt avec presque tous les soldats espagnols et un grand nombre d'auxiliaires.

Après cette victoire, Antiguénu marcha sur Canète, dont Villagran évacua une partie des habitants sur l'Impériale et l'autre sur la Conception. Les Araucaniens détruisirent alors la ville abandonnée et en rasèrent les fortifications.

Sur ces entrefaites, Villagran mourut de chagrin, après avoir nommé, pour lui succéder, son fils aîné *Pédro*, en vertu de la commission qu'il avait reçue de la Cour.

1563. Cependant Antiguénu, poursuivant le cours de ses succès, divisa son armée en deux corps de deux mille hommes chacun. Il chargea le vice-toqui *Antunécul* d'aller avec l'un faire le siége de la Conception, tandis qu'il irait avec l'autre attaquer le fort d'Arauco, qui était défendu par une nombreuse garnison aux ordres de *Lorenzo Bernal*. Antu-

---

(1) Les Espagnols appellent ces marais *Rochéla*.

(2) Ou *Millapo*, dans la province de Maule, sur le bord du Rio-Biobio.

Quipotan, qui avait si long-tems défendu le poste de Liben, se retira, après sa prise, dans les Andes, dont il appela les habitants aux armes. Toutefois, étant descendu dans la plaine pour chercher sa femme, il fut enveloppé par les Espagnols, et se tua pour ne pas tomber entre leurs mains.

1590. Sa femme, nommée *Janéquéo*, résolue de venger sa mort, se mit à la tête d'une armée de Puelchès, et accompagnée de son frère, *Guéchiuntéréo*, fit des incursions sur le territoire de la colonie espagnole, où elle tua tous ceux qu'elle rencontrait. Le gouverneur, qui s'avança contre elle avec des troupes nouvellement arrivées du Pérou, fut contraint à la retraite (1). Sa barbarie à l'égard des prisonniers, qu'il fit tous pendre (2), excita au plus haut dégré la haine des Araucaniens. Janéquéo défit et tua *Arauda*, commandant de la forteresse de Puchanqui, qui avait fait une sortie contre elle à la tête de la garnison; mais ayant échoué dans son attaque contre la place, elle se retira au commencement de la saison des pluies, dans les montagnes de Villa-Rica, où elle se fortifia dans un endroit environné de précipices, et d'où elle sortait journellement pour porter la désolation dans les environs de cette ville. Les habitants, n'osant plus quitter leurs murs, avertirent de leur situation le gouverneur Sotomayor, qui envoya à leur secours son frère don Luis avec la majeure partie de deux divisions nouvellement arrivées du Pérou, sous la conduite de *Castilléjo* et de *Pénalosa*. L'intrépide Janéquéo repoussa avec succès plusieurs attaques des Espagnols; mais vaincue dans un dernier combat, où ses soldats, foudroyés par l'artillerie, avaient lâché pied, elle chercha son salut dans la fuite. Son frère tomba au pouvoir des vainqueurs; et la vie lui fut laissée à condition qu'il obtiendrait de sa sœur et de ses vassaux de ne plus reprendre les armes. Fidèle à sa promesse, ce chef, de retour dans son pays, proposa au conseil de la nation l'amitié des Espagnols; mais pendant les dé-

(1) Sotomayor, disent les historiens, était un excellent soldat. Il s'était acquis une grande réputation dans les guerres d'Italie, d'Allemagne et de Flandre.

(2) Parmi ces prisonniers, il y en eut un qui demanda à être pendu à l'arbre le plus élevé, pour inspirer à ses compatriotes une plus grande résolution de défendre leur liberté.

Administration de don Rodrigo de Quiroga. Le premier soin de *Rodrigo de Quiroga* en prenant l'administration qui venait de lui être confiée par l'audience royale de Lima, fut d'arrêter son prédécesseur et de l'envoyer prisonnier au Pérou (1565). Ayant reçu un renfort de trois cents hommes, il entra sur le territoire araucanien, rebâtit le fort d'Arauco et le ville de Canète; construisit un nouveau fort dans l'importante position de *Quipéo*, et ravagea tout le pays environnant. L'année d'après, il chargea le maréchal *Ruiz Gamba* de la réduction des habitants de l'archipel de Chiloé. Celui-ci n'y éprouvant aucune résistance, fonda, en 1566, dans l'île principale, les villes de *Castro* (1) et de *Chacao* (2).

Établissement et gouvernement de l'audience royale. Philippe II, pénétré de l'importance du Chili, y établit, le 13 août 1567, une audience royale indépendante de celle du Pérou. Ce tribunal, composé de quatre juges et d'un fiscal, siégeait à la Conception, et était chargé de l'administration politique et militaire du royaume. Son premier acte d'autorité fut de retirer le gouvernement à Quiroga, et de donner à Ruiz Gamboa le commandement des troupes. Celui-ci, averti que *Paillataru*, cousin du vaillant Lautaro, qui avait remplacé Antiguénu, fesait des préparatifs pour assiéger Canète, marcha à sa rencontre et le défit près de cette ville, après un combat long et opiniâtre. Les Araucaniens ayant refusé la paix qu'on leur offrit, le vainqueur parcourut et dévasta leur pays pendant un an, et en enleva un grand nombre de femmes et d'enfants qu'il réduisit à l'esclavage.

L'année suivante, les Araucaniens continuant à harceler les Espagnols, l'audience crut devoir confier le gouvernement militaire à un seul chef, et choisit à cet effet *don Melchior de Bravo*, qu'elle nomma, en 1568, président, gouverneur et capitaine-général du Chili.

Le nouveau gouverneur, jaloux de signaler son avènement par une victoire, marcha avec trois cents soldats espagnols et

---

(1) Il la nomma ainsi en l'honneur de don Lope Garcia de Castro, gouverneur du Pérou. On l'appelle aussi Chiloé. Elle est située sur la côte occidentale de Chiloé, à quarante-cinq milles S. de la ville d'Osorno, par lat. S. 42° 40'; les Hollandais la pillèrent en 1643.

(2) Par lat. S. 41° 50'. C'est le meilleur port de l'île et la résidence du gouverneur.

layène, indignée de sa lâcheté, lui en fit de si amers reproches, qu'il se dévoua de dépit au service des Espagnols.

Cependant Sotomayor, après avoir reçu de don Garcia de Mendoza, vice-roi du Pérou, un renfort de deux cent vingt soldats, retourna à la vallée d'Arauco, et réduisit ses belliqueux habitants. De là, il se rendit à celle de Tucapel; mais, trompé dans l'espoir, dont il s'était flatté, de faire la paix avec les naturels, par l'intermédiaire d'un prisonnier espagnol qui avait gagné l'estime et la confiance des chefs Araucaniens, il entra sur leur territoire, et ravagea tout sur son passage (1).

Le nouveau toqui *Paillaéco*, successeur de Quintuguénu, dressa une embuscade aux Espagnols. Il cacha ses troupes dans un bois, et laissa seulement à son entrée une centaine d'hommes, qui devaient se retirer à l'approche de l'ennemi. Mais les Espagnols, pénétrant leur dessein, effectuèrent leur retraite en rase campagne. Les Araucaniens sortirent alors du bois, poursuivirent les Espagnols, qui les taillèrent tous en pièces, à l'exception d'un petit nombre qui se sauva dans les marais.

Le gouverneur se réfugia à Santiago, et de là il partit pour le Pérou, à l'effet de s'y procurer des renforts. Il confia le commandement de l'armée à son quartier-maître, et le gouvernement civil au licencié *Pédro Viscarra*. A son arrivée à Lima, il y trouva don *Martin Garcia Onez de Loyola* (2), qui venait d'être nommé son successeur.

Le nouveau gouverneur fit voile, peu après, pour Valparaïso, d'où il se rendit avec un corps considérable de troupes à Santiago, dont les habitants lui firent un bon accueil.

Le nouveau toqui *Paillamachu*, qui était déjà avancé en âge, nomma pour ses lieutenants *Pélantaru* et *Millacalquin*, et se retira dans les marais de Lumaco, où il travailla sans relâche à mettre son armée en état d'exécuter ses plans de campagne.

---

(1) Minaña : *Hist. de España*, lib. IX, cap. 15. Madrid, 1804.

(2) Neveu de saint Ignace, célèbre fondateur de l'ordre des jésuites. Il avait arrêté, dans les montagnes des Andes, le dernier Inca du Pérou, Tupac Amaru; ce qui lui avait valu le gouvernement du Chili et la main de la princesse Clara-Béatrix Coya, fille unique et héritière de l'Inca Sayri Tupac. (Voy. l'art. *Pérou*.)

Expédition du capitaine Hawkins, en 1594. Cet officier, fils du célèbre marin sir John Hawkins, fut envoyé dans la mer du Sud par la reine Élisabeth, pour y attaquer les Espagnols et faire en même tems une description exacte des côtes et des îles qu'il visiterait. Il franchit le détroit de Magellan, entra, le 29 mars, dans la mer du Sud, et relâcha, le 19 avril, à l'île de Mocha, où il se procura des provisions. Il rangea ensuite les côtes du Chili, pilla plusieurs magasins et captura cinq navires à Valparaïso; il en rançonna trois, en rendit un quatrième au capitaine, et retint l'autre, dans lequel il espérait trouver quelque trésor caché. Après un séjour de huit jours dans cette baie, il en partit pour le Pérou (1).

Loyola se mit en route de la Conception, en 1594, passa le Biobio, fonda près de ses bords la ville de Coya, qu'il nomma ainsi en l'honneur de la princesse sa femme; y établit plusieurs églises et monastères, et construisit, pour sa défense, les deux forts de *Jésus* et de *Chivécura*. Cette ville offrait ainsi une retraite assûrée aux habitants d'Angol, et protégeait les mines d'or de Kilacoyan.

1595. L'année d'après, Paillamachu donna ordre à son capitaine *Loncothéqua* d'aller s'emparer du premier de ces forts. Il en incendia une partie, et fut tué sur les remparts de l'autre. Ce général fit de fréquentes incursions sur le territoire espagnol, pour se procurer des provisions et accoutumer ses recrues à la vie militaire. Loyola ne pouvant l'attaquer dans son camp, construisit, aux environs, deux forts, l'un sur l'emplacement de celui de Puren, et l'autre sur le bord du marais de Lumaco. Il y mit en garnison une partie des troupes qu'il avait amenées du Pérou, et envoya le reste, en 1597, former un établissement dans la province de Cujo, sous le nom de *San-Luis de Loyola* (2).

Paillamachu prit d'assaut le fort du marais de Lumaco, et

(1) Richard Hawkins publia, à son retour en Angleterre, une relation de l'expédition intitulée: *The observations of sir Richard Hawkins, Knight, in his voyage into the South Sea, published in* 1622. (Voy. *Purchas*, tome IV, p. 1367.)

(2) Au-delà de la *Punta*, chef-lieu de Cujo ou de Mendoza, par lat. S. 33° 18', à 50 lieues de la Conception. Elle renfermait autrefois un couvent et un collége de jésuites.

avait réduit l'autre à la dernière extrémité, lorsque Pédro Cortez vint à propos le dégager. Le gouverneur y arriva peu après avec le reste de son armée, en rasa les fortifications, démantela de même Villa-Rica et Valdivia, dont il transféra les garnisons à Angol, et se rendit ensuite à l'Impériale pour en relever les remparts. De là il se dirigea vers le Biobio, où, se croyant en sûreté, il congédia l'escorte de trois cents cavaliers qui l'avaient accompagné jusqu'alors, et ne garda que soixante officiers à la demi-solde, avec lesquels il alla camper, ainsi que sa famille et trois moines, dans la vallée de *Caralava*. Mais Paillamachu, qui ne l'avait pas perdu de vue, arriva pendant la nuit avec deux cents hommes, en contrefesant le chant des oiseaux, et le cri des animaux nocturnes, entoura le camp des Espagnols, et les massacra tous pendant leur sommeil, le 22 novembre 1598.

Avant son départ pour cette expédition, Paillamachu avait ordonné une levée en masse de ses sujets, et deux jours après, les habitants des provinces araucaniennes, de celles des Cunches et des Huilliches, et de tout le pays jusqu'à l'archipel de Chiloé, étaient sous les armes. Les Espagnols qui se trouvaient hors des garnisons furent égorgés sans pitié, et les villes d'Osorno, de Valdivia, de Villa-Rica, d'Impériale, de Canète, d'Angol et de Coya, ainsi que le fort d'Arauco, furent investis. Paillamachu passa le Biobio, brûla les villes de la Conception et de Chillan, ravagea le pays, et retourna à son camp, chargé de butin. Les habitants espagnols, consternés, se disposaient, la plupart, à abandonner le Chili pour se retirer au Pérou, lorsque Pédro de Viscarra, général septuagénaire, franchit le Biobio à la tête de forces imposantes, et emmena les habitants d'Angol et de Coya pour repeupler les villes de la Conception et de Chillan.

Administration de don Francisco Quinonès. Viscarra, après avoir exercé l'autorité durant six mois, fut remplacé par don Francisco Quinonès, que le vice-roi du Pérou venait de nommer gouverneur. Il lui donna bon nombre de troupes et des munitions en abondance. Cet officier livra plusieurs combats à Paillamachu, sur la rive droite du Biobio; mais aucun ne fut décisif. Le plus opiniâtre se donna dans les plaines de *Yumbel*. L'audacieux toqui s'en retournait avec environ deux mille hommes et des troupeaux de bestiaux qu'il avait enlevés dans le district de Chillan. Quinonès, à la tête de forces à peu près égales, voulut s'opposer à la retraite. Les Araucaniens s'avancèrent intrépidement contre

les Espagnols sous le feu de huit pièces de canon et de toute la mousquéterie, et combattirent, avec une fureur sans exemple, jusqu'à la nuit, lorsque leur général crut devoir profiter de l'obscurité pour repasser le Biobio. Leur perte fut considérable, et celle des Espagnols ne fut guère moindre. Quinonès fit écarteler et pendre aux arbres les prisonniers qui étaient tombés entre ses mains, pour inspirer de la terreur aux autres; mais cette barbarie eut un effet tout contraire. Les Espagnols évacuèrent le fort d'Arauco et la ville de Canète, dont les habitants se réfugièrent à la Conception.

Paillamachu ayant appris que ses généraux avaient levé le siége de Valdivia, marcha contre cette ville avec quatre mille Indiens des frontières et des districts de l'Impériale, de Pica et de Puren, dont trois mille cavaliers, trois cents archers, deux cents, couverts de cottes de maille, et soixante-dix arquebusiers (1). Le 14 novembre 1599, il passa à la nage la grande rivière de Calacala ou de Valdivia, surprit la ville au point du jour, le 24, il y mit le feu, et égorgea quatre cents habitants de tout sexe et de tout âge. Le reste parvint à se sauver à bord de trois navires qui étaient à l'ancre dans la rivière. Les Espagnols, qui venaient de prendre le fort du marais de *Paparlen*, croyaient n'avoir aucun ennemi à redouter, et dormaient profondément. En moins de deux heures tout fut mis à feu et à sang (2); le vainqueur, chargé d'un butin estimé plus de deux millions de dollars, et emmenant quatre cents prisonniers et toute l'artillerie de la place (3), retourna auprès de *Millacalquen*, qu'il avait laissé sur les bords du Biobio pour en défendre le passage.

Dix jours après la destruction de Valdivia, le colonel *Francisco Campo* y arriva du Pérou avec un renfort de trois cents hommes, qu'il tenta vainement d'introduire dans Sorsono, Villa-Rica et l'Impériale.

---

(1) Les arquebuses dont ils étaient armés avaient été prises à la bataille de Yumbel.

(2) Les Indiens, qui avaient vécu plus de cinquante ans sous le joug des Espagnols, n'en vinrent à cet excès de barbarie, dit de la Véga, que pour se venger de ce qu'ils leur avaient enlevé leurs femmes et leurs enfants pour les vendre comme esclaves à des étrangers. (*Coment. Real.*, lib. VII, part. I, cap. 23.) Cet auteur écrivait en 1603.

(3) De la Véga dit trois cent mille *pésos*.

Expédition de Olivier Van Noort, en 1600. Dans ces conjonctures désastreuses, l'amiral hollandais, Olivier Van Noort, arriva dans la mer du Sud, le 29 février 1600, avec deux vaisseaux et un yacht, après une navigation pénible de près d'une année et demie depuis son départ de Hollande. Le 21 mars, il jeta l'ancre devant l'île de Mocha, et envoya un bateau à terre pour sonder les dispositions des naturels. L'individu chargé de ce soin se nommait *Jan Claesz.* Il avait été jugé pour mutinerie à l'île de Santa-Clara, et condamné à être abandonné sur une terre étrangère. On lui promit son pardon s'il revenait sain et sauf. On lui donna des couteaux, de la verroterie et d'autres articles de trafic, et on le mit à terre. Il fut parfaitement reçu des naturels, qui, le lendemain, ouvrirent un commerce régulier avec les Hollandais, auxquels ils cédèrent un mouton pour une hache, une volaille ou deux pour un couteau, et des fruits pour divers autres objets de moindre valeur. Deux des caciques se rendirent à bord et y passèrent la nuit. Le jour suivant, des Hollandais allèrent visiter un des villages, qui se composait d'environ cinquante petites cabanes de forme longue et étroite, avec une porte au milieu, et recouvertes en chaume. On ne leur permit cependant pas d'y entrer, ni d'approcher des femmes, dont quelques-unes, appelées par leurs maris, vinrent s'agenouiller devant eux. Ces étrangers furent ensuite invités à s'asseoir et à goûter du chicha, leur liqueur favorite. Le 24, Van Noort partit pour l'île de Santa-Maria, et, le 26, y captura un bâtiment qui avait mis à la voile à son approche. C'était le *Buen-Jésus*, qui avait été stationné dans ces parages pour donner avis de l'arrivée de navires étrangers venant du détroit de Magellan, et était alors occupé à prendre un chargement de lard et de farine pour l'approvisionnement de la Conception et des autres villes maritimes que la guerre chilienne avait réduites aux abois. L'amiral dirigea alors sa course vers Valparaïso, où il captura et détruisit plusieurs bâtiments espagnols sans faire aucun butin. Il s'y procura néanmoins les provisions dont il avait besoin. Le 1er. avril, il arriva à l'embouchure du fleuve de Guasco, et y relâcha le capitaine du *Buen-Jésus* et la plupart de ses gens (1).

---

(1) Recueil des voyages de la Compagnie, etc., tome III, p. 2. Voyez *Guerra de Chile*, par Santiago de Tessillo, année 1735, feuill. 81.

Quinonès, fatigué de cette guerre, demanda et obtint son rappel. On lui donna pour successeur Garcia Ramon, l'ancien quartier-maître auquel la Cour envoya de Lisbonne un régiment de troupes d'élite, aux ordres de don Francisco d'Ovaglie, père de l'historien de ce nom.

Administration d'Alonso Rivéra. Ramon fut bientôt après remplacé par *Alonso Rivéra*, officier de distinction, qui avait servi avec honneur dans les guerres des Pays-Bas. Ce dernier amena un régiment de vétérants, et s'occupa aussitôt de fortifier les bords du Biobio. Après un siége de deux ans et onze mois, Villa-Rica tomba au pouvoir des Araucaniens. L'Impériale, la métropole des colonies méridionales, et Osorno, qui était bloqué depuis près d'un an, et dont les habitants s'étaient vus réduits à manger des feuilles, des racines et du cuir bouilli, ne tardèrent pas à éprouver le même sort. Ainsi, dans l'espace d'environ trois ans, toutes les villes fondées par Valdivia et ses successeurs, dans le pays qui s'étend du Biobio à l'archipel de Chiloé furent détruites de fond en comble (1).

Le nombre des prisonniers, dit Molina, était si considérable, qu'il y avait à peine un fermier araucanien qui n'en eût un en partage. Les femmes furent admises dans les sérails des vainqueurs. Ils ne séparèrent pas néanmoins les maris de leurs compagnes, et permirent aux jeunes Espagnols de former des unions avec des Araucaniennes. Une chose digne de remarque, dit Molina, c'est que les enfants issus de ces mariages singuliers, devinrent dans la suite les plus terribles ennemis du nom espagnol. Plusieurs de ces prisonniers furent rançonnés ou échangés contre des Araucaniens; d'autres, qui avaient formé des établissements avantageux dans le pays préférèrent y rester. De ce nombre furent don *Basilio*

(1) Le siége de l'Impériale fut prolongé par le courage d'une femme espagnole, nommée *Inès Aguiléra*, qui, voyant la garnison chanceler et prête à se rendre, la ranima par ses discours et son exemple. Elle-même dirigea les opérations de la défense jusqu'à ce qu'il se fût présenté une occasion de s'enfuir par mer, et dont elle profita avec l'évêque et une partie de la population. Elle avait vu périr pendant le siége son mari et ses frères. Le roi, pour récompenser sa valeur, lui donna une pension de 2,000 dollars. Des treize villes fondées par les Espagnols, les Indiens en avaient détruit six, en 1600, savoir : Valdivia, l'Impériale, Angol, Santa-Cruz, Chillan et la Conception.

Roxas et don *Antonio Bascugnan*, deux nobles castillans, qui acquirent une haute réputation parmi les indigènes, et ont laissé des mémoires intéressants sur les événements de cette époque.

Le vaillant Paillamachu mourut vers la fin de l'année 1603, et eut pour successeur *Huénécura*.

1604. Alonzo Rivéra était occupé des préparatifs nécessaires pour repousser les attaques des Araucaniens, lorsqu'il fut transféré au gouvernement de Tucuman pour le punir d'avoir épousé la fille de la célèbre *Aguiléra*, sans en avoir obtenu l'agrément du roi.

1605. *Administration de Garcia Ramon*. Garcia Ramon, son prédécesseur, étant arrivé avec mille soldats envoyés d'Europe, et deux cent cinquante du Mexique, reprit alors les rênes du gouvernement. Il se mit à la tête de trois mille hommes de troupes réglées et d'un corps nombreux d'auxiliaires, envahit le territoire araucanien, et pénétra sans obstacle jusqu'à la province de *Boroa*, où il construisit un fort. Il y laissa une garnison de trois cents hommes aux ordres de Lisperger, qui, en étant sorti peu après pour escorter un convoi avec environ cent soixante hommes, fut attaqué et taillé en pièces par Huénécura. Ce dernier marcha ensuite contre le fort auquel il livra un furieux assaut qui dura deux heures. N'ayant pu s'en rendre maître, il le tint bloqué jusqu'à l'arrivée de *Égidius Négrète*, successeur de Lisperger, qui en ordonna l'évacuation. Huénécura s'avança alors contre le gros de l'armée qui venait de se partager en deux corps, dont l'un sous la conduite du quartier-maître *Alvaro Pinéda*, et l'autre sous celle de don *Diégo Saravia*, pour mieux ravager le pays. Attaqués vivement par le général araucanien, ils furent si complètement battus, en 1607, qu'il n'en échappa pas un seul à la mort ou à la captivité.

1608. La Cour d'Espagne, informée de ces désastres, ordonna de maintenir constamment deux mille hommes sur la frontière araucanienne, et le trésor du Pérou contribua annuellement à cette dépense pour la somme de 292,279 dollars.

La Cour de l'audience royale, après avoir été supprimée durant trente-quatre ans, fut réinstallée à Santiago, le 8 septembre 1609.

1609. Ramon reçut aussi à la même époque les titres de gouverneur et de capitaine-général. Étant revenu avec une

armée d'environ deux mille hommes, il passa le Biobio, et attaqua Huénécura dans les défilés du marais de Lumaco. Le combat fut long et sanglant, et les Espagnols se trouvèrent un moment dans le plus grand danger. Ils en sortirent néanmoins victorieux. Ramon mourut à la Conception, le 10 août 1610, peu de tems après cette bataille, et *don Luis Merlo de la Fuente*, le plus ancien des auditeurs, fut nommé son successeur par un décret royal.

Le toqui Huénécura mourut aussi vers le même tems, et fut remplacé par *Aillavida II*, qui, suivant l'historien contemporain, don *Basilio de Roxas*, fut un des généraux les plus distingués des Araucaniens. Il eut plusieurs affaires très-vives, en 1611, avec Merlo et avec son successeur don *Juan Xaraquémada.*

Luis Valdivia, envoyé en mission au Chili, représenta à Philippe III, à son retour en Espagne, que pour faciliter la conversion des Araucaniens, il serait nécessaire de suspendre les hostilités, et de leur proposer le Biobio, comme ligne de démarcation entre leur territoire et celui des Espagnols. Valdivia refusa le gouvernement du Chili que le roi lui offrit; mais il en obtint la permission de nommer à sa place Alonso Rivéra, qui avait été exilé au Tucuman. Valdivia retourna au Chili, en 1612, muni des pouvoirs qui lui avaient été donnés. Il échoua dans ses négociations auprès d'Aillavila, qui refusa de faire la paix à aucune condition. Son successeur, *Ancanamon*, se montra moins intraitable. Il envoya l'ulmène *Carampangui* conférer avec Valdivia, qui exposa l'objet de sa mission devant une assemblée de cinquante chefs réunis à *Nancu*, chef-lieu de la province de *Catiray*. Cette assemblée accueillit sa proposition et promit de la recommander au général. Carampangui suivit Valdivia à la Conception, où ils rencontrèrent le gouverneur, qui dépêcha *Pédro Mélandez*, son lieutenant, auprès d'Amacabon, avec une lettre que le roi écrivait à ce chef, pour le prier de venir à *Paicabi* (1), à l'effet de s'entendre sur les préliminaires de paix. Le toqui s'y rendit accompagné de quarante soldats, de plusieurs ulmènes, et d'un grand nombre de prisonniers espagnols appartenant aux premières familles du pays, auxquels il avait accordé la liberté. Il y fut convenu que le

(1) Paicabi est situé à l'embouchure de la rivière de Tucapel, près de l'endroit où Valdivia fut tué.

Biobio servirait désormais de frontière; que les déserteurs seraient livrés de part et d'autre, et que les missionnaires pourraient librement prêcher la religion chrétienne sur le territoire araucanien (1). Valdivia consentit à l'évacuation des forts de Paicavi et d'Arauco, qui venaient d'être construits sur le bord de la mer. Toutefois, les conférences furent rompues par la fuite d'une Espagnole, femme d'Ancanamon, qui était venue se mettre sous la protection du gouverneur, avec deux enfants et quatre femmes, dont deux épouses et les autres filles de son mari, et auxquelles elle avait persuadé d'embrasser la religion catholique. Cependant *Utaflame*, archi-ulmène d'Ilicura, province limitrophe de l'Impériale, à qui Valdivia avait rendu son fils, prisonnier des Espagnols, lui proposa, en retour de ce service, de prendre sur lui d'amener Ancanamon à la paix. Il partit à cet effet avec les trois missionnaires *Horatio Vecchio*, cousin du pape Alexandre VII, *Martin Aranda,* natif du Chili, et le Mexicain *Diégo Montalban*, amis et compagnons de Valdivia. Mais le toqui irrité, instruit de leur approche, s'avança au-devant d'eux avec deux cents cavaliers, et les passa au fil de l'épée. Il continua ensuite ses déprédations sur le territoire de la colonie. Son successeur, *Loncothuéga,* hérita de sa haine pour les Espagnols, et leur livra, en 1614 et 1615, plusieurs combats sanglants, sur lesquels Ovaglie, historien contemporain, ne donne que des renseignements imparfaits (2).

Expédition de l'amiral Joris Spilbergen, en 1615. Cet amiral entra, le 6 mai, dans la mer du Sud, par le détroit de Magellan, avec une escadre de quatre vaisseaux et d'une galiotte, et, le 25 suivant, alla jeter l'ancre à une demi-lieue de l'île de Mocha. Le chef de l'endroit se rendit avec son fils à bord du vaisseau amiral pour lui rendre visite. Ils donnèrent aux Hollandais deux moutons gras pour une hache; mais ils ne leur permirent ni d'entrer dans leurs habitations ni d'approcher de leurs femmes, et lorsqu'ils eurent disposé des provisions dont ils pouvaient se passer, ils leur firent signe de s'éloigner de leur côtes. Les Hollandais mirent

---

(1) *Ovaglie*, lib. VII, cap. 3

(2) Les Araucaniens étaient si peu fatigués de la guerre, dit de la Véga (lib. VIII, cap 20), qu'en 1613, ils la soutenaient avec autant de constance qu'en 1553, époque de leur première révolte.

alors à la voile, et, le 29, allèrent jeter l'ancre devant Santa-Maria. Des Espagnols de cette île invitèrent les officiers à un repas; mais ceux-ci, leur croyant des intentions perfides, s'y refusèrent et débarquèrent trois compagnies de soldats avec un corps de marins, qui mirent le feu à plusieurs maisons et enlevèrent cinq cents moutons, du blé, de l'orge, des féves et de la volaille. Le 1er. juin, la flotte prit sa route vers Lima. Chemin fesant, Spilbergen débarqua quelques hommes à la Conception, dont ils incendièrent plusieurs maisons, et relâcha dans la baie de Quintéro, pour y faire de l'eau et du bois, après quoi il se dirigea vers Arica, sur la côte du Pérou (1).

Rivéra mourut à la Conception, en 1617, après avoir nommé pour lui succéder l'aîné des auditeurs, *Hernando Talavérano*. Celui-ci gouverna pendant dix mois, à l'expiration desquels il fut remplacé par *Lopé de Alloa*.

1618. *Expédition des toqui Lientur et Putapichon.* Lientur, devenu chef des armées araucaniennes, vit la plupart de ses entreprises couronnées d'un plein succès. Il commença par enlever aux Espagnols quatre cents chevaux destinés à la remonte de leur cavalerie, ravagea la province de Chillan (1619), et tua le corrégidor de la ville du même nom, avec ses deux fils et plusieurs magistrats de la ville du même nom, qui avaient marché contre lui. Cinq jours après, il s'avança vers *Saint-Philippe d'Autriche*, ou *Yumbel*, avec six cents hommes d'infanterie et quatre cents de cavalerie, qu'il forma en bandes pour désoler le pays avoisinant, laissant deux cents soldats pour garder le défilé étroit de *Congréjéras*. *Rébollédo*, commandant de la place, envoya soixante-dix cavaliers s'emparer de ce poste important; mais ils furent repoussés avec perte de dix-neuf hommes, y compris l'officier du détachement. Rébollédo les ayant fait appuyer de trois compagnies d'infanterie et du reste de la cavalerie, Lientur marcha contre eux avec toutes ses troupes réunies, culbuta la cavalerie et tailla en pièces l'infanterie, dont il ne prit que trente-six prisonniers.

1620. Lientur différa le siége de la place jusqu'à l'année suivante, qu'il le tenta sans succès, grâce à la vigoureuse

---

(1) *Miroir oost et west Indical*, etc, p. 32-35, Amsterledam, 1621.

Voyez l'article *Pérou*, 1615.

résistance que lui opposa Ximénès. Il réussit néanmoins à s'emparer de *Néculguénu*, dont il passa la garnison espagnole au fil de l'épée, et épargna les auxiliaires.

Ulloa mourut de chagrin, le 20 novembre 1620, et le gouvernement fut dévolu, suivant le réglement, à l'aîné des auditeurs, *Christophe de la Cerda*, Mexicain de naissance. Ce gouverneur bâtit le fort de son nom, pour compléter la ligne de défense du Biobio, et eut plusieurs rencontres avec Lientur, quoique son administration n'eût duré que pendant l'année 1621.

Son successeur, *Pédro Sorès Ulloa*, continua la guerre jusqu'à sa mort, arrivée le 11 septembre 1624, et son beau-frère, *Francisco Alava*, qui le remplaça, ne conserva le gouvernement que six mois (1).

1625. Cependant Lientur, que sa vieillesse rendait incapable de commander plus long-tems, se démit de son autorité en faveur de *Putapichon*, jeune homme qui avait passé une partie de sa jeunesse parmi les Espagnols, comme esclave de Diégo Truxillo.

1626. *Don Luis de Cordova*, seigneur de Carpio et neveu du vice-roi du Pérou, venait alors de prendre les rênes du gouvernement. Il gagna l'affection des habitants en accordant les places vacantes aux créoles, ou descendants des conquérants, qui avaient été jusqu'alors fort négligés. Ayant reçu ordre d'attaquer les Araucaniens sur plusieurs points différents, il envoya son cousin le quartier-maître *Alonso Cordova*, en reconnaissance dans les provinces d'Arauco et de Tucapel, dont les habitants, à l'exception de cent quinze qu'il fit prisonniers, s'étaient retirés dans les montagnes avec leurs effets.

Putapichon, jaloux de signaler son avènement par une action d'éclat, résolut d'emporter le fort de la *Natividad*, qui était situé au sommet d'une haute montagne escarpée, et regardé comme imprenable. Il parvint à gagner (1627) les fossés et à mettre le feu aux palissades et aux constructions, au moyen de flèches garnies de mèches allumées; mais la garnison fit sur les assaillants un feu si meurtrier du seul

(1) En 1624, une flotte hollandaise, aux ordres de Jacques l'Hermite, passa huit mois dans les mers du Chili à commettre des déprédations sur le commerce espagnol.

Voyez l'article *Magellanie*.

bastion qui tenait encore, qu'ils jugèrent à propos de se retirer en emmenant douze prisonniers et quelques chevaux. Le général araucanien passa alors le Biobio, attaqua sans succès le poste de Quinel, qui était défendu par six cents hommes, et tourna ensuite ses armes contre la province de Chillan, d'où il enleva un grand nombre d'habitants et de bestiaux.

1628. Le gouverneur résolut de tirer vengeance de cette incursion, se décida à envahir le territoire araucanien sur trois points à la fois. Il assigna au quartier-maître la réduction des parties maritimes, au sergent-major celle des Andes, et se réserva les provinces intermédiaires. Dans cette intention, il franchit le Biobio à la tête de mille deux cents hommes de troupes réglées et d'un corps nombreux d'auxiliaires, parcourut les provinces d'Encol et de Puren, arrêta tous les naturels qu'il rencontrait, enleva leurs bestiaux, et, ayant passé le Rio-Cauten, ravagea la riche contrée de *Moquégua*. A son retour, il fut rencontré par Putapichon, qui vint lui présenter le combat avec trois mille hommes (1629). La mêlée fut sanglante; mais les Espagnols restèrent maîtres du champ de bataille, et les Araucaniens effectuèrent leur retraite.

Le gouverneur trouva à la Conception son sergent-major et son quartier-maître. Le premier avait échoué, parce que les naturels s'étaient réfugiés dans les bois, et l'autre avait fait deux mille prisonniers, et enlevé sept cents chevaux et bon nombre de bestiaux qui étaient presque tous morts en route, du mauvais tems et de fatigue.

Administration militaire de don Francisco Lasso de la Véga, de 1630 *à* 1639. Cet officier, natif de Santander, en Espagne, qui s'était acquis une haute réputation dans les guerres de Flandre, fut nommé gouverneur du Chili, au mois de septembre 1629, après qu'on eut reçu, à Lima, la nouvelle des derniers désastres. S'étant embarqué dans ce port, avec trois navires, à bord desquels il y avait des troupes et plusieurs chefs araucaniens captifs, il arriva à la Conception, le 22 décembre, après un voyage dangereux, et entra en campagne avec quinze cents soldats espagnols, au commencement de l'année 1630. Lasso, ayant conçu des inquiétudes sur la loyauté(1) des

(1) *Estavan*, dit Tessillo, *poco firmes en la lealtad, dudosos en el intento.*

Indiens amis (*Indios de paz*), qui servaient sous lui comme auxiliaires, se décida à rendre la liberté aux prisonniers pour se concilier leur affection. Mais les Araucaniens, enivrés de leurs succès récents, se croyaient invincibles; et, le 18 janvier, le général espagnol découvrit que, aidés des Indiens amis et des captifs qu'il avait relâchés, ils se préparaient à envahir la frontière d'Arauco, au nombre de cinq mille hommes, dont trois mille cavaliers et deux mille fantassins. Il transmit l'ordre au quartier-maître Picoloé de pénétrer dans les provinces maritimes, avec treize cents hommes, qu'il avait réunis à Riculgue, non loin du fort d'Arauco. Putapichon, instruit de sa marche, lui dressa une embuscade, et le força à en venir aux mains dans une position défavorable, où la cavalerie espagnole, ne pouvant soutenir le choc des Araucaniens, lâcha pied, et laissa l'infanterie à la merci de l'ennemi. Cernée bientôt de toutes parts, elle fut taillée en pièces. Le combat dura cinq heures. Le quartier-maître, cinq capitaines et plusieurs autres officiers restèrent sur le champ de bataille.

Après cette victoire, Putapichon entra sur le territoire espagnol, près de San-Félipe, et y commit de terribles ravages. Lasso marcha à sa rencontre avec quatre cents hommes d'infanterie espagnole, de la cavalerie et une centaine d'Indiens amis, et, le 14 mai, lui livra combat. Dans cette bataille, appelée *de los Robles*, qui dura plus d'une heure, les Espagnols, mêlés aux Araucaniens (1), et ne pouvant faire usage que de lances, eurent quarante hommes tués, et un grand nombre de blessés.

Après cette bataille, Putapichon alla rejoindre son armée sur les rives du Biobio. Il apportait le manteau écarlate du gouverneur, qu'il venait d'enlever, et y célébra le sacrifice de *Pruloncon*, dont la victime fut un soldat espagnol.

Vers la fin de mai, qui est le commencement de l'hiver au Chili, les débordements des rivières en rendant le passage difficile, Lasso crut devoir retourner à la Conception. Il y arriva le 23 juillet, et, de concert avec le Cabildo de cette ville, il proposa des conditions de paix aux Araucaniens.

L'année 1631 fut plus favorable aux armes espagnoles. Don Félipe Fr. Lasso entra en campagne avec treize cents Espa-

---

(1) *Esto duro mas de una hora sin que conocune soldado a su capitan, ni capitan a soldado.* (Tessillo.)

gnols et quinze cents Indiens, et rencontra les Araucaniens, qui étaient forts de six mille hommes, sur un terrain élevé, nommé *Pétaco*. Le mestre de camp, don Fernando de Zéa, commandait la cavalerie, qui formait l'aile droite, et le sergent-major Rébollédo, la gauche, où se trouvait l'infanterie. Putapichon et Quéropoante, seigneur d'Ylicura, conduisaient les Araucaniens. La mort du dernier, qui succomba vers le milieu de l'action, donna la victoire aux Espagnols. Les uns disent qu'il périt huit cent douze Araucaniens, et d'autres, treize cent quatre-vingt-douze; le nombre des prisonniers fut de quinze cent quatre-vingts. Les vainqueurs prirent une quantité considérable d'armes et de chevaux, et éprouvèrent une perte fort légère. Après avoir remercié publiquement le ciel de son triomphe, Lasso s'avança jusqu'aux frontières de San-Félipe, ou de Yumbel, d'où il expédia un bateau pour porter au vice-roi du Pérou la nouvelle de sa victoire (1).

Les Araucaniens emportèrent le corps de leur général, célébrèrent ses funérailles, et choisirent, pour le remplacer, son parent, Longomilla, qui éprouva peu après le même sort, en combattant avec une poignée d'hommes contre quatre cents ennemis, aux ordres de Zéa.

Lasso se rendit, au mois d'avril, à la Conception, d'où il adressa un rapport au roi sur la situation des affaires. Il ré-

(1) L'historien Molina rapporte différemment les opérations de cette campagne. Il dit que le gouvernement, ayant confié la défense du Biobio au quartier-maître Fernando Zéa, à qui il laissa pour cet objet treize cents Espagnols et six cents auxiliaires, partit pour Santiago, où il leva deux compagnies d'infanterie et une de cavalerie. Avec ces troupes, celles qu'il trouva sur les frontières, et cinq cents vétérans nouvellement arrivés du Pérou, il se dirigea vers le fort d'Arauco, contre lequel Putapichon marchait avec sept mille hommes de troupes choisies; mais frappés des tristes pressentiments de l'ex-toqui Lientur, plus de la moitié de ses guerriers le quittèrent en route, et il n'avait plus que trois mille deux cents hommes à son arrivée au poste d'Alvarado, devant les lignes espagnoles, dont l'approche était défendue par deux torrents. La cavalerie espagnole, culbutée par celle des Araucaniens, se replia derrière l'infanterie, qui fut rompue à son tour. La victoire s'était déclarée pour Putapichon, lorsqu'il fut atteint d'un coup mortel. Son armée se retira alors en emportant son corps, et ne cessa de combattre, pendant la retraite, les six milles que les Espagnols la suivirent.

para ensuite les châteaux et les forts situés sur les frontières, et, étant parti en juin pour Santiago, il fit chanter un *Te Deum* en actions de grâces de sa victoire.

En 1632, *Zéa* pénétra dans la province de Répocura, et gagna la bataille de l'Impériale, dans laquelle il tua cent soixante-dix Araucaniens, et fit quinze cents prisonniers. Il racheta un grand nombre de captifs espagnols, retira d'esclavage une cinquantaine d'Indiens convertis, et enleva à l'ennemi des armes, mille chevaux et douze cents têtes de bétail. Après cette victoire, don Fr. Lasso se retira à l'*Estancia de Buéna Espéranza*, ou *del Rey*. Au mois d'avril suivant, cent Espagnols et trois cents Chiliens amis livrèrent combat aux Araucaniens, dans la province d'Élicura, leur tuèrent quatre-vingts hommes, et firent cent vingt prisonniers. Fernando de *Zéa*, ayant appris qu'un corps de sept cents ennemis, réunis sur les hauteurs de Puren, se disposait à marcher contre Arauco, envoya contre eux le capitaine *Muélo*, avec quatre cents auxiliaires et douze cents Espagnols. Les Araucaniens se laissèrent surprendre, et perdirent soixante-dix hommes tués, et plus de cent prisonniers; mais, s'étant ralliés, ils revinrent sur leurs pas, renouvelèrent le combat dans cinq endroits différents. Après cette action, dans laquelle les Espagnols eurent cinq tués, et les auxiliaires neuf, le capitaine Muélo se dirigea du côté d'Arauco.

Au mois de juillet, il envoya à Puren une autre expédition, composée de cent Espagnols et de quatre cents Indiens. En moins de quatorze jours elle fut de retour à Arauco, avec quatre-vingt-sept captifs et trois cents chevaux abandonnés par l'ennemi. Les hostilités cessèrent sur ce point vers la fin d'août.

Sur ces entrefaites, Rébollédo franchit le Biobio dans des barques, et, arrivant à Ciénéga pendant la nuit, s'empara des balses que l'ennemi avait sur le fleuve, s'avança en silence vers les *ranchos*, en fit un grand carnage et prit cent prisonniers. Il resta deux jours en cet endroit, coupa leurs provisions et brûla plusieurs ranchos.

Les hostilités ayant commencé vers le même tems dans la province de Tucuman, celle de Cuyo prit aussi les armes. Cette révolte toutefois fut apaisée par don Francisco de Lasso et les gouverneurs de ces deux provinces, don *Félipe de Albornoz* et don *Juan de Adaro*.

Lasso de retour de Santiago, y présida l'audience royale

jusqu'à la fin de novembre, qu'il partit pour les frontières, où il passa tout le mois de décembre à préparer une nouvelle campagne. Le 1er. janvier 1633, il se mit en marche de Négrète, et conduisit son infanterie sur les bords du Rio de Coypu. Le sergent-major Juan Fernandez Rébollédo se dirigea, avec la cavalerie, vers la province de Puren, pour attaquer l'ennemi de ce côté; mais celui-ci avait quitté le pays plat pour se réfugier dans les montagnes, et Rébollédo ne rencontra que des partis isolés dont il triompha aisément. Il prit plusieurs captifs et, entre autres, quelques femmes, qu'il amena à Coypu.

Après le retour de la cavalerie, Lasso marcha sur Puren avec toutes ses forces réunies et y demeura plusieurs jours à intercepter les convois des ennemis. Le capitaine *Juan Vasquez de Arénas*, leur ayant dressé une embuscade avec une centaine d'Espagnols et trois cents alliés, leur tua plusieurs hommes et prit une vingtaine de captifs. Le gouverneur marcha alors vers les frontières. Un corps de cavalerie légère, qu'il envoya en avant pour reconnaître le passage du Biobio, arrêta, à Curamboa, un Indien de distinction et quatre personnes de sa suite qu'il conduisit à Négrète.

Les guerriers de l'Impériale, découragés par ces succès, implorèrent la paix, et envoyèrent à cet effet au gouverneur plusieurs messagers et cinq captives espagnoles.

Cependant Putapichon s'avançait avec toutes ses forces pour attaquer les Espagnols sur les frontières de San-Félipe. Lasso marcha à sa rencontre, l'atteignit près du Rio de la Laxa, et lui fit quarante-cinq prisonniers sans perdre un seul homme. Après cette expédition, qui dura sept jours, il retourna à la Conception, et se rendit de là à Santiago, où il fut accueilli avec transport par les habitants. Putapichon, intimidé par ses victoires, avait repassé le Rio de Cauten, au pied des montagnes neigeuses, et était campé dans une position limitrophe du territoire d'*Antiguéno*, autre cacique d'une grande autorité. Putapichon s'était retiré dans la partie la plus inaccessible des montagnes, où il était presque impossible de le suivre. Le sergent-major Rébollédo tenta de l'y surprendre; mais ayant été signalé par ses sentinelles, il crut devoir opérer sa retraite. Un parti d'une trentaine d'hommes fut mis en fuite par le capitaine Domingo de la Parra, qui avait à ses ordres un corps d'auxiliaires de San-Christoval, et des arquebusiers espagnols. Lasso partit pour la Conception, afin de faire les préparatifs d'une nouvelle cam-

pagne qui devait s'ouvrir du côté de Puren, et il rencontra à l'Impériale une cinquantaine de caciques qui venaient lui offrir la paix.

Le gouverneur se rendit, au commencement du mois de janvier 1634, dans les plaines voisines de la frontière de San-Félipe, et franchit ensuite les hauteurs de San-Géronimo, pour arriver à celles de Puren. Il traversa le Biobio, dans des barques, avec les Espagnols et les alliés des frontières de San-Félipe, aux ordres de *Alfonso de Villanuéva Sobéral*, qui venait d'être nommé sergent-major à la place de Rébollédo, élevé depuis peu au grade de mestre-de-camp de l'armée.

La destruction totale de Puren était le but principal de cette campagne. Il établit son quartier-général à la Vieille-Maison de Puren (*Casa vieja de Puren*), au centre d'une contrée fertile, où arrivèrent du camp ennemi une foule d'individus des deux sexes, les uns pour voir des parents captifs, et d'autres pour porter des messages pendant les trois jours accordés à cet effet. *Lianca*, cacique de la province, conclut en cet endroit la paix avec les Espagnols, et Lasso se servit de lui pour en déterminer plusieurs autres à imiter son exemple (1).

Don Francisco, instruit des déprédations commises par l'ennemi sur les frontières d'Arauco, envoya de ce côté *Félipe Rengel*, capitaine des auxiliaires, avec douze cents d'entre eux et une centaine d'Espagnols. En passant par Élicura, il entoura une chaumière où se trouvaient réunies trente-six personnes, dont deux caciques puissants, qu'il prit et conduisit à Arauco.

Dans les premiers jours de février, un Indien yanacona, ou converti, vint lui annoncer la visite de Curinamon, cacique de Puren. En effet, peu après il se présenta avec quatre autres à cheval, une lance à la main, et couvert d'une armure espagnole. Il eut une conférence avec Lasso, et les intentions qu'il témoigna furent d'une nature toute pacifique.

Le gouverneur continua sa marche vers les frontières, où vingt-deux Araucaniens, qui ne pouvaient se séparer de leurs fils et de leurs épouses captives, recherchèrent son amitié.

---

(1) Voyez les discours qu'il prononça à cette occasion, dans l'ouvrage de Tessillo, feuille 68.

Il passa la majeure partie du mois de février dans le voisinage de San-Félipe. Ayant appris que l'ennemi ravageait les côtes, il envoya contre lui Rébolledo, avec quatre cents Espagnols, tant infanterie que cavalerie, et mille cinq cents auxiliaires. Ce capitaine marcha vers Calcoymo et Rélomo, où il prit cinquante Araucaniens, parmi lesquels se trouvait un cacique puissant, nommé Curimilla, et, s'étant avancé jusqu'à Puren, il fit encore vingt-trois prisonniers, dont un autre cacique.

Lasso se retira à la Conception vers la fin de mars, et y passa le carême. Toutefois, comme Putapichon s'avançait pour l'y attaquer avec des forces nombreuses, il alla prendre position à l'*Estancia del Rey*, et Alfonso de Villanuéva s'établit sur les frontières près du Rio de la Laxa. *Mavidu*, capitaine des alliés, ayant rencontré les avant-coureurs de l'armée ennemie, les attaqua avec une cinquantaine d'hommes, les tua presque tous, et fit huit captifs. Le fils d'Anganamon était du nombre. Au mois d'avril, Villanuéva marcha sur Pellaguen, tua une trentaine d'ennemis et en prit cinquante, avec leur chef *Puélentaro*.

Le gouverneur fut retenu à la Conception par une maladie, pendant les mois de mai, de juin, de juillet, et se rendit en août à Santiago, pour y communiquer à l'audience royale les cédules par lesquelles sa majesté affranchissait les paisibles Indiens des rigueurs des *encomendéros*, et du service personel, et les assimilait aux autres vassaux de sa couronne. L'exécution de ces ordres présenta d'abord des difficultés presque insurmontables; mais après plusieurs jours de délibération, on convint d'abolir les servitudes personelles des indigènes.

Nonobstant cette mesure, le gouvernement se vit de nouveau obligé d'entrer en campagne au mois de septembre. Il donna rendez-vous à Rébolledo et à Villanuéva, sur les bords de la rivière de Caupten (Impériale), où ayant attaqué les Araucaniens, il leur tua cinquante hommes, leur en prit cent cinquante, et contraignit Putapichon de regagner les montagnes. La perte des Espagnols ne fut que de trois tués.

En 1635, le mestre-de-camp marcha vers Pellaguen, et y arrêta un cacique et soixante guerriers. Dans une autre action, il en tua vingt et en prit cent cinquante. Au mois d'octobre, il passa le Rio de Coypu, avec perte de quelques Espagnols et Indiens, et s'étant dirigé vers *Pubinco*, et le Rio de Tabon, il fit cent vingt prisonniers, tua un grand

nombre d'ennemis, et leur enleva des armes et des chevaux. Les vainqueurs donnèrent à cette bataille le nom de *Mongan*, par allusion aux calmes, aux courants et aux vents contraires qu'ils avaient éprouvés en passant la rivière, et qui leur rappelèrent les obstacles qu'ils avaient eus à surmonter près du *Morro* ou promontoire du même nom, dans leur navigation de Guayaquil à Callao.

1636. Après une courte suspension d'armes, le gouverneur résolut de soumettre la province de *Pélulcura*, limitrophe de l'Impériale, où les Espagnols n'avaient jamais fait de grands progrès depuis le tems de don Luis de Cordova. Les habitants en étaient nombreux, mais peu accoutumés à la discipline militaire. Lasso partit d'Arauco avec mille cinq cents Espagnols et Indiens, et s'avançant du côté de *Quiapa*, à six lieues de cet endroit, il eut plusieurs affaires avec des partis avancés de l'ennemi, dont les forces réunies s'élevaient à deux mille lances. Rébollédo arriva à son secours avec mille cavaliers; mais après avoir harassé les Espagnols par des marches pénibles, ces guerriers se retirèrent dans des montagnes où il fut impossible à Lasso de les suivre.

Le gouverneur se décida alors à étendre ses conquêtes en établissant de nouvelles villes. Il en projeta une sur le Rio de Coypu, et une autre à Angol. Il partit au mois de mars pour l'Estancia del Rey, et se plaçant à la tête des forces réunies de San-Félipe et d'Arauco, il visita successivement Angol, Coypu et la Conception. Il arriva dans cette dernière vers la fin d'avril, et y donna rendez-vous à ses principaux officiers le 8 mai suivant. Toutefois, les autorités civiles et militaires ne pouvant tomber d'accord sur le choix de l'emplacement des nouvelles villes, les uns penchant pour Yumbel, les autres pour Coypu, et le plus grand nombre pour Angol, Lasso partit pour Santiago, afin de soumettre le projet à l'audience royale (1).

Vers la fin d'octobre, le gouverneur retourna sur les frontières avec cinquante soldats et des Indiens amis. Rébollédo, à la tête de la cavalerie légère, dépeupla Pellaguen, Rélomo, Calcoymo et Tirua. Une partie néanmoins des habitants implora la paix; mais d'autres plus intraitables se réfugièrent à l'Impériale, sous la protection de Putapichun, d'Anté-

(1) Voyez Tessillo, etc., p. 88, où se trouvent son adresse à l'audience et au Cabildo, et la réponse de ces assemblées.

guénu, de Chicaguala et d'autres ennemis de cette province. *Naucopillan*, cacique de Pubinco, voulant s'assûrer des projets du gouverneur, conduisit un corps de deux cents guerriers par le défilé d'Angostura, sur les bords du Biobio, que les habitants de Nauco lui fournirent les moyens de traverser. Mais poursuivi par le sergent-major Villanuéva et le capitaine Domingo de la Parra, il perdit quatre-vingts hommes tués et blessés, et vingt-trois prisonniers, et tomba lui-même entre les mains des Espagnols.

Au commencement du mois de janvier 1638, Lasso partit pour Négrète, d'où, ayant reçu un renfort d'Arauco, il prit la route d'Angol, et y arriva après cinq jours de marche. Il amena pour la peupler cent cinquante hommes et plus de deux cents femmes, la plupart Indiennes. Le sergent-major Villanuéva s'y arrêta avec sept cent soixante-dix hommes d'infanterie et de cavalerie; et Rébolledo ayant pénétré dans l'Arauco, avec les autres troupes espagnoles de cette frontière, l'hiver se passa sans hostilités. Ce nouvel établissement reçut dans la suite le nom de *San-Francisco de la Véga*, son fondateur.

Ces guerres opiniâtres avaient réduit l'armée espagnole de moitié, et les renforts qu'on recevait annuellement du Pérou n'étaient que d'un faible secours. En conséquence, le gouverneur se décida à envoyer don *Francisco Avendano* en demander en Espagne, promettant de mettre fin à la guerre dans l'espace de deux ans. La Cour, toutefois, en décida autrement, et lui donna pour successeur, en 1639, don *Francisco Lopez de Zuniga, marquis de Baydes,* qui avait rempli les fonctions de quartier-maître dans les guerres d'Italie et de Flandre (1).

A son arrivée au Chili, en 1640, le nouveau gouverneur trouva moyen d'avoir une entrevue avec *Lincopichion,* à qui les Araucaniens avaient confié le commandement après la mort de Curimilla. De part et d'autre, on avait besoin de la paix. Les préliminaires en furent arrêtés, et on remit, au 6 janvier de l'année suivante, la ratification définitive du traité qui devait avoir lieu au village de *Quillen,* dans la

(1) Tessillo rapporte dans le plus grand détail les événements de l'administration de ce gouverneur. Forcés, par les limites que nous nous sommes imposées, à n'en donner qu'une analise succincte, nous renvoyons le lecteur à son ouvrage, pour de plus amples informations.

province de Puren. Les conditions étaient les mêmes que celles acceptées par Ancanamon; excepté que les Araucaniens s'engageaient à ne laisser débarquer aucun étranger sur leurs côtes. Par ce traité, ils reconnaissaient la souveraineté des Espagnols, après leur avoir fait une guerre à mort pendant près de quatre-vingt-dix ans. Il y eut un échange réciproque des prisonniers (1), et cette grande négociation, à laquelle on se prépara en tuant un lama, dans le sang duquel le toqui trempa un rameau de cannellier, avant de le présenter au gouverneur en signe de paix, se termina par le sacrifice de vingt-huit autres de ces animaux.

Expédition de Hendrick Brouwer, en 1643. La flotte de Nassau ayant échoué dans sa tentative contre le Pérou, les Hollandais adoptèrent le projet qu'ils avaient d'abord eu en vue, de faire alliance avec les indigènes du Chili, les éternels ennemis des Espagnols, et de former un établissement dans le pays. Ils équipèrent à cet effet trois gros navires, dont ils donnèrent le commandement à *Hendrick Brouwer* (2), avec ordre d'aller se réparer au Brésil, et de se concerter sur les mesures à prendre avec le comte Maurice de Nassau, gouverneur général des possessions hollandaises dans ces parages. Brouwer appareilla du Texel, le 6 novembre 1642, et arriva à Fernambouc le 22 décembre. Le Conseil de cette ville ajouta deux autres bâtiments à son escadre, qui se composait alors de *l'Amsterdam*, de *l'Eendracht* (la Concorde), du *Vlissingen* (Flessingue), de *l'Orangie Boom* (l'Oranger), et du yacht *Dolphyn* (Dauphin). L'amiral remit en mer le 15 janvier 1643, cingla vers le détroit de Lemaire, et, le 18 mars, jeta l'ancre dans la baie de Valentyn, sur le rivage occidental de ce détroit. Le 25 suivant, il se dirigea vers l'île de Chiloé, où il arriva le 1er. mai. Après avoir passé une semaine à chercher le canal le plus sûr et un port commode, l'escadre relâcha au nord de l'île dans un port qui prit le nom de l'amiral (3). Le 12, un pavillon

---

(1) Les Araucaniens avaient quarante-deux prisonniers espagnols qui l'étaient depuis le tems de Paillamachu.

(2) Brouwer avait été officier de marine dans les Indes orientales, puis directeur de la compagnie hollandaise des Indes orientales, et enfin gouverneur général de Batavia de 1632 à 1636. A son retour en Hollande, il devint sociétaire de la compagnie des Indes occidentales.

(3) On l'appelle aussi le Port-Anglais. La latitude de son entrée,

blanc, un couteau et des colliers de verroterie, que les Hollandais avaient déposés sur le bord d'une rivière, à deux lieues de son embouchure, furent jetés dans l'eau en leur présence par un cavalier qui était descendu du haut d'une colline, où une multitude de gens se trouvaient réunis. De nombreuses troupes de chevaux et de bétail paissaient dans la plaine voisine. Les habitants avaient abandonné leurs maisons, et avaient planté des croix de bois devant leurs portes. Cette circonstance fit croire aux Hollandais que le pays était sous la domination des Espagnols, bien que tous les habitants qu'ils avaient vus fussent vêtus à la manière des Chiliens. Le 16, le major *Blaeuwbeck* se rendit à bord de l'yacht, avec une compagnie de soldats, à l'endroit où l'escadre s'était d'abord arrêtée, et où il y avait un corps de cavaliers rangés en bataille. Ceux-ci parlèrent d'abord aux Hollandais dans un langage qu'ils ne comprirent pas, et leur reprochèrent ensuite en espagnol de n'être pas venus dans leur pays avec de bonnes intentions. Le major hissa alors un pavillon rouge au lieu du blanc sous lequel il s'était d'abord présenté, débarqua son monde sous la protection du feu de l'yacht, s'avança dans l'intérieur de l'île, et arrêta un Chilien, sa femme et deux enfants. Toutefois, comme il lui était impossible de les comprendre, il ne put en obtenir aucun renseignement. Un Conseil de guerre, convoqué à la suite de cette expédition, résolut d'en envoyer une autre sur la terre ferme et dans les îles du golfe d'Ancud, pour se procurer des informations sur le pays. En conséquence, le major partit, le 19, avec l'yacht et une chaloupe, et jeta l'ancre, le même soir, près de la côte de *Carel-Mapu* (1), sous un fort espagnol, qu'il enleva après une légère résistance, dans laquelle il eut six hommes de blessés. Il y trouva seize chevaux et deux canons, et un Chilien qu'il fit prisonnier. L'amiral, informé de ce qui venait de se passer, se rendit à

---

suivant le relevé fait par les corvettes Descubierta et Atrevida, en 1790, est de 41° 51' sud. Les Espagnols fortifièrent ce port en 1767, et lui donnèrent le nom de *Puerto de san Carlos*. Sa population, qui, en 1774, était de quatre cent vingt habitants, s'était élevée, en 1791, à plus de onze cents.

(1) Ce port, situé dans le golfe de Chiloé, était autrefois très-fréquenté; mais il a été, depuis, presque comblé par des sables. (*P. de Agueros, Descripcion historial de la provincia de Chiloe*, cap. 8, 1791.)

Carel-Mapu, qu'il réduisit en cendres. Ayant tué les chevaux, il se dirigea vers un autre fort espagnol, appelé *San-Miguel de Calibuco,* situé sur le même golfe à quatre lieues de là; mais comme il ne put en approcher par mer, il renonça à l'entreprise.

Vers ce tems, Brouwer, s'étant procuré des renseignements sur la situation de Castro, chef-lieu de Chiloé, entra avec son escadre dans le détroit qui sépare cette île du continent, et arriva, le 6 juin, en vue de cette ville, que les habitants abandonnèrent après avoir enlevé la toiture des églises, et mis le feu à plusieurs maisons. Brouwer ne pouvant entrer en relation avec eux, ravagea le pays, et, le 8, il toucha à une petite île du golfe, au nord de Valdivia, où il arrêta une Espagnole, nommée *Luisa Pizara,* agée de 75 ans, qu'il prit à son bord, à l'effet d'en tirer des renseignements. Le 16, les vaisseaux repassèrent le détroit, et, le lendemain, rentrèrent dans le port de Brouwer. Le 1er. juillet, ils en sortirent de nouveau, et retournèrent à Carel-Mapu.

Le 17, un parti de fourrageurs hollandais prit trois Chiliens, en un endroit nommé *Las Bayas,* à trois lieues de là, et Brouwer apprit d'eux et de la vieille femme tout ce qu'il lui importait de savoir sur les forces espagnoles dans le Chili, et la guerre que leur fesaient alors les indigènes. On relâcha deux des prisónniers, à condition qu'ils iraient dire à leurs compatriotes que les Hollandais n'étaient pas un peuple barbare, qu'ils étaient en guerre avec les Espagnols, et qu'ils recherchaient l'amitié des Chiliens. Le 19, six de ces derniers, dont deux caciques, vinrent à bord des vaisseaux pour s'assûrer de l'exactitude du fait. Convaincus de la sincérité des Hollandais, ils retournèrent auprès de leurs compatriotes, qui devinrent alors leurs amis et leurs alliés, et leur apportèrent toutes sortes de provisions en échange d'armes de fabrique européenne. L'escadre fut obligée de retourner au port de Brouwer pour s'y mettre à l'abri des tempêtes qui règnent dans ces parages au mois d'août, et, le 28 juillet, elle reçut la visite des deux caciques *don Diégo* et *don Philippo,* qui venaient de Carel-Mapu, et dont l'un apportait, en signe de son dévouement à la cause commune, la tête d'un Espagnol qu'il avait tué quinze jours auparavant. Hendrick Brouwer, qui était depuis quelque tems malade, mourut en cet endroit, le 7 août, et à sa demande, son corps fut enterré à Valdivia le 16 septembre suivant. Ovaglie dit qu'il

plut à Dieu de lui ôter la la vie pour punir les Hollandais des outrages qu'ils avaient commis à Chiloé.

Elias Harckmans, qui prit le commandement à la mort de Brouwer, fit voile dans la direction du nord, le 21 août, et, trois jours après, entra dans la rivière de Valdivia, et débarqua quatre cent soixante-dix Chiliens qu'il avait à bord, près des ruines de la ville de Valdivia. Les naturels des environs accoururent faire des échanges avec les Hollandais, et témoignèrent le désir d'être admis dans la confédération contre les Espagnols. Des corps nombreux de cavalerie et d'infanterie, armés de piques de dix-huit pieds de long, se réunirent sur le rivage, et demandèrent à être instruits dans les exercices militaires. En conséquence, deux compagnies de troupes hollandaises descendirent à terre, et Harckmans présenta au chef valdivien deux belles épées et une pique, en lui disant que ses compatriotes étaient établis au Brésil, et qu'ils étaient en état de porter secours au peuple du Chili.

Le 30 août, Harckmans apprit que plusieurs naturels de Chiloé avaient été pendus par le gouverneur de Castro, sur le soupçon qu'il avait conçu de leur dessein d'aller se joindre aux révoltés. Cette exécution alarma tellement les habitants, qu'ils s'enfuirent tous sur le continent, et, le 2 septembre, plus de mille hommes d'Osorno et de Concon arrivèrent à Valdivia. Le lendemain, le reste des troupes hollandaises débarqua, et les chefs chiliens, suivis d'environ douze cents hommes, formèrent une alliance offensive et défensive contre les Espagnols ou tout autre agresseur, et il fut convenu que les Hollandais bâtiraient un fort près de Valdivia pour la protection des vaisseaux, et s'y réfugier en cas de besoin. Trente canots furent aussi-tôt envoyés porter du bétail aux navires. Les Hollandais, trouvant les naturels si bien disposés en leur faveur, s'avisèrent de demander aux caciques s'ils voulaient leur donner de l'or pour des armes européennes. Cette proposition opéra une révolution complète dans leurs sentiments à leur égard, et excita les plus vifs soupçons. Ils répondirent qu'ils ne connaissaient pas de mines d'or; que les Espagnols les avaient autrefois forcés à leur payer des contributions onéreuses en métal de cette espèce, et que ceux d'entre eux qui n'avaient pu les satisfaire avaient eu le nez ou les oreilles coupées, et que depuis lors ils avaient conçu une telle antipathie pour ce métal, qu'ils ne pouvaient souffrir d'en entendre parler.

Le 16 septembre, le conseiller *Elbert Crispynsen* s'embarqua pour Fernambouc sur *l'Amsterdam*, pour y porter la nouvelle de l'alliance des Hollandais avec les Chiliens, et demander des renforts. Il resta à Valdivia les deux autres vaisseaux et le yacht, cent quatre-vingts marins, et deux cent quatre-vingt-dix soldats. Harckmans calculait qu'avec un renfort de huit cents soldats et l'assistance des indigènes il pourrait facilement se rendre maître de tous les endroits possédés par les Espagnols dans le Chili, attendu que le nombre des troupes réglées qu'ils y entretenaient n'excédait pas quinze cents. Le 26, l'amiral eut une entrevue avec les principaux caciques, qui lui déclarèrent, à sa grande surprise, que, nonobstant leur promesse, ils se voyaient dans l'impossibilité de fournir les provisions convenues pour son monde, avant quatre ou cinq mois. En conséquence de cette déclaration et de quelques signes d'hostilité de la part des caciques, Harckmans réunit un Conseil de ses officiers, le 13 octobre, et il y fut résolu de retourner au Brésil. Les Chiliens, qui avaient continué à échanger du bétail et des provisions contre des marchandises jusqu'au 15, cessèrent tout-à-coup ce jour-là, d'après l'ordre qu'ils en avaient reçu des caciques. Ceux-ci déclarèrent, le 19, au général, qu'ils n'en avaient que tout juste ce qu'il leur fallait pour leur propre consommation, mais que s'il voulait revenir dans deux ans, ils ne le laisseraient manquer de rien. Cette déclaration politique était faite dans le but d'éviter une rupture avec les Hollandais; car du moment qu'ils avaient découvert leur avidité à se procurer de l'or, ils s'étaient bien promis de n'avoir rien à démêler avec eux. L'escadre mit à la voile pour Fernambouc le 18 octobre (1).

Un Espagnol, nommé *Simon de Cafférès*, proposa, en 1655, au protecteur Cromwell, le plan d'attaque suivant contre le Chili. L'expédition devait se composer de quatre vaisseaux de guerre, et du même nombre de transports portant des vivres, des munitions et mille soldats. Après

---

(1) Voyez la collection des voyages de Churchill, tome Ier., où se trouve le récit de cette expédition, tiré du journal allemand imprimé à Francfort en 1649. Il en avait paru un autre à Amsterdam en 1646, sous le titre de *Hendricks Brouwers voyagie gedaen by oosten de strate Le maire, naer de custen can Chili*; ou Voyage de Hendrick Brouwer à l'est du détroit de Lemaire, jusqu'aux côtes du Chili. (*Burney's Voyages*, tome III, chap. 5.)

avoir doublé le cap Horn, elle devait relâcher à l'île de Mocha, pour y prendre de l'eau et des provisions, de là se rendre à Valdivia, en chasser les Espagnols, et faire alliance avec les Chiliens, leurs mortels ennemis, qui seraient bien-aises de s'affranchir de leur joug. Les vaisseaux de guerre s'empareraient facilement des trésors expédiés annuellement du Chili pour le Pérou, et de Lima et Guayaquil à Panama, et des deux galions d'Acapulco. Cafférès promit d'engager en Hollande quelques-uns des matelots qui avaient accompagné Brouwer dans son expédition contre Valdivia. Cette entreprise présentant de trop grandes difficultés, le gouvernement crut devoir y renoncer (1).

Après avoir gouverné le Chili pendant six ans, Baydès fut rappelé par la Cour, qui nomma à sa place don *Martin Muxica*. Ce gouverneur réussit à maintenir la paix avec les Araucaniens; mais son successeur, don *Antonio Acugna,* fut moins heureux. Les hostilités recommencèrent sous lui pour des motifs que les historiens ont passé sous silence.

1655. *Clentaru,* toqui héréditaire de Lavquen-Mapu, signala sa première campagne par la défaite totale de l'armée espagnole, et par la prise des forts d'Arauco, de Colcura, de San-Pédro-Talcamavida, et de San-Rosendo. L'année suivante (1656), le général araucanien passa le Biobio, défit Acugna dans la plaine de Yumbel, détruisit les forts de Saint-Christophe et d'Estancia-del-Rey, et brûla la ville de Chillan. Cette guerre, dont les événements sont peu connus, se prolongea l'espace de dix ans, sous l'administration d'Acugna, de don *Pédro Portel,* de *Casanate* et de don *Francisco Ménésès*, qui eut la gloire de la terminer en 1665 (2).

Ce dernier, Portugais de naissance, ayant voulu épouser la fille du marquis *de la Pica,* sans égard pour l'opposition de l'audience royale, la Cour d'Espagne fit partir le marquis *de Narvamorquendé*, pour ajuster le différend. Celui-ci

---

(1) *Thurlow's State Papers*, tome IV, p. 62 et 63.

(2) « Je regrette, dit Molina (que nous avons presque toujours suivi pour ces dernières campagnes), de n'avoir pu me procurer de matériaux pour compléter cette partie de mon ouvrage. Les mémoires dont je me suis servi jusqu'ici finissant à cette époque. Les succès de Clentaru sont en conséquence imparfaitement racontés. »

envoya Ménésès au Pérou et prit sa place. Après lui, le Chili fut gouverné par *don Miguel Silva, don José Carrara*, et *dont Thomas Marin de Provéda*, qui paraissent avoir vécu en bonne intelligence avec les Araucaniens.

Expédition du chevalier Jean Narborough, *en* 1669. Le gouvernement anglais, informé par un Espagnol nommé don *Carlos* (1), de l'expédition envoyée par les Hollandais au Chili, en 1663, donna commission au chevalier Jean Narborough, le 15 mai 1669, de partir avec deux navires pour ce pays, de former un établissement sur ses côtes, et d'aller ensuite à la recherche d'un passage à la mer du Sud, entre l'Amérique et la Tartarie. Le navire qu'il monta était le vaisseau de guerre *Sweepstakes*, il portait trois cents tonneaux, trente-six canons et quatre-vingts hommes d'équipage. L'autre se nommait *le Bachélor*, et était une pinche de soixante-dix tonneaux, armée de quatre canons et montée de vingt hommes (2). L'expédition partit des dunes le 26 septembre, s'arrêta quelque tems au port Saint-Julien, aborda, le 26 novembre, à l'île de Nuestra Sénora del Socorro, sur la côte du Chili, découvrit celle à laquelle l'amiral donna son nom, près d'un golfe appelé Santo-Domingo, par latitude sud 44° 50′, et arriva, le 15 décembre, à Valdivia. Les Espagnols interdirent aux Anglais tout commerce avec les naturels, et firent prisonniers son lieutenant et trois hommes qui étaient allés à terre. Narborough s'éloigna des côtes du Chili, sept jours après, passa par le détroit de Magellan et fit voile pour l'Angleterre, où il arriva en 1671. L'Espagne n'avait alors au Chili que mille cinq cents hommes de troupes (3).

---

(1) Cet Espagnol, dont le véritable nom était *Carlos Enriquez Clerq*, accompagna le capitaine Narborough, qui le mit à terre à l'embouchure de la Valdivia, le 14 décembre. Accusé ensuite d'être en correspondance avec les Anglais de la Jamaïque, il fut exécuté à Lima, en 1682.

(2) Il y avait à bord pour 300 livres sterling d'objets destinés à être échangés avec les indigènes.

(3) Le capitaine Burney remarque (Voyages, tome III, p. 360) que les noms de Socorro et de Domingo ne se trouvent pas sur les cartes espagnoles. Sur un atlas publié à Madrid en 1798, on voit une île, près de la côte du Chili, par latitude 44° 40′, qui, par sa forme et sa situation, répond assez à celle de Narborough. Les plans et observations de Narborough furent publiés peu après son arrivée.

Le commerce du Chili fixa l'attention des Français, vers le commencement du dix-huitième siècle. Ils l'exercèrent presque exclusivement pendant quelques années, et en tirèrent une quantité considérable d'or et d'argent. Plusieurs négociants de cette nation allèrent même s'y établir en 1709, 1710 et 1711. M. *Durret*, qui accompagna M. *Doublet*, capitaine du *Saint-Jean-Baptiste*, publia, à son retour, une description des établissements espagnols du Pérou (1).

Un autre navire français, *le Saint-Antoine*, commandé par M. *Frondac*, fit voile de la Chine pour la côte d'Amérique. Après avoir disposé de sa cargaison, ce capitaine, au mépris des ordres et des réglements du gouvernement espagnol, alla jeter l'ancre, au commencement de 1711, à la Conception, où il fut arrêté et mis en prison. Plusieurs capitaines français, qui se trouvaient dans ces parages, décidés à obtenir l'élargissement de leur compatriote, résolurent de bombarder la ville. Toutefois, ils crurent devoir auparavant tenter la cupidité du gouverneur, et ils lui offrirent 14,000 dollars pour la rançon de Frondac (2). Pendant les mois de décembre et de janvier 1714, il y avait à la Conception quinze bâtiments français, montés au moins de deux mille six cents hommes. L'un, nommé *le Martial*, portait cinquante canons. Le gouvernement en conçut des alarmes, et le président défendit, par une proclamation aux habitants, de fournir des provisions ou les moyens de subsister, aux Français qui se trouvaient à terre.

L'année 1712 fut marquée par la révolte des insulaires de Chiloé, qui furent toutefois bientôt réduits à l'obéissance par don Pédro Molina, quartier-maître général du royaume.

La déposition du gouverneur don *Francisco Ibanez* fut aussi un des événements les plus mémorables de cette époque. Comme Ménésès, il fut banni au Pérou, pour avoir pris part contre la maison de Bourbon dans la guerre de la succession; ses fonctions furent remplies, jusqu'en 1720, par don *Juan Henriquez*, don *André Usturiz*, et don *Martin Concha*.

1722. *Guerre contre les toquis Vilumilla et Curignancu.*

---

(1) Voyage de Marseille à Lima et dans les autres lieux des Indes occidentales, 1 vol. in-12, Paris, 1720.

(2) Voyez le journal des observations du père Feuillée, vol. III, p. 67.

Les Espagnols continuèrent à fonder de nouveaux établissements; mais comme leurs officiers, appelés *amigos*, s'arrogeaient une trop grande autorité sur les Araucaniens, ceux-ci prirent les armes sous un nouveau toqui nommé *Vilumilla*, qui forma le projet de les expulser du Chili, depuis les frontières du Pérou jusqu'au Biobio. Ils commencèrent à témoigner leur mécontentement par la mort d'un de ces capitaines, et de trois autres Espagnols. Vilumilla leur fit couper à tous les doigts et les envoya par des messagers aux Chiliens qui habitaient les provinces de la colonie, les invitant à courir aux armes aussitôt qu'ils apercevraient des feux allumés sur les plus hautes montagnes. En effet, le 9 mars 1723, jour de la déclaration des hostilités, ces signaux furent remarqués à la fois sur les montagnes de Copiapo, de Coquimbo, de Quillota, de Rancagua, de Maule et d'Itata; et bientôt après les forts de Puren, Tucapel, Arauco et de Yumbel, qui servaient de barrière aux Espagnols, furent attaqués l'un après l'autre. N'ayant pu emporter le premier d'assaut, ils y mirent le feu et le détruisirent, presqu'en présence de cinq mille hommes aux ordres de don Gabriel de Cano, gouverneur du Chili. Celui de Tucapel, n'étant pas jugé tenable, fut abandonné et démoli par les Espagnols. De là les ennemis se dirigèrent vers celui de Yumbel; mais ils y furent repoussés avec perte par le mestre-de-camp de la Conception, don *Manuel de Salamanca*, qui s'était mis en campagne dès qu'il eut eu avis de la rupture, avec un renfort considérable de troupes qu'il avait reçu du gouverneur (1). Toutefois, après nombre d'escarmouches, la paix fut conclue, et le traité de Quillen fut confirmé par celui de Négrète, en 1724. Les Chiliens accordèrent aux Espagnols la possession libre du pays situé au sud du Biobio, à condition qu'ils supprimeraient les capitaines de paix qu'ils avaient dans les villages habités par les Indiens convertis, et dont les extorsions avaient causé, disaient-ils, le dernier soulèvement (2).

---

(1) Don Ulloa, *Resumen historico de los imperadores del Peru*, n°. 219.

(2) *Esta se concerto entre unos, y otros, quedando por limites fixos la corriente del Rio Biobio, y concediendosiles a los Indios la reforma de los capitanes de amigos, por cuyos desordenes habia sido encendida esta guerra.* » *Don Ulloa*, *Resumen historico*, n°. 221.

Avant la guerre de 1720, les missionnaires jésuites avaient établi les villages de *San-Christoval*, de *Santa-Fé*, de *Santa-Juana*, de *San-Pédro* et de la *Mocha*. Il y avait aussi dans tous les forts de la frontière des Indiens endoctrinés par les aumôniers payés à cet effet par le roi. Mais, lorsque ce soulèvement général eut lieu, tous ces néophites disparurent et allèrent se joindre à leurs compatriotes. Après la paix, les jésuites retournèrent parmi eux, à leur sollicitation, et en réunirent quelques-uns dans des villages, mais pas en si grand nombre qu'avant la guerre (1).

Cano mourut à Santiago, après avoir administré le Chili pendant quinze ans, et fut remplacé par son neveu, don *Manuel Salamanca*, que le vice-roi du Pérou nomma pour lui succéder. Celui-ci ne conserva l'autorité que peu de tems, et la résigna à don *José Manso*, dont les instructions prescrivaient la réunion dans des villes de tous les Espagnols dispersés dans le pays. Il fonda donc, en vertu de ces ordres, en 1742, les villes de *Copiapo* (2), d'*Aconcagua* (3), de *Mélipilla* (4), *Rancagua* (5), *San-Fernando* ou *Colcha-*

---

(1) *Don Ulloa*, *Viage*, etc., lib. II, cap. 9.

(2) *Copiapo*, située sur la rivière du même nom, à douze lieues de la Mer-Pacifique. Population, environ 2000 Indiens. Elle est le chef-lieu de la province de Copiapo, et son port offre un bon ancrage. Il est situé par lat. 27° 10', et long. 71° 8' de Greenwich. Le capitaine anglais Foster, de la marine royale, place la pointe A de la baie de Copiapo, à 27° 19' lat. S., et 70° 50' long. O. de Greenwich, et à 40' 19" E. de Valparaïso. *Hydrographical memoir.*

(3) *Acongagua*, située dans la vallée du même nom, laquelle a vingt cinq milles de longueur sur huit de largeur, et deux mille cinq cents pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Elle fut le chef-lieu de la province du même nom, jusqu'à la fondation de *San-Félipe el Real*, au pied de la Cordilière, en 1741.

(4) *Mélipilla*, ou *San-Joseph de Logrono*, chef-lieu de la province de son nom, est située dans une belle position, par lat. S. 32° 32' sur la rive septentrionale de Maypo, et à peu de distance de Santiago. Elle avait autrefois deux couvents et un collége des jésuites.

(5) *Rancatia* ou *Santa-Cruz de Triana*, chef-lieu de la province du même nom, est situé sur la rive septentrionale du Cachapoal, par lat. S. 34° 18', et à 26 lieues S. de Santiago. Les troupes indépendantes aux ordres de Bernardo O'Higgins, ayant opposé une résistance héroïque à l'armée royale, en 1813, cette ville a été investie des honneurs et priviléges de cité.

gua (1), *Curico* (2), *Talca* (3), *Tutuben* et *Angéles.* La Cour, pour le récompenser de ces services, l'éleva à la vice-royauté du Pérou.

Don Domingo Rosas bâtit, en 1753, les villes de *Santa-Rosa* (4), de *Guasco-Alto* (5), de *Casablanca* (6), de *Bella-Isla*, de *Florida*, de *Coulému* et de *Quirigua.* Il envoya aussi des colons peupler l'île de Juan-Fernandez (7), qui était infestée par des pirates; et don *Manuel Amat*, ensuite vice-roi du Pérou, fonda, en 1759, les villes de *Santa-Barbara* (8), de *Talcamavida* et de *Gualqui*, sur la frontière araucanienne.

---

(1) *San-Fernando*, ainsi appelée en l'honneur du prince des Asturies, depuis Fernando VI, est le chef-lieu de la province de Colchagua. Elle est située sur la rive septentrionale de la Caguataqua *(Rio Tinguiririca, Alcedo)*, et renfermait autrefois un couvent de franciscains qui avait appartenu auparavant aux jésuites. Lat. 34° 18'. Pop. environ 1500 familles.

(2) *San-Joseph de Curico*, sur la rivière d'Huasco, province de Maule.

(3) *Talca*, chef-lieu de la province de Maule, est situé sur la rivière du même nom, par lat. S. 35° 15', à la distance de 105 milles de Santiago. Cette ville avait autrefois deux couvents et un collége de jésuites.

(4) *Santa-Rosa*, sur la rivière de Quillota, à quatre lieues de la mer, province du même nom.

(5) *Guasco-Alto* est situé dans un pays abondant en vignes, sur la rivière du Guasco. Le port du même nom est formé par deux rochers, dont l'un à l'extrémité de l'île de Carnero, et l'autre est appelé Pointe de l'Expédition. Il est situé par 28° 26' de lat. S., et 75° de long. O. de Cadix. Le capitaine Henri Foster place le rocher extérieur de Guasco à 28° 27' de lat. S., et 71° 9' O. de Greenwich; et à 0° 21' 55" E. de Valparaïso. (*Hydrographical memoir.*) La Martinière se trompe en disant que la ville de Santiago de la Estrémadura y était fondée.

(6) *Casablanca*, appelée aussi *Santa-Barbara*, sur la côte de la province de Quillota.

(7) Les navires français et espagnols qui doublaient le cap Horn, touchaient régulièrement à cette île pour s'y rafraîchir. C'est le motif qui décida le gouvernement anglais, sous la reine Anne, d'y stationner une escadre pour intercepter le commerce de la France et de l'Espagne dans la mer du Sud.

(8) *Santa-Barbara*, suivant Alcédo. Cette ville, située sur le

Relâche du commodore Georges Anson à l'île de Juan-Fernandez, en 1741. **Les cinq vaisseaux de l'escadre du** commodore Anson, furent séparés par une tempête, après avoir doublé le cap Horn. L'île de Nuestra Sénora del Socorro, par lat. S. 45°, était le rendez-vous désigné. Les vaisseaux devaient croiser dix jours dans ses parages, et de là se rendre près de l'entrée du port de Valdivia, où ils devaient rester quinze jours à attendre le commodore. S'il n'arrivait pas dans cet intervalle, ils avaient ordre de venir le trouver à l'île de Juan-Fernandez. Anson avait formé le projet d'attaquer Valdivia; mais il en fut empêché par le triste état où le scorbut avait mis l'équipage du Centurion. Il arriva sur la côte d'Amérique, le 8 mai, par lat. 45° 39′ S. Toutefois, le mal empirant toujours, il fut obligé de partir en toute hâte pour l'île de Juan-Fernandez, qu'il ne put atteindre, à cause du mauvais tems, avant le 10 juin. Le scorbut avait enlevé plus de la moitié de ses équipages. Le *Centurion*, dans le trajet du Brésil à Juan-Fernandez, avait perdu deux cents hommes, et les cent trente qui restaient étaient tous malades. « Dans notre détresse, » dit Walter, « soupirant après la terre et ses productions végétales, on se ferait difficilement une idée de nos transports à la vue du rivage, et de l'avidité avec laquelle nous convoitions les légumes, les autres rafraîchissements, mais surtout l'eau que nous apercevions dans l'île. Ceux qui ont long-tems souffert de la soif, peuvent juger du ravissement que nous éprouvâmes en voyant une belle cascade d'eau limpide qui tombait dans la mer d'un rocher de cent pieds de hauteur. Tous les malades, qui n'étaient pas à la dernière extrémité, recueillirent le peu de forces qui leur restaient, et se traînèrent sur le pont pour jouir de la consolante perspective qui se présentait à leurs regards. » On trouva dans l'île l'herbe à choux, du céleri, du cresson d'eau, de l'oseille, du persil, des navets et des radis. Les côtes fourmillaient de poissons. On y prit des chèvres, dont les oreilles avaient été fendues, à ce qu'on prétend, par Alexandre Selkirk, trente ans auparavant. *Le Commodore* y séjourna depuis le 12 juin jusqu'au 19 septembre suivant,

---

bord et près de la source du Biobio, est défendue par un fort du même nom. Elle fut fondée par le président don Joseph de Rozas, comte de Poblacionès, qui l'appela ainsi en l'honneur de la reine de Portugal, dona Maria Barbara.

et y planta différentes sortes de légumes et d'arbres fruitiers. *L'Anna-Pink,* qui s'était séparé de l'escadre, le 23 avril, arriva sur la côte d'Amérique, le 16, par latit. 45° 15′ S. (suivant ses observations), et découvrit une île, nommée *Inchin* (1) par les naturels, et où il jeta l'ancre dans un bon port par vingt-cinq brasses d'eau. Les équipages recouvrèrent bientôt la santé; et, le 8 septembre, *le Centurion* captura le navire espagnol, *la Nuestra Señora del Monte Carmélo,* de quatre cent cinquante tonneaux, qui se rendait de Callao à Valparaïso, avec un chargement de sucre, de draps de Quito, de tabac, d'argenterie et de vingt-trois paquets de dollars, pesant chacun deux cents livres. Il apprit du capitaine que l'escadre espagnole, aux ordres de l'amiral Pizarro, n'avait pu pénétrer dans la mer du Sud; que deux des plus gros vaisseaux avaient péri corps et biens, et que les autres étaient retournés au Brésil. Anson expédia pour croiser à la hauteur de Valparaïso, la goélette *Trial,* qui captura un bâtiment à bord duquel il y avait 5,000 livres sterling en argent. Au mois de novembre, il mit à la voile pour la côte du Pérou, et surprit *Payta* (2).

1766. Le gouverneur don *Antonio Guill Gonzaga,* ayant voulu forcer les Araucaniens à se réunir dans des villes, ces derniers résolurent de s'opposer à ce projet, et de maintenir cette fois leur liberté sans avoir recours aux armes. Le Conseil national convint à cet effet, 1°. de donner des réponses équivoques et faire des promesses trompeuses pour gagner du tems; 2°. de demander aux Espagnols des outils et autres objets nécessaires, lorsque ceux-ci les presseraient de bâtir; 3°. de prendre les armes toutes les fois qu'ils voudraient les forcer de travailler; les provinces auxquelles on tenterait d'en imposer l'obligation devant déclarer la guerre, et les autres rester neutres, pour interposer leur médiation; 4°. si celle-ci n'était pas acceptée, d'en venir à une rupture générale; 5°. de permettre aux missionnaires de se retirer tranquillement, attendu qu'ils n'avaient d'autres reproches à leur faire que celui d'être Espagnols; 6°. de nommer un

---

(1) Elle est appelée *Inche moo* sur les cartes espagnoles. Ce port fut visité, en 1769, par le capitaine Francisco de Machado, qui y avait été envoyé pour explorer les côtes au sud du Chili.

(2) Voyez cet article; et *Commodore Anson's voyage round the world, by the Rev. Richard Walter.*

toqui chargé de veiller à l'exécution de ce projet, et qui devait se tenir prêt à entrer en campagne, s'il y était contraint par les circonstances.

Le même jour, on élut toqui l'archi-ulmène de la province de Maquégua, *Antivilu,* qui avait beaucoup d'influence sur l'assemblée; mais il crut devoir refuser cet honneur, vu que la province à laquelle il appartenait, était une de celles qui devaient rester neutres. Les suffrages se portèrent alors sur Curignancu, frère de l'ulmène d'Encol.

Cependant le gouverneur ayant choisi les emplacements les plus favorables à la construction des nouvelles villes, donna ordre d'en commencer les travaux, et envoya à cet effet sur les divers points une grande quantité de fers ouvrés, des provisions et des bestiaux pour transporter le bois nécessaire. Les Araucaniens, conformément à leur plan, ne procédèrent que lentement à l'ouvrage, ce qui décida le quartier-maître Cabrillo à se rendre sur les lieux avec plusieurs compagnies de soldats. Il chargea le sergent-major *Rivéra* de surveiller la construction de *Nininco,* et le capitaine *Burgoa,* celle d'une autre ville sur le bord du Biobio. Toutefois, les Araucaniens, ayant couru aux armes, tuèrent leurs surveillants, et vinrent, au nombre de cinq cents, sous les ordres de leur toqui, assiéger le quartier-maître Cabrillo dans son camp d'Angol.

Sur ces entrefaites, le gouverneur conclut une alliance avec les Péhuenchès, qui convinrent d'attaquer les Araucaniens sur plusieurs points à la fois. Curignancu, instruit de leur approche, alla les attendre au débouché des Andes, tomba sur eux à l'improviste, les défit complètement, et, ayant pris leur général *Coligura* et son fils, les mit tous deux à mort. Cette défaite amena une réconciliation entre ces montagnards et les Araucaniens, qu'ils aidèrent par la suite dans toutes leurs expéditions contre les Espagnols, dont ils devinrent les plus implacables ennemis.

Gonzaga, atteint depuis quelque tems d'une maladie chronique, mourut de chagrin, la deuxième année de la guerre. Il eut pour successeur don *Francisco-Xavier de Moralès,* qui fut élevé à ce poste par le vice-roi du Pérou. Le plus remarquable des nombreux combats qui se livrèrent pendant cette guerre, fut celui de 1773, à la suite duquel la paix fut signée, et la ratification des traités de Quillen et de Négrète, eut lieu dans la ville de Santiago, où les Araucaniens devaient à l'avenir entretenir un ministre résidant. Cette guerre

coûta au trésor et aux particuliers la somme de 1,700,000 dollars.

A la mort de Gonzaga, on envoya pour gouverner le Chili don *Augustin Jauregui*, et, après lui, don *Ambrosio Bénavidès*.

Les Espagnols ayant renoncé par ces traités aux établissements qu'ils possédaient sur le territoire araucanien, tournèrent leurs vues vers la partie du Chili qui s'étend des frontières méridionales du Pérou à la rivière du Biobio, entre les 24° et 36° 30′ de latit. S., et la divisèrent en treize provinces.

Relâche de l'amiral La Pérouse à la Conception. Lors de son voyage autour du monde, en 1786, l'infortuné La Pérouse relâcha à la Conception, le 22 février 1786, pour s'y procurer des vivres, et y fut parfaitement accueilli. « M. Higgins, chargé de la défense du pays, était, » dit La Pérouse, « d'une obligeance difficile à égaler. Il renchérit encore, s'il est possible, sur les politesses de M. Quexada, commandant par intérim : elles étaient si vraies, si affectueuses pour tous les Français, que nulle expression ne pourrait rendre nos sentiments de reconnaissance. » Les officiers de l'équipage profitèrent de leur séjour sur cette côte pour recueillir des renseignements importants sur ce pays.

M. Rollin, docteur en médecine, chirurgien-major de la frégate *la Boussole*, a fourni des observations sur les naturels du Chili, dans son « Mémoire phisiologique et patologique sur les Américains ». On y trouve une comparaison des proportions des deux sexes, chez les indigènes de l'Amérique, mesurées à la Conception et à Montérey.

M. Monneron, ingénieur en chef à bord de la même frégate, a publié des réflexions militaires sur l'existence politique du Chili. « Quoique le pacte de famille, » dit-il, « qui » existe entre les couronnes de France et d'Espagne, semble » rendre assez inutiles ces réflexions, cependant comme il » est vrai que ce dernier État peut tomber en quenouille, » il peut arriver que ce qu'on a regardé comme ne devant » être d'aucun usage, puisse, en d'autre tems, devenir d'une » grande importance. Un des plus sûrs moyens d'avancer la » ruine des affaires d'Espagne, c'est de former des liaisons avec » les Indiens Araucos et de Tuçapel. A ceux-ci se joindraient » bientôt ceux des Cordilières; et ceux que les Espagnols

» appellent leurs amis et leurs alliés, ne tarderaient guère » à entrer dans cette confédération. Assistée par les lumiè- » res et les armes européennes, cette ligue serait, je crois, » si dangereuse pour l'Espagne, que pour ne pas être té- » moins de la ruine de leurs établissements, de la dévasta- » tion de leurs possessions, et pour mettre leur propre vie » à couvert, les Espagnols se verraient obligés de tout aban- » donner et de se retirer au Pérou. On sentira facilement, » ajoute-t-il, « que cette idée est susceptible d'une grande » extension, et qu'elle demande beaucoup d'éclaircissements; » mais l'époque où elle pourrait avoir son utilité pour la » France est si éloignée, qu'il a paru suffisant de ne faire » que l'indiquer. »

» Tous les avantages d'une descente se borneraient à avoir » fait une incursion de trois lieues, et même je ne crois » pas qu'il y eût de la prudence à tarder de regagner ses » vaisseaux, car, sous très-peu de jours, le mestre-de- » camp peut se trouver à la tête d'une armée de quinze » mille hommes, et de quelque manière que vous com- » battiez contre lui, vous ne devez pas espérer, pour peu » qu'il ait d'honneur, de le forcer à recevoir une capitula- » tion : si vous vous tenez en rase campagne, il vous enve- » loppera facilement, et vous harcellera par une cavalerie » plus nombreuse que toutes vos troupes : si vous voulez » occuper les hauteurs, il connaîtra mieux les défilés que » vous, et vous résisteriez encore moins par cette manière » de lui faire la guerre : le parti le plus sage ou, pour mieux » dire, le seul à prendre, serait celui de faire retraite (1). »

Assemblée des Araucaniens et autres tribus indiennes, convoquée par le gouverneur du Chili, don Ambrosio Higgins, au camp de Négrète (2), *le 4 mars* 1793. Le gouverneur les appelle ses anciens et honorables amis dans le discours qu'il prononça à cette occasion. « C'est avec beau- » coup de plaisir et de satisfaction, » leur dit-il, « que

(1) Voyez le tome IV du voyage de La Pérouse, Paris, 1797. Les habitants de la Conception conservent encore un peu de rancune contre les officiers de cette expédition qui les ont représentés comme « très-voleurs », et leurs femmes comme « extrêmement complaisantes », surtout celles du village de Talcaguana, qui l'étaient presque autant qu'à Taïti. (tome II, chap. 3.)

(2) Ville de l'île de Laxa, située entre la rivière de Culavi et de Duquéco.

» je trouve réunis sur cet heureux terrain de Négrète, » comme auparavant sur celui de Longuilmo, les grands » chefs et les principaux capitaines des quatre *butalmapus* » qui partagent le précieux district qui s'étend vers le sud, » depuis le fleuve du Biobio jusqu'à la partie la plus méri- » dionale, et depuis les Cordilières jusqu'à la Grande-Mer.... » Je me réjouis de ce que vous voulez bien ensevelir dans » la terre sur laquelle vous êtes campés, vos animosités, » vos rancunes, vos disputes et vos différends, et que nous » pourrons désormais regarder l'époque de cette assemblée » comme celle d'un bonheur durable pour tous les enfants des » hommes habitant les contrées qui s'étendent du Biobio à » Chiloé. Rappelez-vous, mes amis, votre situation lorsque » Sa Majesté me confia le commandement militaire de cette » frontière, et me chargea de vous réunir. Plusieurs d'entre » vous peuvent se souvenir de l'état misérable dans lequel » je trouvai le pays. Des deux côtés du fleuve, il était ravagé » et dans la desolation : les habitants y souffraient les ter- » ribles calamités d'une guerre furieuse excitée par leur » violence et leurs passions effrénées ; un grand nombre » d'entre eux furent obligés de se retirer avec leurs femmes » et leurs enfants dans les montagnes, et réduits à la néces- » sité de manger jusqu'aux chiens fidèles qui les y avaient » suivis. Cependant, avant mon départ d'auprès de vous, » vos maisons étaient rebâties, de belles moissons doraient » vos champs, et de nombreux troupeaux embellissaient vos » prairies; vos femmes vous fournissaient de bons vête- » ments; les jeunes gens qui se montrent aujourd'hui ar- » dents et sans peur, obéissaient à la voix des chefs, et l'on » ne remarquait plus parmi vous aucun excès, aucune » cruauté qui rappelât votre ancienne barbarie. Je ne veux » pas cependant vous refuser le mérite d'avoir, au milieu » de tous ces troubles, rempli fidèlement les promesses que » vous m'aviez faites à Longuilmo. Vous avez scrupuleuse- » ment respecté les établissements des Espagnols sur la rive » gauche de cette grande rivière; les personnes des habi- » tants ont été sacrées, leurs bestiaux n'ont pas été enlevés, » et vous ne vous êtes écartés en rien de la fidélité et de » la bienveillance que vous vous étiez engagés à mainte- » nir (1). »

(1) Vancouver; Voyage de découvertes autour du monde. Trad. franç., tome III, p. 468-70.

Relâche du capitaine Vancouver à Valparaïso. Le capitaine *Vancouver* relâcha à Valparaïso pour s'y ravitailler, en 1795, lors de son voyage autour du monde, dans *la Découverte* et *le Chatham*. Il avait reçu des instructions secrètes de ne toucher à aucun des établissements espagnols de cette côte, que dans le cas d'une grande nécessité, et il ne se décida à entrer dans ce port que parce que le grand mât de *la Découverte* était fortement endommagé et que le scorbut s'était manifesté parmi ses équipages.

Le 21 mars, il fixa la latitude de l'île de Massafuéro à 33° 49′ S., et la position de son centre à 279° 26′ E. La pointe S.-O. de celle de Juan-Fernandez se trouve située, d'après ses calculs, par 33° 45′ de lat. S. et par longit. 281° 8′ E. Le 25, il entra dans la baie où il fut bien accueilli du gouverneur-colonel, don *Luis Alava*, qui s'offrit de lui fournir tous les secours dont il aurait besoin, et qui seraient en son pouvoir, après avoir obtenu le consentement du capitaine-général du Chili, don Ambrosio Higgins de Vallénar. Le 28, Vancouver reçut de ce gouverneur une lettre remplie de félicitations sur le succès de son expédition, et renouvelant les offres libérales qui lui avaient été faites par le colonel Alava, ainsi que la permission de voir la capitale pour lui et ses principaux officiers. Il l'autorisa même à employer une garde de ses propres soldats pour protéger ses effets pendant la réparation du mât sur la grève, et il lui envoya deux dragons, originaires d'Irlande, pour lui servir de guides et d'interprètes dans son voyage à Santiago. Vancouver a publié une description de Valparaïso et Santiago. Le récit de son séjour sous le toit hospitalier du gouverneur, se trouve à la fin du troisième et dernier volume de son Voyage.

Révolution de 1810. La junte provinciale de Buénos-Ayres, jalouse d'assûrer son indépendance, envoya des agents aux autres colonies espagnoles pour les exciter à la révolte. *Antonio Alvarez Jonte* fut chargé d'aller au Chili, où il venait d'arriver des émissaires de la junte suprême d'Espagne pour lever des secours au nom du roi Ferdinand. Carrasco, capitaine-général du Chili, qui était en faveur de la régence française, convoqua une assemblée des habitants dans la cour du palais, pour leur communiquer les ordres qu'il en avait reçus; et, le 18 septembre, il en tint une autre des principales autorités et des plus riches propriétaires de terres, dans la salle du consulat, à l'effet de former

un nouveau gouvernement. Nommé président, il fut accusé peu après d'incapacité et de conduite arbitraire par cette même assemblée, qui résolut d'établir un gouvernement provisoire, ou junte de cinq membres, dont le marquis de *la Plata*, le plus riche particulier du pays, fut élu président (1). Cette junte devait agir au nom du roi d'Espagne. Carrasco ayant été déposé, le brigadier-général *Torre, conde de la Conquista*, fut appelé à lui succéder. Tous les membres les plus marquants du dernier gouvernement furent congédiés, emprisonnés ou bannis avec Carrasco et son secrétaire *Réyès*. L'audience fut également dissoute, et l'on transmit ses pouvoirs à une *Camera de apelaciones*.

La junte, une fois investie du pouvoir exécutif, résolut de lever une armée et de convoquer un congrès. Elle refusa de reconnaître l'autorité de la régence française, publia tous ses actes au nom du roi Ferdinand, et le général Torre, en acceptant sa charge, s'était engagé d'adhérer aux principes et à la constitution de la junte. Quelques citoyens recommandables, et entre autres le poëte *Véra*, qui avaient émis le vœu qu'on proclamât l'indépendance du Chili, furent envoyés prisonniers à Lima.

A cette époque, les troupes royales du Chili n'excédaient pas deux mille hommes; elles étaient réparties le long de la frontière indienne, à l'exception d'une cinquantaine de dragons qui tenaient garnison dans la capitale. Un corps d'infanterie fut promptement formé et placé sous les ordres de *José Santiago Luco*, agent de la junte d'Espagne, et don *Juan José Carréra*, second fils de don *Ignacio Carréra*. Le commandement du corps de cavalerie levé, presqu'en même tems, fut confié à *Torre*, fils du président.

La junte s'occupa ensuite de la formation d'un congrès national qui devait se composer de députés élus par chaque district. Mais, sur ces entrefaites, le *conde de la Conquisita* mourut, et don *J. Rosas* fut nommé à sa place. Cependant le peuple des différentes villes, qui s'était rendu à Santiago pour procéder à l'élection de ses représentants, éprouva des obstacles, le 14 avril, de la part du parti royaliste. Don

(1) Les autres étaient don *Francisco Reyno*, don *Juan Henrique Rosales*, don *Juan Martinez Rosas*, et don *Ignacio Carréra*, secrétaire. Ce dernier appartenait à une ancienne famille créole.

Tomas Figuéroa, qui se rendait, par le chemin de la Cumbre à Buénos-Ayres, avec quatre cents hommes pour secourir les royalistes de ce pays, se laissa persuader par cinquante dragons qu'il rencontra à Casa-Blanca, de se mettre à la tête du parti royal et de marcher en toute hâte sur Santiago, pour disperser l'assemblée du peuple. Il s'ensuivit un combat sur la grande place de la ville, dans lequel cinquante-six personnes perdirent la vie; mais les royalistes furent forcés à la retraite, et le capitaine Figuéroa, qui avait cherché asile dans le couvent de San-Domingo, en fut retiré et fusillé le lendemain par ordre de la junte, qui prononça la peine du bannissement contre les autres conspirateurs. Le jeune J. M. Carréra, fils du secrétaire de la junte, s'était distingué dans ce combat.

Le congrès, constitué en assemblée législative, en juin 1811, ouvrit sa session par un décret qui accordait aux Espagnols mécontents du nouvel ordre de choses, un délai de six mois pour sortir du pays et disposer de leurs propriétés. Il déclara, en même tems, que le trésor public fournirait désormais au traitement des curés, et que tous les enfants des esclaves du Chili, et ceux de ces derniers qui viendraient s'y établir six mois après la publication de ce décret, recevraient la liberté. Il établit aussi des réglements pour l'administration intérieure du pays. Cette assemblée déposa la junte et confia l'autorité exécutive à un conseil de trois membres, savoir : don *Juan Martinez Rosas*, don *Martin de Incarnada*, et don *Mackenna*. Don *Juan Miguel Bénévente* remplit provisoirement les fonctions de Martinez Rosas, obligé de rester à la Conception pour apaiser les clameurs de ses habitants, qui voulaient que leur ville fût le siége du gouvernement. Cette prétention excita un grand esprit de parti dans les provinces du sud, dont les habitants se vantaient d'avoir plus de talent, d'activité et de richesses que leurs compatriotes des provinces centrales; mais ceux-ci avaient sur eux l'avantage du nombre, et leur prétention était supportée par don Ignacio Carréra, qui exerçait une puissante influence dans les affaires de l'État. Don *Francisco Xavier de la Reyna* était à la tête du parti des *Penquistos* (c'était ainsi qu'on appelait les habitants du sud). et au moyen d'un accommodement ménagé par don *Bernardo O'Higgins*, fils de don Ambrosio O'Higgins, marquis de Osorno, ces derniers eurent le dessus.

Cependant le congrès continuait toujours à agir au nom

du roi d'Espagne, malgré la division bien prononcée de ses membres en deux partis distincts. L'un voulait la continuation des rapports politiques qui avaient toujours existé entre le Chili et la mère-patrie, dont il ne se considérait séparé que par la force des circonstances, et se croyait en conséquence obligé de maintenir le gouvernement à l'aide d'un commerce libre. Son plan se trouve dans un projet de constitution rédigé par don *Juan Egana*, avocat distingué, et un des membres de la commission nommée à cet effet. L'autre parti, dirigé par don Ignacio Carréra et par son fils, proclamait le droit, légitimement acquis par la nation au milieu des dangers qui la menaçaient, de se donner une nouvelle administration subordonnée à un gouvernement représentatif (1).

Le vice-roi de Lima avait transmis aux nouvelles autorités du Chili, l'ordre royal de la régence de Cadix, par lequel elle leur garantissait la continuation de leurs fonctions. Mais, le 27 juillet 1811, M. *Fléming*, brigadier au service d'Espagne, ayant abordé à Valparaïso, adressa des lettres au congrès pour l'inviter, au nom de son gouvernement, à envoyer des députés aux Cortès. Dans une seconde lettre, qu'il lui écrivit de Lima, le 3 octobre, il l'assûre que le cabinet britannique désapprouve hautement la révolution. Toutefois, lord Srangford, ambassadeur d'Angleterre à Rio-Janeiro, démentit cette assertion dans une lettre adressée aux autorités de Buénos-Ayres, le 13 septembre 1813, au nom de son gouvernement (2).

En conséquence de ces avis, le congrès continua à agir au nom du roi d'Espagne, bien qu'il prît des mesures pour donner le commandement des troupes à des créoles. L'exécution de ce projet fut confiée aux trois fils de don Ignacio Carréra, qui occupaient tous un rang dans l'armée. Ces trois jeunes gens eurent bientôt gagné les troupes, et à un jour marqué, tous les officiers espagnols furent arrêtés et renfermés dans la caserne de Santiago. En récompense de cet important service, don *José Miguel Carréra*, second fils de

---

(1) Ce droit d'insurrection avait été argué par don Gaspar Jovellaños, dans un discours prononcé devant la junte centrale d'Espagne, le 7 octobre 1808.

(2) *Outline of the Revolution of Spanish America*, Part. II, chap. 2.

don Ignacio, qui avait été lieutenant-colonel et commandant d'un régiment de hussards en Espagne, fut placé à la tête de l'armée. Son frère aîné, *Juan José*, nommé commandant en second, reçut le titre de colonel de grenadiers et le commandement de toute l'infanterie, et son jeune frère, don *Luis*, celui du corps de l'artillerie. Leur sœur, *Donna Xaviéra*, était alliée par son mariage à quelques-unes des principales familles du Chili. Don José Miguel songea à profiter de ces avantages pour se saisir des rênes du gouvernement. Il proposa à son parti l'établissement d'un conseil présidé par son père; et il donna à croire aux royalistes qu'il allait rétablir l'ancien ordre de choses. Le 15 novembre, au point du jour, il fit arrêter le commandant de l'artillerie, *Mac Kenna*, et ses principaux officiers, et, secondé de son frère Luis, qui prit le commandement des troupes, il dispersa le sénat et força le congrès à établir, au nom du roi d'Espagne, une nouvelle junte, dont il fesait partie avec *Portalis*, *La Cerda*, etc. Il congédia ensuite l'assemblée, et confia toutes les charges importantes de l'État à ses parents et à ses amis.

Cependant les juntes de Valdivia et de la Conception manifestèrent une vive opposition à son autorité. Les habitants de cette dernière surtout insistaient sur l'établissement du siége du gouvernement dans leur ville, à cause des avantages de sa situation et de sa communication maritime.

Le chef du nouveau gouvernement résolut alors de réduire cette ville par la force, et s'avança, à cet effet, avec ses troupes, jusqu'au fleuve de Maule. Mais, cédant aux représentations de Rosas, il renonça à ce projet et reprit la route de la capitale, où il rentra le 12 mars 1813. Il publia peu après une constitution par laquelle le pouvoir de la junte devait être contre-balancé par un sénat.

Sur ces entrefaites, le comte Abascal, vice-roi du Pérou, profitant de l'état d'anarchie du Chili, envoya ordre au général *Paréja*, commandant de Chiloé, de conduire des troupes dans ce pays et d'y rétablir l'autorité royale. Ayant reçu des renforts de Lima et de Coquimbo, il débarqua au commencement de 1813, sur la côte de San-Vicenté, près du port de Talcahuana, dont il s'empara après une faible résistance. Son armée, augmentée de la garnison de la Conception, pouvait s'élever à quatre mille hommes. Il continua sa marche vers le Maule, qui sert de limite entre les intendances de Santiago et de la Conception. A son appro-

che, les royalistes de ces villes se déclarèrent ouvertement pour lui. Dans cette conjoncture, Carréra crut devoir rappeler les officiers qu'il avait congédiés. Mac Kenna fut nommé lieutenant-colonel et quartier-maître général, et don *Bernardo O'Higgins* fut chargé du commandement des troupes et de la milice du pays. Carréra s'avança alors en toute hâte vers le midi, et établit son quartier-général à Talca, d'où il envoya contre les royalistes un détachement qui surprit leur camp à Yervasbuénas, dans la nuit du 12 avril, leur tua beaucoup de monde et les força à la retraite. Ils se rallièrent toutefois, le lendemain matin, à la Roble, où il se livra un combat qui fut à l'avantage des Chiliens commandés par O'Higgins. Les royalistes contraints de se renfermer dans Chillan, s'y fortifièrent et laissèrent les vainqueurs maîtres de tout le pays situé entre le Maule et l'Jtata. Ils réussirent cependant peu après à prendre d'assaut la ville de Talca, et s'avancèrent contre la capitale. Ce revers acheva d'indisposer contre Carréra les habitants de l'intendance de la Conception, déjà aigris par l'arbitraire de son sistème militaire, et il fut convenu de dissoudre la junte qui était incapable de diriger les affaires dans la situation critique où se trouvait le pays, et de nommer un directeur suprême. Le choix tomba sur don *Henriquez Lastra*, gouverneur en chef du département de la marine de Valparaïso.

Le 24 novembre 1813, don Bernardo O'Higgins fut appelé au comandement de l'armée, et le colonel Mac Kenna fut nommé son lieutenant. Les troupes s'étant déclarées pour eux, les Carréras furent obligés de céder; et comme José Miguel et Luis cherchaient à regagner Santiago, ils furent arrêtés par un piquet de cavalerie espagnole et conduits à Chillan.

Les indépendants et les royalistes s'occupèrent alors des préparatifs d'une nouvelle campagne. Les premiers avaient recouvré la majeure partie du territoire situé au nord du Biobio, y compris la ville de la Conception, mais leurs troupes étaient dans un état déplorable; une partie n'avaient pour toute arme que des jougs de bœufs dont ils se servaient en guise de massues, et un grand canon de bois fortement attaché avec des courroies, que O'Higgins avait fait faire, creva à la quatrième décharge. Les forces espagnoles, au contraire, s'étaient accrues par l'arrivée d'un renfort amené par le général *Gainsa*, et leur étaient supérieures par le nombre, la tactique, l'artillerie et la cavalerie. Cet habile officier,

nommé par le vice-roi pour remplacer Paréja, qui venait de mourir, offrit au général O'Higgins d'entrer en accommodement. Celui-ci crut devoir accéder à cette proposition; et le 3 mai 1814, il fut conclu à Zircœ, près de Talca, le traité suivant, dont le capitaine Hillier, commandant du vaisseau anglais *la Phœbé*, garantit l'exécution.

Art. 1er. Le Chili forme partie intégrante de la monarchie espagnole, et consent, en cette qualité, à envoyer des députés aux Cortès, afin de sanctionner la constitution décrétée par cette assemblée; reconnaît aussi l'autorité de Ferdinand VII et de la régence, à la condition « que le gouver- » nement intérieur du Chili sera maintenu dans tous ses » pouvoirs et priviléges; et que le commerce sera libre avec » les puissances alliées et neutres, et notamment avec la » Grande-Bretagne, à qui l'Espagne doit, avec l'aide de » Dieu et de sa courageuse constance, son existence poli- » tique ».

L'art. 2 arrête la cessation immédiate des hostilités et l'évacuation de Talca et de la province de la Conception par les troupes de Kuna, de Valdivia et de Chiloé.

L'art. 3 stipule l'échange mutuel des prisonniers.

L'art. 4 rétablit les rapports de commerce avec les autres parties de la monarchie espagnole.

On expédia des commissaires auprès du vice-roi pour soumettre ce compromis à sa sanction; mais avant leur arrivée à Lima, les Carrérás étaient parvenus à s'échapper de prison, et s'étaient rendus à Santiago déguisés en paysans. José Miguel forma aussitôt le projet de ressaisir les rênes du gouvernement. Toutefois, pour ne pas éveiller de soupçon, son frère Luis alla se constituer prisonnier, tandis que le général, enveloppé d'un manteau, s'introduisit dans la caserne de l'artillerie, et se fesant reconnaître des officiers et des soldats, tous jurèrent de le défendre jusqu'à la mort. Il en sortit à leur tête, et se dirigea vers la grande place, où il fut rejoint par toute la garnison, et de nouveau appelé, aux acclamations du peuple, au gouvernement de l'État, le 24 août 1814. L'ancienne junte fut rétablie et la charge de directeur suprême abolie.

Cependant le parti de la Reyna, soutenu par la majorité des citoyens de Santiago, invita le général O'Higgins à forcer les Espagnols d'accomplir le traité de Zircœ, que le vice-roi avait refusé de ratifier depuis l'arrivée d'Espagne du régiment

de Talavéra, fort de sept cents hommes, lequel, avec les troupes royales du Chili, devait suffire, dans son opinion, pour soumette le pays. Le général *Osorio*, chargé de la direction de cette expédition, qui consistait en quatre mille hommes, mit à la voile de Callao, le 18 juillet, débarqua à Talcaguana, le 12 août suivant, et marcha sur-le-champ vers la capitale. Le général O'Higgins s'était avancé à sa rencontre, et était sur le point de lui livrer bataille dans le voisinage de San-Fernando, lorqu'il reçut une députation des autorités de Santiago et des villes voisines pour l'inviter à venir les délivrer de l'oppression de Carréra, qui avait enlevé 800,000 dollars de la caisse du gouvernement, et s'était aliéné les esprits par divers actes arbitraires. Le général laissa deux mille hommes pour oberver les Espagnols, et se mettant à la tête de neuf cents autres, il prit la direction de Santiago, et rencontra Carréra à Espéjo, dans la plaine de Maypu, où il avait élevé des retranchements. Les soldats d'O'Higgins, reçus par un feu très-meurtrier, battirent en retraite, refusèrent de retourner à la charge et mirent bas les armes. Don José Miguel offrit des conditions d'accommodement, que le général O'Higgins accepta, et quelques heures après il fut remis à la tête de son corps d'armée et marcha de nouveau à l'ennemi. Carréra retourna à Santiago.

A son arrivée à Rancagua (1), la petite troupe du général O'Higgins fut enveloppée, le 3 octobre, et maintint le combat dans les rues pendant quarante-huit heures. Le second jour, le général espagnol lui envoya proposer de se rendre, lui garantissant sa sûreté personnelle, et s'engageant à lui obtenir des faveurs de sa Cour. O'Higgins lui répondit qu'il « n'accepterait pas même le ciel du roi d'Espagne, et que » bien qu'il donnât quartier aux autres, il n'en demandait » pas pour lui. » Une heure après, toute la ville était en feu. « Au milieu du carnage et de l'incendie, » dit le général, « je » fis coudre une bande noire sur mon drapeau, et le feu » ayant enfin gagné la maison où nous combattions, et nos » munitions étant entièrement épuisées, nous chargeâmes » les canons avec des dollars en guise de mitraille; nous nous » fîmes jour l'épée à la main au travers des bataillons » carrés qui s'étaient formés autour de nous, et nous re-

(1) Ville considérable, située à vingt-trois lieues S. de Santiago et à six du Rio-Claro.

» tournâmes à la capitale. » On dit qu'O'Higgins perdit les deux tiers de ses soldats dans cette affaire, et qu'il n'arriva à Santiago qu'avec environ trois cents dragons. Un corps de réserve de huit cents hommes, aux ordres des deux frères de Carréra, se tinrent à deux lieues du champ de bataille, sans lui porter secours.

Les habitants de Santiago, victimes des déprédations des soldats, envoyèrent implorer la protection du général espagnol. Carréra, jugeant qu'il serait inutile de lui en disputer l'entrée, en fit démolir les ouvrages publics qu'il avait commencés, les moulins à poudre et autres établissements, brûla les registres et actes du nouveau gouvernement, et évacua la ville le 1er. octobre 1814. Le général Osorio en prit possession le 5 suivant.

Les débris de l'armée chilienne, au nombre d'environ six cents hommes, et deux mille habitants de Santiago, se dirigèrent du côté des Andes pour se retirer à Mendoza. Les Carréras, O'Higgins, MacKenna, Bénévente, Rodriguez, etc., les accompagnaient. Dans le passage de ces montagnes, où la fonte des neiges n'avait pas encore commencé, un grand nombre de femmes et d'enfants moururent de froid et de faim. Les habitants qui restèrent dans la ville n'eurent pas un meilleur sort. Une centaine des plus recommandables furent condamnés par l'ancienne chambre de l'audience royale à être relégués dans l'île de Juan-Fernandez, à cause de la part qu'ils avaient prise aux derniers événements. Après avoir ainsi purgé la ville des mécontents, il en nomma gouverneur un seigneur espagnol, nommé *Marco de Pontagil*, et reprit la route de Lima avec une partie de ses troupes.

Le général Carréra se rendit de Mendoza à Buénos-Ayres, où, désespérant du succès sans le secours des étrangers, il s'embarqua pour en aller chercher aux États-Unis. Les autres officiers chiliens restèrent à Buénos-Ayres.

Expédition libératrice du Chili. Bataille de Chacabuco. Cependant, les provinces de Buénos-Ayres, de Cujo, de Cordova, de Santa-Fé, de Paraguay, de Tucuman et de Rioja, avaient conquis leur indépendance; mais les Espagnols étaient encore maîtres du Haut-Pérou, où ils avaient concentré toutes leurs forces. Le gouvernement de Buénos-Ayres était convaincu que les intérêts des Provinces-Unies étaient inséparables de ceux du Chili, et que tant qu'il res-

terait au pouvoir des troupes royales, et que le port de Valparaïso serait ouvert à leur flotte, elles pourraient entretenir des communications suivies avec les Espagnols au-delà des montagnes. Une expédition contre le Chili fut en conséquence résolue. Pour cela, on réunit, vers la fin de 1816, une armée d'environ quatre mille hommes, qui reçut le nom d'armée des Andes (*Ejercito de los Andes*), et dont le commandement fut confié à don *José de San-Martin*. Une partie des troupes avait été tirée de la division du général Belgrano, et le reste se composait de nouvelles recrues. La cavalerie en formait la force principale.

Le général San-Martin, voulant faire prendre le change au général Marco sur son projet d'invasion, persuada au cacique Maripan d'aller lui dire qu'il avait dessein d'entrer au Chili par le passage méridional du Planchon. Il devait recevoir, pour ce service, mille cinq cents juments et d'autres présents. D'un autre côté, il envoya un exprès par celui de Uspilata, avec de fausses dépêches dans lesquelles il disait que l'armée franchirait la Cordilière par le Planchon. Le général espagnol en conclut que l'expédition arriverait par ce passage, et concentra le gros de son armée à Rancagua ; mais il n'y eut que la cavalerie aux ordres du colonel Rodriguez qui s'avança de ce côté, l'infanterie et l'artillerie s'étant acheminées par le passage de Cuévas.

Avant de se mettre en marche, San-Martin avait fait prêter aux divers corps de l'armée le serment suivant : « Unis » de cœurs, et les mains jointes, nous jurons, en présence » du Dieu éternel, par la mer, la terre et le firmament, de » ne souffrir désormais aucun tiran en Colombie, et, nou- » veaux héros spartiates, de ne jamais porter les chaînes de » l'esclavage, tant que les étoiles brilleront dans le ciel et » que le sang coulera dans nos veines ». Chaque soldat était approvisionné pour huit jours de viande broyée (*charque*), de maïs grillé, de poivre, etc., et était muni d'un *poncho*, d'un mousquet et d'un complément de cartouches. L'armée n'avait ni bagages, ni tentes, ni fourgons, ni fourrage pour les chevaux, et elle effectua en huit jours ce trajet de trois cents milles à travers des montagnes escarpées qui s'élèvent à plus de douze mille pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Pendant les quatre derniers jours, l'expédition avait éprouvé de grandes privations ; mais à son arrivée dans la vallée d'Aconcagua, les habitants accoururent à l'envi leur offrir du pain, de la viande et des fruits. Après

s'être reposée une nuit au sommet de la *Cuesta*, l'armée libératrice descendit dans la plaine de Chacabuco, où le général Marco l'attendait dans une position avantageuse, défendue des deux côtés par des éminences garnies d'artillerie. Il lui était arrivé pendant la nuit un renfort de mille hommes, et il en comptait en tout trois mille, dont mille de cavalerie, mille cent d'infanterie et trois cent soixante hussards, avec quatre pièces de campagne.

Toutes les dispositions étant prises pour le combat, le 12 février 1817, la cavalerie aux ordres du général *Soler*, qui formait l'avant-garde, fut repoussée et se replia pour attendre l'infanterie qui la suivait à un quart de mille, mais qu'elle ne pouvait apercevoir à cause du brouillard et de la poussière. Les Espagnols croyant n'avoir à faire qu'à de la cavalerie, se formèrent en carré pour la recevoir. Toutefois, à la vue de l'infanterie d'O'Higgins, le général Marco ordonna à la sienne de déployer ses lignes; mais une charge de la cavalerie de Soler, habilement exécutée, empêcha cette manœuvre, et l'ennemi attaqué à la fois de front et en queue, fut saisi d'une terreur panique et s'enfuit en désordre après une faible résistance. L'infanterie royaliste fut presque entièrement détruite et tout le bagage et l'artillerie tombèrent au pouvoir des vainqueurs.

Le président Marotto, en apprenant cette défaite, avait ordonné à un corps de mille deux cents hommes stationnés à Rancagua, d'aller renforcer l'armée du général Marco. Il fut tenu un conseil de guerre. Les troupes refusèrent de marcher de nouveau à l'ennemi, et le général et plusieurs de ses officiers furent faits prisonniers par des partis de guérillas. La nuit même de la victoire, l'armée libératrice s'avança jusqu'à Colina, où elle offrit pendant deux jours le combat aux Espagnols. Mais ceux-ci, aux ordres de Marotto et d'Éloriaga, jugèrent à propos de se retirer vers le Maypu, sans approcher de Santiago, où San-Martin fit son entrée triomphante le 15 suivant. Son armée, même après ce succès, se trouvait dans un tel état de pénurie, qu'il n'y avait ni caisse militaire, ni munitions d'aucune espèce. Les officiers eux-mêmes n'avaient pas d'argent, et le général ne possédait que deux doublons qu'il donna à un exprès chargé d'aller porter à Buénos-Ayres la nouvelle de son triomphe.

Aussitôt après son arrivée à Santiago, une députation des habitants vint lui offrir la charge de directeur suprême. Il la refusa, et leur recommanda, comme étant plus digne

de la remplir, le vainqueur de Chacabuco, don Bernardo O'Higgins (1) qui fut en conséquence élevé à cette dignité. Le gouvernement fut déclaré indépendant, et, au mois d'avril, on annonça la publication d'une constitution provisoire. Il envoya peu après 1,000 dollars de la nouvelle monnaie à don J. M. Pueyrrédon, directeur suprême de Buénos-Ayres; 1,000 au général Belgrano, commandant de l'armée buénos-ayrienne du Pérou; 1,000 à don Bernardo O'Higgins, directeur suprême du Chili, pour être distribués aux officiers de l'armée du sud, qui était alors sous ses ordres à la Conception, et autant au général San-Martin, pour ceux de l'armée de Santiago.

Les royalistes, malgré leur défaite à Chacabuco, étaient encore maîtres des provinces méridionales et entretenaient par mer des communications constantes avec le Pérou. Le nouveau gouvernement, pénétré de la nécessité de créer une flotte pour intercepter ces communications, envoya des agents aux États-Unis et en Angleterre pour acheter deux frégates et plusieurs petits bâtiments, et donna en même tems le commandement du port au capitaine *Tortel,* Français, natif de Toulon.

Le général O'Higgins prit le commandement de l'armée, au mois de mai 1817, et s'avança contre les Espagnols du midi. Ceux-ci se replièrent, à son approche, sur la Conception, où ils se renfermèrent pour attendre l'arrivée d'un corps de cinq mille hommes, sous le commandement du général Osorio, qui venait d'être nommé commandant en chef par le vice-roi du Pérou. Ce renfort, qui aborda à Talcaguana, vers le commencement de 1818, porta les forces espagnoles à neuf mille hommes de troupes bien disciplinées et équipées. L'armée indépendante ne se composait que de quatre mille cinq cents hommes d'infanterie, et de deux mille cinq cents de cavalerie, avec vingt pièces d'artillerie; encore n'étaient-ce pour la plupart que de jeunes recrues et des miliciens dont le plus grand nombre avait pour toutes armes des lances indiennes. Ces troupes, aux ordres des généraux San-Martin et O'Higgins, avaient établi leur camp dans un lieu appelé *Cancharagada*, près de Réquelme et de Rancagua, où, ayant été attaqués par les Espagnols, dans la nuit

(1) Manifeste du gouvernement, adressé au peuple du Chili, du palais directorial, le 5 mai 1818.

du 19 mars 1818, ils essuyèrent une perte considérable et furent complètement dispersés, malgré les efforts que fit le général O'Higgins pour les rallier. L'aile droite, commandée par le colonel Las Héras, ne s'arrêta que sous les murs de la Conception, à quatre-vingts lieues du champ de bataille(1). O'Higgins, qui avait eu le bras fracassé d'une balle, s'y rendit aussi, et il y fut rejoint peu après par le général San-Martin.

Ces deux chefs mirent tout en œuvre pour réorganiser l'armée. Les habitants offrirent des dons patriotiques, quelques-uns entre autres envoyèrent leur argenterie à la monnaie pour y être convertie en argent. Mais un grand nombre, désespérant du salut de l'État, s'enfuit de la capitale. et les autorités avaient eu la précaution de détruire tous les papiers publics.

Bataille de Maypu. Malgré ce désastre, qui avait répandu le découragement parmi les troupes, l'on mit bientôt sur pied une nouvelle armée que ranima la présence des généraux San-Martin et Belcarce, des colonels Las Héras et Freire et de plusieurs autres officiers distingués.

L'armée combinée des Andes néanmoins ne montait pas à plus de cinq mille hommes, la plupart de recrues et de milices; de ce nombre étaient deux mille nègres de Buénos-Ayres; ce qui n'empêcha pas San-Martin de marcher de nouveau à l'ennemi qui l'attendait dans la plaine de Maypu. Le général royaliste avait résolu de surprendre les indépendants à la faveur de la nuit; mais ceux-ci le devancèrent, commencèrent l'attaque à midi, le 5 avril, et, après six heures de combat, remportèrent une victoire décisive. Deux mille hommes de l'armée royale restèrent sur le champ de bataille, deux mille cinq cents furent faits prisonniers avec deux cents officiers, et le général Osorio parvint à se sauver difficilement avec deux cents cavaliers. L'armée royale était forte de cinq mille hommes de troupes aguerries, qui étaient arrivées d'Espagne par la route du cap Horn, et elle avait douze pièces d'artillerie de plus que les indépendants. La perte des indépendants, en tués et en blessés, s'éleva à environ mille hommes. L'artillerie et la caisse militaire tombèrent au pouvoir des vainqueurs. « Les annales de la

(1) Rapport du général San-Martin, adressé au directeur suprême des provinces de Buénos-Ayres, le 1er. avril 1818.

» guerre, » dit le bulletin chilien, « n'offrent point d'exem-
» ple d'un triomphe plus complet. Cette bataille sera aussi
» mémorable dans les annales de la révolution du Nouveau-
» Monde, que la victoire qui décida du sort de l'Europe
» dans les champs de Waterloo, le sera dans celle de l'an-
» cien (1). »

Dans le rapport qui a été publié de cette victoire, il est dit, que la ferme d'Espéjo fut prise et reprise plusieurs fois, et que même à la fin de la journée, le centre et une aile de l'armée espagnole avaient eu un avantage décidé ; mais que le régiment de Burgos, qui se trouvait à l'autre aile, et qui se composait de l'élite des troupes, ayant été entamé, fut mis en une déroute complète par une charge des grenadiers à cheval, habilement exécutée par le colonel irlandais O'Brien, au moment où il essayait de se former en bataillon carré. Une terreur panique s'empara alors de l'armée espagnole, et, dans sa fuite, la moitié fut mise hors de combat.

Cette action eut pour résultat l'expulsion presque totale des Espagnols, et l'affranchissement du Chili. Le général Osorio passa la Cuesta avec son escorte, prit la route de Melipilla à la Conception, et s'y embarqua pour le Pérou.

Le général Belcarce, à la tête d'un corps d'indépendants, s'empara sans obstacle des forts de Los Angélos et de Nacimiento, sur la frontière indienne, et se mit à la poursuite du colonel Sanchez, qui se retirait sur Valdivia avec les débris de l'armée. Les Indiens Araucaniens lui accordèrent un passage sur leur territoire pour le suivre jusqu'à cette ville, où le colonel, qui avait perdu ses bagages, et qui traînait à sa suite une multitude de femmes et un couvent tout entier de religieuses, crut devoir souscrire à une capitulation honorable qui lui fut offerte par le général indépendant, pour sauver ces malheureuses et le reste de l'armée espagnole.

Par cette capitulation, les Chiliens devinrent maîtres de tout le pays ; mais le port de Valparaïso se trouvait bloqué par la frégate *Esméralda*, de quarante canons, et par le brick *Pézuéla*. Le gouvernement s'occupa de préparer une escadre pour en faire lever le blocus. Elle se composait, 1°. du bâtiment marchand de la compagnie des Indes, *le Cumberland*, de soixante-quatre canons, acheté par les

(1) *Coreo del Orinoco*, n°. 32, 22 mai 1819.

agents chiliens en Angleterre, et qui avait reçu le nom de *San-Martin*; 2°. d'un autre de la même compagnie, *le Wyndham*, qui venait d'arriver à Valparaïso, monté de quarante-quatre canons, et qui avait pris le nom de *Lautaro* (1); 3°. du *Chacabuco*, brick américain, de dix-huit canons; 4°. de *l'Araucano*, autre brick américain de même force; et 5°. de plusieurs corsaires.

Le capitaine *George O'Brien*, lieutenant de la marine anglaise, qui avait été nommé commandant du *Lautaro*, avant l'acquisition du *Cumberland*, attaqua les deux navires espagnols, le 27 avril 1818, et emporta à l'abordage la frégate *Esméralda*. Toutefois celle-ci ayant pris feu, et le capitaine O'Brien ayant été tué d'un coup de fusil qui lui fut tiré du fond de cale, *le Lautaro* jugea à propos de se retirer. Cette action, toute infructueuse qu'elle fut, décida néanmoins le commandant espagnol à lever le blocus du port.

Le gouvernement redoubla alors d'activité pour se procurer une escadre et des officiers expérimentés. Don *Manuel Blanco Ençalada*, officier d'artillerie, qui avait été enseigne dans la marine espagnole, fut nommé amiral. Don *Francisco Diaz*, officier de la même arme, et le capitaine *Vasquez*, entrèrent aussi au service. On décida à prendre le commandement du *San-Martin*, le capitaine *Wilkinson*, qui avait été le premier lieutenant d'un bâtiment de la compagnie des Indes, et qui avait amené *le Cumberland* au Chili. On engagea pareillement le capitaine *Morris* et le capitaine *Worcester*, qui avait été maître d'un corsaire américain.

Le gouvernement reçut, à cette époque, de Buénos-Ayres, avis de l'arrivée d'une expédition de deux mille hommes partis de Cadix, à bord de neuf bâtiments de transport, et envoyée par le gouvernement espagnol pour renforcer l'armée du vice-roi de Lima. Les soldats d'un des transports, nommé *la Trinidad*, s'étant mutinés, le conduisirent à Buénos-Ayres, et se réunirent aux indépendants, auxquels ils fournirent des renseignements sur la destination de ces troupes, que convoyait la frégate *Maria-Isabella*, de cinquante canons, laquelle devait aussi protéger leur débar-

(1) L'acquisition en fut faite au moyen d'une souscription ouverte par les habitants de Santiago, et d'un emprunt négocié avec les négociants anglais de cette ville.

quement à Talcaguana. Le 9 octobre, l'escadre chilienne, portant environ deux mille hommes, aux ordres de l'amiral Blanco, mit à la voile et arriva, le 28, en vue de la frégate et des transports qui s'étaient retirés sous les batteries du fort. Il s'ensuivit un combat qui se termina par la prise de tous les bâtiments espagnols. Un tiers de leurs équipages et des soldats à bord étaient morts dans la traversée; et la frégate, après avoir débarqué ses malades, comptait à peine deux cents hommes en état de combattre. Des neuf transports partis de Cadix, sept furent capturés par les Chiliens, un autre était entré à Buénos-Ayres, et on n'a jamais su ce qu'était devenu le neuvième. L'escadre rentra à Valparaïso, le 17 novembre, avec la belle frégate *la Maria-Isabella*, qui échangea ce nom contre celui d'*O'Higgins*. Les forces navales du Chili s'accrurent aussi, peu après, de *l'Hécate*, brick de guerre anglais, appelé aujourd'hui *le Galvarino*, que le gouvernement acheta des capitaines Guise et Spry, officiers de la marine anglaise.

Les députés envoyés en Angleterre pour se procurer des officiers de marine et des matelots, ne purent accomplir leur mission à cause de la mise en vigueur d'un acte du parlement contre les enrôlements pour l'étranger; mais ils parvinrent à engager un des plus habiles officiers de la marine britannique, à accepter le poste d'amiral des forces navales du Chili. Lord Cochrane partit d'Angleterre, avec sa famille, à bord de *la Rose*, au mois d'août 1818, et, le 29 novembre suivant, il débarqua à Valparaïso, où le directeur suprême s'était rendu exprès pour le complimenter sur son arrivée. Le 22 décembre, il arbora son pavillon sur *l'O'Higgins,* et prit le commandement de l'expédition dirigée contre les royalistes du Pérou (1).

A la fin de la guerre de l'indépendance, il ne restait de l'armée des Andes que vingt-neuf chefs, trente-neuf officiers et cent soldats (2).

Déclaration d'indépendance du Chili, le 1er. janvier 1818. « La force a été la raison suprême, qui, depuis plus de trois cents ans, a imposé au Nouveau-Monde la nécessité de respecter, comme un dogme sacré, l'usurpation de ses droits, et d'y chercher l'origine de ses plus importants de-

(1) Voyez cet article.

(2) *Compendio de las campanas del ejercito de los Andes.*

voirs. Il était évident qu'un jour viendrait où cette soumission forcée aurait un terme, sans qu'il fût possible d'en assigner l'époque. La résistance du faible contre le fort, imprime un caractère de sacrilége à ses prétentions, et sert seulement à discréditer la justice sur laquelle elles se fondent. Il était réservé au dix-neuvième siècle d'entendre l'innocente Amérique revendiquer ses droits, et montrer que ses souffrances ne pouvaient avoir d'autre durée que celle de sa faiblesse. La révolution du 18 septembre 1810 a été le premier pas que le Chili ait fait pour l'accomplissement de ses hautes destinées, auxquelles il est appelé par le tems et par la nature. Ses habitants ont depuis donné des preuves d'énergie et d'une volonté ferme, en méprisant les vicissitudes d'une guerre que l'Espagne lui a intentée pour prouver que sa politique, à l'égard de l'Amérique, survivra à la destruction de tous les abus. Cette conviction leur a fait prendre la résolution de se séparer à jamais de la monarchie espagnole, et de proclamer *leur indépendance à la face du monde entier.*

» Toutefois, les circonstances de la guerre ne permettant pas la convocation d'un congrès national pour sanctionner cette expression de la volonté du peuple, nous avions ordonné qu'il serait ouvert des registres publics dans lesquels tous les citoyens de l'État pourraient consigner librement et spontanément leur vœu sur la nécessité de proclamer immédiatement notre indépendance, d'en ajourner la déclaration, ou de maintenir l'ancien ordre de choses. Le dépouillement de ces votes nous ayant fait connaître que la volonté générale était irrévocablement prononcée en faveur de la première de ces mesures, nous avons cru devoir, conformément aux pouvoirs extraordinaires qui nous ont été délégués à cet effet par le peuple, *déclarer solennellement, en son nom, en présence du Tout-Puissant, et annoncer à la grande confédération du genre humain, que le territoire continental du Chili et les îles adjacentes, constituent, de fait et de droit, un État libre, indépendant et souverain, et qu'ils sont à jamais séparés de la monarchie espagnole, avec plein pouvoir d'adopter la forme de gouvernement la plus conforme à leurs intérêts*; et, pour que cette déclaration puisse avoir toute la force et la solidité qui doivent caractériser le premier acte d'un peuple libre, nous engageons pour garants l'honneur, la vie, la fortune et toutes les relations sociales des citoyens de ce

nouvel État. Nous engageons aussi notre parole, la dignité de nos fonctions, et l'honneur des armes de notre patrie; et nous ordonnons que l'acte original soit déposé, avec les registres où sont consignés les votes des citoyens, dans les archives de la corporation de Santiago, et qu'il soit envoyé des circulaires à toutes les villes, armées et corporations, pour qu'elles le jurent sans délai, et que l'émancipation du Chili soit à jamais confirmée.

» Donné au palais directorial de la Conception, le 1er. janvier 1818; signé de notre main, et contre-signé par nos ministres et secrétaires d'état du département de l'État, du trésor et de la guerre, Bernardo O'Higgins; Miguel Zanartu, Hipolito de Villégas, José-Ignatio Zenténo (1). »

Manifeste de Bernardo O'Higgins, directeur suprême du Chili, adressé à toutes les nations, et dans lequel il expose les motifs qui justifient la révolution de ce pays et la déclaration de son indépendance, publié du palais directorial, le 12 février 1818.

« Les misérables restes des aborigènes qui ont survécu à tant de millions de victimes, et qui, répartis en différentes tribus, ont depuis mené une vie errante, dans le pays de leurs ancêtres, comme les sables mouvants du désert, et conservent toutefois, dans leur lugubre histoire, le souvenir de leurs persécutions, attestent suffisamment par les guerres qu'ils ont constamment faites sur nos frontières, guerres qui ont été pour nous une source continuelle d'alarmes, la répugnance qu'ils ont pour le joug espagnol. Quel motif l'Espagne peut-elle alléguer en sa faveur, contre la haine des naturels et contre la résistance que lui ont opposée les descendants des conquérants, du moment qu'ils n'ont plus été retenus par la crainte des cachots? Nous réclamons le droit qu'un esclave peut invoquer contre un maître cruel, le droit d'un homme qui, arrivé à l'âge de maturité, se sent la force de pourvoir à ses besoins par son travail et son industrie; le droit d'un mineur, au sortir de sa minorité, qui a la générosité de ne demander à son tuteur aucun compte de sa tutelle; le droit d'un clerc, plus riche que la personne qui l'emploie, et qui loin d'en attendre de la protection, peut au contraire lui en offrir lui-même. Ces comparaisons ne

(1) *Official documents referred to in the message of the president of the United-States, of the 17 november 1818. Washington, 1818.*

sauraient donner qu'une faible idée de nos droits. Le Chili nous appartient à titre de patrimoine; c'est ici que nous avons vu le jour, et que nous avons été initiés à la civilisation du siècle. Tous les efforts de la tirannie ne sauraient prévaloir contre ce droit imprescriptible; nous formons une société civile, aussi libre que celle que nos ancêtres ont conquise. Les provinces qui nous ont précédés dans la carrière de l'indépendance, ont déjà déroulé aux yeux du monde un tableau si hideux de nos persécutions, que les peuples ont été étonnés de nos souffrances et de notre patience. Il est donc inutile d'y revenir dans cet exposé.

» L'objet de tout gouvernement étant d'assûrer la prospérité et la sûreté de ses subordonnés, comment pourrait-on supposer un instant que le peuple de l'Amérique se serait volontairement soumis à la misère et à l'humiliation? Qui pourrait croire que les Américains, qui possèdent le sol le plus fertile de la terre, consentiraient à y vivre pour l'arroser de leurs larmes, et obéir aux édits sacriléges portés contre les productions de la nature? N'a-t-on pas déraciné nos oliviers et nos vignes (1) pour nous obliger à tirer l'huile et le vin de la Péninsule? Fallait-il voir nos côtes la proie du premier envahisseur, et l'Espagne nous enlever 50 millions de piastres en droits de douanes, sous le prétexte de les défendre, et de maintenir des escadres qui ne s'y sont jamais montrées que lorsqu'il s'agissait de commettre quelque acte d'hostilité contre nous? Fallait-il que nous fussions exclus de tout rapport avec les autres nations, pour acheter à dix ce qu'elles pouvaient nous vendre à un? Tout, jusqu'à leur littérature, était mis à l'index dans nos ports (2). Ce monopole embrassait tout, même les idées, puisqu'il proscrivait la liberté de la presse et de la pensée. Nos archives n'étaient remplies que de réglements d'étiquette concernant les appels, dits *de mille cinq cents* (3), et les *priviléges pécuniaires*, qui, à la distance de trois mille lieues de nous, se donnaient au plus offrant. Le tems n'est-il pas

---

(1) Cédule du 15 octobre 1767.

(2) Cédule du 1er. septembre 1750.

(3) Il est ici question d'un appel de la Cour suprême d'Espagne. Pour obtenir la révision d'un procès, il fallait préalablement fournir un cautionnement de 1500 réaux. Les formes de ces procédures étaient si lentes, que le peuple disait qu'elles duraient 1500 ans.

encore arrivé d'éteindre la dette que l'Amérique avait contractée envers Isabelle, pour les diamants qu'elle avait mis en gage, afin de fournir aux frais de l'expédition de Colomb? Serions-nous encore débiteurs, après les millions que nous avons envoyés à Madrid? La révolution espagnole nous a donné les moyens d'établir notre indépendance. Laisser échapper une occasion si favorable, ce serait se rendre responsable envers la postérité. Nous contenter de puiser la connaissance de nos droits dans les instructions de l'Espagne elle-même, sans les assûrer par une indépendance solide, serait un crime qui attirerait sur nos têtes l'exécration de nos fils, et l'opprobre de la génération présente.

» La nouvelle du couronnement de Ferdinand, et celle de sa captivité et des mistérieux événements de l'Escurial, d'Aranjuez et de Baïonne, nous sont arrivés presque en même tems. A cette même époque, la junte de Séville nous invita à envoyer des députés au gouvernement *central* (dénomination absurde, puisque l'Amérique ne fesait pas partie de ce centre).

» Alors, pour la première fois, l'Amérique fut déclarée *partie intégrante de la monarchie, et y ayant des droits égaux à ceux de ses autres provinces, n'étant plus ni colonie ni factorerie, comme celles que possèdent d'autres nations*. On lui apprit l'établissement des juntes provinciales, leur objet, leur forme et leurs attributions; elle entendit parler des nobles priviléges de l'homme, des principes sacrés du contrat social, des droits du peuple et de sa reprise de l'autorité souveraine exercée jusqu'alors par le roi comme son agent; mais que sa captivité le rendait incacapable de gérer plus long-tems. Enfin on lui donna l'assûrance qu'une constitution mettrait une barrière insurmontable à l'arbitraire du pouvoir et garantirait au peuple, représenté dans un congrès national, la protection égale des lois (1).

» L'idée de la souveraineté réveilla notre instinct inné d'indépendance. Néanmoins, attachés comme nous l'étions à la destinée de la Péninsule, elle formait dans nos cœurs un contraste entre nos souhaits accoutumés pour la prospérité de la métropole et la nécessité de pourvoir à notre sûreté,

(1) Ordres des 19 et 20 mars et des 30 septembre 1808; du 1er. et 22 janvier, et manifeste du 28 octobre 1809.

dans le cas où ce pays tomberait au pouvoir des armées victorieuses de la France. Au moment où nous apprenions que la plupart des ministres espagnols, des conseillers, des généraux, des nobles et des évêques avaient prêté serment aux Français (1), le gouverneur Carrasco mettait des sentinelles aux portes de tous les hommes censés dont s'honorait notre patrie, enlevait à leurs familles, pour les envoyer en exil, les Roxas, les Ovalle et les Véra, et s'environnant de baïonettes, installait de force son assesseur dans ses fonctions, et plaçait de même un officier à la tête du *Cabildo*. Ce gouverneur fut déposé par les Espagnols de Santiago, qui élurent en sa place le comte de la Conquista, le plus ancien officier de l'armée. Les *oidors*, craignant alors pour leur autorité, cherchèrent à semer la discorde entre les Espagnols et les Américains, suivant l'ordre secret qu'ils en avaient reçu le 15 avril 1810. Dans cette conjoncture, il fut proposé de tenir une assemblée, composée des personnes les plus respectables, prises dans les deux partis. Elle se réunit le 18 septembre, et établit une junte suprême qui devait gougerner le pays au nom de Ferdinand VII, et reconnaître provisoirement la régence qui venait de supplanter en Espagne la junte centrale. La pitié qu'on éprouve pour les souffrances d'un roi malheureux, le respect qu'on lui porte habituellement, et l'esprit d'imitation l'emportèrent cette fois sur le sentiment de nos droits.

» Notre nouveau gouvernement reçut l'approbation de la régence. Néanmoins, au moment où nous entretenions des relations d'amitié avec Lima; que nous envoyions nos produits à Callao; que le consulat de cette ville reconnaissait avoir reçu de nous 120,000 dollars pour le compte de l'Espagne, et le trésor 200,000, avec d'autres sommes contribuées volontairement pour venir au secours de la métropole, Paréja, comme s'il attendait que nous eussions payé notre dernier denier pour venir nous exterminer, débarque à San-Vicenté, avec son armée dévastatrice, *au nom de Ferdinand VII*.

» Alors, seulement, nous nous rappelâmes que la régence nous avait assûré qu'à ce *nom se rattacherait à jamais l'époque de la génération et du bonheur de la monarchie*,

(1) Ordres du 28 juillet 1808, du 14 février, du 23 mars et du 24 mai 1809.

***dans les deux hémisphères; et que nos destinées ne dépendraient** plus du caprice des vice-rois et des gouverneurs; qu'elles étaient entre nos mains* (1). Le peuple de la Péninsule, dîmes-nous, n'a allégué, comme motif de sa révolution, que *la force des circonstances*. Pourquoi les Américains ne seraient-ils pas aussi en droit que les Espagnols, de décider s'ils sont ou ne sont pas dans les mêmes conjonctures pressantes? Du moment que la régence et les cortès ont proclamé que la souveraineté du peuple était l'unique base de leur autorité, ils ont perdu tout droit de commander à une nation qui veut exercer la sienne. Si la souveraineté émane du peuple espagnol, et que ce peuple n'ait aucun pouvoir sur les Américains, qui, comme l'Espagne, font partie intégrante, et la principale partie de la nation, pourquoi ne pourrions-nous pas nous-mêmes représenter le roi et agir en son nom, aussi bien que ces mêmes individus qui nous traitent de rebelles? Ont-ils reçu du captif quelque commission spéciale qui ne nous soit pas arrivée avec l'ordre, rendu à Baïonne, de reconnaître la dinastie de Napoléon, auquel ils résistaient avec tant d'héroïsme? Ce qui, chez eux, est une vertu et un droit, ne peut être, pour nous, un crime. Si l'Espagne refuse de se soumettre aux Français qui veulent lui imposer la loi au nom de Ferdinand, en vertu de son abdication, à plus forte raison, avons-nous le droit de repousser ceux qui nous apportent la guerre en son nom, parce que nous l'avons conservé à la tête de notre gouvernement, et que nous avons accordé une reconnaissance, qu'ils ne méritaient pas, à des individus parjures à leurs principes.

» C'est ainsi que nous fûmes détrompés sur le véritable sens de ces théories aussi brillantes que captieuses, et que nous découvrîmes sur le revers du talisman que, sous le prétexte de rétablir Ferdinand sur le trône, ils cachaient le dessein perfide de nous imposer, à nous et à notre postérité, un esclavage plus affreux encore que celui sous lequel nous gémissions déjà. Comment en effet peuvent-ils justifier la mesure qui ordonnait la fermeture de toutes les écoles? Ils voulaient sans doute que nous ne fussions occupés qu'à leur envoyer des hommes, de l'argent, des provisions et des protestations de notre aveugle obéissance (2). Alors nous jetâmes un coup-d'œil sur la carte :

(1) Manifeste du 14 février 1810.
(2) Ordre du 30 août 1810.

nous considérâmes la situation naturelle et politique de l'Espagne, et nous fûmes surpris que, depuis tant d'années, nous n'eussions pas tiré le rideau sur cette comédie où les acteurs, placés sur un théâtre formé par un petit angle de l'Europe, avaient forcé à une admiration silencieuse un monde tout entier, sans le fatiguer ou le dégoûter par l'uniformité d'une intrigue toujours tortueuse et dont le dénouement devait nécessairement amener l'explosion de mille foudres sur la tête des spectateurs. Nous réfléchîmes, et nous nous dîmes à nous-mêmes : Faut-il que vingt-deux mille lieues carrées de pays, et un million d'habitants, aussi sobres et animés du même courage que les Araucaniens, soient éternellement maintenus dans la dépendance de l'ancien hémisphère, qui lui mendie sa ressource, qui vit par nous, qui périrait sans nous, et qui, ensuite, tourne contre nous les armes que nous lui avons données? Depuis quand la distinction, dans les relations sociales, est-elle passée à ce dégré d'absurdité? Ne peut-on pas nous montrer aujourd'hui l'estropié secouant ses béquilles, la bouche de l'enfant changeant en sang le lait de sa nourrice pour le lui cracher au visage, et le nécessiteux voulant donner des ordres à son bienfaiteur? D'où vient cette législation qui s'oppose à ce que l'âge mûr, le jugement sain, la richesse, le mérite, la supériorité de forces, et mille autres éléments favorables à la liberté individuelle, puissent obtenir l'indépendance pour une nation toute entière?

» Qui a dicté ce code qui ordonne aux offensés de respecter les traîtres et les ingrats, et rend les crimes de ces derniers méritoires? Et qui nous a aveuglés au point de ne pas voir les cruautés de l'Espagne, même lorsqu'elle prétend nous accorder impudemment ses faveurs? Appelés aux cortès, où l'on nous garantit une *égale représentation*, il ne faut, dans la Péninsule, que 30,000 habitants pour élire un député, et nous, qui sommes un million, nous suffisons à peine pour en nommer un seul! Là, le suffrage est populaire; ici, il est à la merci du président et des corporations! Là, les formes de l'élection sont invariables; ici, chaque courrier nous en apporte de nouvelles, pour que nous ne puissions jamais être représentés que par des *substituts*, choisis aussi légalement que les députés du congrès de Baïonne. Les uns sont totalement inconnus au peuple, dont ils se disent les représentants; d'autres en sont ouvertement repoussés, et il n'en est pas un seul qui réunisse les titres nécessaires ou qui

n'ait été élu par l'influence péninsulaire (1). Là, le commerce est libre avec toutes les nations ; ici, nos ports sont fermés, même aux navires de l'Angleterre, à l'alliance de laquelle l'Espagne est redevable de toute sa puissance ; et cette dernière a l'impudence de déclarer nul et non-avenu le décret du 17 mars 1809, qu'elle juge trop favorable à la liberté du commerce (2). Là, tous les ouvrages périodiques étrangers, les productions littéraires, les opinions des hommes d'état et des philosophes, jadis étouffées par la terreur despotique et aujourd'hui regardées comme la voix de la nature et un élément de civilisation, circulent librement dans tous les pays. Chez nous, on a proscrit jusqu'aux productions nationales, la liberté de la presse, et les écrits qui traitent de la révolution d'Espagne, et on ne nous donne à lire que les journaux ministériels de la régence, qui recommandent à l'*inquisition* la vigilance la plus scrupuleuse (3), et qui prétendent que pour éclairer le Chili, il faut seulement y envoyer une vingtaine de missionnaires pour compléter le nombre de ceux qui se trouvent à Chillan (4), *afin que la sainte religion ne s'y perde pas faute de ministres.* Tel est, en 1810, le grand sistème d'égalité et d'élévation qu'on nous offre ; telles sont les expressions de flatterie qu'on a substituées aux fourberies, à l'aide desquelles on est parvenu jadis à arracher, aux innocents Indiens, leurs trésors, et c'est à l'aide de cette flatterie qu'on veut aujourd'hui amortir nos sentiments et notre instinct, en l'accompagnant de la persuasion des baïonnettes, pour nous exterminer si nous nous avisions de ne pas croire à la sincérité des promesses de nos cruels ennemis.

» Le cri de l'indépendance a été le résultat des remords soulevés dans nos cœurs par la justice et par la vue de nos maux. Dans l'espoir de réduire nos agresseurs par les armes de la persuasion, nous avons différé l'accomplissement de cet acte que commandent aujourd'hui la nature, le siècle et nos succès. Nous avons combattu, et nous sommes sortis vainqueurs de la lutte. Nos armes, couvertes de gloire dans

---

(1) Ordres du 6 octobre 1809 et du 29 mars 1810.

(2) Ordres du 27 juin et du 10 juillet 1809.

(3) Cédules du 1er. janvier 1809 et ordres du 31 avril 1810.

(4) Ordres des 13 et 19 juillet 1810.

les champs de Yerbas-Buénas, San-Carlos, el Roble, Conception, Talcaguana, Cucha, Membrillar et Quéchéréguas, nous conduisirent à cette crise, où, les forces du nouveau général Gainza circonscrites dans les étroites limites de Talca et presque anéanties, nous eussions pu imposer des conditions à l'homme qui nous avait apporté la constitution espagnole, ce pacte dicté par l'artifice, et qui, sous le voile apparent de la liberté, ne couvrait que des conditions d'esclavage pour l'Amérique, qui n'avait pas concouru à sa formation, et qui, d'ailleurs, n'aurait pu être représentée par ses trente et un substituts, dont la voix eût été étouffée par les cent trente-trois membres de la députation espagnole. Nous voudrions condamner à un éternel oubli cette époque fatale où les intrigues du perfide Espagnol luttaient contre la magnanimité et la franchise du caractère chilien. Qui se serait imaginé que ce conflit, si favorable à notre entreprise et si funeste à la soi-disant *armée nationale*, aurait produit les capitulations du 3 mai 1814? Il nous répugne de les analiser. Il suffira de rappeler qu'après avoir été ratifiées par notre gouvernement, garanties par la médiation du commodore Hillyar qui avait reçu, à cet effet, des pouvoirs du vice-roi du Pérou, et acceptées par le général en chef de l'armée de Lima, après la retraite de nos troupes, la remise des prisonniers et la proclamation solennelle de la paix, l'ennemi resta à Talca à ourdir de nouvelles trahisons, au lieu de l'évacuer en trente heures, comme il en était convenu. Gainza eut à peine quitté notre ville et franchi le Maule, qu'il mit tout en œuvre pour réparer ses pertes. Il enrôla des recrues, réunit et disciplina une seconde armée qu'il cantonna dans la province de la Conception, et dépensa ainsi l'argent qui lui avait été remis pour dédommager les habitants, victimes de la guerre. Il accapara tous les fonds, nomma des juges, et, en un mot, se déclara seigneur et maître de cette même contrée, qu'il s'était engagé d'évacuer en deux mois, jusqu'à l'arrivée d'Osorio, qui renouvela les hostilités, et menaça de tout mettre à feu et à sang, si nous ne nous soumettions à discrétion (1) et si nous refusions d'accepter le pardon que nous offrait son visir (2). Il n'était plus tems de se fier aux caresses du lion qui cachait ses griffes

(1) Sommations du 20 août 1814, datée du Chillan.

(2) Proclamation et pardon du vice-roi de Lima, le 14 mars.

dans les plis de l'étendard des combats. Nous connaissions les conséquences du pardon accordé à Mexico, Vénézuéla, Quito, Huanuco et dans le Haut-Pérou. Ces sommations excitèrent nos alarmes; mais, dans quelles circonstances? au moment où nous venions de recevoir la nouvelle de la restauration de Ferdinand, son décret qui annulait la régence, les cortès, leurs ordres et leurs constitutions, et maintenait dans leurs fonctions les autorités des deux hémisphères.

» Les commissaires, chargés de la destruction de l'Amérique, ont toujours suivi une marche invariable; son anéantissement a été leur objet constant, et peu leur importait que ce fût au nom de la constitution ou en celui de Ferdinand. La justice, vertu immuable et toujours la même dans tous les tems et sous tous les climats, peut-elle reposer sur des bases contradictoires et sur des intérêts discordants? Non, ce n'est pas la justice qui a valu au tiran la victoire du 2 octobre 1814; ce n'est pas elle qui l'a porté à mettre le feu à l'hospice où se trouvaient nos soldats blessés; ce n'est pas elle qui lui a commandé de faire tirer sur les victimes qui avaient cherché un asile dans les églises de Ramagua. La justice n'a pu autoriser la violation du sanctuaire de la religion et de l'innocence. La justice n'a pas couvert de sang les routes de Talcaguana à la capitale, pour que des cadavres servissent à indiquer le chemin qui conduisait au quartier-général des Sicaris, où nos citoyens les plus recommandables, errants dans les montagnes, furent contraints de se livrer entre les mains de leurs ennemis, pour être déportés sur le rocher de Juan-Fernandez. La justice n'a pas aiguisé les poignards qui ont frappé les neuf malheureux, massacrés par les féroces assassins de Quito, sous prétexte de conspiration. Ce n'est pas la justice qui a plongé dans les casemates (1) tant de citoyens respectables, arrachés à leurs familles sans aucune forme de procès. Ce n'est pas la justice qui a fait dresser, sur la place publique, les quatre échafauds qui en ont été enlevés à la suite du triomphe du 12 février 1817, dont nous célébrons l'anniversaire (Chacabuco).

» Le Chili a obéi à son appel; l'acte solennel du 1er. janvier 1818 est l'expression du vote individuel et le résultat des délibérations de chaque famille. Tous ses citoyens courent à

(1) Cachots affreux de Callao.

l'envi aux armes pour défendre cette grande charte. Une armée de douze mille vétérans, soutenue par sa milice, tel est le gage assûré de l'éternelle durée de notre indépendance. *Signé*, Bernardo O'Higgins ; Miguel Zanartu, *secrétaire d'État* (1). »

Prise de Valdivia par l'amiral Cochrane. Lord Cochrane s'étant rendu à la baie de Talcaguana, le 22 janvier 1820, y laissa la frégate *l'O'Higgins*, et s'avança pour reconnaître le port de Valdivia, avec la goëlette chilienne *le Montésuma*, qui portait pavillon espagnol. La rivière de Callacalas, qui forme ce port, a quatre lieues de large vis-à-vis de la ville, et seulement une demi-lieue à son embouchure. Cet étroit passage était défendu par quatre forts, et une batterie placée au Morro-Gonzalès, hérissés de cent pièces de canon, dont les feux se croisent sur tous les points. Lord Cochrane pénétra, à la faveur de son pavillon, si près de la ville, qu'il fut abordé par l'officier de santé qui lui donna des renseignements sur l'état des forts et de la place. Il retourna alors à Talcaguana pour faire les dispositions nécessaires au succès de l'attaque qu'il méditait. Ayant communiqué son projet au général Freire, celui-ci lui envoya deux cent cinquante hommes, sous le commandement du major Beauchef pour l'aider dans l'entreprise. Le 30, *l'O'Higgins, l'Intrépide* et *le Montésuma* mirent à la voile avec ces troupes, et arrivèrent, le 2 février, à dix lieues au sud de Valdivia, où les soldats furent tous embarqués sur les petits bâtiments. L'amiral ayant donné ordre au commandant de *l'O'Higgins* de se tenir à l'écart jusqu'au lendemain matin, alla aborder, après le coucher du soleil, à la baie de l'Anglais, où il débarqua son monde. Les soldats s'avancèrent sur deux rangs jusqu'aux palissades qu'ils escaladèrent, et attaquèrent si vigoureusement le premier fort, qui était situé à l'extrémité d'un promontoire, et défendu par six bouches à feu qui commandaient le rivage, qu'ils l'enlevèrent en quelques minutes. De là, lord Cochrane marcha contre celui de Corrail, le plus fort de tous, qu'il emporta de même, avec

(1) Nous avons omis, en traduisant ce document, divers passages qui traitaient des événements politiques de l'Espagne. Il est extrait du *Report of Theodoric Bland, Esq. commissioner to South America*, soumis au congrès des États-Unis le 15 décembre 1818, et publié dans les pièces officielles du gouvernement, à Washington.

toutes les batteries d'Avanzada, de Barros, d'Amargos et de Chorocomayo, situées sur la rive gauche du fleuve. Le colonel don *Fausto del Hoyo* (1) y fut fait prisonnier avec les débris du régiment de Cantabres, qu'il commandait; sa perte fut considérable, et celle des indépendants ne fut que de six hommes tués et dix-huit blessés. La frégate s'étant présentée le lendemain matin à l'embouchure du fleuve, sous pavillon indépendant, les garnisons des forts de la rive droite évacuèrent précipitamment la ville, en abandonnant leurs munitions, la caisse militaire, etc., qui tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Cette action hardie, « résultat heureux du plan le mieux concerté, et le plus audacieusement et le plus valeureusement exécuté, » fut entreprise par trois cent cinquante hommes contre deux mille pourvus de cent bouches à feu. Lord Cochrane songea d'abord à raser les fortifications et à embarquer l'artillerie et les munitions; mais « je ne pus, » dit-il dans son rapport au ministre de la guerre, « me résoudre à laisser sans défense le port le plus sûr et le plus beau que j'eusse vu dans l'Océan-Pacifique, et dont les fortifications ont dû coûter plus d'un million de dollars » (2). Le 2 mars, les habitants de Coquimbo envoyèrent une adresse de félicitation au directeur et à l'amiral sur la prise de Valdivia; et, le 14 août, le gouvernement vota des médailles aux vainqueurs, et conféra à leur chef une propriété de quatre mille quadrats de superficie, provenant de terres confisquées aux environs de la Conception.

Attaque de Chiloé. Encouragé par la prise de Valdivia, lord Cochrane résolut de tenter une attaque contre Chiloé, où commandait le colonel *Quintanilla*, officier aussi habile que déterminé. Dans cette intention, il alla reconnaître le port de San-Carlos, et sonder les dispositions des habitants, avec la goëlette *Montésuma*, et le transport *Dolorès*; il prit terre le 17 février, dans la baie de Huechucucuy. Les soldats et les marins de *l'O'Higgins* et de *l'Intrépide*, enlevèrent les trois batteries extérieures qui défendent le fort, et dont

(1) Cet officier était arrivé au Chili avec l'expédition partie de Cadix. Il avait auparavant suivi le général La Romana dans le nord de l'Allemagne et en Danemark.

(2) Lettres de lord Cochrane, des 5 et 6 février 1820, adressées à don Jose Ignacio Zénténo, ministre de la guerre et de la marine. Voyez aussi l'introduction au journal d'une résidence au Chili pendant l'année 1822, par madame Maria Graham. Londres, 1824.

ils chassèrent environ trente fantassins et soixante cavaliers. Mais s'étant égarés, à cause de l'obscurité de la nuit, dans des chemins presque impraticables, ils s'arrêtèrent jusqu'au point du jour, et donnèrent ainsi le tems aux miliciens de se réunir, en si grand nombre, dans le fort d'Aguy, qu'il devenait impossible de s'en emparer avec la poignée d'hommes dont lord Cochrane pouvait disposer. Il se rembarqua avec perte de quatre tués et de dix blessés (1). »

Lord Cochrane retourna à Valdivia pour s'occuper de la sûreté de cette place, et expulser les Espagnols de la province voisine. Il distribua à cet effet des armes aux habitants, et envoya le colonel *Beauchef* (2), avec une centaine d'hommes, du côté d'Osorio, pour s'emparer de cette ville, dont la garnison de Chiloé tirait des provisions. Beauchef fut accueilli avec joie par les Indiens. Dans son rapport officiel à l'amiral, il dit avoir embrassé plus de mille caciques avec leurs suites. Le 26 février, il arbora le pavillon chilien sur le château d'Osorio, que les Espagnols avaient évacué pour se retirer à Chiloé. Il y trouva de l'artillerie, quarante mousquets et des munitions. Après cette expédition, lord Cochrane fit voile pour Valparaïso.

Défaite et mort de Carréra. Don José Carréra trouva moyen d'acheter aux États-Unis cinq vaisseaux de guerre, des armes et des munitions pour douze mille hommes d'infanterie, et des sabres et des pistolets pour deux mille de cavalerie (3). Il décida à le suivre une foule d'artisans, munis de leurs outils, soixante-dix officiers français et anglais, et un grand nombre de marins. Lorsqu'il eut fait toutes ces dispositions, il mit à la voile pour Buénos-Ayres, où il avait laissé plusieurs officiers qu'il se proposait de prendre à bord. Mais, à son arrivée dans ce port, il fut arrêté, ainsi que ses officiers; et les capitaines de trois vaisseaux de son escadre, ayant appris son arrestation à l'entrée de la Plata, retournèrent aux États-Unis. Les deux frères de don José, qui étaient prisonniers sur parole à Buénos-Ayres,

---

(1) Lettre de lord Cochrane au ministre de la marine, datée de Chiloé, le 19 février 1820.

(2) Français de naissance.

(3) Le montant de cet achat devait être remboursé en droits sur les marchandises américaines importées au Chili après l'établissement de son indépendance.

parvinrent à s'échapper, et gagnèrent Mendoza, déguisés en muletiers. Trahis dans cette ville par un domestique, ils furent arrêtés et chargés de chaînes par ordre du général San-Martin. Le général Carréra, qui avait été relégué à bord d'un brick de guerre, s'enfuit dans un bateau que lui fournit le commandant de ce navire, qu'il avait su intéresser en sa faveur, et arriva à Montévidéo, où il fut parfaitement reçu par le général Lecor. Toutefois, le général Puyrrédon ayant donné ordre de l'incarcérer peu de jours après, il se sauva à Entre-Rios, où il fut favorablement accueilli par Ramirez, gouverneur de cette province pour Artigas. Celui-ci, néanmoins, recommanda à Ramirez de s'assûrer de sa personne et de le lui envoyer à son quartier-général sur la frontière du Brésil; mais le gouverneur éluda cet ordre, sous prétexte que don José était son ami, qu'il le connaissait pour bon patriote, et qu'on pourrait utiliser ses talents dans la guerre contre les *Porténos*, ou habitants de Buénos-Ayres. Cependant ses deux frères, don Juan et don Luis, furent exécutés à Mendoza, par le gouverneur Lururiago; et le général apprit le même jour leur mort, celle de son père qui avait succombé au chagrin, la confiscation de tous ses biens, sa mise hors la loi, comme traître à la patrie, et l'emprisonnement de son épouse, Dona Mercédès, et de sa sœur, Dona Jabiéra, à Buénos-Ayres.

Don José-Miguel Carréra, et Bénévidéis, à la tête d'environ cinq cents hommes, firent une guerre active et cruelle au général Freire et à d'autres chefs indépendants, dans le midi du Chili. Mais ayant été complètement battus à la *Punta del Médano*, le 31 août 1821, Carréra et vingt-quatre de ses officiers furent faits prisonniers et conduits à Mendoza, où il furent tous passés par les armes. La plupart de ses parents et de ses amis furent jetés en prison ou bannis, et d'autres se retirèrent dans les forêts et les montagnes, où ils demeurèrent cachés jusqu'au mois de septembre 1822, qu'une amnistie leur permit de rentrer dans leurs foyers. Don José Carréra était âgé de trente-cinq ans (1).

(1) L'appendice du voyage de madame Graham au Chili contient une notice intéressante sur la vie du malheureux Carréra, écrite par un Irlandais, M. Yatès, un de ses officiers, qui, après sa mort, fut renfermé avec son ami, M. Doolet, dans les prisons de Callao. Relâchés à la demande des Anglais, ils sont entrés

Lord Cochrane se démet du commandement de l'escadre chilienne, et quitte le pays. A son retour à Valparaïso, l'amiral écrivit une lettre au directeur suprême, pour se plaindre de ce que, l'escadre sous ses ordres n'ayant pas été pourvue des provisions nécessaires, il s'était vu dans la nécessité d'en enlever à l'ennemi à Pisco et à Santa. Il représentait aussi que ses efforts pour prendre la Pruéba dans la rivière de Guayaquil avaient été rendus inutiles par le manque de soldats; que le but secret de l'expédition, concertée à Santiago, avait été rendu public; que ses marins n'avaient pas reçu leur solde, et qu'on les avait frustrés de l'argent des prises qui leur appartenait; enfin, que si le gouvernement n'accomplissait pas ses promesses à l'égard de l'escadre, qu'elle aurait bientôt cessé d'exister. Ces considérations, et d'autres circonstances pénibles, ajoute-t-il, m'ont décidé à me démettre de mon commandement. Les autorités du Chili l'ayant invité à le conserver, en l'assûrant qu'il allait être pris des mesures énergiques pour préparer le grand armement projeté, l'amiral se confiant à leurs promesses, consentit à reprendre le commandement de l'escadre. Le directeur suprême lui offrit, au nom de la république, la terre qu'il possédait dans la province de la Conception, en récompense de ses importants services. Lord Cochrane la refusa; mais pour donner une preuve de son attachement au pays et de son intention d'y résider, il acheta la propriété de Quintéro, à huit lieues au nord de Valparaïso.

S'étant assûré que le port de Herradéra, compris dans les limites de ses possessions, était préférable à celui de Valparaïso pour les vaisseaux de l'État, il offrit au gouvernement une certaine étendue de terrain pour y établir un arsenal et un dépôt maritime. Toutefois, le gouvernement, soupçonnant qu'il avait fait l'acquisition de cette terre pour entretenir un commerce de contrebande par la baie de Quintéro, qui offrait un excellent mouillage, autorisa le fiscal à réclamer la propriété de Quintéro, en vertu d'une loi espagnole non abrogée, qui donnait à l'État la priorité sur tous les acquéreurs ou réclamants quelconques, d'une propriété dont il payait la somme demandée. Mais, suivant les termes employés par le fiscal, le bien et les effets de la personne étaient

---

depuis au service de l'empereur du Brésil. Cette notice comprend 96 pages.

compris. *El gobierno,* disait-il, *tiene derecho de ocupar à los bienes de individuos siendo para il uso publico :* le gouvernement a le droit de prendre possession de tous les biens d'un individu, s'ils sont nécessaires au service public. L'amiral adressa alors une note à ce sujet au directeur suprême, et offrit de nouveau sa démission. Mais, satisfait des excuses du directeur suprême, et cédant aux instances du général San-Martin, il consentit à prendre le commandement de la troisième expédition dirigée contre le Pérou (1). L'ordre de confiscation de son bien fut révoqué avant son départ; mais les droits du gouvernement n'en restèrent pas moins consignés dans les archives publiques.

Le 4 janvier 1823, lord Cochrane publia, à Quintéro, les deux adresses suivantes, l'une aux habitants du Chili, et l'autre aux négociants d'Angleterre et des autres nations, qui commercent avec les ports de l'Océan-Pacifique.

« Chiliens, mes compatriotes!

» L'ennemi commun de l'Amérique a succombé au Chili. Votre drapeau tricolor parcourt paisiblement l'Océan-Pacifique, dont vous vous êtes assûré l'empire par vos sacrifices. Des discordes intestines agitent encore votre patrie. Il ne m'appartient pas d'en rechercher les causes, ni d'en accélérer ou d'en retarder les effets. Tout ce que je puis faire, c'est d'espérer que le résultat en sera favorable à tous les partis. Chiliens! vous avez chassé de votre territoire les ennemis de votre indépendance : ne souillez pas cet acte glorieux en encourageant la discorde, en excitant l'anarchie, le plus grand de tous les maux. Consultez la dignité à laquelle votre héroïsme vous a élevés; et s'il faut que vous adoptiez quelque mesure pour consolider votre indépendance, prenez votre jugement pour guide, agissez avec prudence, et que la raison et la justice président à vos décisions.

» Il y a maintenant quatre ans que la cause sacrée de votre indépendance m'a appelé parmi vous. Je vous ai aidé à la conquérir; je l'ai vue établie; il ne s'agit plus que de la conserver.

» Je vous quitte pour un tems, afin de ne pas me laisser entraîner dans des affaires étrangères à mes devoirs, et pour

(1) Voyez cet article.

des raisons sur lesquelles je garderai le silence, de crainte d'encourager l'esprit de parti.

» Chiliens ! vous savez que l'indépendance s'acquiert l'épée à la main. Apprenez aussi que la liberté est fondée sur la bonne foi et sur les lois de l'honneur; et que ceux qui s'en écartent sont vos seuls ennemis, au nombre desquels vous ne compterez jamais COCHRANE. Quintéro, 4 janvier 1823. »

« Messieurs, je ne puis quitter ce pays sans vous exprimer la satisfaction que j'éprouve en voyant l'étendue qui a été donnée à votre commerce, par l'accès libre accordé à tous les peuples, des ports de ces vastes provinces, auxquelles l'Espagne s'arrogeait autrefois un droit exclusif. L'escadre, qui lui assûrait ce monopole, a cessé d'exister; et le pavillon triomphant de l'Amérique méridionale indépendante sillonne aujourd'hui l'Océan, en protégeant entre les peuples ces relations qui sont la source de leur richesse, de leur puissance et de leur bonheur.

» Si, pour atteindre ce grand but, il a fallu imposer quelques restrictions, elles ont toujours été sanctionnées par la pratique des nations civilisées du globe; et quoiqu'elles aient pu frustrer les intérêts immédiats d'un petit nombre qui désirait tirer parti des circonstances, il est du moins satisfesant d'apprendre que ces intérêts ont seulement été ajournés pour le bien général. S'il s'en trouvait, néanmoins, qui crussent avoir à se plaindre de ma conduite, je les invite à me le faire connaître par les journaux et à signer leurs griefs, pour me procurer une occasion de leur répondre plus particulièrement.

» J'espère que vous me rendrez la justice de croire que je n'ai jamais songé à quiter ces parages, tant qu'il restait quelque chose à faire pour votre avantage et votre sûreté. COCHRANE (1). »

Exécution du chef royaliste, Bénévideis, et destruction de son parti. Ce chef, fils d'un inspecteur de Quirihué, près de la Conception, avait été soldat dans la première armée indépendante. Fait prisonnier par les royalistes, il embrassa leur cause, et fut arrêté peu après par le colonel Mac Kenna, qui l'envoya au quartier-général pour y être jugé comme déserteur. Il parvint toutefois à se sauver et rejoignit les royalistes. Après la bataille de Maypu, où il avait vaillam-

(1) *Journal of a residence, etc., by Maria Graham*, p. 342.

ment combattu, il fut de nouveau fait prisonnier. Condamné à mort, on crut qu'il avait été fusillé avec plusieurs autres, lorsqu'on le vit reparaître et s'enrôler dans l'armée de San-Martin. Cependant, comme on le surveillait de près, il passa encore une fois du côté des Espagnols, où, guidé par la vengeance, il se rendit coupable de cruautés atroces : il livrait les malheureux prisonniers à la barbarie des Indiens, ou les égorgeait de sang-froid. « Son plus grand plaisir, dit madame » Graham, était d'inviter les captifs à un festin et de les voir » ensuite fusiller dans sa cour. » Il déclara, dans une lettre, qu'il écrivit au général Priéto, après la prise de Lima, « qu'il » combattrait contre le Chili tant qu'il lui resterait un seul » soldat, quand même le roi et la nation auraient reconnu » le nouveau gouvernement ». Comme il manquait de munitions de guerre et de bouche, il équipa un corsaire avec lequel il courait sur tous les pavillons. Toutefois, voyant l'impossibilité de tenir plus long-tems, le 1er. février 1822, il s'embarqua dans un petit bateau pour tâcher de gagner quelque port espagnol. Le manque d'eau l'obligea à relâcher à Topocalma, où il fut arrêté. Transféré de là à Santiago, il y fut condamné à mort le 21, et conduit, le lendemain, la corde au cou et attaché à la queue d'une mule, sur la place publique, où il fut pendu. On lui coupa la tête et les mains pour les envoyer aux villes du sud où il avait commis tant d'horreurs. Le directeur suprême, O'Higgins, pardonna à tous ses partisans.

Révolte des exilés dans l'île de Juan Fernandez, et abandon de la colonie par le gouvernement espagnol. Après l'occupation du Chili par l'armée du général Osorio, tous ceux qui s'étaient prononcés contre le gouvernement royal, furent exilés à l'île de Juan-Fernandez. « A notre arrivée » dans cette île, » dit un officier anglais (1), « nous trouvâmes » soixante vieillards vénérables, accoutumés jusqu'alors au » luxe et à la magnificence d'un palais, réduits à la der- » nière misère et sur le point de mourir de faim. Le village » où ils sont relégués, près de la baie de Cumberland, est » commandé par une petite batterie, défendue par une cen- » taine de soldats mal armés et misérablement vêtus. » Un autre voyageur (2) dit qu'il était défendu aux exilés de cul-

---

(1) *Lieut. Shilliber's narrative of the Britain's voyage to Pitcairn's Island*, p. 153 et 154, *Taunton*, 1817.
(2) Madame Graham, etc., pag. 345 et 350.

tiver des légumes ou des fruits, et que, pour les empêcher de se procurer de la viande, on avait lâché des chiens dans les bois pour détruire les bestiaux qui s'y trouvaient. Une insurrection y éclata en 1821. Un Américain du nord, nommé *Brandt*, arrêta le gouverneur, désarma la garnison; et les prisonniers avaient formé le projet de se sauver dans les bateaux d'un baleinier des états, lorsque celui-ci fit voile pour Valparaïso, et instruisit les autorités de la révolte. Toutefois, le gouvernement ayant donné ordre d'abandonner l'établissement, la garnison en fut retirée et le fort démantelé. La république du Chili a depuis revendiqué la possession de cette île, et elle a défendu, en 1822, à qui que ce fût, de s'établir, de tuer le bétail et de couper du bois dans l'île.

Traité d'union, d'alliance et de confédération perpétuelle entre la Colombie et le Chili, conclu à Santiago, le 21 *octobre* 1821. La république de Colombie et l'État du Chili s'engagent mutuellement, dans la paix comme dans la guerre, à soutenir par leur influence et par leurs armes, tant sur terre que sur mer, leur indépendance contre l'Espagne ou toute autre nation qui voudrait les asservir; et d'assûrer, après la reconnaissance de leur indépendance, la prospérité mutuelle, l'harmonie parfaite et la bonne intelligence entre leurs peuples, sujets et citoyens, et les autres puissances qui jugeront convenable d'établir des rapports avec eux. (Art. 1.)

Dans cette intention, la république de Colombie et l'État du Chili concluent un traité d'alliance et d'amitié durable, pour leur défense commune, l'établissement de leur indépendance et de leur liberté, leur bien-être mutuel et général, et leur tranquillité intérieure, s'engageant à se porter mutuellement secours, à repousser en commun toute attaque ou invasion qui compromettrait en quelque manière leur existence politique. (Art. 2.)

La république de Colombie et l'État du Chili s'engagent à se fournir réciproquement le contingent de troupes de terre et de mer qui sera fixé par des plénipotentiaires nommés à cet effet. (Art. 3 et 4.)

En cas d'invasion, les deux parties pourront entrer à main armée sur le territoire l'un de l'autre, en se conformant toutefois aux statuts, ordonnances et lois; et les frais de ces expéditions seront déterminés par des conventions séparées, dans le délai

d'une année, à partir de la cessation des hostilités. (Art. 5.)

Les sujets et citoyens des deux États pourront entrer librement dans les ports et sur le territoire l'un de l'autre, et en sortir de même; ils n'y seront assujétis qu'aux droits établis, y jouiront de tous les droits civils et des priviléges commerciaux; et les navires et productions territoriales de l'une ou l'autre des parties contractantes, ne devront payer de droits plus élevés sur les importations et les exportations pour ancrage ou tonnage, que ceux qui sont fixés ou pourront l'être par la suite pour les navires nationaux; ils s'engagent à fournir toute assistance, en leur pouvoir, aux vaisseaux de guerre et aux bâtiments marchands qui arriveraient dans les ports de l'une ou l'autre nation, et étendent la juridiction de leurs cours maritimes à tous les corsaires, naviguant sous le pavillon de l'une ou de l'autre, et aux prises qu'ils auront faites, pourvu qu'ils ne puissent convenablement atteindre le port de leur destination, ou qu'il y ait eu des excès commis contre le commerce des nations neutres avec lesquelles les deux États désiraient entretenir des rapports d'amitié. (Art. 6, 7, 8 et 9.)

Les deux parties s'engagent à faire cause commune contre les hommes turbulents et séditieux, ennemis des gouvernements légitimement établis par le peuple, et à employer tous les moyens en leur pouvoir pour rétablir le bon ordre et l'autorité des lois. (Art. 10.)

Tout individu accusé de trahison, de sédition, ou de tout autre crime, qui se serait réfugié sur le territoire de l'un ou de l'autre État, ainsi que les déserteurs de l'armée et de la marine, devront être livrés aux autorités du pays aux lois duquel ils sont passibles. (Art. 11.)

Pour écarter toutes les difficultés tendantes à interrompre l'harmonie et la bonne intelligence entre les États, elles seront aplanies par deux plénipotentiaires nommés de part et d'autre. (Art. 12.)

Les deux parties s'engagent à interposer leurs bons offices auprès des autres États de l'Amérique ci-devant espagnole, pour les décider à entrer dans ce traité d'union, d'alliance et de confédération. Lorsque cet important objet aura été accompli, il sera tenu une assemblée générale des États américains, composée de leurs plénipotentiaires respectifs, autorisés à cimenter d'une manière solide et durable, les rapports intimes qui doivent exister entre eux. Ce congrès leur servira de conseil dans les circonstances difficiles, de

point d'union dans le cas de commun danger, de fidèle interprète de leurs traités publics lorsqu'il s'élèvera des difficultés à cet égard, et cour d'appel et de médiateur dans leurs disputes et leurs différends. Les deux États s'engagent à donner aux plénipotentiaires toute l'assistance dont ils auront besoin, et que commandent les égards que se doivent réciproquement les pays amis, et le caractère sacré et inviolable de ces plénipotentiaires, s'ils jugeaient convenable de se réunir sur un point quelconque de la Colombie et du Chili. L'exercice de la souveraineté nationale des deux parties contractantes ne sera pas interrompu par cette ligue, pour ce qui aura rapport à leurs lois, à leur gouvernement et à leurs relations avec les puissances étrangères; mais elles sont convenues de n'accéder à aucune demande d'indemnité, de tribut ou exaction quelconque, que le gouvernement espagnol, ou tout autre en son nom, ou comme son représentant, leur adresserait pour l'abandon de ses anciens droits sur ces pays; de ne conclure, soit avec l'Espagne, soit avec toute autre puissance, aucun traité préjudiciable à leur indépendance, s'engageant de maintenir partout, et dans toutes les occasions, leurs intérêts réciproques, avec la dignité et l'énergie qui conviennent à des nations libres, indépendantes, amies et confédérées. (Art. 13, 14, 15 et 16.)

Ce traité sera ratifié dans l'espace de trois jours par l'État du Chili, avec le consentement de l'honorable convention nationale, conformément à l'art. 4, chap. 3, titre 5 de la constitution provisoire, et par la république de Colombie, aussitôt qu'il aura reçu l'approbation du sénat, en vertu de la loi rendue par le congrès, le 13 octobre 1821.

Fait à Santiago de Chili, le 21 octobre 1822, la douzième année de l'indépendance de la Colombie, la treizième de la liberté du Chili, et la cinquième de son indépendance.

Signé par les honorables *Joaquin Mosquéra* et *Arboléda*, membres du sénat de Colombie; et par le Dr. *don Joaquin Echéverria* et le Dr. *don José-Antonio Rodriguez*, le premier, chargé des départements du gouvernement et des relations extérieures, et l'autre, de ceux des finances et de la guerre.

Ce traité fut promulgué par Francisco de Paula Santander, de l'ordre des libérateurs de Vénézuéla et de Cundinamarca, décoré de la croix de Boyaca, général de division, vice-

président de la république de Colombie, et chargé du pouvoir exécutif, etc. (1).

1822. Le 22 juillet, le directeur suprême O'Higgins procéda à l'ouverture du congrès national. Dans le discours qu'il prononça à cette occasion, on remarque les passages suivants : « Pendant les cinq années, » dit-il, « qui se sont à » peine écoulées depuis la victoire de Chacabuco, on a formé » une armée qui a été affranchir le Pérou et protège aujourd'hui nos libertés; une marine qui a anéanti la puissance » de nos ennemis dans l'Océan-Pacifique, et un trésor qui a » doublé ses revenus. » « J'ai reçu, » ajoute-t-il, « la patrie » esclave; je vous la rends libre et couronnée de lauriers, » mais faible encore. C'est à vous à l'instruire, à l'élever, à » l'enrichir, à l'agrandir : de quelle prospérité, en effet, » peut-elle jouir sans lumières et sans lois? J'ai toujours » pensé qu'il fallait adopter un gouvernement représentatif; » mais l'opinion s'est prononcée en faveur d'un seul magistrat dépositaire du pouvoir exécutif, et dont l'autorité » sera circonscrite dans de certaines bornes. »

Après ce discours, le directeur remit ses pouvoirs au président, qui l'en investit de nouveau au nom de l'assemblée.

Constitution provisoire. Le 23 juillet 1822, la convention préparatoire, composée de vingt-trois membres, fut installée au Chili. Son premier acte fut de maintenir don Bernardo O'Higgins dans la charge de directeur suprême, de nommer don Ignacio Zenténo ministre de la guerre et de la marine, à la recommandation du général San-Martin ; don Irragua, chef du département des finances, et don Joaquin Echéverria ministre d'état et de la justice. Le directeur, aidé de ce conseil, prépara une forme provisoire de gouvernement, qui devait servir jusqu'à l'établissement du sistème représentatif. Cette constitution et le nouveau tarif furent soumis à la délibération du congrès, qui les discuta, depuis le mois de juillet jusqu'au 23 octobre, que la *constitution politique* du Chili fut promulguée.

Religion. La religion catholique, apostolique et romaine est déclarée celle de l'État à l'exclusion de tous les autres cultes.

Naturalité. Sont réputés Chiliens, tous ceux qui sont nés

(1) *Iris de Vénézuéla*, 17 octobre 1823.

dans le pays, ou qui sont nés de parents chiliens hors de la république; les étrangers mariés à des filles du Chili, après une résidence de trois ans, et les étrangers qui y font valoir un capital d'au moins 2,000 dollars, après cinq ans de résidence. Tous les Chiliens sont égaux devant la loi, et sont citoyens du jour où ils ont atteint l'âge de vingt-cinq ans, ou qu'ils auront été mariés; toutefois à partir de l'année 1833, il faudra, pour être admis à ce droit, savoir lire et écrire. La qualité de citoyen se perd, 1°. par la naturalisation en pays étranger; 2°. par l'acceptation d'un emploi sous un autre gouvernement; 3°, par une sentence légale qui ne serait pas rapportée; 4°. par une absence du pays, pendant plus de cinq ans, sans permission. Le droit de cité est suspendu lorsqu'il y a interdiction, incapacité morale ou phisique, insolvabilité, ou dilapidation des deniers publics. Il en est de même des serviteurs à gages, des vagabonds ou de ceux qui ont été l'objet d'une condamnation judiciaire.

Gouvernement. Le gouvernement est représentatif. Le pouvoir législatif appartient à un congrès, l'exécutif à un directeur, et le judiciaire aux tribunaux.

Le *congrès* se compose de deux chambres, un sénat et une chambre des députés. Le premier est formé de sept membres, choisis au balottage par les députés, et dont quatre au moins doivent appartenir à cette assemblée; des ex-directeurs, des ministres d'état, des évêques de la république, ou, à leur défaut, du chef reconnu de l'église, d'un ministre du tribunal suprême de justice, de trois officiers de l'armée, nommés par le directeur, du délégué directorial du département où le congrès s'assemble, d'un docteur de chaque université, de deux négociants, de deux propriétaires de terres, dont le capital ne pourra être moindre de 30,000 dollars, ces derniers sont au choix des députés. Le sénat reste en fonction aussi long-tems que durent les pouvoirs du directeur, c'est-à-dire six ans. Il est permanent.

Chambre des députés. Les membres en sont élus annuellement, à raison d'un député par chaque mille cinq cents individus. Tout citoyen âgé de plus de vingt-cinq ans, et tout militaire sans commandement, sont éligibles comme électeurs. Outre ces qualifications, les députés doivent posséder un fonds de terre de la valeur de 2,000 dollars, ou être natifs du département pour lequel ils sont élus. La session commence le 18 septembre et dure trois mois. Les membres

prêtent serment en présence du directeur. Celui-ci leur demande : « Jurez-vous, devant Dieu et sur l'honneur, de
» remplir fidèlement vos augustes fonctions, de ne consentir
» de lois que celles qui auront pour but le bien de la nation,
» la liberté politique et civile, la sûreté des personnes et des
» propriétés, et les autres objets sur lesquels vous êtes ap-
» pelés à prononcer, et qui vous sont prescrits par la cons-
» titution? » Les députés répondent : « Nous le jurons. » « S'il
» en est ainsi, » reprend alors le directeur, « que Dieu vous
» éclaire et vous défende; sinon vous êtes responsables de-
» vant Dieu et la nation. »

Pouvoir exécutif. Il est exercé par un directeur élu pour six ans, et rééligible une seconde fois pour quatre ans de plus. Il doit être né au Chili, et y avoir résidé durant les cinq années qui ont immédiatement précédé son élection. Il ne peut avoir moins de vingt-cinq ans accomplis. Sa nomination appartient aux deux chambres du congrès; les deux tiers des suffrages suffisent pour valider son élection. Il commande l'armée et la marine, conclut des traités avec les nations étrangères, fait la paix ou la guerre, et, concurremment avec le sénat, il présente aux évêchés et à toutes les autres dignités ou bénéfices ecclésiastiques; dispose des deniers publics; nomme les ambassadeurs, les ministres, les secrétaires d'état et les juges de district; et a le droit de faire grâce ou de commuer les peines. S'il meurt dans l'intervalle des sessions du congrès, le gouvernement est exercé par une régence, jusqu'à ce que la législature ait pourvu à son remplacement. Le directeur dépose les noms des membres de la régence, sur un papier signé et scellé, dans une boîte à trois clefs, qu'il remet à trois personnes différentes, le 12 février, le 5 avril ou le 13 septembre.

Ministres d'État. Ils sont au nombre de trois, savoir : le secrétaire des relations extérieures, celui de l'intérieur, et le ministre de la guerre et de la marine Le directeur peut, s'il le juge convenable, charger une seule personne de deux de ces ministères.

Gouvernement intérieur. Les anciennes intendances sont abolies. Le territoire est divisé en départements et en districts. Les affaires civiles et militaires de chacun, sont placées sous la direction d'un délégué, nommé par le directeur et le congrès, et qui est chargé de la subsistance des cours de justice, des douanes, etc., et des *cabildos* ou conseils de

ville; mais il n'a pas le droit d'en arrêter les membres sans l'autorisation du directeur.

Pouvoir judiciaire. Il consiste dans des cours inférieures et en une cour suprême de cinq juges, dont les membres reçoivent un traitement fixe, et d'autres émoluments. Il y a aussi une chambre d'appel composée de cinq membres.

Il ne pourra être établi au Chili aucune institution inquisitoriale, et l'instruction publique y sera encouragée par des écoles et une université nationale.

Cette constitution ne changea rien aux lois du pays; elle abolit l'esclavage, assûra des droits égaux à tous les citoyens, restreignit les priviléges des majorats, priva le clergé de tout pouvoir temporel, et le déclara justiciable des lois civiles et criminelles du pays.

Le directeur O'Higgins, voulant qu'elle reçût la sanction du peuple, déclara que tout homme exerçant une honorable industrie, et contre lequel il ne s'élevait aucune prévention, aurait le droit d'émettre son opinion à l'égard de la constitution, devant le conseil, le juge ou le notaire du lieu de son domicile, et ce nouveau code fut ainsi établi à la pluralité des suffrages.

1822. *Réglements commerciaux.* Valparaïso est déclaré le seul port libre; mais les navires étrangers peuvent toucher à Coquimbo, à Talcaguana, à Valdivia, à San-Carlos de Chiloé, et aller charger du cuivre à Guasco et à Copiapo, avec une licence du gouvernement. Les petits ports, tels que ceux de Concon, Quintéro, etc., sont fermés au commerce extérieur, et les navires nationaux ne pourront y relâcher lorsqu'ils arriveront d'un pays étranger. Les droits sur les bâtiments étrangers sont de quatre réaux par tonneau; les baleiniers ne paient rien, non plus que les bâtiments employés au cabotage; les navires nationaux, venant d'un pays étranger, sont assujétis à un droit de deux réaux par tonneau. Tous les bâtiments à un seul mât paient cinq dollars pour pilotage, ancrage, etc.; ceux à deux mâts, dix dollars, et à trois mâts, quinze; les navires nationaux et les baleiniers étrangers, la moitié de ces droits. Les officiers des douanes sont ou stationnaires ou ambulants; ces derniers ont droit d'arrêter les marchandises et de les inspecter partout où ils les rencontrent. Le seul passage libre et autorisé à travers les Andes est celui de la vallée de Santa-Rosa. Toutes les marchandises importées de ce côté, doivent

être visitées à Mendoza, où il sera délivré aux propriétaires un certificat à cet effet. Les droits sur les articles d'importation sont exorbitants et équivalent presque à la prohibition, bien qu'il n'y ait guère d'autres manufactures dans le pays, que des chapelleries, des poteries et des brasseries de petite bière. On y a adopté le code maritime anglais pour le réglement de toutes les affaires de la marine.

L'établissement d'un gouvernement représentatif, qui était le grand objet du directeur, échoua bientôt par l'influence de la junte ou conseil d'État, composé de cinq membres, que lui-même avait choisis, en 1818, parmi les hommes les plus capables et les plus influents de la nation. Ceux-ci, élus à vie, possédant la confiance de l'aristocratie, jouissant du titre de *très-excellents*, et d'un traitement de 2,000 francs par an, étaient déclarés inviolables, pouvaient se réunir quand et où bon leur semblait, et fesaient juger toutes les plaintes portées contre eux, par une commission qu'eux-mêmes désignaient à cet effet. En cas de mort ou d'absence pour quelque affaire de l'État, ils étaient remplacés par un subdélégué. L'évêque Rodriguez (1), qui vivait alors dans l'exil, était représenté au conseil par un suppléant. Peu après la promulgation de la constitution, les sénateurs ayant formé le projet de rendre leur charge inamovible et héréditaire, le directeur crut devoir se soustraire à leur contrôle, en les appelant, suivant l'usage diplomatique, à des dignités plus élevées, et en leur retirant ensuite leurs commissions. Il en envoya un en mission auprès du Pape; il en chargea un autre d'une ambassade secrète auprès du gouvernement de Lima; un troisieme était absent; le quatrième se démit de ses fonctions; mais le cinquième céda à regret, et protesta ensuite vivement contre la proclamation du directeur, qui convoquait un congrès national.

Peu après la promulgation de la nouvelle constitution, la jalousie et les craintes des Chiliens furent excitées par des rumeurs sur les spéculations des ministres, qu'on accusait d'accaparer tout le sucre du pays, d'imposer un droit de huit dollars par quintal sur cet article, et d'avoir les mêmes intentions à l'égard du tabac et des liqueurs spiritueuses venant de l'étranger. Lorsque le directeur se rendit à Valparaïso pour payer la flotte, le général San-Martin alla à San-

(1) Il retourna prendre possession de son siége en 1822.

tiago où il fut reçu par une garde d'honneur et logé dans le palais directorial. L'aristocratie en prit ombrage. Le tarif, qui avait pour but d'empêcher la contrebande et d'encourager l'industrie nationale, était impopulaire, aussi bien que toutes les mesures prises par le congrès. L'opinion publique était si fortement prononcée contre le ministère, que le tremblement de terre du 19 novembre fut regardé comme un effet de la colère divine. D'autres circonstances occasionèrent un grand mécontentement dans le district de la Conception. Les troupes du général Freire, commandant militaire de la province, qui venaient de terminer une guerre longue et pénible, étaient sans vêtements, et le ministère persistait à leur refuser même les moindres secours, quoiqu'il leur fût dû douze mois d'arrérages. Dans cette position critique, le général crut devoir vendre des licences pour l'exportation du blé du port de la Conception, afin de fournir aux besoins de ses soldats. D'un autre côté, les habitants du district de Coquimbo se plaignaient de ce qu'on avait entièrement négligé leurs mines. Une convention provisoire, qui se tint à la Conception, le 22 décembre, dressa un acte d'accusation contre l'assemblée de Santiago, pour s'être déclarée le premier congrès représentatif du Chili.

Dans cet état de choses, le général Freire, aidé de plusieurs personnages influents, parmi lesquels se trouvaient des amis de Carréras, réunit une assemblée qui déclara illégales la constitution et les lois rendues sous l'administration d'O'Higgins, et prononça la séparation de la Conception et de Coquimbo du reste du Chili. Cette junte convoqua alors un congrès provincial, auquel accéda le peuple de Coquimbo; le gouverneur fut déposé, et un partisan des Carréras fut nommé à sa place. Cette assemblée déclara cependant que ces mesures n'étaient pas dirigées personnellement contre le général O'Higgins, mais contre ses ministres qui avaient tout fait pour décréditer son administration, surtout depuis qu'il avait donné son assentiment à la conduite de lord Cochrane. Sur ces entrefaites, les troupes du général Freire franchirent le Maule dans leur marche vers la capitale. Le 22 décembre, elles arrivèrent à Illapel, et vers la fin de janvier à Aconcagua, d'où il en fut envoyé une partie à Quillota pour s'en assûrer les habitants. Ceux-ci ne furent pas long-tems à se déclarer, car la garnison de cette place et celle d'Aconcagua avaient déjà refusé d'obéir à l'ordre que le directeur leur avait transmis de marcher contre les révoltés.

Le 23 janvier 1823, il se tint une assemblée des chefs des mécontents à Santiago, chez le gouverneur-intendant Guzman. Cet officier et le commandant de la garde d'honneur allèrent trouver le directeur suprême, et l'invitèrent à se démettre de l'autorité entre leurs mains. O'Higgins s'y refusa avec indignation, malgré leurs menaces. Il lui fut alors proposé de la déposer dans celles d'une junte, composée de don *Agustin Eyzaguirre*, don *Fernando Errazuris* et don *José Miguel Infante*. Le directeur y consentit, à condition que la junte convoquerait, sans délai, un autre congrès national, auquel elle remettrait son autorité temporaire; et que si, dans l'intervalle de six mois, les différends survenus entre les provinces du pays n'étaient pas aplanis, la junte cesserait ses fonctions, et le pouvoir retournerait au peuple. Un traité fut signé à cet effet par le directeur et don *Mariano Egaña* (1) pour les habitants de Santiago. Il fut convenu que les pouvoirs de la nouvelle junte seraient définis par trois citoyens, dont l'un était le père de M. Egaña. On procéda aussitôt à son installation. Don Mariano Egaña fut nommé ministre d'État et de la marine, et don *Agustin Vial* ministre des finances et de la guerre.

Cependant, le général Freire s'avançait du côté du sud avec des forces imposantes, tandis que le général Bénévento marchait avec les Coquimbaniens de celui du nord. Les troupes du directeur lui jurèrent fidélité et promirent de le soutenir; mais, ne voulant pas exposer sa patrie à une guerre civile, que sa résistance rendait inévitable, il aima mieux abdiquer. La junte convoqua alors le congrès. Le général San-Martin partit pour Mendoza; le général O'Higgins prit la route de Valparaïso, dans l'intention de s'y embarquer pour le Pérou. Toutefois, la veille de son arrivée, le général Freire étant entré inopinément dans le port avec *l'Independencia* et deux transports, portant environ quinze cents hommes aux ordres du colonel Beauchef, fit arrêter O'Higgins; mais, à la demande des principaux habitants de la ville, il le remit bientôt en liberté. O'Higgins avait formé le projet de se retirer en Irlande, la patrie de ses ancêtres, et l'aurait exécuté, si Zenténo ne l'eût retenu sous prétexte de lui faire rendre compte des dépenses du trésor.

Le général Freire marcha aussitôt avec ses troupes vers

(1) Nommé depuis député du Chili à Londres.

Santiago. Il établit son camp dans la plaine de Maypo, à quelques milles au Sud de la ville, et refusa d'y entrer, alléguant que son unique ambition était d'assûrer à la nation un gouvernement électif et représentatif. Pour prouver la sincérité de ses intentions, il recommanda au peuple de limiter la durée des fonctions du directeur à deux années, et rejeta l'offre qui lui en fut faite par la junte et ses partisans. Néanmoins, le 31 mars, il fut tenu une nouvelle convention qui députa auprès de lui les trois plénipotentiaires de Santiago, de la Conception et de Coquimbo (1), pour insister sur son acceptation de l'autorité directoriale. Il y consentit, le 1er. avril (2). Le sénat, composé du directeur, du secrétaire Alamos et autres, fut autorisé à dresser un acte d'union des trois grandes divisions territoriales de l'État.

L'adresse de la junte, qui exerça l'autorité suprême jusqu'à la réunion du sénat, présente un triste tableau de discorde et d'anarchie. Il y est dit « que la province de Santiago, jusqu'au Cachapoel, avait reconnu l'autorité de la junte; que le district de Maule s'était réuni à celui de la Conception, et que Colchagua, après avoir imité son exemple, était rentré dans son ancienne situation..... Un pays divisé en districts, détachés et régis par administrations municipales, élus de mille manières différentes, ne peut espérer jouir de la tranquillité intérieure, et encore moins établir des relations extérieures satisfesantes.... A Casa-Blanca (3), le peuple s'est armé contre le lieutenant-gouverneur, et Quillota a vu les enfants du sol tremper leurs mains dans le sang les uns des autres..... D'un autre côté, l'armée libératrice, qui comptait dans ses rangs les vainqueurs de Chacabuco et de Maypo, avait été battue par le général Canterac..... Il est impossible de concevoir une situation plus déplorable que celle de l'échiquier public. Une dette de plus d'un million, dont le paiement est d'une urgence absolue,

---

(1) Juan Egaña, Manuel Novoa et Manuel-Antonio Gonzalez.

(2) Voici les titres qu'on lui décerna : « *El ciudadano Ramon Freire y serrano, teniente general de los ejércitos de la patria, condecorado con las medallas de oro de Chacabuco y Maypu, y premio de Carampangue, almirante de la escuadra nacional, gran oficial y presidente de la legion de merito de Chile, y Director supremo de la república* ».

(3) Ce village de l'ancienne province de Quillota, fut élevé au rang de ville par un décret directorial.

plus de quarante mille dollars avancés pour parer aux exigences du moment, et une dépense mensuelle quintuple des recettes du trésor, c'en est assez pour jeter le désespoir dans nos âmes..... L'escadre, à laquelle nous devons indubitablement la destruction de la tirannie, est actuellement désarmée dans nos ports..... La police a cessé d'exister dans le pays; et il en est de même des autres établissements d'utilité publique pour l'encouragement du commerce, de l'exploitation des mines, de l'agriculture et de l'industrie..... L'armée est confiée au général Freire, dont quatorze ans de succès non interrompus et de glorieux faits d'armes, qui ont illustré la nation, prouvent assez le patriotisme et la modération. »

Expédition du colonel Beauchef, contre les Indiens, en 1823. Après les victoires décisives de Chacabuco et de Maypo, et la prise de Valdivia, par lord Cochrane, un grand nombre d'Espagnols s'étaient enfuis chez les Indiens, et les avaient excités à la guerre contre les provinces méridionales du Chili. Pour les intimider et les contraindre à livrer ces réfugiés, on fit marcher contre eux trois cents hommes d'infanterie, aux ordres du colonel *Beauchef*. Le 16 décembre 1822, l'expédition partit de Valdivia, dans des canots, et remonta la rivière de Très-Crucès, vers le rendez-vous indiqué sur la frontière indienne. Chaque soldat était muni d'un fusil et d'une baïonnette, de soixante cartouches, d'un habillement complet en grosse toile, d'une peau de mouton pour coucher dessus, et d'un *poncho*, pour porter en tems de pluie, et servir de couverture pendant la nuit. Ils n'avaient ni bagages ni tentes, et ils comptaient pour se nourrir sur les Indiens amis et les vivres qu'ils enleveraient aux ennemis. Après quatre heures de navigation, ils arrivèrent au petit fort de Très-Crucès, à sept lieues de Valdivia, sur la rive septentrionale. Là, ils montèrent à cheval et traversèrent une épaisse forêt jusqu'à San-José, lieu du rendez-vous, à cinq lieues de Très-Crucès, où le major Rodriguez, avec l'infanterie, le capitaine l'Abbé, avec sa compagnie de cavalerie et environ soixante Indiens du voisinage, étaient campés. Le 18, l'expédition se mit en route. Vingt Indiens formaient l'avant-garde, à trois cents pieds environ du gros de la troupe; venait ensuite la cavalerie, suivie de l'infanterie, le reste des Indiens composant l'arrière-garde. Après une marche de sept lieues dans un pays bien boisé et bien arrosé, ils firent halte sur l'emplacement du petit village de

Cheshe, que le major Rodriguez avait réduit en cendres en 1821. On arrêta près de là un Indien, domestique de *Pédro Xaramillo*, qui dit que son maître se rendait à Valdivia, pour se constituer prisonnier des autorités du nouveau gouvernement. Le père de cet Espagnol, connu des Indiens sous le nom de *Calcaref*, s'était réfugié parmi eux après la prise de Valdivia, et avait accompagné le parti qui avait surpris le fort de Las-Crucès, en 1821, massacré la garnison et brûlé le village voisin. Telle était sa haine pour les indépendants, qu'il tua de sa main le commandant du fort, qui était son parent. Un de ses fils venait d'être pris au moment où il cherchait à passer dans l'île de Chiloé avec des lettres de son père; un autre commandait un corps d'Indiens sous ses ordres, et un troisième avait encouru son indignation par son attachement pour la cause des indépendants. Le colonel Beauchef renvoya l'Indien auprès de son maître pour l'assûrer de sa protection, et dire au père que son fils aîné était prisonnier, mais qu'on lui accorderait la vie s'il persuadait à *Palacios*, autre réfugié entreprenant, de mettre bas les armes avec ses partisans.

L'expédition continua sa route, passa auprès de plusieurs chaumières indiennes entourées d'enclos bien cultivés, et arriva, après une autre journée de marche, à *Calfacura*, résidence d'un puissant cacique de ce nom, qui avait d'abord prêté son appui aux réfugiés; mais qui, ayant été fort maltraité par le major Rodriguez, était devenu patriote. Il adressa aux Chiliens un long discours pour s'excuser de sa conduite passée, et leur fit présent de cinq bœufs gras.

L'expédition comptait alors deux cents auxiliaires indiens. Continuant sa marche, le 20 décembre, l'espace de cinq lieues à travers une épaisse forêt, elle arriva, le 21, sur les bords d'une belle rivière, qui se dirigeait vers la mer, et qu'elle passa à gué, sans difficulté, dans un endroit où son lit était encombré de rochers. Elle entra alors dans une vallée, à l'ouest de laquelle on voyait le volcan embrasé de Villa-Rica. Le colonel Beauchef s'attendait à rencontrer en cet endroit un renfort de mille Indiens avec des provisions; mais, à sa grande surprise, il n'y vit pas même le moinbre vestige d'habitations. Toutefois, le 22, des indigènes lui amenèrent quatre bœufs, et lui apprirent que le village de *Pitovquin*, qui s'élevait dans cette belle vallée, avait été détruit à cause de l'attachement de ses habitants à la cause des indépendants. C'étaient des réfugiés espagnols qui avaient

excité les tribus voisines à commettre cet acte d'hostilité. Tout le pays présentait en effet des traces d'une culture récente; des pommes de terre et des fèves y poussaient dans un état sauvage, les pommiers et les poiriers pliaient sous le poids des fruits; et la terre était entièrement couverte de fraises d'un goût délicieux.

Le colonel Beauchef, informé de l'approche de Palacios, résolut de le surprendre. Il détacha à cet effet cent fantassins, cinquante cavaliers et tous les auxiliaires indiens, sous la conduite du major Rodriguez, et se tint sur les derrières avec le reste de sa troupe, dans l'intention de traverser la rivière et de marcher sur *Borroa,* où il croyait que l'ennemi avait établi son quartier-général. Cinquante Indiens envoyés en reconnaissance, furent repoussés et se replièrent sur la cavalerie, qui elle-même opéra sa retraite sur l'infanterie. Rodriguez se trouva alors dans une position très-critique. Toute sa troupe était renfermée dans un petit espace entouré d'escarpements chargés de bois, d'où il n'y avait d'issue que par un passage dont l'ennemi s'était emparé du côté de la Barranca, et par un autre fort étroit, placé vis-à-vis, et qui conduisait à un bois situé au-dessus. Résolu de forcer le passage, il forma son infanterie en ligne, avec sa cavalerie sur la droite, et les Indiens sur la gauche, et s'avança ainsi en bon ordre. L'ennemi s'enfuit après la première décharge de mousqueterie, avec perte de trente morts, et franchit la rivière dans des canots. Du côté des indépendants, il n'y eut qu'un homme de tué et un blessé. Quelques prisonniers, tombés au pouvoir des vainqueurs, furent tués sur la route à coups de baïonnettes.

Le 25 décembre, un parti de fourrageurs arrêta le vieil Espagnol, père de Pédro Xaramilla. C'était un homme d'une soixantaine d'années. On apprit de lui que l'ennemi, qui s'était présenté le 23, se composait de deux cent cinquante Indiens, avec Palacios et ses partisans qui allaient donner le *malon* aux Indiens de Pitovquin, c'est-à-dire les surprendre, les piller et les égorger. Ce vieillard ayant ensuite fait connaître la retraite de Palacios, le capitaine *Tupper* partit avec un fort détachement pour s'en saisir; mais ce chef avait déjà pris la fuite. Il y trouva trois jeunes femmes, dont deux filles de Calcaref, un enfant espagnol et deux Indiens. Ces derniers furent mis à mort. Plusieurs vaches, avec leurs veaux, furent aussi amenés au camp, et le vieillard, en les voyant, ne put retenir ses larmes, parce que,

disait-il, c'était l'unique ressource de sa famille. Le 26, le plus jeune de ses fils, âgé d'environ vingt ans, dont les jambes étaient paralisées, y fut aussi apporté sur un brancard.

Rodriguez, n'ayant pu rencontrer Palacios, partit le lendemain pour Pitovquin. Il fut résolu de passer la rivière, et de pénétrer dans le Borréa, pays habité par une tribu belliqueuse d'Indiens, appelés *Vinges*, et qui ressemblent par les traits et la complexion, aux habitants du nord de l'Europe. La rivière avait trois quarts de mille de large, le courant en était fort rapide, et il n'y avait qu'un seul canot, qui pouvait à peine porter six hommes, pour la franchir. Néanmoins, le 30, toute la troupe en avait effectué le passage. A son arrivée dans la plaine voisine, elle reçut la visite de plusieurs caciques et de leur suite, au nombre d'environ cent cinquante personnes, qui venaient l'assûrer de leur soumission et de leur amitié.

Le colonel Beauchef continuant sa marche, le 1er. janvier 1823, se présenta le lendemain devant le *Malal*, ou retraite fortifiée des Indiens, qui était située sur une éminence défendue par des palissades de huit ou neuf pieds de hauteur. Il y avait sur le devant un fossé profond, et les côtés en étaient protégés par un précipice escarpé. Mais les réfugiés et les Indiens n'eurent pas plus tôt vu avancer la compagnie de grenadiers, qu'ils prirent la fuite, après avoir tiré quelques coups de fusil. Les vainqueurs y trouvèrent plusieurs femmes et enfants, trois cents moutons, des chevaux, des bœufs, des porcs, etc. Les soldats ayant reçu la permission de tuer et de détruire tout ce qui appartenait à l'ennemi, mirent le feu aux chaumières et aux plantations.

Cependant le colonel envoya deux femmes et leurs enfants proposer au cacique de se rendre à son camp, lui promettant entière sûreté pour lui et sa suite, et de le laisser partir aussitôt qu'ils auraient conclu un arrangement ensemble. Ce chef, nommé *Millan*, se fiant à sa promesse, se rendit à son invitation, et il fut signé un traité avec les caciques des tribus ennemies, par lequel ils s'engagèrent à livrer Palacios et ses partisans, et à vivre désormais en bonne intelligence avec les patriotes. L'expédition reprit alors le chemin de Valdivia, où elle arriva le 13 suivant. Les articles de ce traité ont été depuis religieusement observés (1).

---

(1) Journal du Dr. *Thomas Leighton*, chirurgien en chef de

Nouvelle constitution adoptée par le congrès, en 1823, sous le gouvernement du général Freire.

Pouvoir exécutif. Le pouvoir exécutif est confié à un directeur suprême, dont le devoir est de promulguer et de faire exécuter les lois du pays; il est assisté de trois ministres et d'un conseil d'État; il lui faut le consentement de ce dernier pour pouvoir proposer de nouvelles lois, et il doit demander celui du sénat pour organiser et employer les forces de terre et de mer, qu'il ne peut, en aucun cas, commander; pour conclure des traités d'alliance, de paix et de commerce; pour nommer les agents diplomatiques, et les employés du gouvernement, et les officiers de l'armée, au-dessous du grade de lieutenant-colonel; la nomination des officiers d'un grade inférieur lui appartenant exclusivement; et il peut renvoyer tous les employés de l'administration pour cause d'incapacité ou de malversation: dans ce dernier cas, il doit les déférer aux tribunaux; il nomme ses ministres, avec l'approbation du sénat, et a le droit de faire grâce ou de commuer les peines après avoir pris à cet égard l'avis du même corps.

Conseil d'État. Il se compose de sept membres, dont un dignitaire de l'église, un général de l'armée, un inspecteur des rentes, deux juges de la Cour suprême de justice, et deux directeurs de l'*économie nationale*. Ce conseil s'assemble deux fois la semaine dans le palais du directeur, avec lequel il se concerte sur toutes les affaires importantes, sur les nouvelles lois, les finances, la nomination ou le renvoi des ministres, etc.

Le *sénat* est formé de neuf membres élus pour six ans; mais ce terme peut se prolonger indéfiniment. Ses attributions sont de sanctionner ou de rejeter toutes les lois proposées, de veiller à leur exécution, et, pour cela, d'invalider tous les actes du directeur qui leur seraient contraires, d'approuver les réglements et ordonnances de tout corps et établissement public, la formation des villes, les traités de paix et de commerce, et les déclarations de guerre avec le consentement de la chambre nationale; de surveiller l'éducation de la jeunesse et la morale publique; de récompenser le mérite, et, pour cet objet, de tenir un registre des ser-

---

l'expédition, publié dans le chapitre XXIV du Voyage de M. Miers.

vices et des qualités personelles des individus, sur lequel on aura soin de distinguer les hommes d'un mérite ordinaire (*bene meritos*), de ceux qui en sont doués à un dégré héroïque (*en grado heróico*).

Chambre nationale. Dans toutes les occasions importantes, on convoque, au lieu d'un congrès représentatif, une assemblée de représentans, dont le nombre ne peut être moindre de cinquante ni dépasser deux cents. Cette assemblée se renouvelle chaque année par huitième, et est tenue de résider dans la ville où le sénat se réunit. Un des ministres d'État, le secrétaire d'État, et le fiscal ou procureur-général en choisissent vingt-cinq par ballottage, sur la liste totale, et la session de ce comité se réduit à deux séances, qui ne doivent pas s'étendre au-delà des deux jours qui suivent sa convocation. Le premier, il reçoit les lois et le message du rapporteur, et le second, il discute et détermine la matière. Il approuve ou rejette les lois qui lui sont envoyées par le sénat, prononce sur la guerre ou la paix, les emprunts et les contributions; connaît des différents dégrés de mérite des citoyens, et nomme le tribunal de censure de la presse.

Assemblées électorales. Elles se tiennent dans chaque canton ou paroisse de deux cents habitants, et ont pour but d'élire ou de rejeter, comme *bene meritos*, les citoyens qui leur sont présentés par des magistrats compétents. Elles ont le droit de demander au pouvoir exécutif le renvoi de tout fonctionnaire public qui aurait abusé de sa situation.

La *presse* est déclarée libre, quoiqu'il y ait un tribunal de censure composé de sept membres, et que tout ce qui est destiné à la publication doive être soumis préalablement à un comité de conseillers littéraires : l'auteur peut appeler de sa décision au tribunal. Les lois défendent toute intervention dans les matières de religion ou le sistème de morale approuvé par l'Église, et l'on prépare un code de morale où seront définis les devoirs des citoyens.

Décret du sénat conservateur et législatif qui investit le directeur-suprême d'une dictature provisoire, rendu le 21 juillet 1824. Le sénat, ayant pris en considération les circonstances difficiles où la nation se trouve placée, lesquelles exigent la concentration des différentes branches de l'administration, et plus d'expédition dans les affaires publiques, décrète que S. E. le directeur suprême sera chargé exclusivement du gouvernement de l'État durant trois mois.

Le sénat déclare, à partir de ce jour, ses fonctions suspendues, pour que S. E. puisse pourvoir plus efficacement à tous les besoins et faire exécuter la constitution de l'État; et, dans le cas où il se présenterait des difficultés insurmontables qui exigeraient la suspension ou la modification d'un de ses articles, il pourra prendre sur lui de le faire, et à l'expiration des trois mois, il convoquera un congrès général de la nation (et il est en cela pleinement autorisé par le sénat), où il se concertera avec l'autorité législative actuelle, qui se réunira de nouveau.

Décrété et signé par Ramon Freire, Fernando Errasuris, Juan Égaña, Augustin Eyzaguirre, José Antonio Ovalle, Diégo-Antonio Élizondo, José-Tomas Ovalle, Joaquin Priéto, et le Dr. Gabriel Ocampo, secrétaire.

Peu après la promulgation de la nouvelle constitution, les habitants de Coquimbo et de la Conception se plaignirent de ce que les maux qu'elle devait détruire existaient encore et s'étaient même accrus. Ils ajoutaient qu'ils n'avaient ni voix ni influence dans le gouvernement, toute l'autorité étant placée entre les mains d'une junte qui avait *assumé* des pouvoirs qu'elle ne devait tenir que d'eux seuls.

Le mécontentement fut encore augmenté par le peu de succès d'une expédition que le général Freire dirigea contre les montagnards royalistes de Chiloé. L'expédition, composée de neuf bâtiments, y arriva le 22 mars 1824. Le débarquement s'effectua sans obstacle, et, trois jours après, elle prit la ville et le port de Chacao, après un vif engagement qui dura trois heures. Le 31, elle rencontra sept cents hommes aux ordres du colonel Garçia, et leur livra un combat qui dura depuis huit heures du soir jusqu'au lendemain matin. Le chef royaliste ayant alors battu en retraite, les Chiliens s'emparèrent du fort de Carelmapu et marchèrent contre San-Carlos. Toutefois, comme la moitié des troupes, qui s'étaient avancées vers cette ville, attendait l'arrivée de l'autre, elles furent assaillies tout à coup par les Espagnols, et forcées à s'embarquer avec une perte considérable.

L'événement le plus important de cette année, fut l'arrivée de M. *Nugent*, consul-général d'Angleterre, accrédité par son gouvernement, pour préparer la voie à la reconnaissance du Chili.

Vers le milieu de l'année 1824, après l'évacuation de l'île de Chiloé par le général Freire, le gouvernement apprit que le vaisseau de guerre *l'Asie*, de soixante-quatre canons, et

l'Achilles, de dix-huit, se trouvaient dans cette île depuis plusieurs mois. Le général, craignant que les Espagnols ne méditassent une attaque contre Santiago, proposa d'armer les vaisseaux pour la défense du port. Mais le sénat lui ayant refusé les fonds nécessaires, il prononça la dissolution de cette assemblée et abrogea la constitution. Il ordonna alors de préparer l'escadre, qui ne fut en état de tenir la mer qu'au bout de quelques mois, parce que les matelots refusèrent de travailler jusqu'à ce qu'on leur eût payé la majeure partie de leurs arrérages. Il fallut pour cela asseoir de nouvelles taxes sur les patentes, etc. Le directeur partit pour Valparaïso, vers la fin de l'année, paya une partie des arrérages, et promit d'acquitter bientôt le reste. Les matelots rentrèrent alors dans le devoir, et la flotte mit à la voile sous l'amiral Blanco, pour aller à la recherche des vaisseaux espagnols.

Le congrès du Chili, considérant l'impossibilité où il était, dans la situation des choses, et avec les partis qui s'étaient manifestés dans son sein, dès son origine, d'accomplir la mission dont il était chargé, proclama sa dissolution, le 20 février 1825, et publia un manifeste pour expliquer à ses commettants le motif de cette détermination. Avant de se séparer, il recommanda l'établissement d'une commission législative de six ou neuf membres, qui désignerait l'époque à laquelle il conviendrait de convoquer un congrès (1).

Exposé des causes qui ont nécessité la dissolution du congrès chilien, signé de dix-neuf députés, le 16 *mai* 1825. « Cet exposé a été fait, » disent-ils, « pour l'instruction des citoyens de la république qui n'ont pas été témoins des scènes scandaleuses qui ont eu lieu pendant les nuits des 12, 13, 14 et 15. » Une révolution s'annonçait déjà sous l'aspect le plus effrayant; des citoyens armés s'étaient présentés tumultuairement à la barre de l'assemblée; d'autres, qui avaient envahi la salle, invoquaient l'omnipotence du peuple et demandaient à grands cris l'expulsion d'un membre qui leur avait adressé des paroles désagréables : tout annonçait aux hommes éclairés, par l'expérience et par l'histoire, le danger qui menaçait la patrie, de l'anarchie la plus complète.

« Le sanctuaire des lois ayant été profané et la majesté du

---

(1) *El Argos de Buénos-Ayres*, n°. 135, 30 mars 1825.

peuple insultée dans la personne de ses représentants, l'assemblée résolut de se former en comité secret; mais ses délibérations furent de nouveau interrompues par une partie du peuple qui assiégeait les portes du congrès en proférant des vociférations et des menaces. » Les députés, perdant alors tout espoir de pouvoir se réunir en assemblée centrale, prirent la résolution de se séparer, en « émettant toutefois » le vœu que le gouvernement rétablisse promptement la » représentation, et en déclarant au peuple que, nonobstant » le fâcheux résultat des congrès précédents, ces assem- » blées sont néanmoins l'unique ressource de félicité pour » la république ».

Le 6 juillet 1825, le président Ramon Freire annonça, par un décret, la convocation d'un congrès général constituant à Santiago, le 5 septembre suivant, conformément, dit-il, au désir universel du peuple chilien. Le congrès se composera de députés élus librement par chaque population de quinze mille âmes; et dans les districts où ce nombre sera de neuf mille plus considérable, il y aura un second député. Il désigne ensuite le nombre de ceux que doit élire chaque district ou province, les qualités nécessaires pour être éligible, et les formes à observer dans les élections.

Proclamation du directeur suprême, adressée au peuple, le 12 juillet suivant. Dans ce document, qui a pour but la convocation d'un congrès général, le 5 septembre, il est dit que l'Europe va bientôt prononcer sur le sort de l'Amérique; que l'Angleterre a reconnu l'indépendance du Mexique, de la Colombie, et de Buénos-Ayres, et qu'elle attend que l'organisation d'un gouvernement légal au Chili justifie cette reconnaissance à laquelle la valeur, la modération et les vertus de ses habitants lui donnent des droits incontestables. Les nouveaux gouvernements nous invitent à concourir à la formation d'une assemblée générale de l'Amérique du sud, pour y conclure le grand pacte d'union, et y rédiger le code de lois publiques du Nouveau-Monde. D'importantes négociations, d'où dépend l'industrie nationale, et destinées à accélérer la prospérité du Chili, semblent paralisées, parce que les entrepreneurs attendent l'organisation légale et définitive de notre gouvernement, pour mettre leurs projets à exécution. Plus de 23 millions de dollars ont déjà été souscrits à Londres, pour encourager l'industrie et l'agriculture parmi nous.

Dissolution de l'assemblée des députés de Santiago. Le 30 septembre, il y eut un mouvement populaire à Valparaïso, dans le but d'entraver les mesuses prises par le ministre du revenu relativement à ce port. Les représentants de Santiago, instruits de cet événement, ordonnèrent au gouvernement de ne point diriger de troupes vers ce point. Toutefois, le directeur ayant refusé de les reconnaître comme congrès, ils rendirent un décret, par lequel ils enjoignaient à tous les magistrats de la capitale, de leur prêter le serment de reconnaissance et d'obéissance comme congrès national. Le directeur sortit alors de la ville, et se dirigea vers le sud. Après son départ, les représentants se portèrent aux dernières extrémités, élevèrent à sa place le colonel D. J. S. Sanchez, et nommèrent une commission de gouvernement composée de don Francisco de la Lastra, de don Fernande Errazuris, de don Manuel Gandarillas, de don Pédro Palazuélos, de don Martin Orgéra, et de don José-Manuel Barros (1). Cependant le directeur, qui s'était arrêté à environ cinq lieues de la ville, avec une centaine de cavaliers qu'il avait emmenés pour appaiser les troubles de Valparaïso, cédant à l'invitation des chefs de régiments et des citoyens les plus recommandables, retourna à Santiago et procéda à la dissolution de l'assemblée (2).

Mesure de sûreté proposée, le même jour, par le directeur Freire. « Convaincu, » dit-il, « qu'une faction qui, en lui supposant un sistème, ne peut avoir pour but que le rétablissement du pouvoir absolu et la vengeance, ne doit pas être tolérée plus long-tems avec impunité; une faction que la générosité n'a pu désarmer, et qui, pour arriver à ses fins, ne tient aucun compte des moyens qu'elle emploie, dût-elle même introduire l'étranger dans sa patrie pour assûrer son triomphe; convaincu, dis-je, qu'un exemple sévère peut seul arrêter d'autres coupables, le directeur a décrété l'arrestation et le bannissement hors du territoire de la république de plusieurs personnes, dont quelques-unes ont rendu des services illustres à la cause de l'indépendance. On leur laisse le choix du lieu où elles désireront se fixer; mais il faut qu'elles quittent la capitale le troisième

(1) *Mensagero Argentino*, n°. 2.

(2) Circulaire adressée au peuple, le 8 octobre 1825, et signée de Joaquin Campino.

jour, à partir de la publication de ce décret, sous une escorte qui les conduira jusqu'au port ou aux frontières. Ceux qui occupent un emploi civil ou militaire jouiront de la moitié de leur traitement; ceux qui n'en reçoivent aucun, seront maintenus par le gouvernement, et tous seront recommandés aux autorités du pays qu'ils auront choisi pour leur résidence, et qu'on instruira des circonstances qui ont amené leur exil, pour qu'ils y jouissent de la liberté et de la considération qui leur est due (1). »

Par un autre décret, le directeur ordonna à l'intendant de la province de San-Juan d'en renvoyer, dans les vingt-quatre heures, les principaux chefs de la révolution qui y avait éclaté, et qui y seraient rentrés sans passeports depuis le rétablissement du gouvernement légal dans ladite province.

Le directeur, voulant que ces décrets reçussent une prompte exécution, institua un *conseil consultant* (12 octobre), composé du ministre du gouvernement, du président de la Cour suprême de justice, du chef de la Cour des appels, qui devait se réunir dans la salle du gouvernement, toutes les fois que les circonstances l'exigeraient, et tenir des séances ordinaires dans les nuits du mardi et du vendredi de chaque semaine.

Décret du général Freire, daté de Santiago, le 12 *novembre* 1825, *et reddition de Chiloé.* « Étant sur le point de m'embarquer avec l'expédition destinée à délivrer l'archipel de Chiloé, et dont l'armement a été ordonné par le congrès national de 1823, et, antérieurement, par les assemblées de Santiago, de la Conception et de Coquimbo, et me trouvant dans la nécessité de déléguer momentanément le pouvoir suprême de la république, je décrète ce qui suit :

» Pendant la durée de la campagne de Chiloé, il y aura un conseil directorial, composé d'un président, qui sera le bien méritant don Josué-Miguel Infante, et des trois ministres, qui, dans l'exercice de leurs fonctions, devront prendre pour guides leur patriotisme et la prudence, et préparer la voie à la réunion d'un congrès national. »

L'escadre chilienne, composée de tous les vaisseaux de guerre employés au siége de Callao, et de quatorze bâtiments

(1) Voyez M. Miers, appendice, p. 515.

de transport, firent voile de Valparaïso, pour cette expédition, sous le commandement de l'amiral Blanco Cicéro (1), le 2 janvier 1826. Les troupes de terre consistaient en cinq bataillons aux ordres du général Freire. Le 10, la flotte arriva devant le port de San-Carlos, dont l'entrée fut bientôt forcée par les bricks de guerre. Les Espagnols, au nombre d'environ deux mille, occupaient la forte position de Poquillihué, qui était garnie d'artillerie. Attaqués, le 14, par les troupes de débarquement, et canonnés par l'escadre, ils se replièrent, après une courte fusillade, sur la position voisine de Bella-Vista, qui fut emportée de vive force par les Chiliens, dont la perte fut de quatre-vingts hommes, mis hors de combat. Les vaincus, obligés d'abandonner toute leur artillerie, et leurs munitions de guerre et de bouche, se retirèrent dans la place de Chiloé, où, se voyant assiégés, et dans l'impossibilité de résister plus long-tems, ils consentirent, le 19, à une capitulation, d'après laquelle l'archipel de Chiloé fut incorporé à la république chilienne. Il fut accordé deux mois aux officiers et soldats de l'armée royale pour se décider soit à se retirer, soit à se fixer à Chiloé. Cette capitulation fut approuvée, pour l'Espagne, par le général Quintanilla, et, pour le Chili, par le général Freire (2).

Au mois d'avril suivant, il se forma, à Chiloé, une assemblée souveraine provisoire, qui confia le gouvernement politique et militaire de la province à *Manuel Fuentès* (3), commandant d'artillerie, avec le titre d'intendant-gouverneur. Elle déclara vouloir être régie par la constitution de la république du Chili, à laquelle elle reconnaissait appartenir depuis 1818; mais qu'elle se considérait libre et indépendante de ce gouvernement, sans toutefois s'en séparer, jusqu'à l'établissement d'une constitution revêtue de la sanction du peuple.

Aperçu statistique du Chili, depuis la révolution. — Journaux. En 1811, lorsque le parti des Carréra triompha, des citoyens des États-Unis y importèrent une imprimerie, qu'ils établirent à Santiago. Le premier journal,

(1) *Mensagero Argentino*, n°. 9.

(2) Rapport du général Freire, daté de San-Carlos de Chiloé.

(3) Ami de l'ex-président O'Higgins.

appelé l'*Aurora*, paraissait toutes les semaines. Il fut ensuite publié sous le nom de d'*Arauco*, par M. Irisarri, secrétaire d'état. En 1818, il s'y publiait trois autres feuilles hebdomadaires, l'*El Argos*, *El Duende* et *El Sol*, qui toutes sortaient de l'imprimerie du gouvernement.

Le 25 juin 1818, le directeur O'Higgins publia un édit en vertu duquel les journaux et les brochures pouvaient circuler francs de port dans tout le pays. Il exemptait aussi du droit d'entrée tous les livres importés de l'étranger.

Éducation. M. Thompson, missionnaire anglais, fonda à cette époque, sous les auspices du directeur suprême, deux écoles lancastériennes, l'une à Santiago et l'autre à Valparaïso. Ces établissements n'étant pas encouragés, M. Thompson partit pour le Pérou.

Il y a, à Santiago, un institut national, et, dans le collége qui en dépend, quatre cents garçons sont élevés aux frais du gouvernement.

Bibliothèque. La bibliothèque du couvent de San-Domingo appartient actuellement à l'État, et dix ou douze mille volumes, déposés au collége, vont y être réunis.

Postes. Une poste part tous les jours de Santiago pour Valparaïso, et fait le trajet, qui est de quatre-vingt-dix milles, en dix-huit heures. Il en part une autre chaque semaine pour Mendoza, où elle arrive le sixième jour; la distance à parcourir dans des montagnes escarpées est de trois cent dix milles. Les courriers exécutent le voyage de Santiago à Buénos-Ayres, qui est de treize cent soixante-cinq milles, en douze jours.

Un citoyen des États-Unis établit une diligence entre Valparaïso et la capitale; mais elle eut beaucoup de peine à réussir, à cause du mauvais état des chemins.

Procès. Il paraît, d'après divers écrits publiés depuis peu, touchant les procédures judiciaires au Chili, qu'elles opposent un grand obstacle aux progrès de la civilisation. Madame Graham rapporte qu'ayant un jour rencontré le député Albano, président de la convention, dans la bibliothèque publique, il lui dit en lui montrant les cases réservées aux ouvrages de jurisprudence : « Voici le fléau du Chili; trente-
» sept mille de ces ordonnances sont encore en vigueur, et
» il y a trois fois ce nombre de commentaires pour les ex-
» pliquer. Les Chiliens sont litigieux; ils tiennent à hon-
» neur d'avoir un *pleito;* celui-ci dure souvent plusieurs

» années, et ruine plus de familles que toute autre cause » que je connaisse, si l'on en excepte le jeu. »

M. Miers observe que le sistème des successions qui y est en usage, ne peut manquer d'entraîner les familles dans des procès interminables. Il y avait une fois plus de mille causes au rôle de la chambre de justice, sans compter celles qui devaient être portées devant d'autres tribunaux, et dont le nombre était encore plus considérable. Il y a plus de procès en instance à Santiago, qu'il n'y a de maisons dans la ville. « On m'en cita plusieurs qui duraient depuis vingt et même quarante ans. J'entendis appeler, pendant mon séjour dans cette capitale, une simple affaire d'hipothèque qui se plaidait depuis soixante-deux ans, et je connais un particulier qui avait sur les bras vingt-sept procès à la fois. »

Agriculture. Depuis la révolution, les productions agricoles de toute espèce ont augmenté en valeur. Un bœuf gras, qui se vendait 20 dollars, se paie aujourd'hui de 60 à 70; une vache, valant autrefois 8 dollars, en rapporte de 25 à 30; un veau de dix-huit mois à deux ans (1), qui s'achetait, en 1820, un dollar et demi, se vend maintenant 10 dollars. Le prix des grains, des légumes et des fruits s'est également accru dans la même proportion, attendu les facilités données au commerce intérieur et extérieur, l'accroissement de la population, et surtout l'augmentation du numéraire et la répartition plus générale des capitaux (2).

Industrie. Il y a à Santiago quarante tanneries peu considérables. Elles emploient l'écorce du *laurus linguy* pour tanner les peaux de bœufs, celle du *peumo* (*laurus peumo*) pour les peaux de vaches et de moutons, et la racine du *panke* (*gusmera scabra*) pour apprêter les peaux de chèvres.

On fait du vin et de l'eau-de-vie dans les vallées élevées de la Cordilière.

Il existe à Santiago une petite fabrique de sacs de toile, fondée par le gouvernement, le seul établissement du Chili, dit M. Miers, qui mérite le nom de manufacture.

Le gouvernement, voulant encourager l'établissement d'une manufacture de papier au Chili, accorda à M. Mathieu

(1) Le clergé reçoit ces animaux en paiement des dîmes.

(2) Voyez l'ouvrage de M. Miers.

Chase le privilége exclusif de le fabriquer pendant trois ans, et une avance de 30,000 dollars.

On fait du charbon de plusieurs bois durs, tels que l'*espino*, l'*algarrobo*, etc.

Association pour l'exploitation des mines du Chili. Le 30 juin 1826, il se tint à Londres une assemblée des actionnaires de cette entreprise, pour entendre le rapport de ses travaux. « Le Chili, » y est-il dit, « présente de grands avantages sous le rapport de ses mines, surtout de celles de cuivre, qui sont deux fois plus riches que celles du pays de Cornouailles. Le minerai, gisant près de la surface, y est extrêmement abondant, et peut s'extraire sans le secours de machines. Les moyens employés jusqu'ici pour la fonte du métal, sont peu efficaces, et sont susceptibles de grandes améliorations. La mine de cuivre de Higuéra, près de Coquimbo, que la compagnie exploite actuellement, est si productive, qu'un bloc de minerai a donné soixante-huit pour cent de cuivre. Le produit moyen en est de vingt pour cent. La veine d'où on l'extrait durera encore quelques années, et elle ne coûtera à la compagnie d'autres frais que ceux de la main-d'œuvre. La mine lui a été cédée moyennant 100 dollars, par le propriétaire qui ignorait le procédé usité en Angleterre pour séparer le soufre du métal. Les propriétés de Ramadilla et de La Puerta ont été achetées 30,000 dollars, pour fournir à la subsistance des mineurs et des bestiaux nécessaires pour l'exploitation de la mine de cuivre d'*Algazobo*, la plus riche du Chili. Le rapporteur augure aussi favorablement des mines d'argent; mais quant aux mines d'or, il n'est pas d'avis qu'on s'en occupe, attendu que ce métal ne paraît pas abonder au Chili. Il demande une somme additionnelle de 100,000 livres sterling pour continuer les travaux. Deux mille huit cent soixante-dix-huit actions étant éteintes, dit-il, faute de paiement du second versement de 2 liv. sterl. 10 shell. par action, ainsi qu'il est stipulé dans le contrat d'association, il devient urgent que les six mille deux cent cinq actionnaires restants fassent chacun une avance de 15 livres sterling (1). »

Produit des mines. En 1790, il entra dans la monnaie du Chili, pour 721,754 dollars en or, et 146,132 en argent; en tout 867,886.

(1) *Morning chronicle* du 28 septembre 1826.

M. Bland estime le produit annuel des métaux précieux, au commencement de la révolution, à plus de 3,000,000 de dollars.

Suivant le rapport officiel de 1817, les droits, sur le produit des mines, ont été de 390,000 dollars.

Les mines de cuivre de Coquimbo ont fourni, en 1818, quarante-un mille quintaux de métal, lesquels, avec une quantité considérable d'étain, ont été évalués à 500,000 dollars.

Suivant l'état le plus récent du produit annuel des mines, publié par M. Miers, il a été, savoir:

Or, 5,000 marcs, estimés....	680,000 dollars.
Argent, 20,000 *id.* *id.*	180,000
Cuivre, 40,000 quintaux......	480,000
Produit annuel.....	1,340,000

Il s'est formé depuis peu, en Angleterre, trois compagnies différentes pour l'exploitation des mines de ce pays : 1°. l'*association des mines chiliennes*, présidée par S. E. don Mariano de Égaña, ministre plénipotentiaire de la république du Chili, ancien juge du tribunal des mines, et dont le capital nominal est de 1,000,000 de livres sterling; 2°. l'*association anglo-chilienne*, avec un capital de 1,500,000 livres sterling; et 3°. l'*association chilienne et péruvienne*, avec 1,000,000 sterling.

M. Miers, s'étant assûré que la majeure partie du cuivre du Chili était exportée dans son état naturel aux Indes-Orientales et à la Chine, où on l'échangeait contre des objets manufacturés, que la main-d'œuvre coûtait plus d'un quart moins au Chili qu'en Angleterre, et que le charbon de terre y était à bon marché, résolut d'y former un établissement où ce métal serait affiné, converti en plaques, avant d'être expédié aux différentes parties de l'Amérique et aux Indes-Orientales. Encouragé par les ministres que le gouvernement envoyait en Angleterre, il embarqua cent quintaux pesant de machines et d'outils, et engagea à l'accompagner au Chili, des ouvriers habiles, des charpentiers, des ingénieurs et des affineurs. Les machines et les outils coûtèrent environ 40,000 dollars, et M. Miers dépensa à peu près la même somme à former son établissement. Il choisit, à cet effet, un emplacement à l'embouchure du Concon, à cause du voisinage de Valparaïso. Le gouvernement, voulant en-

courager un projet qui promettait de si grands avantages au pays, ordonna au gouverneur de Valparaïso, de l'aider à faire l'acquisition d'une propriété appartenante à la femme du général espagnol Marotto, qui se trouvait alors avec son mari à Chuquisaca, dont il était gouverneur. Sa mère, doña Mercédès Garcia, dame chilienne, avait un intérêt viager dans cette propriété, et la tenait en dépôt. Le gouvernement ne pouvait donc la confisquer sa vie durant, comme appartenant à une Chilienne expatriée, et doña Mercédès refusa de signer le contrat de vente. Pendant ces discussions, M. Miers construisit un petit moulin à farine, à trois étages, sur le plan de ceux d'Angleterre, le premier de ce genre qui eût été établi dans l'Amérique méridionale. Le terrain qu'il avait choisi, était estimé 457 dollars; il en offrit 1,000; mais madame Garcia en demandait 3,000 de la moitié et du cours d'eau suffisant pour faire tourner le moulin. M. Miers lui intenta un procès qui, après avoir duré deux ans, se termina à son avantage. Il fallut encore attendre deux ans le certificat de vente qu'on lui dit à la fin avoir été égaré. Désespérant de réussir, M. Miers partit pour Buénos-Ayres, et de là pour l'Angleterre, où il vient de publier ses Voyages dans le Chili et la Plata.

Canal. Un canal, construit depuis peu, réunit le Muypocha au Maypo. Le territoire qu'il traverse, autrefois en friche, est actuellement livré à la culture; et les frais en ont été plus que couverts par l'eau qu'il fournit à l'irrigation des fermes voisines, dont les plus considérables en exigent pour 500 dollars par an. Le propriétaire de chaque ferme est tenu de revêtir de pierre la partie du canal qui traverse ses terres, et de veiller à ce qu'il n'y ait point d'encombrement dans son lit.

Commerce. Le capitaine Hall dit que le bruit exagéré de la richesse chilienne y a amené des navires de toutes les nations, avec des chargemens qui ont outrepassé de beaucoup, non-seulement les besoins du pays, mais encore les moyens d'échange ou de paiement.

Les principaux articles d'exportation sont, le produit des mines des provinces de Copiapo, Coquimbo et de Quillota, les peaux, le cuir, le suif, la viande sèche, les grains, le vin, les fruits, le bois et divers autres objets pour lesquels on reçoit en échange des marchandises d'Europe, du sucre, du riz et du coton.

On tue, au Chili, des milliers de bœufs, pour la graisse

qu'on en tire en fesant bouillir la chair, et pour en faire de la viande séchée au soleil. On apprête les peaux de chèvre, comme du maroquin, pour en fabriquer des souliers et pour d'autres usages.

M. Poinsett observe que le Chili, attendu le nombre et la variété de ses productions, qui fournissent abondamment les matières premières pour toutes les branches de manufactures, possède en lui-même tous les éléments de grandeur, et que le nombre de ses ports et la grande étendue de ses côtes lui assûrent un commerce lucratif avec les provinces intermédiaires, la vice-royauté de Lima, les Indes-Orientales et la Chine. Nonobstant ces avantages, les Chiliens n'ont eu, pendant plus d'un siècle, aucune communication directe avec l'Europe. Ce n'est que depuis 1778, que les ports de la métropole leur ont été ouverts. Leur commerce intérieur était également paralisé par des mesures prohibitives, qu'éludaient les Espagnols établis dans la province de Maule, près des frontières de l'Araucanie. Ils entretenaient un commerce secret avec les indigènes, de quincaillerie, de mors, de coutellerie, de grains et de vins, et recevaient en échange du bétail à cornes, des chevaux, des plumes d'autruche, des paniers et des *ponchos*.

Don Ulloa dit que, depuis l'ouverture des ports du Chili, en 1778 (1), on a exporté tous les ans, de Santiago et de ses environs, cent quarante mille *fanégas* (de cent cinquante-six livres) de froment, environ huit mille quintaux de cordages de chanvre, et seize à vingt mille quintaux de sain-doux.

« Pendant les huit mois que nous sommes restés à Valparaïso, dit Frézier, il en sortit trente navires chargés de blé, dont chacun peut se réduire à soixante mille fanègues, ou trois mille charges de mulets, qui est une quantité suffisante pour nourrir environ soixante mille hommes par an. »

Il arrivait régulièrement tous les ans, de Lima à Valparaïso, jusqu'à la dernière révolution, de quarante à soixante navires chargés de sel, de sucre, de riz, de coton en balles et apprêté, en échange de quoi ils prenaient du blé, du

(1) Cédule de Charles III qui permet à l'Espagne de communiquer directement avec le Chili.

chanvre, des provisions et des cuirs. Le montant annuel du blé exporté de Valparaïso aux ports du Pérou, variait de cent vingt mille à deux cent mille fanègues, et il s'élevait, pour la Conception, à quarante mille.

M. Bland estime, dans son rapport sur le Chili, que depuis le mois de février 1817, jusqu'à celui de juillet 1818, au fort de la révolution, il a été importé au Chili, par des citoyens des États-Unis, pour 1,375,000 dollars de marchandises; et il calcule que ce commerce peut être d'environ 2,000,000 de dollars par an.

Exportations d'Angleterre au port de Valparaïso au Chili.

En 1818, ...	32,797	livres sterling.
1819, ...	16,819	
1820, ...	17,702	
1821, ...	144,714	
1822, ...	377,909	
1823, ...	462,848	

Acte des autorités du Chili, pour l'encouragement du commerce et de la navigation. Par ce nouveau réglement, les ports du Chili furent ouverts aux navires de toutes les nations neutres et amies. Ceux de Talcahuano, Valparaïso et de Coquimbo furent déclarés ports d'entrée pour toutes sortes de marchandises étrangères. L'*almoxarifazgo*, ou droit sur les importations, fut fixé à 22 pour 100; l'*alcavala*, ou droit sur les objets vendus, à 10 pour cent; la *subvencion*, ou droit de débarquement et d'emmagasinage dans les entrepôts du gouvernement, jusqu'à l'acquittement des droits, à 1 1/2 pour 100; l'*impuesta de averia por el estado*, ou droits pour les fonds affectés au paiement des employés de la douane, à 1/2 pour 100, et l'*impuesta de averia por el consulado*, destiné à indemniser les membres et officiers du *consulado*, à 1/2 pour 100; tous les droits d'entrée montaient à 36 1/2 pour 100. Ces droits étaient perçus, à raison du prix courant des objets, à Santiago, qui est à près de cent milles de Valparaïso, le port de mer le plus voisin. Les droits payés par un bâtiment américain, dont la cargaison était évaluée à 197,000 dollars, montaient à 1,195 dollars. Lorsque les marchandises sont assujéties à un droit double, tous les droits, à l'exception de celui de *subvencion*, sont doublés; ce qui les porte alors à 73 1/2 pour 100. Ces objets sont: les liqueurs, la quincaillerie, le vin de Bordeaux en pièces, les chaises dites de Windsor, les souliers

de soie et de cuir de fabrique française, et divers autres articles. Le gouvernement se réserve le droit exclusif d'acheter les armes, les munitions, et le tabac en poudre et en feuilles. Les droits sur les exportations varient de 5 à 7 pour 100. L'argent monnayé exporté par mer, paye 9 pour 100. L'exportation de l'or ou de l'argent en lingot est prohibée.

Par un autre tarif, établi depuis, les droits d'entrée sur les marchandises étrangères furent fixés à 26 1/2 *ad valorem* sur toutes celles non désignées, et au double sur les vins, les liqueurs spiritueuses, les meubles, les vêtements, etc.

Les droits généraux furent répartis ainsi qu'il suit, savoir: les *rentas generales*, 15 pour 100; l'*almoxarifazgo*, 7; la *subvencion* pour payer les frais de la guerre, 1 1/2; l'*impuesto*, 1/2; l'*averia*, 1/2, et la *correspondencia*, 2; en tout 26 1/2 pour 100; l'*alcavala*, ou droit de 10 pour 100, fut remis pour satisfaire la classe des marchands; mais un autre, appelé *derecho de aumentacion*, ou droit d'augmentation, lui fut bientôt substitué, pour suppléer au *déficit* que sa suppression laissait dans les recettes. Les deux seuls ports ouverts au commerce étranger, sont ceux de Valparaïso et de Santiago.

Finances. Pendant la lutte de l'indépendance, on employa, à payer les frais de la guerre, le produit de la vente des propriétés du gouvernement et des royalistes espagnols; mais, après son établissement, en 1817, et pendant les six années que dura l'administration du directeur don Bernardo O'Higgins, les ressources de l'État parèrent à toutes les dépenses. L'ouverture des ports accrut considérablement les revenus de la douane. En 1817, ils furent de 370,000 dollars; et en 1819, de 1,466,571. On contracta des emprunts avec les négocians anglais, au moyen de bons reçus à la douane en paiement des droits d'entrée sur les marchandises de leur pays. On réussit ainsi, et à l'aide de quelques contributions extraordinaires, à fournir à tous les besoins du gouvernement. Toutefois, comme les deniers publics étaient donnés en hipothèque à ces marchands, le trésor émit des billets payables à la douane, dont les revenus ne purent bientôt suffire pour acquitter toutes les demandes. Les possesseurs de ces bons ne purent les convertir en argent, qu'en les fesant escompter à perte par des négociants anglais, qui, eux-mêmes, n'en retiraient la valeur qu'en les

donnant en paiement des droits d'entrée sur les marchandises qu'ils importaient. Ils perdirent en peu de tems de 30 à 50 et même 60 pour 100 jusques vers la fin de 1821, qu'ils étaient la plupart rentrés, et que la dette étant presque éteinte, ils se vendirent au pair; et la dette flottante du gouvernement se trouva réduite de 800,000 à 50,000 dollars.

Quoique le Chili ne fût grevé d'aucune dette publique, on crut néanmoins devoir négocier à Londres, le 18 mai 1822, un emprunt de 1,000,000 de livres sterling « pour réformer le sistème financier, pour tirer du pays tout le parti que promettent la variété des productions de son territoire, l'étendue de ses côtes et l'industrie de ses habitants, et pour introduire dans l'agriculture et dans l'exploitation des mines, les améliorations qui y ont été apportées de nos jours. Le nombre et les fonds de la *rescate* en seront augmentés dans le district des mines; et toutes ces mesures ne peuvent qu'être utiles aux revenus publics et à la prospérité nationale ».

Le directeur O'Higgins requit don *José Santiago-Portalis*, intendant de la monnaie de Santiago, de s'assûrer si on pouvait ou non se passer de cet emprunt. « Quant à moi, » disait-il dans sa lettre du 15 avril 1822, « je pense que les avantages qui en résulteront ne sont pas proportionnés à la dette que nous allons contracter. Un homme d'État célèbre a dit, et c'est aussi mon opinion, que les progrès d'une nation ne dépendent pas de la quantité d'or qu'elle possède, mais bien de l'énergie et de l'intelligence de ses habitants, du développement de ses richesses particulières, qui est toujours l'ouvrage du tems, et de celui de leurs facultés intellectuelles, qui ne s'opère pas par l'argent, mais bien par l'industrie, fille de la nécessité, et par l'application qu'encourage l'honneur. D'ailleurs, suivant l'ordre naturel des choses, les destinées du Chili seront fixées avant que son agent à Londres puisse recevoir l'autorisation d'hipothéquer ses ressources ».

Néanmoins, cet emprunt fut négocié à Londres par don *Antonio-José de Yrrisari*, ministre plénipotentiaire du gouvernement chilien, avec la maison Hullet et compagnie, et autres banquiers de Londres et de Paris. Il fut levé au moyen de 10,000 bons payables au porteur, avec intérêt de 6 pour 100, et on affecta à son rachat les revenus de l'État, estimés, d'après le produit des années précédentes, 4,000,000

de dollars, ou 800,000 livres sterling. Les branches de revenus suivantes furent spécialement appliquées au paiement de l'intérêt et au rachat de cette dette, savoir : le revenu net de la monnaie, montant à 300,000 dollars par an ; et celui de la contribution territoriale, à 250,000 dollars. Le gouvernement du Chili s'engagea à payer tous les frais de négociation et autres de l'emprunt, lequel s'éleva, intérêt et autres charges compris, à 400,000 dollars par an.

Sous l'administration du général Freire, le gouvernement se trouvant hors d'état de remplir ses engagements, proposa à plusieurs négociants du pays, à des propriétaires de Santiago, et à des agents commerciaux anglais, de leur donner, durant vingt ans, le monopole du tabac (*estanco*), exercé autrefois par la couronne, à condition qu'ils acquitteraient l'intérêt de cette somme. Il leur assûrait le privilége exclusif d'importer cet article, ou de le cultiver, s'ils le préféraient ; de le vendre au prix qu'ils voudraient ; et de plus, il leur promettait le commerce exclusif du vin, des liqueurs étrangères, et des autres denrées comprises autrefois dans l'*estanco*, et de fournir un demi-million de dollars pour les aider dans l'entreprise.

Le tabac consommé au Chili, et qui y était importé en grande partie de Guayaquil et du Pérou, a été estimé environ deux millions de *masas* ou de livres, et s'y est vendu à raison de 3 réaux et demi la *masa*. La nouvelle compagnie a acquis une étendue de terre considérable pour y faire cultiver cette plante, qui leur reviendra à un demi-réal la livre. Elle commença ses opérations en janvier 1824, époque à laquelle tous les propriétaires de tabac devaient leur avoir livré ce qu'ils en avaient en magasin, pour deux réaux et deux réaux et demi la livre. Le prix de détail, fixé par la compagnie, est de 5 réaux la livre. M. Miers calcule à 500,000 dollars le profit annuel qu'elle en retirera et à 14 millions trois quarts celui des vingt années.

Les revenus du gouvernement pour 1824, suivant le rapport du ministre Bénévente, sont de 1,176,531 dollars. Ils proviennent du produit des mines, des droits sur les exportations et les importations, d'impôts sur le tabac, la farine, les liqueurs, le vif-argent, la poudre à tirer, les cuirs, le papier timbré, les bulles et les indulgences, de contributions mensuelles, d'amendes, de la confiscation des biens des royalistes (*godos*), de la vente des propriétés ecclésiastiques, du péage exigé au col de Putaendo pour l'entre-

tien du passage, de retenues sur le traitement des employés civils, de prises, de propriétés contestées, ou dont le propriétaire est inconnu.

Les dépenses de l'année 1824, suivant le rapport du ministre des finances, se sont élevées à 1,223,323 dollars; somme plus forte que le revenu de l'État.

Le gouvernement eut de nouveau recours au papier-monnaie, et les bons payables à la douane furent escomptés à 30, 40 et 50 pour 100 de perte. Le congrès, alarmé de l'état du crédit public, chargea des commissaires (1) de rechercher les moyens d'y remédier. Ceux-ci présentèrent leur rapport à ce sujet, le 16 mars 1825, et déclarèrent qu'il y avait eu depuis plusieurs années un *déficit* de 700,000 dollars par an, et que c'était ce qui avait jeté les finances dans un désordre complet, et avait entièrement détruit le crédit public; qu'il n'y avait plus de ressource que dans les propriétés confisquées, surtout celles du clergé (2), lesquelles doivent être affectées au rachat de la dette nationale qui pèse sur le pays; que le congrès n'ayant pris aucune décision relativement à cette propriété, elle a tellement diminué de valeur, que son produit suffit à peine pour défrayer les dépenses occasionées par les réunions du clergé; que les commissaires avaient porté toute leur attention sur le résidu du malheureux emprunt (*maltradado emprestito*) négocié à Londres, qu'ils ont trouvé n'être que de 30,000 dollars au plus, suivant le rapport des directeurs de la *Caja de descuentos*. « Le congrès, » ajoutent-ils en terminant, « ne pourra s'empêcher de partager les regrets amers ressentis par les commissaires, quand il apprendra que 5,000,000 de dollars, montant nominal de l'emprunt, ont disparu sans qu'il en ait été appliqué la moindre partie à des objets d'utilité publique ».

Le produit net des terres confisquées, déduction faite des sommes affectées à l'entretien des moines, est estimé 200,000 dollars.

---

(1) Fernando-Antonio Elizalde, Joaquin Prieto et Santiago Munoz Bezanilla.

(2) Le traitement des évêques, qui s'élevait à 40,000 dollars par an, fut réduit à 7,000; celui des diacres à 4,000, et celui des chanoines à 2,500.

TABLEAU des recettes et des dépenses du Chili depuis le 13 février 1817 jusqu'au 1er. janvier 1818, dressé par le trésor du Santiago (1).

RECETTES.	dollars.	DÉPENSES.	dollars.
Contributions directes	154,889	Payé aux troupes de l'armée des Andes	393,222
Revenus de la monnaie	80,043	*Id.* du Sud	295,522
Recettes des douanes	251,080	Envoyé à Valparaïso et Coquimbo pour les besoins du service	74,404
Droits sur le tabac	133,993	Effets achetés à Mendoza pour l'armée	20,555
Quints et droits sur les mines	63,840	Envoyé à Buénos-Ayres, au Pérou et à la Conception	4,000
Bulles pour les croisades et indulgences	2,515	Dette contractée par l'État en 1814	12,720
Contribution mensuelle de la ville et des districts	80,108	Payé à l'hospice militaire et à celui de Saint-Jean	22,793
Dîmes de l'année 1816	75,047	Pensions militaires et donations pieuses	10,619
Dons patriotiques pour l'achat des armes	155,704	Propriété séquestrée restituée	14,289
Emprunts forcés, amendes, etc.	872,702	Traitement des employés civils	57,011
Impôts sur la farine, les liqueurs, etc	30,620	Rentes dues sur le capital consolidé des jésuites	5,039
Produits du vif-argent, de la poudre et du papier timbré	11,302	Dépenses extraordinaires de l'intérieur	47,267
Péage de la route d'Aconcagua	1,029	Solde des troupes chiliennes	80,833
Revenus des biens des jésuites	11,406	Payé au munitionnaire pour vivres et habillements	324,183
Droits sur les peaux	3,000	Dépenses de l'arsenal	171,680
Recettes du bureau des poids et mesures	10,053	Dépenses extraordinaires de la guerre	360,215
Produit de la vente de la cargaison de la frégate Perla	22,743	Pensions à la charge des biens des jésuites	3,633
Argent déposé dans le trésor	38,580	Dépenses du tribunal des mines	8,009
Retenues sur les honoraires des employés du gouvernement	4,546	Travaux de Maypu	17,500
		Dépenses du bureau des poids et mesures	5,201
		Dépôts remboursés	5,167
	2,003,200		1,933,862

(1) Extrait des pièces qui accompagnent le rapport de M. Théodoric Bland, commissaire des États-Unis au Chili.

à Guamanga, célèbre écrivain en plusieurs langues indiennes, administra ce diocèse de 1622 à 1628, année de sa mort.

7. *Don Fray Alonso de Castro*, religieux augustin refusa cet évêché.

8. *Don Diéga de Zambrana y Villalobos*, promu au diocèse de Santiago.

9. *Don Fray Dionisio Cimbron*, né à Cintruenigo, en Navarre, de l'ordre de saint Bernard, prieur des couvents de Espina, Junquera et d'Ossera, nommé en 1651.

10. *Don Fray Diégo Médellin*, né à Lima, religieux franciscain.

11. *Don Fray Antonio de Moralès*, né à Lima, de l'ordre des prédicadores, ou frères prêcheurs.

12. *Don Fray Francisco de Vergara Loyola de Iza*, né à Lima, religieux augustin.

13. *Don Fray Andrès de Bétancur*, religieux franciscain, provincial de la province de Santa-Fé, élu en 1664.

14. *Don Fray Luis de Lémos y Usategui*, natif de Lima, de l'ordre de saint Augustin, et prédicateur du roi Charles II.

15. *Don Diégo Montéro del Aguila*, élevé à l'évêché de Truxillo, en 1716.

16. *Don Francisco Antonio de Escandon*, nommé au diocèse de Quito en 1730.

17. *Don Salvador Bermudez*, maître d'école de l'église de Quito, refusa le siége.

18. *Don Andrès de Parédès Polanco y Armendariz*, fut transféré à Quito, en 1734.

19. *Don Pédro Azua Iturgoyen*, né à Lima, fut élevé, en 1744, à l'archevêché de Santa-Fé.

20. *Don Joseph de Toro Zambrano*, né à Santiago de Chili, et chanoine *doctoral* de son église, fut élu en 1744. Il gouverna jusqu'à sa mort, arrivée en 1760.

21. *Don Fray Pédro de Espineira*, élu en 1762, mourut en 1778.

22. *Don Francisco Joseph de Maran*, nommé en 1779 (1).

LISTE DES PRÉSIDENTS, GOUVERNEURS ET CAPITAINES GÉNÉRAUX DU ROYAUME DE CHILI.

1. L'Adélantade *Pédro de Valdivia*, contribua sous Francisco Pizarro à la conquête du Pérou. Il partit pour celle du Chili, en 1537, y fonda les premières villes, et le gouverna jusqu'en 1551, époque à laquelle il fut pris par les Araucaniens et mis à mort.

2. *Don Garcia Hurtado de Mendoza*, fils du marquis de Cañète, vice-roi du Pérou.

(1) Alcédo, *Diccionario geográfico histórico de las Indias occidentales ó America, etc.* Madrid, 1788.

3. *Francisco de Villagra*, habile capitaine, périt aussi dans une bataille contre les Indiens.

4. L'Adélantade *Rodrigo de Quiroga*, gouverna tranquillement jusqu'à sa mort.

5. Le brigadier *Martin Ruiz de Gamboa*, beau-père de Quiroga, remplit les fonctions de capitaine général jusqu'à l'arrivée de son successeur.

6. Le docteur *Melchor Bravo de Saravia*, reçut le premier le titre de président.

7. *Don Alonzo de Sotomayor*, marquis de la Villa-Hermosa, nommé en 1584, gouverna jusqu'en 1592.

8. *Don Martin Garcia Oñez y Loyola*, chevalier de l'ordre de Calatrava, fut tué par les Indiens près du fort de Puren, en 1599.

9. Le licencié *Pédro de Vizcarra* remplit les fonctions de lieutenant-général, à la mort de Loyola, jusqu'à la nomination de son successeur.

10 Le capitaine *Francisco de Quiñones*.

11. Le capitaine *Alonso Garcia Remon*.

12. *Don Alonso de la Rivéra*; cet officier contracta un mariage qui déplut à la cour et fut cause de sa révocation.

13. Le capitaine *Alonzo Garcia Rémon* fut nommé de nouveau et gouverna jusqu'à sa mort.

14. Le docteur *Don Luis Merlo de la Fuenté*, principal auditeur de l'audience royale.

15. *Don Juan de Xaraquemada* fut nommé gouverneur du Chili par le vice-roi du Pérou marquis de Montes Claros.

16. *Don Alonso de la Rivéra*, passa du gouvernement de Tucuman, où il avait été relégué, lors de sa disgrâce, à celui du Chili qu'il conserva jusqu'à sa mort.

17. Le licencié *Fernando Talavérano*, le plus ancien oidor de l'audience, remplit comme tel les fonctions de gouverneur, jusqu'à l'arrivée de son successeur.

18. *Don Lopé de Ulloa*.

19. *Don Christoval de la Cerda Sotomayor*, natif du Mexique, auditeur principal de l'audience royale.

20. *Don Pédro Sorez de Ulloa y Lémos*, chevalier de l'ordre d'Alcantara.

21. *Don Francisco de Alva y Noruéña*.

22. *Don Luis Fernandez de Cordoba y Arce*, señor del Carpio, gouverna jusqu'en 1633.

23. *Don Francisco Laso de la Véga*, chevalier de Santiago.

24. *Don Francisco de Zuniga*, marquis de Baydes, comte del Pedroso, entra en fonctions, en 1640. Il fit la paix avec les Indiens, et fut remplacé en 1655.

25. *Don Martin de Muxica*, chevalier de Santiago, servit avec distinction dans les armées d'Italie et de Flandres.

26. *Don Pédro Porter de Casanate*, en 1656.

27. *Don Francisco Ménésès Bravo de Sarabia* réduisit les Indiens, rebâtit, en 1664, les villes qui avaient été détruites en 1599, et gouverna jusqu'en 1668, qu'il fut déposé par le vice-roi du Pérou.

28. *Don Angel Pérédo*, chevalier de Santiago, cessa ses fonctions en 1669.

29. *Don Juan Enriquez*, natif de Lima, chevalier de Santiago, gouverna jusqu'en 1677.

(Les noms de trois gouverneurs manquent.)

33. *Don Juan Andrès de Ustariz*, né à Séville, gouverna jusqu'en 1715.

34. *Don Gabriel Cano de Aponte*, maréchal de camp des armées royales, força les Araucaniens à la paix, et mourut en 1728.

35. *Don Juan de Salamanca*, mestre-de-camp des milices du Chili.

36. *Don Joseph de Santiago Concha*, marquis de Casa Concha, chevalier de l'ordre de Calatrava, auditeur principal de l'audience de Lima, fut nommé par le vice-roi.

37. *Don Alonso de Obando*, marquis de Obando, chef d'escadre de l'armada royale, gouverna jusqu'en 1736.

38. *Don Joseph Manso de Vélasco*, comte de Superunda, chevalier de Santiago, capitaine des gardes du roi, fut nommé en 1736. Il fut appelé à la vice-royauté du Pérou en 1746.

39. *Don Domingo Ortiz de Rozas*, chevalier de Santiago, passa du gouvernement de Buénos-Ayres à la présidence du Chili, en 1746. Il fonda plusieurs villes, et le roi lui conféra pour cette raison le titre de comte de Poblaciones. Rozas retourna en Espagne, en 1754, et y mourut peu après.

40. *Don Manuel Amat y Junient*, chevalier de San Juan, colonel des dragons de Sagunto, passa, en 1761, à la vice-royauté du Pérou.

41. *Don Matéo de Toro Zambrano y Urèta.*

42. *Don Antonio Guill*, colonel du régiment de Guadalaxara, gouverneur et capitaine général du royaume de Terre-Ferme, exerça les fonctions de président du Chili, de 1761 à 1768, année de sa mort.

43. *Don Matéo de Toro Zambrano y Uréta*, occupa de nouveau la présidence *ad interim*.

44. *Don Francisco Xavier de Moralès*, chevalier de Santiago, maréchal-de-camp, capitaine des gardes royales espagnoles et général des milices du Pérou, fut nommé à cette présidence qu'il géra jusqu'à sa mort, arrivée en 1772.

45. *Don Matéo de Toro Zambrano y Uréta*, alors comte de la Conquista, chevalier de Santiago et lieutenant colonel, fut nommé une troisième fois à la présidence par l'audience royale.

46. *Don Agustin de Jauregui*, chevalier de Santiago, maréchal-de-camp, colonel des dragons de Sagunto, fut appelé à cette présidence en 1773. Il passa, en 1782, à la vice-royauté du Pérou.

47. *Don Ambrosio de Bénavidès*, brigadier des armées royales, fut nommé en 1782.

Don Ambrosio O'Higgins, natif d'Irlande, fut nommé par le roi, le 21 novembre 1787, président, gouverneur et capitaine général du Chili. Il reçut peu après, en récompense des importants services qu'il rendit dans l'exercice de cette charge, le titre de marquis d'Osorno, et, le 19 septembre 1789, le grade de Feld-maréchal des armées royales. Son premier soin, après son installation, fut de parcourir les provinces septentrionales de son gouvernement. Il établit partout de bons réglements, encouragea l'agriculture, le commerce et les pêcheries, ouvrit des mines, répara les anciennes routes et en construisit de nouvelles, et fonda des écoles publiques. La Pérouse, Vancouver et d'autres voyageurs parlent avec le plus grand éloge de cet excellent gouverneur, qui fut élevé à la vice-royauté du Pérou, où il mourut. M. Miers, dit, en décrivant la route qui traverse les Andes : « que c'est un des nombreux ouvrages d'utilité publique que Ambrosio O'Higgins fit exécuter lorsqu'il était président du Chili. Les Chiliens et les Péruviens, » ajoute-t-il, « doivent bénir la mémoire de cet homme de bien, à qui ils doivent la plupart des ouvrages d'utilité publique qu'ils possèdent. »

Molina nous apprend que le Chili est la seule province de l'Amérique qui ait eu l'insigne honneur de voir élever deux de ses citoyens à la dignité de grands d'Espagne ; savoir : *Don Fernando Irrazabal*, marquis de Valparaiso, né à Santiago, qui fut vice-roi de Navarre et généralissime de l'armée espagnole, sous Philippe IV; et *Don Fermin Caravajal*, duc de San Carlos, né à la Conception.

Don Juan Covarrubias, natif de Santiago, étant entré au service de France, vers le commencement du dix-huitième siècle, y fut fait marquis de Covarrubias, chevalier du St.-Esprit et maréchal de France.

LISTE DES OUVRAGES CONSULTÉS POUR CET ARTICLE.

Hakluyt*, vol. III, p. 803-825. *The admirable and prosperous voyage of the worshipful master Thomas Candish (Cavendish) into the South sea, and from thence round about the circumference of the whole earth, begun in the year of our Lord.* 1586, *etc. finished* 1588; *written by master Francis Pretty.

***Histórica relatione del regno di Cile e delle missioni e ministerii che escrita in quelle la compagnia di Giesu Alonso d'Ovaglie, della compagnia di Giesu, nativo di S. Giacomo di Cile, e suo procuratore á Roma. In Roma*, in-fol. pp. 378-1646.**

Guerra di Chili, causas de su duracion medios para su fin exemplificado en el govierno de don Francisco Lasso de la Vega, per el maestro de campo Santiago de Tessillo, corregidor de la ciudad de la Conception, plaza de armas del ejército, y lugar-

teniente de capitan general en su frontera, en Madrid. En la imprinta Real, año de 1647. 100 feuill.

Historia provinciæ Paraguariæ societatis Jesu, authore P. Nicolao del Techo ejusdem societatis sacerdote Gallo Belgá insulenci. Leodii, in-fol., 1673, p. 390.

Garcilasso de la Véga, *Gomara*, *Herrera* et autres écrivains déjà cités.

Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques, faites par ordres du Roi, sur les côtes orientales de l'Amérique méridionale, et dans les Indes occidentales, depuis l'année 1707 jusqu'en 1712, par le R. P. Louis Feuillé, religieux minime, mathématicien, botaniste de Sa Majesté, et correspondant de l'Académie royale des sciences. Deux tomes in-4°., Paris, 1714.

Le père Feuillé s'occupa, pendant trois ans, des observations astronomiques, et des recherches minéralogiques et botaniques.

Les habitants révèrent son nom.

Relation du voyage de la mer du Sud aux côtes de Chili et du Pérou, fait pendant les années 1712, 13 et 14, par M. Frézier, ingénieur ordinaire du Roi. Paris, 1716.

Origen de los Indios de el nuevo Mundo etc. por el O. Gregorio Garcia. In-fol., Madrid, 1729.

Relation histórica del viage á la América mèridional hecho de orden de S. Maj. para medir algunos grados de meridiano terrestre, y venir por ellos en conocimiento de la verdadera figura y magnitud de la tierra; con otras varias observationes astronómicas y phísicas, por don Jorge Juan y don Antonio de Ulloa. Cinq tomes in-4°. Madrid, 1748.

Chilidugu sive res *chilenses vel descriptio statûs tum naturalis, tum civilis, cum moralis regni populique chilensis, inserta suis locis perfecta ad chilensem linguam manuductioni, Bernardi Havestad agrippinensis quondam provinciæ Rheni inferiores primum Horstmariæ in Westphaliá, deinde in Americæ meridionalis, regno Chilensi e societate Jesu missionaris.* Deux tomes in-8°. *Monasterii Westphaliæ typis aschendorfianis.*

Pars prima : *Chilensis linguæ grammatica.* Pars secunda : *Indiculus universalis R. P Pomey, societatis Jesu, in linguam chilensem translatus additisque exemplis quam plurimis ad faciliùs addiscendum auctus.* Pars tertia : *Cathechismus in prosâ et versu.* Pars quarta : *Voces Indicæ ordine alphabetico, adjectis, numeris ubi singulæ pleniùs et captosiùs explicantur.* Pars quinta : *Voces latinæ eodem ordine et adjectis numeris.* Pars sexta : *Notæ musicæ ad canandum* etc. Pars septima : *Mappa geographica et Diarium, in quo recensentur provinciæ, oppida, sacella, loca dies et leucæ, quæ ultimis mensibus anni* 1751 *et prims, anni* 1752 *peragravit ad terras Indorum chilensium excurrens, R. Bernardus Haverstadt.*

Mappa geographica exhibens provincia oppida, sacella etc. quæ mensibus novembri ac decembri anni 1751 *et Januario, feb.*

el martio anni 1752 *peragravit ad Indorum chilensium terras excurrens P. Bern. H.*

Saggio sulla storia civile del Chili del Giovanni Ignazio Molina, in Bologna, 1787, in-8°. contenant *indice di alcuni verbi chilesi et catalogo di scrittori delle cose del Chili.*

La Araucana, per don Alonso de Ercilla y Zuñiga, caballero del orden de Santiago, gentilhombre de la camara de la magestad del Emperador, en Madrid. Deux tomes, in-12, 1776.

Voyage de la Pérouse, autour du monde, publié conformément au décret du 22 avril 1791, et rédigé par M. L. A. Milet Mureau, général de brigade, etc., 4 vol. in-4°., Paris, an VII (1797).

A voyage of discovery to the North pacific Ocean and round the World, performed in the years 1790, 1791, 1792, 1793, 1794, *and* 1795, *by captain George Vancouver, in* 3 *vol. in-*4°. *London,* 1798.

*Saggio sulla storia naturale del Chili di Gio. Ignazio Molina. Seconda edizione accresciuta e arrieschita di una nueva carta geografica e del ritratto del autore, in-*4°. *pp.* 306, *Bologna* 1810.

Add. Flora selecta regni Chilensis juxta systema Linneanum, pp. 24, *et catalogo di alcuni termini Chilesi appartenienti al istoria naturale.*

Narrative of voyages and travels in the northern and southern hemispheres, comprising three voyages round the world, together with a voyage of survey and discovery in the pacific Océan and oriental islands by captain Amaso Delano. Boston, in-8°., pp. 598, 1817. *The* 16th 17th 18th *and* 19th *chapters contain his observations on Chili.*

Report of Theodoric Bland, esquire, commissioner to south America, dated Baltimore, 2 *nov.* 1818, *and communicated by the president of the united states to the house of representatives the* 15 *dec. State papers, B. Chile.* 84 pages.

Report of colonel Poinsett on the Kingdom of Chile, dated Columbia, 4th *november* 1818.

Memoria sobre el estado presente de Chili. London, 1820.

Travels to Chile over the Andes in the years 1820 *and* 1821 *by Peter Schmidtmeyer, in-*4°. *London,* 1822.

British and Foreign state papers, 1823, 1824, *compiled by the Librarian and Keeper of the papers, foreign Office, printed by J. Harrison and son. Lancaster court, Strand, pp.* 923, *in-*8°., *London,* 1825.

Journal of a residence in Chile, during the year 1822, *and voyage from Chile to Brasil, in* 1823. *By Maria Graham, in-*4°. *London,* 1824.

Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent, fait en 1799, 1800, 1, 2, 3 et 4, par Al. de Humboldt, tome III, in-4°. Paris, 1825.

Travels in South America during the years 1819, 20 *and* 21, *containing an account of the present state of Brasil, Buenos-Ayres and Chile, by Alexander Caldcleugh, esquire*, 2 *vol. in*-8°. *London*, 1824.

Narrative of a journey across the Cordillera of the Andes, and of a residence in Lima and other parts of Peru, in 1823 *and* 1824, *by Robert Proctor, esquire, London*, 1825.

Extracts from a journal writ en on the Coasts of Chile, Peru and Mexico, in 1820, 1821 *and* 1822, *by captain Basil Hall*, 4th *édition. Edinburgh*, 1825.

Travels in Chile and la Plata, including accounts respecting the geography, geology, statistics, governement, finances, agriculture, manners and customs and the mining operations in Chile, collected during a residence of several years in those countries, by John Miers, illustrated by original maps, views, etc.; 2 vol. in-8°. *London*, 1826.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE[1].

La vice-royauté de Buénos-Ayres établie, en 1778, sous le nom des Provinces-Unies du Rio de la Plata, renfermait dans ses limites toutes les possessions espagnoles, situées à l'est des Cordillières occidentales, et au sud du Marañon. Elle s'étendait depuis le cap Lobos aux établissements les plus septentrionaux sur le Paraguay, distance de plus de seize cents milles, et du cap San-Antonio, à l'embouchure de la Plata, aux chaînes des montagnes qui la séparent du Chili, distance d'environ mille milles. Cette région, située entre les 12° et 40° 45′ de lat. sud, était bornée au nord, par le Pérou et le Brésil; à l'est, par ce dernier pays; au sud, par la Patagonie; au sud-est, par l'Atlantique; et à l'ouest, par les Andes, qui la séparent du Chili et du Pérou. Elle comprenait une étendue d'environ dix-huit cents milles du nord au sud, et d'environ huit cents de largeur moyenne, dont la surface est de plus de cent quarante-cinq mille lieues carrées.

Ce vaste territoire fut divisé, premièrement, en six provinces, savoir : 1°. Paraguay (2); 2°. Parana; 3°. Guaira; 4°. Uragua: 5°. Tucuman; 6°. Rio de la Plata. Les quatre premières sont situées à l'est du fleuve; les deux dernières à l'ouest.

Au commencement de la dernière révolution, en 1814, la vice-royauté se composait de neuf provinces, savoir: 1°. Buénos-Ayres; 2°. Paraguay; 3°. Cordova; 4°. Salta; 5°. Potosi; 6°. la Plata; 7°. Cochabamba; 8°. la Paz; 9°. Puno. Ensuite on plaçait, sous sa juridiction, cinq

(1) Nommée aussi république des Provinces-Unies de l'Amérique du Sud, république de Buénos-Ayres, et république des Provinces-Unies de la Plata.

(2) Nommée Payaguay, ou rivière des Payaguas, par les Indiens Carios, ou Guaranies qui habitaient ses bords. Les Espagnols changèrent un peu ce nom en l'appelant Paraguay, qu'ils appliquèrent ensuite à toute la province.

autres provinces détachées de la vice-royauté du Pérou et de la province de Buénos-Ayres, et le Paraguay, et le Tucuman, savoir : 10°. le Tucuman, pris à la province de Salta ; 11°. Mendoza ou Cuyo, qui fesait partie de celle de Cordova ; 12°. les Corrientès ; 13°. Entre-Rios, qui renferme le pays situé entre l'Uruguay et la Parana ; et 14°. la Bande orientale ou rive orientale de la Plata. Les deux dernières furent détachées de la province de Buénos Ayres.

La République Argentine s'étend depuis la partie septentrionale de la province de Moxos, sous la latitude du 12e. dégré sud jusqu'au cap Horn, et jusqu'à l'Océan-Pacifique, dans la province d'Atacama, entre le bas Pérou et le Chili. Elle est bornée au nord et à l'est par le Brésil ; à l'est, par l'Atlantique. La rivière de Désagnadéro la sépare du Pérou, et les Cordillières du Chili (1).

Cette république est ainsi divisée : 1°. la province de Parana, qui aura pour capitale Chascomus ; 2°. celle du Salado, dont la ville capitale sera San-Nicolas (2) ; 3°. Montévidéo ; 4°. Entre-Rios ; 5°. Santa-Fé ; 6°. Cordova ; 7°. Corrientès ; 8°. Santiago del Estéro ; 9°. Rioja, 10°. Salta y Jujuy ; 11°. Catamarca ; 12°. Mendosa ; 13°. Tucuman ; 14°. San-Juan ; 15°. San-Luis ; 16°. de *Missiones* ou des Missions ; 17°. Tarija ; 18°. le Paraguay ; 19°. la Patagonie, qui s'étend au sud du territoire des Provinces-Unies jusqu'au cap Horn.

L'ancienne province (3) de Buénos-Ayres comprenant une superficie d'environ quinze cent dix-huit lieues carrées, est bornée à l'est par le Parana et le Rio de la Plata ; au nord, par la rivière Arrayo de en Médio, qui la sépare de la province de Santa-Fé ; au sud et à l'ouest, par le Salado. La population, en 1825, était de cent soixante-cinq à cent soixante-dix mille habitants. En 1740, la ligne de démar-

---

(1) On a conservé les bornes de l'ancienne vice-royauté, moins les quatre provinces qui forment maintenant la république de Bolivia ; mais les limites ne sont pas encore bien fixées. La multitude des faits nous empêche d'entrer dans de plus grands détails.

(2) Cette division eut lieu d'après la loi du 4 mars 1826. Voyez *Mensagéro Argentino*, n°. 135.

(3) La province de Santo-Domingo de Buénos-Ayres fut établie par ordre du roi Philippe V.

cation entre les Espagnols et les Indiens était tracée par le 35°. de latitude sud; mais les habitations des pasteurs se sont étendues jusqu'à 37 dégrés, et même jusqu'aux pieds de la chaîne de montagnes du Tandel, où est situé l'établissement du port de l'Indépendance. Les villes sont : 1°. Buénos-Ayres; 2°. Enseñado; 3°. San-Isidro; 4°. las Conchas; 5°. Luxan. Les trois premières sont situées sur les bords de la Plata; la dernière dans la plaine. Par un dénombrement imparfait, Buénos-Ayres contenait, en 1815, quatre-vingt-treize mille cent cinq habitants, non compris les troupes, les Indiens et les personnes passagères. La population ne monte actuellement qu'à soixante-dix mille hommes; celle des autres villes est de trois à cinq mille.

La province de Montévidéo, située vers l'embouchure de la Plata, est bornée au sud par ce fleuve; à l'est, par l'Océan Atlantique; à l'ouest, par l'Uruguay, et au nord par le Brésil. Elle s'étend de cent trente lieues de Castille du nord au sud, et de plus de quatre-vingt-dix de l'est à l'ouest. Les villes principales sont: 1°. Montévidéo; 2°. Maldonado; 3°. Colonia; 4°. Purification, autrefois nommée Nuéva-Capilla; 5°. Santa-Lucia; 6°. Canélones; 7°. San-José; 8°. San-Carlos. Il y a beaucoup de villages. La population de la province est estimée de quarante à cinquante mille habitants. En 1810, elle s'élevait à plus de soixante mille. La population de Montévidéo est estimée d'environ dix mille; celle de la Purification, trois mille; celle de Maldonado, trois mille.

La province d'Entre-Rios, ainsi nommée à cause de sa situation entre l'Uruguay et le Parana, compte vingt-sept mille habitants. Parana en est la capitale. La deuxième ville est celle de la Conception del Uruguay (1).

La province de Santa-Fé, située dans la partie occidentale du Parana, à la distance de cent lieues de Buénos-Ayres, a pour limites ce fleuve, la province de Cordova et les frontières des Indiens. La population est d'environ quinze mille. La ville de Santa-Fé, située sur la rive droite du Paraguay, a environ six mille habitants : celle de Corrientès en a autant.

La province de Cordova a cent dix lieues d'étendue du

(1) Voyez l'*Almanaque de Buenos-Ayres, año de* 1826, *p.* 263, *noticias estadisticas de la provincia de Entre-Rios formada, por el señor D. Lucio Mansillo, etc.*

nord au sud, et à peu près autant de l'est à l'ouest. Sa population est de soixante-dix à quatre-vingt mille. La ville de Cordova, située sur le Rio-Priméro, compte douze à seize mille habitants. Les villages et bourgs sont : 1°. La Conception ; 2°. Carlota ; 3°. Ranchos ; 4°. Tulumba ; 5°. San-Xavier ; 6°. Rio-Séco ; 7°. Frayle-Muerto ; 8°. Soto ; 9°. Richana ; 10°. Quiléno ; 11°. St.-Tchilin ; 12°. la Toma ; 13°. San-Marcos ; 14°. Cruz-Alta.

La province de Corrientès, située entre les provinces d'Entre-Rios, du Paraguay et d'Uruguay, et le Parana, a quatre-vingts lieues d'étendue du nord au sud, et cinquante de largeur de l'est à l'ouest. La population est d'environ cinquante mille. Celle de la ville capitale, San-Juan de Véra de las Siéte-Corrientès, est peu considérable.

La province de San-Iago del Estéro se trouve située dans le voisinage du Grand-Chaco, vers 27° 28′ de lat. aust. Sa population est de plus de cinquante mille âmes. La ville de San-Iago, située sur les bords du Rio-Dulce, compte plus de dix mille habitants.

La province de Rioja, située à cent quatorze lieues de de Cordova, et à deux cent quatre-vingt-dix de Buénos-Ayres, peut avoir cent quarante à cent cinquante lieues d'étendue de l'est à l'ouest, jusqu'à la Cordillière des Andes, et de cent trente à cent quarante lieues du nord au sud. Elle renferme à peu près vingt mille habitants. La ville capitale de Rioja, ou Todos-Santos de Rioja, la Nuéva en contient environ trois mille.

Nous ignorons quelles sont les limites de la nouvelle province de Salta y Jujuy ; mais l'ancienne province de Salta, fondée en 1582, avait quatre-vingts à cent lieues d'étendue. D'après l'estimation la plus récente, sa population était de quarante mille, et celle de la ville de Salta-San-Filipe el Réal de Salta, y compris les alentours, de huit à dix mille. Les principaux villages et bourgs sont : 1°. Caldéra ; 2°. Rosario de Serrillos ; 3°. Rosario de la Frontéra ; 4°. Chicoma ; 5°. Anta, etc.

L'ancienne province de Jujuy, située presque sous le tropique, entre le Potosi, Salta et le Grand-Chaco (1), s'éten-

(1) Le territoire connu sous le nom de Chaco, situé entre le Tucuman, las Charcas, Santa-Cruz de la Sierra, et les rivières de la Plata et de l'Uruguay, a trois cents lieues de longueur et cent de largeur.

dait soixante-dix lieues du nord au sud, et trente-cinq à quarante de l'est à l'ouest. Elle comptait trente mille habitants. Ses villages et bourgs sont: 1°. Rio-Négro; 2°. Périco; 3°. Tumbaya; 4°. Humaguaca; 5°. Cochénoca; 6°. Cerillos; 7°. Rinconada; 8°. Santa-Catalina.

La province de Catamarca, située dans la vallée du même nom, à soixante lieues sud-est de la province de Tucuman, a une étendue de cent lieues de l'une à l'autre extrémité. Sa population est d'environ trente-cinq mille; celle de la ville de Catamarca, de quatre mille cinq cents. Les villages et les bourgs de cette province sont: 1°. Piédra-Blanca; 2°. Sierra del Alto; 3°. Sierra de Ancastisi; 4e. Tinogasta; 5°. Santa-Maria; 6°. Bélin.

La province de Mendoza (1), située au pied de la Cordillière des Andes, entre les 31° et 33° de lat. aust., et qui a pour limites la Diamante, affluent de Négro, compte cent trente lieues d'étendue du nord au sud, et un peu plus de cent lieues de l'est à l'ouest. La population est d'environ trente-cinq mille; celle de la ville de Mendoza est de quinze à vingt mille. Les villages et bourgs sont: 1°. San-Carlos; 2°. Coriconto, dans la vallée d'Uco; 3°. Barriales; 4°. las grandes Lagunas de Guanacache; 5°. San-Vicente, à deux lieues de Mendoza; 6°. la Ciénaga; 7°. Chimba; 8°. Panquegua; 9°. San-Miguel; 10°. Rio-Négro; 11°. Plumérillo; 12°. Cruz de Piédra; 13°. Lunlunta; 14°. Lujan; 15°. Barrancas; 16°. Compuerta del Rio; 17°. Rétamo.

La province de Tucuman (2), située vers le 27° de lat. sud, compte cinquante-huit à soixante lieues d'étendue du sud au nord, et cinquante de l'est à l'ouest. Sa population peut être évaluée à quarante mille habitants; celle de la ville capitale de San-Miguel de Tucuman à dix ou douze mille. Les villages ou cures sont: 1°. Montéros; 2°. Suarès; 3°. Chiquiligasta; 4°. Rio-Chico; 5°. Trancas; 6°. Burroyaco.

La province de San-Juan (3), située vis-à-vis la Cordillière des Andes, aux 32e. et 33e. dégrés, a une étendue de cent à cent vingt lieues du nord au sud, et autant de l'est à

(1) Elle fesait partie de l'ancienne grande province de Cuyo.

(2) Autrefois le gouvernement royal de don Miguel de Tucuman.

(3) Cette province et celle de San-Luis étaient comprises dans le grand territoire de Cuyo.

l'ouest. La population est de trente à trente-cinq mille; celle de la capitale, San-Juan de la Frontéra, est de dix-huit à dix-neuf mille. Les villages sont : 1°. las Lagunas; 2°. Puéblo-Viéjo; 3°. Jacha; 4°. Vallé-fertil.

La province de San-Luis peut avoir cinquante à soixante lieues de l'est à l'ouest, et cent du nord au sud. La population est de vingt à vingt-cinq mille. La ville de San-Juan n'a pas plus de quinze cents.

La province de Missiones.

La province de Tarija (1).

La province du *Paraguay* est située vers la source orientale de cette rivière, entre les 25° 16′ de lat. sud, et les 59° 59′ de long. occid. du méridien de Paris. Elle est bornée au nord par le Brésil; à l'est, par le Parana; et à l'ouest, par le Paraguay. Elle a une étendue d'environ quatre cents milles en longueur, et de deux cents en largeur. Vers l'année 1800, la population du Paraguay était de quatre-vingt-dix-sept mille cinq cents (*Azara*). Elle est actuellement d'environ deux cent mille, en y comprenant les Indiens civilisés.

Les principales villes sont : 1°. L'Assomption; 2°. Neembucu, ou Villa-del-Pilar; 3°. Villa-Rica; 4°. Yquamandiu, ou villa de San-Pédro; 5°. Villa-Réal de la Conception.

Patagonie. Ce pays comprend tout le continent au sud du fort Maullin, dans la lat. 41° 43′, et s'étend au nord jusqu'aux sources du Colorado et du Négro, vers le 35° S. Sa plus grande longueur, du nord au sud, est de treize cents milles. Il s'étend l'espace de onze cents milles sur les côtes de l'Atlantique, et de huit cents milles sur celles de la mer Pacifique. Depuis le cap Lobos, sous la latitude 37° 30′, les limites les plus au nord depuis l'Atlantique jusqu'aux Andes

---

(1) Le congrès général de la république Bolivienne décréta, le 25 septembre 1826, dans la salle des sessions à Chuquisaca, que la province de Tarija appartenait au Haut-Pérou par la nature même de sa situation et par toutes ses relations; qu'elle n'a jamais formé aucune union ni association avec la République Argentine; que les habitants ont manifesté leur opposition au démembrement de cette province par leurs actes du 6 juin de l'année passée, et des 26 août et 7 septembre de l'année 1826. Voyez *Coleccion oficial de leyes, etc*, n°. 26, et *Mensagéro Argentino*, n°. 125.

est d'environ sept cents milles, mais sa largeur moyenne n'excède pas quatre cent cinquante milles. Toute la côte, depuis le 44e dégré de lat. sud jusqu'au détroit de Magellan, est rude et escarpée, mais elle a plusieurs entrées, dont la plus grande est celle nommée St.-Georges, située entre la lat. 44° 40′ et 46° 40′.

Ce pays est arrosé par les fleuves Négro et Colorado. Le sol de l'intérieur de ce pays est plus fertile et le climat plus doux qu'on ne le croit.

La Patagonie est séparée de la Terre-de-Feu par le détroit de Magellan.

Les noms des îles de la Patagonie sont : 1°. les îles Malouines, situées à la distance de cent dix lieues de la côte de Patagonie, entre la lat. de 51° et 52° 1/2 à l'est du détroit de Magellan. Les plus considérables se trouvent sur la côte méridionale. 2°. Une grande île située entre le 52° 1/2 et le 56° de lat. australe, et qui est séparée de l'extrémité méridionale du continent par le détroit de Magellan ; elle est connue sous le nom de *Terra-Fuego*, ou Terre-de-Feu. 3°. L'île dite Statenland, ou Terre-des-États, découverte par Le Maire. Elle est séparée de la Terre-de-Feu par le détroit de ce nom, qui a cinq à six lieues de longueur. Cette île a environ trente milles de longueur et seize de largeur. 4°. Sur la côte orientale se trouve l'île de Trinidad, ou *S. Madre de Dios*, placée entre le 51° et 52° de lat. mérid. Elle peut avoir cent cinquante-cinq lieues de longueur et trente de largeur. 5°. L'île de *Santa-Barbara*, située à environ sept lieues du continent, et à 46° au nord de la Trinidad ; elle compte à peu près trente milles de longueur et dix de largeur.

Les vents violents qui dominent dans le détroit de Magellan, et les courants rapides qui viennent de l'Atlantique ont fait abandonner ce passage comme route entre les deux Océans. La navigation par le cap Horn, autrefois la terreur des matelots, est maintenant regardée comme n'étant pas plus dangereuse que celle par le cap de Bonne-Espérance.

Les communications entre Buénos-Ayres et la Patagonie s'entretiennent par mer. La route, de plus de deux cents lieues, se fait en neuf ou dix jours.

Le gouvernement de Buénos-Ayres s'occupe de coloniser ce pays, qui agrandirait son territoire de plus de vingt mille lieues carrées. Il a formé, sous le nom de district de

Patagonie, un établissement qui augmente tous les jours, et dont on porte la population à environ quinze cents personnes. Il est situé à peu près à la hauteur des îles Falkland. La législature a aussi décrété la fondation de quatre villes sur la frontière du sud (1).

(1) Voyez la note *A* à la fin de l'article.

SITUATION géographique de Buénos-Ayres, des points principaux de sa frontière, et des autres de l'intérieur (1).

LIEUX.	LATIT.e australe.		LONGIT.e de Buénos-Ayres.	
	dég.	min.	dég.	min.
Buénos-Ayres	34	36	58	23
Villa de Lujan	34	38	1	1
Garde de Lujan	34	40	1	25
Fortin d'Aréco	34	23	1	49
Garde de Salto	34	18	2	14
Garde de Rojas	34	11	2	41
Fort de Mercedes	33	55	3	4
Fortin de Melincué	33	42	3	30
Sources de Piñeiro (Pampas)	34	18	3	16
Lagune de Rojas	34	19	3	2
Id. de Carpincho	34	35	2	52
Id. de Casco	35	7	2	12
Id. de Palentelen	35	10	2	6
Id. de los Huesos	35	14	1	34
Id. du Blé, à l'ouest du Salado	35	14	1	14
Collines des sources	35	40	«	21
Lagunes de los Porongos	35	54	«	1
Hauteurs de Troncoso	36	5	«	21
Garde de Chascomus	35	33	«	22
Fortin de los Ranchos	35	30	«	3
Garde del Monte	35	26	«	31
Fortin de Lobos	35	16	«	52
Fortin de Navarro	35	«	1	3
San-Isidro	34	28	«	8
Conchas	34	25	«	10
Pilar	34	26	«	52
Vallée de la Cruz	34	20	1	1
Aréco	34	11	1	26
Arrecife	34	3	2	6
Pergamino	33	53	2	24
Baradéro	33	45	1	25
San-Pédro	33	40	1	32
San-Nicolas de los Arroyos (ville)	33	19	1	34
Vallée de Moron	34	40	«	23
San-Vicente	34	49	«	15
Magdaléna	35	5	«	44
San-Fernando	«	«	«	«
Quilmes	«	«	«	«
Flores	«	«	«	«
Enseñada	34	46	«	24
Kaquel	«	«	«	«
Patagones	«	«	«	«

(1) M. Nuñez, *Noticias de las Provincias unidas del Rio de la Plata.* Londres, 1825, p. 171 et 172.

Sol. Le *Pampas* est une plaine contenant environ cent mille milles carrés, qui s'étend depuis Buénos-Ayres jusqu'aux Andes. Elle est bornée à l'est par l'Océan méridional et la rivière de la Plata; au nord, par la rivière Tercéro et les frontières de Cordova; à l'ouest, par les montagnes du même nom et les frontières du San-Luis, et au sud par le Colorado. La distance du cap San-Antonio à San-Luis est environ de neuf cents milles; celle de l'entrée de Tercéro à l'embouchure du Colorado est de six cents milles. Dans cette vaste étendue du pays, à peine trouve-t-on un lieu propice à y fonder un établissement. Il n'y a qu'une seule ville, celle de Rioja, dans l'intérieur: toutes les autres, savoir: Santiago del Estéro, Tucuman, San-Juan; Mendoza, San-Luis et Cordova, se trouvent situées sur les frontières. On n'y voit d'autre rivière d'eau fraîche que l'Angualasta, qui passant non loin de Rioja, se perd dans les lagunes, ou lacs salés (1).

Entre le Parana et le Salado est une plaine de cent cinquante lieues d'étendue, qui est quelquefois tellement inondée qu'elle ressemble à un grand lac. Il y a encore d'autres plaines dans le territoire de Santa-Fé et de Cordova. Celles qui sont connues sous le nom de *Travesia*, s'étendent du nord au sud dans un espace de cent milles et s'avancent jusqu'au Pérou.

Le pays situé au sud de Rio-Négro est plus varié, plus boisé, et mieux arrosé que la plaine de Pampas. Les rivières y sont navigables à une distance considérable de leur embouchure.

Azara dit qu'une couche de roche, sans fissures, s'étend dans toute la région à l'ouest des fleuves de Paraguay et du Parana, et qu'elle n'est couverte que d'une croûte. Dans un espace de peut-être mille lieues carrées, sur les hauteurs de Montévidéo et de Maldonado, et vers la frontière du Brésil, les arbres ne peuvent y croître, ni les eaux y pénétrer, de sorte qu'elle n'est pas susceptible de culture.

La surface du Paraguay est presque unie, excepté vers le nord, près de la Cordillière de Maraçoya. Le sol est fertile vers le sud des deux côtés de la rivière, où sont situées les Réductions des Jésuites. A l'est, le long du Parana, il y a un désert fréquenté par les Indiens Guaranies. On voit un autre désert au sud-ouest de Paraguay, qui s'étend depuis les sources de cette rivière jusqu'au voisinage de Santa-Fé.

---

(1) *Miers Travels*, vol. 1, p. 235.

Les débordements annuels du Parana fertilisent les terres qu'ils arrosent.

La contrée située entre le Paraguay et l'Uruguay est couverte de hautes futaies, où l'on trouve des bois propres à la construction des navires.

La campagne de la province de Montévidéo abonde en excellents pâturages, et possède de belles forêts.

Le territoire du Grand-Chaco, vis-à-vis du Paraguay, sur les deux rives de Pilcomayo, est un beau pays habité par des Indiens.

Selon Helms, « Le voyageur traverse de Cordova à Tucuman une plaine qui est en très-grande partie déserte et inculte. Le terrain est couvert d'une espèce de cristallisation saline, et on n'y trouve d'autre plante que le *salsola kali*, qui croît à la hauteur de trois aunes de France », c'est-à-dire de onze pieds ou trente-six décimètres.

En général, tout ce pays, si on en excepte les Pampas, est aussi fertile que le Brésil et les autres parties de l'Amérique méridionale. On a calculé que, s'il était peuplé comme la Grande-Bretagne, il pourrait contenir cent millions d'individus.

Lacs et *rivières*. Le lac de los *Xarayes* (1), situé entre les 16° 30′ et 22° dég. de lat., est formé par les pluies qui tombent dans la province de los Chiquitos et dans les montagnes où se trouvent les sources du Paraguay. Azara estime la longueur de ce lac à cent dix lieues, et sa largeur à quarante. Il a si peu de profondeur qu'il n'est nulle part navigable. Plusieurs îlots sortent de sa surface; le plus remarquable est nommé *le Pan-de-Azucar*, ou Pain-de-Sucre.

Le lac *Ybéra* (2), situé dans la province de Paraguay, près du récif de Parana, sous le 27° 27′ de lat. sud, a trente lieues de large vers la partie septentrionale, et s'étendant, dans une longueur aussi à peu près de trente lieues vers le sud, y forme la gorge de Yuquicupa, et devient le Miriñay, qui est un affluent de l'Uruguay. Une chose très-

(1) Selon quelques auteurs, ce lac était la source du fleuve du Paraguay. D'autres ont placé, vers son milieu, l'empire del Xarayes, ou del Dorado, ou de Paytiti. Voy. Azara, vol. 1, ch. 2.

(2) On lit, dit Azara, dans quelques histoires manuscrites des jésuites, que, dans l'intérieur du lac Ybéra, vivait une nation d'Indiens, caste pygmée, et ils en donnent une description bien détaillée.

remarquable, dit Azara, est que ce lac ne reçoit ni rivière, ni ruisseau, ni source; il est entretenu par la simple filtration des eaux du Parana, dont il est très-rapproché, sans avoir avec lui aucune communication visible. Cette filtration est si considérable, qu'elle fournit l'eau de trois rivières qui en sortent pour se jeter dans le Parana. Ces courants, nommés Ste.-Lucie, Corrientès et Batelles, sont tellement profonds, que jamais ils ne sont guéables. D'après les expériences de Halley, Azara évalue la quantité d'eau enlevée par l'évaporation de la surface de cent milles marins carrés du lac, à plus de soixante-dix mille tonneaux par jour. Les eaux n'éprouvent aucune variation sensible pendant le cours de l'année. La quantité de plantes aquatiques dont il est en grande partie rempli, n'eût pas permis de connaître son intérieur. Azara suppose que le Parana traversait autrefois ce lac, et que cette rivière se divisait ensuite dans les quatre qui en sortent actuellement, et que le Parana ne tardera pas de reprendre son ancien lit.

Le lac *Guanacache*, situé dans les Pampas, décharge ses eaux par le canal de Désaguadéro, dans le lac Bebedéro, près de San-Luis.

La *Laguna-Blanca*, ou lac Blanc, est située non loin du Rio-Dulce.

Le pays plat du Grand-Chaco est entrecoupé des lacs formés par le débordement du Paraguay. Il en est de même d'Aguaracuty, situé vers le 25°, et de ceux d'Ypoa, à 26°; de Neembuco, à 27°, et ceux à l'est de la rivière du Paraguay. Toutes ces sortes de dépôts d'eau sont peu profonds, particulièrement celui de Mandihá, au 25° 20′ de lat.; celui d'Ypacarary, vers les 25° 23′, celui d'Ybéra, au sud du Parana; celui de Miri et de la Manguéra, vers les 33°, et d'autres moins grands que l'on trouve partout.

Rivières. Toute cette région est arrosée par les nombreux affluents de la Plata, par les courants d'eau sortant des montagnes du Brésil, du côté oriental des Andes, et des chaînes des montagnes de Cordova et de Tucuman. Ces eaux forment les deux grandes rivières la Parana et l'Uruguay, qui se déchargent dans le golfe de la Plata.

La rivière de *Parana*, appelée par les naturels du pays *Paraná Guazu*, ou Grand, prend sa source par les 21° dég. de lat. sud, dans les montagnes situées au nord-ouest de la rivière Janeyro. Elle y est resserrée, mais après la réunion des eaux de Parancubá, de Tiese ou Añemby, de Paranapané

et de Curitiba ou Yguaru, elle devient considérable, et se dirige vers le nord-ouest, jusqu'au 19° dég. de lat.; et ensuite vers le sud jusqu'aux Missions des Guaranies, d'où s'élargissant beaucoup, elle forme un archipel d'îles. A Candelaria, le Parana a déjà quatre cents toises de largeur, et à Corrientès quinze cents. Augmentée par les eaux des montagnes du Brésil et celles des Andes, qu'elle reçoit par le Paraguay, elle prend l'apparence d'un bras de mer, et se jette dans l'Océan. Azara est persuadé qu'il n'exagère pas en disant (1) que le volume d'eau du Parana, après sa jonction avec le Paraguay, est égal à celui de cent rivières les plus considérables de l'Europe.

Le Parana renferme une multitude d'îles, dont quelques-unes sont fort étendues. Il est aussi entrecoupé de cataractes et de récifs qui interrompent sa navigation. Le saut de Canendiyú ou de Guayra, au 24° 4′ de lat., est une cascade effroyable, dit Azara, et digne d'être décrite par les poètes.

Dans l'état moyen de ses eaux, le Parana a beaucoup de fond, et deux mille cent toises de largeur, qui se réduisent subitement à un canal de trente toises, dans lequel entre toute la masse d'eau. Elle se précipite ensuite sur un plan incliné de 50 dégrés à l'horizon, de manière à former une hauteur de cinquante-deux pieds de Paris. Le bruit se fait entendre de seize lieues. On croit voir trembler les rochers.

Le Parana, ajoute Azara, est beaucoup plus rapide et plus violent dans son cours que le Paraguay, parce qu'il vient du Brésil, ou du côté de l'est, où le terrain a plus d'inclinaison. Une des propriétés remarquables du Parana, c'est la nature de ses courants périodiques, tout-à-fait semblables à ceux du Nil. Aussi n'y a-t-il pas, dans le globe, deux rivières qui aient plus d'analogie. Toutes deux prennent naissance dans la zone torride, à une égale distance de l'équateur, et se terminent presque sous la même latitude. Elles ont toutes deux des cataractes; sont navigables à une très-grande distance, éprouvent des accroissements périodiques, et inondent une grande quantité de terrain. Ce débordement (en Amérique), commence dans les der-

(1) Selon M. Nuñez, Azara dit que cette rivière est formée par la réunion de beaucoup de ruisseaux ou des courants d'eau dans les montagnes où les Portugais ont leurs mines d'or du Goyazes, entre les 17° 30′ et les 18° 30′ de lat. aust.

niers jours de décembre, et croît graduellement jusqu'au mois d'avril, où il commence à baisser jusqu'en juillet. La hauteur moyenne à laquelle les eaux s'élèvent annuellement est environ douze pieds. Ces débordements, qui dépendent des pluies, sont variables. Celui de 1812 fut un des plus grands qu'on ait jamais vus. On trouva le sommet des îles couverts d'animaux sauvages noyés ou morts de faim.

On a remarqué, à Buénos-Ayres, que lorsque les vents d'est et de sud-est montent les eaux de la rivière à sept pieds au-dessus de leur niveau ordinaire, elles s'introduisent dans le Parana, et on les distingue encore à soixante lieues. Au tems de son accroissement, dans les endroits où il est le plus resserré, à Rosario, à la Punta-Gorda, et à l'Hernan de Arias, la rapidité moyenne du courant est d'un pied et demi par seconde.

Le Parana est navigable depuis le cap Santa-Maria jusqu'à l'île d'Apipé, distance de plus de cinq cent neuf lieues (1). On a construit des navires de trois cents tonneaux au-dessus de l'Assomption du Paraguay, qui ont descendu la rivière sur leur lest à Buénos-Ayres, à plus de quatre cents lieues. En calculant, dit M. Nuñez, la vaste étendue de terrain qu'inonde le Parana depuis son embouchure jusqu'à Cayastá, dont nous pouvons parler avec exactitude, d'après nos observations, mille cent lieues carrées sont couvertes d'eau pendant son débordement, et par un calcul approximatif, il y a quatre mille lieues de ce pays qui jouissent du même avantage.

Selon Azara, la rivière de Paraguay (2) prend sa source vers les 13° 30′ de lat. sud, dans les montagnes de Sierra del Paraguay. Il coule constamment vers le sud, jusqu'à sa jonction avec le Parana, vers le 27° de lat. Son canal est étroit, mais il y a toujours assez de fond. Il est navigable pour des goëlettes depuis le 16e dégré jusqu'à son embouchure. L'examen, dit Azara, que j'ai fait des hauteurs du baromètre observées par les commissaires des limites, en vertu du traité de paix de 1750, m'a fait conclure que le fleuve du Paraguay, dans son cours entre les parallèles de

(1) En comparant cette rivière avec le Nil, on observe que celui-ci n'est navigable que cent quatre-vingts lieues jusqu'à l'île Éléphantine.

(2) Mot composé de *y*, fleuve, et *paragua*, couronne de plumes. (*Lozano.*)

16° 24′ et 22° 17′ n'a pas un pied de pente par mille marin de lat. Cette rivière éprouve un accroissement périodique qui commence, à l'Assomption, à la fin de février, et qui augmente par dégrés jusqu'à la fin de juin, où elle décroît de la même manière et dans le même espace de tems. A l'Assomption, ses eaux excèdent quelquefois de cinq à six toises leur niveau ordinaire, et couvrent une grande surface. Cette crue est produite par le fameux lac de Jarayes, qui verse ses eaux dans le Paraguay, quand il est plein. Il mesura sa largeur à l'Assomption lorsque ses eaux étaient plus basses qu'elles ne l'avaient jamais été. Cette largeur était de treize cent trente-deux pieds de Paris. Pour en déterminer la profondeur et la vitesse, il la divisa en différentes parties, en sondant et en observant le tems que mettait à s'écouler une quantité d'eau déterminée, au moyen d'une boule de coton qu'il laissait flotter sur l'eau et entraîner par le courant. Les données lui firent calculer qu'il s'écoulait à cette époque quatre-vingt-dix-huit mille trois cent trois toises cubiques d'eau par heure; et en supposant que la quantité moyenne des eaux de cette rivière soit double, comme cela paraît, si même elle n'est pas plus considérable, on verra qu'il s'écoule alors cent quatre-vingt-seize mille six cent six toises d'eau par heure, sans compter celle qui tombe dans cette rivière au-dessous de l'endroit où s'est faite cette expérience, et que l'on peut considérer comme équivalente au double de l'Èbre.

Le *Pilcomayo* (1), grand affluent du Paraguay, sort des montagnes du Pérou, près la ville de Potosi, à environ trente lieues du Rio-Grande. Il coule une grande distance vers l'est, et ensuite se dirige vers le sud. A environ quatre-vingts lieues de son confluent avec le Paraguay, il se divise en deux canaux, et forme une île de la même longueur, qui est submergée annuellement. L'un de ces courants, qui se réunit au Paraguay, près de l'Assomption, est nommé *Araguacey*, ou rivière Sage; l'autre, qui conserve le nom de Pilcomayo, se perd dans ce fleuve, à environ neuf lieues de la même ville. En traversant tout le pays de Chaco, qui est presque sans inclinaison, le cours de Pilcomayo est tortueux et lent. Quoique les affluents navigables dans le

(1) Le vrai nom est *Piscomayu*, composé de *pisco*, oiseau, et *mayu*, fleuve, qui signifie *rio de paxaros*, ou fleuve d'oiseau. (Lozano, part. I, §. 2.)

Pérou fussent connus il y a plus de trois siècles, ce n'est que depuis quelques années qu'on a la certitude que cette rivière est navigable dans toute son étendue. Le village de Villa-Réal est éloigné du Potosi, en ligne droite, d'environ 7 dégrés de longit., et d'une lat. à-peu-près semblable. Il est clair qu'il serait beaucoup plus facile de transporter tous les objets de commerce, par cette courte distance, au moyen de la navigation de Pilcomayo et de Bermejo, que par le long et pénible chemin de cinq cent quarante lieues par terre pour arriver au Potosi. (M. Nuñez.)

Le *Rio-Grande*, ou *Vermejo*, grand affluent du Parana, prend sa source dans les montagnes de Tarija, et suit son cours en passant par Guadalcazar et la Conception, et à la distance de trente lieues de cette dernière ville, mêle ses eaux avec celles du Paraguay, près de son confluent, avec le Parana. Vers l'année 1790, un habitant de Salta descendit cette rivière dans toute sa longueur, d'environ mille milles : il trouva qu'elle offre une communication facile entre les provinces situées à l'est de la république, et celles du nord et du Haut-Pérou. Une société s'est formée à Buénos-Ayres, afin de rendre cette rivière navigable pour les bateaux à vapeur.

Le *Rio-Salado*, autre affluent du Parana, a sa source dans les montagnes de Salta, où il porte le nom de Rio-Arias, et coule dans une direction sud-est jusqu'à sa jonction avec le Parana, près de Santa-Fé.

Le *Rio-Dulce*, surnommé le Nil du territoire de Santiago, est formé de seize affluents qui descendent des montagnes, toujours couvertes de neige, à l'ouest de la ville de Tucuman. Il roule vers le sud, et se jette dans *la Laguna de los Porrengos*, ou lac des Gourdes, situé entre Cordova et Santa-Fé.

Le *Rio-Tercéro* prend sa source dans les montagnes situées à l'ouest de Cordova, et s'éloignant de cette ville, à trente lieues vers le nord, il se dirige vers l'est. Le capitaine Peña, qui l'explora en 1811, dit qu'il est navigable pendant six ou sept mois de l'année, jusqu'à la pointe de Gomez ; et que par son canal on pourrait ouvrir un débouché pour les productions de Cordova, de Santiago, et des provinces de Mendoza.

L'*Yguazu*, ou *Curituba*, a un volume d'eau égal, dit-on, à celui de deux des plus grands fleuves de l'Europe réunis. A deux lieues de son confluent avec le Parana est une cataracte de six cent cinquante-six toises et demie de longueur, et de

cent soixante-onze pieds (de Paris) de hauteur verticale. Elle est divisée en trois chutes, dont la plus haute a quinze pieds. (Azara.)

L'*Uruguay* prend sa source vers le 28° de lat., dans des montagnes situées à l'ouest et près de l'île Santa-Catalina. Il est déjà fort à la distance de vingt-cinq lieues de sa source, où il prend le nom de la rivière des Canots. Le volume de ses eaux, dans son cours entier, de plus de quinze cents milles, est presque égal à celui du Paraguay, mais il est plus rapide. Les plus grandes crues arrivent ordinairement depuis la fin de juillet jusqu'au commencement de novembre. Il permet une navigation libre depuis sa jonction avec la Plata jusqu'au récif appelé Salta-Chico, à 31° 23′ de lat.; et quelquefois on remonte jusqu'au Salto-Grande, au 31° 12′ de lat.; et de là jusqu'aux peuplades des Missions, on peut toujours naviguer sur des canots, ou bateaux plats (1). (Azara.)

Le *Rio-Négro* n'est pas encore bien connu (2). Il traverse la Patagonie, et se jette dans l'Océan, sous la lat. de 41° 12′ et les 56° 50′ long. O. de Cadix. Son entrée est difficile à cause des bancs de sable. Il est navigable à la distance d'environ quarante milles de sa jonction avec l'Uruguay, dont il est un des principaux affluents. D'après un plan levé de la côte occidentale du Chili, par le gouvernement espagnol, dans les années 1789, 1790, 1794 et 1795, il résulte que de la ville d'Antuco, vers le 37e dégré de lat., et le 65° de long. occident. de Cadix, le Rio-Néguen va s'unir avec le Rio-Négro. Selon d'autres observations, c'est le Rio-Diamante qui vient du 35° dégré de lat., vers les Cordillières du Chili, se réunir, vers le 39°, avec le Rio-Négro. On remarque que le Rio-Négro seul suffirait pour ouvrir une communication entre le Chili, le Pérou, Buénos-Ayres et l'Europe.

Après avoir traversé une région immense, dans la direc-

---

(1) D'après les observations de M. Nuñez, l'Uruguay n'est navigable que soixante lieues, à cause d'une petite cataracte qu'on pourrait éviter par le moyen d'un canal latéral dont l'exécution serait facile.

(2) Un pilote de la marine espagnole, nommé D. Basilio Villarino, navigua deux fois dans toute l'étendue du Rio-Négro, et avançant vers le sud, en 1783, il fut assommé par les Indiens. On sauva ses plans et son journal qui renferment, dit-on, les seuls renseignements authentiques sur ce pays jusqu'aux explorations partielles de D. J. Justo Molina, en 1805, et de Luis de Cruz, en 1806. Voyez la note *B* à la fin de l'article.

tion du sud, en suivant un cours presque parallèle, la rivière Parana et l'Uruguay unissent leurs eaux pour former le fleuve de la Plata, qui est regardé comme le plus fort du monde. A l'endroit le plus étroit, depuis la pointe de la colonie à celle du mont de Santiago, il a dix lieues de largeur, et quarante à son embouchure entre les caps de Santa-Maria et San-Antonio. A Buénos-Ayres, où le fleuve est rétréci de la moitié, la vue n'atteint pas d'un bord à l'autre. Après la jonction de l'Uruguay, le courant est si rapide, qu'il a reçu le nom de canal de l'Enfer; cependant deux canaux qui suivent les deux côtes sont navigables jusqu'à la mer. Le fleuve est rempli de sable où il n'y a que trois à quatre brasses d'eau. Un de ces bancs, nommé le banc Anglais, se trouve à l'embouchure même. Les bas-fonds situés le long de la côte de Santa-Fé et Corrientès empêchent les grands navires de remonter au-dessus de Buénos-Ayres. Le Parana est navigable, au 27e dégré de lat., à six cents lieues de sa jonction avec l'Uruguay. Les barques qui remontent à l'Assomption mettent ordinairement quinze jours pour ce voyage. Le retour est de la même durée, à cause du peu de pente de la rivière, qui n'excède pas, comme nous l'avons déjà dit, dans l'étendue de plusieurs dégrés de lat., un pied par mille (1).

Climat. Dans une région si vaste, le climat doit subir de grandes variations. Le thermomètre (Fahr.) placé dans la chambre de M. Azara, à l'Assomption, montait, les jours ordinaires, à 85° (29° 44 centig.), et les jours les plus chauds, à 100 (37° 77 cent.). La température moyenne, à Buénos-Ayres, dans les trois mois d'été de 1822, fut de 71° 9' (21° 66 cent.); et pendant l'hiver de la même année, de 55° à 60° (12° 77 à 15° 55 cent.). Mais la chaleur dépend encore plus des vents que de la situation. Il fait toujours froid quand le vent est au sud ou au sud-est. Il fait toujours chaud quand le vent est au nord. On dit qu'il n'y a pas dans le monde de climat plus doux et plus agréable que celui de Mendoza et de San-Juan.

Les ouragans sont rares, mais ils produisent de terribles effets. Le tonnerre gronde souvent; et dans la journée du 21 janvier 1793, la foudre tomba trente-sept fois dans l'intérieur de Buénos-Ayres, et tua dix-neuf personnes. Au mois

(1) Voyez Lozano. *Descripcion del gran Chaco*, part. I, §. 2 et 3, *de los Rios, que bañan las provincias de el Chaco.*

d'avril de la même année, un coup de vent souleva les eaux de la Plata, les chassa à la distance de dix milles, et laissa le lit de la rivière à sec, en sorte qu'on y vit des vaisseaux disparus depuis trente ans, et particulièrement un navire anglais, qui avait fait naufrage en 1762. Au bout de trois jours, le vent changea, les eaux revinrent sur leurs pas avec une violence extrême, et reprirent leur cours naturel.

Le 14 mai 1799, il y eut un autre ouragan qui détruisit la moitié de la peuplade d'Ativa. Ce vent, nommé *Pampéro*, traverse les plaines des Pampas, depuis les Cordillières, plus de trois cents lieues de distance, sans rien rencontrer qui puisse briser son impetuosité.

Il ne grêle pas souvent; cependant Azara dit que dans l'orage du 7 octobre 1789, il tomba des grêlons qui avaient trois pouces de diamètre.

Règne minéral. Il y a plusieurs mines d'or dans la partie septentrionale de la province de San-Juan et de San-Luis. Les plus remarquables sont celles situées dans les collines isolées de Solosta et de la Caroline, entre les provinces de Cordova et de San-Luis. Dans la première de ces provinces, à trente ou quarante lieues de la ville de San-Juan, les mines d'or, connues sous le nom de *Jacha*, ont donné un produit de plus de 80,000 piastres par an. A vingt-cinq lieues de la ville de Mendoza, dans la vallée d'Uspa-llacta, se trouve une grande mine, qui est très-productive. A trente-cinq lieues à l'ouest de la Rioja, dans le département de ce nom, est la mine d'or et d'argent, appelée *Famatima*; l'or est de 23 carats et demi, et les mines d'argent donnent jusqu'à 500 marcs par *caxon* de cinquante tonneaux (1).

Les mines d'*argent* les plus précieuses sont celles d'Uspa-llacta et celle de Famatima. On commença à exploiter ces dernières en 1800; mais dans les premiers tems de la révolution, les propriétaires espagnols en retirèrent leurs fonds. On tirait communément de ces mines 53 ½ marcs par caxon (2).

---

(1) Il est probable, dit Azara, qu'il y a des mines d'or et de toute espèce de pierres précieuses dans la chaîne de montagnes appelées Santa-Ana, par les conquérants du pays, et San-Fernando par les modernes.

(2) M. *Miers' Travels*. Cet auteur place ces mines dans une chaîne de montagnes peu élevées, à la distance d'environ trente lieues de Rioja.

Il existe dans le district d'Yati, vers le 26° 36′ de lat., une carrière d'*aimant*, mais la qualité n'en est pas bonne.

On a découvert du *fer natif*, dans le Grand-Chaco : il en a été fait des extraits depuis la révolution (1).

La *pierre à chaux* se rencontre sur les bords des rivières du Parana et de l'Uruguay, vers le 32° de lat., et dans quelques monticules de Maldonado, ainsi que dans la province de Cordova.

Il y a une *carrière de pierre à chaux*, ou *carbonate de chaux*, à quelques milles sud-ouest de la ville de Buénos-Ayres : quelques blocs blancs et isolés se trouvent dans le lit de la rivière du Paraguay, vers le 26° 17′, et dans celui du Parana, vers le 32e.

Autrefois on tirait du *salpêtre* de plusieurs parties du sol, particulièrement dans la province de Corrientès. Il servait à faire de la poudre.

Le pays du Chaco a du *sel*, ainsi que celui depuis la rivière de la Plata, vers le sud. En été, toutes les eaux sont saumâtres, mais dans la saison des pluies, leur salure diminue beaucoup. Les eaux de Pilcomayo et de Verméjo, lorsqu'elles sont très-basses, se ressentent de cette salure. Le fort de Mélincué, vers le 33° 44′ de lat., est presque entièrement entouré de lagunes, qui se sèchent lorsque les pluies sont rares, et laissent du sel cristallisé par la chaleur du soleil. A cent trente lieues de Buénos-Ayres, en suivant le rumb ouest-sud-ouest, il y a un lac toujours rempli d'excellent sel, qu'on préfère à Buénos-Ayres à celui qui vient de l'Europe. Beaucoup d'autres lacs de ces contrées en ont d'une bonne qualité. Il en est de même de Chaco, du côté de la rivière Verméjo (2).

Règne végétal. Sur toute la côte orientale, qui a quatre cents lieues d'étendue, le pays n'a pas d'arbres, mais seulement des broussailles dispersées, quoiqu'il abonde en pâturages, qui nourrissent une quantité immense de bétail et de chevaux. Le pays au nord de la Plata est au contraire couvert d'arbres de haute-futaie. Dans les provinces de Salta et de Tucuman, il y a de belles forêts. On dit que les arbres y sont très-élevés, et quelques-uns si gros que sept hommes

(1) Voyez les détails dans le n°. 7 de l'Abeille argentine.

(2) Voyez Azara, tome I, ch. 2.

se donnant la main pourraient à peine les embrasser. A Yerba-Buéna, on voit une forêt d'orangers. Un professeur de Tucuman y reconnut cinquante-trois espèces de bois utiles. Des échantillons de soixante-quatre espèces ont été déposées au cabinet d'histoire naturelle de Buénos-Ayres, parmi lesquels se trouve le grenadilier si estimé en Europe.

Le jésuite Falkner observe, que la nature a tellement enrichi le Paraguay de plantes, de gommes et de fruits salutaires, que celui qui aurait le talent de connaître leurs propriétés n'aurait aucun besoin des pharmaciens de l'Europe. Les plantes suivantes croissent naturellement dans ce pays ; savoir :

1°. Le cacaoyer cultivé, (*Theobroma cacao.* L.)
2°. L'ananas à couronne, (*Bromelia Ananas.* L.)
3°. Le tamarinier, (*Tamarindus Indica.* L.)
4°. La vanille, dans le pays de Chiquitos.
5°. Le cotonnier, (*Gossipium.*)
6°. Le quinquina, (*Chincona.*)
7°. Le sarsaparilla.
8°. La rhubarbe, (*Rheum.* L.)
9°. La saxifrage, (*Saxifraga.*)
10°. L'herbe paraguèse (*Ilex*), croît en abondance dans les parties inférieures de Buénos-Ayres. Une infusion des feuilles séchées est considérée comme un remède ou un préservatif contre tous les maux (1).

Règne animal. 1°. Le *félis jaguar.* Lacep. ; 2°. le couguar (*Felis Discolor.* Lin.) ; 3°. le *tapir*, ou *anta*, (*Tapirus Americanus.* Lin.) ; 4°. la *tamandoua*, ou ours fourmillier, (*Myrmicophaga jubata.* L.) ; 5°. l'ocelot, (*Felis pardalis.* L.) ; 6°. le sanglier, dont il y a quatre espèces ; 7°. le furet, dont il y a trois espèces ; 8°. le huanaca ; 9°. quatre espèces de cerf ; 10°. six espèces du micouri ou sarigue, (*Didelphis virginiana.* L.) ; 11°. le raton crabier, (*Ursus cancrivorus.* Cuvier.) ; 12° l'ours raton, (*Ursus lotor.* Lin.) ; 13°. la loutre, (*Mustela lutris Brasiliensis.* Lin.) ; 14°. le renard ; 15°. le couate, (*Ursus nasua.* Cuv.) ; 16°. l'acouti, (*Cavia acuti.* Lin.) ; 17°. le tapiti, (*Lievre tapiti.* Lacep.) ; 18°. la vizcache, (*Agouti acouchi.* Lacep.) ; 19°. le lièvre patagon ; 20°. la couiy, (*la Coendou Ameri-*

(1) Voyez à ce sujet Lozano, part. I, §. 4. *Calidad de la tierra del Chaco, arboles, y plantas que produce*, etc.

can. Lacep.) ; 21°. l'armadillo, ou tatou, huit espèces ; 22°. le vampire, (*Vespertilio spectrum.* L.) On en compte douze espèces, dont la plus remarquable est le spectre vampire.

Les amphibies qui fréquentent les lacs et les rivières sont : 1°. le cayman, ou crocodile ; 2°. l'aguara, ou chien d'eau ; 3°. le loutre, qu'on nomme *loup* des rivières ; 4°. l'yguaro, ou tigre d'eau ; 5°. *l'ao*, qui se trouve dans des endroits marécageux et les bois solitaires ; 6°. l'y-guana.

Les singes sont en grand nombre dans les parties septentrionales du Paraguay. On en distingue trois espèces ; savoir : 1°. le *caraya ;* 2°. le *cay*, et 3°. le *musiquina.*

Le plus nuisible de tous ces animaux est le couguar, nommé *lion* par les Espagnols, qui dévore les jeunes poulains, les veaux et les agneaux.

Les autruches (*Struthio Rhea*) sont en grand nombre dans les Pampas. Leurs ailes sont si courtes, qu'elles ne peuvent point voler, mais elles marchent plus vite qu'un cheval de course. (Helms.)

Il y a beaucoup d'*abeilles sauvages*, qui accrochent leurs nids sur les branches des arbres.

En creusant le sol sur les bords de la rivière Luzan, à environ quinze lieues de Buénos-Ayres, on trouva les os du *Mégatherium.* En 1789, le vice-roi, le marquis de Loretto, les envoya à Madrid (1).

INDIENS. A l'époque de la conquête de ce pays par les Espagnols, il fut occupé par diverses nations d'Indiens, dont le phisique, le langage et les habitudes étaient très-différents.

Patagons. Les premiers Espagnols qui abordèrent dans le pays des Patagons, débitèrent sur cette découverte beaucoup de fables, qui obtinrent du crédit pendant assez long-tems. Les Patagons avaient communément, disait-on, dix, onze et douze pieds de haut, et les Espagnols atteignaient à

---

(1) Lozano, part. I, §. 5. *De los animales y serpientes que ay en la provincia del Chaco.*

Les bornes de cet ouvrage ne permettent pas de parler en détail des animaux de ce pays. Voyez à ce sujet l'Essai sur l'histoire naturelle des quadrupèdes de la province du Paraguay, par don Félix d'Azara, trad. franç., 2 tomes. Paris, 1801.

peine jusqu'à leur ceinture. Un d'entre eux, que Hernando Magallanes fit venir à son bord, mangea, en un seul repas, une corbeille de biscuit, et but un sceau de vin (1); mais on a cessé d'ajouter foi à ces exagérations depuis le voyage de don A. de Cordova, qui fut chargé par le roi d'Espagne d'examiner de quel usage pourrait être le détroit de Magellan pour établir une communication avec l'Océan Pacifique. Cet officier fit mesurer plusieurs Patagons, et assura que les plus grands n'excédaient pas six pieds et demi ou sept pieds (mesure de Burgos). Falkner, qui résida pendant quarante ans dans ces contrées, déclare qu'il n'a jamais ouï parler d'une race de géants, quoiqu'il ait eu l'occasion de voir des prisonniers de toutes les tribus indiennes du midi. Frézier dit que le plus grand qu'il ait vu n'avait pas six pieds.

Azara croit que les Patagons sont les Tehuelches : il en rencontra deux à Buénos-Ayres, dont il mesura la hauteur; l'un avait six pieds sept pouces, et l'autre deux pouces de moins. Les Tehuelches sont dispersés dans l'intérieur de la Patagonie, depuis la Sierra de la Ventana jusqu'au détroit de Magallanes (2).

En général, les Patagons sont d'une taille avantageuse et très-robustes. Leur couleur est olivâtre; leurs cheveux noirs, et coupés au sommet de la tête, en forme de couronne. Ils sont nus, à l'exception des épaules qu'ils couvrent de peaux de chiens de mer et de loups marins. Leurs armes sont la fronde et la flèche. Leur unique habitation est un demi-cercle de feuillage entrelacé, qui les met à peine à l'abri du vent.

Les Patagons sont partagés en deux peuples, qui sont ensuite subdivisés en différentes tribus. Les Moluches, ou guerriers, habitent les Andes et la province de Cuyo. Les Puelches s'étendent depuis les bords de la mer Atlantique jusqu'assez avant dans les terres, le long de la rivière de los Camérones.

L'établissement de Nuestra-Séñora del *Pilar*, situé

---

(1) *Pigafetta.* Histoire de l'expédition de Magellan. Argensola, parlant du voyage de Magallanes, dit que les Patagons, découverts par lui, avaient quinze empans de haut. « *Habiendo prendido ciertos gigantes de mas de* 15 *palmos de alto.* » V. *p.* 17 *de su Historia de las Molucas.*

(2) *El Patriota*, n°. 25, novembre 1821.

entre la côte de la Plata et le détroit de Magellan, (vers la lat. 34° 25′) fut établi, par le père Strobl, dans le pays des Patagons (Puelches) et des Sevianes, d'après le désir des caciques Marike et Tschuan-Tuya, qui s'y fixèrent avec vingt-quatre gardiens de troupeaux.

L'établissement de *Nuestra Señora de los Desampurados*, composé de quatre-vingts pâtres ou gardiens de troupeaux, sujets de trois caciques, fut gouverné premièrement par les pères Lorenzo Balda, de Pampelune, et Augustino Vilert, Catalan.

La colonie d'*Aruma* fut formée pour réunir environ trois cents Indiens que les pères Bartolémé Ximénès et Francisco Roblès avaient rassemblés dans la ville de Nuestra-Séñora de Santé-Fé, en 1697, mais qui ensuite s'étaient retirés dans leurs forêts.

La réduction de la Conception fut établie, le 26 mai 1740, dans une plaine semée de bosquets, entre un ruisseau et une petite rivière salée, à deux lieues de la mer Magellanique.

Pampas (1), ainsi nommés par les Espagnols à cause de leur vie errante dans les plaines du même nom, situées entre les 36e et 39e dég. de lat. Les premiers conquérants les connurent sous le nom de *Querandis :* ils se donnent eux-mêmes celui de Puelches. A la première arrivée des Espagnols, ils erraient vers la rive méridionale de la Plata, en face des Charruas, du côté de l'ouest ; ils touchaient aux Guaranis de Montégrandé et de la vallée de Santiago, appelée aujourd'hui San-Ysidro et las Conchas. Pendant longtems, ils interrompirent la communication de Buénos-Ayres avec le Chili et le Pérou, et forcèrent les Espagnols à défendre la frontière de Buénos-Ayres par onze forts, gardés par sept cents hommes de troupes réglées. Azara les estime à environ quatre cents. Ils font actuellement un commerce d'échange avec les blancs.

Aucas. Ces Indiens, auxquels on donne différents noms, demeurent à l'ouest des Pampas, et aux frontières de la ville de Mendoza. D'autres peuplades errantes habitent le même pays et celui entre la côte Patagonienne et la Cordillière du Chili, depuis le 41° de lat. jusqu'au détroit de Magellan.

(1) Dobrizhoffer renferme sous le nom de *Pampas* les Puelches, Péguenches, Téhuelches (Patagoniens), Sanguelches, Maluches, et Aracaunos, qui sont maîtres des Alpes du Chili.

On croit que les Aucas, les Puelches et les Péhuelches, qui mènent une vie errante, à l'est des Cordillières, sont les mêmes que les Aracauniens du Chili,

L'établissement de la *Conception*, situé sur la rive occidentale de l'Uruguay (lat. 27° 58′), fut formé d'Indiens Pampas pour protéger la ville de Buénos-Ayres contre les incursions des Indiens ennemis. Il fut gouverné par le père Mathias Strobl, Autrichien, et Manuel Quérini, noble Vénitien. (*Dobrizhoffer.*)

Guaranis ou Guaranies. Selon Azara, les *Guaranis* s'étendaient au nord des *Charucas*, des *Bohanes* et *Minuanes* (1) jusqu'au parallèle de 16 dégrés, sans passer la partie occidentale, de la rivière du Paraguay, et ensuite le Parana, à l'exception des deux extrémités, c'est-à-dire qu'ils occupaient le territoire de San-Ysidro, et de las Conchas, près de Buénos-Ayres, et la partie méridionale jusque vers le 30°. Ils occupaient aussi toutes les îles de cette rivière sans passer à la rive opposée; et vers l'autre extrémité, ils s'étendaient à l'ouest de la rivière du Paraguay, et s'enfonçaient dans la province des Chiquitos, jusqu'aux croupes de la grande Cordillière, où il y en avait un grand nombre, sous le nom des *Chiriguanos* (2). En général, ils vivaient aux environs ou sur les lisières des bois, ou dans l'intérieur des forêts, quelquefois dans des campagnes nues, lorsqu'ils n'étaient avoisinés par aucune autre nation. En parlant leur langage, dit Azara, très-différent de tous les autres, on pouvait voyager dans tout le Brésil, entrer dans le Paraguay, descendre ensuite à Buénos-Ayres, et remonter au Pérou jusqu'au canton des Chiriguanos. Plusieurs peuplades des Guaranis occupent actuellement le territoire d'Entre-Rios (2).

Cet auteur observe que les Ytatinguas forment deux peuplades dans le bois de Taruma; et que des anthropophages errent dans les bois entre la Parana et l'Uruguay, ainsi que sur les bords du Monday-Guazu et de l'Acaray.

---

(1) Nommés, par les Espagnols, Mbyas, Caraxaras, Tucagues, Calchagues, Quiaoozas, Bombois, Curupaitis, Curumais, Caciguas, Garénys, Tapis, Chiriguanos et d'autres encore.

(2) Selon le P. Dobrizhoffer, les *Tobatinguas*, les *Tapis* et les *Caayguas* appartiennent à la nation des Guaranis dont ils parlent la langue. Ils ont emprunté leurs noms des montagnes, forêts et rivières qu'ils habitent.

Suivant le père Dobrizhoffer, le langage des Chiriguanos est un dialecte de celui des Guaranis. Si l'on en croit une ancienne tradition, ils furent autrefois attaqués et non vaincus par l'Inca Ypangui (1). Ce fut pour se soustraire à la vengeance des Portugais, qu'après le massacre d'Alexis Garcia (2), ils quittèrent les rives du Parana et du Paraguay pour se porter vers le nord.

En 1732, le nombre des Guaranis, sous le gouvernement des jésuites, était de cent quarante-un mille deux cent cinquante-deux. Depuis 1610 jusqu'en 1768, ils en baptisèrent sept cent deux mille quatre-vingt-six; et depuis 1747 à 1766, quatre-vingt-onze mille cinq cent vingt en reçurent le baptême. Cette nation qui occupait alors trente-deux villages, éprouva ensuite une grande diminution occasionée par les fréquentes expéditions militaires contre les Portugais et les Indiens ennemis, et par les ravages de la petite vérole. Plus de trente mille d'entre eux ont été victimes de cette maladie. Le père Dobrizhoffer dit qu'à son retour en Europe, il n'y avait qu'environ cent mille Guaranis, quoique on eût réuni aux trente anciennes villes les deux colonies des Ytatines, celle de Saint-Joachim, et celle de San-Stanislaus, chacune contenant environ cinq mille habitants (3).

Guanoas ou *Guanas*. Lors de la première occupation des Espagnols, la nation la plus nombreuse de ces contrées, après les Guaranis, était celle de *Guanas*, ainsi nommée par les habitants du Paraguay. Cette nation habitait le Chaco, entre le 20° et le 22e dégré de lat. jusqu'en 1673, lorsqu'une grande partie s'établit à l'est de la rivière du Paraguay, dans

(1) Voir l'article *Pérou*.

(2) Voyez l'histoire de cette expédition.

(3) Voyez au sujet des Guaranis, ou Chiriguanos, le P. Techo, *Hist. Parag.*, lib. II, cap. 2.—Garcilaso, *Comm. reg.*, cap. XVII. —Lozano, §. 8 et 60.—« Selon une relation que j'ai eue de bonne main, pendant que j'étais à Quito, en 1734, dit don Ulloa, il y avait trente-deux bourgs ou villages d'Indiens Guaranis, et l'on y comptait plus de trente mille familles; et comme leur nombre augmentait tous les jours, on songeait alors à fonder trois nouveaux bourgs. Une partie de ces trente-deux peuplades est du diocèse de l'évêché de Buénos-Ayres; l'autre partie est du diocèse de celui du Paraguay *. »

* *Relacion del Viage, etc.*, lib. I, ch. 15.

le pays connu sous le nom d'*Ytati*. Ensuite elle s'étendit vers le sud. Les Espagnols divisaient ce peuple en six principales tribus : 1°. celle de *Cayana* ou *Eguaachiga*, composée d'environ dix-huit cents personnes, qui habitent aujourd'hui vers le 24e dégré de lat., au nord de la rivière Jesuy, dans l'endroit appelé *Lima*.

2°. La *Chabarana*, ou *Echoaladi*, comportant environ deux mille individus, s'était établie au 26° 11′ de lat.. dans le territoire de la bourgade de Caazapá.

3°. L*Equiniquinao*, ayant environ six cents personnes, dont une partie est incorporée avec les Mbayas : le reste habite le Chaco, vers le 21° 56′ de lat., à huit lieues du fleuve du Paraguay.

4°. L'*Ethelena*, au nombre d'environ trois mille individus, dont une partie est dans le Chaco, près des Équiniquina; et l'autre à l'est de la rivière du Paraguay, sous le parallèle de 21°, sur une chaîne de petites montagnes, qu'ils appellent Echatiya, et à l'est d'une autre, nommée Nogona.

5°. La nation appelée *Niguecactemic*, composée d'environ trois cents individus, et divisée en quatre peuplades, sous les ordres de trois caciques, habite à une journée à l'ouest de la rivière du Paraguay, sous le 21° 32′ de lat.

6°. La peuplade nommée *Echoroana*, qui compte environ six cents individus, est incorporée dans la peuplade des Mbayas, à l'est de la rivière du Paraguay, sur les hauteurs situées vers le 21°.

Quelques auteurs portent le nombre des Guanas à vingt mille, mais Azara ne les évalue qu'à huit mille trois cents.

Don Ulloa, parlant de cette nation de Guanas, qui demeure à environ cent lieues des Missions, dit qu'il est bien difficile de les amener à la lumière de l'Évangile. Influencés par le mauvais exemple des Métis et des Espagnols, qui se sont réfugiés parmi eux, et ne vivant que de la chasse, ils craignent le travail, et se moquent des missionnaires (1).

Les *Charruas* (2). A l'époque de la conquête, cette nation errante habitait la côte septentrionale de la rive de la Plata, depuis Maldonado jusqu'à la rivière d'Uruguay, et elle s'é-

(1) *Relacion del Viage, etc.*, lib. I, cap. 15.

(2) Dobrizhoffer désigne sous le nom de Quénoas, les Charruas, les Yaros, les Bohanes, les Minoanes et les Costéros qui habitent, sans résidence fixe, entre les rivières Uruguay et la Plata et l'Océan Pacifique.

tendait à trente lieues vers le nord, parallèlement à cette côte. Après avoir tué le capitaine Solis (1), ils firent la guerre contre les Espagnols, jusqu'à l'établissement de Montévidéo, en 1724, qu'ils furent repoussés vers le nord. Quand on pense, dit Azara, que les Charruas ont fait répandre plus de sang aux Espagnols que les armées des Incas et de Montézuma, on croirait sans doute que ces sauvages sont une nation puissante. Eh bien! que l'on sache qu'ils forment à peine un corps de quatre cents guerriers. Afin de les domter, on a souvent envoyé contre eux plus de mille vétérans, soit en masse, soit divisés en différents corps, et on leur a porté des coups terribles; mais néanmoins ils subsistent après avoir détruit beaucoup d'Espagnols. Dobrizhoffer dit que les Charruas, après avoir été long-tems la terreur des Européens qui voyageaient à l'est du Parana, succombèrent enfin sous les efforts d'un corps de cavalerie parti de Santa-Fé, et furent réunis en colonie à *Cayasta*, en 1749.

Les *Yaros*, considérés comme les descendants des Charruas, occupaient le pays situé entre l'Urugay, le Tibiquari et le Négro.

Don Ulloa dit que les Charruas, appelés *Guagnagnas*, qui habitent les bords de la Paranà, depuis le bourg du Saint-Sacrement, en haut, sont plus traitables que les autres, parce qu'ils cultivent les terres, et n'ont point de commerce ni de communication avec les fugitifs.

Abipones. Les anciens Espagnols donnaient aux Indiens de cette nation le nom de *Mepones* : les *Lenguas* les appellent *Ecusgina*, et les Enimagas les nomment *Quianabanabaité*. Lors de la conquête, les Abipones habitaient vers le 28° de lat. dans le Chaco, au centre du Paraguay, sur la rive septentrionale du Rio-Grande, ou Bermejo. Cette nation était alors composée de plus de cent mille individus. Pendant la guerre contre eux par les habitants espagnols de Salta, ils émigrèrent vers le midi, et prirent possession de la vallée de *Calchaquis*, d'environ deux cents lieues d'étendue, qui avait été occupée par le peuple de ce nom, avant leur défaite par les Espagnols. Le reste de cette peuplade, au nombre de vingt, se retira aux bords de la rivière Carcarañal. Les Abipones sont dispersés en différentes bandes, sous les ordres de différents caciques, dans le pays qui

(1) Voyez l'histoire de cette expédition.

s'étend du nord au sud entre le Rio-Grande et le territoire de Santa-Fé, et de l'est à l'ouest le long des bords du Paraguay et le pays de Santiago. Ils parcourent un pays de cent vingt lieues d'étendue du nord au sud, et autant de l'est à l'ouest.

On ne trouve aucuns renseignements de leur situation dans le quinzième siècle. Ce ne fut qu'en 1641 qu'ils commencèrent à monter à cheval, et dans l'espace de cinquante ans, ils enlevèrent cent mille chevaux aux possessions espagnoles. Ils firent la guerre contre les Mataras, à cause de leur soumission à cette nation.

Selon Dobrizhoffer, quatre colonies furent formées des Abipones: 1° la colonie de *San-Jeronimo*, d'environ trois cents personnes, fut établie, le 1er. octobre 1748, sur la rive septentrionale de la rivière Bey (lat. 28° 50′), dans le centre d'un pays plat, riche, bien boisé, et rempli d'animaux sauvages; 2°. la colonie de *San-Ferdinando* et *San-Francisco*, située à environ deux lieues du bord occidental du Parana, vis-à-vis la ville de Corrientès; elle fut réduite par la petite vérole et d'autres maladies à environ deux cents individus, en 1760, et ils abandonnèrent entièrement cet établissement après l'expulsion des jésuites; 3°. la colonie de *San Carlos* et *le Rosario* (1), située dans la plaine de *Timbo* (2), à la distance de quatre lieues de la rive occidentale du Paraguay, et de soixante-dix au sud de l'Assomption; 4°. la dernière colonie fut premièrement établie sur les bords de la rivière Ynispin, à la distance de neuf lieues de Parana, et ensuite transférée aux bords du Salado; et après quatorze changements, elle trouva une plus heureuse situation sur la rive occidentale du Rio-Dulce, à environ cinquante lieues de Santiago, où les pâturages étaient si abondants, que les bestiaux, en peu d'années, se multiplièrent au nombre de trente mille (3).

---

(1) Ainsi nommée par le gouverneur pour montrer sa piété pour la Vierge et son dévouement à Charles III, roi d'Espagne.

(2) Ainsi nommée d'un arbre qui y abonde. Elle est aussi connue sous le nom de *Herradura*, ou fer à cheval.

(3) Voyez à ce sujet Lozano, §. 15 et 36.

Azara dit « que la réduction de San-Géronimo est la seule qui reste. La guerre avec les Mocobys, qui commença vers l'année 1600, continua avec plus ou moins d'ardeur, et une partie des Abipones s'expatria, et passa la rivière de Parana pour former, en 1770, la peuplade de *las Garzas*.

Les *Quilmes* et les *Calianos*, qui occupaient la vallée de Quilmes, vers Santiago del Estéro, furent réunis, en 1618, pour former la peuplade de *Quilmes*, composée de sept cents Indiens capables de porter les armes.

Les *Mocobis* habitent les bords de la rivière de Berméjo, ou Ypitá, dans l'intérieur de Chaco. En 1668, les pères jésuites Augustin Fernandez et Pédro Patricio réussirent à faire la paix avec eux; mais bientôt après, ils renouvelèrent les hostilités. En 1744, un des principaux caciques, nommé *Anacaiqui* embrassa le christianisme, ce qui contribua beaucoup à établir la réduction de *San-Francisco-Xavier* dans le voisinage de Santa-Fé. Elle fut transférée ensuite à une plus grande distance de cette ville. On a tâché, dit Azara, de civiliser ces Indiens pour les empêcher d'exercer leurs rapines sur les troupeaux des Espagnols, et on a employé beaucoup d'argent à cet effet; mais après, on en a formé plusieurs peuplades; il n'en subsiste que trois, savoir: celles de San-Xavier, San-Pédro et Ynispin.

Selon Dobrizhoffer, les trois colonies des Mocobios (Mocobis) étaient, 1°. celle de San-Xavier, composée d'environ une vingtaine de familles, qui fut fondée par le père Francisco Burgos-Navarro, à la distance de quelques lieues de la ville de Santa-Fé. Ceux de la même tribu qui s'opposaient à la formation de cet établissement, furent complètement vaincus par Barréda, qui en fit deux cents prisonniers; le reste se réunit à la colonie; 2°. autre réduction ou colonie du même nom, établie en 1672, à la distance de quatre lieues de la ville d'Esteco ou Tucuman, par Alonso Mercado, et qui fut détruite en 1692 par un tremblement de terre; 3° la colonie *San-Pédro* et *Pablo*, gouvernée par le cacique Amokin.

Le même auteur dit, qu'en 1766, la ville de San-Xavier contenait environ mille Mocobis chrétiens; celle de *San-Géronimo*, huit cents, et celle de *San-Fernando*, deux cents (1).

Guaicures ou *Guascurues* (2). Cette nation nombreuse et

---

(1) Voyez Lozano, §. 11.

La peuplade d'*Ynispin*, ou *Jesus-Nazareno*, fut formée d'un détachement des Mocobis, en 1795, par le commandant de Santa-Fé. (*Azara.*)

(2) Le père Lozano divise cette nation en trois tribus, dont la première, nommée Guaycurus, habitait le Chaco, la plus proche

célèbre dans l'histoire de ces contrées, habitait le Chaco, entre le Pilcomayo et le Yaviviri, presque en face de l'Assomption. Elle a été exterminée par les armes des Espagnols, par celles des Indiens, leurs ennemis, autant que par la coutume barbare de leurs femmes qui se fesaient avorter, et ne conservaient que leur premier enfant.

La colonie de *Nuestra-Señora Belen*, composée d'Indiens Guaicures, fut fondée, en 1760, par le père Sanchez Labrador, sur les bords d'Ipanéguazu (lat. 23° 26') (1).

Lenguas. Ces Indiens furent ainsi nommés par les Espagnols à cause de la forme particulière de leur *barbote*, qui avait l'apparence d'une langue. Les Payugas les appellent *Cadatu;* les Machicuys, *Quiesmugpipo;* les Enimagas, *Cochaboth;* les Tobas et autres Indiens, *Cocoloth.* Les Lenguas vivent errants dans le Chaco et dans le voisinage des Guaicures avec lesquels les relations du pays les confondent; mais ils sont différents de tous les autres. C'était une des nations très-guerrières, ne connaissant d'autres occupations que la chasse et les combats. En 1794, elle n'était composée que de vingt-deux individus, dont quatorze hommes et huit femmes.

Chanas. Cette nation, qui comptait environ une centaine de guerriers, vivait de la pêche, dans les îles de l'Uruguay, en face de la rivière Noire; mais lorsque les Espagnols abandonnèrent la ville de San-Salvador, ces Indiens passèrent de là à la rive orientale de l'Uruguay, un peu au sud de la rivière de San-Salvador, ensuite, pressés par les Indiens voisins, ils retournèrent à leurs îles, et habitaient principalement celle qu'on appelle aujourd'hui île des Biscayens. Dans la crainte des Charruas, ils recherchèrent la protection des Espagnols de Buénos Ayres. Le gouverneur, ayant égard à leur demande, les tira de leur île et en forma la peuplade appelée aujourd'hui *Santo-Domingo-Soriano*, qui s'établit solidement en 1704.

Minuanes. Ce peuple possède un langage particulier, différent de celui des Charruas, et est aujourd'hui moins nombreux que ces derniers. Au tems de la conquête, il vivait dans les plaines septentrionales du Parana, d'où il s'éloi-

---

du Paraguay; la seconde, appelée *Guaycaretis*, demeurait plus à l'occident, et les *Guaycurus-guarus*, un fort grand terrain au nord

(1) Voyez Lozano, §. 9, et Charlevoix, *Hist. du Par.*, lib II.

gna d'une trentaine de lieues, et s'étendit de l'est à l'ouest depuis la réunion de cette rivière avec l'Uruguay, jusqu'en face de la ville de Santa-Fé. Ils tuèrent le capitaine Juan de Garay et la troupe nombreuse qu'il commandait. Se liguant ensuite avec les Charruas, lorsqu'ils commencèrent à passer du côté du nord, ils attaquèrent les Espagnols de Montévidéo. Le jésuite Francisco Garcia essaya de former une peuplade des Minuanes, appelée *Jesus-Maria;* mais la plupart reprirent leur ancien genre de vie.

Les *Tupys*, entourés par les Guaranis, habitent les bois entre les peuplades de San-Xavier et de San-Angel, sur la rive orientale de l'Uruguay, jusqu'au 27° 23′ de latitude. Les jésuites ont donné aux Tupys le nom de Caraïbes.

Les *Guayanas*, dont le langage particulier diffère aussi de tous les autres, habitent au milieu des bois situés à l'ouest de l'Uruguay.

Payaguas. Cette nation, forte et puissante, donna son nom à la rivière qui prit ensuite celui du Paraguay. A la première arrivée des Espagnols, ces Indiens étaient seuls maîtres de cette rivière, sans souffrir que personne y naviguât. Ils attaquèrent avec succès les navires espagnols destinés pour Buénos-Ayres, et en tuèrent l'équipage, jusqu'au tems de Raphael de la Monéda, qui les obligea à demander la paix et de s'établir sur la rive du Paraguay, en face de l'Assomption. Ils étaient alors divisés en deux hordes, appelées Cadigue et Magach, dont l'une habitait au 21° 5′, et l'autre, vers le 25° 17′ de latitude. Les Espagnols appliquèrent le nom général de Payaguas exclusivement à la division la plus septentrionale, et appelèrent l'autre *Agace;* mais ayant ensuite reconnu qu'ils formaient un même peuple, ils leur donnèrent le même nom. Les historiens non instruits de ces faits, ont cru que la nation agace avait été anéantie. Dans le Paraguay, on donne le nom des Paraguas à toute la nation; mais on appelle *Sarigue* la partie qui habite plus au nord, et l'autre *Tacunbu*, quoique ces peuples se distinguent eux-mêmes en Cadiguas et Siacuas (1).

Ninaquiguilas, ainsi appelés par les Mbayas, habitaient, suivant le rapport de ces derniers, l'intérieur d'un grand bois, qui prend naissance sous le 19e. dégré de lat., à quelques lieues de la rivière du Paraguay, s'enfonce beaucoup

(1) *Fernandez*, cap. IX, §. 5.

à l'ouest-sud-ouest dans le Chaco, et sépare du côté du sud la province des Chiquitos, du pays occupé par les Guanas et les Mbayas. Les Ninaquiguilas sont partagés en plusieurs hordes, et ne sortent jamais de leurs bois.

Les *Vilélas* et les *Chumipys*, peuplades composées chacune d'environ cent guerriers, habitent au Chaco, dans les environs de la ville de Salta, au sud de la rivière Berméjo.

Mbayas. A l'arrivée des Espagnols, cette peuplade habitait le Chaco, entre le 20e. et le 22e. dégré de latitude. En 1661, elle passa à l'est de la rivière du Paraguay, et attaqua la peuplade des Guaranis, appelée Santa-Maria de Fé, en tua un grand nombre et força les autres à émigrer. Cette peuplade, située au 22° 5', près de la rivière du Paraguay, était sous la direction des jésuites. Il y a quatre principales hordes : celle nommée *Catiguébo*, dont une partie au nord-est, à peu près de mille individus, habite au 20° 5' de latitude, à l'ouest et près de la rivière du Paraguay dans la lagune appelée autrefois d'Agolas. Une autre partie, d'environ cinq cents individus, réside en la rivière Ypané et Corrientès ou Appa, près de celle du Paraguay; et l'autre, d'environ trois cents individus, vit sur des coteaux ou petites montagnes qu'ils appellent Nogona et Nébotéria, au 21° de latitude. Trois autres hordes, qui forment ensemble environ deux mille individus, habitent les coteaux de Noatéquidi et de Noatélia, entre les 21° 40' de lat. et les 20° à l'est de la rivière du Paraguay. Ils manient leurs chevaux comme les Arabes. Ils ne s'occupent que de la chasse, de la guerre et du brigandage.

Pour contenir les Mbayas, le dictateur Francia fonda la nouvelle colonie de *Tevégo*, sur la rive gauche du Paraguay, à cent vingt lieues au-dessus de l'Assomption. Il la peupla en grande partie de mulâtres et de femmes de mauvaise vie (1).

L'établissement de la *Emboscada*, situé sur les bords de la rivière du même nom, au confluent de Tobati-guaza (lat. 25° 7'), fut formé; en 1740, d'un petit nombre de gens de couleur qui se trouvèrent dans une espèce d'esclavage (*en amparo*), pour empêcher les invasions des *Mbayas*. Les colons n'étaient pas soumis au tribut; mais on exigea d'eux le service militaire.

---

(1) Voyez Essai historique sur la révolution du Paraguay, par MM. Rengger et Longchamp, p. 48. Paris, 1827.

Guatos. Ces Indiens dont le nom fut donné par les Mbayas, et qui ne forment pas actuellement trente adultes, vivaient au tems de la conquête, comme à présent, dans une lagune appelée par les jésuites *Luguna de la Cruz*, qui communique, vers le couchant, avec la rivière du Paraguay, sous le parallèle de 19° 12'. Ils font usage de petits canots dans leur lagune, dont ils sortent peu. Il paraît évidemment, dit Azara, qu'ils ont peu de fécondité, puisqu'en trois cents ans leur nombre n'a ni augmenté ni diminué.

Aguitéquédichagas. Cette nation habitait les petites montagnes du pays nommé par les anciens, Sainte-Lucie, et par les modernes, San-Ferdinand, entre le 18e. et le 19e. dégré de lat., à l'ouest et près de la rivière du Paraguay. Selon Azara, leur nombre n'excède pas cinquante guerriers, et il croit qu'ils sont le seul reste des anciens *Cacoys*, que les premiers conquérants ont appelés aussi *Orejones*, ou Oreillans. Ils vont quelquefois à la rivière du Paraguay pour la pêche et pour se baigner.

Les *Guaycuruti*, ainsi nommés par les Espagnols, à cause de leur teint plus clair que les autres Indiens, sont robustes et d'une grande taille. Autrefois, ils descendaient souvent dans la plaine pour tuer et dévorer les chevaux ou les mulets des Espagnols qu'ils préfèrent à tout autre aliment.

Les *Lules* ou Tonocotes, qui avaient été baptisés et formés en plusieurs peuplades (*encomiendas*) par San - Francisco Solano, furent ensuite réduits à l'esclavage par les habitants de la ville d'Estéco, et ils s'échappèrent et se retirèrent dans leurs anciens bois. Quelque tems après, 1700, ils furent ramenés dans la vallée Buéna, et s'établirent dans la ville de San-Estévan (1).

Les *Yaros*, dont le langage était encore différent, habitaient la côte orientale de la rivière d'Uruguay, entre la rivière Noire et celle de San-Salvador. Le nombre de leurs guerriers n'allait pas à cent.

Les *Bohanes*, moins nombreux que les Yaros, habitaient les bords de l'Uruguay, au nord de la rivière Noire, et urent détruits par les Charruas.

La nation de *Nuara*, qui vivait dans les plaines de Xérès, et qui se trouvait entourée par les Guaranis, a été enlevée toute entière par les Portugais pour être vendue comme

---

(1) *Lozano*, §. 16, 73 et 77.

esclave au Brésil. Son langage différait de tous les autres.

Les *Nalicuégas* habitaient le pays situé sous le 21e. dégré de latitude, à deux journées à l'est des plaines de Xérès.

Les *Guasurapo*, dont soixante guerriers habitent des terrains inondés par de fréquents débordements, près les sources de la rivière de leur nom, affluent du Paraguay, et dont le confluent est à 19° 46' de latitude.

Les *Guayaguis*, nation populeuse, diffère, selon Dobrizhoffer, des Guaranis par un teint plus clair, par leur langage et leurs coutumes. Nus et sans cabanes, ils errent dans les forêts arrosées par le Monday-Guazu. Pour attraper des oiseaux et pour trouver du miel, ils grimpent sur les arbres comme des singes.

Énimagas. Cette nation, connue sous ce nom dans le Paraguay, et sous celui de *Étabosle* chez les Machicuys, se nomme elle-même *Cochaboth.* A l'époque de l'arrivée des premiers Espagnols, elle habitait la rive australe de la rivière Pilcomayo, dans l'intérieur du Chaco. Cette nation diminuée par la guerre, cent cinquante hommes d'armes environ abandonnèrent leur pays, pour aller s'établir vers le nord, sur le bord d'une rivière qui traverse le Chaco et se joint au Paraguay, au 24° 24' de lat., et qu'on appelle *Flagmagmegtempela.* Vingt-deux hommes et autant de femmes se retirèrent chez don Francisco Amansio Gonzalès.

Les *Machicuys* furent ainsi nommés par les Espagnols du Paraguay; les Lenguas les connaissent sous le nom de *Marcoys*, quoique cette nation se nomme elle-même *Cabanataith.* Elle habite l'intérieur de Chaco, sur les bords d'un ruisseau qu'elle appelle Locta et Nelguata, et qui se réunit à la rivière Pilcomayo, avant la jonction de celle-ci avec le Paraguay. Leur langue est différente de toutes les autres. Cette nation est divisée en dix-neuf hordes ou peuplades. Ils comptent environ mille cavaliers et deux cents fantassins.

Les *Jarayes.* A l'époque de l'arrivée des Européens, cette peuplade peu considérable vivait dans un terrain marécageux appelé, par les Portugais, *Matogrosso.*

Guentuses. Ce peuple divisé en deux hordes, qui peuvent former à peu près trois cents hommes chacune, habitait autrefois le Chaco, en face des Énimagas : il a depuis suivi, dans leur émigration, les Énimagas, et s'est fixé à côté d'eux près de la rivière de Flagmagmegtempéla.

Les *Tobas*, ainsi nommés par les Espagnols, par les Énimagas et les Lenguas, Natacoet et Yncanabacté, habitent le

Chaco, entre les rivières Pilcomayo et Bermèjo. Le nombre de leurs guerriers est d'environ cinq cents. Aucune des peuplades de ces Indiens, formées par les jésuites et par les gouverneurs, ne subsiste aujourd'hui.

La nation des *Ptilagas* compte environ deux cents guerriers qui vivent ensemble non loin de la rivière Pilcomayo et du pays des Indiens Tobas, auxquels ils se réunirent pour passer la rivière du Paraguay, et pour enlever aux Espagnols leurs chevaux et leurs troupeaux.

Itatines. Ces Indiens habitaient les bords du Paraguay, entre l'Iguaru et l'Mbotétei. Les jésuites y formèrent les colonies de *Igarine* et de *Nuestra-Señora de la Espéranza*, qui furent bientôt abandonnées par ces peuplades. Ensuite ils réussirent à en convertir quelques-uns, dont on commença à former la colonie de *San-Stanislaus* (lat. 24° 20′), qui s'agrandit tellement, qu'en 1767, elle contenait deux mille trois cents habitants qui auparavant vivaient dans le pays où les Espagnols recueillaient l'herbe de Paraguay. (*Dobrizhoffer.*)

D'autres Indiens Itatines, après leur conversion, ayant aussi souffert de la petite vérole et de la famine, se réfugièrent, en 1734, dans les forêts de Tapébo, qu'ils avaient autrefois occupées. En 1767, cette colonie contenait deux mille dix-sept Itatines convertis. (*Dobrizhoffer.*)

Chiquitos. Ces Indiens ainsi nommés par les Espagnols, parce qu'ils remarquèrent que l'entrée de leurs cabanes était fort petite, habitaient le pays qui s'étend depuis Santa-Cruz de la Sierra, jusqu'au lac Xarayes, d'où sort la rivière du Paraguay. Leur langue est différente de celle des autres Indiens du Paraguay.

Le père *Joseph de Arce*, ayant pénétré chez les Chiquitos, en 1690, leur proposa d'embrasser la foi chrétienne. Les caciques y consentirent à condition que ceux de leur nation qui s'y opposeraient, ne seraient pas forcés de quitter le pays, et que les enfants des chrétiens même ne serviraient pas leurs autels. Les missionnaires jugèrent à propos d'accepter ces conditions, et on commença la Réduction, le dernier de juillet, jour de la fête de *San-Ignace*, dont l'établissement prit le nom. (*Muratori.*)

1695-1699. *Établissement d'une autre Réduction, sous le nom de* San-Joseph. Elle se composait de Chiquitos de trois cantons, de Boxos, Téotas et de Pénotas, auxquels se joignirent quelques familles de Pinocas et de Ximaros.

Les pères Félipe Suarès et Denis d'Avila en furent chargés, et ce fut le marquis del Vallé Toxo qui en paya les frais.

Établissement de la Réduction appelée San-Juan-Bautista, *par les pères de Zéa et Fernandez.* La peste ayant enlevé peu après la majeure partie des Néophites, on transféra la bourgade à vingt-cinq lieues à l'est de San-Joseph.

Don Ulloa remarque que les jésuites prêchèrent avec un tel succès dans ce pays, qu'en 1732, ils avaient formé sept peuplades ou villages de plus de six cents familles chacun (1).

Les *Chiriguanos* de la province de Santa-Cruz de la Sierra, avaient autrefois une population de vingt mille individus. On dit qu'ils descendent de quatre mille Indiens de Guayra, qui s'enfuirent du Brésil pour se soustraire au châtiment dont ils étaient menacés par les Portugais, à cause du meurtre du capitaine Alex. Garçia. Après avoir résisté à toutes les attaques de l'Inca Ypanqui, et ensuite à celle des Espagnols, ils furent soumis à la foi par les missionnaires jésuites, en 1686; et de cet instant, ils servaient comme de barrière contre les Indiens ennemis. La rivière de Guapay était leur ligne de défense. Avant leur conversion, ils étaient anthropophages, et engraissaient les prisonniers qu'ils devaient dévorer (2).

On attribue à ce peuple un singulier usage. Les femmes chiriguanos vont se laver dans la rivière aussitôt qu'elles sont accouchées, et reviennent ensuite à la cabane se jeter sur un monceau de sable, tandis que le mari se met au lit couvert de larges feuilles, et ne prend pour toute nourriture qu'une soupe faite avec du maïs.

Don Ulloa dit que la nation de Chiriguanos ne voulait pas entendre parler d'embrasser la foi catholique, excepté lorsqu'ils ont reçu quelque échec considérable de la part des Chiquitos; alors, ils ont recours aux missionnaires et demandent à se convertir; mais ceux-ci ne sont pas plutôt arrivés dans le pays qu'ils les congédient.

Le père Dobrizhoffer cite plusieurs nations qui ont disparu, et dont les noms ne se trouvent plus que dans l'histoire ou sur les cartes. Ce sont les *Caracares*, les *Hastores*, *Ohomas*, *Timbus*, *Caracoas*, *Napiguez*, *Agazes*, *Itapurus*, *Urtueses*, *Pérabazones*, *Frentones* et *Aquilotes*. Selon le même auteur, les Indiens ont abandonné plusieurs villes, soit par

(1) *Relacion del viage*, etc., lib. I, cap. 14.
(2) *Fernandez*, cap. I, §. 2.

inconstance, soit par amour pour leur terre natale, soit parce qu'ils avaient trop à souffrir de l'avarice et de la malveillance des Européens.

Les *Quirandies*, tribu d'environ trois mille individus, qui, lors de l'arrivée des Espagnols, résidaient dans le voisinage de Buénos-Ayres, ont été tous détruits, ainsi que les *Bartènes*, les *Zechuruas* et les *Timbues*.

Concernant les Indiens de Chaco, Dobrizhoffer observe que les Calchaquis, autrefois si nombreux et si fameux dans leurs guerres contre les Espagnols, ont disparu, excepté un petit nombre qui habite un coin du territoire de Santa-Fé. Les tribus de Malbalaes, Mataras, Palomos, Mogosnas, Oréones, Aquilotes, Churumates, Ojolades, Tanos et Quamalcas, ont été détruits par la guerre et la petite vérole. Les nations de Chaco, encore formidables aux Espagnols, sont les Abipones, les Natékébits, les Tobas, les Amokébits, les Mocobios, les Yapizalakas, ou Zapizalakas, les Ochakalots, les Guaycurus, ou Lenguas, et les Mbayas, qui habitent le bord oriental du Paraguay.

La plupart des Lules, des Ysistines, les Foxistines, qui parlent la langue tonocoti, sont convertis et établis en villes; et presque tous les Hamoampas, Vilélas, les Chunipis, les Yooks, les Ocoles et les Paraines sont chrétiens. Les Payaguas, les Guanas, les Chiquitos, les Zamucos, les Caypotades, les Ygaronos, ont été réunis aux colonies de Chiquitos. On a vainement essayé de civiliser les Mataguayas.

En 1766, les dix villes de Chiquitos contenaient cinq mille cent soixante-treize familles, et vingt-trois mille sept cent quatre-vingt-huit personnes, selon Dobrizhoffer, qui observe que cette nation, formidable par son courage et ses flèches empoisonnées, est toujours restée fidèle aux Espagnols dans leurs guerres contre les Portugais et les Indiens ennemis.

En 1822, un corps d'Indiens ennemis s'approcha de Buénos-Ayres; mais il fut repoussé par la force armée. L'année suivante, ils reparurent près de la ville. On les chassa jusqu'à leurs postes, dans la direction de Tandil et de Chapalcopu. Le 26 septembre 1826, il fut ordonné, par un décret, de tracer une ligne de défense depuis le fort de l'Indépendance, pour servir comme de barrière contre les incursions des Indiens; et d'établir trois principaux forts,

l'un à Laguna de Curafalquen, un second à la Cruz de Guerra, un troisième à Potréro (1).

Tous les Indiens, quelle que soit leur nation, se ressemblent par la couleur, les traits, les sourcils, les ieux, la vue, l'ouïe, les dents, les cheveux, le poil, le manque de barbe, les mains et les pieds.

La taille moyenne des Guaranis est, selon Azara, moindre de deux pouces que celle des Espagnols, et par conséquent bien inférieure à celle des autres Indiens. Ils sont aussi plus carrés, plus charnus et plus laids. Leur couleur est moins foncée, et tire un peu sur le rouge. Les hommes de cette nation ont quelquefois un peu de barbe, et même du poil sur le corps, ce qui les distingue de tous les autres Indiens auxquels ils ressemblent en d'autres points. La taille moyenne des Charruas surpasse d'un pouce celle des Espagnols. Leur couleur tient plus du noir que du blanc; leurs traits sont réguliers, leurs ieux petits et noirs, leurs dents blanches; leurs cheveux épais, noirs et longs; leurs mains et leurs pieds sont plus petits et mieux faits qu'en Europe. On estime la taille des Lenguas à cinq pieds neuf pouces. Leurs proportions sont les plus belles du monde. « J'admire, dit Azara, la hauteur et l'élégance de leurs formes, qui n'ont point d'égales. »

La taille des Pampas ne paraît point inférieure à celle des Espagnols; mais en général ils ont les membres plus forts, la tête plus ronde et plus grosse, les bras plus courts, la figure plus longue et plus sévère que les autres Indiens, et la couleur moins foncée. Les Abipons, qui habitent les contrées qu'arrose le Rio-Vermégo, sont grands, bien proportionnés; ils ont les ieux et les cheveux noirs. Ils sont très-robustes, et la plupart des maladies qui désolent l'Europe leur sont inconnues. On dit qu'on n'a jamais vu un Abipon privé de ses dents. Ils disent : les Européens sont très-équitables; pour l'or et l'argent qu'ils nous ont enlevé, ils ont apporté la petite vérole.

La taille des Guairas ne cède en rien à celle des Espagnols, et elle est bien proportionnée. Leur couleur est plus claire que celle des autres Indiens. La taille ordinaire des Payaguas est plus de cinq pieds quatre pouces. Ils n'ont pas le moindre défaut corporel; leurs proportions sont belles, et

(1) *Mensagéro Argentino*, n°. 96, 29 septembre 1826.

ils paraissent l'emporter sur tous les autres par leur souplesse et leur agilité. Les Mbayas sont si supérieurs aux Espagnols par la taille, l'élégance et la force du corps, qu'ils considèrent les Européens comme étant très-au-dessous d'eux.

Habillement. La plupart des Indiens ne portent point de cheveux. Les Charruas ne coupent jamais les leurs. Les femmes les laissent tomber sur leurs épaules; mais les hommes les attachent, et les adultes posent sur le nœud qui les réunit, des plumes blanches placées verticalement. Quand ils peuvent se procurer des peignes, ils en font usage; mais ordinairement ils se servent de leurs doigts. Les hommes portent dans un trou percé à la lèvre supérieure, près la racine des dents, un petit morceau de bois de quatre à cinq pouces de long, et de deux lignes de diamètre, connu sous le nom de *barbote*. Dans quelques tribus appelées *Guaiguas*, les hommes portent une *barbote* de gomme transparente, longue de cinq pouces, et large de quatre lignes; et pour la soutenir, ils y ajoutent, dans l'intérieur de la bouche, une pièce de bois qui la traverse comme le haut d'une béquille. Les hommes vont entièrement nus, excepté pendant le froid; alors ils font usage du *poncho*, et mettent un chapeau. Les femmes se couvrent d'un *poncho* ou d'une chemise de coton sans manches qu'elles ne lavent jamais. Celles des Aquitèquédichagas se reconnaissent à leurs oreilles qui touchent presque leurs épaules. Elles les percent pour y introduire des morceaux de bois arrondis, dont le volume augmente graduellement.

Les Payaguas, d'une taille élevée, et très-robustes, portent dans la lèvre inférieure un long morceau de bois ou de cuivre qui descend sur la poitrine. Ils portent aussi dans une de leurs oreilles l'aile d'un vautour. Leurs cheveux sont teints avec du sang de bœuf; leur cou, leurs bras et leurs mollets sont ornés de chapelets; leur corps est peint de différentes couleurs. Les femmes ont des vêtements en laine qu'elles fabriquent elles-mêmes. Les hommes vont tout nus, et ils ont une telle aversion pour tout ce qui est vêtement, que le gouverneur Monéda, après avoir fait distribuer parmi eux un grand nombre d'étoffes, fut obligé d'ordonner que tous ceux qui entreraient nus dans la ville, recevraient cinquante coups de fouet.

Les *Lenguas* se coupent les cheveux par devant et par derrière, les laissent à la hauteur des épaules, sans jamais les attacher. Ils portent une *barbote* tout à fait singulière,

formée d'un demi-cercle de bois de seize lignes de diamètre, et introduit dans une fente horizontale qu'ils se font à la lèvre inférieure, et qui pénètre jusqu'à la racine des dents. Les hommes de la nation Guairas se ceignent le front d'un bandeau tissu en fil, et garni d'un grand nombre de plumes. Ils vont entièrement nus; mais les femmes se couvrent la ceinture avec un morceau d'étoffe. Les hommes, chez les Mbayas, se rasent toute la tête. Les femmes conservent une bande de cheveux large d'un pouce, et un peu moins élevée depuis le front jusqu'au sommet de la tête.

Personne, parmi les Pampas, ne se peint, ni ne se coupe les cheveux. Les hommes les relèvent et les attachent avec une corde dont ils se ceignent la tête sur le front; les femmes divisent leurs cheveux en deux parties égales qui tombent sur leurs oreilles. Elles ne se colorent point le visage, s'enveloppent le corps dans un *poncho*, et se lavent souvent. Les hommes ne portent point de *barbote;* ils ne se servent d'aucun vêtement, à moins qu'il ne fasse très-froid.

Les deux sexes, chez les Aquitèquédichagas, vont entièrement nus.

Les nations errantes, qui habitent entre la côte Patagonienne et la Cordillère du Chili, depuis le 41e. dégré jusqu'au détroit de Magellan, font usage, quand il fait froid, de couvertures en peaux qu'ils chargent de peinture du côté opposé au poil.

Les Abipons tracent sur leur peau des dessins ineffaçables, en se fesant avec une épine des piqûres qu'ils frottent de cendres. Tous portent une croix sur leur front. Deux lignes viennent des ieux aux oreilles; d'autres traversent les sourcils. Les jeunes filles à marier se couvrent le visage et les bras de dessins bizarres. Plus leur rang est élevé, plus les dessins sont nombreux : elles ressemblent alors à un tapis de Turquie. Cette opération n'est pas sans quelque danger; et pour le prévenir, on enveloppe la jeune fille, afin de la tenir chaudement, et on ne lui permet de manger que des fruits. (*Dobrizhoffer.*)

Nourriture. La plupart de ces Indiens ne cultivent pas la terre. Ils vivent de leur chasse; c'est ce que font les Charruas, les Minuanes, les Pampas, les Péhuelches, ou Patagons, les Guaicures, les Mbayas, les Lenguas, les Enimagas, les Tobas, les Pitilagas, les Mocobis, et les Abipons. Les Charruas se nourrissent uniquement de la chair de vaches sauvages qui abondent dans leur pays. Les Payaguas, les

Quasarapos et les Quatos subsistent de la pêche; ils tuent à coups de flèches ce qu'ils attrapent à l'hameçon de bois. Les Guanas, les Guaranis, les Machicuys, les Quentuses, les Aquitèquédichagas, et autres peuplades stationnaires, subsistent de l'agriculture. Ils sèment du maïs, du coton, du many, ou manduby (*arachis hypogea*), des patates douces, des citrouilles, des piments, des haricots, du manioc et camanioc, des calebasses, et beaucoup d'espèces différentes de ces plantes. Du maïs et du manioc, ils font du pain et de la bouillie. Ils conservent leurs graines dans des magasins. Ils ne vont à la chasse et à la recherche des fruits que lorsqu'ils ne sont pas occupés par les travaux de l'agriculture. Ils se nourrissent aussi de miel, de fruits sauvages, et mangent des singes, des chibiguazu, des mborébi, et des capibéra. Les Guasarupos vivent du maïs sauvage que produisent leurs lagunes. Parmi les Mbayas, l'agriculture est exercée par les enfants. Les Mocobies possèdent des troupeaux, des vaches et des brebis, dont ils mangent la chair, ainsi que celle des bestiaux enlevés par eux aux Espagnols du Paraguay, de Corrientès et de Santa-Fé. D'autres peuplades se sont appliquées à entretenir de petits troupeaux de vaches et de brebis, sans faire usage de leur lait, que tous les Indiens abhorrent. Les Payaguas mangent le crocodile et ses œufs.

Les Pampas se nourrissent de la chair des chevaux et des vaches. Azara dit que les Espagnols doivent aux Indiens Guaranis de Monday ou de Maracayu, l'usage de l'herbe de Paraguay. Autrefois les Pampas subsistaient de la chasse du tatou, du lièvre, du cerf et des autruches.

Les Abipons dévorent la chair du couguar, et ils en boivent la graisse fondue, ainsi que celle du taureau, du cerf, du sanglier, d'anta, etc., et pensent que cette nourriture donne de la force et du courage. Ils ne mangent ni du mouton, ni des poules, ni de la tortue, persuadés que ces sortes de viandes engendrent l'indolence et la langueur. Muratori observe que c'est une coutume assez généralement répandue chez les Indiens comme chez les Africains, et les Tartares d'Asie, de manger la viande à moitié cuite et presque crue; ce qui marque en eux un vigoureux estomac, et peut-être encore plus une gourmandise bien forte et bien impatiente. De là naissent différentes maladies auxquelles les Indiens sont sujets. Pour conserver la chair des animaux, ils la dessèchent, ce qui la rend dure et difficile à digérer. Après la récolte du maïs, les Indiens vont à la chasse, et retournent

chez eux au mois d'août pour faire les semences. Les campagnes situées entre le pays des Chiquitos et le lac de Xarayes, produisent une abondante récolte de mil sauvage, qui sert de nourriture au peuple voisin.

Les Indiens agricoles, qui vivent plus ou moins ensemble, ensemencent la terre partout où ils passent, et font la récolte à leur retour.

Cabanes. Les demeures des Indiens sont en général des cabanes construites avec des branches d'arbres ou des cannes au milieu des bois, et placées sans ordre les unes auprès des autres; la porte en est très-basse, afin de se mettre à couvert de insectes, et de se garantir des flèches des ennemis. Les Indiens ne se rassemblent jamais en grand nombre dans le même lieu. Ils changent souvent d'habitations pour trouver une plus grande abondance de provisions.

Les *cabanes* des Charruas sont composées en branches d'arbres pliées et enfoncées en terre, en forme d'arcs, et recouvertes d'une peau de vache; l'ouverture en est fort étroite.

Une des hordes des Machicuys habite dans de petites cavernes souterraines qu'elle a creusées, et où le jour ne pénètre que par une faible ouverture. Ces Machicuys font leur feu en dehors.

Les *cabanes* des Guanoas sont formées en branches d'arbres courbées, et recouvertes avec de la paille longue. Elles n'ont ni cloison, ni séparation, quoique servant à dix ou douze familles. Ces cabanes sont balayées chaque jour. Le bois de lit des Guanoas consiste en quatre pièces de bois fixées en terre, et ayant la forme d'une fourche, sur lesquelles sont placés horizontalement quatre autres bâtons, tout cela recouvert de petites branches, de peaux et de paille. Les tentes ou habitations portatives des Pampas, consistent en des pieux qu'ils enfoncent en terre, et qui ont aussi la forme d'une fourche. Ils étendent sur eux des bâtons en roseaux, et les recouvrent de peaux de cheval. Si le froid est rigoureux, ils garnissent l'intérieur de leurs tentes avec d'autres peaux.

Les huttes des Aquitèquédichagas sont faites comme celles des Pampas, excepté que les premiers les couvrent de paillaissons au lieu de peaux.

Les Payaguas construisent leurs huttes avec des joncs posés dans toute leur longueur, et réunis par des fils.

Les cabanes des Mbaévréa, découvertes en premier lieu

par le missionnaire Dobrizhoffer, sont construites en branches de palmiers, entremêlées d'herbes sèches. Elles sont d'une dimension à contenir soixante individus, et ont quatre portes. Chaque famille a son feu. Les Mbaévéra s'assoient et couchent dans des filets.

Selon Muratori, les *Manacicas*, qui diffèrent des autres nations, vivent dans des maisons de bois qui forment des rues et des grandes places.

Mœurs et coutumes. Toutes les nations, chez les Indiens occidentaux, se ressemblent par la taciturnité, la coutume de ne point rire, l'égalité des conditions, la manière de se nourrir, de s'enivrer, et de faire la guerre; enfin, par leurs danses, leurs chansons, leurs instruments de musique, et l'usage établi de terminer à coups de poing leurs différends particuliers. En général, les Indiens sont toujours prêts à venger la moindre injure, et quelquefois ils prennent les armes avec la seule intention d'acquérir une réputation militaire. Quelques peuplades féroces ont excité la guerre dans le but barbare de dévorer leurs prisonniers; mais en général, les vainqueurs les conservent pour les retenir chez eux. Presque toujours les peuples qui vivent de la chasse sont plus féroces et plus fainéants que ceux qui subsistent de l'agriculture. Les Indiens agriculteurs sont tranquilles et pacifiques. Ils ne cherchent qu'à se défendre. Ils ne reconnaissent ni lois, ni châtiment, ni reconnaissance, ni obligation. Tous sont égaux. Parmi eux, ce sont les parties elles-même qui décident leurs différends. Si elles ne sont pas d'accord, elles se chargent à coups de poing, jusqu'à ce que l'une des deux tourne le dos, et laisse l'autre sans dire mot. Dans ces duels singuliers, ils ne font jamais usage d'armes. Leur figure est sombre, triste et abattue. Ils parlent peu, et toujours bas, sans crier, ni se plaindre. Jamais ils ne rient aux éclats, et jamais l'on ne trouve sur leur visage l'expression d'aucune passion. Comparer, dit Azara, les Péruviens avec les nations sauvages du Paraguay, et de la rive de la Plata, ce serait mettre en parallèle l'abattement du corps et de l'esprit avec l'élégance, la grandeur, la force, la bravoure, la fierté et l'orgueil.

Les Mbayas et tous ceux qui s'occupent de la chasse et de la guerre, sont naturellement fiers. Il m'est arrivé, dit Azara, de faire à un Mbaya des présents, qu'il n'a pas voulu prendre, et qu'il ordonnait à ses esclaves de recevoir.

Les Guanas qui vivent de l'agriculture, et qui fréquen-

tent les Espagnols, sont très-hospitaliers : ils logent les voyageurs, leur donnent à manger, et les accompagnent jusqu'à la peuplade où ils veulent aller. Ils se font un devoir de vivre en paix avec toutes les autres nations, et de ne jamais prendre l'offensive dans une guerre : mais si on les attaque, ils se défendent avec une grande énergie.

Le divorce est commun chez les Indiens; mais quelques tribus ont plus de penchant pour lui que les autres, particulièrement celle des Énimagas. « J'ai connu un homme de cette nation, dit Azara, qui, à l'âge de trente ans, avait déjà répudié six femmes, et en avait une septième. »

Les Pampas, très-adonnés à la boisson, dit Dobrizhoffer, donnent tout ce qu'ils ont aux Espagnols, pour se procurer de l'eau-de-vie. Les parents livrent souvent leurs jeunes filles pour un flacon de cette liqueur à celui qui les recherche pour femmes. Ils en jettent sur les morts, en les plaignant de ne pouvoir plus savourer ce nectar. Ils sont enclins à la vengeance. Ils mutilent les pieds de leurs ennemis, et les laissent dans l'agonie d'une mort prolongée. Les tuer d'un seul coup est pour eux une grâce.

On prétend que lorsqu'un médecin a entrepris, parmi les Payaguas, une cure, et que le malade meurt, le peuple s'assemble et le tue.

Les coutumes et les usages de ce peuple varient tellement qu'il faudrait un volume pour les détailler; nous nous bornerons à donner ceux qui sont le plus généralement établis. Les Indiens couchent dans leurs cabanes, sur une peau, et dorment toujours sur le dos. Quelquefois ils ont des ais bruts sur lesquels ils étendent la peau des animaux, ou une natte de jonc : les plus heureux ont un hamac ou filet suspendu entre quatre pieux qu'ils attachent à des arbres lorsqu'ils voyagent. Les femmes des Charruas se baignent quelquefois dans les chaleurs, mais elles ne lavent jamais leurs mains, leurs figures, ni leurs corps. Jamais non plus elles ne balayent leurs habitations. Elles ne cousent ni ne filent; ne connaissent ni jeux, ni danses, ni chansons, ni instruments de musique, ni sociétés, ni conversations oiseuses. La devise des femmes est de tout faire, excepté la chasse et la guerre. Chez les Charruas, les chefs de familles, mais non leurs femmes et leurs enfants, s'enivrent le plus souvent qu'ils peuvent, avec de l'eau-de-vie, et à son défaut, avec de la chica. Pendant les saisons pluvieuses, ils dansent et boi-

vent plusieurs jours de suite. Les disputes et les querelles succèdent à leurs amusements.

Le cheval satisfait à tous les besoins des Pampas. Ils forment de son cuir leurs lits, leurs vêtements, leurs chaussures, leurs tentes, leurs selles et leurs brides. Ils font de sa peau et de ses poils, des cordes ou *lasos*, et de leurs nerfs du fil.

Mariage. L'adresse et la valeur sont les qualités voulues chez une fille à marier. Le prétendant apporte une quantité de gibier, qu'il dépose à l'entrée de la cabane du père de celle qu'il aime, lequel décide, par le nombre et l'espèce du gibier, s'il mérite sa fille. Les Charruas se marient dès qu'ils en éprouvent le besoin, ce qui arrive ches les femmes à dix ou douze ans, et chez les hommes un peu plus tard. Le mariage n'a jamais lieu entre frère et sœur. On demande la fille à ses parents, qui suit toujours leur volonté. La poligamie est permise, particulièrement chez les caciques; mais une seule femme n'a jamais deux maris. Le divorce est toléré chez les deux sexes. Le Abipons se contentent généralement d'une femme; s'ils en ont plusieurs, ils les séparent les unes des autres par quelques lieues, afin d'éviter toute jalousie.

Accouchements. On doit admirer, dit Azara, la facilité avec laquelle accouchent toutes les Indiennes, sans le secours de personne, sans aucune suite fâcheuse, et sans cesser de se livrer, le jour même, à leurs occupations. Elles n'éprouvent jamais un manque de lait, et se lavent immédiatement après leur accouchement.

Toutes les femmes des Mbayas, des Lenguas, des Guaycurus ont la coutume de détruire leurs enfants, en se fesant avorter, à l'exception du premier venu.

Fécondité, longévité. Ayant examiné, dit Azara, une foule de listes, de cadastres des peuplades anciennes et modernes, je n'ai trouvé qu'un seul Indien père de dix enfans. Le terme moyen ne donnant que quatre individus par famille, l'un portant l'autre. Le nombre des femmes est, dit-on, à celui des hommes, dans le rapport de quatorze à treize. Azara cite des exemples extraordinaires de longévité : le cacique des Mbayas, nommé Nabidrigui, ou Camba, ayant six pieds deux pouces de hauteur, était âgé de cent vingt ans, et cependant il montait à cheval, maniait la lance, et allait à la guerre comme les autres. Magache, fameux cacique des Payaguas, à l'âge de cent vingt ans, ramait,

pêchait et s'enivrait comme les plus jeunes. Parmi les Charruas, il en existait un qui passait cent ans, et qui affirmait que son père et son aïeul avaient encore vécu plus long-tems.

Dobrizhoffer dit que, quand les Abipons meurent à quatre-vingts ans, leurs familles les considèrent comme enlevés à la fleur de l'âge, et que plusieurs femmes sont plus que centenaires.

Arts industriels. Les Indiens allument du feu en tournant rapidement un morceau de bois pointu et enfoncé dans un autre bâton troué. En général, leurs meubles se réduisent à quelques vases de terre. Ils fabriquent des couvertures, ou mantes, sans métiers, en disposant leurs fils sur deux bâtons, et en les réunissant avec leurs doigts.

Les Payaguas ont des pots et des plats en terre assez mal cuite. Ils les couvrent de peintures. C'est d'ordinaire l'ouvrage des femmes. Pour remuer la terre, ils se servent de pieux, dont le bois est dur. Ils ont pour travailler le bois des haches faites d'une pierre solide. Les Indiens généralement ne font pas usage, pour labourer la terre, d'animaux ni de charrues. Le seul instrument employé par eux est un bâton pointu, dont ils font les trous où ils ensemencent. En guise de pioche, les Guaranis se servent d'omoplates de cheval et de bœuf, emmanchés d'un bâton. Les Abipons emploient la peau épaisse de l'anta à faire des tapis et couvrir leurs chevaux. Avec la peau de l'ému ils font des chapeaux et des bourses, et la plume de cet oiseau leur sert à faire des éventails et des écrans.

Armes. La plupart des Charruas n'ont pour toute arme qu'une lance de onze pieds, armée d'un fer très-long, qu'ils se procurent des Portugais. Ceux qui n'en ont pas se servent de flèches très-courtes, qu'ils portent dans un carquois suspendu à leur épaule. Les Payaguas ont des canots pour la guerre qui peuvent contenir quarante hommes. Les Guairas ont des arcs extraordinaires, longs quelquefois de sept pieds et demi, et des flèches de cinq pieds et demi. Les Mbayas font usage de lances très-longues, et d'une macana, ou bâton de trois pieds de long, et de plus d'un pouce de diamètre, faite d'un bois très-dur et très-lourd. Ils font usage aussi d'arcs et de flèches pour la chasse et la pêche.

Les Pampas ne connaissent point d'arcs et de flèches. Autrefois, ils se servaient d'un dard ou d'un bâton pointu avec lequel ils combattaient de près, et même de loin, en

le lançant. Actuellement, ils ont des lances longues, qui leurs sont plus utiles à cheval. Ils ont, de plus, des boules ou des pierres rondes, de la grosseur du poing, recouvertes de peaux, et attachées à un centre commun, avec des cordons en cuir, de la grosseur du doigt, et long de trois pieds, qu'ils lancent contre les hommes et les animaux, à la distance de cent pas.

Les Abipons font usage d'un dard de bois dur, long de cinq ou six aunes, dont le bout était garni d'un morceau de corne de cerf, avant de connaître le fer. Les flèches sont formées d'un roseau, armé d'os pointus. La corde est faite avec des boyaux de renards.

Manière de faire la guerre. Les Indiens, en tems de guerre, cachent leurs familles dans les bois, et tuent tout ce qu'ils rencontrent, excepté les femmes et les enfants au-dessous de douze ans qui deviennent leurs esclaves ou leurs domestiques. Le mariage seul peut les rendre libres. A chacune de leurs expéditions, les Indiens se contentent de remporter un seul avantage; s'il en était autrement, dit Azara, il n'existerait plus aujourd'hui un seul Espagnol au Paraguay, ni un Portugais à Cayuba. Les Mbayas montent sur leur cheval le plus mauvais, et conduisent en lesse celui réservé pour combattre. Les Payaguas font la guerre sur des canots qui ont dix à douze pieds de long, et quatre palmes dans leur plus grande largeur; ils se placent debout, au nombre de six ou huit, le long de chaque canot, et ramant tous à la fois, ils font plus de sept lieues à l'heure.

Les Charruas ont des chevaux et des haras, et la plupart possèdent des brides garnies en fer qu'ils obtiennent des Portugais en échange de leurs chevaux. Chez les Mbayas, les Lenguas, les Machicuys, les hommes montent ordinairement à poil, et les femmes sur une espèce de housse très-simple. Quelques peuplades font usage de mors en fer; d'autres y suppléent par de petits bâtons qu'ils attachent dans la mâchoire inférieure de l'animal, au moyen d'une courroie à laquelle correspondent deux autres bâtons qui servent de rênes.

Gouvernement. Il n'existe chez les Indiens aucune règle fixe de gouvernement, et chacun se croit entièrement libre. Dans le cas de guerre civile, ils se liguent entre eux, et font choix d'un capitaine pour les commander. Le nombre de la troupe s'augmente en proportion de ses exploits, et l'on s'en sépare à volonté. En général, toutes les nations sont

partagées en hordes, indépendantes les unes des autres, et ne reconnaissent point un chef commun. Chaque horde a son capitaine ou cacique, dont la dignité est héréditaire; mais il n'y a aucune différence entre lui et les autres Indiens. Il ne reçoit ni tribut, ni service, ni obéissance. Les Mbayas n'ont aucun chef pendant la guerre, ni pendant la paix; les conseils des vieillards et des Indiens les plus accrédités forment leurs assemblées délibératives.

Quoique tous ces Indiens redoutent moins la mort que l'esclavage, les Mbayas ont toujours un grand nombre de Guanas qui les servent volontairement et gratuitement. Ils ont encore pour esclaves leurs prisonniers de guerre, si bien, dit Azara, que le Mbaya le plus pauvre a trois ou quatre esclaves. Ces esclaves cultivent la terre, cherchent du bois, font la cuisine, dressent les tentes, et soignent les chevaux. Mais cet esclavage est doux pour eux, car leurs maîtres s'en rapportent à leur bonne foi, et se contentent de ce qu'ils veulent faire, de sorte qu'ils tiennent à leur service, et ne le quittent pas. A l'époque de la première arrivée des Espagnols, dit Azara, les Guanas allaient, comme aujourd'hui, se réunir en troupes aux Mbayas pour les servir et cultiver leur terre, sans aucun salaire. On voit journellement descendre au Paraguay des bandes de cinquante à cent Guanas, qui vont se louer aux Espagnols en qualité d'agriculteurs, et même de matelots, puisqu'ils se rendent pour cet objet jusqu'à Buénos-Ayres.

Religion. Il paraît certain, dit Muratori, que plusieurs peuplades du Paraguay n'ont aucune espèce de culte; mais si l'on en juge par leurs soins pour les morts, ils croient à une autre vie. A la vue d'une éclipse de lune, ils s'entourent de leurs esclaves, poussent des cris, et lancent des flèches dans l'air pour la défendre, disent-ils, des chiens qui la déchirent. Ils pensent que les tempêtes et les orages sont suscités par des ennemis morts qui vengent ainsi leurs défaites. Leurs oracles sont les cris des animaux, le chant des oiseaux, et les changements que subissent les arbres. Néanmoins les Indiens *manacicas* adorent le démon et les idoles, et ont une grande salle pour les honorer.

Selon Dobrizhoffer, les Pampas croient que les âmes habitent des lieux souterrains. Les caciques cherchent à faire respecter leur autorité par l'influence de magiciens qui menacent de perdre ceux qui refuseraient d'obéir. Ce qu'ils font par une dose de poison qu'ils administrent eux-mêmes secrè-

tement. Les Indiens ont une grande vénération pour les sorciers. Ceux-ci prétendent pouvoir se transformer en bêtes sauvages, prédire les événements, susciter les débordements, les tempêtes, et occasionner, à leur gré, les maladies, et la mort.

Funérailles. Tous les Indiens ont une grande horreur des morts, et ils ne conservent rien qui soit de nature à les leur rappeler. Chez les Lenguas, à la mort d'un individu, tous changent de nom; ils disent que la mort a emporté avec elle la liste de ceux qui étaient en vie, et que changeant leurs noms, à son retour, elle ne trouvera plus celui qu'elle cherchait, et le poursuivra ailleurs. Les Indiens ne laissent jamais un mort dans leurs cabanes. Lorsqu'il n'y a plus d'espoir de guérison, ils traînent le malade à cinquante pas de son habitation : là, ils creusent un trou dessous lui, afin qu'il puisse satisfaire aux besoins de la nature; d'un côté, ils lui laissent de l'eau, et de l'autre ils allument du feu. Ils entourent les morts de leurs armes, de leurs habillements, de toutes leurs nippes. La famille pleure beaucoup le mort. Chez les Charruas, après la mort d'un mari, d'un père, ou d'un frère adulte, la femme, les filles, et les sœurs se coupent une des articulations des jointures des doigts, pour chaque défunt, en commençant cette opération par le plus petit. En outre, elles s'enfoncent, à différentes reprises, le couteau ou la lance du défunt, de part en part, dans le bras, le sein, et les flancs. Azara dit l'avoir vu. Ajoutez à cela qu'elles passent deux lunes dans leurs cabanes où elles ne font que pleurer. Les Mbacdéras, découverts par Dobrizhoffer, renferment les morts dans des boîtes d'argile, suivant un vieux usage des Guaranis. Les Pampas ornent le cheval du défunt de petites sonnettes de cuivre, de chapelets et de plumes; et après avoir passé plusieurs fois autour de la tente du mort, ils tuent son cheval et ses chiens. On attache le cadavre des chevaux à la tombe des morts, au moyen de pieux où sont suspendus des vêtements de différentes couleurs.

Les Abipons enterrent leurs morts au pied d'un arbre, dans une fosse peu profonde; afin que la terre ne pèse pas trop sur le corps, et pour le mettre à l'abri des animaux, on entoure la tombe de broussailles. Les plus beaux chevaux du défunt sont tués dans ce lieu; et comme on croit que le mort peut revenir, on suspend à un arbre des vêtements, un dard et un vase d'eau. Être privé de sépulture est re-

gardé comme un très-grand malheur. Si l'un d'eux meurt hors de son pays, on va chercher ses restes qu'on enferme dans une peau; ils sont emportés processionnellement en grande cérémonie. Quand le cacique meurt, tous les hommes coupent leurs cheveux. Les veuves couvrent leur tête d'un capuchon noir, et ne le quittent que lorsqu'elles se remarient. (*Dobrizhoffer.*)

Langages. On n'exagère pas, dit Azara, en avançant qu'il existe mille langues en Amérique. Il compte cinquante-cinq idiomes très-différents dans les régions du Paraguay. Celui des Guaranis est le plus riche; et cependant, dit-il, il lui manque une foule de mots essentiels, comme on peut s'en convaincre en examinant le dictionnaire et la grammaire de cette langue, que les jésuites ont fait imprimer.

La plupart des nations de Tucuman parlent la langue tonocote. (*Lozano*, § 19.)

Fondation de principales peuplades des Indiens. Yta est la peuplade la plus ancienne des Indiens Guaranis.

La peuplade de San-Ynacio-Guazu fut formée de la même nation qui habitait les bords du Yaguari, affluent de Tibiquari.

La peuplade d'Ypané, dans la province d'Ytati, fut formée des mêmes Indiens, sous le nom de Petun. Par crainte des Mbayas, ils s'établirent, en 1673, à Ypané, où ils éprouvèrent des hostilités de la part des Indiens de Chaco.

Les habitants du bourg Guarambaré sont composés de ceux d'Ypané réunis à d'autres Guaranis.

La peuplade d'Atira, composée de Guaranis, fut fondée à l'endroit où on établit ensuite celle de Belen : elle s'incorpora après à la bourgade de Los-Yois qui perdit son nom.

Le bourg d'Arégua fut formé de Guaranis, nommés Mongolas, que le visiteur Alfaro donna en qualité de yanaconas, ou domestiques, au couvent des Pères de la Merci; ils furent considérés comme esclaves jusqu'en 1783, qu'un jugement les déclara des yanaconas.

La peuplade de Tobaty fut formée en 1538; mais les Mbayas leur ayant tué beaucoup de monde, ils passèrent, en 1699, à l'endroit indiqué dans le tableau.

Le bourg d'Altos fut formé, en 1538, de Guaranis; il fut augmenté, le 7 novembre 1677, par la peuplade d'Aré-

cayas, qui avait été fondée, en 1632, près de la rivière Curuguati, (lat. 24° 23′). En 1660, elle fut détruite par le gouverneur, et les Indiens qui la composaient furent dispersés parmi les Espagnols. En 1664, ils se réunirent et s'établirent au 25° 11′ de lat. et au 59° 54′ de long., et s'incorporèrent ensuite à celle de Los-Altos ou d'Ybitiruru.

Les Guaranis qui composaient la peuplade de Loréto, furent réduits, en 1555, par Nuflo de Chavès, et distribués parmi les Espagnols de la province de la Guaira. On en établit une peuplade près de la rivière Parana-Pané, laquelle, après plusieurs changements occasionés par les Portugais, fut fixée, en 1686, à Loréto.

La peuplade de Baradéro fut formée, en 1580, d'Indiens Guaranis, de la tribu appelée Mbéguas. Mêlés avec les Espagnols, ils ont oublié leur langue et leurs coutumes primitives.

La peuplade de Guaranis d'Ytaty fut établie, en 1588, à dix lieues au-dessus de la ville de Corientès (lat. 27° 17′), à un endroit appelé Yguary. Plus de quarante ans après, on l'a fixée à Ytaty, en y réunissant les Indiens de l'île d'Apipé et d'autres du Paraguay. Cette peuplade, sous la protection des Cordeliers, les chassa pour se mettre sous celle des Jésuites. Ceux-ci changèrent son nom en celui de Santa-Ana; mais la peuplade fut restituée aux Cordeliers, en 1616, par un ordre du roi. En 1748, elle fut presque entièrement détruite, ainsi que celle de Santa-Lucia, par les Payaguas et autres Indiens du Chaco.

Santa-Maria de Fé. En 1592, Juan Caballéro Bazan, avec un corps de soldats, forma les peuplades de Tarey, Bombay, et Caaguazu, dans la province d'Ytaty, vers le 22° de lat. Hernando Cuéva en prit la direction. En 1632, les peuplades de Tarcy et de Bombay furent réunies sous le nom de San-Bénito, qui fut bientôt changé en celui de Santa-Maria de Fé (22° 4′). L'autre peuplade prit le nom de San-Ignacio. Les Portugais les attaquèrent en 1649; les Mbayas, en 1661, et en tuèrent beaucoup : ceux qui échappèrent furent transférés, en 1772, à Santa-Maria de Fé, sur les bords du Parana.

L'établissement de San-Ignacio-Guazu, fut commencé, en 1610, par le jésuite Marciel de Lorenzana et Hernando Cuéva. Ils forcèrent les Guaranis, que les Espagnols avaient ramassés, à se fixer à Itaqui, au 26° 57′ de lat. et 59° 20′ de long. Ensuite on transféra la peuplade à San-Ignacio-Guaru.

En 1640, elle eut un accroissement de trois cents Guaranis.

La peuplade d'Ytapua, formée en 1614, était composée de trois cent soixante Guaranis, de celle de Santa-Téresa de Ygay ou Yacuy, détruite par les Portugais le 25 décembre 1637; et une partie de la peuplade de Natividad, fondée en 1624, sur les bords de la rivière d'Acaray, et détruite par la même nation. En 1703, la peuplade se fixa à Ytapua, sur la rive septentrionale du Parana, à environ cinq milles nord-ouest de Candélaria, (lat. 27° 20′).

La peuplade de Corpus, fondée par les jésuites en 1622, à l'ouest du Parana, sur le bord de la petite rivière Iniambey, fut ensuite augmentée par l'incorporation de la moitié de la peuplade de Natividad. En 1647, elle passa sur le Parana, et se fixa à Corpus le 12 mai 1701.

Santa-Maria-la-Mayor fut fondée, en 1626, au confluent du Parana et de l'Yguazu; en 1633, elle quitta cet endroit et s'établit à celui qui porte son nom.

La peuplade de Candélaria fut fondée, en 1627, vers la source du Pirayu; et après avoir changé sa situation par la crainte des Portugais, elle s'établit à Candélaria, en 1665.

San-Nicolas fut fondée, en 1627, sur la petite rivière de Piratiny-Miry. Attaqués par les Portugais, au mois de janvier 1638, les habitants s'enfuirent et se fixèrent à l'endroit qui porte son nom, le 2 février 1687.

San-Xavier fut fondée, en 1629, sur le ruisseau Ytahú, un peu au nord de sa situation actuelle.

La Cruz fut fondée, en 1629, au confluent de Acaruya avec l'Uruguay; elle changea de place deux fois après; et, en 1657, se fixa à la Cruz.

San-Carlos fut formée, en 1631, à Caapy, où elle fut attaquée par les Portugais; elle s'établit, en 1639, à San-Carlos.

Apostoles fut fondée, en 1632, dans les montagnes de Tapé, sous le nom de la Natividad; les habitants, poursuivis par les Portugais, se fixèrent cinq ans après à Apostoles.

Santo-Tomé fut fondée, en 1632, sur la petite rivière de Tibicuacuy, près d'Ybicuy. En 1739, elle se rapprocha de la rivière d'Uruguay pour éviter les incursions des Portugais; et ensuite se fixa à Santo-Tomé.

San-Luys fut fondée, en 1632, sous le nom de San-Joaquin, sur la rivière Yacuy ou Igay : huit ans après, elle se

réunit à celle de la Conception. En 1687, elle s'en sépara pour s'établir à Caazapa-Miry, dans l'ancien emplacement de la peuplade de Candélaria; et ensuite à San-Luys, où elle se renforça des débris des trois peuplades détruites par les Portugais, savoir : Jésus-Maria, fondée à Ybiticari; la Visitation del Caapy, San-Pédro, et San-Pablo del Caaguaru.

San-Miguel fut fondée, en 1622, dans les montagnes de Tapé. Craignant les Portugais, elle passa la rivière d'Uruguay, et s'établit près de la Conception; et, en 1687, à San-Miguel.

Santa-Ana fut fondée, en 1633, à l'est de la rivière d'Ygay ou Yacuy; et après avoir passé vers le Parana, en 1636, par la crainte des Portugais, elle se fixa, en 1660, à Santa-Ana.

San-Josef fut fondée, en 1633, à côté des montagnes de Tapé, dans l'endroit appelé Ytaguatia. Craignant les Portugais, ils se retirèrent, cinq ans après, entre les peuplades de Corpus et de San-Ignacio-Miry; et, en 1660, ils se fixèrent à San-Josef.

La peuplade de San-Cosmé fut formée, le 24 janvier 1634, dans les montagnes de Tapé. Après plusieurs changements occasionés par la crainte des Portugais, elle passa au nord du Parana, pour s'établir, en 1760, à San-Cosmé.

La peuplade de Martius fut fondée, en 1638, des débris de celle de Jésus-Maria, San-Cristoval, San-Joaquin, San-Pédro, et de San-Carlos, toutes détruites par les Portugais. Elle se fixa d'abord à côté de celle de la Conception; et, en 1704, à l'endroit qu'elle nomma Martius.

La peuplade de San-Ignacio-Miry se trouvait dans le même cas; et enfin s'approchant du Parana, elle se fixa à San-Ignacio-Miry (1659).

La bourgade d'Ytapé fut formée, en 1680, de deux divisions de Guaranis qui erraient dans les bois près de la source de la rivière Tébicuari, et dont les deux tiers étaient des femmes.

L'établissement de Jésus, ou de la Réduction de Monday, fut formé, en 1683, sur la petite rivière du même nom, affluent du Parana, dans la partie septentrionale du Paraguay, sur l'emplacement d'une bourgade indienne (1). Cette peuplade changea deux fois sa position, et enfin s'établit à l'endroit qu'elle occupe.

(1) *Xarque*, lib. IV, cap. 22.

San-Borja, colonie de Santo-Tomé, fut fondée en 1690.

San-Lorenzo, colonie de Santa-Maria-la-Mayor, fut fondée en 1691.

Santa-Rosa fut formée, le 2 avril 1698, par les Indiens tirés de celle de Santa-Maria de Fé.

San-Juan, colonie de San-Miguel, fut fondée en 1698.

La Trinidad fut fondée, en 1706, des Indiens tirés de San-Carlos, qui s'établirent à 27° 45′ de lat. et 57° 57′ de long., et se fixèrent, en 1712, à la Trinidad.

San-Angel, colonie de la Conception, fut fondée, en 1607, entre les deux rivières d'Yuy, et s'établit ensuite sur les bords de la plus grande.

San-Joaquin fut fondée, en 1720, sous le nom de Rosario, sur la petite rivière Taruma. Après plusieurs changements de place, elle se fixa, en 1753, à San-Joaquin.

La colonie de San-Estanislado fut établie, le 13 novembre 1749, pour ouvrir une communication entre les missions du Parana, de l'Uruguay et des Chiquitos.

Celle de Bélen fut fondée, en 1760, sous le tropique, pour le même but.

San-Pédro et San-Bablo furent fondées le 10 août 1765 (1).

---

(1) *Voyage d'Azara*, ch. 16, 17 et 18.

Tableau des peuplades d'Indiens formées par les gouverneurs.

Noms des peuplades	Années de leur fondation.	Latitude australe. ° ′ ″	Longit. O. de Paris. ° ′ ″	
Yta	1536	25 30 30	59 45 8	
Yaguaron	1536	25 33 20	59 39 14	
Arégua	1538	25 18 1	59 45 38	
Altos	1538	25 16 6	59 38 30	
Yois	1538	25 16 45	59 30 22	
Tobaty	1538	25 1 35	59 29 1	
Ypané	1538	23 16 26	59 22 10	
Guarambaré	1538	23 23 1	59 19 29	
Atira (*d*)	1538	23 26 17	59 26 57	Incorp. à celle des Yois en 1674.
Maracayu	1538	24 7 25	57 52 54	Détruites par les Portugais en 1676.
Térécany	1538	24 9 30	58 12 10	
Ybiraparya	1538	24 22 56	58 15 28	
Candélaria	1538	24 30 43	58 29 4	
Loréto	1555	Dans la province du Guaira.		Détruites par les Portugais en 1631.
S. Ygnacio-Miri.	1555			
S. Xavier	1555			
S. Josef	1555			
Anunciacion	1555			
S. Miguel	1555			
S. Antonio	1555			
S. Pédro	1555			
S. Tomé	1555			
Angélès	1555			
Conception	1555			
S. Pablo	1555			
Jésus-Maria	1555			
Calchaqui	1573	32 34 2	63 26 30	Les Indiens se sont espagnolisés et dispersés.
Périco-Guazu	1579	23 13 30	59 15 25	Détruite par les Portugais en 1674.
Jésui (*d*)	1579	24 4 0	59 19 0	Détruite par les Portugais en 1676.
Curumiay (*d*)	1580	23 0 0	57 1 0	Détruites par les Portugais en 1635.
Pacuyu	1580	20 25 0	57 41 0	
Baradéro	1580	33 46 35	62 6 30	Détruite par les Payaguas en 1748.
Ohoma	1588	27 46 0	60 59 56	
Guacaras	1588	27 27 31	60 55 8	
Ytaty	1588	27 17 0	60 31 38	
S. Lucia	1588	28 59 30	61 18 8	

NOMS des peuplades.	ANNÉES de leur fondation.	LATITUDE australe.			LONGIT. O. de Paris.			
		°	'	"	°	'	"	
Tarcy..........	1592	22	4	0	60	13	4	Réunies, et ont pris le nom de Santa-Maria de Fé.
Bomboy (*d*)....	1592	22	14	0	60	0	0	
Caaguazu (*d*)...	1592	22	30	0	59	30	0	Les jésuites l'appellent Santiago.
Caazapa........	1607	26	11	8	58	49	49	
Yuty..........	1610	27	18	55	58	39	29	
Arécaya (*d*).....	1632	24	22	40	58	37	0	Incorp. à celle des Altos en 1675.
S. Domingo (*d*).	1650	33	23	56	60	38	20	
Ytapé	1673	25	52	0	58	59	33	
Quilmès.......	1677	34	38	45	60	36	50	
S. Xavier.......	1743	30	32	15	61	27	15	
S. Géronimo....	1748	29	10	20	61	43	46	
Cayasta.........	1749	31	9	20	62	39	0	
S. Pédro.......	1765	29	57	0	62	3[illegible]	0	
Garzas.........	1770	28	28	49	61	11	40	
Ynispin.......	1795	29	43	30	62	40	30	

Nota. La lettre (*d*) indique un petit doute sur l'endroit où elle se trouve. Les peuplades qui ne portent point la note de destruction existent encore.

Tableau *de la population du gouvernement du Paraguay.*
(Voyage d'Azara, vol. II, pag. 325.)

NOMS des villes, bourgs, peuplades et paroisses.	ANNÉES de leur fondation.	LATITUDE australe.			LONGIT. ouest de Paris.			NOMB. d'âmes
		°	'	"	°	'	"	
Yta, Y	1536	25	30	30	59	45	2	965
Yaguaron, Y	1536	25	33	20	59	38	14	2093
Ypané, Y	1538	25	27	44	59	53	15	278
Guarambaré, Y	1538	25	29	48	59	50	16	368
Arégua, Y	1538	25	18	1	59	46	42	200
Altos, Y	1538	25	16	6	59	38	30	869
Atira, Y	1538	25	16	45	59	33	59	972
Tobaty, Y	1538	25	16	16	59	28	59	932
Ytapé, Y	1673	25	52	0	58	59	33	124
Caazapa, Y	1607	26	11	18	58	49	49	725
Yuty, Y	1610	26	36	56	58	36	48	674
S. Maria de Fé, Y	1592	26	48	12	59	18	54	1144
Santiago, Y	1592	27	8	40	59	8	34	1097
Loréto, Y	1555	27	19	28	57	54	39	1519
S. Ignacio-Miri, Y	1555	27	14	52	57	55	14	806
S. Ignacio-Guazu, Y	1609	26	54	36	59	4	14	864
Santa-Rosa, Y	1698	26	53	19	59	14	39	1283
S. Cosmé, Y	1634	27	18	55	58	39	29	1036
Ytapua, Y	1614	27	20	16	58	12	59	1409
Candélaria, Y	1627	27	26	46	58	7	35	1514
Santa-Ana, Y	1633	27	23	45	57	58	39	1430
Corpus, Y	1622	27	7	23	57	52	29	2267
Trinidad, Y	1706	27	7	35	58	4	59	1017
Jésus, Y	1685	27	2	36	58	25	6	1185
S. Joaquin, Y	1746	25	1	47	58	33	20	854
S. Estanislado, Y	1749	24	38	31	58	56	15	729
Bélen, Y	1760	23	26	17	59	28	0	361
Assomption, V	1536	25	16	40	60	1	4	7088
Luqué, P	1635	25	15	30	59	52	19	3813
Frontira, P	1718	25	23	50	59	55	26	2187
Lambaré, P	1766	25	20	0	60	1	4	825
Limpio, P	1785	25	10	25	59	51	49	1769
Conception, B	1773	23	23	8	59	36	4	1551
Yquamandiyu, P	1784	24	6	12	59	18	29	979
Carimbaty, P	1760	24	33	35	58	17	7	972
Curuguaty, B	1715	24	28	10	58	14	25	2254
Villarica, B	1576	25	48	55	58	51	59	3014
Hiaty, P	1773	25	44	42	58	54	12	1232
Yaca-Guazu, P	1785	25	58	2	58	52	19	866
Boby, P	1789	26	54	46	58	38	49	427
Arroyos, P	1781	25	29	36	59	7	15	1127

NOMS des villes, bourgs, peuplades et paroisses.	ANNÉES de leur fondation.	LATITUDE australe.			LONGIT. ouest de Paris.			NOMB. d'âmes.
		°	'	"	°	'	"	
Ajos, P.	1758	25	26	34	58	50	0	715
Cariy, P.	1770	25	30	27	59	12	6	654
Ybitimiri, P.	1783	25	45	43	59	13	2	620
Piribébui, P	*d* 1640	25	27	54	59	24	37	3595
Caacupé, P.	1770	25	24	21	59	29	24	1066
S. Roqué, P.	1770	25	22	28	59	23	19	733
Quarépoty, P	1783	24	23	25	59	33	6	540
Pirayu, P.	1769	25	29	17	59	35	12	2352
Paraguary, P.	1775	25	36	51	59	39	50	507
Capiata, P.	1640	25	21	45	59	51	48	5305
Ytangua P.	1728	25	24	44	59	44	6	2235
S. Lorenzo, P.	1775	25	21	14	59	57	0	1720
Villéta, P.	1714	25	30	56	59	56	25	3098
Rémolinos, P.	1777	26	10	0	60	23	48	458
Carapégua, P.	1725	25	45	31	59	36	56	3346
Quiindy, P.	1733	25	58	26	59	34	49	1894
Quiquiho, P	1777	26	13	13	59	20	50	1136
Acaay, P.	1783	25	54	7	59	29	1	858
Ybicuy, P.	1766	26	0	54	59	21	7	1500
Caapucu, P.	1787	26	11	21	59	35	23	659
Neembucu, B.	1779	26	52	24	60	31	28	1730
Laurélès, P.	1790	27	13	57	59	40	34	621
Taquaras, P	1791	26	50	43	60	9	17	520
Emboscada, M.	1740	25	7	42	59	44	5	840
Tabapy, M.	1653	25	54	56	59	41	18	644
Total des individus								92347
Espagn. habitant des peupl. indienn. qui ne sont pas compr. ici.								5133
POPULATION TOTALE								97480

Nota. La lettre V signifie ville, B bourg, P paroisse, Y peuplade d'Indiens, M peuplade de mulâtres ou gens de couleur.

De même dans le tableau suivant, la lettre *d* indique *doute* sur l'endroit où elle se trouve, et l'F un fort militaire.

TABLEAU *de la population du gouvernement de Buénos-Ayres.*
(Voyage d'Azara, tom. II, pag. 338.)

NOMS des villes, bourgs, peuplades et paroisses.	ANNÉES de leur fondation.	LATITUDE australe.			LONGIT. ouest de Paris.			NOMBRE d'âmes.
		°	′	″	°	′	″	
S. Josef, Y	1633	27	45	52	58	8	57	1352
S. Carlos, Y	1631	27	44	36	58	17	12	1280
Apostolès, Y	1632	27	54	43	58	9	19	1821
Conception, Y	1620	27	58	44	57	57	13	2104
S. Maria-la-Mayor, Y	1626	27	53	44	57	46	4	911
Martirès, Y	1633	27	47	37	57	40	2	937
S. Xavier, Y	1629	27	51	8	57	34	4	1379
S. Nicolas, Y	1627	28	12	0	57	39	53	3667
S. Luis, Y	1632	28	25	6	57	22	14	3500
S. Lorenzo, Y	1691	28	27	24	57	8	30	1275
S. Miguel, Y	1632	28	32	26	56	59	27	1973
S. Juan, Y	1698	28	26	56	56	48	40	2388
S. Angel, Y	1707	28	17	19	57	0	12	1986
Yapéyu, Y	1626	29	31	47	58	58	28	5500
La Cruz, Y	1629	29	29	1	58	48	28	2500
S. Tomé, Y	1632	28	32	49	58	17	43	1500
S. Borja, Y	1690	28	39	51	58	15	58	1800
Guacaras, Y	1588	27	27	31	60	55	12	60
Ytaty, Y	1588	27	17	0	60	31	38	712
S. Lucia, Y	1588	28	59	30	61	18	2	192
Garzas, Y	1770	28	28	49	61	11	40	218
S. Géromino, Y	1748	29	10	20	61	43	46	482
Ynispin, ou Jésus Nazaréno, Y	1795	29	43	30	62	40	30	600
S. Pédro, Y	1765	29	57	0	62	37	0	643
S. Xavier, Y	1743	30	32	15	62	27	15	1308
Caiasta, Y	1749	31	9	20	62	39	0	67
Baradéro, Y	1580	34	46	35	62	6	30	*d* 900
Guilmès, Y	1677	33	38	45	60	36	50	*d* 800
S. Domingo-Soriano, Y	*d* 1650	33	23	56	60	38	20	*d* 1700
Buénos-Ayres, V	1535	34	36	28	60	40	30	40000
Madaléna, P	1730	35	5	6	59	55	40	*d* 3000
S. Vicenté, P	*d* 1730	35	2	20	60	46	30	1750
Moron, P	1730	34	40	10	61	4	45	*d* 1100
S. Ysidro, P	1730	34	28	0	60	43	10	2000
Conchas, P	1769	34	24	56	60	53	30	2000
Lusan, B	1730	34	36	0	61	40	30	1500
Pilar, P	*d* 1772	34	25	56	61	33	40	2058
Cruz, P	1772	34	16	22	61	43	30	1772
Aréco, B	1730	34	14	2	62	7	10	2300
S. Pédro, P	1780	33	39	47	62	13	0	*d* 600
Arrécifé, B	1730	34	4	10	62	47	10	1728
Pergamino, B	1780	33	53	28	63	3	5	1200
S. Nicolas, B	1749	33	19	0	62	45	4	4220

NOMS des villes, bourgs, peuplades et paroisses.	ANNÉES de leur fondation.	LATITUDE australe.			LONGIT. ouest de Paris.			NOMBRE d'âmes.	
		°	'	"	°	'	"		
Choscumus, F.		35	33	40	60	22	15	*d*	1000
Ranchos, F.		35	30	30	60	36	14	*d*	800
Monté, F.		35	25	40	61	10	54	*d*	750
Lujan, F.		34	39	30	62	4	50	*d*	2000
Salto, F.		34	18	45	62	54	40	*d*	750
Roxas, F.		34	11	30	63	19	50	*d*	740
Mélincué, P.		33	44	30	64	9	56	*d*	400
Montévidéo, V.	1724	34	54	36	58	30	42		15245
Piédras, P.	1780	34	45	24	58	32	4	*d*	800
Canélon, B.	1778	34	35	23	58	34	55		3500
S. Lucia, B.	1781	34	30	35	58	40	41	*d*	460
S. Josef, B.	1781	34	22	17	59	13	22	*d*	350
Colla, P.	1780	34	19	39	59	41	43	*d*	300
Colonia, B.	1679	34	26	10	60	9	15	*d*	300
Réal Carlos, P.	1680	34	25	8	60	9	56	*d*	200
Vivoras, P.	1680	33	56	20	60	31	31	*d*	1500
Espinillo, P.	1680	33	33	30	60	32	15	*d*	1300
Mercédès ou Capilla-Nuéva, P	1791	33	12	30	60	17	40	*d*	850
Martin-Garcia, P.		34	11	5	60	33	40	*d*	200
Arroyo de la China, B.	1780	32	29	18	60	33	55	*d*	3500
Gualégaichu, B.	1780	32	59	15	60	47	8	*d*	2000
Gualéguay, B.	1780	33	8	19	61	48	10	*d*	1600
Pando, P.	1782	34	41	18	58	9	4	*d*	300
Maldonado, V.	1730	34	53	12	57	7	44	*d*	2000
S. Carlos, B.	1778	34	44	45	57	4	4	*d*	400
Minas, B.	1783	34	21	30	57	25	34		450
Bocha, B.	1800	34	22	0	56	32	58		350
S. Térésa, F.	1762	33	58	5	55	54	15	*d*	120
S. Miguel, F.	1733	33	44	44	55	55	30		40
Mélo, B.	1795	32	23	14	56	37	44		820
S. Técla, F.	1773	31	16	8	56	34	24		130
Batoby, B.	1800	30	36	1	57	6	24		948
Corrientès, V.	1588	27	27	21	61	6	0		4500
Caacaty, P.	1780	*d*27	31	0	60	21	0	*d*	600
Burucuya, P.	1780	27	57	50	60	35	25		356
Aladas, P.	1780	28	15	20	60	50	20	*d*	1200
S. Roqué, P.	1781	28	33	33	60	57	30		1390
S. Fé, V.	1573	31	40	29	63	12	30		4000
Baxada, B.	1730	31	44	15	63	4	30		3000
Novoya, P.	1393	32	17	43	62	24	34	*d*	1500
Coronda, B.	1768	31	58	47	63	21	50		2000
Rosario, B.	1730	32	56	4	63	11	20		3500
Rioncyro, B.	1781	40	50	0	64	43	30	*d*	300
Maluinas, P.		51	32	0	59	57	30	*d*	600
TOTAL									170832

Population actuelle des provinces du Rio-de-la-Plata.

Buénos-Ayres,	la ville.	81,136	163,216 (1)
	la campagne.	82,080	
Montévidéo,	la ville.	10,000	50,000
	la campagne.	40,000	
Provinces d'Entre-Rios		30,000	
Corrientès		50,000	
Paraguay		200,000	
Santa-Fé		15,000	
San-Luis		1,500	
San-Juan		35,000	
Mendoza		20,000	
Cordova		80,000	
Rioja		3,000	
Estéro		50,000	
Tucuman		12,000	
Catamarca		35,000	
Salta		40,003	
Jujui		30,000	
TOTAL		815,719 (2).	

Le 31 mai 1825, le congrès rendit une loi pour l'organisation d'une armée nationale, et répartit ainsi qu'il suit le contingent à fournir par chaque province de la république.

Provinces.	Population.	Contingent.
Buénos-Ayres	120,000	1,600
Cordova	90,000	1,200
Mendoza	26,667	356
San-Juan	26,666	355
San-Luis	26,666	355
Rioja	25,000	333
Catamarca	30 000	400
Santiago del Estéro	60,000	800
Tucuman	40,000	533
Salta	40,000	533
Santa-Fé	15,000	200
Entre-Rios	30,000	400
Corrientès	40,000	534
TOTAL	569,999	7,599

(1) Selon D. Ignacio Nuñez, *Noticias de las Provincias-Unidas del Rio de la Plata*, Londres, 1825.

(2) Selon M. Caldcleugh, la population ne monte qu'à quatre cent cinquante-sept mille, non compris sans doute les Indiens; vol. II, appendice, n°. 11. Londres, 1825.

Mulâtres. Azara dit que, d'après le dernier relevé de la population du Paraguay, il y avait dans ce pays cinq Espagnols pour un mulâtre, et quoique on n'ait pas pensé à faire un pareil dénombrement dans le gouvernement de Buénos-Ayres, on peut être assuré que la proportion y est la même. Les mulâtres, dans le Paraguay, se divisent en libres et en esclaves, et leur proportion est de cent soixante-quatorze à cent, c'est-à-dire que pour cent nègres ou mulâtres esclaves, il y en a cent soixante-quatorze de libres (1). On ne peut donc s'empêcher d'admirer la générosité des Espagnols du Paraguay, qui ont donné la liberté aux esclaves, quoique personne n'en eût un plus grand besoin qu'eux.

Animaux domestiques. Peu de tems après la fondation de Buénos-Ayres, qui eut lieu en 1535, les habitants évacuèrent avec tant de précipitation, que plusieurs juments, amenées de l'Andalousie et de l'île de Ténérife, furent abandonnées. Après le rétablissement de cette ville, en 1580, les chevaux sauvages, provenant de ces juments, étaient en si grand nombre, qu'avec deux aiguilles à coudre, on s'en procurait d'excellents. Les agents du fisc eurent l'idée d'en faire un objet de spéculation pour le gouvernement : ils prétendirent que tous les chevaux sauvages appartenaient au roi, et que les habitants ne pouvaient domter ceux qu'ils saisiraient sans en avoir obtenu la permission. Cette prétention fut repoussée, et un jugement rendu, en 1596, autorisa les habitants à s'emparer de chevaux sauvages, qu'on voit au sud de la Plata, sur le bord du Rio-Négro, et même dans les terres des Patagons. Il y a des individus qui en possèdent jusqu'à six mille. Ceux que le gouvernement acheta, en 1801, pour remonter la cavalerie, coûtèrent huit dollars par tête.

Depuis le 30e dégré de lat., dit Azara, les chevaux sauvages vivent par troupeaux de plusieurs milliers. Cet auteur semble persuadé qu'ils sont très-inférieurs aux chevaux andalous, sous le rapport de la taille, de la force, de l'élégance et de l'agilité; mais Dobrizhoffer n'est point de cet avis, et il rapporte cet adage des colons espagnols : « Un cheval de Paraguay meurt avant de se fatiguer ».

Les *ânes* sont peu estimés, et les Indiens daignent à peine

(1) *Voyages d'Azara*, ch. 14. Cet auteur observe que dans les colonies qui ne sont pas espagnoles, les blancs sont tout au plus aux nègres et aux mulâtres comme 1 est à 25.

s'en servir; mais on multiplie les mulets, surtout près des Cordillières, où des propriétaires en possèdent jusqu'à quatre mille; et l'on estime de soixante à quatre-vingt mille ceux qu'on envoie tous les ans au Pérou.

Le capitaine Juan de Salazar donna, en 1546, à la ville de l'Assomption, sept *vaches* et un *taureau*. Voilà l'origine de tous les troupeaux du Paraguay. Ils se sont tellement multipliés, qu'autrefois, suivant Dobrizhoffer, les voyageurs qui traversaient les plaines envoyaient des cavaliers devant eux pour chasser les bœufs sauvages et rendre le passage libre. Actuellement, dit-il, un bœuf gras, parmi les Indiens, se vend deux florins, et moins de quatre parmi les Espagnols. Les grands propriétaires ont des troupeaux de soixante et même de cent mille bêtes à cornes; et on envoie annuellement en Espagne des peaux et des cuirs pour la valeur d'un million.

Le voyageur est toujours étonné, dit Helms, de voir des troupeaux de cinq jusqu'à dix mille têtes, et tant que la vue peut s'étendre. Le plus gros bœuf apprivoisé ne se vend qu'une piastre.

Azara dit qu'au nord de la rivière de la Plata, et dans les plaines de Montévidéo et de Maldonado, les troupeaux recherchent et mangent avec avidité les os secs, et qu'à mesure qu'ils avancent vers le nord, ils mangent une terre appelée *barrero*, qui est une glaise salée que l'on trouve dans les fossés. On ne saurait croire combien ils aiment cette glaise salée; mais lorsqu'elle vient à leur manquer, ce qui arrive dans les contrées orientales du Paraguay, et dans les Missions de l'Uruguay, ils périssent immanquablement au bout de quatre mois. Les bœufs sauvages éprouvent aussi pendant les grandes sécheresses une épizootie qui en fait périr des milliers. Les brebis se multiplient aussi considérablement, et on voit des troupeaux de plus de trente mille bêtes dans quelques-unes des colonies des Guaranis.

Agriculture. On ne se livre à l'agriculture, dit Azara, que quand on n'a pas le moyen d'acheter des terres et des bestiaux, et de faire le commerce. Les Indiens des environs de la Plata dédaignent cette occupation plus que toute autre; ils disent que leur pays n'a pas besoin de culture. Azara calcule qu'il y a trois millions de chevaux, douze millions de vaches, et beaucoup de brebis, dont la sixième partie appartient au gouvernement du Paraguay, et le reste à Buénos-

Ayres. Il n'y comprend pas la quantité de chevaux sauvages dont on a parlé, ni les vaches sauvages, qu'il estime se monter à deux millions.

Chaque propriétaire a un troupeau particulier, proportionné à l'importance de ses terres. Un pâturage ou *estancia,* qui n'a pas une étendue de trois ou quatre lieues carrées, n'est pas considéré à Buénos-Ayres comme une possession considérable. Il est vrai que les terres ne s'y vendent pas cher. Don Manuel d'Escalada fit, en 1821, l'acquisition d'un *estancia*, ayant une lieue carrée, et bien garni de bestiaux, qu'il paya six mille dollars (1). En beaucoup d'endroits, les cultures sont entourées de murs de terre.

Le gouvernement de Buénos-Ayres, qui désire attirer les étrangers, leur procure de grandes facilités pour former des établissements. Il leur cède des terres, leur accorde toutes les garanties possibles, et ne les oblige point au service militaire (2). Le succès a couronné ces dispositions, et déjà six mille Français se sont fixés dans ce pays.

On accorde aux colons de l'établissement de Patagonie une concession de terrain dans la ville, et un lot de terre, sous le nom de *chacra ou estancia,* à leur choix. Chaque emplacement concédé aura cinquante *vara* de face (cent cinquante pieds) et autant de profondeur. Les lots de *chacra* sont d'une demi-lieue carrée, et ceux d'*estancia* du double de cette étendue.

La terre est trop salée, dit Azara, pour s'attendre à récolter du froment, depuis le 40e dégré jusqu'au détroit de Magellan ; mais en remontant vers le nord, le sol est plus favorable. Un grain de bled, dans la province de San-Luis, rapporte cent pour un ; à Santiago, quatre-vingts ; dans la province d'Entre-Rios, où la culture est peu soignée, de soixante à soixante-dix.

Le maïs (*zea-mays*), le manioc (*jatropha manihot*, L.), des callebasses de huit ou neuf espèces, et plusieurs sortes de haricots viennent très-bien dans toutes ces contrées. On cultive à Tucuman du riz et des patates de différentes espèces. Celle qu'on appelle *comote* pèse jusqu'à sept livres ; mais les cannes à sucre souffrent beaucoup des premiers froids.

---

(1) *Caldcleugh's Travels*, ch. 6.

(2) Voyez les décrets des 22 septembre et 21 décembre 1821, du 7 décembre 1822 et du 7 août 1823.

Azara dit qu'en 1602, il y avait dans les environs de l'Assomption, plus de deux millions de pieds de vigne, et qu'on portait du vin à Buénos-Ayres : cette culture a été long-tems abandonnée : on s'en occupe de nouveau, et on essaye de planter des vignes à San-Luis et dans d'autres lieux, où les oliviers ont déjà réussi. La consommation de la plante précieuse, appelée *paraguay* (1), et apportée par les Indiens à Buénos-Ayres et à Santa-Fé, a considérablement augmenté.

Le coton cultivé à Catamarca est d'une grande beauté, et l'on prétend que le tabac coloré du Paraguay est aussi estimé que celui de la Havane. L'indigo vient naturellement du côté du nord des anciennes missions jésuitiques. On présume que dans les environs de Santiago-d'Estéro, on pourrait cultiver la cochenille avec avantage.

Bergers. Les bergers, dit Azara, sont éloignés de quatre, de dix, et quelquefois même de trente lieues les uns des autres. Ils n'ont ordinairement dans leurs cases d'autres meubles qu'un baril pour contenir de l'eau, une corne pour boire, des broches de bois pour faire rôtir la viande, et une chocolatière, ou petit vase de cuir, pour chauffer l'eau, où ils font infuser l'herbe du Paraguay. Ils dorment sur une peau étendue par terre. Ils s'asseyent sur leurs talons, ou sur un crâne de vache ou de cheval. Ils ne mangent ni légumes, ni salades ; ils se moquent des Européens qui, disent-ils, mangent comme les chevaux. Ils ont aussi un grand dégoût pour l'huile. Ils ne se nourrissent absolument que de viande de vache rôtie, dont ils ne prennent que les côtes, l'entrecuisse, et la chair qui recouvre le ventre et l'estomac. Ils n'ont point d'heure fixe pour leurs repas : ils s'essuient la bouche avec le dos de leurs couteaux, et les doigts à leurs jambes ou à leurs bottes. Ils ne boivent qu'après le repas.

Dans les pâturages du Paraguay, qui sont plus petits, et administrés avec plus d'économie, on fait dessécher la viande, en la coupant en filets de la grosseur du doigt, que l'on expose au soleil, pour la manger ensuite. On y trouve aussi ordinairement un peu plus de propreté, un hamac, ou un filet suspendu par les deux bouts pour se coucher.

Une chose digne de remarque, c'est que les habitants de Santiago, au nombre de huit cent à mille, vont, tous les ans, dans les autres provinces, à deux, trois ou quatre cents

---

(1) Une espèce d'ilex, selon M. Bompland.

lieues de la leur, pour la récolte du thé, et retournent chez eux avec le produit de leur travail.

Industrie. En 1748, lors de l'arrivée du missionnaire Dobrizhoffer en Paraguay, il n'y avait pas un carreau de vitre dans l'édifice du collége de la province, ni dans les villes des Guaranis. Au lieu de verre, on employait le papier, la toile, et vers le midi, une pierre transparente, tirée du Pérou. Actuellement, on y emploie les machines européennes. Dans le pays de Tucuman, on a des moulins à eau pour moudre le bled, et pour scier le bois, et des moulins pour éplucher le riz.

En général, les habitations des Espagnols, à la campagne, sont des chaumières couvertes de paille, dont les murs sont formés par des pieux fixés en terre verticalement, les uns à côté des autres, et dont les interstices sont remplis de mortier de terre.

Gouvernement civil et ecclésiastique. Lorsque les Espagnols commencèrent à s'établir au Paraguay, le gouverneur accordait, à titre de commanderies, les terres où les Indiens étaient peu nombreux, à quiconque se chargeait de les réunir en peuplades à ses frais. Quand les Indiens étaient nombreux, le gouverneur envoyait un corps d'Espagnols, qui bâtissaient une ville, et s'en partageaient les maisons. Les premiers et les seconds possesseurs jouissaient des commanderies pendant toute leur vie : après leur mort, elles devenaient la propriété du gouvernement. Les Indiens réunis en peuplade, vivaient dans une liberté aussi entière que les Espagnols; ils n'étaient assujettis qu'à payer un tribut modéré, dont la cinquième partie appartenait au curé de la commanderie. Les Espagnols prirent des femmes indiennes en qualité d'épouses légitimes ou de concubines, et les enfants nés de ces unions furent considérés comme Espagnols.

Il n'y eut d'abord dans toute la contrée qu'un évêque, résidant à l'Assomption; mais, en 1620, Philippe III forma deux gouvernements; et, en même tems, on érigea un second évêché, dont le siége fut établi à Buénos-Ayres. Azara estime à 6,000 piastres les droits que l'évêque du Paraguay prélevait sur son diocèse. Le roi y ajoutait 1,835 piastres sur les caisses du Potosi. Celui de Buénos-Ayres eut 18 ou 20,000 piastres; mais lorsqu'on lui eut déféré le titre d'archevêque, ses revenus se montèrent à 60,000 piastres.

Le chapitre des deux cathédrales était composé d'un

doyen, de trois dignitaires, de six chanoines et d'un bénéficier; mais la prébende d'un chanoine de Buénos-Ayres équivalait presque au revenu de tout le chapitre du Paraguay.

Le principal revenu du clergé provenait des dîmes; on les prélevait avec rigueur, s'il est vrai qu'à Buénos-Ayres on exigeait la dîme des briques, et à l'Assomption celle de l'herbe du Paraguay, quoique ce soit la feuille d'un arbuste sauvage qui n'appartient à personne en particulier, et que tout le monde peut cueillir.

En 1793, le nombre des ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers, n'excédait pas deux cent quarante-quatre, dont cent trente-six dans la seule ville de Buénos-Ayres.

En 1665, on établit à Buénos-Ayres une audience royale, qui fut supprimée comme inutile en 1672; et en 1776, le gouvernement de cette ville fut réuni entre les mains d'un vice-roi auquel on adjugea un traitement de 40,000 piastres. On érigea ensuite des tribunaux, et les employés furent tellement multipliés, dit Azara, qu'il lui aurait été impossible de les compter. La ville de l'Assomption fut exposée au même abus, de sorte que les revenus de cette immense région ne suffisaient pas à solder le tiers des appointements.

Gouvernement des jésuites. Vingt ans après la conquête, il n'y avait encore dans tout le Paraguay que dix-sept ecclésiastiques, nombre bien insuffisant pour le service de sept ou huit colonies, et d'environ quarante peuplades indiennes. Au commencement du dix-septième siècle, on demanda des jésuites. Philippe III en envoya sept. Les premières réductions de ces missionnaires furent placées dans les plaines qu'arrose l'Uruguay. Celle de San-Ignacio-Guara fut fondée en 1609. Les jésuites ne parurent s'occuper que du bien-être et des intérêts des Indiens. Ils leur fournirent, gratis, des haches, des couteaux, des ciseaux, des aiguilles à coudre, et d'autres articles auxquels les Indiens attachaient un grand prix. Il ne fut point question parmi eux de commanderies. Ils étaient considérés comme sujets du roi auquel, en signe de soumission, ils payaient un léger tribut qui suffisait à peine pour couvrir les dépenses administratives.

Chaque peuplade jésuitique était placée, pour le civil, sous la juridiction d'un corrégidor royal, nommé par le gouverneur de la province. Dans le commencement, cet officier était Espagnol; mais cette charge dans la suite fut confiée à un Indien. Il en fut de même de tous les autres emplois, tant civils que militaires. Les juges, les caciques,

les capitaines furent choisis parmi les Indiens. Les élections se fesaient le premier jour de l'an, et devaient être confirmées par le gouverneur. Les plus anciens néophites, sous le nom de régidors, furent chargés de veiller sur la conduite des autres Indiens. C'étaient les *monophylax*, chez les Grecs, et les censeurs chez les Romains.

Dans les jugements, la loi était toujours adoucie en faveur des accusés, et aucune punition ne pouvait être infligée sans le consentement des missionnaires. Quand le crime entraînait la peine capitale, le coupable était traduit devant le gouverneur, qui seul avait le droit de condamner un Indien à mort.

Les jésuites cultivaient avec soin l'intelligence des néophites, et dans toutes les réductions on trouvait des agriculteurs, des charpentiers, des serruriers; des tisserands, des architectes, des doreurs, et même des graveurs, des sculpteurs et des peintres. L'art de fondre les métaux y fut connu et cultivé. Les femmes s'occupaient à filer, à coudre, à tailler les habits et à broder.

Les réductions des jésuites eurent beaucoup à souffrir de la violence des Mamelucks qui s'étaient réunis à Santa-Cruz de la Sierra pour faire le commerce des esclaves indiens. Quatorze réductions furent attaquées et détruites. Ils enlevaient les Indiens, et poursuivaient comme des bêtes féroces ceux qui s'enfuyaient. Les jésuites transportèrent leurs néophites à cent trente lieues de leurs premiers établissements. Plus de deux millions d'individus avaient été réduits à l'esclavage, et l'on comptait parmi eux cinquante mille chrétiens. En 1690, les Mamelucks étaient devenus si puissants, qu'ils ne trouvaient plus de résistance; mais enfin le vice-roi du Pérou, à la sollicitation des jésuites, rendit une ordonnance qui défendait, sous peine de confiscation et de bannissement, de vendre ou acheter des Indiens, et d'attenter en aucune façon à leur liberté. Les gouverneurs qui, à l'avenir, toléreraient un abus si criminel, devaient non-seulement être destitués, mais condamnés à une amende de 12,000 piastres. Ces mesures mirent fin à cet affreux commerce.

On a prétendu que les jésuites du Paraguay avaient voulu se rendre indépendants du roi d'Espagne. Dobrizhoffer cherche à repousser cette accusation (1).

(1) Voyez son ouvrage.—Azara, *Voyages, etc.*, ch. 13.—Don Ulloa, *Relacion del viage, etc.*, lib. I, ch. 15.

Clergé et couvents. Le président Rivadavia, voulant diminuer l'influence du clergé régulier, interdit à ses membres l'entrée de la province, sans une permission du gouvernement. Un bureau fut chargé de prendre possession des revenus des couvents, de faire un rapport sur le nombre, l'âge et la disposition de ceux qui s'y trouvaient. Les dîmes furent abolies. Des règlements pour les églises furent publiés : elles eurent un doyen et quatre prêtres. Le traitement des doyens fut de 2,000 dollars ; celui des prêtres, de 1,600. On ne peut faire des vœux qu'à vingt-cinq ans accomplis ; encore est-il besoin d'une autorisation du gouvernement. Avant la fin de l'année 1822, aucun couvent ne put exister s'il avait moins de seize religieux, et il ne devait pas en avoir plus de trente. Les moines supprimés au-dessous de l'âge de quarante-cinq ans, doivent recevoir un traitement de 250 dollars ; ceux au-dessus de cet âge, un de 300. Les chapelles furent converties en églises paroissiales. Les seuls couvents d'hommes qui ne sont pas supprimés appartiennent aux Franciscains, aux *Mercedarios* et aux *Predicadores ;* et les couvents de femmes sont ceux de Santa-Catalina et des Capucines.

Règlement pour l'émigration à Buénos-Ayres, du 19 *janvier* 1825. La commission, nommée par le décret du 13 avril 1824, est composée de plus de vingt personnes, citoyens et étrangers domiciliés, et y possédant du bien-fonds, parmi lesquels se trouvent des Français, des Anglais, des Allemands et des Espagnols : elle se réunit le premier lundi de chaque mois pour s'occuper des affaires : elle est chargée de faire connaître aux classes industrieuses de l'Europe les avantages que le pays offre aux émigrants, et d'attirer des agriculteurs, des artisans et des ouvriers de toute espèce, sans admettre ceux qui auraient été punis pour des crimes contre le bon ordre de la société. Elle nomme ses correspondants en Europe pour l'exécution de ses contrats, et fait annoncer ses travaux dans les journaux. Les frais du passage et autres dépenses, qui ne pourront excéder 100 piastres, ou 500 fr., sont réglés par les correspondants avant le départ du navire, et payés huit jours après qu'ils sont arrivés; à leur débarquement, ils sont logés et nourris pendant quinze jours; si au bout de ce terme ils ne trouvaient pas d'occupation, la commission les prendrait à son compte, fesant déduction de leur logement et de leur nourriture. Lorsqu'ils trouvent de l'occupation, ils doivent régler les conditions avec les propriétaires du

pays, d'après un plan général d'engagement, qui paie, d'après un tarif, le prix du travail, et qui protége spécialement les émigrants dans toutes les difficultés qu'ils peuvent éprouver. Protégés par les lois du pays, ils peuvent acquérir et posséder, pour eux et pour leurs successeurs, des biens meubles et immeubles de toute espèce, et contracter toute sorte d'engagemens, sans porter néanmoins préjudice aux droits de leurs patrons : ils sont exempts, durant cinq ans, de tout service militaire et civil; mais ils peuvent accepter des emplois, avec l'approbation de la commission. Conformément à la coutume du pays, ils exercent librement leur culte, et ils ne paient que les droits et les contributions ordinaires.

Après avoir rempli honnêtement le tems de leur engagement, ils sont proposés pour la concession des terres, et on pourra faire à chaque concessionnaire un prêt de 300 piastres à 6 pour 100 d'intérêt.

Le possesseur actuel des terres appartenant à l'État, et dans le cas d'être aliénées, aura toujours la préférence sur tout autre acquéreur. Il est permis à tous ceux même qui ne sont pas membres de cette commision, d'introduire dans ce pays des émigrants avec lesquels ils auront fait des engagements.

Signé HERAS, gouverneur.
Contre-signé par le ministre, GARCIA.

Commerce. Les articles d'exportation consistent principalement en cuirs de bœufs et de chevaux, en bœuf boucané, suif, jambons, huiles, chevaux et mulets, laine, pelleteries et graines. On exporte du cuivre, mais la plus grande partie vient du Chili.

Les négociants espagnols qui avaient intérêt de faire tout le commerce par l'isthme de Panama, obtinrent qu'il fût prohibé par la rivière la Plata; mais ensuite le gouvernement, écoutant de justes réclamations des négociants de Buénos-Ayres, leur accorda la permission d'exporter, au Brésil portugais et à la côte de Guinée, deux mille *fanègues* de farine, cinq cents quintaux de viande boucanée, et cinq cents quintaux de suif, pendant six ans, et sous condition d'apporter en retour des objets de consommation. Tous les autres ports leur étaient interdits, ce qu'ils devaient à l'influence des consulats de Lima et de Séville. Cette interdiction dura jusqu'au 8 septembre 1618, que le gouvernement autorisa

les habitants des bords de la rivière la Plata d'expédier deux navires, chacun de cent tonneaux; mais dans le dessein d'empêcher que le commerce ne s'étendît au Pérou, il fut établi à Cordova del Tucuman une douane où tous les objets importés étaient sujets à un droit de 50 pour 100. En même tems, l'exportation des métaux précieux du Pérou par Buénos-Ayres fut défendue. Lorsque la permission accordée aux habitants de la Plata fut expirée, elle fut prorogée par un ordre du 7 février 1622. Depuis, un édit de Charles III, du 12 octobre 1778, décida que le commerce serait libre entre Buénos-Ayres et sept des principaux ports d'Espagne, et avec l'intérieur du Pérou (1).

A l'époque de l'établissement des premiers Espagnols au Paraguay, la plante de ce nom était un des principaux articles d'exportation de la ville de l'Assomption. En 1726, la quantité exportée montait à douze mille cinq cents quintaux; ensuite on en envoyait annuellement au Pérou environ cent mille *arrobas* de vingt-cinq livres chaque, et la quantité expédiée pour le Chili était évaluée à un million de livres. En 1814, on exporta, par Buénos-Ayres, vingt mille balles de cette plante, de sept à neuf *arrobas* chacune, et contenant de deux cent dix à deux cent soixante-dix livres, dont la valeur était estimée à 1,000,000 sterling. Deux ans après, le dictateur en défendit l'exportation, excepté en échange de la poudre à tirer et des instruments de phisique.

Le commerce particulier que le Paraguay fesait avec Buénos-Ayres, d'après un relevé de cinq ans, de 1788 à 1792, montait à 327,646 piastres fortes. Les articles consistaient en plantes du pays, tabac, coton, riz, bois, etc. Ceux que Buénos-Ayres fournissait en retour ne montèrent qu'à 155,903 piastres. La plupart des barques employées dans la navigation intérieure et quelques navires pour la navigation extérieure étaient construits au Paraguay.

Les exportations consistaient en sept cent quatre-vingt-quatorze mille peaux de bœufs, cinq cent vingt-sept mille *arrobas* de coton, trois cent vingt mille livres d'indigo, quinze quintaux de cacao, et plus de six mille quintaux de café, ce qui vaut, d'après les prix connus du pays, plus de 1,500,000 piastres.

(1) *Reglamento y aranceles reales para el comercio libre de España a Indias.* Madrid.

Un édit royal, de 1791, accorde aux Espagnols et aux étrangers, la permission d'importer des instrumens d'agriculture et des quincailleries, et par d'autres ordres royaux de 1793 (du 10 avril), l'exportation des productions du pays fut facilitée. Les viandes salées et les suifs se trouvent affranchis d'impôts dans tous les ports espagnols d'Europe et d'Amérique, et les produits des colonies embarqués à bord des navires espagnols servant à la traite des noirs.

En 1792, on exporta, par les ports d'Espagne, huit cent vingt-cinq mille six cents peaux.

En 1796, la valeur des objets exportés pour l'Espagne, portée par cinquante-un navires, et consistant principalement en peaux de bœuf et de cheval, s'éleva à 1,076,877 piastres. On exporta des lingots et des monnaies pour la valeur de 5,058,882 piastres. Les marchandises espagnoles introduites la même année par soixante-treize navires montèrent à 1,701,866 piastres, et celles des pays étrangers à 1,148,078 (1).

En 1809, Montévidéo était tellement encombré de marchandises anglaises, qu'il y en avait pour plus de 4,000,000 de dollars. Le gouvernement s'en empara par saisies pour une valeur de plus de 96,000; et les négociants calculaient que le commerce libre aurait fourni la somme de 1,500,000. Le 6 novembre, on ouvrit ce port au commerce, au grand contentement des créoles et au grand déplaisir des agents espagnols.

En 1816, le consul anglais, réuni au commandant de la station navale de cette nation, fut autorisé de régler les affaires commerciales avec le gouvernement de Buénos-Ayres.

Dans la même année, la valeur des marchandises anglaises expédiées pour Buénos-Ayres, fut de 388,487 livres sterling. En 1822, elle montait à 1,164,745. Il y eut trois cent quatre navires employés dans ce port par le commerce, dont cent soixante-sept étaient anglais. Le nombre de cuirs de bœufs et de chevaux, importés en Angleterre, monta à neuf cent cinquante-sept mille six cents (2).

---

(1) Voyez les détails dans le *Voyage de Helms*, article Bœufs sauvages. Voyez aussi la note *C*.

(2) *M. Caldcleugh's Travels*, ch. 6.

Le 9 septembre 1821, don Fernando Calderon, premier inspecteur de la douane, fut arrêté et emprisonné, étant accusé d'avoir encouragé les contrebandiers qui ont privé le pays de ses ressources pendant plusieurs années.

En 1822, le prix des articles d'importation de Buénos-Ayres, consistant principalemeut en marchandises anglaises et produits des États-Unis, fut de plus de 11,000,000 piastres. Le nombre de navires de haute-mer, entrés dans ce port, monta à trois cent trente-quatre, dont le tonnage était de quarante-huit mille quatre cent soixante-dix-neuf. Cette même année, six cent cinquante-une barques y entrèrent, et neuf cent soixante-dix-neuf en sortirent. Il y en eut mille trente-cinq qui entrèrent dans le Tigre et San-Fernando, et mille deux cent quatre-vingt-dix-sept qui en sortirent.

Le tableau ci-joint comprend les produits des marchandises anglaises importées en Amérique, et des marchandises d'Amérique importées en Angleterre pendant un an.

	MARCHANDISES ANGLAISES importées EN AMÉRIQUE.			MARCHANDISES AMÉRICAINES importées EN ANGLETERRE.		
	liv.	s.	d.	liv.	s.	d.
Mexique	369,776	19	6	221,825	16	9
Colombie	503,621	11	8	45,257	8	10
Pérou	408,872	12	6	15,316	12	9
Chili	489,601	17	2	9,719	19	6
	1,573,873	0	10	292,137	17	10
Buénos-Ayres, ou provinces unies du Rio de la Plata	803,237	19	1	388,338	6	10

D'où l'on voit que l'importation en Angleterre des productions des provinces du Rio de la Plata, excède de 96,200 livres sterling 9 schelings celle de toutes les autres républiques réunies, et que l'importance des marchandises anglaises dans les mêmes provinces s'élève à plus de la moitié de la valeur de l'importation dans toutes les autres républiques réunies.

Revenus. Depuis l'année 1776 jusqu'en 1806, les droits perçus dans le Paraguay rapportaient à l'Espagne 300,000 dollars. D'après les comptes rendus en 1822, les douanes produisaient.

duisaient.	1,987,199 piastres.
Les droits sur la consommation. . .	229,307
Le timbre.	74,489
La contribution directe.	23,210
Total.	2,314,205

La recette était balancée à peu près par les dépenses : celles du département de la guerre montaient à 880,000 piastres.

Revenus perçus dans la province de Buénos-Ayres, pendant les années 1822 *et* 1823.

PREMIÈRE CLASSE.

Droits, contributions et autres impôts.

	Piastres fortes.	Réaux.		
Douane, entrées maritimes.	3,209,574	1	3,616,348	7 1/4
Sorties maritimes. .	358,648	5		
Entrées par terre. . .	39,447	1 1/4		
Contrebande saisie. .	8,679	0		
Droits de port. . . .	80,012	4 1/2	658,119	4
Papier timbré. . . .	189,207	6		
Contribution directe.	60,668	7		
Dîmes (abol. en 1822).	50,682	4 3/4		
Divers.	277,547	5 3/4		

DEUXIÈME CLASSE.

Produit de la vente des propriétés publiques.	148,933	6 1/2

TROISIÈME CLASSE.

Loyers, rentes, et profits d'autres mutations.	158,192	1
	4,581,594	2 3/4

Dépenses de la province pendant lesdites années.

PREMIÈRE CLASSE.

Rente de la dette consolidée.	520,000 0	632,818 1
Amortissement de celle-ci.	112,818 1	

DEUXIÈME CLASSE.

Dettes antérieures à 1822, acquittées en argent.	301,101 6 1/4

TROISIÈME CLASSE.

Dépenses ordinaires et extraordinaires	3,667,154 5
	4,601,074 4 1/4

Balance à la fin de 1823.

	Piastres fortes. Réaux.
Revenus des années 1822 et 1823. . . .	4,581,594 2 3/4
Pris à crédit, au moyen de mandats et *vales* avec quelques dépôts. Le montant à payer à la trésorerie était, à la fin de 1823, de.	349,792 1 1/4
	4,931,386 4
Dépenses en 1822 et 1823.	4,601,074 4 1/4
Argent et lettres de change dans les caisses de la trésorerie, à la fin de 1823 . .	330,311 7 3/4
	4,931,386 4
Mandats et *vales* en circulation, et quelques dépôts	349,792 1 1/4
Fonds à la trésorerie	330,311 7 3/4
Déficit à la fin de 1823.	19,480 1 1/2

On peut remarquer, dans ce compte de 1822 et 1823, qu'outre qu'il a été satisfait à toutes les dépenses ordinaires et extraordinaires, y compris les travaux publics, il

a été payé en *dettes antérieures* à cette période.	301,101 6 1/4
Les déboursés ne devront plus se répéter; mais en même tems le produit des ventes de propriétés est une ressource qui manquera également; elle ne s'est élevée qu'à	148,933 5 1/2
D'où il résulte un excédant de paiement de	152,167 7 3/4
De manière qu'au lieu d'un déficit de. .	19,480 1 1/2
La Trésorerie, si elle n'eût pas eu à payer ses dettes, se trouverait avec un excédant de.	132,687 6 1/4(1)

Découverte du fleuve de la Plata, ou d'*Argent, par Juan Diaz de Solis*, *en* 1516. Le roi d'Espagne, jaloux des découvertes des Portugais et espérant trouver un passage pour aller aux Moluques, se décida à faire continuer l'exploration du Brésil (2), que Pinzon venait de découvrir. Il expédia, à cet effet, du port de Lepe, près de Cadix, deux navires, sous la conduite de *Juan Dias de Solis*, qui, ayant mis à la voile, le 8 octobre 1515, toucha aux Canaries, aborda au cap San-Augustin, sur la côte du Brésil, et découvrit le fleuve de *Genero* (*Rio de Enero*), ou de *Janvier* (3). De là, il navigua vers le cap de los Corrientès, et reconnut, vers le 34° de latitude, le fleuve de *Los Patos*, qui reçut le nom de *Solis*, et ensuite celui de *la Plata*, ou fleuve d'Argent (4). Il le remonta jusqu'à une île située par le 34° 40′ de latitude. Les Indiens Charruas qui habitaient sur ses bords, montraient des dispositions très-pacifiques, et semblaient offrir, par leurs signes, des objets qu'ils tenaient à la main et déposaient ensuite à terre. Dias de Solis, voulant prendre un de ces naturels pour l'emmener en Castille, descendit à terre, dans sa barque,

(1) Pour plus de détails, voyez p. 116, 157, de *Noticias de las Provincias unidas del Rio de la Plata*, et Supplément à cet ouvrage de M. Nuñez, par M. Varaigne, p. 325 et suiv.—Documents relatifs au commerce des nouveaux États de l'Amérique, etc. Paris, 1825. Article Buénos-Ayres.

(2) Voyez cet article.

(3) Il le nomma ainsi, parce qu'il y était entré le premier de ce mois. *Garabara* en est le nom indien, et suivant de Léry et d'autres historiens, *Flumen ganabara, à similitudine lacûs sic appellatur* (Leri-Brasilia, cap. 7).

(4) Les naturels le nomment *Parana guaçu*, ou fleuve aussi grand que la mer.

avec une cinquantaine de ses gens; mais s'étant avancé dans l'intérieur, il tomba dans une embuscade, où lui et sa suite périrent sous une grêle de flèches. Les matelots restés à bord de la caravelle, ne purent leur porter secours, et bientôt ils eurent la douleur de voir les sauvages couper la tête, les bras et les pieds de leur capitaine, et rôtir et manger des corps entiers de leurs camarades. Telle fut, dit Herréra, la fin de Juan Diaz de Solis, plus fameux pilote que bon capitaine. Les deux navires retournèrent alors au cap de San-Augustin, où ils prirent un chargement de bois de Brésil, et firent voile pour l'Espagne (1).

Expédition d'Alexis Garcia, en 1525. Après la mort de Solis, le gouverneur et capitaine général du Brésil, don *Martin de Sosa*, chargea *Alexis Garcia* et quatre autres Portugais d'aller reconnaître le Paraguay. Garcia pénétra jusqu'aux frontières du Pérou. Ayant trouvé de l'or et de l'argent, il expédia deux de ses gens pour en informer le général, et lui proposer de former un établissement dans le pays. Après le départ de ceux-ci, les Indiens massacrèrent Garcia et ses deux compagnons, et réduisirent son fils en esclavage. Soixante Portugais, et un parti de Brésiliens qui étaient en route pour rejoindre Garcia, sous la conduite de *Jorge Sédéno*, éprouvèrent le même sort (2).

Expédition de don Garcia Jofre de Loaisa, en 1525 *et* 1526. L'on prépara, à cette époque, une nouvelle expédition, destinée à examiner le détroit de Magellan, et à faire, par cette route, le tour du monde. La flotte, qui mit à la voile de San-Lucar, le 24 juillet 1525, sous la conduite de don Garcia de Loaisa, commandeur de Malte, se composait de la *Santa-Maria*, de la *Victoria*, de 300 tonneaux; du *Santi-Spiritus*, de 200; de l'*Anunciada*, de 170; de la *San-Gabriel*, de 130; de la *Santa-Maria del Parrial*, de 80; de *San-Lesmes*, du même port, et du galion *Santiago*; de 50 tonneaux et de 450 hommes d'équipage; les capitaines étaient le pilote major *Juan Sebastian de Elcaño*, *Pédro de Véra*, *D. Rodrigo de Acuña*, *don Jorge Manrique* et *Francisco Hoces*. Elle partit de Coruña, le 24 juillet 1525, arriva sur la côte du Brésil le 4 décembre, et entra le 9 janvier 1526, dans la rivière de Santa-Cruz. Le célèbre *Sebas-*

(1) *Herréra*, décad. III, lib. II, cap. 7. — *P. Martyrus*, déc. III, cap. 10.

(2) *Charlevoix*, Histoire du Paraguay, liv. I, p. 23 et 24.

tian de Elcaño, vice-amiral de l'expédition, étant allé, avec le Santi-Spiritus, reconnaître le détroit, perdit son navire (le 14), avec neuf hommes de l'équipage, auprès du cap de las Virginès (1). Le 18 du même mois, la flotte entra dans le détroit, et se réunit, le 26, dans une baie, que Loaysa appela de la *Victoria;* mais repoussée par la tempête, elle se retira au fleuve de San-Ildefonso, et ensuite au port de Rio de Santa-Cruz. Le 8 avril suivant, elle pénétra une seconde fois dans le détroit, et mouilla, le 11, dans une baie qui reçut le nom de *San-Jorge* (2), ou de Saint-Georges. Les naturels avaient allumé de grands feux sur la côte voisine; et plusieurs, montés dans des canots, et des brandons à la main, se dirigeaient du côté des navires auxquels on supposa qu'ils avaient l'intention de mettre le feu. Les Espagnols les poursuivirent dans les bateaux sans pouvoir les atteindre. L'amiral gagna de là un autre port, et l'appela *Puerto-Frio,* à cause du froid rigoureux qu'il y fesait. Il reconnut ensuite plusieurs bons ports sur la rive méridionale; et observa la rencontre des marées des deux Océans; vers le milieu du détroit, où il y avait en plusieurs endroits une

---

(1) On suppose qu'il entra dans la rivière, appelée depuis *Gallégo*, et qu'il prit son cap nord, ou de *Buen-Tiempo,* pour celui de *las Virgines*.

Plusieurs auteurs* ont attribué le second voyage au détroit de Magallanès, à une expédition de quatre navires, expédiée par don Guttière de Carvajal, évêque de Plaisance, aux îles Moluques. On prétend qu'après avoir fait environ vingt lieues dans le détroit, un violent vent de l'ouest jeta trois des navires sur la côte du sud, et les mit en pièces; que le quatrième y étant rentré, après la tempête, aperçut les équipages sur la côte, qu'il ne put recevoir à bord, à cause de la petitesse de son navire et le peu de provisions; et que, passant dans la mer du Sud, il fut obligé de renoncer au voyage des Moluques, et gagna le Pérou. On dit aussi qu'on ne put jamais savoir ce que devinrent le capitaine *Quiros* et les deux cent cinquante personnes abandonnées dans le détroit. (Journal et Miroir de la Navigation australe, à la fin de la traduction française de la description des Indes occidentales, d'Antoine de Herréra. Amsterdam, 1622.)

(2) L'on ne trouve ni cette baie ni celle de la Victoria sur aucune des cartes modernes. (*Burney.*)

* Des Brosses paraît avoir ajouté foi à ce récit, bien qu'il remarque avec vérité « qu'il y a faute dans la date, car l'expédition de 1540 correspond, dans presque toutes les circonstances, avec l'expédition de don Alonso de Camargo, en 1540 ». Herréra n'aurait pas manqué de parler de ce voyage, s'il avait eu véritablement lieu.

profondeur d'environ 500 brasses, les côtes étaient entrecoupées d'un grand nombre d'ouvertures et de rivières, et l'on remarquait parmi les arbres qui y croissaient, des chênes et des citronniers sauvages. L'expédition séjourna quatre mois dans ces parages, et après cinquante jours de navigation, elle arriva, le 25 mai, dans la mer du Sud. Cinq jours après, il s'éleva une tempête, et le vaisseau amiral, qui s'était séparé des autres, fut englouti. Le commandant se sauva, et continua sa route avec les autre navires; mais comme il approchait de l'équateur, il mourut de maladie (*le* 30 *juillet*), et fut remplacé par Juan Sébastian de Elcano, qui ne tarda pas à éprouver le même sort. Toribio Alonso de Salazar, qui prit ensuite le commandement, découvrit, le 13 septembre (1), sous le 14e dégré, l'île de *San-Bartolomé*. Après avoir abordé à l'île la plus méridionale des Ladrones, il dirigea sa course vers les Moluques, et mourut dans le trajet. *Martin Iniguiz de Carquizano*, qui lui succéda, toucha, le 2 octobre, à Mindanoa, et se rendit de là aux Moluques, où il périt empoisonné (2), et Hernando de la Torre fut élu général le 11 juillet 1527 (3).

Expédition de deux navires génois, *en* 1526. Ces deux navires tentèrent inutilement d'entrer dans le détroit. L'un retourna à Gènes, et l'autre fit naufrage dans le fleuve de la Plata, où son expédition se joignit à celle que commandait Sébastian Caboto.

Une autre *expédition de trois navires galiciens*, qui prit la même route pour se rendre aux Moluques, en 1527, n'eut pas plus de succès. Deux navires portugais essayèrent aussi vainement de franchir le détroit vers cette époque. Il en fut de même de deux navires français aux ordres de Villegagnon, qui pénétrèrent jusqu'au 55e dégré.

Navigation de Hernando de Magallanes (5), *et découverte*,

(1) Suivant Herréra : l'auteur de la *Noticia de las Expediciones al Magalhanes*, place cette découverte le 21 août, et son arrivée aux îles Ladrones le 4 septembre.

(2) *Herréra*, décad. III, lib. VII, cap. 5 et 6; lib. IX, cap. 4; *Petrus Martyrus*, déc. VIII, cap. 9; *Gomara*, Histoire générale, lib. IV, ch. 12; *Argensola*, lib. I; *Gonzalo Oviedo*, Histoire naturelle des Indes, liv. II.

(3) Voyez *Herréra*, déc. IV, lib. III, cap. 6, et lib. V, cap. 6. *Relacion del ultimo viage al estrecho de Magallanes*, p. 201.

(4) *Purchas*, tome IV, B. 7, ch. 11; *Lopez Vaz;* Hakluyt, vol. III.

(5) De Barros, Galvano et autres auteurs écrivent *Fernando*

en 1520, *du détroit qui forme la communication entre les Océans Pacifique et Atlantique, et auquel on a donné son nom.* Cet officier, qui avait fait ses premières armes contre les Arabes en Afrique, servit ensuite cinq ans sous le célèbre Albuquerque, aux Indes-Orientales, et se distingua particulièrement dans l'expédition contre Malacca. Toutefois, ne recevant pas les récompenses qu'il attendait pour ses services (1), il quitta le Portugal et passa en Espagne, en 1517 (2), accompagné d'un de ses compatriotes nommé *Ruy-Faléro*, qui avait la réputation d'un bon astronome et d'un excellent géographe. Il proposa à l'empereur Charles V de conduire une escadre aux îles des Épiceries ou des Moluques, par un détroit inconnu, et sans passer par le cap de Bonne-Espérance, en se dirigeant toujours à l'ouest de la ligne de démarcation avec le Portugal. Il chercha, en même tems, à prouver que ces îles se trouvaient dans les limites des conquêtes de l'Espagne, suivant la ligne de démarcation du pape Alexandre VI. Le projet de Magallanès sourit au président des affaires des Indes, qui décida le roi à accepter ses offres. Ce prince s'engagea, par une capitulation faite à Sarragosse, à lui fournir cinq navires montés par 234 hommes, et pourvus pour deux ans; il créa Magallanès, son associé et leurs héritiers, nés en Espagne, chevaliers, capitaines et adélantades de toutes les terres qu'ils découvriraient. Il fut de plus stipulé que personne ne pourrait suivre la même route pendant dix ans, sans leur consentement; mais le roi se réservait le droit de faire chercher un détroit dans ces mers, par le sud ou par l'est. On leur promit la vingtième partie des profits de leurs découvertes, le cinquième de ce que les navires rapporteraient au premier voyage. Ils avaient en outre la faculté de pouvoir embarquer chaque année, à bord des vaisseaux de l'État, pour mille écus de marchandises; et on leur garantit le quinzième du produit de l'expédition, s'ils découvraient plus de six îles. Le roi déclara que si l'un des deux venait à mourir dans le voyage, le survivant aurait droit à tous les priviléges en question.

Le gouvernement portugais, qui jouissait alors de tous les

---

de Magalhanes; les Italiens, *Magaglianes*, et les Anglais, *Magellan*.

(1) On dit qu'il avait seulement demandé une augmentation de solde de 30 sous par mois.

(2) En 1518, suivant quelques auteurs portugais.

avantages de la navigation des Indes-Orientales, fut indigné d'apprendre qu'une expédition destinée à lui en ravir une partie, allait y être conduite par des Portugais, et son ambassadeur à la Cour d'Espagne, *Alvaro de Acosta*, s'efforçait de les faire chasser de la Cour, comme des hommes disgraciés de leur prince naturel. On promit qu'il ne serait entrepris rien de contraire aux droits du Portugal.

La flotte, composée de *la Trinidad* et du *San-Antonio*, de 130 tonneaux chacun, de *la Victoria* et de la *Conception*, de 90, et du *Santiago*, de 60, descendit le Guadalquivir jusqu'à Séville, le 10 septembre (1) 1519; et, le 21, elle mit à la voile de San-Lucar. La Trinidad, à bord de laquelle se trouvait Magallanès, avait 62 hommes d'équipage; le San-Antonio, commandé par *Juan de Cartagena*, contrôleur de la flotte, en comptait 55; la Victoria, aux ordres du capitaine *Luis de Mendoza*, 45; la Conception, à ceux du commandant *Gaspar de Quesada*, 44, et le Santiago, à bord duquel se trouvait le pilote en chef *Juan Rodriguez Serrano* (2), 31; en tout, 237. Le 26 septembre, Magallanès relâcha à Ténériffe, où il compléta sa provision d'eau et de bois. Ayant remis en mer, le 2 octobre, il fut arrêté vingt jours sur les côtes d'Afrique, par un calme, après avoir franchi la ligne; le 8 décembre, il arriva sur la côte du Brésil, et, le 13, jeta l'ancre dans la baie de *Santa-Lucia*, lat. 19° 59' selon ses observations (3). Magallanès partit, le 27, dans la direction du sud, pour chercher un abri contre le mauvais tems; le 11 janvier 1520, il reconnut le cap *Santa-Maria*, découvert par Solis; la haute éminence qu'il nomma *Montevidi* (4), et le lendemain, il entra dans le Rio de Solis (*El Rio de la Plata*).

La flotte remonta le fleuve pendant deux jours; mais le peu de profondeur de son lit, quoiqu'il eût en cet endroit vingt lieues de large, l'obligea à jeter l'ancre dans vingt brasses d'eau. On y resta trois jours à prendre de l'eau et

(1) Selon Herréra, Pigafetta, dit-il, partit de Séville le 1er août, et le 27 septembre de San-Lucar.

(2) Les autres pilotes étaient *Estevan Gomez*, Portugais, *Andrès de San Martin*, *Juan Lopez de Carvallo*, *Sebastian del Cuno*, *Juan Rodriguez de Mafra*, et *Basso Gallégo*.

(3) On croit que c'est la Bahia de Généro, par lat. S. 22° 54'.

(4) Il le reconnut à la description qu'en avait donnée, dans sa relation, le pilote portugais *Juan de Lisboa*.

des poissons. Pendant ce tems, on aperçut une foule de canots montés par des Indiens (1), qui n'osaient pas approcher des navires, et qui gagnèrent le rivage à l'approche des chaloupes. Toutefois, un d'entre eux, vêtu d'une peau de chèvre, se rendit à bord; on lui fit quelques présens, et le lendemain, il quitta le navire, et ne reparut plus. Plusieurs hommes ayant été envoyés à terre à la poursuite des naturels, aperçurent des arbres qui avaient été coupés avec des haches européennes, et sur l'un desquels s'élevait une petite croix. C'était l'endroit où Juan de Solis avait été tué. Le général ordonna au capitaine du Santiago de remonter le fleuve, et de tâcher de trouver un passage à la mer occidentale, et de son côté, il examina avec les deux plus petits navires, les parties méridionales. Cette reconnaissance dura environ quinze jours.

Le 6 février, la flotte remit à la voile, et, six jours après, il s'éleva une furieuse tempête qui la força à entrer, le 24 février, dans une baie, par lat. S. 42° 30′, qui fut appelée *San-Matias* (2). Cotoyant ensuite vers le sud, on en découvrit une autre, qui renfermait une île, où l'on tua cinquante loups marins et une grande quantité d'oies sauvages (*penguins*) (3); ce qui fit donner à la baie le nom de *los Patos*. Plus loin, vers le sud, Magallanès relâcha dans une autre baie, qui, bien qu'étroite à son entrée et spacieuse dans l'intérieur, ne fut pas jugée sûre; on l'appela de *los Trabajos* ou des souffrances, à cause de celles qu'on y avait éprouvées. L'expédition arriva enfin à un bon port, situé, suivant les observations de Magallanès, par lat. 49° 18′, et qu'il nomma *San-Julian*, parce qu'il l'avait découvert le 8 mars, jour de la fête de ce saint. Cette baie offrant un bon abri, du bois, de l'eau, du poisson et du gibier, l'amiral se décida à y passer l'hiver.

Juan de Cartagéna, commandant du San-Antonio, s'étant récrié contre l'amiral, au départ de Ténériffe, de ce qu'il

(1) Ils étaient, suivant P. Martyr (déc. V, cap. 7), d'une haute stature. *Semi-sylvestres ac nudos homines spithamis duabus humanam superantes staturam.*

(2) Parce qu'on y était arrivé le jour de cette fête. On croit que cette baie est celle qui s'étend, au nord de la péninsule de San-Josef, du 41° au 42° 20′ de lat.

(3) *Le gorfou magellanique. Eudyptes minor, Vieillot.*

ne cinglait pas assez du côté de l'ouest, et ne suivait pas la route tracée par les principaux officiers et pilotes, celui-ci le fit arrêter pour cause d'insubordination, lui retira son commandement, et nomma à sa place son propre parent, le capitaine *Alvaro de Mesquita*. Le lendemain de l'arrivée de l'expédition au port San-Julian, les capitaines de la Victoria et de la Conception refusèrent d'assister au sacrifice de la messe, et donnèrent ainsi l'exemple de la désobéissance, qui fut bientôt suivi par les équipages. Le prétexte de la mutinerie de ceux-ci était qu'on ne leur donnait pas la quantité de vivres convenue; qu'il n'y avait pas la moindre apparence de détroit, que la terre s'étendait vers le pôle antarctique, et que si on les conduisait plus loin, ils pourraient être poussés par la tempête dans des parages où ils devaient infailliblement périr. Ils demandèrent donc qu'on leur distribuât leurs rations accoutumées ou qu'on les ramenât en Espagne. L'amiral en appela au courage de la nation castillane, et apaisa pour un moment leurs murmures. Mais bientôt les capitaines de trois des navires se mutinèrent de nouveau, formèrent le projet de tuer Magallanès, ou de le faire prisonnier, et de retourner en Espagne. Pour s'assurer de la Victoria, qui était placée en dehors des autres navires près de l'entrée du port, il eut recours à l'assassinat. Il ordonna à *Gonzalo Gomez de Espinosa*, inspecteur de la flotte, d'aller porter au commandant une lettre et de le poignarder pendant qu'il la lirait. Celui-ci exécuta cet ordre de point en point; et à l'aide de trente hommes déterminés, qui le suivirent dans le long bateau et de cinq autres dans l'esquif, il fit rentrer l'équipage dans le devoir. Un autre navire, le San-Antonio, ayant chassé sur ses ancres, fut porté par la marée vers la Trinidad. L'amiral, croyant qu'il venait l'attaquer; tira dessus. Son équipage toutefois refusa d'obéir à son capitaine Gaspar de Quésada, et celui de la Trinidad l'aborda sans résistance, arrêta les plus coupables et calma ainsi la mutinerie. Magallanès s'occupa ensuite de punir les auteurs du complot; mais, voyant qu'ils étaient plus de quarante, et que la perte d'un si grand nombre d'hommes l'affaiblirait trop, il résolut de ne mettre en jugement que les chefs. Gaspar de Quésada fut étranglé et coupé en quartiers par son domestique, qui, condamné lui-même à être pendu, reçut son pardon à condition qu'il se ferait le bourreau de son maître. Juan de Cartagéna et *Péro Sanchez de Reino*, prêtre français,

furent condamnés à être mis à terre et abandonnés dans le pays.

Magallanès, ayant réussi par ces mesures à ramener ses équipages à l'obéissance, détacha le Santiago, sous les ordres du capitaine *Juan Serrano*, vers le commencement de mai, pour reconnaître la côte vers le sud. Il découvrit, à trente lieues du port de San-Julien, une belle rivière, d'une lieue de largeur à son embouchure, à laquelle il donna le nom de *Santa-Cruz* (1), parce qu'il y était arrivé le jour de cette fête (3 mai). Il y resta six jours à pêcher et à tuer des veaux marins. Il en prit un qui pesait quatre cent soixante-quinze livres, sans la tête et la graisse. Ayant voulu passer outre, son navire fut jeté sur la côte, à deux lieues de Santa-Cruz; mais l'équipage, composé de trente-sept hommes, parvint à se sauver. A l'aide de quelques planches que la mer déposa sur le rivage, ils construisirent un bateau, dans lequel deux hommes franchirent la rivière, et arrivèrent, le onzième jour, à San-Julien. Magallanès expédia aussitôt vingt hommes avec des vivres pour les naufragés qui n'avaient pas goûté de pain pendant trente-cinq jours, et s'étaient nourris de poisson à coquille, d'herbes et de glace fondue. A leur retour à San-Julien, on les répartit sur les différents navires, et Serrano reçut le commandement de la Conception.

Magallanès fit bâtir une maison de pierre dans une île de la baie, et pendant qu'on travaillait à réparer l'escadre, il envoya un détachement reconnaître le pays. Il pénétra jusqu'à trente lieues dans l'intérieur sans rencontrer d'habitants. Néanmoins, au bout de deux mois, il se présenta six Indiens, qui vinrent à bord des navires. On leur offrit un chaudron plein de bouillie, où il y avait de quoi rassasier vingt hommes, et qu'ils mangèrent en entier. Ils étaient si grands, dit Herréra, que les plus petits étaient plus hauts qu'un Castillan. Ils étaient couverts d'une casaque de peau, et portaient des arcs de quatre pieds de long, dont les flèches étaient armées de caillous pointus. Ils avaient aux pieds une espèce de chaussure faite de la peau de guanaco (2), ce qui les fesait ressembler à ceux de cet animal, et leur fit donner le nom de *Patagones* (3). Lorsqu'ils furent revenus

(1) Ortélius, dans sa carte d'Amérique, donne à cette rivière le nom de Juan-Serrano, et la place par lat. 50° 16' S.

(2) *Guanaco* ou *camelus huanacus*. Molina.

(3) Ce nom vient du mot espagnol *pata*, qui signifie sabot ou patte.

de l'étonnement que leur causa la vue de si grands bâtiments et de si petits hommes (*Gomara*), ils demandèrent à s'en aller, et on les mit à terre. Le lendemain, deux d'entre eux revinrent avec un anta dont la peau leur servait de casaque. On leur offrit en échange deux camisolles rouges dont ils parurent fort contents. Le jour suivant, un troisième apporta un autre guanaco, et témoigna le désir de devenir chrétien. On lui donna le nom de *Juan Gigante*. Ayant vu les marins jeter des souris à la mer, il les pria de les lui laisser manger, et, pendant six jours, il s'occupa à porter à terre les souris et les rats que l'on prenait et disparut. Au bout de vingt jours, quatre des Indiens, qui étaient déjà venus, se présentèrent de nouveau. On en retint deux pour les mener en Castille. La nuit suivante, Magallanès, ayant découvert des feux, chargea deux hommes d'aller reconnaître. Ils suivirent des empreintes de pieds sur la neige, depuis le point du jour jusqu'au coucher du soleil, et, lorsqu'ils voulurent revenir sur leurs pas, ils rencontrèrent neuf Indiens nus, armés de flèches, qui les attaquèrent. Ils en tuèrent un.

Magallanès prit possession de cette terre au nom du roi d'Espagne, et planta une croix sur le sommet d'une colline, qu'il nomma *Monte-Christo*.

Après y avoir passé les cinq mois d'hiver (avril, mai, juin, juillet, août), il ordonna d'appareiller et de mettre à terre Juan de Cartagéna et le prêtre français, avec une provision de pain et de riz. Le 24 août, il sortit du port, passa à la rivière de Santa-Cruz, où il resta jusqu'à la fin d'octobre, qu'il en partit, et, cotoyant vers le sud (lat. 52°), il reconnut un cap qu'il nomma de *las once mil Virgenes*, parce qu'il l'avait aperçu le jour de Sainte-Ursule. Voyant que la côte prenait en cet endroit la direction de l'ouest, où il y avait une ouverture profonde, il envoya de ce côté un des navires qui y navigua trois jours sans en trouver l'extrémité. La flotte entière s'engagea alors dans le canal; et, le 28 octobre, elle était à la hauteur d'un cap qu'on nomma *S.-Séverin*. Magallanès, ayant encore des provisions pour trois mois, résolut d'exécuter les ordres de l'empereur; mais il crut devoir auparavant consulter les capitaines pilotes et les principaux officiers. Estevan Gomez, pilote du San-Antonio, fut d'avis qu'on retournât en Espagne, pour y préparer une nouvelle expédition destinée à continuer les découvertes; il alléguait qu'il y avait de grands golfes à

passer, et que s'ils éprouvaient un calme ou une tempête, ils périraient tous. La majorité du conseil se rangea de l'opinion du commandant, qui déclara que dût-il manger les cuirs et les courroies des antennes, il était décidé à passer outre. Il déclara passible de mort quiconque parlerait de retourner en Espagne ou de manque de provisions, et continua son voyage. Ayant remarqué des feux sur la rive méridionale, il lui donna le nom de *Terra del Fuego* ou Terre-de-Feu. A cinquante lieues environ de l'entrée du détroit, il observa que les terres élevées, voisines des côtes, étaient couvertes de neige et de glace, et que les parties basses, baignées par la mer, produisaient de grands arbres. Continuant sa route vers l'ouest, le 27 novembre 1520, ou trente-sept jours après son départ du cap Virgenès, il entra dans l'Océan méridional ou Pacifique (1), et on versa des larmes

---

(1) Il fut ainsi nommé à cause de son calme et de sa beauté. Varénius attribue la découverte de ce détroit à Vasquez Nuñez de Balboa: « *Magallanes*, dit-il, *primus invenit et navigavit anno* 1520; *et si Vascus Nunius de Balboa prius anno* 1513, *illud animadvertisse dicitur* ». (Géog. gén., cap. 12.) Il est vrai que Balboa découvrit la mer du Sud, du haut des montagnes de l'isthme de Darien, le 25 septembre 1513, mais il n'eut pas connaissance de ce détroit. La découverte en a été aussi attribuée à *Martin de Béhaim*, Portugais, natif de l'île de Fayal, par Chauveton, qui dit: « Et fut cause le général Magallanès que ce détroit se trouve, parce que tous les capitaines des autres navires étaient de contraire opinion, et disaient que c'était quelque golfe qui n'avait point d'issue; mais le général savait bien qu'il y en avait une, parce que, à ce qu'on dit, il l'avait vue marquée dans une carte marine qu'avait faite un grand pilote, nommé Martin de Bohême, laquelle était dans le cabinet du roi de Portugal * ». (Voyez aussi Herréra, déc. II, lib. II, cap. 19.) Suivant les auteurs français, le voyage de Binot, Paul Myer de Grenville aux régions australes, eut lieu en 1503. L'expédition de Vasquez de Gama aux Indes-Orientales avait décidé les marchands français qui trafiquaient avec Lisbonne, à envoyer un navire dans ce riche pays. Il fut équipé à Honfleur, et confié à de Grenville, qui mit à la voile au mois de juin, doubla le cap de Bonne-Espérance, et visita les terres australes. Ce voyage, exécuté seize ans avant celui de Magellan, a fait donner à la nation française l'honneur

* *Il capitane generale che sapeva de dover fare la sua navigazione per uno streto molto ascoso, como vite ne la thesoraria del re de Portugal in una carta fata per quello excellentissimo huomo Martin de Boemia etc.*

de joie. Il donna au cap qui termine la côte de la Terra del Fuégo, le nom de *Déséado* ou Désiré. Magellan jugea que le détroit pouvait avoir cent dix lieues de longueur; il reconnut aux marées la séparation des eaux des deux mers; celles de l'Océan septentrional s'étendaient l'espace d'environ soixante-dix lieues. Ce détroit prit le nom de *Magellan*. Il reçut aussi celui de *Patagonique*, et de la *Victoria* du premier navire qui y pénétra.

Magallanès avait détaché le San-Antonio pour aller examiner un bras de mer vers le sud. Toutefois, comme le capitaine Alvaro Mesquita retournait rejoindre l'escadre, son équipage se mutina, et, encouragé par le pilote Estevan Gomez, il se choisit pour capitaine *Jerome Guerra*, et fit voile pour l'Espagne. De Barros dit qu'il prit à bord, sur sa route, Juan de Cartagéna, le prêtre Reino et un des Patagons qui avait été emmené du port de San-Julien (1).

L'amiral poursuivit sa route à la recherche des Moluques, avec les trois navires qui lui restaient; le 24 janvier 1521, il découvrit une petite île inhabitée, qu'il nomma *San-Pablo* (2), et, le 4 février, une autre qui reçut le nom de *Tiburones*, à cause du nombre de requins qui infestaient ses parages. Il avait parcouru cette mer durant trois mois et vingt

---

de leur première découverte. Voyez *Des Brosses*, Histoire des Navigations, etc. Antonio Galvaom dit aussi, dans son ouvrage intitulé : *Tratado dos descubrimentos antigos e modernos*, qu'en 1428, don Pédro, fils de Jean I, de Portugal, rapporta, de ses voyages en Europe, une carte du monde, sur laquelle toute la terre était tracée, et où le détroit de Magallanès était appelé *Cola do Dragao*, ou Queue du Dragon.

(1) Gomez devait obtenir le commandement d'une petite escadre, pour aller faire des découvertes. Toutefois, à l'arrivée de Magallanès, ce projet fut abandonné. Le San-Martin aborda à San-Lucar vers la fin du mois de mars 1521. Les officiers, pour s'excuser de leur désertion, prétextèrent la cruauté de Magallanès à l'égard des Espagnols, le manque de provisions et le mauvais état du navire. Guerra, Gomez et quatre autres subirent un interrogatoire à la *Casa de la Contratation* de Séville, furent condamnés à rester en prison jusqu'à ce qu'ils se justifiassent des charges qui pourraient être portées contre eux, et à avoir leurs effets confisqués. Le reste de l'équipage, composé de quarante-neuf hommes, fut congédié. Le gouvernement défendit à la femme et aux fils de Magallanès de sortir du royaume, jusqu'à ce que toutes les circonstances de l'affaire fussent mieux connues.

(2) Ramusio l'appelle *San-Pédro*.

jours, sans apercevoir d'autre terre que ces deux îles qu'il appela *Desventurada* ou Infortunées, parce qu'il n'y trouva pas les rafraîchissements dont l'équipage avait besoin (1).

Le 6 mars, il découvrit les îles des *Larrons* (2), et, le 10, ayant remis en mer, il visita les *Philippines* (3), et donna le nom de *San-Lázaro* à tout cet Archipel. Il aborda à celle de *Matan*, le 7 avril, dont le chef lui fit un excellent accueil. Comme celui-ci était en guerre avec celui de l'île de *Zébu*, Magallanès prit part à la lutte, et fut tué d'un coup de lance, dans la troisième rencontre, le 26 avril 1521 (4).

Les équipages des trois navires étant réduits à cent quatre-vingts hommes, on en brûla un et l'on partit avec les deux autres, qui arrivèrent à Bornéo au mois de juin suivant. Le 8 novembre, ils allèrent aborder à Tidor, une des Célèbes, dont le roi consentit à se mettre sous la protection de l'Espagne. Après avoir pris un chargement considérable d'épiceries, ils appareillèrent de Timor, le 11 février 1522, pour revenir en Europe; mais le navire, commandé par Gonzalo Gomez d'Espinosa, était en trop mauvais état pour tenir plus long-tems la mer. On le conduisit aux Moluques, où il tomba entre les mains des Portugais. L'autre navire,

---

(1) Ces deux îles sont à deux cents lieues de distance l'une de l'autre. Les auteurs ne sont pas d'accord sur leur latitude. Celle de la première est de 16° 15' sud, et l'autre 11° 15'.

(2) Elles furent ainsi nommées parce que les naturels étaient de grands voleurs. On leur a aussi donné plusieurs autres noms; on les appelle *Islas de Velas Latinas*, à cause des voiles dont les indigènes fesaient usage, *los Jardines* ou des jardins, *los Prazeres* ou îles Agréables; et, en 1668, elles reçurent le nom de *las Marianes*, en l'honneur de Marie-Anne d'Autriche, veuve de Philippe IV d'Espagne.

(3) Ainsi appelées en l'honneur du prince Philippe, fils aîné de l'empereur Charles V.

(4) Argensola dit que le chef des Matans, craignant le joug des Espagnols, fit égorger Magellan et trente-cinq de ses officiers au milieu d'un festin; qu'ensuite Odoard Barbarosa, parent de Magellan, élu pour le remplacer, accepta une pareille invitation de ce roi perfide, et éprouva le même sort avec ceux qui l'accompagnaient; que Juan Caravetto fut alors nommé général, et Gonzalez Gomez d'Espinosa capitaine de la Victoria; et que l'autre navire fut brûlé, faute de gens pour le manœuvrer. (*Argensola*, lib. I.)

la Victoria, aux ordres de *Sébastian Cano*, doubla le cap de Bonne-Espérance, et arriva au port de San-Lucar, le 7 septembre 1522, après un voyage de trois ans, ne ramenant que dix-huit hommes des deux cent trente-sept qui étaient partis avec l'expédition. Ce célèbre navigateur, Biscaïen de naissance, eut la gloire d'avoir exécuté le premier voyage autour du monde, en fesant voile vers l'ouest, au-delà du méridien des Moluques. Il prit pour armes la figure du globe avec cette devise : *Primus circumdedisti me ;* tu es le premier qui m'ait environné (1).

Expédition de Sébastian Gaboto ou Cabot, en 1526, 1527, 1528, 1529 *et* 1530. Sébastian Gaboto, se voyant négligé par le gouvernement anglais, passa en Espagne, où le roi le prit à son service comme son pilote major, à la mort d'Améric-Vespuce. Le navire *la Victoria* venait d'arriver des Molu-

---

(1) *Herréra*, décad. II, lib. II, cap. 10; lib. IV, cap. 9; lib. IX, cap. 10, 11, 12, 13, 14 et 15; déc. III, lib. IV, cap. 4; *Petrus Martyrus*, décad. V, cap. 7, *de orbe ambito ; Osorius* des navigations des Portugais en l'Orient, lib. II; *Asia de J. de Barros*, décad. III, lib V, cap 9 et 10; *Antonio Galvaom, Tratado dos descobrimentos antigos e modernos*, édit. de 1731; *Gomara*, Hist. gén., lib. III, cap. 91, 92 et 93; *P. Maffeus*, Hist. des Indes, lib. VIII, chap. 1 et 2; *Noticia de las expediciones al Magallanès; Argensola, Conquista de las Moluccas*, lib. I; *Fray Gaspar de San Augustin, Conquista de las Philipinas; Burney's Voyages*, vol. I, *Voyage of Fernando de Magalhanes.* Voyage de Antonio Pigafetta sur l'escadre de Magellan, etc.; par Amoretti; in-8°., an IX. Pigafetta, chevalier de Rhodes, qui avait fait partie de l'expédition de Magellan, se rendit à Valladolid, après son débarquement à San-Lucar, pour faire à l'empereur le récit de ce voyage. Il lui présenta une copie de son journal, et en donna une autre à Louise de Savoie, mère de François Ier., qui le fit traduire en français. L'original italien ayant été perdu, cette traduction a servi à en faire une autre dans cette langue, qui fut imprimée à Venise en 1550. Richard Wren en fit une traduction anglaise, qui fut publiée à Londres en 1625. Il y a aussi une relation de ce voyage dans un mémoire écrit en allemand, par Maximilien de Transylvanie, en 1522, et imprimé, en latin, à Basle, dans la collection des nouveaux voyages, et en italien dans celle de Ramusio. Une relation particulière de cette expédition, par Petrus Martyrus, fut perdue à Rome, où il avait envoyé son manuscrit pour y être imprimé; *Relation del ultimo viage al estrecho de magallanas*, etc., in-4°. Madrid, 1788.

ques avec un riche chargement. Des négociants de Séville, résolus d'y envoyer une nouvelle expédition, invitèrent Cabot à se charger de l'y conduire. Il devait se rendre à ces îles par le détroit de Magellan, qu'on appelait alors *Todos-Santos*, et chercher les contrées de Tarsis, d'Ophir, du Catay oriental et du Cipango de Marco Polo, qu'on croyait être le Japon, sans toucher aux îles découvertes par les Portugais.

Toutefois Cabot, préférant entrer au service du gouvernement qu'à celui d'une compagnie de commerce, accepta, le 4 mars 1525, une commission de l'empereur, qui s'engagea de lui payer 4,000 ducats, et de donner un sou par livre sur les profits du voyage à ceux qui avaient fait les frais de l'armement. Il devait aussi en être perçu un vingtième pour être employé au rachat des captifs. Cabot obtint la permission, après avoir franchi le détroit, d'envoyer une caravelle pour trafiquer le long de la côte de Terre-Ferme, jusqu'à l'endroit où commençait le gouvernement de Pedrarias Davila. Il fut nommé capitaine général de l'expédition. *Geronimo Coro* reçut le commandement du second navire, *la Santa Maria del Espinar*, et *Francisco de Rojas*, celui du troisième, *la Trinidad*.

Cabot mit à la voile, de Cadix, le 1er. avril 1526, avec ces quatre navires, à bord desquels il y avait deux cent cinquante Espagnols, passa par les Canaries, rencontra un navire français, près de la baie de Todos-Santos, et, étant arrivé au cap de San-Augustin, il mouilla à l'île de Patos, lat. 27° S., ou des Oies, où le manque de vivres occasiona une mutinerie parmi les équipages. Les naturels étant venus lui en apporter, il retint à son bord quatre enfants des principaux chefs. Il laissa dans une île déserte *Martin Mendez*, son lieutenant, le capitaine *Francisco de Rojas* et *Miguel de Rodas*, qui s'étaient fait remarquer par leur insubordination ; mais le défaut de provisions et la crainte de voir éclater une nouvelle mutinerie, le déterminèrent de renoncer au projet de pénétrer dans la mer du Sud. Il entra dans la baie de Solis, ou de la Plata, remonta le fleuve du même nom, l'espace de trente lieues jusqu'à une île qu'il nomma *San-Gabriel*, et où il jeta l'ancre. S'étant avancé à sept lieues plus haut dans des barques, il découvrit l'embouchure d'une rivière profonde, qu'il appela *San-Salvador*, où il fit conduire ses navires et bâtit un fort. Il reconnut, à trente lieues de là, un autre affluent, nommé *Zarcaraña*, où il

construisit un second fort qu'il appela *Santi-Espiritu* (1). Il y mit une garnison, et, ayant remonté encore un espace de deux cents lieues, il reconnut son grand affluent, le *Paraguay* (2), qu'il laissa à droite, parce qu'il croyait qu'il arrivait des possessions portugaises. Mais, découvrant ensuite son erreur, il y entra, navigua sur une distance de trente-quatre lieues jusqu'aux établissements d'une peuplade agricole, mais guerrière, qui le força à la retraite avec perte de vingt-cinq tués et de trois prisonniers, qui étaient allés cueillir des bourgeons de palmier.

Expédition de Diégo Garcia. — Le pilote *Diégo Garcia*, Portugais de nation, habitant de la ville de Moguer. arriva dans le Rio de la Plata, pour reconnaître le pays et en prendre possession au nom du roi d'Espagne. Cette nouvelle expédition avait été entreprise, avec le consentement de sa majesté, aux frais du comte don *Fernando de Andruda*, de *Christoval de Haro*, facteur de la maison de *Contractation* de l'épicerie, à Coruña, et de *Ruix Vasanti* et d'*Alonso de Salamanca*. On choisit pour pilote *Rodrigo de Arca*, qui s'engagea à retourner, une seconde fois, aux contrées qu'il découvrirait, afin d'en montrer le chemin à d'autres pilotes. Il devait surtout tâcher de retrouver Juan de Cartagéna et le prêtre Francisco que Magellan avait abandonnés (3). L'escadre consistait en un navire de cent tonneaux, une patache de vingt-cinq, et un brigantin. Il y avait aussi à bord de quoi construire un autre bâtiment en cas de besoin.

Garcia partit du Capo de Finisterra, ou port de Coruña, le 15 août 1526, passa par les îles Canaries et du cap Vert, et

---

(1) Appelé aussi fort *Caboto* (*la fortaleza de Gaboto*), près l'embouchure du Carcaranal. Lat. 32° 25'.

(2) Selon les historiens de ce pays, le mot *Paraguay* signifie, dans la langue du pays, *fleuve couronné*, parce que le lac de Xarayes, d'où il sort, est censé lui servir de couronne. On l'écrivait autrefois *Payaguay*, nom de la nation qui habitait sur ses bords. (*Azara*, tome II, p. 119.)

(3) Charlevoix dit que Garcia avait été envoyé par le capitaine général du Brésil, pour prendre possession du pays au nom du roi de Portugal ; mais qu'il n'avait pas assez de monde pour exécuter sa commission ; que Cabot, n'ignorant pas qu'il pût y amener des forces supérieures, lui fit quelques présents et l'engagea à le suivre au fort du Saint-Esprit, d'où il retourna au Brésil. (*Charlevoix*, Hist. du Paraguay, liv. I.)

aborda sur les côtes du Brésil, parmi les bancs de sable *de Abrelojo* (1), et jeta ancre dans la baie de San-Vicente, le 15 janvier 1527. Un Portugais, habitant sur les bords de la baie de San-Vicente, lui fournit des provisions, et son gendre l'accompagna comme interprète au fleuve de Solis, et arriva peu après au fort de Caboto, où commandait *Anton de Grajeda*, et en expédia son navire aux Portugais de San-Vicente, pour porter huit cents esclaves en Portugal. Ayant appris que Cabot était monté plus haut, il partit pour le rejoindre, et chemin faisant, il livra aux indigènes un combat dans lequel il leur tua trois cents hommes. Étant arrivé au second fort, avec deux brigantins et soixante hommes, le commandant *Grégorio Caro* lui en fit la remise. Il pénétra de là à cent lieues plus avant, et rencontra Cabot, qui revenait sur ses pas, avec de l'argent qu'il avait trouvé sur les bords du fleuve de Solis. Ce fut pour cette raison qu'il reçut le nom de la *Plata*, ou d'argent, bien que ce trésor ne provînt pas du pays qu'il arrose, et qu'il y eût été apporté du Pérou par les Guaranis, sous le règne de Guaynacapa, père du dernier des Incas (2).

Ce peuple belliqueux, qui résidait dans le territoire de la Plata, fesait une guerre à mort à tous ceux qui ne parlaient pas sa langue. Néanmoins, Caboto réussit à conclure un traité avec lui. Il visita encore plusieurs nations, savoir : les *Charruas* et les *Quirondis*, les *Timbues*, les *Curundas* et les *Camis*, qui habitaient plus haut, les *Quilbasas*, les *Calchines* et les *Chanas*, qui confinaient à ces derniers, les *Mécoirtas* et les *Mépènes*, qui occupaient une étendue de cent lieues de pays, et au-delà de ceux-ci, vingt-sept peuplades de noms, de langages, et de coutumes différens.

Caboto, ayant engagé Garcia, au moyen de quelques présents, à reprendre la route du Brésil, se décida à rester dans le pays. Il expédia pour l'Espagne le capitaine *Fernando Calderon* et *Jorge Barlo*, avec l'argent qu'il avait découvert, et une lettre dans laquelle il demandait à l'empereur de lui envoyer les secours dont il avait besoin. Ces officiers arri-

(1) Ce banc de sable s'étend le long de la côte, depuis la baie de Tous-les-Saints, jusqu'au cap Hermoso, l'espace de quatre-vingt-dix lieues.

(2) *Herréra*, déc. VI, lib. VI, cap. 9; *Lozano*, §. II. Herréra dit: « *Se llamò este Rio de la Plata; porque fue la primera, que se traxo á Castilla de las Indias.* »

vèrent à Tolédo, vers la fin d'octobre 1527. Charles V, ayant inutilement demandé aux négociants, qui avaient contribué aux frais de l'armement, de faire de nouvelles avances, ordonna de prendre dans le trésor les fonds nécessaires. Mais des délais apportés à l'exécution de cet ordre, et la destruction du fort de Sancti-Spiritus et de la colonie du port de San-Salvador par les Guaranis, que les Espagnols avaient indisposés contre eux, décidèrent Cabot à quitter ce pays, où il était demeuré cinq ans. Il partit pour l'Espagne, en 1530, avec le reste de ses gens, à bord du seul navire qu'il eut pu conserver (1).

On prétend que Cabot laissa *Nuño de Lara*, avec cent vingt hommes, pour gouverner le pays en son absence. Cet officier ayant formé une alliance avec Mangora, cacique de Timbuez, celui-ci devint éperduement amoureux d'une dame espagnole, nommée *Lucia Miranda*, épouse de l'officier *Sébastian Hurtado*, et pour l'obtenir, il égorgea dans un festin toute la garnison, à l'exception de Lucia, de quatre autres femmes, et de quatre enfants. Mangora toutefois ne jouit pas du fruit de sa perfidie; il périt dans ce massacre de la main du commandant. Les captifs furent conduits à Siripo, son successeur. Le capitaine *Mosquéra* et le petit nombre d'Espagnols qui échappèrent à la mort, s'embarquèrent sur le fleuve et relâchèrent dans un petit port sur les côtes de la mer, près du 32° de lat., où ils bâtirent un fort. Ils y furent rejoints, peu de jours après, par la famille d'un gentilhomme portugais, nommé *Édouard Pérez*, banni dans le voisinage. Le capitaine général du Brésil, en étant informé, ordonna à celui-ci de retourner au lieu de son exil, et exigea de Mosquéra le serment de fidélité au roi de Portugal (1530).

Sur ces entrefaites, un navire français vint mouiller à l'île de *Canañé*, vis-à-vis des forts. Mosquéra, aidé de deux cents Indiens, s'en empara à la faveur de la nuit, et se procura ainsi les canons et les munitions qui lui manquaient. Attaqué peu après par un détachement de quatre-vingts Portugais, il dressa une batterie de quatre pièces de canon, mit une partie de son monde en embuscade dans un bois, et ayant placé les assaillans entre deux feux, il les tua presque tous. Mosquéra profita des navires portugais pour aller faire une

(1) *Herréra*, déc. III, lib. IX, cap. 3, et lib. X, cap. 1; déc. IV, lib. I, cap. 1, et lib. III, cap. 1.

descente à San-Vicenté, qu'il livra au pillage, après quoi il transporta sa petite colonie à l'île de Santa-Catalina (1).

Expédition de Pédro de Mendoza. Après le retour de Sébastien Cabot, l'empereur Charles V nomma, en 1534, son grand échanson don Pédro de Mendoza adélantado ou gouverneur général de tous les pays, depuis le fleuve de la Plata jusqu'au détroit de Magellan, sur une étendue de deux cents lieues. Il lui permit de porter les limites de son gouvernement vers l'ouest jusqu'à la mer du Sud, lui accorda un traitement à vie de 2,000 ducats par an, et une donation de 2,000 autres perçus sur les profits du pays, à condition qu'il y transporterait, dans l'espace de deux ans, mille hommes, dont cinq cents dans un premier voyage, et le reste dans un second, avec cent chevaux et juments, et qu'il frayerait un chemin par terre jusqu'à la mer du Sud. Il s'engagea à construire, à ses frais, trois forteresses, à fonder plusieurs établissements, et à emmener huit religieux pour travailler à la conversion des Indiens, un médecin, un chirurgien et un apothicaire. Le roi le nomma grand alcade et alguazil mayor de la colonie où il résiderait, et lui promit que ces deux charges seraient héréditaires dans sa famille. Après un séjour de trois ans dans le pays, il lui était permis de retourner en Espagne, et de nommer à sa place un gouverneur qui jouirait des mêmes prérogatives. Le dixième du produit des rançons des caciques pris à la guerre devait appartenir au roi, ainsi que la moitié des trésors de ceux qui seraient tués.

Le roi ayant nommé les officiers royaux et les *régidores* (2), la flotte, composée de douze navires, mit à la voile de San-Lucar, au mois d'avril 1535. Elle avait à bord huit cents hommes de troupes (3), aux ordres d'un Italien, nommé *Juan Osorio*, qui commandait l'expédition en qualité de lieutenant. Toutefois, à son arrivée sous la ligne, elle fut

(1) *Techo, Historia Paraquariæ*, lib. I, cap. 3, 4 et 5; *Sebastiani Gavoti navigatio.* — *Charlevoix*, Histoire du Paraguay, liv. I. M. Southey traite cette histoire de fable, bien qu'elle soit rapportée par ces deux auteurs.

(2) Voyez leurs noms dans les Décades de Herréra.

(3) Charlevoix dit que l'armement, qui ne devait être que de cinq cents hommes, était de douze cents, et qu'il y avait à bord plus de trente seigneurs, des officiers et des Flamands. Suivant lui, la flotte consistait en quatorze voiles.

dispersée par une tempête, et une partie des bâtiments se réfugia à Rio-Janeïro, où Osorio périt victime de l'intrigue ou de la jalousie de ses officiers (1). Après un séjour de deux semaines dans ce port, Mendoza continua son voyage jusqu'à la Plata, qu'il remonta jusqu'à l'île de San-Gabriel. Il eut plusieurs rencontres avec les indigènes, les défit et alla jeter sur la rive occidentale du fleuve la Plata, non loin d'un petit affluent, sur l'emplacement de *Cabo-Blanco*, les premiers fondements d'une ville, qu'il nomma, à cause de la salubrité de son climat, *Nuestra-Señora de Buenos-Ayres*, ou *Notre-Dame-de-Bon-Air* (*Portus Boni aeris*). Elle a aussi été appelée *Ciudad de la Trinidad* (2).

---

(1) Herréra ne parle pas de cette affaire, ni même de la relâche au Brésil, « voulant sans doute, dit Charlevoix, tirer le rideau sur ce qui s'y passa ».

(2) Buénos-Ayres, située sur une pointe de la rive occidentale de la Plata, élevée de trente-quatre pieds au-dessus du niveau de ses eaux, à la distance d'une demi-lieue de la mer, ou du cap de Santa-Maria (lat. 34° 36' S., long. 52° 6' ouest de Cadix). Elle fut abandonnée en 1539 et rétablie en 1580, sous le nom de Trinidad de Buénos-Ayres. En 1628, on y établit un évêché suffragant de Lima; en 1663, elle eut une audience royale composée d'un régent, de cinq auditeurs et de deux commissaires du gouvernement. Cette audience, après avoir été supprimée, en 1672, fut rétablie en 1783, époque à laquelle on nomma un vice-roi. On fonda, en 1604, un couvent de onze cents vierges; en 1702, l'hôpital de San-Martin; en 1727, l'hôpital des femmes; en 1735, le nouveau collége des jésuites; en 1755, celui des orphelines; en 1779, l'établissement des enfants trouvés, et une école de géométrie, perspective, d'architecture et de toute espèce de construction; en 1783, le collége de San-Carlos. Depuis la révolution, on a établi l'académie militaire et huit écoles publiques, contenant huit cent soixante-quatre élèves, et dont les dépenses montent à sept mille dollars par an. La bibliothèque publique contient vingt mille volumes.

La population de cette ville, selon le recensement de 1815, montait à cinquante mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf habitants. Depuis cette époque, elle s'est augmentée par l'émigration de nombreuses familles de la Bande orientale et d'Entre-Rios. En 1818, le secrétaire d'état l'a estimée à soixante-deux mille : on présume qu'elle est actuellement de plus de soixante-dix mille.

La distance de Buénos-Ayres à Barranquitos, par le chemin des Pampas, est de cent soixante-neuf lieues; à Cordova, cent soixante-quinze; à Santa-Fé, cent neuf, et à Mendoza, trois cent quatre. (*Mier's Travels*, vol. I, p. 143-6.)

Peu après l'arrivée de l'expédition, les vivres commencèrent à manquer, et l'on réduisit les rations de chacun à six onces par jour. La maladie se déclara bientôt dans la colonie, et enleva un grand nombre d'habitants. Les *Quirandies*, tribu d'environ trois mille individus, qui résidaient dans le voisinage, fournirent pendant quinze jours aux Espagnols des provisions et de la viande. Toutefois la quantité qu'ils apportaient étant insuffisante, Mendoza envoya, pour s'en procurer, quelques soldats qui revinrent presque tous blessés, et sans rien apporter. Les indigènes voyaient avec peine cet établissement s'élever au milieu d'eux, et pour le détruire, ils ôtèrent aux colons les moyens de subsister. Don Diégo de Mendoza, frère du général, marcha contre eux avec trois cents soldats et trente cavaliers; mais enveloppé près d'un marais, il y trouva la mort avec son neveu *Pédro de Bénavides* et quatre soldats. Les Indiens prirent les chevaux, à l'aide de cordes, et si le reste de la cavalerie n'eût été soutenue dans sa retraite par l'infanterie, elle eût été entièrement taillée en pièces. Il ne rentra à Buénos-Ayres que quatre-vingts hommes de cette expédition.

Dans cette extrémité, Mendoza expédia quatre brigantins pour chercher des provisions. Ils remontèrent le fleuve dans une distance considérable sans pouvoir en trouver; car les Indiens se retiraient partout à leur approche, en mettant le feu à ce qu'ils ne pouvaient emporter. La moitié des équipages mourut de faim, et l'autre aurait éprouvé le même sort, si elle n'eût rencontré une peuplade à laquelle elle enleva les vivres dont elle avait besoin pour retourner au camp.

Les Quirandies, aidés des *Bartenes*, des *Zéchuruas*, et des *Timbues*, incendièrent la nouvelle ville et quatre navires qui s'y trouvaient, et tuèrent une trentaine de colons. Mendoza ayant laissé une partie de ses gens pour relever cet établissement, remonta le fleuve l'espace de vingt lieues, jusqu'à une île habitée par les Timbues, qui lui firent un bon accueil. Il y construisit un fort, auquel il donna le nom de *Buen-Esperanza*, ou de Bonne-Espérance. Il y rencontra un des hommes de Sébastien Cabot, nommé *Gonzalo Roméro*.

Il avait déjà péri deux cents personnes par la famine à Buénos-Ayres, lorsque Gonzalo de Mendoza, qui était allé au Brésil chercher des provisions, revint sur un navire qui en était chargé. Il y fut suivi peu après de deux autres, à

bord desquels se trouvaient Mosquéra, avec ses colons de l'île de Santa-Catalina ou de Sainte-Catherine, et plusieurs familles brésiliennes.

Don Juan de Ayolas eut ordre de remonter le fleuve avec trois barques pour se procurer des provisions. Il fut accompagné de don Domingo Martinez de Irala, de don Juan Ponce de Léon, et de don Luis Pérez. Ayolas pénétra jusqu'au pays des Guaranis où il trouva des vivres en abondance. Delà, il s'avança jusqu'à un petit port par lat. 20° 40′, auquel il donna le nom de *Candelaria*, ou de *Chandeleur*. Ayant appris en cet endroit des Guaranis qu'il existait vers l'ouest une contrée riche en or et en argent, il résolut de s'y rendre. Il laissa ses barques, sous la garde d'un détachement de soldats espagnols, aux ordres du capitaine Vergara et de Domingo de Irala, auxquels il dit de l'y attendre six mois, et se mit en marche avec deux cents hommes et trois cents Indiens.

Toutefois, l'adélantado ne recevant pas de nouvelles d'Ayolas, devint inquiet sur son sort, et envoya à sa recherche son frère Gonzalo de Mendoza, et le capitaine Juan de Salazar de Espinosa, avec quatre-vingts hommes, vers le commencement de l'année 1537. Pédro de Mendoza tomba malade de chagrin peu de tems après, et s'embarqua pour l'Espagne, avec son trésorier Juan de Cacérès. Dans la traversée, il se trouva réduit par le manque de vivres à manger une chienne qui était pleine. Il fut ensuite atteint d'aliénation mentale, et mourut dans un accès de fureur.

Avant de s'embarquer, l'adélantado avait nommé Ayolas gouverneur de la province, et l'avait institué son héritier. Il avait aussi donné le commandement de Buénos-Ayres à don Francisco Galan.

Fondation de la ciudad de Nuestra-Señora del Asumpcion, ou *ville de l'Asuncion del Paraguay*. En 1538, don Gonzalo de Mendoza et le capitaine don Juan de Salazar s'avancèrent jusqu'au port de la Chandeleur sans pouvoir obtenir de renseignements sur le compte d'Ayolas. Ils retournèrent alors sur leurs pas, et ayant remarqué une espèce de port sur la rive orientale du Paraguay, ils y bâtirent un fort, et y jetèrent les fondements de la ville de l'*Asuncion del Paraguay* (*Urbs Asumptionis*), capitale du Paraguay (1).

---

(1) Alcédo prétend qu'elle fut fondée en 1536; mais, suivant del Técho, Charlevoix et d'autres auteurs, on commença à en

Mendoza demeura dans le nouvel établissement, et Salazar retourna à Buénos-Ayres, dont les habitants étaient en proie à la famine. Il dit qu'on trouverait des vivres en abondance à l'Asuncion, et le commandant Galan s'y rendit pour en chercher avec une partie de la garnison; mais des nuées de sauterelles avaient ravagé les plantations de cette colonie, et la disette y régnait pareillement. Le commandant partit alors pour le fort de Buen-Espéranza, où il forma le projet d'aller attaquer les *Caracoas*, contre l'avis du gouverneur de cette place, don Francisco de Alvarado. Pour en triompher plus facilement, il leur fit beaucoup d'amitiés, et un matin, à la pointe du jour, il fondit sur eux, brûla leurs cabanes, et enleva leurs femmes et leurs enfants pour les distribuer à ses soldats. Après cette perfidie, il quitta Buen-Espéranza avec Francisco de Alvarado, et y laissa don Antonio de Mendoza avec une garnison de cent hommes. Ces Indiens, qui n'avaient commis aucune hostilité contre les Espagnols, de concert avec les Timbues, que cette trahison avait indignés, résolurent de les chasser du pays. Pour y mieux réussir, ils prétextèrent une guerre contre d'autres Indiens, qu'ils représentèrent comme les ennemis communs, et demandèrent en conséquence des secours à Mendoza. Celui-ci leur donna la moitié de sa garnison, sous les ordres d'Alonzo Suarez de Figuéroa, qui, attiré dans une embuscade, le premier jour de la marche, y fut tué avec tous les siens. Les Timbues investirent alors le fort et l'auraient pris sans l'arrivée de deux brigantins, envoyés

---

jeter les fondements en 1538, pour faciliter le commerce avec les provinces intérieures du Pérou. Cette ville est située sur la rive orientale de la rivière du Paraguay (lat. 25° 16', 57° O. de Paris), à dix-huit milles au-dessus de la jonction de Pilcomayo, à trois cents lieues de la mer, en suivant le cours du fleuve. En 1543, cette ville fut presqu'entièrement brûlée, et plusieurs de ses habitants périrent dans les flammes. En 1547, Paul III l'établit en archevêché, sous le titre d'*Oppidum* ou *Pagus* de la rive de la Plata, lequel ne fut pas adopté. En 1593, on y fonda le collége des jésuites, où l'on enseignait la grammaire, la philosophie et la théologie. Il y avait de plus trois couvents et un commissaire de l'inquisition. L'Asuncion fut la capitale de cette région jusqu'en 1620, où la Cour d'Espagne établit un autre gouvernement à Buénos-Ayres. Il sortit de l'Asuncion plusieurs villes et bourgs, savoir : Ciudad-Réal, Xérez, Santa-Cruz de la Sierra, Corrientès, etc. (Azara.) La population actuelle est de douze à quinze mille, dont la moitié blanche.

par Galan, qui les forcèrent à la retraite. Don Antonio mourut de ses blessures peu de jours après, et le commandant des brigantins embarqua le reste de la garnison et rasa le fort.

Irala, ayant réuni quatre cents hommes et neuf barques, se mit à la recherche d'Ayolas en 1539. Il rencontra au-dessus de Candélaria un canot monté par six Indiens, qui lui dirent que ceux qu'il cherchait étaient dans l'intérieur du pays, et avaient amassé beaucoup d'or et d'argent. Deux cents Espagnols partirent pour les joindre, sous la conduite de ces Indiens; mais, dès le premier jour de leur marche, ils trouvèrent le pays inondé, et les provisions et les forces leur manquant bientôt, ils revinrent aux brigantins, après un mois de fatigues. Deux jours après leur retour, un Indien de la tribu des *Chanes* vint annoncer la mort d'Ayolas. Il avait pénétré jusqu'au riche pays de Chémencos et de Carcarès, et, y ayant éprouvé de la résistance, il revenait chercher des renforts, lorsqu'il fut massacré dans un marais, avec toute sa troupe, par les Payagoaès. Irala ne put, à cause de l'inondation, aller châtier cette tribu. Il rebroussa chemin, et, décidé à poursuivre ses découvertes dans l'intérieur, il abandonna Buénos-Ayres, et réunit ses forces à l'Asuncion.

Environ huit mille Indiens entrèrent, vers cette époque, dans une conspiration contre les colons. Ils devaient l'exécuter le jeudi saint de l'année 1539, au moment où les Espagnols commenceraient la procession, les épaules découvertes et un fouet à la main. Le complot fut révélé par une Indienne au service de Salazar. Les principaux chefs furent pendus; d'autres ayant témoigné du repentir et offert des femmes aux Espagnols, reçurent leur pardon. Ceux-ci acceptèrent ces Indiennes, et plusieurs, qui n'en purent obtenir, prirent des négresses. La race mêlée de ce pays provient de ces unions (1).

Expédition de Simon de Alcazaba, en 1535. Les dangers et les difficultés que présentait la navigation du détroit de Magellan, firent naître l'idée d'établir une route commerciale

---

(1) *Gomara*, *Hist. de las Indias*, cap. 89; *Herréra*, déc. V, lib. IX, cap. 10, et lib. X, cap. 15, et déc. VI, lib. III, cap. 18; *Charlevoix*, Histoire du Paraguay, lib. I; *Southey's Brazil*, chap. III.

par l'isthme de Darien(1). Simon de Alcazaba, Portugais de nation, au service d'Espagne, qui était versé dans la cosmographie et la navigation, entreprit d'explorer et de peupler deux cents lieues de pays, dans la contrée du sud du Pérou, à partir du royaume de la Nouvelle-Tolède. Il s'embarqua au port de San-Lucar, le 21 septembre 1534, avec les deux navires *la Madre de Dios* et *le San-Pédro*, ayant à bord deux cent cinquante marins et soldats, toucha à l'île de Gomara, le 8 octobre, et aborda, le 30 novembre, à celle de la Trinidad, par latitude 20° 32' sud. Continuant sa route vers le continent américain, le capitaine se sépara de son autre navire, et prit terre près de la rivière Gallégos, à vingt-cinq lieues du détroit. Pendant cinquante jours, l'eau manqua à bord de son bâtiment, et il se vit dans la nécessité de donner du vin aux chiens et aux chats pour les soutenir. L'autre navire, *le San-Pédro*, relâcha sur la côte d'Amérique, dans un port qui fut nommé *Arrécife de Léones y Lobos*, rochers des lions et des loups marins. Les deux navires se rencontrèrent à l'entrée du détroit, le 17 janvier 1535. On trouva sur la rive septentrionale, une croix avec une inscription qu'y avait laissée Magallanès, et les débris d'un bâtiment qu'on supposa être de la flotte de Loyasa. On aperçut aussi quelques indigènes, qui paraissaient montrer des dispositions amicales. Un violent coup de vent emporta les voiles, à l'entrée du détroit, et Alcazaba fut obligé de jeter l'ancre entre deux îles, situées à vingt-cinq ou trente lieues de distance, et qu'il appela *de Los Pajarès*, à cause du grand nombre d'oiseaux qu'il y remarqua. Des marins en tuèrent plusieurs à coups de bâton, et l'on vit des Indiens en prendre avec des filets faits de nerfs de daims. Le tems étant mauvais, et le froid des plus violents, Alcazaba céda au désir de ses officiers, et retourna au port de *Léones y Lobos* pour y passer l'hiver. Il y établit un camp, et forma la résolution d'aller faire des découvertes dans l'intérieur. En conséquence, il partit le 9 mars, avec deux cent vingt-cinq hommes, dont cinquante étaient armés de fusils, et soixante-dix d'arbalètes, quatre pièces d'artillerie légère et des munitions de guerre en abondance. Chaque homme portait vingt livres de pain. Toutefois, comme Alcazaba était très-corpulent et en mauvaise santé, il retourna aux

(1) Voyez l'article *Colombie*.

navires avec une trentaine d'hommes, et chargea son lieutenant Rodrigo de la Isla de continuer les découvertes. Celui ci marcha tantôt dans la direction du nord-ouest et tantôt dans celle de l'ouest; et après avoir parcouru vingt-cinq lieues, il arriva à une rivière qui coulait entre deux montagnes, et lui trouvant de la ressemblance avec le *Guadalquivir*, il lui donna ce nom. De la Isla prit en cet endroit quatre femmes et un vieillard. Le lit de la rivière était profond, son courant rapide, et le pilote jugea qu'elle allait verser ses eaux dans la *Bahia sin Fondo* (1). L'expédition la passa sur des radeaux, et prenant les Indiennes pour guides, elle pénétra plus avant. Vingt-deux jours après leur départ, les provisions étant épuisées, de la Isla fut forcé par ses gens de revenir sur ses pas. Ils mirent quarante jours à faire les quatre-vingt-dix lieues qui les séparaient des navires, et durant tout ce tems, ils ne vécurent que de racines et d'herbes. Pendant cette marche, deux officiers, *Juan Arias* et *Gaspar de Sotélo*, conçurent le projet de s'emparer des navires, et de piller ceux qui étaient employés au commerce des Indes. Ils tuèrent le général; mais s'étant disputés pour le commandement, le premier triompha de son rival, qui néanmoins parvint à se rendre maître du *San-Pédro*, avec un petit nombre d'hommes. Ces divisions leur furent funestes; car de la Isla, aidé des marins qui n'avaient pas pris part à la révolte, surprit les mutins et s'empara des navires. Il traduisit alors les deux chefs devant le conseil de guerre, qui les condamna à avoir la tête tranchée, avec six des plus mutins. On en abandonna six autres sur la côte, et *Juan Mori*, ayant été nommé capitaine du *San-Pédro*, l'expédition mit à la voile pour les Indes-Occidentales. Toutefois, *la Capitana* échoua dans la baie de tous les Saints, sur la côte du Brésil, où son équipage, fort de cent dix hommes, fut attaqué par les indigènes. Il ne s'en échappa que vingt, qui gagnèrent le *San-Pédro*, lequel arriva à Hispaniola, après un long voyage (2).

Le roi ayant appris la mort de Mendoza, par le retour de

---

(1) Cette baie paraît être *la Bahia de San-Matias de Magallanès*, située dans le nord de la péninsule, appelée aujourd'hui *San-Josef*. Burneys, Voyages.

(2) *Herréra*, déc. V, lib. VII, cap. 5, lib. VIII, cap. 8, et lib. X, cap. 7.

son navire, en expédia deux autres, et un galion chargé d'armes et de munitions, sous le commandement des capitaines *Alonso de Cabréra* et *Lopez de Aguiar;* il nomma don Juan de Ayolas gouverneur de la Plata. Six religieux franciscains partirent avec l'expédition, pour travailler à la conversion des naturels, ainsi qu'une commission chargée d'accorder le pardon du roi aux Espagnols qui, pendant la famine, avaient mangé de la chair humaine, et qui, pour échapper aux châtiments, s'étaient retirés chez les sauvages. Cabréra était autorisé, dans le cas où il trouverait l'établissement de la Plata abandonné, de franchir le détroit, et de faire le commerce. Ce convoi, qui avait mis à la voile à la fin de l'année 1537, n'arriva à sa destination qu'en 1539. Un des navires relâcha à Buénos-Ayres, deux semaines après l'évacuation de Buéna-Espéranza; et l'autre, avec deux cents hommes à bord, aborda à l'île de Santa-Catalina, sur la côte du Brésil. Les franciscains allèrent prêcher l'évangile parmi les Indiens, et Cabréra, Francisco Ruys, et la plupart des Espagnols se rendirent à l'Asuncion.

Expédition de don Alonso de Camargo, en 1540. Don Guttierre de Vargas, évêque de Plasencia, voulant faire examiner le détroit de Magallanès, et chercher un passage pour se rendre aux îles Moluques, équipa à ses frais trois navires dont il confia le commandement à *Alonso de Camargo.* Ce navigateur mit à la voile de Séville, au mois d'août 1539, et arriva au détroit, le 19 janvier de l'année suivante. Ayant embouqué à environ vingt lieues, un vent d'ouest jeta un de ses navires sur la côte. L'équipage toutefois fut sauvé et reçu à bord d'un des bâtiments. Celui que montait Camargo arriva heureusement à la mer du Sud, aborda sur la côte du Chili, par latitude sud 38° 30', à un port qu'il nomma *Puerto del Carnéro*, parce que les naturels lui donnèrent un mouton, et partit ensuite pour Lima. Ce fut Camargo qui, le premier, fit connaître toute l'étendue de la côte entre le détroit et le Pérou. Le troisième navire, après avoir passé six mois au port de *las Torras*, ou des Renards, en repartit au mois de novembre, toucha à Rio de la Plata, et retourna en Espagne (1).

(1) *Herréra*, déc. VII, lib. I, et lib. X, cap. 8 (*novus orbis fol.* 76); *Acosta*, lib. III, cap. 10. Galvano place cette expédition en 1544, et dit, qu'une seule barque franchit le détroit, et cotoya jusqu'à Aréquipa, l'espace de plus de cinq cents lieues. Voyez aussi *Gomara*, cap. 103, et *Argensola*, lib. III, cap. 18.

Administration d'Alvarez Nunez Cabeça de Vaca (1). Cet officier, nommé par l'empereur Charles V, adélantade du Rio de la Plata, et général de cette province, dans le cas où Juan de Ayolas serait mort, avait ordre de ne tolérer dans son gouvernement, ni avocats ni procureurs, de laisser aux particuliers la liberté du commerce avec les naturels, et de s'attacher à gagner ces derniers par la voie de la douceur. L'empereur permettait aux colons de retourner dans leur patrie quand ils le désireraient, et assurait à ceux d'entre eux qui avaient cultivé des terres durant cinq ans, leur jouissance à perpétuité. Vaca s'engagea à dépenser 8,000 ducats pour l'expédition, qui se composait de trois navires portant quatre cents hommes (2). Il partit de Cadix, le 2 novembre 1540, et alla aborder aux îles du Cap-Vert, où il resta vingt-cinq jours. Ayant de nouveau mis à la voile, il s'aperçut sous la ligne qu'il ne restait plus que trois barriques et résolut de gagner la terre la plus proche. Le navire, arrivé dans un détroit hérissé de rochers, fut sauvé par les cris d'un grillon qui sentait la terre, et qui avait été muet depuis le moment qu'on l'avait porté à bord pour amuser un soldat malade. Vaca relâcha à l'île de Santa-Catalina, le 24 mars 1541, et en prit possession au nom de la couronne de Castille, ainsi que de la côte du Brésil, depuis Cananca, situé à cinquante lieues au nord sous le 25° de latitude. Il y fut joint par deux franciscains espagnols, *Bernaldo de Armenta* et *Alonzo Lebron*, qui venaient de prêcher l'évangile aux indigènes du continent. Le général expédia de là une caravelle à la rivière de la Plata; mais elle ne put y entrer à cause du mauvais tems. Elle ramena toutefois neuf soldats, qui s'étaient enfuis de Buénos-Ayres, et lui donnèrent des renseignements sur la situation de la colonie. Ceux qu'il obtint sur le Paraguay, des deux franciscains, étant plus satisfesants, il se décida à y aller par terre en suivant le bord de la rivière *Itabuca*. En conséquence, il ordonna à *don Pédro Estopinan Cabésa de Vaca* (3) de conduire les navires à Buénos-Ayres,

---

(1) Il avait été dix ans esclave chez les naturels de la Floride. (Voyez cet article.)

(2) Gomara dit quatre cents soldats d'infanterie et quarante-six de cavalerie. Lib. II, cap. 89.

(3) Il avait accompagné Panfilo de Narvaez, dans son expédition de la Floride, en 1528, en qualité de trésorier de l'escadre.

et ayant débarqué deux cent cinquante soldats et vingt-six chevaux (1), le 8 novembre, il se mit en marche sous la conduite des franciscains. Il franchit pendant dix-neuf jours de hautes montagnes et des forêts si épaisses, qu'il fallait à chaque pas se frayer un chemin avec la hache. Il arriva enfin dans un pays de plaine, abondant en maïs, manioc, porcs et volaille, et où il reçut un bon accueil des Guaranis qui l'habitaient. Il l'appela *Provincia del Campo*, et donna à la contrée où il entra ensuite, le nom de *Provincia de Vaca*, qui était celui de sa famille. Il arriva, le 1er. décembre, sur les bords de l'*Iguazu*, et peu après à la rivière de *Tibagy*, près de laquelle il rencontra un Indien converti du Brésil qui lui servit de guide jusqu'à l'Asuncion. Les naturels de ce pays, qui voyaient pour la première fois des chevaux, leur apportèrent de la volaille, du miel et d'autres provisions pour les tranquilliser. Cabésa de Vaca, ayant renvoyé les insulaires de Santa-Catalina, qui l'avaient conduit jusque-là, continua sa marche, et, le 7, arriva à la rivière de *Taguari*. Le 14, il quitta le pays habité, et, après une route pénible de cinq jours, il rencontra des Guaranis de l'établissement voisin de *Tuguy*. Il rebroussa ensuite chemin jusqu'à l'Iguazu, et expédia de là deux Indiens à l'Asuncion pour y annoncer son arrivée. Le 31 janvier 1542, ayant appris qu'une tribu indienne des bords du *Péqueri* avait dessein de lui couper la marche, il descendit l'Iguazu, gagna la Parana ou la Plata qu'il descendit, et fit son entrée à l'Asuncion, le 11 mars, après une marche d'environ trois cents lieues. Il fut aussitôt reconnu en qualité de gouverneur, et, vers le milieu du mois d'avril, il expédia deux brigantins pour Buénos-Ayres à l'effet d'y rebâtir la ville.

Les colons se plaignirent amèrement à lui de l'insolence des officiers du roi, et les Indiens de la tirannie des Espagnols. Il assembla les prêtres, et leur lut les ordres royaux qui les rendaient responsables des mauvais traitements faits aux naturels. Les Guaranis promirent de rester fidèles; et les *Agaces*, qui avaient rompu le traité de paix, le renouvelèrent. Cependant les *Guaycurues* déclarèrent la guerre aux naturels qui s'étaient soumis aux Espagnols, et s'emparèrent de leurs terres et de leurs pêcheries. Vaca envoya trois prêtres, avec une escorte de cinquante soldats, pour tâcher

---

(1) Il avait perdu quatorze chevaux dans la traversée.

d'en obtenir la restitution. Ils s'y refusèrent et blessèrent même plusieurs d'entre eux. A cette nouvelle, le gouverneur réunit deux cents mousquetaires et arbalétriers, et douze chevaux, laissa Gonzalo de Mendoza à l'Asuncion, avec deux cent cinquante Espagnols, et entra en campagne le 12 juillet. Il trouva à *Zaguay*, sur les bords de la rivière du même nom, plusieurs milliers de Guaranis armés, qui se réunirent à lui. Ils traversèrent la rivière dans les brigantins et dans deux cents canots, et marchant pendant la nuit, surprirent les Guaycurues, et en ramenèrent quatre cents captifs à l'Asuncion. A son retour, il trouva six Indiens *Yapernes*, que Mendoza retenait prisonniers, et auxquels Cabéça de Vaca rendit la liberté à condition qu'ils vivraient en bonne intelligence avec les Guaranis. Les Guaycurues acceptèrent aussi la paix aux mêmes conditions, et s'engagèrent à pourvoir la ville des vivres dont elle avait besoin. Les messagers envoyés par ce peuple pour traiter avec les Espagnols, se vantaient d'avoir vaincu les Guaranis, les Agaces, les *Guatataes*, les *Naperbes*, les *Magayes* et plusieurs autres nations. Les *Yapernes* se soumirent aussi et offrirent leurs filles comme otages au gouverneur.

Vaca, ayant ainsi mis ordre aux affaires de l'Asuncion, expédia deux autres brigantins avec un renfort d'hommes, et des provisions pour Buénos-Ayres, et chargea *Domingo de Irala*, homme turbulent dont il voulait se défaire, d'aller explorer le cours du Paraguay. Ce dernier partit de cette ville, le 20 novembre, avec trois brigantins portant quatre-vingt-dix Espagnols et des provisions pour trois mois et demi. *Aracare*, capitaine d'un corps de huit cents Indiens du port Piédras, ayant témoigné des intentions hostiles en mettant le feu aux forêts situées sur son passage, quatre naturels convertis offrirent de prendre les devants et de reconnaître le pays, si on leur donnait une escorte de quatre Espagnols. Irala y ayant consenti, ils se rendirent par eau au port de Piedras, avec mille cinq cents Indiens, parcoururent, durant trente jours, une contrée déserte, où ils subsistèrent d'herbes et de racines, et retournèrent ensuite à l'Asuncion, où Aracare fut jugé, condamné et pendu.

Sur ces entrefaites, les quatre brigantins que le gouverneur avait envoyés avec des secours pour ceux qu'il avait expédiés de l'île de Santa-Catalina, revinrent à l'Asuncion. Ils apportaient la triste nouvelle de l'abandon du port de Buénos-Ayres par les colons, dont vingt-cinq étaient partis

pour le Brésil. Ils auraient tous péri par la faim, ou sous les traits des Indiens, s'ils n'eussent été secourus à tems. Cet événement eut lieu vers la fin de l'année 1542, et, le 4 février 1543, la ville de l'Asuncion devint la proie des flammes.

Domingo de Irala avait pénétré jusqu'au pays des Indiens *Cocones*, qui se livraient à l'agriculture; il y avait découvert des traces d'or et d'argent, et l'avait appelé *Provincia de los Reyes*, ou des Rois, parce qu'il y était arrivé le jour de l'Épiphanie. Le gouverneur se décida à faire partir une nouvelle expédition pour ce pays, et envoya Gonzalo de Mendoza, avec trois brigantins, chercher les provisions nécessaires chez les Guaranis. Toutefois, deux Indiens puissants, du voisinage du port Gigny, qui s'étaient révoltés, empêchèrent ceux qui étaient restés fidèles de fournir les vivres dont on avait besoin, et il fallut la présence de Domingo de Irala, avec cent cinquante hommes, pour les réduire à l'obéissance.

Lorsque tout fut prêt pour l'expédition projetée, les officiers du roi, irrités contre Nunez, de ce qu'il avait soustrait les indigènes et les soldats à leur tirannie, conspirèrent contre lui, et persuadèrent à Bernard de Armenta et à son compagnon de faire dresser des plaintes au roi contre le gouverneur par les habitants des côtes. Mais celui-ci, informé de leur perfidie, rappela à l'Asuncion ces deux religieux, et suspendit les officiers du roi de leurs fonctions, jusqu'à ce que sa majesté en eût décidé autrement.

Le gouverneur, ayant mis ordre aux affaires de la colonie, et laissé dans la ville une garnison de deux cents mousquetaires et arbalétriers et six chevaux aux ordres de *Juan de Salazar de Espinosa*, partit, le 8 septembre 1543, avec quatre cents Espagnols, dont deux cents s'embarquèrent sur dix brigantins, et les autres, avec douze chevaux, se rendirent par terre au port de Guaybiaño, sur les frontières du territoire des Guaranis. Douze cents Indiens, parés de plumes, et portant sur le front une plaque de métal poli, le suivaient dans cent vingt canots. Le lendemain, il atteignit le port d'*Itabitan*, où ceux qui avaient fait la route de terre s'embarquèrent sur la flottille, qui, le 12 octobre suivant, arriva au Puerto de la Candélaria, où Juan de Ayolas et quatre-vingts Espagnols avaient été massacrés. Une députation de *Payagoaes* vint proposer à Nunez de lui restituer les objets qu'ils avaient enlevés à Ayolas, pour donner à leurs

compatriotes le tems de se réfugier dans l'intérieur. Ils étaient portés par soixante-six Indiens, et consistaient en plaques de métal, bracelets, couronnes, haches, et en petits vases d'or et d'argent. L'expédition, ayant passé outre, découvrit, après une navigation de huit jours, les traces des Paraguaes, et traversant le pays des *Guaxarapos*, elle arriva, le 25 octobre, au confluent de deux tributaires, dont l'un forme un grand lac, et fut appelé *Rio-Négro*, ou Rivière-Noire. Le gouverneur remonta l'*Iguatu*, ou bonne eau, passa, près d'un autre lac, et visita successivement les villes des *Xacociès*, des *Yaquessès*, et des *Clanessès*, qui ne lui témoignèrent que des intentions pacifiques. Il s'avança de là jusqu'au Puerto de los Réyès, dont les habitants l'accueillirent avec joie. Il y établit un camp, éleva une chapelle, y dressa une croix, et prit possession du pays. Ne voulant pas alarmer les Guaxarapos par la présence d'une flotte si formidable, il en laissa la moitié en cet endroit, sous le commandement de Gonzalo de Mendoza, qui y était arrivé le lendemain, après avoir eu avec ces Indiens un engagement assez vif, dans lequel cinq Espagnols avaient succombé.

Le gouverneur ayant appris qu'il existait à la distance de cinq journées par terre, et de huit par eau, une tribu d'Indiens agriculteurs, apelée *Xaraiès*, qui possédaient de l'or et de l'argent, y envoya *Hector de Acuña* et *Antonio Corréa*, ses interprètes, avec dix ou douze indigènes. Le récit que ceux-ci lui firent, à leur retour, de l'accueil amical qu'ils avaient reçu de ce peuple, détermina Nunez à lui aller rendre visite. Il commit à cent Espagnols et à deux cents Indiens, aux ordres de Juan Roméro, la garde des brigantins, et partit avec trois cents mousquetaires et arbalétriers pour le pays des Xaraiès. Toutefois, après cinq jours de marche à travers des bois épais, il arriva sur le bord d'une rivière, où il fut informé que le pays qu'il cherchait était à seize journées plus loin. N'ayant pas assez de provisions pour un si long voyage, il retourna à Los Réyès, où il apprit de Roméro que les naturels des environs avaient formé une ligue avec les *Guaxarapos* pour s'emparer du navire, et massacrer les Espagnols. Les chefs, néanmoins, protestèrent de leur fidélité; mais lorsque Nunez, voyant qu'il ne lui restait que pour douze jours de vivres, leur demanda de lui en fournir, ils répondirent qu'ils n'en avaient point. Ils lui dirent cependant que les *Arrianicociès*, qui

habitaient à neuf lieues de là, en avaient en abondance, et qu'ils seraient bien aises de leur en fournir en échange de marchandises espagnoles. En conséquence, le gouverneur y envoya Gonzalo de Mendoza, avec cent vingt Espagnols et soixante archers indiens. Les Arrianicociès refusèrent de leur fournir les provisions qu'ils demandaient, et s'enfuirent dans les bois, pour s'y mettre sous la protection des Guaxarapos et des Guatos.

Voyage du capitaine Hernando de Ribéra, en 1544. Le gouverneur, ayant appris qu'en remontant l'Iguatu il y avait des peuples nombreux et riches, donna ordre à Ribéra d'y aller, et de tâcher de les gagner par des présents. Ce capitaine partit, le 21 décembre, du port des Rois, sur le brigantin Golondrino, avec cinquante-deux hommes choisis, et remonta cette rivière pendant six jours, jusqu'à la jonction de Yacarcati et le Yayva, dont elle est formée, et s'avançant sur cette dernière pendant dix-sept jours, il se rendit ensuite par terre chez les Pérobacaès, d'où il passa chez les Xarayès, et entra dans une bourgade d'environ mille cabanes. Ayant reçu du grand chef *Camíre* des renseignements sur d'autres peuplades dans l'intérieur du pays, il laissa son brigantin sous la garde de douze hommes, et après trois jours de marche, il arriva chez les Indiens *Urtuesès*, peuple agricole ainsi que les Xarayès. De là il parcourut un pays très-peuplé, et se dirigeant toujours à l'ouest, il se trouva enfin vers le 15e dégré de lat. Il raconta que, pendant son séjour chez les Urtuesès et les Aburunes les chefs de quelques autres nations y vinrent, et lui offrirent des plumes semblables à celles dont s'ornaient les Péruviens; et des plaques d'un métal qu'ils appelaient *chafalonia*. Les chefs ajoutèrent qu'à dix journées de là, à l'ouest et au nord-ouest, il y avait de grandes peuplades de femmes guerrières et formidables, qui leur fesaient souvent la guerre, ainsi qu'à une petite nation d'Indiens voisins, dont cependant elles recevaient les hommes, en certains tems, et leur renvoyaient les enfants mâles nés de ces unions; qu'à côté de leurs habitations, situées derrière les montagnes Santa-Martha, il y avait un grand lac appelé la *Maison-du-Soleil*, et plus avant, de grandes peuplades de nègres, qui avaient la barbe pointue, à la manière des Mores; et d'autres habitants dont les maisons étaient de terre, et qui se servaient de grandes brebis pour porter des fardeaux et défricher la terre; enfin qu'au-delà, on avait vu des hommes

blancs, avec de la barbe, vêtus et conduisant des animaux; que de l'autre côté des montagnes on avait vu de grands bâtiments qui naviguaient dans l'eau salée (1).

Le 24 janvier 1544, *Francisco de Ribéra* revint au port des Rois. Il était allé à la recherche de la contrée de Xarayès, avec six Espagnols et onze Guaranis, avait pénétré l'espace de soixante-dix lieues à l'ouest, jusqu'au rocher de Tupuaguazu, où tous ses hommes avaient été blessés dans une rencontre avec les *Turapecociès* (2). Il rapporta avoir marché, pendant vingt-un jours, à partir de l'endroit où le gouverneur s'était arrêté, à travers un pays tellement couvert de bois, qu'il fut plusieurs jours sans avancer plus d'une lieue. Il dit que ce pays abondait en antas, en daims, en cochons, en volaille, en miel, en maïs et en fruits sauvages; que les habitants vivaient dans des cabanes faites avec du bois et de la paille, et portaient des ornements d'or et d'argent aux oreilles et à la lèvre inférieure.

Les dépôts formés par les débordements de la rivière incommodaient beaucoup les Espagnols de los Réyès, qui furent presque tous attaqués de la fièvre. Les Socorines et les Xaquessès, informés de leur état, se réunirent aux Guaxaropos. Leur premier acte d'hostilité fut de tuer et de dévorer cinq jeunes soldats et quelques Guaranis convertis, qui étaient allés à la pêche. Dans d'autres excursions, ils tuèrent encore cinquante-huit de ces derniers. Dans cette conjoncture, le gouverneur crut devoir retourner à la ville de l'Asuncion, où le capitaine Salazar avait rassemblé plus de vingt mille Indiens, avec un grand nombre de canots, pour attaquer les Agacès à la fois par terre et par mer, lorsqu'il apprit qu'ils avaient cessé les hostilités.

Cependant, les officiers du roi, toujours irrités contre le gouverneur, formèrent de nouveau le complot de le déposer. Après avoir adroitement insinué aux Espagnols qu'il avait laissés dans la ville, qu'il se proposait de les dépouiller de leurs terres pour les donner aux malades qu'il venait de ramener de son expédition, ils pénétrèrent de vive force dans sa maison, l'arrêtèrent dans son lit, où il était retenu

(1) *Relation de Hernando de Ribéra*. Pièces pour servir de preuves à l'Histoire du Paraguay. *Charlevoix*, tom. I.

(2) On apprit ensuite qu'ils témoignaient de l'amitié à tous ceux qui passaient dans leur pays, excepté aux Guaranis, qui y avaient autrefois commis de grands ravages.

par une indisposition, s'emparèrent de tous ses biens, et nommèrent gouverneur Domingo de Irala, chef principal de la conspiration. Ce dernier proposa une autre expédition au pays parcouru par Alvar Nunez, où il espérait trouver de l'or et de l'argent pour envoyer au roi; mais ses gens s'y étant refusés, il fut obligé d'y renoncer. Il se forma aussitôt deux partis, dont l'un demandait énergiquement la mise en liberté du gouverneur. Les soldats, profitant du désordre, livrèrent au pillage plusieurs villes indiennes, et contraignirent une foule d'Indiens convertis à gagner les montagnes. Cinquante ou soixante Espagnols, ne pouvant supporter l'insolence du parti dominant, se retirèrent au Brésil.

1544. Les rebelles embarquèrent Nunez, Salazar et Pédro de Estopinan sur un des brigantins, qu'ils firent partir pendant la nuit. L'inspecteur *Cabréra* et le sous-trésorier *Garcivanégas*, ses deux principaux accusateurs, partirent avec lui pour l'Espagne. Pendant la traversée, ils essuyèrent un orage qui dura quatre jours. Ces agents, le regardant comme un jugement du ciel, détachèrent les chaînes du gouverneur, embrassèrent ses pieds, reconnurent son innocence, et confessèrent leurs torts. Toutefois, à leur arrivée en Espagne, ils se rendirent en toute hâte à la cour, et produisirent leurs charges contre lui. Mais Nunez y eut à peine paru, qu'ils se retirèrent, sous prétexte d'aller voir leurs familles. Le premier devint fou à Loxa et tua sa femme; le second mourut subitement. Néanmoins, Nunez ne fut déchargé qu'au bout de huit ans, et on ne crut pas devoir le laisser retourner à la Plata, de crainte que sa présence n'y occasionât de nouveaux troubles. Le roi lui accorda une pension de 2,000 écus d'or, et il mourut dans un âge avancé à Séville, où il occupait une place dans l'audience royale (1).

1547. Don *Juan de Sanabria*, riche particulier, fut nommé par l'empereur, gouverneur, capitaine général et alguazil major de Rio de la Plata, avec tous les titres et pouvoirs qu'avait eus don Pédro de Mendoza, ainsi que les honoraires attachés à sa charge. Il offrait d'y conduire une centaine de familles (*casados*), à ses frais, deux cent cinquante

(1) *In senatu hispalensi integrá famá consenuit.* (*Del Techo.*) Voyez *Gomara*, cap. 89; *Herréra*, déc. VII, lib. II, et lib. IV, cap. 13, 14, 15 et 16.

soldats, et de former un établissement à l'entrée de la rivière de San-Francisco, entre l'île de Cananée et celle de Santa-Catalina, et un second à l'embouchure du Rio de la Plata; d'embarquer les matériaux nécessaires à la construction de brigantins destinés à la navigation du fleuve, et de fournir aux Espagnols des marchandises pour entretenir le commerce avec les naturels du pays. Ses offres furent acceptées à condition qu'il y transporterait aussi mille quintaux de fer, cent d'acier, des artisans, des vivres pour la subsistance des colons jusqu'à la première récolte, et six chapelles complètes pour autant de prêtres.

L'empereur lui enjoignit, 1°. de ne pas souffrir plus d'un régidor dans le lieu de sa résidence; 2°. de ne pas laisser les alguazils ordinaires percevoir plus de cinq pour cent; 3°. de mettre un terme au commerce des Portugais du Brésil avec le Paraguay; 4°. de ne rien exiger des religieux pour leur passage, et de tirer 300 ducats de la caisse royale pour leurs offices. Sanabria mourut à Séville, après avoir terminé tous les préparatifs de son voyage. Le fils, qui accepta le traité passé par son père, fit naufrage à l'embouchure de la Plata, et périt avec les équipages des deux navires qu'il avait emmenés. Quelques soldats et marins échappèrent seuls à la mort et se rendirent à l'Asuncion (1).

Domingo Iraia, s'étant emparé de l'autorité, crut devoir se rendre agréable au roi et au conseil par de nouvelles découvertes géographiques. Dans cette intention, il résolut de pénétrer dans le pays des *Mayus*, situé à l'ouest du Paraguay, dont le capitaine Chavès avait fait un rapport favorable; mais les officiers du roi étaient opposés à ce projet, et lui recommandaient de ne pas quitter l'Asuncion avant d'avoir reçu d'Espagne sa commission de gouverneur de ces provinces. Les Indiens profitèrent de la confusion pour attaquer les Espagnols, mais ils furent bientôt repoussés. Toutefois ceux-ci craignaient de voir renouveler les hostilités, et Irala imagina, pour les obliger à le suivre, d'emporter avec lui toutes les armes et les munitions. Il envoya *Nuflo de Chavès* et *Lescano*, directeur des vivres, avec quarante hommes pour explorer la route, et, ayant chargé don Francisco de Mendoza du gouvernement pendant son absence (1548), il embarqua à l'Asuncion trois cents Espa-

(1) *Herréra*, déc. VIII, lib. V, cap. 2.

gnols sur quatre brigantins, et trois milles cinq cents Indiens dans des pirogues, et alla rejoindre Chavès, qui l'attendait sur le bord de la rivière des Itatines avec des provisions. Il remonta ensuite le Paraguay jusqu'au port des Rois, et de là il continua sa route jusqu'au pays des Xarayès, qui lui fournirent des vivres et des guides. Cet accueil le détermina à leur confier la garde de ses navires. Il quitta alors la rivière, se dirigea vers le nord-ouest, et rencontra des Indiens qui lui dirent qu'il trouverait beaucoup d'or et d'argent chez les nations qui habitent les bords du lac del Dorado, et que les *Sembécosis*, qui résidaient à l'ouest, en possédaient aussi des mines très-abondantes. Irala prit donc cette direction, et, après plusieurs jours de marche, il arriva au *Guapay*, affluent du *Mamore*, ou *Rio de la Madéra*, qui se décharge dans le Maranon. De là il passa au pays des Sembécosis, situé au pied des Cordillières, où il obtint des renseignements sur les divisions des Espagnols du Pérou. Décidé à ne pas laisser échapper cette occasion de faire sa cour à l'empereur, il députa de Chavès auprès du président de La Gasca pour lui offrir des secours. Celui-ci les accepta et nomma *don Diégo Centéno* gouverneur du Paraguay en son absence. Cependant ses soldats, las d'attendre le retour de ses envoyés, le pressaient de les conduire au Pérou. Il s'y refusa, parce qu'il n'en avait pas la permission de La Gasca. Toutefois ses gens devenant de jour en jour plus insubordonnés, il se décida à retourner chez les Xarayès. Il y embarqua son monde sur les navires, et rentra à la Conception trois ans après son départ.

Les colons, n'ayant reçu aucune nouvelle de lui pendant cet intervalle, croyaient qu'il avait éprouvé le même sort que Juan de Ayolas, et les amis de Mendoza lui conseillaient de procéder à l'élection d'un nouveau gouverneur, le flattant d'être lui-même choisi, et, par son crédit, d'obtenir l'approbation de l'empereur. Il suivit ce conseil, et fut fort surpris de voir *don Diégo de Abreu* proclamé gouverneur au premier tour de scrutin. Cédant aux insinuations des mêmes personnes, il déclara l'élection nulle, et reprit l'exercice de ses fonctions. Il conçut alors le projet de se rendre maître de la personne d'Abreu; mais ce dernier, informé de son dessein, l'arrêta lui-même et le fit décapiter avec tous ceux qui se trouvaient chez lui. Don Francisco de Mendoza était proche parent de don Pédro, et avait été majordome de Ferdinand d'Autriche, frère de l'empereur Charles V. Arrivé

sur l'échafaud, il déclara que, peu de tems avant son départ d'Espagne, il avait tué sa première femme et son chapelain dans un excès de jalousie.

Le nouveau gouverneur expédia une caravelle pour l'Espagne, afin de demander l'approbation de l'empereur. Mais ce navire s'étant brisé sur un écueil, le messager don *Alfonso de Riquelme* retourna, avec l'équipage, à l'Asuncion, vers la fin de l'année 1549, et ne fut pas peu surpris d'y retrouver Domingo de Irala, dont il était chargé de prouver la mort. Celui-ci fut proclamé gouverneur par tous les habitants, et don Diégo de Abreu se retira avec ses partisans dans les montagnes, où ils furent protégés par les Indiens. Peu après, le gouverneur reçut un surcroît de forces par le retour des soldats de Chavès, qui, dans cette longue et pénible marche, n'avait pas perdu un seul homme, et s'était recruté de quarante Espagnols de plus. Cet officier, gendre de Mendoza, insista sur la punition des meurtriers de son beau-père. En conséquence, Irala envoya vingt soldats pour prendre Abreu vivant ou mort. Ceux-ci l'ayant découvert sur la cime d'une montagne, dans une cabane entourée d'arbres, où il s'était réfugié avec quatre ou cinq Espagnols, firent feu sur lui et le tuèrent.

1550 à 1555. Sur ces entrefaites, don Diégo de Centéno, qui joua un si grand rôle dans les troubles du Pérou, et qui résidait alors dans la province de Charcas, se disposait à aller prendre possession de son gouvernement, lequel s'étendait sud-est et ouest, entre les 14° et 27° de latitude australe, et confinait d'un côté aux provinces de Cuzco et de Charcas, et de l'autre au Brésil. La Gasca lui avait transmis les instructions les plus sages sur la conduite qu'il avait à tenir dans son gouvernement. Il lui défendait d'y conduire aucun de ceux qui avaient pris part à la révolte de Gonzalo Pizarro, et l'engageait à gagner les Indiens par la voie de la douceur, à les réunir dans des bourgades, à n'accorder des terres qu'aux personnes d'une conduite irréprochable, à former des établissements solides à des distances rapprochées les unes des autres, et surtout à y maintenir la plus stricte discipline. Malheureusement Centéno mourut avant d'arriver dans son gouvernement.

Irala, n'ayant plus de rival à craindre du côté du Pérou, s'occupa de former des établissements. Il envoya le capitaine *Juan Roméro*, avec cent hommes à bord de deux brigantins, pour choisir un port où les navires venant d'Espagne pussent

aborder facilement. Roméro s'arrêta au confluent de la rivière de San-Juan et de la Plata, et y procéda à la fondation d'une ville, sous le nom de *San-Juan*, que les Indiens le forcèrent d'abandonner.

Herréra dit que, dans la seconde expédition sur le Rio de Parana, il exerça de grandes cruautés contre les Indiens et les Espagnols; qu'il condamna onze ou douze vieilles femmes à être pendues, sous prétexte qu'elles avaient excité les naturels à la révolte; et qu'il fit étrangler le capitaine *Camargo, procurador de los Conquistadores,* parce qu'il l'avait invité à partager le territoire entre les Espagnols, pour que ceux-ci pussent protéger plus efficacement les Indiens (1).

Fondation de San-Miguel del Tucuman (2) (*Tucumanium, S. Michaelis Fanum ad Tucmas*), *en* 1664, *par D. Diégo de Villaréal* (lat. 26° 49′ sud). *Don Juan Nunez de Prado*, nommé gouverneur du Tucuman, par le président de La Gasca, mena avec lui les pères *Alonso Truéno* et *Gaspar de Caravaca*, pour convertir les naturels du pays. Voulant s'y assûrer un accès facile, il fonda, en 1549, la ville de *San-Miguel*, dans la vallée de Calchaqui; mais elle ne subsista pas long-tems, ayant été transférée, en 1564, à vingt-huit lieues au nord-ouest de Santiago, sur un petit affluent du Rio-Dulce, dans une belle situation nommée *Québrada de Calchaqui*, par don Diégo de Villaroel, neveu du gouverneur. De cette vallée, le gouverneur passa dans les plaines où il fit planter des croix, avec le droit d'asile. Les Indiens en élevèrent ensuite dans tous leurs villages. Quelque tems après, Francisco de Villagran, qui conduisait des troupes du Pérou au Chili, passa par le Tucuman, et, prétendant que cette province dépendait de ce dernier pays, il attaqua et défit Prado, le fit prisonnier, et lui rendit la liberté à condition qu'il reconnaîtrait l'autorité du gouverneur du Chili. Toutes les maisons d'une rue furent détruites par une inondation en 1680; ce qui détermina le gouverneur D. Fernando de Mendoza Mate de Lima à transporter cette ville, en 1685, à douze lieues de l'endroit qu'elle occupait auparavant. On établit à Tucuman un évêché le 10 mai 1670. Avant la révolution, cette ville avait un collége et douze couvents.

---

(1) *Herréra*, déc. VII, lib. X, cap. 14 et 15.

(2) De *Tucumanhao*, nom du célèbre cacique Calchaqui.

Fondation de la ville d'Ontibéros, nommée ensuite la Guayra. Les Guaranis qui occupaient le pays voisin du Grand-Saut de Parana, demandèrent des secours au gouverneur contre les *Tapez*, habitants des frontières du Brésil, qui, soutenus par les Portugais, fesaient de fréquentes irruptions sur leur territoire. Irala se mit à la tête d'un corps d'Espagnols et d'Indiens, marcha contre eux, les défit et les força à cesser leurs hostilités. Le gouverneur, jugeant qu'il serait avantageux de fonder une ville sur ces frontières, pour les garantir de nouvelles attaques, et ouvrir en même tems une communication plus facile avec la mer, envoya, à son retour à l'Asuncion, en 1554, *Garcia Rodriguez de Bergara*, avec soixante hommes, pour faire choix d'un emplacement favorable. Bergara jeta les fondements de la ville d'*Ontibéros* (1), sur la rive droite de la Parana, à *Puéblo* de Canideyù, à une lieue au-dessus du Grand-Saut.

Vers le même tems, Irala reçut du Conseil des Indes l'ordre de différer la formation de nouveaux établissements parmi les indigènes. L'ayant publié, il fit partir pour l'Espagne le régidor don *Pédro de Molina* pour appuyer ses intérêts. Il opéra ensuite le partage des terres, et croyant son autorité bien affermie, concéda des terres à des Portugais et à d'autres étrangers, en opposition aux ordres de l'empereur. Il fit ensuite exécuter deux règlements qui entravaient le commerce des Espagnols avec les Indiens. Ces derniers se soulevèrent, et de Chavès, envoyé pour les châtier, les força facilement à la soumission.

Une expédition, composée de trois navires, ayant à bord l'évêque *Pédro de la Torre*, des hommes, des armes et des munitions, arriva d'Espagne, en 1555, sous la conduite de *Martin de Urua*, procureur de la province, et porteur des cédules royales qui continuaient à Irala l'exercice de son autorité, et lui permettaient de disposer des *comendadores* en faveur de ceux qui avaient contribué à l'établissement de la colonie.

---

(1) Elle fut ainsi appelée d'une ville d'Espagne, dont Vergara était natif; mais ce nom fut bientôt changé en celui de *Guayra*, nom de la province où elle était située. Trois ans après sa fondation, les habitants furent transportés, par Ruiz Diaz Melgaréjo, à la ville nommée *Ciudad-Real*, trois lieues plus haut, au confluent de la petite rivière Péquéri, et on donna quarante mille Indiens aux habitants. (*Charlevoix*, Histoire du Paraguay, lib. II, p. 123.)

En 1557, le gouverneur Martinès fit partir Nuflo de Chavès avec deux cent cinquante soldats et trois mille cinq cents Indiens, pour aller former un établissement chez les Xarayès. De Chavès ne trouvant pas d'emplacement favorable, marcha vers l'ouest, et arriva sur le territoire des *Chiquitos* (1), qui se présentèrent pour lui en disputer le passage. Il prit une autre route, et les rencontra de nouveau embusqués derrière une forte palissade, environnée de tranchées hérissées de pointes de bois fort dur. Ils étaient armés de flèches, de dards et de piques. Après avoir soutenu l'attaque avec courage, ils prirent enfin la fuite. La perte des Espagnols et des Indiens amis fut considérable; car tous ceux qui avaient été blessés, même légèrement, moururent au bout de quelques jours. De Chavès revint alors chez les Xarayès, d'où quatre-vingts Espagnols et deux mille Indiens retournèrent à l'Asuncion.

Sur ces entrefaites, Irala fut attaqué d'une fièvre, dont il mourut, après avoir nommé son gendre, Francisco Ortiz de Vergara, lieutenant-général et commandant de la province, jusqu'à ce que l'empereur eût pourvu à son remplacement.

Vergara, jaloux d'exécuter les projets de son beau-père, ordonna à de Chavès de former un établissement chez les Xarayès. Mais celui-ci, résolu d'aller tenter fortune ailleurs, partit avec cinquante ou soixante Espagnols (2) qui lui restaient, et un bon nombre d'Indiens, et pénétra jusqu'aux plaines de Tamaguasis, où il rencontra le capitaine *Andrès Manso*, qui s'y était rendu du Pérou, par ordre du vice-roi, pour conquérir le pays et y former des colonies. Ces deux officiers soumirent leurs prétentions réciproques sur le pays au vice-roi, qui chargea son propre fils, don Garcia de Mendoza, du gouvernement de Moxos, et nomma Nuño de Chavès son lieutenant gouverneur. Celui-ci y bâtit, en 1557, à l'est de Chuquisaca, au pied des montagnes, et sur les bords d'un joli ruisseau, le Sirao (latitude 17° 25′), la ville de *Santa-Cruz de la Sierra* (3). (*Fanum S. Crucis ad montes.*)

---

(1) Ou petits hommes. Ils furent ainsi nommés à cause de l'exiguité de leurs cabanes.

(2) Herréra dit cinquante, et d'autres soixante.

(3) Il l'appela ainsi du village de Santa-Cruz, situé près de Truxillo, où il avait été élevé. Soixante mille Indiens, la plupart

Vergara apaisa, en 1560, une insurrection des Guaranis, et partit peu après pour le Pérou, afin d'obtenir des pouvoirs du vice-roi. Il mena avec lui des forces considérables, et fut accompagné de l'évêque Cacérès, de quatorze prêtres, et de Chavès, qui était venu à l'Asuncion chercher sa femme et ses enfants. Ce dernier étant arrivé dans le pays des *Itatines*, persuada à trois mille individus de cette peuplade de le suivre et de s'établir dans sa province, où, leur dit-il, le gouverneur de la Plata n'avait aucune autorité. Il chercha à dissuader Vergara de continuer sa marche, et il résulta de leurs querelles une grande confusion à laquelle vinrent se joindre la disette et la maladie.

Le marquis de Cañète, voulant assûrer la possession de la province de *Chaco* (1) à la couronne de Castille, y envoya, en 1556, le capitaine *Andrés Manso*, qui s'était distingué dans la guerre du Pérou. Il s'avança sans obstacle jusqu'aux plaines situées entre le Pilcomayo et la rivière Rouge, où il jeta les fondements d'une ville. Toutefois, ayant négligé de poser des sentinelles à l'entrée de son camp, les Chiriguanas y pénétrèrent pendant la nuit, et massacrèrent le capitaine et tous ses gens qui étaient plongés dans le som-

---

de la nation de Moxos, y furent réunis. Mais les attaques fréquentes des Indiens ennemis déterminèrent les habitants à chercher un autre lieu, pour s'y établir. Les uns insistaient pour la ville de Santiago del Puerto; les autres pour celle de *San-Lorenzo el Réal de la Frontéra*. (*Urbs S. Laurentii.*), fondée, en 1594, par le capitaine Lorenzo Suarez de Figuéroa, dans une plaine près des sources du Pirao. En 1597, les habitants furent transportés à la ville actuelle, située sur les bords de Guapay, à cinquante lieues plus au nord que l'ancienne. Elle est à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix lieues à l'est de la ville de la Plata. Don Ulloa remarque qu'elle n'a rien qui la rende digne du titre de cité dont elle jouit.

Elle fut érigée en siége épiscopal par une bulle du 6 juillet 1605. L'évêque fesait sa résidence ordinaire dans la ville de Misque Pocona, située dans une vallée à quatre-vingts lieues de distance.

Voyez *Herréra*, déc. VII, lib. V, cap. 2, et *Fernandès*, chap. 3, §. 1, et l'article *Pérou*.

(1) En langue quichoa, *chacu*, qui signifie beaucoup.
La etymologia de este nombre chacu, que los Españoles han corrompido en Chaco, indica la multitud de las naciones, que pueblan esta region. Lozano, Parrajo primero.

meil. Après ce funeste événement, ces plaines reçurent le nom de *Llanos de Manso* (1).

Fondation de Ciudad-Réal, en 1557, sur le Rio-Péquiri, à trois lieues du Parana, en Paraguay, par Ruiz Diaz Melgaréjo (2).

Voyage du capitaine Juan Ladrilléros, en 1557 (3). Don Garcia Hurtado de Mendoza, gouverneur du Chili, ayant résolu de faire reconnaître la côte orientale de ce pays jusqu'au détroit de Magallanès, équippa à cet effet les deux navires *le San-Luis* et *le San-Sebastian*, dont il confia le commandement à Juan Ladrilléros. Cet officier partit du port de Valdivia, au mois de novembre 1557, avec les pilotes *Hernan Gallégo* et *Pédro Gallégo*, et prenant la route qu'avait suivie Ulloa en 1552, il s'engagea dans des canaux et des golfes dont il ne put sortir que lorsque ses provisions furent presque entièrement épuisées. Les équipages lui demandèrent de retourner au Chili, mais le voyant décidé à continuer sa route, ils formèrent le projet de lui retirer le commandement. Toutefois, le complot ayant été découvert, Ladrilléros fit pendre le plus coupable, et tout rentra dans l'ordre. Peu après, il s'éleva une tempête qui sépara les deux navires, et l'un d'eux retourna à Valdivia, après avoir perdu la majeure partie de son équipage. Ladrilléros poursuivit avec l'autre la reconnaissance des côtes. Il entra dans le détroit, et alla jeter l'ancre dans un port, qu'il appela *Nuestra-Señora de los Rémédios*, et où le froid le retint durant le mois de juillet 1558. Il poussa ensuite jusqu'à l'entrée orientale du détroit, ou à la mer du Nord, qu'il trouva agitée par une furieuse tempête. Il rebroussa chemin, et ne ramena au Chili qu'un seul marin et un noir, des soixante-dix qu'il avait en partant, les autres ayant succombé au froid et à la famine (4).

---

(1) *Lozano*, part. I, §. 18.

(2) Détruite par les Indiens, et réunie en 1630 à la ville del Espiritu Santo.

(3) Herréra place ce voyage en 1556. Il dit seulement que cet officier fut envoyé par le marquis de Cañète pour explorer le détroit; qu'il le parcourut de la mer du Sud à celle du Nord, et qu'une tempête le contraignit à revenir sur ses pas. Des auteurs disent que ce voyage fut exécuté en 1557, et Figuéroa, en 1558.

(4) *Herréra*, déc. V, lib. X, cap. 7; *Figuéroa, Hechos de don Garcia Hurtado*, lib. III; *Solorzano*, lib. I, cap. 8.

Fondation de la ville de Mendoza (1), *en* 1559, *par don Garcia Hurtado de Mendoza.* A la distance d'environ seize milles de la chaîne basse (*Paramillo*) de la Cordillière des Andes, et de trente de la rivière de Mendoza.

Fondation de la ville de Santiago del Estéro (*Fanum S. Jacobi ad Flumen*), *en* 1562 (2). Don Francisco de Aguirre, envoyé au Tucuman, par don Pédro de Valvidia, en qualité de son lieutenant-général, fonda, sur la rive occidentale du Rio-Dulcé, dans un endroit où il forme une espèce de lac, la ville de *Santiago del Estéro* (3).

Fondation de Nuestra-Señora de Talavéra de Madrid ou d'Estéco (*Talabriga-Nova*), *en* 1567. Cette ville fut fondée, suivant le père Lozano, dans un lieu appelé *Estéco*, par don *Diégo de Hérédia*, qui avait usurpé le gouvernement de Tucuman. Le père del Techo dit qu'elle fut bâtie par ordre de Francisco Aguirre, et, par conséquent, antérieurement à cette époque. Charlevoix croit concilier ces deux autorités en supposant que ce dernier avait fait construire un fort en cet endroit, et que l'autre y établit ensuite la ville (4).

Expédition et mort de don Juan Ortiz de Zarate. Cet officier, qui s'était embarqué pour l'Espagne, en 1566, afin de demander la confirmation de sa nomination de gouverneur,

---

(1) Coléti dit que cette ville fut fondée en 1593. Elle est située dans une plaine élevée de quatre mille quatre cent vingt-sept pieds anglais au-dessus de la mer. La population actuelle est d'environ vingt mille habitants, dont la principale occupation est la culture de la vigne.

(2) Coléti dit quo cette ville fut fondée par Nuñez de Prado, en 1549.

(3) Cette ville eut un siége épiscopal depuis sa fondation jusqu'en 1690, qu'il fut transféré à Cordova. Elle est située par 27° 54' de lat. S., à cent soixante lieues S. de la ville de la Plata, et avait autrefois trois couvents et un collége de jésuites.

(4) *Lozano dit par.* I, §. 18, *el tirano Diégo de Heredia fundo el año de* 1567, *la Ciudad de Talavera de Madrid, alias Estéco.*

Cette ville, située dans une belle plaine sur le bord du Salado, à quarante lieues N.-O. de Santiago del Estéro, devint bientôt populeuse et commerçante. Un tremblement de terre la détruisit de fond en comble. La terre s'ouvrit, et, en un instant, tout le pays environnant fut inondé. Il ne resta debout dans la ville que la potence, qui semblait, dit Alcédo, rappeler aux habitants le châtiment que leurs vices méritaient. Une partie de la population se retira à Santa-Fé et à Santiago, et l'autre fut massacrée par les Indiens. Cette ville ne subsiste plus.

fut rencontré, dans la traversée de Nombre de Dios à Carthagène, par un corsaire français, qui lui enleva 80,000 pièces d'or. Toutefois, étant arrivé à sa destination, il fut confirmé dans sa charge, et repartit pour la Plata avec trois navires et deux barques ayant à bord nombre de personnes des deux sexes, qu'il débarqua à Santa-Catalina, où elles éprouvèrent une affreuse disette pendant plusieurs semaines. Zarate, qui les y avait laissées pour aller chercher des provisions à Ybiaca, revint peu après, les prit à son bord, et remit à la voile pour la Plata. Comme il approchait de San-Gabriel, deux des navires furent jetés à la côte, mais les équipages furent sauvés. Le territoire voisin était habité par les Charruas. Zarate ayant arrêté le neveu d'un des chefs, fut attaqué par cette peuplade errante, et par un corps de frondeurs, et contraint de gagner l'île de San-Gabriel, où son monde serait mort de faim, s'il n'eût été secouru par Melgaréjo, qui se trouvait encore à San-Vicenté, et ensuite par Juan de Garay. Le reste de l'expédition remonta la Plata, et Zarate mourut peu de tems après son arrivée à l'endroit de sa destination.

Juan Alonzo de Véra y Zarate nommé pour lui succéder, se rendit en Espagne pour solliciter la confirmation de cette nomination, et laissa en qualité de son lieutenant, à l'Asuncion, Félipe de Cacérès, auquel il ordonna d'y reconduire le reste de la malheureuse expédition de Vergara. Le 18 juillet 1569, le roi Philippe II accorda à Zarate le droit de conquérir et peupler les provinces de la Plata, comme une rémunération pour les services rendus par son aïeul Juan Ortiz de Zarate.

Il éprouva à Santa-Cruz la même disette de vivres que pendant le voyage, et il y mourut un grand nombre d'Indiens. Il éclata vers le même tems une révolte parmi les naturels du pays jusqu'au-delà du Guapay. Chavès marcha contre eux avec cinquante Espagnols, et donna en partant à son lieutenant Fernando de Salazar l'ordre de désarmer le gouverneur de Rio de la Plata, et ceux qui l'accompagnaient. Toutefois, celui-ci s'étant plaint à l'audience royale de la Plata, Salazar fut obligé de lui laisser continuer son voyage au Pérou.

Vergara, à son arrivée à Chuquisaca, vit dresser contre lui un acte d'accusation contenant une centaine de chefs. La cour renvoya l'affaire au président de l'audience de Lima. Vergara s'y étant présenté, fut embarqué pour l'Es-

pagne, afin de répondre de sa conduite devant le Conseil des Indes.

Mort de Chavès. Chavès se trouvant à Santa-Cruz de la Sierra lorsque les Espagnols et les Indiens de l'expédition, accompagnés de l'évêque et du lieutenant-général, y passèrent pour retourner au Paraguay, leur fit un bon accueil pour tâcher de gagner les soldats, et les escorta jusqu'en un endroit où les Indiens Itatines s'étaient arrêtés sans le consentement des Espagnols. De Chavès, les voyant mal disposés, s'écarta un peu du gros de la troupe, avec une douzaine de soldats, pour ôter toute défiance, ou mieux découvrir leurs desseins. Étant arrivé, après une marche pénible, à un village, il entra dans une cabane, et tandis qu'il était étendu sur un hamac pour prendre un peu de repos, il fut frappé à la tête d'un coup de massue, dont il mourut. Tous ses soldats furent aussi massacrés, à l'exception d'un trompette, qui parvint à se sauver, et alla avertir don Diégo de Mendoza de cet événement (1).

Cacérès continua alors sa marche jusqu'à la rivière du Paraguay. Dans le trajet à travers le pays des Itatines, il eut à soutenir une attaque vive et concertée de ce peuple formidable; mais, animés par l'évêque, les ecclésiastiques et les religieux, les Espagnols les mirent en fuite. Toutefois, les Indiens ne cessèrent de les harceler jusqu'à cinquante lieues de l'Asuncion, où Cacérès rentra au commencement de l'année 1569.

Le premier soin de Cacérès fut de réunir le Conseil pour lui montrer sa commission de lieutenant-général de la province. Il fut reçu en cette qualité sans opposition. Vers le commencement de l'année suivante, il embarqua cent cinquante hommes sur des brigantins, et descendit le fleuve jusqu'à la mer, pour chercher les secours que le gouverneur lui avait promis; mais il ne rencontra aucun navire. A son retour à l'Asuncion, il trouva deux partis en présence. L'un, formé des ecclésiastiques, se rangea de son côté, et l'autre, composé des officiers, se déclara pour l'évêque. Ces démêlés duraient déjà depuis quelque tems, lorsque le gouverneur

(1) Tel est le récit que fait Charlevoix de la mort de Chavès. D'autres écrivains disent qu'il marcha contre les Indiens pour les châtier, et que, pendant qu'il haranguait les chefs, il fut tué par un d'entre eux. Il paraît qu'il avait chassé les Indiens comme des bêtes fauves, pour les envoyer vendre au Pérou.

arrêta l'évêque dans l'église, le fit garder chez lui comme prisonnier, trancha la tête à Pédro de Esquivel, gentilhomme de Séville, et jeta dans les fers le proviseur de l'évêché, don *Alonzo de Ségovia.* Cette conduite indisposa contre lui le clergé, qui, s'étant saisi de sa personne au nom de l'Inquisition, l'embarqua pour l'Espagne. L'évêque partit avec lui pour l'accuser devant la cour; mais il mourut à San-Vicente, d'où le navire mit à la voile sous la conduite de Melgaréjo, et le gouverneur ne revint plus au Paraguay.

Fondation des villes de Santa-Fé de la Véra-Cruz (*Fanum S. Fidei ad Salsum*), *et de Cordova, dans le Tucuman, en* 1573. Après le départ de l'évêque et de Cacérès, le lieutenant du roi, don Martin Suarez de Tolédo, que le gouverneur avait suspendu de ses fonctions, les reprit, contre le gré du Conseil. *Juan de Garay*, gentilhomme biscayen, fonda, le 31 septembre 1573, la ville de *Santa-Fé* (1), à dix lieues au-dessus du confluent du Rio-Salado avec la Plata. Voulant étendre sa juridiction, il fit construire une barque et quelques pirogues, et entra dans le Salado avec quarante soldats. Après l'avoir remonté, sur une distance considérable, jusqu'à un endroit où il n'était plus navigable pour la barque, il vit toute la campagne voisine incendiée, et peu après une multitude d'Indiens qui s'enfuyaient devant des hommes à cheval. C'étaient des cavaliers espagnols envoyés, pour reconnaître le pays, par don Jéronimo Luis de Cabréra, qui avait jeté les fondements de la *Nuéva-Cordoba* (2) (*Corduba Major,*

---

(1) Elle fut fondée dans l'endroit qu'occupe aujourd'hui la peuplade de Cayasta. En 1651, on la transféra au lieu où elle existe actuellement, sur les bords de la Parana (lat. 31° 40'), à quatre-vingt-dix lieues de Buénos-Ayres. Santa-Fé a été souvent détruite par les Indiens de la province de Chaco, où elle est située. Cette ville devint l'entrepôt de toutes les productions exportées du Paraguay et des établissements du Parana; et, pour empêcher la contrebande, on se vit forcé d'établir, pour sa défense, un corps de cavaliers nommés *Blandengues*, maintenus par une taxe de neuf dollars 3 réals sur les charrettes des marchands de la ville, et de vingt-huit sur celles appartenant aux étrangers. La population de Santa-Fé est d'environ quatre mille habitants. Il y avait autrefois trois couvents de moines.

(2) Ainsi nommée, dit Lozano, parce que sa situation ressemblait à celle de la ville du même nom en Espagne.

Cette ville, capitale de la province du même nom, est située (lat. 30° 15') sur la rivière de Primero, à soixante-dix lieues de

Corduba-Nova meridionalis), le jour même où Garay avait établi la ville de Santa-Fé.

Fondation de la ville de Xérès (*Serica*), sur la côte méridionale de la rivière Mondégo, ou Mbotétei, affluent du Paraguay, à environ quarante-cinq milles de sa jonction (latitude 19° 30' sud) (1).

Fondation de la ville de Villa-Rica del Espiritu-Santo, en 1576, dans la province de la Guayra, à deux lieues de la rivière de Parana, et deux cents de la ville de l'Asuncion. Elle fut ensuite établie à côté de la rivière d'Huibay, et ensuite au confluent de cette rivière et du Curubaty. En 1630, les peuplades indiennes de ces cantons étant ruinées par les *mameluks* de San-Pablo, on transporta l'établissement de Villa-Rica aux bords de la rivière Tibiquarimini, et l'on y réunit celui de Ciudad-Réal. En 1680, ce bourg a été transféré à l'endroit qu'il occupe actuellement, et avait autrefois un couvent. Lorsque ce bourg était situé dans la Guayra, il en sortit la colonie de *Ségunda-Xérès*, et, en 1715, le bourg actuel de Caruguaty. (*Azara.*)

Rétablissement de la ville de Buénos-Ayres, et mort de Juan de Garay, en 1580. L'adélantado étant revenu avec des troupes et des munitions, et pouvant tirer des secours des nouveaux établissements, résolut de rebâtir la ville de Buénos-Ayres, pour avoir un port assûré sur le Rio de la Plata, et mettre les habitants en sûreté contre les Indiens des environs. Ceux-ci voulurent s'y opposer; mais après plusieurs rencontres avec les troupes de Garay, ils crurent devoir se

---

Santiago del Estéro, à quatre cent cinquante milles N.-N.-O. de Buénos-Ayres. Elle fut érigée en archevêché en 1570 *. Les jésuites s'y établirent en 1599. Avant la révolution, il y avait un collége, où on enseignait le latin, la philosophie, la rhétorique, la théologie et les mathématiques. Elle avait autrefois un commerce considérable en mulets, qui y étaient amenés des provinces voisines, et envoyés à travers les Andes au Pérou. Vers l'année 1800, Cordova était habitée par quinze cents Espagnols et créoles, et par quatre mille nègres esclaves. On y remarque un superbe aqueduc construit en 1792, par l'architecte D. Juan Manuel Lopez.

(1) On commença à la bâtir, quelques années après la fondation de Santa-Fé. Elle fut détruite par les Indiens. On en voit encore les ruines.

* Coléti se trompe en disant que Cordova fut fondée, en 1549, par Juan Nuñez de Prado.

soumettre. Les Espagnols reconstruisirent la ville pour la troisième fois, et expédièrent peu après, pour l'Espagne, un navire chargé de sucre et de cuirs. Cependant, les naturels recommencèrent les hostilités, et massacrèrent, pendant la nuit, Juan de Garay et quarante personnes des deux sexes, qui remontaient le fleuve pour aller s'établir plus haut.

Fondation de San-Félipe de Lerma, en 1582, dans la province de Tucuman. Cette ville fut fondée, en 1582, par le licencié don *Fernando de Lerma*, dans la délicieuse et fertile vallée de Salta, dont elle prit ensuite le nom (*San-Miguel de Salta*) (1), pour servir de barrière contre les peuples de Chaco.

Fondation de San-Salvador de Xuxui, ou Jujuy (2) (*Xuxium*), *en* 1593. Cette ville fut fondée à quinze lieues N. de Lerma, pour arrêter les incursions des peuples de Chaco, par qui elle fut deux fois détruite. On la rebâtit la troisième fois en 1593.

Voyage du chevalier Francis Drake, en 1577 *et* 1578. Cet officier ayant perdu tout ce qu'il possédait, lors du voyage au golfe du Mexique, du capitaine Hawkins, en conçut une violente animosité contre les Espagnols. Ayant fait voile de Plymouth, en Angleterre, le 13 décembre 1577, avec quatre petits navires montés de cent soixante-quatre hommes, il arriva sur la côte du Brésil, le 5 avril, et le 14, jeta l'ancre à l'embouchure du Rio de la Plata. Le 17 mai, il aborda

---

(1) Cette ville (lat. 24° 17') est située à soixante lieues de Santiago del Estéro. Selon Alcédo, elle fut fondée en 1582, par don Gonzalo de Abreu y Figuéroa, sous le nom de San-Clémente de la Nuéva-Sévilla, et fut ensuite transportée, par Hernando de Lerma, à la distance de huit lieues de sa première situation, dans la belle vallée de Lerma. Avant la révolution, cette ville contenait quatre cents maisons; il y avait quatre couvents et un collége. Le gouverneur y résidait ordinairement, quoique les habitants fussent sujets à une espèce de lèpre, et que presque toutes les femmes âgées de plus de vingt ans eussent le *coto* ou enflure du cou. (*Helms.*)

(2) Xuxui ou Jujuy est située dans la province de Tucuman, à l'entrée d'un ravin de plus de trente lieues de longueur (lat. 23° 19' S.). Elle est distante de vingt-quatre lieues de Salta et soixante-trois del Estéro. Elle fut deux fois détruite par les Indiens Omohuacas, qui se révoltèrent après leur conversion à la foi catholique. Il y avait autrefois deux couvents et une maison de présidence pour les jésuites. On a estimé sa population à trois mille individus.

par lat. 47° et demi, dans un bon port, qu'il nomma baie des *Phoques*, à cause du nombre de ces animaux qu'il y remarqua. Le 27, il remit en mer, et le 20 juin, il entra dans le port de San-Julian. Il perdit, en cet endroit, deux hommes dans une rixe avec les naturels qui, une fois qu'ils eurent éprouvé l'effet des armes à feu, vécurent en bonne intelligence avec les Anglais durant près de deux mois qu'ils séjournèrent dans ce port. Le 17 août, Drake appareilla du port de San-Julian; le 20, il se trouva à la hauteur du cap Virginès, et le 24, il jeta l'ancre à trente lieues dans l'intérieur du détroit, non loin de trois îles, dont il appela la plus grande *Élisabeth.* Vers l'extrémité occidentale du détroit, il rencontra des Indiens d'une petite stature, dans des canots d'écorce si artistement cousus avec des fils en peau de phoque et d'autres animaux, qu'ils étaient impénétrables à l'eau. Les vaisseaux, dont ils se servaient pour tenir de l'eau et pour boire, étaient aussi en écorce. Leurs outils ou couteaux étaient faits de coquilles de moules, dont quelques-unes dans le détroit, ont vingt pouces de longueur. On découvrit dans une île une cabane construite avec des pieux recouverts en peaux. Le 6 septembre, Drake sortit du détroit, dix-sept jours après son départ du cap de las Virginès; son navire fut emporté vers le sud, jusqu'à une terre fort étendue, située vers le pôle méridional, et dont le cap ou promontoire extérieur est par lat. 56°, et au-delà de laquelle il n'y a ni continent ni îles, mais seulement l'Océan Atlantique et la mer du Sud, qui y mêlent leurs eaux (1).

Le mauvais tems, qui avait duré cinquante-un jours, ayant cessé le 28 octobre, Drake jeta l'ancre à l'extrémité méridionale d'une terre, qu'on suppose être la partie sud de l'île, nommée depuis cap Horn. Il donna à toutes les îles, situées en dehors et au sud du détroit, le nom d'*Elizabethides.* La découverte de l'extrémité méridionale de cette terre le détermina, dit-on à changer sa dénomination de *Terra-Incognita* en celle de *Terra nunc benè cognita* (2). Le

(1) *The World encompassed*, p. 41, édit. 1562. Des géographes, ayant faussement supposé que Drake avait découvert des terres à l'ouest de la Terre-de-Feu, ont placé des îles sur leurs cartes.

(2) Journal manuscrit de M. F. Fletcher, déposé au musée britannique, cité par le capitaine Burney, dans sa relation du voyage de Drake.

30 octobre, il leva l'ancre, et longea le continent américain, jusqu'à l'île de Mocha, où il relâcha le 25 novembre (1).

Première expédition de don Pédro Sarmiento de Gamboa, en 1579. Le vice-roi du Pérou, don Francisco de Tolédo, ayant appris que l'escadre de Drake était arrivée dans l'Océan Pacifique, et supposant qu'elle retournerait en Europe par le détroit de Magallanès, envoya de ce côté les deux navires *la Nuestra-Señora de Espéranza* et *le San-Francisco*, aux ordres de *don Pédro Sarmiento* (2). Il avait ordre, 1°. de relever tout le détroit; 2°. de reconnaître les situations les plus favorables pour y établir des colonies et des postes militaires nécessaires à la garde du passage; 3°. de faire son possible pour capturer Drake, et, s'il rencontrait d'autres corsaires, d'agir à leur égard comme il le jugerait convenable; 4°. de rechercher et de décrire tout ce qui aurait rapport à la situation et à la force des villes ou établissements que les Anglais ou toute autre nation étrangère pouvaient avoir dans le détroit (3). Sarmiento mit à la voile du port de Callao du Pérou, le 11 octobre 1579, avec deux navires (4), montés chacun de cinquante-quatre hommes, et armés de deux pièces d'artillerie et de vingt mousquets. Le 17, il toucha à Pisco, pour faire faire quelques réparations à un des navires. Le 21, il appareilla de nouveau, et, le 1er novembre, il se trouva sans le savoir à l'ouest des îles de San-Félix et de San-Ambor (5) (25° 13'). Il se rapprocha de la côte

(1) Voyez les articles *Chili* et *Pérou*, pour la suite de ce voyage, tome X, page 299, et ci-dessus, page 44.

Hakluyt rapporte que le capitaine Winter, qui fit partie de cette expédition, est le premier Européen qui ait, en 1579, repassé ce détroit de l'ouest à l'est. Mais les Espagnols, dit de Brosses, qui avaient intérêt à faire croire la chose impossible, ont probablement tenu ce voyage secret par ordre du vice-roi Mendoza.

Voyez *Expédicion de Francisco Drake dans la Relacion del ultimo viage al Estrécho de Magallanès*, p. 221, 232.

(2) Ce capitaine était avec Mendana, lorsque celui-ci découvrit les îles de Salomon.

(3) Voyez *Instruccion del virrei*, en dix-neuf articles, datée de *los Reyes, le* 9 *oct.* 1579. *Viage de P. S. de Gamboa.*

(4) Le San-Francisco fut commandé par l'amiral *Juan de Villalobos*.

(5) *Los Desventurados* du pilote Juan Fernandez, qui les découvrit en 1574.

d'Amérique, et, le 17 novembre, il découvrit, par 49° 9′ de lat. sud, une vaste et profonde ouverture, et au-delà une chaîne de montagnes couvertes de neige. Le général donna à ce golfe le nom de *golfo de la Santisima-Trinidad* (1), et à son cap méridional celui de *cabo de Tres-Puntas*. Le 21, les navires mirent à l'abri dans un port étroit, appelé *Nuestra-Señora del Rosario*, par lat. 50°; et, le lendemain, Sarmiento se rendit à terre, dressa une croix et prit possession du pays au nom de Philippe II (2). Il ne parut aucun naturel, quoiqu'on y découvrît les traces de leurs pas, des lances, des pagaïes, et des filets à pêcher. Le 25, le capitaine, les pilotes et dix marins partirent dans un bateau, et, suivant les sinuosités de la côte, ils arrivèrent, le 27, à un port qui reçut le nom de *Puerto-Berméjo de la Concepcion de Nuestra-Señora*, ou port Rouge, à cause de la couleur du sable des environs.

Le 1er. décembre, ils étaient de retour aux navires, après avoir examiné en allant et en revenant plus de soixante lieues de côtes (3). Le 7, Sarmiento partit du port Rosario, et jeta l'ancre dans celui de Berméjo, où l'on construisit un brigantin qu'on avait apporté en pièces du Pérou. Pendant qu'on y travaillait, le général partit de nouveau (le 11 décembre), avec les pilotes et quatorze marins, pour continuer la reconnaissance des côtes, et, prenant une direction sud-ouest jusqu'à la pointe d'Anunciada, il relâcha dans une belle baie qu'il nomma *Enseñada de San-Francisco*. Ayant aperçu sur la rive opposée des indigènes, qui avaient le corps peint, il s'y rendit, leur fit des signes de paix, leur donna des présens, et en saisit un, qu'il emmena pendant la nuit, le 12, à une île, qu'il appela *Dormida*. On espérait obtenir de lui des renseignements sur la côte et sur le pays voisin; mais, le second jour, il s'échappa au moment où le bateau arrivait à une île, située près de l'entrée d'un canal, qui fut nommé *canal de San-Blas*, à dix lieues sud-sud-ouest de la baie de San-Francisco. Sarmiento s'arrêta à son retour à l'île de *Roca-Partida*, ou Rocher-Fendu, où il trouva un squelette

(1) Ainsi nommé à cause de ce jour.

(2) *Viage de P. de Gamboa*, *p.* 73. *Posesion primera.*

(3) *Viage de Sarmiento de Gamboa*, *p.* 81. *Relacion del primer descubrimiento que hizo el general, y los pilotos Anton Páblos y Hernando Lamero, en el batel nuestra señora de Guia, por el golfo de la Sanctisima-Trinidad.*

humain. Après y avoir été retenu deux jours par le mauvais tems, il gagna la terre orientale la plus proche, et pénétra dans un golfe (*Enséñada*), qu'il appela *Nuestra-Señora de Guadalupe*, où il vit un canot et plusieurs naturels qui s'enfuirent dans les montagnes à son approche. Le 24, Sarmiento rentra au port Berméjo, après une excursion de treize jours (1). Des Indiens étaient venus à cet endroit pendant son absence, et on en avait retenu un captif à bord d'un des navires, d'où il était parvenu à se sauver. Le brigantin n'étant pas encore terminé, le général, qui espérait toujours découvrir un passage parmi les nombreux canaux et ouvertures de la côte sud-est, se remit en route, le 29 décembre, avec les pilotes et douze matelots, et cotoya, l'espace de trente lieues, jusqu'à une baie située au pied d'une chaîne de montagnes couvertes de neige, et qu'il appela *Ancon sin Salida*, ou baie ou anse sans issue. Ayant pris pour revenir une route différente, il passa près d'un canal qu'il nomma *canal de San-Estévan* (2). Après une absence de deux semaines, Sarmiento retourna aux navires, et, le 17 janvier 1580, le brigantin étant achevé, il fut tenu conseil pour savoir si on chercherait un passage au détroit de Magallanès par les canaux de l'Archipel, ou si on le gagnerait par la pleine mer. Les pilotes furent partagés d'opinion, et Sarmiento, croyant que la chaîne de montagnes à l'est de ces canaux dépendait du continent, se décida pour le dernier parti. Le 21, l'expédition quitta le port Berméjo; le navire amiral fut séparé des autres par une tempête, et le brigantin abandonné de son équipage qui fut reçu à bord de l'autre navire. Le 23, on découvrit une terre, qu'on prit pour une île, et qu'on nomma *Santa-Inès*, ainsi qu'un cap qu'on jugea être à dix-huit lieues de Santa-Lucia, et qui fut appelé *Espiritu-Santo*, et à deux lieues de là une baie, à laquelle il donna le nom de port de *la Misericordia*. Sarmiento y jeta l'ancre dans quinze brasses; et, le 2 février, il se rendit à un autre port, à trois lieues au sud-est de la même île, qu'il appela port *Nuestra-Señora de la Candélaria* (3). Le lendemain, il prit possession de ce port et du territoire avoisinant au nom de Philippe II,

(1) *Viage de Sarmiento*, p. 107. *Segundo descubrimiento del batel sanctiago.*

(2) *Tercer descubrimiento con el batel Nuestra-Señora de Guia.*

(3) Il est situé dans l'intérieur du détroit.

roi d'Espagne et des Indes. Le 5 juin, il arrêta cinq naturels et les mena à bord. Le 6, l'autre navire ne se trouvant pas au rendez-vous, il se dirigea du côté de l'est, vers un autre port, à deux lieues plus loin, où les prisonniers lui firent entendre que des hommes à barbe relâchaient pour prendre de l'eau. Il en changea le nom indien de *Cuaciguilgua* en celui de *Santa-Monica*, et appela une île située sur la rive opposée du détroit, *isla de Santa-Ana*. Le 7, il navigua dans la direction de l'est, et, le 9, arriva à un bon port, dans une île, qui reçut depuis le nom de *Carlos III*. Les indigènes, voyant le bateau approcher, coulèrent bas leurs canots, et se retirèrent sur une colline. Le 11, il alla jeter l'ancre dans une baie, qu'il appela *Bahia de la gente grande*, ou du peuple de haute taille, et qui a été depuis nommée *Puerto de Hambre*, ou port Famine. Sarmiento donna à une rivière, qui y verse ses eaux, le nom de *San-Juan*, érigea une croix à son embouchure, et en prit possession au nom de son roi. Des indigènes vinrent lui offrir de la chair de phoque, des oiseaux de mer et des baies, et montrèrent les dispositions les plus amicales. Ils firent du feu en frappant du minerai contre un caillou, et ils se servirent de plumes en guise d'amadou. Les Espagnols avaient allumé un feu dans les bois pour faire fondre de la cire ou de la poix. A la vue de la fumée qui s'en élevait, tous les Indiens partirent subitement. On y procéda de nouveau à la cérémonie de la prise de possession du pays, et l'on en dressa un acte, qui fut renfermé dans un pot de terre et enterré au pied de la croix. « Ayant choisi, » dit Sarmiento, » la sainte vierge Marie pour notre avocate et la patronne de ce voyage de découverte, conformément aux instructions de son excellence le vice roi du Pérou, nous avons, pour cette raison, et pour les merveilles qui ont été opérées en notre faveur à son intercession, donné à ce détroit, connu jusqu'ici sous le nom de Magellan, celui de *Madre de Dios* (1). » En sortant de cette baie, le général aperçut des naturels sur la rive opposée, et envoya un détachement en enlever un pour le conduire à bord. On en vint à bout, mais non sans résistance de la part des naturels, qui blessèrent un Espagnol. Sarmiento prit terre dans une autre baie, qu'il appela *San-Gregorio*, et y fut blessé d'une flèche, ainsi que plusieurs des siens, par un parti de quatre Indiens.

---

(1) *Viage* etc. *por Sarmiento de Gamboa*, p. 230. *Posesion del Rio de San-Juan y del Estrécho de la Madre de Dios.*

Il découvrit à l'entrée du détroit deux positions qui lui parurent bien adaptées à la défense du passage. Il appela l'entrée occidentale *Angostura de San-Simon*, et celle de l'est *Angostura de la Espéranza*. Il évalua la largeur de la première à une lieue et demie géographique, et celle de la seconde à un peu moins d'une demi-lieue espagnole (1). Le 23 février, Sarmiento passa *l'Angostura* orientale, et, fesant route par l'Océan Atlantique, il aborda, le 11 avril, à l'île de l'Ascension (2).

Deuxième expédition de Pédro Sarmiento, en 1583, 1584 *et* 1585. Cet officier, à son arrivée en Espagne, présenta au roi Philippe son journal et ses observations, publia partout de belles choses sur le détroit, déclara qu'il avait découvert une foule d'endroits favorables à l'établissement de colonies, et qu'il serait facile d'en défendre le passage en fortifiant les deux rives de l'*Angostura* orientale. Le monarque souscrivit à tout ce que Sarmiento lui demanda, et ordonna de préparer une expédition destinée à aller fortifier le détroit, pour empêcher tout navire étranger d'y pénétrer. Cette *armada* consistait en vingt-trois bâtiments, équipés à Séville, et à bord desquels on embarqua trois mille cinq cents hommes, aux ordres de *Diégo Florès de Valdez.* Ce général devait d'abord se rendre au détroit de Magallanès, pour aider Sarmiento à y établir sa colonie; et de là il devait en envoyer une division au Chili, afin d'y conduire don Alonso de Soto-Mayor, qui était nommé gouverneur de cette province; une autre au Brésil, avec le commandant de ce pays, et la troisième, à bord de laquelle il y avait des artisans de toute espèce, devait être à la disposition de Sarmiento.

(1) Le *Derrotero* des cartes de 1788, n'évalue pas la largeur du détroit aux *Angosturas*, à plus de deux milles espagnols; et, sur la carte, elle est indiquée à deux milles géographiques: ce qui ferait deux septièmes de mille de plus que ne porte l'estimation de Sarmiento. Voyez le journal de son voyage, p. 272, et la *Relacion del Ult. Viage al Estrécho, p.* 101.

(2) *Viage al Estrécho de Magallanès, por el capitan Pedro Sarmiento de Gambòa en los años de* 1579 *y* 1580, *y Noticia de la expedicion que despues hizo para poblarle; Argensola Historia de las Molucas*, lib. III *y* IV, p. 109, 136; *Acosta, Hist. nat. y moral de las Indias*, lib. III, cap. 11; *Herréra, Descripcion de las Indias occidentales*, cap. 18; *Don F. de Seixas y Lovera*, cap. 1, tit. XI *y* XII, *y en el* cap. 8, tit. 34.

Cette flotte mit à la voile de Séville, le 25 septembre 1581. Le 3 octobre, un violent coup de vent submergea cinq des navires avec huit cents hommes qui se trouvaient à bord, et les autres furent obligés de retourner à Cadix pour réparer leurs avaries. Deux autres avaient été jugés hors d'état de tenir la mer; la flotte, réduite à seize bâtiments, repartit de nouveau au mois de décembre, avec ordre d'aller hiverner à Rio-Janeiro. Le 9 janvier 1582, elle arriva à Santiago, une des îles du cap Verd, où elle séjourna un mois. De là, elle se dirigea vers le Brésil, et, pendant la traversée, il périt de maladie plus de cent cinquante hommes. Le 24 mars, elle jeta l'ancre à Rio-Janeiro, et, pendant l'hiver qu'elle y passa, elle perdit encore cent cinquante hommes, et un grand nombre de colons qui y désertèrent. Les carènes des navires attaquées par les vers, furent presque toutes percées à l'eau, et on fut obligé d'en abandonner un sur la côte. L'expédition appareilla du Brésil, vers la fin de novembre, par un tems orageux : un brigantin et une chaloupe, qui avaient été apportés en pièces d'Espagne, et construits à Rio-Janeiro, coulèrent à fond. Vers le 38° de lat. sud, un des plus gros navires, *le Riola,* de cinq cents tonneaux, fit une voie d'eau, et se perdit avec trois cent cinquante personnes, dont vingt femmes pour peupler la colonie, et presque tous les objets et provisions destinés à son usage. Ce malheur décida le commandant à retourner au Brésil, et un autre navire, *la Santa-Maria,* échoua sur la côte. Il apprit d'une barque espagnole, auprès de l'île de Santa-Catalina, que trois navires anglais s'étaient arrêtés sur la côte dans leur route vers le détroit de Magallanès (1). Là, Florès de Valdez et Pédro Sarmiento, qui étaient montés sur deux navires différents, en sortant de Rio-Janeiro, furent partagés concernant les opérations ultérieures de l'expédition; mais il fut enfin convenu qu'elle continuerait sa route vers le détroit. Toutefois, trois des plus gros navires étant hors d'état de tenir la mer, on les renvoya à Rio-Janeiro avec trois cents soldats malades ou infirmes, et le reste remit à la voile, le 11 janvier 1583, dans la direction du détroit. Un autre navire échoua sur un banc de sable, en quittant l'île de Santa-Catalina ; et celui que montait Sarmiento, ayant fait une voie d'eau, fut jugé incapable de

(1) C'étaient deux navires et une pinasse aux ordres d'*Edward Fenton*, de *Luke Ward*, et de *John Drake*.

contiuuer le voyage. Il fut alors tenu un conseil des commandants et des pilotes, qui, contre l'avis du commandant en chef, décidèrent qu'il fallait gagner le détroit, mais que don Alonso de Sotomayor partirait avec trois des navires pour le Rio de la Plata, d'où il pourrait se rendre par terre à sa destination.

La flotte, réduite à cinq bâtiments, arriva, le 7 février 1583, à la première *Angostura* du détroit, où elle jeta l'ancre; mais, chassée au large par un coup de vent, pendant la nuit, elle essaya ensuite vainement d'y pénétrer jusqu'à la fin de mars, que Florès reprit la route du Brésil. Il entra à Rio-Janeiro, au commencement de mai, et y trouva quatre navires envoyés d'Espagne avec des provisions pour l'armada.

Le commandant ayant reçu des lettres qui l'exhortaient à persévérer dans l'entreprise, on employa l'hiver à réparer la flotte, et comme il était obligé de partir pour l'Espagne, il chargea son lieutenant, *Diégo de Ribéra*, d'aider Sarmiento à fortifier le détroit. Ces deux chefs remirent à la mer, le 2 décembre, avec cinq navires montés de cinq cent trente individus, arrivèrent au détroit le 1er. février, et jetèrent l'ancre entre les deux *Angosturas*. Cependant le reflux de la mer les obligea d'en sortir, et les porta vers le cap de Virginès, où ils ancrèrent et résolurent de débarquer les colons. Trois cents environ étaient descendus à terre, le 5, lorsqu'un coup de vent porta de nouveau les navires en pleine mer. La *Trinidad* sombra en cherchant à regagner le détroit; mais on réussit à sauver tous ceux qui étaient à bord, ainsi que l'artillerie et les provisions qui étaient un peu endommmagées. Pour comble de malheur, Ribéra partit secrètement pour l'Espagne, pendant la nuit, avec trois des navires, et il n'en resta qu'un, *la Maria*, pour protéger la colonie qui se composait de quatre cents hommes et de trente femmes. Sarmiento s'étant assûré qu'il avait pour huit mois de provisions, fit choix d'un emplacement, sur la rive septentrionale du détroit, non loin de son entrée (1), où il jeta les fondements de la première ville, qu'il appela la *Ciudad del Nombre de Jésus*, ou ville du nom de Jésus. Il y laissa cent cinquante hommes, sous la conduite de *Andrès de Viedma*, envoya *la Maria* à la pointe de Santa-Ana, et se rendit lui-

(1) Près du cap connu aujourd'hui sous le nom de cap de la Possession.

même par terre, le 4 mars, avec cent hommes au même endroit, qui est situé à vingt-cinq lieues espagnoles de la première *Angostura*. Dans cette marche le long des sinuosités de la côte du détroit, il eut plusieurs escarmouches avec les Indiens, qui perdirent dans l'une un de leurs chefs, après avoir tué un Espagnol et en avoir blessé dix.

On choisit, pour bâtir la seconde ville, un emplacement, situé à une distance convenable de la première, au nord-ouest de la pointe de Santa-Ana, dans un enfoncement, à l'embouchure d'une rivière d'eau douce et abondante en poisson, où il y avait un bon ancrage. La ville reçut le nom de *San-Félipe*, et les forêts des environs fournirent le bois nécessaire à la construction des maisons. L'hiver fut un des plus rudes; durant quinze jours (avril), il tomba de la neige sans interruption. Le 25 mai, Sarmiento remit le gouvernement de la ville à *Juan Suarez*, et fit voile dans *la Maria*, avec trente matelots pour celle de Nombre-de-Jésus, devant laquelle il jeta l'ancre. Toutefois son navire fut porté en pleine mer par une violente tempête, et après avoir fait de vains efforts pendant vingt jours pour regagner le détroit, il partit pour le Brésil. A son arrivée à Rio-Janeiro, il acheta une barque, qu'il chargea de farine et expédia à la colonie. Longeant ensuite la côte pour chercher d'autres provisions, il perdit son navire et une partie de son équipage, et se sauva avec peine sur une planche. Il parvint, toutefois, à se procurer une barque de soixante tonneaux, dans laquelle il embarqua les articles les plus indispensables à l'établissement, et remit en mer, de Rio-Janeiro, au mois de janvier 1585. A la hauteur du 39° de lat. sud, il essuya une terrible tempête, et pour empêcher son navire de couler bas, il fut obligé d'en jeter à la mer toute la cargaison. Il retourna, après cinquante-un jours de navigation, à Rio-Janeiro, où il trouva la barque qu'il avait envoyée au détroit avec des vivres. La belle saison fut employée à réparer les navires.

Cependant Diégo de Ribéra avait déclaré au roi d'Espagne que le détroit avait au moins une lieue de large, dans l'endroit le plus étroit, et qu'un boulet du plus gros calibre ne pourrait empêcher de passer un vaisseau favorisé du vent et des courants. Les gouverneurs des ports du Brésil, en apprenant le déplaisir du roi, ne se montrèrent pas bien disposés à fournir des secours à Sarmiento; ce qui le décida à mettre à la voile pour l'Espagne vers la fin d'avril. A son arrivée près des îles occidentales, il rencontra trois navires

de la flotte du chevalier Raleigh, contre lesquels toute résistance était inutile. Il fut fait prisonnier et conduit en Angleterre. La reine Élisabeth demanda à le voir, lui donna 1,000 écus, sa liberté et un passeport pour l'Espagne. Mais, retardé par divers événements fâcheux, il n'y fut de retour que quelques années après. Il y écrivit, pour sa justification, une relation détaillée de l'expédition dont il imputait le mauvais succès au commandant en chef.

Après le départ de Sarmiento, le gouverneur de Rio-Janeiro expédia un navire chargé de provisions et d'autres choses nécessaires pour le détroit; mais, ayant éprouvé des vents contraires, il ne put arriver à sa destination, et la malheureuse colonie fut abandonnée à elle-même.

Le 6 janvier 1587, le navigateur anglais, Cavendish, entra dans le détroit, et jeta l'ancre près de la première *Angostura*, où un de ses hommes, qui comprenait l'espagnol, parla avec les colons. Cavendish, voyant leur déplorable position, offrit de les conduire au Pérou. Après avoir tenu conseil, ils décidèrent qu'il serait imprudent de se fier aux Anglais qui, pour se débarrasser d'eux, pourraient bien les jeter à la mer; mais enfin ils convinrent qu'il valait autant mourir ainsi que de périr de faim où ils étaient. Le général en envoya deux, pour inviter les autres à venir à son bord; mais, sur ces entrefaites, il s'éleva un vent favorable dont il crut devoir profiter pour remonter le détroit, et abandonna les colons à leur malheureux sort. Il n'y en eut qu'un seul, nommé *Tomé Hernandez*, qui resta à bord de la flotte anglaise.

Au plus fort de l'hiver de 1584, les Espagnols quittèrent Nombre-de-Jésus, et se rendirent par terre à San-Félipe, où le manque de provisions ne se fesait guère moins sentir. Le capitaine commandant se vit dans la nécessité d'en renvoyer deux cents, qui, pendant leur marche, se nourrirent des poissons à coquilles qu'ils trouvaient sur la côte. Il en mourut un grand nombre de faim et de froid. Le capitaine, après avoir vainement attendu des secours, pendant tout le printems et l'été, bâtit deux barques, sur lesquelles il partit avec la colonie de San-Félipe, qui se composait de cinquante hommes et de cinq femmes. Il avait à peine fait cinq lieues, dans la direction de l'entrée orientale du détroit, qu'une des barques se brisa contre des rochers. Ceux qui la montaient se sauvèrent à terre; mais l'autre n'étant pas assez grande pour les recevoir, et le défaut de provisions, pour un voyage

de mer, les forcèrent de renoncer au projet de quitter le détroit. Il en retourna une vingtaine à San-Félipe, et les autres se répandirent par petits détachements le long des côtes pour multiplier les moyens de subsistance. Les grains qu'ils avaient semés dans leurs établissements n'arrivèrent pas à maturité; ils périrent tous de faim, de maladie ou sous les coups des Indiens. Lors du voyage de Cavendish, leur nombre était réduit à dix-huit individus (1), dont trois femmes; et, en 1589, le capitaine Andrew Mérick (2) prit à bord le seul Espagnol vivant de toute la colonie (3).

Expédition du capitaine anglais Thomas Cavendish, en 1586. Cet officier, voulant rétablir sa fortune qu'il avait dépensée à la cour, résolut d'entreprendre un voyage à la mer du Sud. Il équipa, à ses frais, trois navires, dont le plus grand, *le Désir*, portait cent vingt tonneaux, et les deux autres quarante à soixante, cent vingt-trois hommes d'équipage et des provisions pour deux ans. Il partit de Plymouth, le 21 juillet 1586, et, le 6 janvier 1587, il jeta l'ancre dans le détroit de Magallanès, et prit à son bord l'espagnol Hernandez dont il a déjà été question. Après avoir passé les *Angosturas*, il aborda à une île (*Santa-Magdaléna*), où il tua, dans l'espace de deux heures, un si grand nombre de penguins, qu'on en remplit six pipes. Il partit de là pour l'emplacement où s'élevait la ville de *San-Félipe*, où il arriva le 9, y renouvela sa provision d'eau, et fit porter sur les navires le bois provenant de la démolition des maisons. Il y déterra et envoya à bord quatre canons de cuivre et deux de fer. Cavendish changea le nom de cet endroit en celui de *Port-Famine* (4), et il a été depuis appelé par les Espagnols *Puerto de Hambre*, ou port de la Faim. Il remit en mer le 14, et donna le nom de *Cape-Froward* à l'extrémité la plus méri-

(1) Pretty, un des compagnons de Cavendish, dit qu'il y en avait vingt-trois.

(2) Voyez ci-après son voyage.

(3) *Herréra*, *Descrip. de las Indias*, cap. 23; *Lopez Vaz*, dans les Voyages de Hakluyt, tome III; *Acosta*, lib. III, cap. 2; *Argensola*, lib. III; *Noticias de las exped. al Magallanès*, *Madrid*, 1788; *Burney's voyages*, tome II, cap. 2.

(4) La baie Famine fut ainsi nommée, parce que la faim y fit périr les habitants de cette colonie. Cette baie est grande, le fond en est bon, et il y peut mouiller quarante navires. (*Froger*, 101.)

dionale du continent. A cinq lieues à l'ouest de ce cap, il fut poussé par le vent dans une petite anse de la côte méridionale du détroit, où il trouva des moules en abondance. Ayant fait voile de nouveau le 21, il arriva, le lendemain, à l'embouchure d'une rivière (*Port-Gallant*), à deux lieues plus à l'ouest, et la remontant dans un bateau l'espace de trois milles, il rencontra plusieurs naturels, qui lui firent de grandes démonstrations d'amitié, et lui offrirent de la chair d'un animal inconnu. Hernandez, les voyant armés de dards faits avec des épées et des couteaux européens, craignit quelque trahison, et le général, étant retourné à terre, commanda de tirer sur eux et en tua plusieurs. Après cinquante-deux jours de navigation, il entra dans la mer du Sud et ravagea les côtes du Chili, du Pérou et du Mexique (1).

1588. *Fondation de la ville de Corientès* (Confluentia), sur le bord oriental du Parana, lat. 27° 27′ sud, à la distance de cent lieues au nord de Santa-Fé (2).

Expédition des capitaines anglais John Chidley et Andrew Mérick, en 1589 *et* 1590. Une autre expédition anglaise équipée par des particuliers, ne fut pas aussi heureuse. Elle se composait du *Wild-Man*, de trois cents tonneaux et de cent quatre-vingts hommes d'équipage, aux ordres de *John Chidley*, commandant en chef; du *White-Lion*, de trois cent quarante tonneaux et de cent quarante hommes, sous la conduite de *Paul Wheele*; du *Délight*, de Bristol, monté par quatre-vingt-onze hommes, et commandé par *Andrew Mérick*, et de deux pinasses de quinze tonneaux chacune. Cette flotte mit à la voile de Plymouth le 5 août 1589. Elle fut dispersée à la hauteur des côtes de Barbarie, et *le Délight* fut le seul navire qui arriva au port Désiré. Il avait perdu seize hommes dans la traversée. Mérick, après y avoir attendu les autres bâtiments pendant dix-sept jours, se dirigea vers le détroit de Magallanès qu'il embouqua le 1er. janvier 1590, et jeta l'ancre auprès d'une île où il perdit quinze hommes qu'il avait détachés dans un bateau, et sept autres qui furent massacrés par les naturels. Il alla de là au port Famine, et y prit à bord le seul Espagnol qui restât de la garnison de

(1) Voyez ces articles : *Hakluyt*, part. III, p. 803 à 835; *Sir William Monson's tracts*, lettre IV.

(2) Vers l'année 1800, elle contenait environ quatre mille individus. (*Azara*.) Il y avait un couvent et un collége de jésuites.

Sarmiento. Après avoir inutilement essayé de gagner la mer du Sud, pendant près de six semaines, sans pouvoir pénétrer à plus de dix lieues au-delà du cap Froward, le 14 février, il rentra dans la mer du Nord et fit voile pour l'Angleterre. Mérick et l'Espagnol moururent dans le passage. Son navire, étant arrivé près de Cherbourg le 30 août, fut jeté sur des rochers, et l'équipage, qui se trouvait réduit à six hommes, fut envoyé à Weymouth dans une barque; les autres navires retournèrent en Angleterre (1).

Fondation de la ville de San-Bernardo de Turixa ou Tarija, dans la vallée du même nom, en 1591. Elle fut bâtie d'après les ordres du vice-roi, don Francisco de Tolédo, afin de contenir les Indiens ennemis, de protéger la route de Tucuman, et pour servir d'entrepôt et de retraite aux missionnaires qui voulaient pénétrer dans la province de Chaco. Le collége des jésuites de cette ville fut établi par don Joseph Campéro de Herréra, chevalier d'Alcantara, de concert avec dona Joanna-Clémentina Bermudos, son épouse. Il y avait quatre couvents : dans celui de San-Francisco, on voit une croix trouvée dans une caverne au commencement de la conquête, et conservée avec une grande vénération.

Deuxième voyage de Cavendish, en 1592. Déterminé de nouveau à tenter la fortune dans la mer du Sud, Cavendish équipa trois navires et deux barques: *le Leicester-Galleon*, et *le Désir* dans lequel il avait fait son premier voyage, *le Roebuck*, *le Black-Pinnace*, et une autre goëlette. Le nombre des hommes embarqués n'est pas connu. Il sortit de Plymouth le 20 août 1591, et, le 29 novembre, arriva à cette partie de la côte du Brésil, nommée autrefois la baie San-Salvador. Après avoir pillé la Placentia et la ville de Santos, les 5 et 6 déc., et la ville de San-Vincent le 21 janvier, le jour suivant, il se porta au sud, vers le détroit, dans lequel il entra le 14 avril. Après avoir lutté pendant un mois pour passer dans la mer du Sud, il tourna à l'est, le 15 mai; et le 18, il se retrouva à la pointe orientale. Il se proposa alors de se rendre aux Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance; mais les provisions étant en trop petite quantité, son équipage le contraignit de retourner à la côte du Brésil; lorsqu'il fut arrivé à 30 lieues de la côte d'Amérique, à la lat. du port Désiré, le 29 mai, les navires

(1) *Purchas*, vol I, p. 110, et *Hakluyt*, tome III, p. 835.

se séparèrent. Le général continua sa route et arriva à la côte du Brésil avec *le Leicester* et *le Roebuck*, et il y perdit cinquante des siens (1), qui, dans différentes rencontres, avaient été surpris par les Portugais. Il fut ensuite abandonné par M. Cocke, commandant du *Roebuck*, qui craignait que Cavendish eût encore l'intention de pénétrer dans la mer du Sud. Le malheureux navigateur, ainsi délaissé, fit voile pour l'Angleterre, et mourut de chagrin pendant le trajet.

Après sa séparation du général, le capitaine Davis (2), avec *le Désir* et *le Black-Pinnace*, relâcha au port Désiré, où il resta jusqu'au 6 août. Alors il se mit de nouveau en marche pour le détroit de Magellan. Arrivé à l'île des Penguins, il fit saler vingt barils de phoques, et, le 7, il s'éloigna de cette île; par un coup de vent de l'est, il fut jeté, le 12, entre plusieurs îles jusqu'alors inconnues, dont le nom ne se trouvait dans aucune relation, et situées à 50 lieues et plus de la côte, à l'est et au nord du détroit (*Hakluyt*), lesquelles ont été depuis nommées *Davis' Southern Islands*, ou îles Méridionales de Davis (3).

Il laissa ces îles, le 19, et jeta l'ancre dans le détroit à travers lequel il passa, au commencement de septembre,

---

(1) Entre les prisonniers était Antoine Knyvet, dont les aventures se trouvent dans le recueil de Purchas.

(2) Le même qui se distingua par trois tentatives pour découvrir le passage N.-O., et qui pénétra dans le détroit qui porte son nom, jusqu'à la latitude 72° N.

(3) On croit qu'Améric Vespuce longea la côte de ces îles en 1502, ignorant si elles fesaient ou non partie du continent. En 1594, elles furent nommées *Virginia* ou *Hawkins' maiden-Land*, Terre-Vierge de Hawkins, en l'honneur de la reine Élizabeth. En 1690, le capitaine anglais Strong donna le nom de *Falkland-channel* au détroit qui sépare les deux grandes îles, et ce nom a été appliqué par les Anglais à ce groupe d'îles; depuis, elles furent découvertes par des Français de Saint-Malo, entre 1700 et 1708. La découverte de la côte de l'Assomption date du 16 juillet de cette dernière année. Elle fut faite aussi par Porée de Saint-Malo, qui lui donna le nom de son navire, et le nom de Malouines a été conservé par les Français et les Espagnols.

« Il est probable », dit Pernetty, « que les îles Malouines fesaient autrefois partie de la terre des Patagons et de la Terre-de-Feu; et qu'elles en auront été séparées par quelques violents tremblements de terre. »

dans la mer du Sud, mais il fut rejeté dans le détroit, et une seconde et troisième tentatives ne furent pas plus heureuses. Dans cette situation, il se dirigea vers le port Désiré, où il arriva le 3 octobre. Là, il prit 14,000 penguins pour en faire des provisons, et remit à la mer, le 22 décembre, pour retourner en Europe. Ayant relâché à la côte du Brésil, treize de ses hommes furent tués par les Portugais. Continuant sa route, il éprouva encore une plus grande calamité; les penguins se putréfièrent, et des vers, longs d'un pouce, dévoraient les provisions et même les habits. Les hommes de l'équipage en étaient attaqués dans leur lit au point de ne pouvoir dormir, et la plupart moururent de maladie. De soixante-seize qu'il avait au départ de l'Angleterre, il ne s'en trouva plus que seize quand il arriva à Bear-Haven, en Irlande, le 11 juin 1593 (1).

Expédition du chevalier Richard Hawkins, en 1594. Richard Hawkins, fils du célèbre capitaine John Hawkins, ayant reçu une commission de la reine, fit voile de Plymouth le 13 juin 1493, visita successivement les côtes du Brésil et du Rio de la Plata, et alla ensuite jeter l'ancre au port San-Julian. Le 2 février 1594, au sortir de ce port, il fut poussé par des vents contraires vers une terre située par 48° de latitude, qu'il appela *Hawkins' Maiden-Land* (Terre-Vierge de Hawkins) (2). Il se dirigea de là vers le détroit de Magallanès, le 10 février, arriva à la mer du Sud le 29 mars, toucha, le 19 avril, à l'île de Mocha, et après avoir parcouru toute la côte du Chili et celle du Pérou, il fut pris par les Espagnols, et emmené en Espagne, où on le retint prisonnier pendant plusieurs années (3).

Expédition d'Olivier Van Noort, en 1598 *et* 1599. Une flotte belge de quatre navires (4) et de deux cent quarante-huit hommes d'équipage, mit à la voile de Rotterdam, le 13

---

(1) *Hakluyt*, vol. III. *The last voyage of Thomas Candish, Esquire, etc., also Purchas*, vol. IV, ch. 6 et 7.

(2) Les mêmes îles découvertes par le capitaine *Davis*.

(3) *Purchas*, tom. IV, lib. VII, ch. 6, *a brief note written by master John Ellis, one of the captains with sir Richard Hawkins, in his voyage through the strait of Magellan, begun the 9th of april* 1593. Voyez aussi Harris, collection, tom. I, p 738.

(4) *Le Mauritius, le Hendrick-Fredric, l'Eendracht* (Unité), et le yacht *l'Espérance*.

septembre 1598, sous le commandement d'Olivier Van Noort. Le 3 février de l'année suivante, il arriva sur la côte du Brésil, et, le 20 septembre, au port Désiré, où il jeta l'ancre derrière une île, située à son entrée, et qu'il appela *Ile-du-Roi*. Il débarqua sur la côte septentrionale une vingtaine d'hommes, dont deux furent tués par les naturels et un autre blessé. Le 23 novembre, la flotte pénétra dans le détroit après trois tentatives infructeuses, et, le 25, elle doubla la deuxième *Angostura*, et relâcha aux deux îles des Penguins (Santa-Maria et Santa-Magdaléna), où l'équipage exerça de cruelles représailles contre les indigènes pour venger la mort de ses deux camarades. Quarante Indiens se présentèrent au sommet d'une falaise élevée, et jetèrent des penguins dans les bateaux des Hollandais, en leur fesant signe de ne pas avancer. Toutefois, les voyant s'approcher de plus en plus, ils leur décochèrent des flèches, et gagnèrent une caverne, sur le flanc d'une colline, où ils avaient placé leurs femmes et leurs enfants. Ils se rangèrent à l'entrée et s'y firent tuer jusqu'au dernier. Il y eut aussi des femmes et des enfants de tués, et l'on observa que les mères avaient fait un rempart de leur corps à leurs enfants pour les garantir de la mousqueterie. On prit à bord quatre garçons et deux filles. Van Noort se mit ensuite à la recherche du port Famine, jeta l'ancre un peu à l'ouest du cap Froward, le 1er. décembre, et se rendit après à une baie ouverte, qui reçut le nom de *baie d'Olivier* (1). Le 22 suivant, il relâcha dans une autre grande baie, sur la côte méridionale du détroit, qui fut nommée *Mauritius*. Le 24 janvier 1600, il entra dans une petite baie qu'il appela *Guesen*, ou des Mendiants, où il débarqua le vice-amiral *Jacob Cluesz*, qui s'était rendu coupable de rébellion, et l'abandonna après lui avoir laissé un peu de pain et de vin. Le 29 février, la flotte arriva à la mer du Sud, et cingla vers l'île de Mocha (2). Van Noort se rendit de là sur les côtes du Chili et du Pérou, et ensuite aux îles Ladrones et aux Philippines. Il visita après l'île de Bornéo et celle de Java, et, prenant la route du cap de Bonne-Espérance, il rentra, le 26 août 1601, dans le port de Rotterdam, après une absence de près de trois ans. Van Noort ne ramena de la flotte que le navire qu'il

---

(1) La baie de *Solano* des Espagnols sur la côte orientale du cap *Hollande*.

(2) Voyez les articles *Chili* et *Pérou*.

montait ; il en avait brûlé un à l'île de Sainte-Claire, sur la côte du Brésil ; un autre s'était perdu dans une grande brume ; mais on ignore ce que devint *le Hendrick-Frédérick*, qui se sépara du reste de l'escadre au sortir du détroit de Magallanès. *Le Mauritius* est le premier bâtiment hollandais qui ait exécuté le tour du monde (1).

Navigation du capitaine Séébald de Weert, en 1598, 1599 *et* 1600. Des négociants belges équipèrent une flotte de cinq navires (2), pour l'envoyer attaquer les Espagnols dans la mer du Sud, et en confièrent le commandement à l'amiral *Jacques Mahu* et au vice-amiral *Simon de Cordes*, d'Anvers. Elle quitta la Hollande le 27 juin 1598, et, vers la fin d'août, elle relâcha aux îles du cap Vert. Elle remit à la voile pour la côte de Guinée, et, pendant le trajet, l'amiral mourut le 23 septembre. Simon de Cordes prit le commandement de la flotte qui embouqua le détroit de Magallanès, le 6 août 1599, et jeta l'ancre près des îles Penguins. Le 9, elle pénétra plus avant, et, le 17, elle entra dans une baie, du côté du nord, qui reçut le nom de *Grande-Baie*. L'expédition y séjourna jusqu'à la fin d'août. L'hiver ayant été fort rude, le défaut de provisions et de vêtements causa une si grande mortalité parmi les équipages, qu'il y fut enterré cent vingt hommes. Les Hollandais changèrent le nom de l'endroit en celui de *de Cordes*. Ayant de nouveau remis à la voile, le 23 août, la flotte jeta l'ancre dans une autre baie de la côte méridionale, où le général institua un ordre de chevalerie, appelé le *Lion déchaîné*, en faveur de six des principaux officiers de la flotte, « qui s'engagèrent sous serment d'affronter tous les périls pour faire triompher les armes hollandaises dans le pays d'où le roi d'Espagne ti-

(1) Il a été publié à Amsterdam, en 1602, une relation de ce voyage, en hollandais, qui a été, depuis, traduite en différentes langues. La traduction hollandaise est intitulée : Description du pénible voyage fait autour de l'univers ou globe terrestre, par Olivier van Noort, où sont déduites ses étranges aventures. Voyez aussi le recueil des voyages de la compagnie, tome III ; et de Laet, lib. XIII, cap. 9.

(2) C'étaient *l'Espérance*, de cinq cents tonneaux, et de cent trente hommes d'équipages ; *la Charité*, de trois cents tonneaux, et de cent dix hommes ; *la Foi*, de trois cent vingt tonneaux, et de cent neuf hommes ; *la Fidélité*, de deux cent vingt tonneaux, et de quatre-vingt-six hommes ; et le yacht *la Bonne-Espérance*, de cent cinquante tonneaux et de cinquante-six hommes.

rait les trésors qu'il avait si long-tems employés à opprimer les Pays-Bas. » La cérémonie de l'installation eut lieu sur le rivage de cette baie, qui fut nommée, pour cette raison, la *baie des Chevaliers*. Le 3 septembre, la flotte arriva à la mer du Sud; mais, ayant été dispersée par un coup de vent, le navire *la Foi*, aux ordres de Séébald de Weert, rentra dans le détroit, et relâcha dans une baie, qu'il appela *baie Fermée*. Des marins envoyés dans un bateau pour chercher des provisions, aperçurent trois canots, montés par des indigènes, qui gagnèrent promptement le rivage et s'enfuirent sur les collines voisines. Les Hollandais les poursuivirent sans pouvoir les atteindre; ils prirent toutefois une femme et deux enfants. Le 11 janvier 1600, de Weert se dirigea vers les îles Penguins, où il trouva, parmi les rochers, une femme blessée, la seule personne vivante d'une tribu patagonienne que les équipages de la flotte de Van Noort avaient massacrée environ sept semaines auparavant. Le 21 janvier, de Weert sortit du détroit, et découvrit les îles que John Davis avait reconnues en 1592, et auxquelles on a donné, pour cette raison, le nom de *Séébaldines* ou d'*îles de Séébald de Weert*. Il fit voile de là pour l'Europe, et arriva en Hollande, le 14 juillet suivant, après une absence de vingt-cinq mois (1).

---

(1) Son navire fut le seul qui retourna en Europe, et il n'y ramena que trente-six hommes des cent neuf qu'il avait en partant. Le capitaine Balthazar de Cordes, frère de Simon, après avoir fait des prises sur les Espagnols, tomba entre les mains des Portugais aux îles Moluques. Un autre capitaine, *Thédérick de Gherritz*, poussé par la tempête vers l'Antarctique, se mit à la recherche de l'île de Sainte-Marie, où il espérait retrouver la flotte. Il passa au sud du détroit, reconnut des montagnes couvertes de neige, et une terre, par lat. sud 64°, à laquelle il donna son nom. Cotoyant ensuite l'espace de cent lieues, il se dirigea vers le Chili, et aborda au port de Valparaïso, où il se livra aux Espagnols. Simon de Cordes gagna l'île Sainte-Marie, où il fut tué par les naturels avec vingt-trois de ses gens. Le capitaine Burningue mouilla au port de Bongo, au Japon, le 19 avril, et y fut jeté en prison par les Hollandais *.

* Voyez le Voyage des cinq navires; le Recueil des navigations de détroit de Magellan, publié avec la description des Indes occidentales, de Herréra; Purchas, tom. I, liv. 3, p. 130 et tom. V, p. 688; le Recueil des Voyages de la compagnie des Indes orientales, tom. II, p. 296, in-8°., Rouen, 1726, et Description du pénible voyage, par Olivier de Noort, Amsterdam, 1602.

Découverte des Guaranis en 1610. *Hernando Arias*, gouverneur de Buénos-Ayres et de l'Assomption, marche avec une force considérable contre les Guaranis, qui habitent les bords de l'Uruguay, mais épouvanté par leur nombre et leur férocité, il retourne à la ville.

La même année, le père *Marcello Lorenzana*, espagnol et directeur du collége de l'Assomption, réussit à convertir ces mêmes Indiens, et les réunit dans la colonie d'*Ignatius Loyola*.

Vers le même tems, les missionnaires jésuites (1) explorèrent la province de Guayra, ainsi que les forêts et les montagnes situées vers l'Uruguay où les soldats espagnols n'avaient jamais pu pénétrer; ils y trouvèrent plusieurs milliers de Guaranis qu'ils réunirent en colonie. (*Dobrizhoffer.*)

Voyage de Joris Spilbergen au détroit de Magellan, en 1614. Cette flotte de six navires (2), équipée, pour la guerre et le commerce, par la compagnie des Indes orientales des Provinces-Unies des Pays-Bas, partit du Texel pour les Moluques, le 8 août 1614, sous les ordres de Joris Spilbergen, et arriva au détroit le 3 avril de l'année suivante. Le 16, elle jeta l'ancre dans la baie de Cordes, où l'on rencontra plusieurs indigènes, qui, après avoir échangé quelques objets, se retirèrent dans l'intérieur. Le 24, l'expédition remit de nouveau à la voile; elle entra, le 6 mai, dans la mer du Sud, et, le 25, elle aborda à l'île de Mocha (3).

Spilbergen rencontra six galions espagnols sur les côtes du Pérou, et en coula trois à fond. Il se dirigea ensuite vers le cap Corrientès, au Mexique; gagna les îles Ladronès, le 14 janvier 1615, et passa de là à Java, où il fut arrêté et emprisonné par Jacques Le Maire. Toutefois deux des principaux navires de la flotte arrivèrent en Hollande, le

---

(1) Le père Giuseppe Cataldino, Simone Mazzéta, Antonio Ruiz de Montoya, Roque Gonzalès, Pédro Roméro et Diégo Boroa.

(2) *Le Zon* (Soleil), vaisseau amiral; *le Halve-Maen*, Demi-Lune; *l'Œolus*, *le Morghenstere* (Étoile du soir); *le Jagher* (Chasseur); *le Zee mew* (Mouette).

(3) Voyez les articles *Chili* et *Pérou*. *De Bry*, *América, pars. VI*; *Miroir oost et west Indical; De Laet.* lib. XIII, cap. 9. Amsterdam, 1621. On trouve, dans cet ouvrage, une carte du détroit de Magellan, qu'on peut considérer comme la meilleure pour cette époque.

1er. juillet 1617, après une absence de trois ans et quatre mois.

Expédition de Jacques Le Maire et de Guillaume Cornelis Schouten, en 1615 *et* 1616. La compagnie des Indes orientales avait obtenu une charte exclusive par laquelle il était défendu de faire le commerce de l'Inde par une autre route que celle du cap de Bonne-Espérance, à l'est, et celle du détroit de Magellan, à l'ouest. Ces deux navigateurs n'en résolurent pas moins de se frayer une nouvelle route, et obtinrent la permission de découvrir les parages, îles et pays de la partie australe du globe. Ils partirent du Texel, avec un navire et une barque, le 14 juin 1615, et arrivèrent le 18 janvier 1616, aux îles méridionales de Davis ou de Séébald de Weert. De là ils se rendirent à la pointe la plus méridionale de la Terre-de-Feu, entre laquelle est une autre île, par latitude 55° 36′; ils découvrirent un canal qu'ils mirent moins de vingt-quatre heures à parcourir (du 24 au 25 janvier), et se trouvèrent dans la mer du Sud. Ce passage, plus facile entre les deux Océans, reçut le nom de détroit de *Le Maire*. On donna à la terre située du côté de l'est, qui était élevée et inégale, le nom de *Staten-Island*, en l'honneur des États de Hollande, et à celle de l'ouest, qui formait la pointe orientale de la Terre-de-Feu, celui de *Mauritius de Nassau*. Le 29, ils dépassèrent plusieurs petites îles rocailleuses qui furent appelées *Barnevelt*. Au N.-N.-O. et à l'O. la Terre-de-Feu paraissait haute, montueuse et couverte de neige, et se terminait au S. en une pointe, qui fut nommée *cap Horn*, de la ville de Hollande, dans la Frise occidentale où le patron avait vu le jour. Ils estimèrent la latitude de ce cap 57° 48′ S. (1).

Ces deux navigateurs, continuant ennsuite leur route par la mer du Sud, arrivèrent, au mois de novembre 1616, à Batavia, où leurs navires furent saisis par le président de la compagnie. Arrêtés eux-mêmes, et embarqués pour la Hollande, afin d'y être jugés, Le Maire mourut de chagrin, à la hauteur de l'île Maurice, le 27 janvier 1617. Un de ses navires retourna en Zélande, le 2 juillet de la même année, après un voyage de deux ans et dix-huit jours (2).

---

(1) Sa véritable lat. est par 55° 58′.

(2) Le voyage de Guillaume Schouten fut publié à Amsterdam en hollandais et en français, en 1617. En 1619, il en parut une

Expédition de Bartolomé Garcia de Nodal et de Gonzalo de Nodal, en 1618 *et* 1619. Le roi d'Espagne voulait établir une communication directe entre ce royaume, le Pérou et les îles Philippines. Ayant été informé de la découverte de Le Maire, il ordonna d'examiner le passage pour savoir s'il serait possible de le garder au moyen d'une forteresse construite sur les deux rives. On équipa à cet effet, à Lisbonne, deux caravelles, la *Nuestra-Señora de Atocha* et *Nuestra-Señora del Buensuceso*, de quatre-vingts tonneaux chacune, et portant quatre pièces de canon et quarante hommes, avec des vivres pour dix mois. Cette expédition, aux ordres de Bartolomé Garcia de Nodal, et de Gonzalo de Nodal, frères, natifs et marins habiles de Pontévédra, partit de Lisbonne le 27 septembre 1618; *Diégo Ramirez de Arellano* les accompagna en qualité de premier pilote et cosmographe. Elle arriva à Rio-Janeiro le 15 novembre, et, le 6 décembre, ayant remis en mer, elle longea la côte orientale de l'Amérique du Sud. Nodal reconnut le premier, par des sondes, l'élévation progressive et régulière du fond de l'Océan, entre les 35 et 44° de lat. S., à partir de quarante lieues en mer jusqu'à la côte. Le 6 janvier 1619, il découvrit l'île Penguin, près du port Désiré, laquelle est appelée sur sa carte de *Los-Reyes*. Continuant sa route, à environ cinq lieues de la côte par latitude S. 48° 50′, il découvrit un dangereux récif de rochers à fleur d'eau (1), non loin duquel il y avait vingt-six brasses d'eau.

Le 19 janvier, Nodal arriva près de l'entrée du canal de San-Sébastian, lat. 53° 16′, et le 22, au détroit de Le Maire, qu'il nomma *San-Vicente*, parce qu'il y était arrivé le jour de la fête de ce saint; mais ce nom ne fut conservé dans la suite qu'à un de ses caps septentrionaux sur la côte de l'ouest.

---

seconde édition en français, intitulée : *Journal ou Description du merveilleux voyage de G. Schouten*, avec des figures, par Harmon Janson. La même année, de Bry fit paraître la *Descriptio admirandi itineris à Gul. Schouten, Hollando, peracti; Americæ, pars* XI. Le même journal fut inséré, avec le titre de *Navigations australes, découvertes, par Jacob Le Maire*, dans le *Miroir oost et west indical; Amsterdam*, 1621. Voyez aussi *Herréra, Novus orbis*, fol. 46; et *de Laet, lib.* VIII, *cap.* 11. *Francisco de Seixas y Lovera. Descripcion geográfica y derrotero de la region austral magallanica*, Tit. XVII; *del passage del Mayre. Madrid*, 1690.

(1) *Baxos de Estevan*, par lat. 48° 39′.

Il alla de là jeter l'ancre à trois ou quatre lieues au S. de ce cap, dans une baie qu'il appela *Bahia del Buen-Suceso*, ou de Bon-Succès. On vit accourir plusieurs naturels sur le rivage, et l'expédition s'y procura de l'eau, du bois et du poisson en abondance. Après avoir déterminé la latitude du cap Horn (1), dont ils changèrent le nom en celui de *San-Ildefonso*, le 10 février, on découvrit, par lat. 56° 40′ S., au S.-O. de ce cap, de petites îles rocailleuses, auxquelles on donna le nom du pilote en chef, *Diégo Ramirez* (2).

Ces navigateurs s'étant dirigés du côté de l'ouest, le long de la côte de la Terre-de-Feu, arrivèrent, le 25 février, à l'entrée occidentale du détroit de Magellan, et sortirent par celle de l'est, le 13 mars, après avoir fait le tour de la Terre-de-Feu. Leurs relations avec les naturels qui habitaient les bords des deux détroits furent des plus amicales. Le même jour, ils firent voile pour l'Espagne, et abordèrent à San-Lucar, le 9 juillet 1619 (neuf mois et douze jours après leur départ de Lisbonne), sans avoir perdu un seul homme. Ce voyage acheva la découverte de l'Amérique du Sud. Le projet qui avait été conçu, d'ouvrir, par cette route, un commerce direct entre l'Espagne et les îles Philippines, éprouva des obstacles de la part des administrateurs du commerce de Panama, qui représentèrent la voie de l'isthme de Darien, comme plus sûre et plus commode (3).

1624. *Expédition de l'amiral Jacob L'Heremite.* Une flotte, nommée flotte de *Nassau*, en l'honneur du prince Maurice, fut placée à la disposition de cet officier, pour aller visiter le nouveau détroit de Le Maire, conquérir le Pérou, et dé-

(1) *Cabo de Hornos*, lat. 56° 9′ S.

(2) La découverte de ces îles, dit le capitaine Burney, est l'événement le plus remarquable du voyage des Nodal, attendu qu'elles furent, durant un siècle et demi, la terre la plus méridionale connue qui fut marquée sur les cartes. Suivant l'Atlas espagnol, de 1798, l'île du milieu ou la plus grande, est située par lat. S. 56° 28′, et par 1° 19′ de long. O. du cap Horn. Selon les observations du capitaine Colnett, elle serait par lat. 56° 30′ S., à vingt-deux lieues du cap Horn. (*Colnet's voyage*, p. 17 et 18.)

(3) *Relacion del viaje que hizieron los capitanes Bart. Garcia de Nodal y Gonzalo de Nodal, hermanos, naturales de Ponte Vedra, al descubrimiento del estrecho nuevo; Madrid*, 1621. L'année suivante, il parut, à Amsterdam, une relation inexacte de ce voyage. (*Herréra, novus orbis*, fol. 75. *Seixas y Lovera*, tit. XVII.)

truire les établissements espagnols de l'Amérique. Elle se composait de onze vaisseaux, montés de onze cent trente-sept hommes, dont six cents soldats, et de deux cent quatre-vingt-quatorze pièces de canon. Cette expédition, partie de Gorée, en Hollande, le 29 avril 1623, arriva, le 2 février 1624, au détroit de Le Maire, après une traversée de neuf mois, et jeta l'ancre dans une baie de la Terre-de-Feu, près de l'entrée septentrionale du canal. Cette baie reçut le nom de *Verschoor* (1), qui était celui du vice-amiral, et une autre, plus au sud, fut appelée *Valentin* (2). La flotte franchit le détroit, et, le 17, elle s'arrêta pendant un brouillard dans une baie qui fut nommée de *Nassau*. Le lendemain, elle se retira à un petit golfe, sur le bord occidental, qu'on nomma *Schapenham*. Les Hollandais y prirent de l'eau, du bois et du lest, et y furent bien accueillis des naturels. Toutefois, le 22, il survint une violente tempête; les bateaux furent obligés de quitter l'aiguade, et dix-neuf hommes, restés à terre, sans armes, furent attaqués par les indigènes, qui les assommèrent tous, à l'exception de deux, à coups de massues et de pierres.

Le vice-amiral Schapenham détaché en cet endroit, avec le yacht *Windhond* (Levrier), pour explorer la côte de la baie de Nassau, jeta l'ancre dans celle de *Windhond*, où il parla à des naturels. Il passa de là à l'est du cap Horn, à un autre cap situé dans une île, qu'il appela *Terhalten*, du nom d'un des officiers des troupes. Il reconnut que la Terre-de-Feu se divise en plusieurs îles, et, que, pour se rendre à la mer du Sud, il n'était pas nécessaire de doubler le cap Horn, puisqu'on pouvait pénétrer dans la baie de Nassau, du côté de l'est en laissant le cap au sud (3). Les habitants de la Terre-de-Feu étaient naturellement blancs; mais ils avaient coutume de se peindre le corps de différentes couleurs. Ceux des baies de Schapenham et de Windhond étaient peints en rouge, et ceux des environs de l'île de Téralten en noir. Les hommes allaient nus, et les femmes ne portaient qu'un petit morceau de peau à la ceinture. Ils étaient d'un caractère féroce, déchiraient leurs captifs en pièces, mangeaient

(1) On croît que c'est le port *Mauritius*.

(2) La baie de *Buen-Suceso* des Nodal.

(3) Dans la relation du voyage du capitaine Cook, on dit que ce fut Schapenham qui découvrit, le premier, que la terre du cap Horn était composée de plusieurs îles.

leur chair et buvaient leur sang. Leurs huttes étaient construites en bois et de forme circulaire; et leurs bateaux ou canots, qui ressemblaient assez à des gondoles vénitiennes, étaient faits de l'écorce de gros arbres et avaient de dix à seize pieds de long sur deux de large. Le 27 février, la flotte sortit de la baie de Nassau, et cingla vers les côtes du Chili (1).

La même année, le capitaine hollandais Hendrick Brower découvrit le détroit ou terre, qui porte son nom, et qui est situé à l'est de celui de Le Maire.

1628. *Fondation de la ville de Santiago de Guadalcazar* (2), dans le Tucuman, en 1628, par le capitaine Martin de Lédesma.

1639. *Invasion des Mamelucks.* On appelait ainsi des hommes nés de Portugais, de Hollandais, de Français, d'Italiens, d'Allemands et de femmes brésiliennes, qui, s'étant réunis, devinrent célèbres par leurs pillages. Ils ont donné des preuves de leur habileté à cet égard dans les courses nombreuses qu'ils ont faites dans le pays des missions, où ils ont détruit les villes de l'Assomption dans le Jujuy, de Todos-Santos en Caaro, des Saints-Apôtres en Caazapaguaru, de Saint-Christophe et de Saint-Joachim de l'autre côté d'Ygay, de Santa-Barbara sur le bord occidental du Paraguay, et de San-Carlos en Caapi. Ils n'épargnèrent pas les colonies des Chiquitos, des Moxos, et d'autres tribus indiennes placées dans les possessions espagnoles. Les villes de Xérès, Guayra (Ciudad-Réal) Villa-Rica, et plusieurs autres furent détruites. Un grand nombre des habitants furent enchaînés et envoyés au Brésil, où ils furent condamnés aux travaux à perpétuité, soit dans les mines, soit dans les champs, soit dans les manufactures. On assûre que

(1) Voyez cet article.

La relation de ce voyage fut publiée, pour la première fois, à Amsterdam, en 1626, avec des cartes et des figures, par Hessel Gerritz.

En 1634, de Bry en fit paraître une traduction latine dans son *Hist. Americanæ*, *pars*. 13, et il en fut inséré une traduction française dans le neuvième volume du *Recueil des Voyages de la Compagnie*.

(2) Elle fut détruite, par les Indiens, vers la fin du même siècle. On a bien de la peine, dit Charlevoix, à marquer où était cette ville.

pendant les années 1634, 1635, 1636, 1637 et 1638, trois cent mille des habitants du Paraguay y furent envoyés de cette manière. Selon le témoignage de Pédro de Avila, gouverneur de Buénos-Ayres, six cent mille furent vendus à Rio-Janeiro en 1628 et 1629. Pour protéger les Guaranis, on leur accorda la permission d'avoir des armes à feu, dont par la suite ils se servirent quelquefois avec avantage contre les Brésiliens. (*Dobrizhoffer.*)

Contestation entre les autorités civiles et les jésuites. L'empereur Charles-Quint, par lettres-patentes du 12 septembre 1537, permit aux habitants de la ville de l'Assomption de nommer un gouverneur, dans le cas où cet officier mourrait sans avoir désigné son successeur, jusqu'à ce que l'audience royale de la Plata en nommât un autre. Le gouverneur meurt subitement, et les habitants de l'Assomption nomment don Bernardino de Cardénas, leur évêque, capitaine-général, et principal juge de la ville et de la province du Paraguay. Immédiatement après cette élection, les officiers des tribunaux s'assemblent et prient le nouveau gouverneur de faire chasser les jésuites de ces provinces. Il y consent, et les jésuites sont expulsés de la ville. Mais ils veulent s'y rétablir par la force des armes, et pour arriver à ce but, ils convoquent une assemblée dans leur collége de Cordova de Tucuman, et secondés par leur provincial, ils arment les provinces de Parana et d'Uruguay, et nomment *Sébastien de Léon* gouverneur de la province du Paraguay. Bientôt Sébastien assemble un corps de quatre mille Indiens dont il prend le commandement, et s'avance vers la ville (le 28 septembre). Ne voulant écouter aucune proposition d'arrangement, il en vint aux mains avec les habitants. Après un combat opiniâtre, les Espagnols prennent la fuite, ayant perdu vingt-deux hommes tués et dix ou douze de blessés, dont la plupart étaient les plus distingués de la ville. Le nombre des Indiens tués est de trois cent quatre-vingt-cinq; le reste entre dans la ville qu'il saccage et incendie. On met l'évêque dans une barque avec douze arquebusiers qui descendent à la ville de Santa-Fé, à deux cents lieues de l'Assomption. De là il alla par terre à Las Charcas, distance de trois cent soixante lieues, et y présenta ses plaintes à l'audience royale, qui ordonna qu'il serait rétabli dans son évêché (1).

(1) Actes des 21 avril et 24 mai 1651. (Voy. *Xarque*, lib. II, c. 40.)

Révolte et défaite des Indiens Guaycurus, en 1665 *et* 1666. Le gouverneur Alonso Sarmiento, ayant appris que les Indiens avaient formé le plan de chasser les Espagnols, se met à la tête de ses soldats, et après une marche de soixante lieues, il arrive à la ville d'Arécaya, située sur les bords du Jujuy. Les Indiens, habitants réduits à une espèce d'esclavage par les propriétaires espagnols, reçoivent, avec les honneurs accoutumés, le gouverneur, qui établit son camp près de la ville. Les Indiens y mettent le feu au milieu de la nuit, et tombent sur les hommes, dont quelques-uns sont tués, d'autres blessés, le reste se retire dans l'église, et s'y défend jusqu'à l'arrivée du père Quéra avec deux cents cavaliers indiens des Guaranis, qui venaient de Saint-Ignacio et de Nuestra-Séñora-Santa-Fé. Les Indiens rebelles sont tués ou faits prisonniers. Pendant plusieurs années, les Guaycurus menacèrent les deux villes des Ytatingues, qui furent enfin forcés de se retirer dans une position entre le Parana et l'Uruguay, où se trouvent les descendants de ceux qui avaient sauvé les Espagnols à Arécaya.

Défaite et soumission des Calchaquis. Les Indiens Calchaquis ravagèrent, en 1665, les environs de Santa-Fé, et réduisirent la ville à de grandes extrémités. Un corps de milices de l'Uruguay, aux ordres du mestre-de-camp don *Antonio de Véra Musica*, reçut du gouverneur de Rio de la Plata, ordre de marcher contre eux, et les battit complètement.

Défaite des Indiens de Tucuman. Il y eut, vers l'année 1668, une révolte presque générale des Indiens de Tucuman, qui fut excitée, dit Charlevoix, par don *Pédro de Bohorquez*, et ne fut apaisée que par son supplice. Le gouverneur, craignant que les peuples de la frontière de Chaco ne se joignissent aux rebelles, déploya un appareil imposant de troupes, qui produisit l'effet désiré.

Paix conclue avec les Mocovis. Le gouverneur de Tucuman, retenu en 1664 à Buénos-Ayres par la guerre des Calchaquis, ordonna au provincial d'y envoyer les pères *Agustin Fernandez* et *Pédro Patricio*, porter des propositions de paix aux Mocovis qui dévastaient les environs d'Estéco. Ces deux jésuites se rendirent au fort de Pungo, qui n'en était

— Histoire de la persécution de deux saints évêques, par les jésuites, l'un, don Bernadino de Cardénas, etc., in-8°, 1691. (*Charlevoix*, Histoire du Paraguay, lib. XII.)

pas éloigné, et où les chefs de ces Indiens, accompagnés des députés de leurs alliés, signèrent un traité avec eux. Toutefois, en 1670, après l'expiration du gouvernement de Mercado, ils recommencèrent les hostilités, pillèrent le village indien d'*Offas*, dépendant de Jujuy, et détruisirent son église. Le nouveau gouverneur don *Angélo de Parédo*, qui avait servi avec distinction en Flandre et en Portugal, détacha un corps de troupes sous la conduite du mestre-de-camp don *Juan Amusatégui*, pour arrêter leurs incursions. Les soldats portaient deux étendards; sur l'un était peinte l'image de la mère de Dieu, et sur l'autre la figure d'un crucifix que ces sauvages avaient foulé aux pieds dans l'église d'Offas. Les Indiens opérèrent leur retraite et disparurent. Néanmoins, le gouverneur continua ses préparatifs de guerre, et, l'année suivante, il enjoignit à ses officiers d'envahir le Chaco avec les milices de Jujuy, de Salta, d'Estéco, et celles de la vallée de Tarija. Ces dernières, au nombre de cinquante hommes, renforcés de cent douze Chiriguanès, alliés, se réunirent à celles de Jujuy, et partirent, le 26 août, pour le fort de San-Francisco, d'où elles marchèrent jusqu'à la rivière Rouge, conduits par un Mataguay qui les mena à dessein au milieu des ennemis. Le 7 septembre, l'avant-garde, composée de trente Chiriguanès, apercevant un corps de deux cents Mocovis, fondit sur eux, les poursuivit de l'autre côté de la rivière, et combattit pendant trois heures, en leur tuant beaucoup de monde, sans perdre un seul homme. Le lendemain, le mestre-de-camp, menacé par cinq cents hommes, et craignant qu'un autre corps ne se jetât sur le fort de San-Francisco, qui était défendu par une faible garnison, se décida à attendre les milices d'Estéco et de Salta, et occupa ses soldats à construire un nouveau fort, auquel il donna le nom de *Guadalupe*. A l'arrivée de ces milices, il fit repasser la rivière à une partie de ces troupes, et, se mettant à la tête de l'autre, ces deux corps en descendirent le cours. Le premier ayant découvert une embuscade qu'on lui tendait, marcha à l'ennemi, et le poussa dans les bois, avec perte de quatorze Mocovis, de deux Tobas, et de plusieurs chevaux et moutons. A la nouvelle de ce succès, le mestre-de-camp franchit la rivière, poursuivit les fuyards fort loin, en tua quelques-uns, dont il exposa les têtes le long du chemin; toutefois, ne trouvant plus que des habitations désertes, et commençant à manquer de vivres, il résolut

de retourner à son fort. En cotoyant les deux bords de la rivière, il avait espéré surprendre les Mataguayos ; mais ceux-ci s'étaient retirés, dans la nuit, vers les montagnes, en abandonnant leurs provisions et leurs bagages. Il en resta néanmoins quelques-uns en embuscade, qui, après avoir lancé toutes leurs flèches sur les Espagnols, rejoignirent leurs compatriotes. Le commandant blessé à l'épaule, gagna un endroit, appelé *Ramada de Lédesma*, et étant arrivé peu après à son fort, y licencia les milices.

Voyage du capitaine John Narbrough, en Patagonie, en 1669 *et* 1671. Le roi Charles II, voulant ouvrir un commerce avec les Indiens du Chili, ordonna de reconnaître le détroit de Magallanès, la côte de Patagonie et les ports des Espagnols dans ces parages. En conséquence, on équipa les deux navires *le Sweepstakes*, de trois cents tonneaux, et ayant à bord quatre-vingts hommes, trente-six canons et des vivres pour quatorze mois, et *le Bachelor-Pink*, de soixante-dix tonneaux, et portant dix-neuf hommes, quatre canons et des provisions pour un an. Ce dernier était commandé par *Humphrey Fleming*. Ils partirent de Deptford, sur la Tamise, le 26 septembre 1669 ; le 21 février 1670, ils arrivèrent sur la côte d'Amérique, non loin de l'île Penguin, et, le lendemain, ils jetèrent l'ancre dans une baie, à l'extrémité septentrionale de laquelle il y a une petite île fréquentée par une multitude de phoques. On donna à cette baie et à l'île, qui sont situées par lat. 48° 15′, le nom de *Seal* ou des Phoques, et à une autre île, à huit lieues plus au nord, celui de *Tomahawk*, parce qu'on y trouva une massue indienne. Au nord-ouest de celle-ci est une baie ronde, appelée *Spiring* (1), qui est bordée de rochers noirs taillés à pic et a sept milles de largeur sur trois de profondeur. Le 24 février, Narbrough jeta l'ancre dans le port Désiré, où il trouva, au pied d'un pieu, une pièce de plomb qui portait l'incription suivante :

MDCXV EEN SCHIP ENDE EEN JACHT GENAEMT EENDRACHT EN HOORN GEDRRIVEERT DEN VIII DECEMBER VERTROKEN MET EEN SCHIP D'EENDRACHT DEN X JANUARY MDCXVI.

C. I.	LE MAIRE.	S. W. C.	SCHOVTS.
A. I.	CLASSEN.	I. C.	SCHOVTS.
		C. L.	JANSEN BAN.

---

(1) La baie d'*Esperlans* de W. Schouten.

c'est-à-dire : 1615, un navire et un yacht, nommés *l'Eendracht* et *le Hoorn*, arrivèrent ici le 8 décembre, et le navire en partit seul le 10 janvier 1616 (1).

Quoique cette inscription expliquât suffisamment l'intention qu'avait eue Le Maire, en la laissant en cet endroit, Narbrough n'en prit pas moins possession, le 25 mars, du port et de la rivière du Port-Désiré et de tout le pays sur les deux rives du dédroit, au nom du roi Charles II. Il sortit de ce port le lendemain, et, le 7 avril, entra dans celui de San-Julian, et, le 16 septembre, il revint au port Désiré. Le 23 octobre, il gagna l'entrée orientale du détroit de Magallanès, qu'il examina avec le plus grand soin. Il appela une baie, à l'est du cap Hollande, *Wood's Bay* (2), du nom de l'aide du maître; et observa sur la côte méridionale plusieurs ouvertures, vis-à-vis desquelles il y avait une île qu'il nomma *Charles' Island* (3). Une autre baie, plus à l'ouest, où il remarqua un grand nombre de baleines, reçut le nom de *Whale-Bay*, ou des Baleines; et une autre, à l'est du cap Gallant, celui de *Fortescue-Bay*. Narbrough appela des îles, situées près de cette baie, *îles Royales*. Il donna à la plus occidentale le nom de *Rupert*, à une pointe de terre basse, sur la côte septentrionale, celui de *Passage*, à une baie, sur le rivage nord-ouest, celui d'*Élisabeth*, et à un cap, sur la côte méridionale, celui de *Whale-Point*. A deux lieues à l'ouest de la baie d'Élisabeth, il vit des ruisseaux de neige fondue et une rivière qu'il nomma *Bachelor;* il appela la rade qu'elle formait *York-Road*. Depuis le cap Quad jusqu'à la mer du Sud, le détroit est bordé, des deux côtés, de hautes montagnes, et de rochers couverts de neige, ce qui lui fit donner le nom de terre de la Désolation du sud.

Suivant le relevé de Narbrough, la longueur du détroit, depuis le cap de la Vierge-Marie jusqu'à celui de Déséada, est de cent seize lieues, et la différence de longit. de 7° 14'; à la partie septentrionale de l'entrée se trouvent quatre petites îles qu'il appela de la *Direction* (4). De là il fit voile pour le Chili.

---

(1) On donna, à l'île où fut découverte cette médaille, le nom de Le Maire.

(2) La baie de *Solano*, des Espagnols.

(3) L'île de *Los Principes*, indiquée sur les cartes espagnoles.

(4) Elles sont appelées, sur les cartes, les *Évangélistes*.

Le capitaine Burney observe que la carte du détroit de Magal-

Campagne de 1672. Le gouverneur, voulant consolider les établissements et intimider les Indiens, se mit en campagne avec quatre cents Espagnols et le même nombre de naturels. Les premiers se composaient de détachements de troupes réglées, des milices de Cordova, de Rioja, de Salta et de Jujuy. Il les répartit en trois corps, et les plaça sous les ordres de trois mestres-de-camp, don *Pédro d'Avila*, don *Pédro de Bazan* et don *Diégo Ortiz de Zarate.* Deux de ces corps descendirent le Rio-Dorado l'espace de quarante lieues jusqu'à son confluent avec la rivière Rouge, qui porte en cet endroit le nom de Rio-Grande. Don Angélo s'y rendit aussi le 2 juillet, et éleva sur son bord un fortin de bois qu'il nomma *Santiago* (1). De là il expédia des détachements à la recherche de l'ennemi qui s'était partout enfui dans les bois. On fit, néanmoins, plus de mille huit cents prisonniers qui furent conduits au fort.

En même tems, les milices de Tarija, suivies de quelques soldats espagnols et d'un bon nombre de Chiriguanès, sous les ordres de don Diégo Marin de Armanta et de Zarate, entrèrent dans le Chaco par ordre de l'audience royale de Charcas. Chemin fesant, elles rencontrèrent un corps d'Indiens qu'elles mirent en fuite, après en avoir tué plusieurs, s'emparèrent de leurs bagages, et reprirent les chevaux qu'ils avaient enlevés des habitations espagnoles. La nuit suivante, ces Indiens, guidés par le cacique Toba, revinrent à la charge; mais, quoique repoussés, ils combattirent avec tant de valeur, que les Chiriguanès, consternés, refusèrent de se mesurer avec eux, et que le sergent-major, n'osant pénétrer plus avant dans le pays, se décida à aller rejoindre le général. Dans diverses escarmouches, il fit une trentaine de prisonniers, parmi lesquels se trouvait le cacique Toba ou

---

lanès, dressée par Narbrough, a servi de base à toutes celles qui en ont été depuis publiées.

Dans la relation du dernier voyage au détroit de Magellan (*Relacion del ultimo viage al estrecho de Magallanes*), le voyage de Wood est considéré comme fait sous sa direction, et ne fesant pas partie de l'expédition de Narbrough. Il paraîtrait, d'après une note de l'éditeur, qu'il a été induit en erreur par une relation incomplète et sans date, qui se trouve dans la collection de Prévost (tom. 11, lib. 11, p. 1). Prévost, lui-même, paraît avoir été trompé, n'ayant pas vu le nom de Narbrough dans la première édition du voyage de Wood, imprimée à Londres.

(1) Parce qu'il fut achevé le 25, jour de la fête de ce saint.

Crisoé, qui lui apprit que le général avait repris la route d'Estéco. Le sergent-major retourna alors sur ses pas, et ramena son corps dans la vallée de Tarija, sans avoir perdu un seul homme.

Le gouverneur, n'ayant pas assez de monde pour garder ses prisonniers, ni assez de vivres pour les nourrir, et craignant que les débordements, dont l'époque était prochaine, ne rendissent les chemins impraticables, partit pour Estéco, et y arriva le 3 septembre. Il distribua les captifs à ses officiers, et leur enjoignit de ne pas les traiter en esclaves Il partagea aussi, à la même condition, entre les Espagnols, les naturels de la réduction de Saint-François-Xavier, qui s'étaient toujours montrés leurs ennemis les plus irréconciliables.

Don Angélo offrit au collége des jésuites de Cordova quarante des principales familles indiennes. Mais ceux-ci les refusèrent, 1°. parce qu'ils ne voulaient pas, par leur exemple, autoriser le service personnel; 2°. parce que le gouverneur n'ayant pas assez de prisonniers pour en donner à tous ceux qui en demandaient, ils ne voulaient pas augmenter le nombre des mécontents; et 3°. qu'il serait indécent de paraître plus intéressés que le général, qui n'en retenait pas un seul pour lui. Le gouverneur choisit ensuite un nombre d'enfants des plus spirituels et les fit élever dans les colléges de Tucuman.

1676. *Voyage d'Antonio de Véa.* Le vice-roi du Pérou, don Baltazar de la Cuéva, ayant été informé que les pirates anglais avaient résolu de former un établissement sur la côte du Chili, ordonna à Antonio de Véa de mettre à la voile avec le navire *la Señora del Rosario* et deux petites barques (*barcos longos*), pour reconnaître cette côte. Antonio de Véa sortit du port de Lima le 21 septembre 1675, et cotoya l'Archipel de Chinos, en se dirigeant vers la lagune de la Candelaria; de là il s'avança du côté de l'intérieur occidental du détroit (lat. 49° 15′), et après une inspection exacte, il fut reconnu que la pauvreté du sol empêcherait les Européens de former aucun établissement dans ces parages. Après avoir perdu une de ces barques, montée de seize hommes, qui fut jetée sur une de ces petites îles situées vers l'entrée occidentale du détroit, il retourna à Valparaïso le 30 mars, d'où il se rendit à Callao; il y arriva le 19 août (1).

Etablissement de la colonie de Sacramento, ou de Nova-Colo-

---

(1) *Noticias de las exp. Magall.*, p. 265.

nia par les Portugais, en 1680. La paix de 1680 fit renaître la question des limites entre l'Espagne et le Portugal. Cette dernière puissance réclama tout le pays au nord de l'équateur, jusqu'à la rivière Wiapoc que Pinzon avait reconnue. L'Espagne reconnut la justice de ces prétentions, mais elle lui contesta ses droits sur les contrées situées au midi de la ligne, jusqu'à la Plata. La cour de Portugal, voulant s'assûrer la possession de la partie des côtes en litige, établit une colonie sur la rive gauche de la Plata, derrière l'île de San-Gabriel, où se trouvait un port commode.

Le gouverneur du Paraguay, don *Félipe Rége Corbulon*, ayant reçu avis des préparatifs qui se fesaient à Rio-Janeiro, pour l'expédition destinée à former un établissement sur son territoire, par ordre de l'infant don Pédro, régent de Portugal, il envoya deux cent soixante-dix mousquetaires dans les réductions et chargea deux corrégidors des bourgades de faire marcher des partis de troupes du côté du Brésil, pour observer les mouvements des Portugais. Ces officiers expédièrent trois détachements d'environ quatre cents hommes chacun; le premier remonta la Parana dans des canots, et les deux autres s'acheminèrent par terre, l'un du côté de Saint-Paul de Piratiningue, et l'autre de celui de l'Océan. Ces troupes firent plus de trois cents lieues sans rien découvrir; mais le dernier détachement, étant arrivé au cap de Sainte-Marie, tomba sur une partie de l'équipage d'un vaisseau portugais, qui s'était séparé de la flotte et avait été jeté à la côte. Le capitaine avait trouvé un petit navire à bord duquel il avait renvoyé quelques-uns de ses gens au Brésil. Il se mit alors en marche, avec vingt-quatre hommes, pour Buénos-Ayres, et rencontra des néophites, qui lui donnèrent des provisions et un guide pour le conduire à la réduction de *Yapéyu*, ou *Santos-Reyes*, qui était à cent lieues de là. Les Espagnols embarquèrent ces prisonniers dans des canots sur l'Uruguay, et les envoyèrent à Buénos-Ayres sous l'escorte de quatre cents Indiens.

Le gouverneur de Rio de la Plata avait chargé d'examiner les îles et les côtes du fleuve au-dessous de Buénos-Ayres, le capitaine d'un brigantin, qui avait négligé de faire le tour des îles de San-Gabriel, ne croyant pas que les Portugais oseraient approcher si près de la capitale. Peu de tems après, des particuliers y découvrirent des navires nouvellement construits. Le gouverneur y expédia un brigantin dont le capitaine ne fut pas peu surpris d'y voir quatre vaisseaux

à l'ancre et une forteresse régulièrement construite et défendue par de la grosse artillerie et une bonne garnison, aux ordres de don *Manuel de Lobo* (1). Le gouverneur du Paraguay lui ayant demandé d'évacuer l'établissement, il s'y refusa sous prétexte qu'il était dans les limites du Portugal. Le gouverneur consulta, au sujet de la conduite qu'il devait tenir, les théologiens et les avocats de Buénos-Ayres, qui dressèrent un mémoire sur des cartes hollandaises, et l'envoyèrent à Lobo. Celui-ci produisit aussi une carte à l'appui de ses prétentions et en référa à sa cour (2).

Don *Joseph de Barro*, gouverneur de Buénos-Ayres, ayant résolu de réduire la colonie par la force, donna ordre aux corrégidors des Réductions de mettre présentement sur pied un corps d'Indiens. Ils réunirent trois mille Guaranis du Tucuman et de la Plata, qui se rendirent à Yapéyu, et pénétrèrent par le canal de l'Uruguay à la distance de trois lieues de Nova-Colonia, accompagnés de quatre missionnaires; ils firent cette marche pénible de deux cents lieues dans l'espace d'onze jours. Ils avaient des frondes, des arcs, des flèches et des massues. Ils conduisaient cinq cents mulets chargés

(1) La colonie de Sacramento, située sur le bord de la Plata, et vis-à-vis de Buénos-Ayres, dont elle était distante de trente-trois milles N.-E., fut prise en 1680, par don Joseph de Garra, gouverneur de la province. Les Portugais la reprirent peu de tems après; en 1704, elle tomba de nouveau au pouvoir du sergent-major don *Baltasar Garcia Ros*, et elle fut rendue à la paix. En 1736, les Espagnols vinrent encore l'assiéger avec huit cents hommes de troupes réglées, cinq mille Indiens, et quatre frégates de cinq canons; mais leurs efforts, cette fois, furent vains. En 1762, le gouverneur de Buénos-Ayres, don Pédro Céballos, l'enleva aux Portugais, et elle leur fut de nouveau rendue par le traité de Paris, de l'année suivante; mais l'ayant prise une seconde fois, il la détruisit par ordre de sa cour. (*Alcédo.*)

(2) Le gouverneur espagnol joignit à son mémoire les cartes hollandaises, dont les Portugais, eux-mêmes, se servaient pour naviguer, et le traité de paix de 1668, où il est dit que la province de San-Vicente devait servir de limite au Brésil, du côté du Paraguay. Lobo représenta au gouverneur une mappemonde, dressée à Lisbonne en 1678, et d'après laquelle les trois cents lieues de côtes, depuis Rio-Janeiro jusqu'à l'embouchure de la Plata et le continent de l'autre bord jusqu'au Tucuman, appartenaient à la couronne de Portugal. Une ligne, qui s'y trouvait tracée, comprenait même les deux provinces de Paraguay et de Rio de la Plata.

de provisions, cinq cents bœufs pour le service de l'artillerie, et quatre mille chevaux, qu'ils devaient pousser contre l'ennemi, pour en rompre les rangs (1). Toutes les troupes du gouverneur consistaient en trois mille fantassins espagnols, nègres ou mulâtres, qui n'avaient que deux cents fusils et quelques sabres.

Le mestre-de-camp don Antonio de Véra-Muxica, chargé de diriger les opérations du siége, commença l'attaque avec trois cents Espagnols et trois mille Indiens des réductions. Un néophite, étant monté sur le rempart dans l'obscurité de la nuit, trouva le factionnaire endormi et lui coupa la tête. Un coup de carabine devait être le signal de l'attaque. Dans la confusion, un soldat laisse partir son arme, et aussitôt une colonne entière s'élance sur le rempart. Les Portugais surpris, croyant avoir affaire à toute l'armée, y accourent, mettent le feu à une couleuvrine, qui éclate au moment où deux autres colonnes indiennes pénètrent dans la place. Les assiégés sont investis de toutes parts, et on s'empare de leurs magasins à poudre. Toutefois, revenus de leur frayeur, ils se défendent avec valeur; mais les Indiens se précipitent sur eux avec tant de furie, que la résistance devient inutile. Il n'échappa de la garnison que neuf hommes, qui, ayant pris position sur un rocher, sauvèrent leur vie par capitulation. Le gouverneur, qui était du nombre, fut envoyé avec eux à Lima, où il mourut peu après son arrivée. La perte des Indiens fut de trente tués et d'un plus grand nombre de blessés. Les Espagnols ne perdirent que six hommes (2). Ainsi, cette forteresse défendue par une bonne artillerie, bordée de fusiliers, et remplie de troupes aguerries et bien armées, fut escaladée et prise par des néophites, vêtus d'un simple caleçon, par un froid très-vif, et qui étaient venus la plupart d'une distance de deux cents lieues. Ils furent complimentés sur leur conduite,

---

(1) Selon Muratori, le commandant du siége avait proposé de placer les quatre mille chevaux à nud, pour servir comme de rempart; mais il les fit mettre à l'écart, à la demande des Indiens, qui sentaient le danger que leur feraient courir des chevaux épouvantés par le feu de l'artillerie. *Relation des missions*, p. 228. Paris, 1754.

(2) Muratori dit que deux cents Portugais perdirent la vie dans cette action; les autres demeurèrent prisonniers avec leur général.

dans des lettres adressées à leur provincial, par l'archevêque de Lima et le vice-roi du Pérou.

La contestation fut soumise, en 1681, aux cabinets de Madrid et de Lisbonne, qui, désirant l'un et l'autre éviter la guerre, convinrent de faire décider la chose par des commissaires, ou par le pape, en cas de division. En attendant, il fut stipulé par un traité provisoire, signé le 7 mai 1682, que le territoire en question resterait en commun aux deux nations. Don *Francisco-Napez de Lancastro*, qui avait été commandant en second sous Lobo, fut envoyé pour réoccuper la place, à condition qu'il n'y demeurerait que quatorze familles portugaises, que les maisons seraient bâties en bois et couvertes en chaume, et qu'on n'y construirait aucun fort; que le gouverneur de Buénos-Ayres aurait droit de faire la visite de l'établissement et des navires qui viendraient y commercer; et enfin que les trois cent mille Indiens et les troupeaux que les habitants de San-Pablo de Piratiningue avaient enlevés au territoire dépendant de la couronne d'Espagne, lui seraient restitués.

Nouvelle expédition contre les peuples de Chaco, en 1685. Une cédule royale du 6 décembre 1684, enjoignit au gouverneur du Tucuman d'assûrer les jésuites que leurs convertis seraient placés sur le même pied que ceux qui peuplaient les réductions du Parana et de l'Uruguay. Le roi voulut que les missionnaires fussent escortés de vingt à vingt-cinq soldats pour leur sûreté; mais le vice-roi du Pérou et le gouverneur du Tucuman jugèrent nécessaire d'employer d'autres moyens que la douceur et les ménagements contre les insolents Mocovis et Tobas qui venaient de tuer deux missionnaires, don Pédro-Ortiz de Zarate et le père Solinas. Le vice-roi nomma don Antonio de Véra-Muxica gouverneur par *interim* du Paraguay, et partit pour ce pays avec quatre cents Espagnols et cinq cents Indiens. S'étant mis en marche d'Estéco, le 5 juillet 1685, il fit une centaine de prisonniers, mais il perdit trois cents chevaux que les Indiens enlevèrent à la vue de trois cents hommes retranchés. L'expédition ne fut pas heureuse et, au retour, elle souffrit beaucoup de la famine.

Mission dans la terre magellanique. Vers cette époque, le jésuite *Nicolas Mascardi*, accompagné d'un cacique, se rendit dans le pays des *Poyas*, situé entre celui des Arauques et le détroit de Magellan, pour y découvrir une ville qu'on prétendait avoir été fondée par le capitaine Sébastien de

Arguella, qui avait fait naufrage dans ce détroit; mais il trouva la mort dans cette expédition, après une recherche inutile.

Paix des Chiquitos avec les Espagnols, en 1692. Ces Indiens, après avoir fait aux Espagnols une guerre presque continuelle depuis l'expédition de Nuflo de Chavès, se trouvaient menacés d'un côté par eux, et de l'autre par les Mamelucks, qui avaient déjà fait des incursions sur leur territoire. Étant ainsi placés entre deux feux, ils conclurent la paix avec le gouverneur don Augustin Arcé de la Concha. Le père de Arcé arriva aux premiers établissements des *Chiquitos Pinocas*, vers la fin de l'année 1692. Une maladie épidémique y exerçait alors de grands ravages. Il en fut atteint; mais, peu après, s'étant rétabli, il quitta ses travaux apostoliques, et se rendit à Tarija, par ordre de son provincial.

Irruption des Mamelucks dans le pays des Chiquitos, leur défaite, et établissement d'une deuxième réduction, en 1694. Ces Indiens étant tombés dans une embuscade, furent forcés de battre en retraite. L'année d'après, ils attaquèrent les *Taus*, autre nation chiquite, les surprirent, et en emmenèrent un grand nombre en captivité. Les Panoquis éprouvèrent aussi le même sort. Toutefois, quelques-uns d'entre eux étant parvenus à s'échapper, vinrent trouver le père de Arcé, qui les mena dans une plaine, où il avait déjà réuni un bon nombre de Chiquitos, et y fonda une deuxième réduction, sur le bord de la petite rivière de *Jacopo*, dans un lieu entouré de bois. Cette colonie fut placée sous la protection de *San-Rafaël*. Le père de Arcé, continuant sa route, donna avis de la marche des Mamelucks à San-François-Xavier, passa à Santa-Cruz, où il trouva un secours de cent trente soldats, sous un brave officier, qui les mena d'abord à San-François-Xavier, où trois cents Chiquitos l'attendaient, et se rendit de là sur le bord de la petite rivière de San-Miguel, où il campa, après avoir évacué la réduction. L'ennemi se retira, et s'approcha ensuite de cette dernière, dans l'espoir de l'enlever. Le 9 août, le capitaine espagnol arriva à la vue de son camp, et, le lendemain, à la pointe du jour, il les attaqua; mais les deux commandants *Antonio Firraès* et *Manuel Frias* ayant été tués, leurs soldats effrayés se jetèrent dans la rivière pour se sauver à la nage. On fit feu sur eux, et il ne s'en échappa que cent trois, qui furent blessés et pris. Les Espagnols ne per-

dirent que six hommes. On ignore quel fut le nombre des morts de l'ennemi.

Après cette victoire, les Espagnols résolurent d'aller délivrer quinze cents Panoquis, que protégeait un faible détachement de troupes ; mais la mésintelligence s'étant mise parmi les officiers, empêcha l'exécution de ce projet, et l'expédition retourna à Santa-Cruz. D'autres partis de Mamelucks furent ensuite défaits par les Indiens ; et les Guarayos, qui les avaient suivis, voyant le danger auquel leur alliance les exposait, se joignirent aux Chiquitos, et embrassèrent la religion catholique.

1695–1699. Cependant, les habitants espagnols de Santa-Cruz vexaient les néophites qui travaillaient à leurs champs, les enlevaient et maltraitaient les pasteurs qui voulaient s'opposer à leurs violences. Plusieurs d'entre eux, pour se soustraire à leur poursuite, s'étaient retirés dans les montagnes. Le père de Arcé se décida en conséquence à transférer la bourgade à dix-huit lieues plus au nord, et chargea de ce soin le père Cavalléro.

Les pères Hervas et de Zéa achevèrent de bâtir la réduction de San-Rafaël, vers la fin de l'année 1696. Toutefois, la peste y ayant fait, deux années de suite, de grands ravages, on la transporta plus à l'est, sur la petite rivière de Guapis, qu'on reconnut après n'être pas navigable.

Expédition du capitaine français de Gennes, en 1695. Vers l'année 1686, des flibustiers de l'île Saint-Domingue, après avoir infesté pendant plusieurs années les côtes de Caracas, de la Nouvelle-Espagne et de Cuba, sans y avoir pu faire fortune, résolurent de passer dans la mer du Sud. Ils y pénétrèrent par le détroit de Magellan, au nombre de quatre-vingts. Au bout de sept ans, vingt-trois d'entre eux, qui avaient perdu au jeu leur part du butin, formèrent le projet de retourner dans la mer du Nord. Etant partis de l'île de Fernandez, dans une pirogue, ils abordèrent aux côtes du Pérou, et y enlevèrent cinq riches navires. Ils en choisirent un pour exécuter le voyage, et le chargèrent de métaux, de marchandises des Indes, et de vivres. Toutefois ils le perdirent dans le détroit de Magallanès, et ne parvinrent à en sauver que quelques débris qu'ils placèrent à bord d'une barque de leur construction. Après un séjour de dix mois dans ces parages, ils se rendirent à Caïenne, d'où quelques-uns allèrent s'établir au Brésil et d'autres à Saint-Domingue. Quatre ou cinq d'entre eux résolurent néanmoins

d'entreprendre un second voyage à la mer du Sud, et passèrent en France, où *Macarty*, un de ces flibustiers, adressa à ce sujet un mémoire à M. de Gennes. Celui-ci communiqua le projet à la Cour, en s'offrant de l'exécuter lui-même, et le roi mit à sa disposition les vaisseaux de l'État qu'il jugerait convenable de choisir. Le 3 janvier 1695, il partit de la Rochelle, avec *le Faucon anglais*, de quarante-six canons et deux cent soixante hommes d'équipage; *le Soleil d'Afrique*, de trente-deux canons et de deux cent vingt hommes; *le Séditieux*, de vingt-six canons et de cent quarante hommes; *la Félicité*, de huit canons et de quarante hommes, et les deux navires *la Gloutonne* et *la Féconde*, chargés de provisions. Le 13 février 1696, il entra dans le détroit de Magallanès, et jeta l'ancre dans une baie de la côte septentrionale, entre les deux *Angosturas*, qu'il appela baie de *Boucault*. Il se rendit de là à une autre, à deux lieues N.-E. du cap Froward, lui donna le nom de *Baie-Française* (1), et à une rivière qui y verse ses eaux, celui de *de Gennes*. Il y fut retenu par des vents contraires, et par un froid excessif pendant les mois de février et de mars. Il essaya, au commencement d'avril, de pénétrer dans la mer du Sud; mais n'ayant pu y parvenir, il vira de bord, le 5 avril, regagna la mer du Nord, se dirigea vers les côtes du Brésil, et de là fit voile pour la Rochelle, où il arriva le 21 avril 1697 (2).

Voyage du capitaine anglais Strong, par le détroit de Magallanès, aux côtes du Chili et du Pérou, en 1689 *et* 1690. Des marchands anglais ayant obtenu de l'amirauté, pendant la guerre entre la France et l'Angleterre, l'autorisation de courir sur les navires de la première de ces deux nations, construisirent, à leurs frais, un vaisseau, *le Welfare*, de deux cent soixante-dix tonneaux, et de quatre-vingt-dix hommes d'équipage, bien pourvu d'artillerie et de marchandises, telles que draps, armes et articles en fer. Ce vaisseau partit de Plymouth le 1er. novembre 1689, sous le commandement du capitaine *John Strong*, et arriva, le 27 janvier 1690, en vue des îles méridionales de Davis. Le lendemain, il reconnut un ro-

---

(1) La *Bahia de San-Nicolas* des Espagnols, qui en firent une reconnaissance exacte en 1786.

(2) Voyage de M. de Gennes au détroit de Magellan, par le S. Froger, Paris.

cher (1) à quatre ou cinq lieues de la principale, et entra dans un canal ou passage, de dix-sept lieues de long, auquel il donna le nom de *Falkland-Passage*. Il était tellement rempli d'herbes marines, que le vaisseau, favorisé d'un bon vent, avançait avec difficulté. On eût dit, suivant l'expression d'un des narrateurs de l'expédition, « qu'il voguait plutôt dans une prairie que dans un bras de mer ». Strong en sortit le 1er. février. Les îles voisines abondaient en renards, et on en prit un fort gros sur celle de Hawkins.

Au sortir de ce passage, *le Welfare* cingla vers l'ouest, dans la direction du détroit de Magallanès. Il y arriva le 12 février, et ne gagna la mer du Sud que le 23 mai suivant. L'équipage eut une rixe avec des indigènes, en un endroit appelé *Bachelor's river*. Ceux-ci étaient occupés à pêcher avec de petits filets; les Anglais en jetèrent un de quatre-vingts brasses de longueur, et prirent une si grande quantité de poisson, que ces sauvages, ne pouvant contenir leur dépit, leur lancèrent des mottes de terre, et coururent chercher leurs armes et leurs camarades. Les Anglais tirèrent sur eux et en blessèrent plusieurs. Le 10 juin, *le Welfare* aborda à l'île de Mocha (2).

Renouvellement des hostilités avec les Portugais. Le duc d'Anjou, Philippe V, étant monté sur le trône d'Espagne, écrivit, le 5 mars 1703, au gouverneur du Rio de la Plata, de faire fortifier le fort de Buénos-Ayres, et au provincial des jésuites d'y envoyer, tous les quatre mois, trois cents Indiens des réductions. Le roi craignait que les mines du Potosi n'y attirassent les Français. Toutefois, tandis qu'il prenait des précautions contre les alliés de la maison d'Autriche, qui n'avaient aucun dessein sur le Paraguay, les Portugais du Brésil s'occupaient d'empêcher le gouverneur du Rio de la Plata de tirer des secours des réductions. Ils fournirent des armes aux Indiens ennemis qui surprirent et pillèrent la bourgade des Rois, et en enlevèrent tous les chevaux et les bœufs. Les néophites se réfugièrent dans les réductions

---

(1) Il fut appelé *White conduit*, par R. Hawkins. C'est l'*Eddystone* des cartes anglaises.

(2) Voyez les voyages de Burney, tome IV. Cet auteur dit que le journal de ce voyage, écrit par le capitaine Strong lui-même, se trouve déposé au musée britannique, avec une autre relation intitulée : *Observations made during a south sea voyage*, et rédigée par *Richard Simson*, un des passagers du *Welfare*.

les plus proches, où, s'étant réunis au nombre de deux mille, ils marchèrent contre l'ennemi et le forcèrent à la retraite après un combat sanglant. On en vint encore aux mains pendant cinq jours de suite, et la victoire resta enfin aux néophites, qui tuèrent ou firent prisonniers tous leurs ennemis, tant Indiens que Portugais.

Cependant, les Portugais avaient repeuplé et fortifié de nouveau la colonie de Sacramento. Le vice-roi du Pérou ordonna, le 9 novembre 1703, au gouverneur de la Plata, don Alonzo-Juan de Valdé Inclan, de les en déloger. Celui-ci alla en conséquence, avec les troupes réglées et les milices, établir son camp à la vue de la place, où il fut joint, le 4 novembre 1704, par trois divisions d'Indiens envoyées par le provincial de l'Uruguay, avec six mille chevaux et des mulets de charge. Le sergent-major don Balthazar-Garcia Ros conduisit le siége avec tant d'habileté, et les Indiens le secondèrent si efficacement, que les assiégés les voyant marcher à l'assaut, s'embarquèrent à la hâte sur quatre navires qui venaient d'arriver avec du secours, et laissèrent dans la place toutes leurs munitions et leur artillerie. Les néophites perdirent, dans cette affaire, une cinquantaine d'hommes, et deux cents environ furent blessés. La perte des Espagnols fut très-légère. Ces Indiens poussèrent le désintéressement jusqu'à refuser une somme de 180,000 piastres qui leur avait été promise pour leurs services, et retournèrent chez eux le 17 mars 1705 (1). Le sergent-major reçut, en récompense, le gouvernement du Paraguay, et partit aussitôt pour visiter toutes les réductions.

Voyage de M. de Beauchesne-Gouin au détroit de Magallanès, en 1698. La compagnie, formée en France pour l'établissement de colonies dans les parties de l'Amérique méridionale non occupées par les Européens, équipa deux vaisseaux de cinquante canons chacun, *le Philippeaux* et *le Maurepas*, une frégate, et une barque de deux cents tonneaux, dont elle confia le commandement à Beauchesne-Gouin, capitaine de la marine française. L'expédition partit de France le 17 décembre 1698, et, pendant la traversée, les deux derniers navires s'étant séparés des autres, ne con-

(1) On leur avait promis un réal et demi par tête pour le tems qu'ils seraient absens de leur bourgade.

tinuèrent pas le voyage. Le 9 juin 1699, Beauchesne jeta l'ancre dans la baie de Spiring (baie d'Esperlans), près de l'entrée du port Désiré; le 24, il entra dans le détroit et relâcha dans la baie de Boucault, et, le 3 juillet, il aborda au port Famine, où il eut des relations amicales avec les indigènes. Il en rencontra d'autres sur les bords de la baie d'Élisabeth, et reconnut que la terre située vis-à-vis de cette dernière, était une île détachée de la Terre-de-Feu, et de sept à huit lieues de circuit. Il en prit possession au nom du roi de France, et la nomma, d'après ce prince, *île de Louis-le-Grand* (1). Il appela les deux ports qu'elle forme *baie du Dauphin* et *port Philippeaux*, et un autre de la Terre-de-Feu, *port de la Nativité*. Le 21 septembre, il jeta l'ancre près du détroit de Saint-Jérôme, à l'embouchure de la rivière Galante, qu'il nomma rivière du *Massacre*, à cause d'une rixe qui y avait eu lieu quelque tems auparavant entre des flibustiers et des naturels. On reconnut que les deux rives étaient habitées par deux tribus distinctes, et ennemies l'une de l'autre. Celle qui résidait dans la partie orientale, portait le nom de *Laguédiche*, et celle de la partie occidentale, qui était bien plus nombreuse, s'appelait *Haveguédiche*.

Le 21 janvier 1700, les deux vaisseaux entrèrent dans la mer du Sud, après une navigation pénible d'environ sept mois dans le détroit, où ils avaient, dit-on, appareillé jusqu'à quatre-vingts fois, et autant de fois été forcés de jeter l'ancre. Beauchesne se rendit de là sur les côtes du Chili et du Pérou, et après y avoir séjourné quatre mois, il visita les îles de Gallapagos, et retourna au Chili, d'où il fit voile pour le détroit de Magallanès. Toutefois, il en manqua l'entrée, et doublant le cap Horn, le 19 janvier 1701, il découvrit, par lat. 52° 50′ S., à 60 lieues E. de la Terre-de-Feu, une île de cinq à six lieues de circonférence, qu'il nomma *Beauchesne*. Le lendemain, il arriva aux îles Sébaldines, cingla vers le Brésil pour y prendre des provisions, et, le 6 août, il rentra au port de la Rochelle, après une absence de trente-deux mois (2).

---

(1) Cette île est appelée, sur les cartes espagnoles, île de *Carlos III*.

(2) Navigation aux Terres Australes, tome II, art. 36, tirée du journal de Villefort, enseigne du vaisseau du roi; *Relacion del ultimo viage, derrotero del estrecho*, p. 105.

Le but qu'on se proposait en fondant les réductions chez les Chiquitos, était d'ouvrir une communication plus directe et plus facile entre les provinces de Tucuman et de Paraguay, que celle qui existait par le fleuve jusqu'à Santa-Fé, et à travers les plaines immenses qui séparent cette ville de Buénos-Ayres. On fit alors des tentatives pour pénétrer jusqu'au lac de Paraguay; et, le 27 juin 1703, le père Hervas et autres s'embarquèrent à l'Asuncion, pour remonter le fleuve. Les Payaguas tuèrent un néophite qui les accompagnait; mais, gagnés par un présent, ils leur laissèrent le passage libre. Hervas, continuant sa route, arriva, le 21 août, à une espèce de forte palissade, près de laquelle s'élevait une grande croix, que les Indiens y avaient plantée, dans l'espoir que ce signe les garantirait des tigres qui infestaient le pays. Ils entrèrent dans le lac de Xarayès, le dernier jour d'octobre, et après en avoir longé pendant trois semaines le bord occidental, ils se remirent en route pour l'Asuncion, où ils arrivèrent le 6 janvier 1704.

Conversion de plusieurs peuplades indiennes, en 1705, 1706 *et* 1707. Le père Cavalléro se rendit, vers cette époque, dans le pays des *Mañacicas,* situé au nord de la réduction de San-François-Xavier. Cette nation comptait vingt-deux bourgades, dont chacune portait un nom particulier. Il passa ensuite chez les *Quiriquicas*, qui étaient depuis long-tems en guerre avec les *Sibacas*, et réussit à les convertir. Il visita après San-François-Xavier, d'où il partit, le 4 août 1707, pour le pays des Sibacas, qu'il réconcilia avec les *Ziritucas;* après quoi, il alla chez les *Jurucarès* et les *Subarucas*, qu'il convertit pareillement.

Voyage de M. Marcand, *en* 1713. Ce capitaine, Français de nation, commandant la tartane *Sainte-Barbe*, voulant éviter le voyage par le cap Horn, chercha à pénétrer par le détroit de Magellan, et découvrit un nouveau passage dans la Terre-de-Feu, le 13 mai 1713, par où il passa à la côte du Chili (1).

Nouvelles hostilités des Indiens. Sur ces entrefaites, les Indiens de la frontière de Chaco recommencèrent les hostilités dans le Tucuman, ravagèrent les campagnes et les environs des villes, détruisirent celle d'Estéco, et s'avancèrent jusqu'à Salta, où venait d'arriver le nouveau gouverneur de la province, don *Estévàn de Urizar y Arespacochega*. Le vice-

(1) Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud*, p. 263 et

roi du Pérou l'autorisa à faire la guerre aux Iobas, aux Mataguayos, aux Mocovis et à leurs alliés, après avoir pris l'avis des théologiens, qui la déclarèrent juste et nécessaire. Tous les Espagnols fournirent aux frais de l'expédition ; le gouverneur contribua personnellement pour 60,000 piastres. L'armée se composait de sept cent quatre-vingts Espagnols, non compris les officiers, des milices de Tarija et de Rioja, d'une compagnie tirée de la forteresse d'Estéco, d'un corps de Chiriguanès, et de cinq cents Indiens. Les habitants des villes de l'Asuncion, de Corrientès et de Santa-Fé, pour se protéger pendant l'absence de don Estévan, mirent sur pied quelques troupes, savoir : la première, cinq cents hommes; la deuxième, deux cents, et la troisième, trois cents. L'armée eut ordre de pénétrer dans le Chaco sur plusieurs points, et de passer au fil de l'épée tous les naturels pris les armes à la main. Le gouverneur partit d'Estéco le 10 juillet 1710, et fut fort surpris de rencontrer la majeure partie de son armée, campée, à dix-huit lieues de distance, sur le bord de la petite rivière qui porte en cet endroit le nom de Rio de Valbuéna, mais qui prend celui d'Estéco auprès de ce retranchement. Elle s'y arrêta, et construisit un fort, n'osant s'avancer à cause des chemins qui étaient impraticables pour les voitures, et parce que le pays avait été ruiné par l'ennemi qui occupait en force une forêt voisine. A la nouvelle de l'approche des Espagnols, le cacique des Mocovis, *Notiviri*, qui avait insulté la ville de Salta, se retira sur le territoire des Abiponès, où il fut suivi de presque tous les Aguilotès.

Le gouverneur mit une forte garnison dans le fort, qu'il nomma Saint-Étienne, et en confia le commandement au sergent-major don Nicolas de Véga. Il y laissa aussi le père de Yégros. Pendant le séjour qu'y avait fait le général, il y avait eu plusieurs rencontres avec les Indiens, qui avaient été toujours battus, et forcés à regagner les forêts, où ils manquaient d'eau et de vivres. Le 20 août, le gouverneur se mit en marche du côté de la rivière Rouge, qu'il atteignit le septième jour. Le 28, il arriva au camp des Malbalas, qui était environné de fondrières assez profondes. Il attaqua néanmoins un de leurs quartiers, tua sept hommes, et fit huit prisonniers. Les autres prirent la fuite, et laissèrent aux Espagnols cinquante chevaux et quelques brebis. Toutefois, les missionnaires qui accompagnaient l'armée, persuadèrent aux Malbalas de mettre bas les armes, et de venir s'établir sur les bords du Valbuéna. D'un autre côté, le mestre-de-

camp don Antonio de la Tixéra, que le gouverneur avait envoyé avec les milices du Jujuy pour reconnaître le pays, revint lui apprendre que les *Ojatas* avaient fait leur soumission. Leur exemple fut suivi de toute la nation des Lullès. Ayant alors reçu un renfort de deux cents Espagnols, envoyés par le gouverneur, il fit marcher des troupes contre les Chunipis, qui se soumirent également. Les Lullès prirent possession de leur nouvelle bourgade, qui fut appelée San-Étienne, le 16 août 1716.

1713. *Assiento de Negros*, ou *convention* par laquelle les Anglais pourront importer des nègres dans l'Amérique espagnole; et la compagnie créée à cet effet s'oblige de fournir des esclaves aux colonies pendant trente ans, à partir du 1er. mai 1713 jusqu'à la fin de 1743; ladite convention signée par le roi, à Madrid, le 26 mars 1713 (42 articles).

Dans l'intérêt des sujets des deux couronnes, S. M. B. garantit, au nom des personnes qu'elle désignera, l'importation dans les colonies espagnoles d'Amérique, et pendant ledit espace de tems, de cent quarante-quatre mille nègres (*piezas de India*) des deux sexes et de tout âge, à raison de quatre mille huit cents nègres par an. (Art. 1er.)

Pour chaque nègre de taille moyenne, sain et vigoureux, il sera payé un droit de 33 1/3 (*escudos*), compris tous droits d'*alcabala*, *siza*, *union de armas*, *bogueron* ou autres. (Art. 2.)

Afin de pourvoir aux besoins pressants de la couronne, les *assientits* avanceront à S. M. C. 200,000 *escudos*. (Art. 3.)

Outre l'importation annuelle des quatre mille huit cents nègres, suivant le traité, les *assientits* pourront, s'ils le jugent nécessaire au service de S. M. C. et de ses sujets, en importer un plus grand nombre pendant les vingt-cinq premières années, mais à condition que chaque nègre ne sera imposé qu'à 16 2/3 pour tout droit. (Art. 6.)

Les *assientits* auront le droit d'introduire leurs esclaves sur des bâtiments anglais ou espagnols, dans tous les ports de la mer du Nord et à Buénos-Ayres, de la même manière que celle usitée par la première compagnie, et sous la condition que les commandants et les matelots ne commettront aucune action contraire aux usages de la religion catholique romaine. (Art. 7.)

Les nègres importés dans les ports de Cumana et de Maracaïbo ne pourront être vendus plus de 300 *escudos* chacun; quant aux autres ports de la Nouvelle-Espagne, ses îles et

la Terre-Ferme, ils pourront y être vendus au prix le plus avantageux. (Art. 8.)

Les *assientits* pourront, en outre, importer annuellement, sur quatre bâtiments, dans les parages de la Plata ou de Buénos-Ayres, douze cents nègres des deux sexes, dont huit cents pour Buénos-Ayres et quatre cents pour les provinces supérieures et le royaume du Chili. Les *assientits* auront la jouissance de divers points de la côte pour faire des provisions, et se procurer le bétail nécessaire à la subsistance des équipages et de la cargaison, avec permission d'élever des cabanes en bois, mais sans aucune espèce de fortifications. Tout ce qui aura rapport à ces terrains sera sous les ordres d'un officier espagnol désigné à cet effet; tout le reste sera du ressort du gouverneur et des officiers de Buénos-Ayres, etc. (Art. 9.)

Par ordre du roi :

Signé, D. Bernardo Tinaguéro de la Escaléra (1).

D'après cette convention, la compagnie anglaise avait le privilége exclusif du commerce d'esclaves dans l'Amérique du sud; et elle avait, à cet effet, un comptoir à Buénos-Ayres, d'où la traite se fesait avantageusement, non-seulement avec les grandes provinces de Buénos-Ayres, du Paraguay et de Tucuman, mais encore avec le Pérou et le Chili. Le trajet était préférable à celui par Porto-Bello et Panama : il était plus court, le climat plus sain, les provisions meilleures et plus abondantes (2).

En 1716, les Chiriguanès sortirent en foule de leurs montagnes, et dévastèrent les plantations des environs de Santa-Cruz. Les milices espagnoles marchèrent contre eux, avec quatre cents Chiquitos, et en tuèrent, dans une rencontre, un nombre considérable. Les vainqueurs firent plus de onze cents prisonniers, et en prirent mille autres dans la Cordillière, sans qu'il leur en coûtât la perte d'un seul homme. Les Chiquitos montrèrent la plus grande intrépidité dans cette campagne. Le père d'Aguilar accompagna l'expédition.

Expéditions des missionnaires chez les Zamucos, en 1716 *et*

(1) Voir vol. I, p. 83-106 de la *Collection de tous les traités de paix, alliance et commerce, entre la Grande-Bretagne et les autres puissances*. Londres, 1772.

(2) *Preface to Falkners' description of Patagonia*. Hereford, 1774.

1718. Le missionnaire Jean-Baptiste de Zéa se mit en chemin, avec mille néophites, pour se rendre chez les Zamucos, nation nombreuse, qui habitait le pays situé à l'ouest du Paraguay. Il ne fit que quatorze lieues en dix-neuf jours, à cause des tempêtes et des débordements des rivières. Ensuite il rencontra une forêt si épaisse, qu'il fallut se frayer un passage à coups de hache. Les Indiens employèrent dix-neuf jours à ce travail, sous un soleil brûlant, et au milieu d'une nuée continuelle de mosquites et de taons qui les assaillirent jour et nuit. Bientôt après, les vivres manquèrent, et le missionnaire fut forcé de revenir sur ses pas. L'année suivante, il fit une autre tentative sans succès : pendant qu'il cherchait à ouvrir un passage à travers une autre forêt, il fut surpris par une crue d'eau, et forcé de regagner l'endroit d'où il était parti. Il quitta encore sa réduction, au mois de mai 1718, et arriva, le 12 juillet, au premier village des Zamucos. Il réussit à en convertir plusieurs; mais, nommé provincial de son ordre, il fut obligé de les quitter. Il les confia au père Michel de Yégros et au père Albert Roméro. Pendant que le premier s'éloignait afin de chercher un lieu convenable pour une nouvelle réduction, les Zamucos massacrèrent l'autre, et douze Indiens qui l'accompagnaient. (*Muratori.*)

Usurpation de don Joseph de Antéquéra y Castro, et révolte des communéros. Don Diégo de los Réyes, gentilhomme d'Andalousie, établi à l'Asuncion, fut nommé gouverneur du Paraguay, au grand déplaisir d'une foule d'Espagnols, qui se croyaient supérieurs en rang. Ils prétendaient qu'il était contraire aux lois qu'un citoyen devînt gouverneur de la ville où il résidait, et dressèrent contre lui un acte d'accusation, qu'ils transmirent à l'audience royale de Charcas. Celle-ci, par une décision du 15 janvier 1721, chargea don *Joseph de Antéquéra y Castro*, un de ses membres, d'examiner l'affaire. Ayant été appelé par le vice-roi à succéder à Diégo, il prit les rênes du gouvernement avant l'expiration des cinq années de l'administration de ce dernier, qui fut contraint de fuir. Le Conseil-général de la province confirma ce jugement, le 15 septembre, malgré les réclamations du premier alcade, don *Miguel de Torrez*, qui s'opposait à ce qu'on fît succéder au gouverneur un juge qui avait informé contre lui. Les habitants se divisèrent en deux partis, celui du peuple, et celui des jésuites. Ces derniers avaient la supériorité, mais Antéquéra s'opposa à leur in-

fluence, et encouragea le peuple à établir des lois municipales, et à vivre indépendant de leur autorité. Il forma, en conséquence, un gouvernement représentatif. Toutefois, Antéquéra s'occupa plus de remplir ses coffres, que du soin du gouvernement. Il fit baisser le prix de l'herbe du Paraguay, pour pouvoir l'acheter à bon compte, et l'envoyer vendre au Pérou. Il employa le même moyen à l'égard des autres denrées de quelque valeur. Le vice-roi, archevêque de Lima, alarmé de l'opposition des habitants du Paraguay, assembla des troupes pour punir les rebelles, en donna le commandement à don Balthasar-Garcia Ros, lieutenant du roi dans la Plata, et qui avait été gouverneur du Paraguay, et enjoignit à Antéquéra, le 16 février 1722, de quitter le pays. Les jésuites qui désiraient détruire le gouvernement des *communéros*, ou des représentants, prirent les armes, et, de son côté, le peuple résolut de défendre ses droits. Les troupes royales, après plusieurs combats, finirent par triompher; et Antéquéra, s'étant réfugié à Cordova, y fut arrêté, et de là conduit à Lima, où il fut jeté dans les fers, avec ses complices, don Ramon Llana, don Juan de Ména et Mempo, qui étaient considérés comme les chefs de la révolte. Mempo s'échappa cinq ans après et regagna le Paraguay. Legouvernement espagnol, redoutant son influence, se décida à mettre à mort Antéquéra et ses compagnons. Pour procéder dans cette affaire avec une apparence de justice, le vice-roi avait envoyé un commissaire au Paraguay pour prendre des informations sur tout ce qui concernait son usurpation, et ce fut sur ce rapport qu'il fut déclaré coupable de trahison, et condamné à mort. Le 5 juillet 1731, jour de l'exécution, le peuple se rassembla en foule autour de l'échafaud pour demander sa grâce. Mais le vice-roi étant arrivé avec sa garde, fit tirer sur lui, et, pour exécuter la sentence, on lui coupa la tête. De Ména, l'alguazil major, fut aussi mis à mort. Depuis le retour du commissaire, *don Mathias Anglès*, au mois de mai 1728, on travailla sans relâche, dit Charlevoix, au procès le plus embrouillé qui fût peut-être jamais, par la prodigieuse quantité d'écritures qu'il fallait lire et confronter, et par la manière artificieuse dont les défenses de l'accusé et de ses complices étaient tournées (1).

(1) Voyez l'Histoire du Paraguay, chap. XVII et XVIII, où se trouvent tous les détails de cette affaire.

Don Vicenté *Pazos*, dans ses *Lettres* sur les Provinces-Unies de l'Amérique méridionale, observe qu'on ne s'étonnerait point de l'acharnement du jésuite Charlevoix contre Antéquéra et contre les *communéros*, ou représentants du Paraguay, si l'on considérait qu'il écrivait à une époque où personne n'osait le contredire, et sous la protection puissante de la Cour d'Espagne, qui n'aurait point souffert qu'on essayât de justifier leur entreprise; mais il est surprenant, ajoute-t-il, que le doyen Funès, qui écrivait presque un siècle après Charlevoix, dans un tems de lumière et de liberté, eût copié servilement et sans critique tout ce qu'il a trouvé dans les écrits de ce jésuite. Pour éviter les erreurs où ces deux auteurs sont tombés relativement à l'histoire d'Antéquéra, et de la révolution dont il était le chef, il faut examiner les actes publics de ce tems, et les documents que produit sa famille. Le gouvernement espagnol a conféré d'honorables emplois à plusieurs personnes de cette maison, comme pour les dédommager de l'injustice qu'avait éprouvée leur illustre parent. Il fut ordonné aussi que les frais du procès d'Antéquéra leur seraient remboursés sur les biens du vice-roi Castelfuerté, qui gouvernait lorsqu'Antéquéra fut mis à mort. Pazos assûre que tous les renseignements qu'il possède lui ont été donnés par Calvo y Antéquéra, et par Péreyra Castro, chanoine de Cuzco, et parent d'Antéquéra. En leur conférant ces bénéfices, le roi déclare que c'est en considération des injures faites à la famille d'Antéquéra, tant par la punition de celui-ci que par la saisie et la confiscation de ses biens. Ce procès, commencé d'abord à Madrid, fut ensuite transféré à Lima, et dura plusieurs années. Il coûta des sommes énormes. Tous les procès-verbaux de cette affaire se trouvent chez Garcia, officier de la cathédrale de Lima, et Castro, littérateur de ce pays, a consigné dans ses Mémoires toute l'histoire de cette révolution. Il n'est pas étonnant qu'elle soit si peu connue; une loi défendait d'en parler, et malheur à celui qui aurait osé l'enfreindre (1).

Fondation de Montévidéo, en 1726, par don Domingo de Vasavilvaso, par ordre du feld-maréchal don Bruno de Zavala. Quoique l'Espagne eût restitué Nova-Colonia, elle laissa cependant un corps de troupes sur les bords du San-

(1) Voyez *Letters on the united provinces of South America, by don Vicente Pazos, letter I, note 1, New-York*, 1819.

Juan, pour conserver la possession du pays, sous prétexte que la cession du territoire ne s'étendait pas plus loin qu'une portée de canon. La question des limites fut soumise au conseil des Indes et à celui de Castille; mais, sur ces entrefaites, le Portugal, voulant conserver ses droits sur le territoire situé entre Nova-Colonia et la mer, ou la rive septentrionale de la Plata, fit jeter les fondements de *Montévidéo*. Le gouverneur du Rio envoya des troupes prendre possession du port, et y établir une colonie. Toutefois, le gouverneur de Buénos-Ayres dirigea, de ce côté, deux cents hommes de troupes et un grand nombre de guerriers guaranis des réductions, qui forcèrent les Portugais à la retraite. Deux mille Guaranis y restèrent, sous les ordres de deux missionnaires, pour établir Montévidéo. On ne leur accorda pour tout salaire, que l'exemption du tribut. En 1729, la colonie fut augmentée par plusieurs familles canariennes qui y furent amenées, le 9 avril, par une flotte de quatre navires (1), à bord desquels ils s'étaient embarqués à Sainte-Croix de Ténériffe. A leur arrivée, ils furent logés dans cinquante ou soixante cabanes de cuirs de bœufs. D'autres colons y arrivèrent bientôt après de Buénos-Ayres, et la ville devint bientôt une des plus florissantes de ces provinces (2).

Fondation de Maldonado. On commença à bâtir cette ville presque en même tems que Montévidéo, et on lui donna le titre de ville en 1786 (3).

1732. Cependant, les partisans d'Antéquéra et de Ména, craignant le même sort que ces chefs, résolurent de se défaire des jésuites. Le 17 février, il fut arrêté, par une assemblée

---

(1) Cette expédition, qui mit à la voile de Cadix, était composée de deux frégates, une patache de vingt pièces de canon et d'un bâtiment d'avis, et avait à bord quatre-vingts missionnaires.

(2) Montévidéo est située sous la latit. de 34° 55' S., et de 58° 32' de long. O. de Paris, sur une colline isolée, qui s'élève en forme de pain de sucre. Le port a assez d'eau pour des frégates, quoiqu'il devienne de jour en jour moins profond. L'ancrage est mauvais à cause de la vase molle du fond.

(3) Elle est située sur le bord septentrional de la Plata, près de son embouchure, (lat. 34° 52' S., et long. 56° 59' O. de Paris). Le port, situé à presque une lieue de distance, a un bon ancrage et assez d'eau pour les plus grands navires.

tenue à l'hôtel de ville, de chasser ces religieux de leur collége, de les embarquer sur le Paraguay, et de mettre à mort tous ceux qui avaient déserté le parti des *communéros*, et les deux régidors *Cavallero de Anasco* et *Benitez*, qu'on regardait comme les plus coupables. Deux mille cavaliers, qui s'étaient réunis hors de la capitale, y entrèrent le 19, brisèrent les portes du collége à coups de hache. Peu de jours après, les Guaycurus répandirent l'alarme à l'Asuncion, et le gouvernement demanda le secours des troupes de la commune. Elles le refusèrent, à moins que l'évêque ne levât l'interdit et l'excommunication prononcés contre elles, ce qu'il fut obligé de faire. Les Indiens se retirèrent. L'évêque ayant tenté de s'enfuir de la ville, la commune s'y opposa. La ville de Corrientès se ligua alors avec elle, et envoya son commandant prisonnier à l'Asuncion, pieds et mains liés. Ce parti toutefois éprouva un revers sur la frontière, le 5 mai. Don *Manuel-Agustin de Ruiloba*, capitaine-général du Callao, reçut ordre d'aller prendre le gouvernement du Paraguay, et de châtier les rebelles, et le provincial des jésuites fut requis par le vice-roi, en vertu d'un acte du conseil de Lima, du 24 juin, de lui fournir le nombre d'Indiens dont il aurait besoin pour cet objet.

Le nouveau gouverneur arriva à Itati, le 6 juillet, et ordonna au père d'Aguilar, supérieur des réductions du Parana, de laisser les néophites (environ sept mille) dans le poste qu'ils occupaient, et de faire prendre les armes dans les réductions à tous ceux qui étaient en état de les porter.

1733. Il se rendit ensuite à la réduction de St.-Ignace, où il fut salué par les Indiens campés sur les bords de l'Aguapay, et, s'étant avancé jusqu'au Tébiquari, il y reçut les félicitations des principaux officiers de l'Asuncion. Le 27 juillet, il y fit son entrée solennelle, déclara rebelle l'association de la commune, et publia un édit portant peine de confiscation contre tous ceux qui continueraient à en faire partie. Il destitua les officiers dont il n'était pas sûr, rétablit les trois corrégidors déposés, et méditait le rappel des jésuites. Les mécontents résolurent de s'y opposer; et profitant de l'absence du mestre-de-camp-général et du commissaire de la cavalerie, ils tinrent une assemblée secrète, et se donnèrent rendez-vous dans la vallée de Piraya, où toute la cavalerie de la commune se réunit au jour marqué. Le gouverneur marcha contre elle, le 14 septembre, avec toutes ses troupes, manda aux garnisons voisines de venir à

son secours, et alla prendre position à cinq lieues des insurgés. Trois cents hommes seulement répondirent à son appel, et de ce nombre il n'y en eut que quatre-vingts qui lui restèrent fidèles lorsqu'il arriva à la vue du camp des insurgés. Ses officiers lui proposèrent un accommodement. Il s'y refusa. Au même moment, un chef de la commune s'avance au-devant de sa troupe, et s'écrie : « Cavaliers, que » tous ceux qui reconnaissent l'autorité de l'illustre com- » mune viennent se ranger sous ses étendards, » et il emmène le corps entier, à l'exception de sept des principaux officiers. Le gouverneur, se voyant trahi, dit à ceux qui l'entourent : « Mes amis, le mal est sans remède, il faut » céder à la force et crier vive le roi ! » Les rebelles répètent le même cri, et celui de « Meure le mauvais gouverneur! » Ils massacrent impitoyablement Ruiloba, le 15 septembre 1733.

Les insurgés proclament alors gouverneur l'évêque de Buénos-Ayres, qui était déjà avancé en âge, changent le nom de commune en celui de *junta general*, et en élisent président don *Juan-Ortiz de Vergara*, avec le titre de défenseur. La récolte ayant manqué, une cruelle disette se fit sentir dans toutes les réductions. L'évêque de Buénos-Ayres, qui avait publié un édit pour enlever les troupeaux et les effets que les jésuites possédaient encore dans les campagnes, fut sommé de rendre compte de sa conduite au vice-roi de Lima; mais il mourut peu de tems après. Vergara, défenseur de la junte, ne lui survécut pas long-tems, étant mort au mois de décembre 1734, après avoir essuyé cinq excommunications.

Administration de don Bruno-Mauricio de Zabala. Cet officier ayant été nommé gouverneur du Chili, partit de Buénos-Ayres, au mois de novembre, avec quarante fantassins et cinq dragons. Il trouva à Corrientès quatre-vingts hommes, et y apprit que la junte se préparait à lui opposer une vigoureuse résistance. Il marcha alors vers un endroit appelé San-Miguel, à quatre lieues de Tébiquari, et envoya de là une sommation juridique à cette assemblée, le 25 janvier 1735. La junte travailla dès-lors à soulever la province, et deux cents hommes étant sortis de la capitale, marchèrent avec quelques pièces d'artillerie vers Tabati, où ils se fortifièrent. Le 2 mars, don Bruno réunit toutes ses troupes à San-Miguel, et partit pour la Villa, où, d'après l'ordre du vice-roi, il se fit reconnaître gouverneur du Paraguay.

Il envoya ensuite à l'Asuncion un édit par lequel il déclarait traîtres à sa majesté, tous ceux qui se joindraient aux forces de la junte. Cette déclaration ne produisant aucun effet, il détacha deux cent quarante-cinq Espagnols et deux cents Indiens, sous le commandement du capitaine *Martin Échavari*, pour aller attaquer les rebelles. Cet officier arriva, le 26, à la vue de leurs retranchements de Tabati ; mais comme il commençait déjà à faire nuit, il remit l'attaque au point du jour. Toutefois, les insurgés décampèrent à la faveur de l'obscurité, et avaient déjà gagné neuf heures de marche sur lui lorsqu'il se mit en mesure de les attaquer. Échavari les fit suivre par don Bernardo Martinez, qui, ayant atteint leur arrière-garde, s'empara de toute l'artillerie, des munitions et des chevaux de réserve. Il prit aussi des prisonniers, parmi lesquels se trouvaient les principaux chefs de la junte, et offrit cinq mille écus à quiconque lui livrerait les six autres. On lui en amena quatre, les deux autres s'étant enfuis chez les Indiens, passèrent au Brésil. Un conseil de guerre condamna ces chefs à être pendus ; mais comme il n'y avait pas de bourreau pour les exécuter, on les fusilla, le 15 avril 1735. D'autres prisonniers furent flétris et exilés au Chili. Ramon de Saavédra, qui avait tué Augustin de Ruiloba, et Joseph Duarté, meurtrier du régidor don Juan Vaez, furent condamnés à être pendus, et ensuite écartelés. Mais ayant fait une rétractation, ils furent passés par les armes, le 12 mai suivant.

Don Bruno, maître de la province, congédia les néophites, et, ayant appris que les chefs de la révolte avaient adressé un mémoire au Conseil royal des Indes pour lui représenter que les habitations de la campagne n'étaient pas en sûreté contre les Indiens, qui étaient munis d'armes à feu, il adressa au roi, en faveur de ces derniers, une lettre datée du 25 août 1735, dans laquelle il peignait l'état déplorable des réductions, dont trois les plus voisines de l'Asuncion, qui avaient toujours été les plus florissantes, étaient réduites à la plus grande misère. Leur population avait aussi diminué de plus des deux tiers pendant les dix dernières années.

Don Bruno fit son entrée à l'Asuncion le 30 mars. Son premier soin fut de lever l'interdiction de commerce qui avait été mise l'année précédente, entre cette province et celles qui dépendaient du Pérou, par ordre du vice-roi. Le 2 juin, il déclara nulle et attentatoire à l'autorité du sou-

verain, l'élection de feu l'évêque de Buénos-Ayres; il rétablit les anciens officiers, et publia, le 15, un règlement pour corriger les abus occasionés par l'usurpation d'Antéquéra.

L'audience royale de Lima ayant réprouvé l'expulsion des jésuites, comme une abomination et une entreprise sacrilége, faite par des juges incompétents, le vice-roi transmit à don Bruno l'ordre de les rétablir, et d'employer la force si elle était nécessaire. En conséquence, le gouverneur annula, par un édit du 12 août, toutes les procédures relatives à ce sujet; et ces religieux rentrèrent dans leur collége le 10 octobre suivant. Don Bruno ayant ainsi exécuté ses instructions, nomma don Martin Échavari gouverneur du Paraguay, et partit pour le Chili. Toutefois, il apprit en route qu'une escadre espagnole était arrivée pour faire le siége de Sacramento, et s'arrêta à Santa-Fé, où il mourut d'une attaque d'apoplexie.

Cependant les Guaycurus, ennemis irréconciliables des Espagnols, et les Mocovis, avec lesquels le gouverneur de Tucuman était en guerre, profitèrent de la faiblesse de la colonie pour la ravager et aller insulter la capitale. Il fallut mettre sur pied les milices des réductions, dont la présence suffit pour les décider à la retraite. En même tems, d'autres peuplades, dont les plus incommodes étaient les *Tobatinès*, ou montagnards, désolèrent les plantations. Quatre cents familles qui avaient formé, en 1723, la réduction de Santa-Fé de Parana, effrayées, dix ans après, par les menaces des *communéros*, s'étaient retirées dans les forêts et les montagnes de *Tarauta*, d'où il en sortait continuellement des bandes pour le pillage et le massacre.

Au mois de mai 1734, le père Lizardi transféra la réduction de Santa-Anna de la Vallée supérieure de Salines dans celle inférieure, et elle y conserva le nom de la Concepcion, qu'elle avait d'abord porté. Ce missionnaire fut tué par les Chiriguanès, auprès de cette réduction, le 17 mai 1735. Dans son mémoire envoyé à la Cour d'Espagne, le père Aguilar dit « que certains peuples indiens ravagèrent alors le Tucuman, qu'ils s'étaient emparés de tous les chemins, en sorte qu'on ne pouvait plus aller par terre au Pérou sans courir d'extrêmes dangers; qu'ils commettaient tous les jours une infinité de meurtres et de brigandages; qu'un grand nombre de chrétiens avaient été faits prisoniers par ces bar-

bares ; que les villes espagnoles étaient comme bloquées ». Il ajoute « que les Indiens avaient massacré des Espagnols en plein jour, aux portes même des villes, dont quelques-unes étaient réduites à de telles extrémités, qu'on n'osait en sortir la nuit ; et qu'on ne pouvait quitter sa maison sans risquer de tomber entre les mains des ennemis ».

De nouveaux malentendus ayant eu lieu entre le Portugal et l'Espagne, en 1735, celle-ci ordonna à don Miguel de Salcédo, gouverneur de la province de la Plata, d'assiéger Nova-Colonia, qui comptait alors deux mille six cents individus, dont neuf cent trente-cinq hommes de garnison. Salcédo se mit en mer avec une flotte qui portait six cent cinquante hommes, captura les navires portugais, et, étant débarqué à dix lieues au-dessus du port, il y trouva six mille Guaranis, avec lesquels il ravagea le pays. Sur ces entrefaites, il arriva de Rio de la Bahia et de Fernambuco un renfort de plus de mille Portugais. Les Espagnols convertirent alors le siége en blocus, et restèrent devant la place jusqu'au mois d'octobre 1736, que le gouverneur don *Antonio-Pédro de Vasconcellos* surprit leur camp à la faveur de la nuit. Bientôt après, deux de leurs corvettes tombèrent au pouvoir des Portugais dans un combat naval. Pendant les deux années que durèrent les hostilités, les Espagnols perdirent deux mille huit cents hommes, tués, blessés ou par la désertion. La perte des Portugais en hommes ne fut pas considérable ; mais toutes leurs propriétés furent dévastées. L'ennemi détruisit deux cent quarante-huit de leurs maisons de campagne (1).

État des réductions en 1736. En 1715, un ecclésiastique français, qui avait voyagé en Amérique, présenta à Philippe V un mémoire contre les jésuites du Paraguay ; ce qui n'empêcha pas ce prince de confirmer, par une cédule du 12 novembre 1716, tous les priviléges accordés par lui et les rois ses prédécesseurs à ces religieux et à leurs néophites. L'auteur de ce mémoire passa en France, où il le fit imprimer en français et en latin ; et, en 1732, il en adressa des exemplaires à plusieurs personnes de la Cour et du Conseil de Madrid. Il dit, entre autres choses, que les jésuites étaient redevables au roi d'une somme de 1,200,000 *pésos* sur le tribut de leurs Indiens. Philippe V fit alors

(1) *Southey's History of Brasil*, chap. XXXVI.

examiner le mémoire dans une assemblée du Conseil royal des Indes, tenue le 21 décembre 1732, en sa présence; et chargea un commissaire royal, don Juan Vasquez de Aguéro, son alcade, d'aller prendre des informations sur les lieux sur tous les faits dont il voulait être éclairci. Ce commissaire, dans le rapport qu'il transmit au roi de Buénos-Ayres, au mois de février 1736, dit « qu'après avoir examiné le recensement des chrétiens de l'Uruguay et du Parana, dont il s'agissait uniquement dans l'affaire du tribut, et les registres dont l'ancien gouverneur, don Martin de Barua, avait les minutes entre les mains; vérifié les informations données par les évêques de l'Asuncion et de Buénos-Ayres, et entendu les dépositions de dix personnes, tant ecclésiastiques que laïques, les mieux instruites au sujet des réductions, il avait reconnu qu'elles étaient au nombre de trente; qu'elles renfermaient trente mille Indiens sujets au tribut; que, suivant le registre de 1615, il y avait sept mille huit cent cinquante Indiens tributaires dans les treize réductions du Parana qui étaient rentrés sous la juridiction du gouverneur du Paraguay; que, suivant la copie d'un autre, dressé en 1676, par don Diégo Ibanez, fiscal de l'audience royale de Guatémala, il n'y avait que vingt-deux réductions, et qu'il n'avait pu savoir au juste la date de la fondation des huit autres; qu'en 1714, lorsqu'elles furent visitées par don Pédro Faxardo, évêque de Buénos-Ayres, elles étaient au nombre de trente; qu'on y comptait vingt-huit mille six cents familles, et que ce prélat avait donné la confirmation à treize mille six cent cinquante-sept personnes; qu'en 1733, les jésuites avaient remis à don Joseph Palos, coadjuteur du Paraguay, un recensement de leurs réductions, qui comprenaient vingt-sept mille soixante familles; que, suivant le rôle qui lui avait été remis par le procureur des missions, le nombre de familles n'était que de vingt-quatre mille deux cent dix sept; enfin que, d'après le témoignage du père Jacques de Aguilar, provincial des jésuites, il y avait trente réductions, renfermant vingt-quatre mille Indiens qui devaient payer le tribut; mais que, d'après les rôles des curés, il ne s'en trouvait que dix-neuf mille, et seize réductions; que ces variations étaient dues aux maladies épidémiques, aux expéditions militaires, et aux travaux que nécessitait le service public ».

Le commissaire observe, qu'un siècle auparavant, les réductions étaient plus peuplées; car, en 1631, il y en avait

plus de vingt, fondées par les jésuites, et qui renfermaient soixante-dix mille Indiens. La moitié en avait été détruite par les Mamelucks. Le commissaire remarque encore qu'en vertu des différents décrets des rois d'Espagne, les néophites au-dessous de dix-huit ans, et au-dessus de cinquante, les caciques et leurs fils aînés, et douze néophites, attachés au service de l'église dans chaque bourgade, étaient exempts du tribut, lequel se percevait sur le produit de leurs travaux à raison d'un écu (*péso*) par tête.

Le père d'Aguilar, provincial des jésuites, publia une réponse au mémoire de don Manuel de Barua (1). Il y observe que ce gouverneur parle des treize réductions du Paraguay, comme appartenant à sa juridiction, quoiqu'elles en eussent été soustraites dès l'année 1726, et placées sous celle du gouverneur de Rio de la Plata; qu'il se trompe en comptant quarante mille Indiens soumis au tribut; car, d'après le dénombrement fait en 1715, par le gouverneur du Paraguay, et sur lequel de Barua s'appuie, les trente réductions du Parana et de l'Uruguay comptaient vingt-six mille quatre cents hommes, femmes et enfants; qu'en 1730, lorsque ce gouverneur écrivait son mémoire, il s'y trouvait vingt-neuf mille cinq cents familles, ou cent trente-trois mille sept cents individus; que le nombre des familles n'a jamais été de trente-un mille, et, qu'en 1737, il fut réduit à vingt-trois mille, par la famine, les maladies et la désertion, ainsi qu'il est prouvé par les rôles des curés; que, d'après le recensement dressé en 1677, le montant total du tribut s'élevait à 10,500 écus; que par une cédule royale du 17 juillet 1684, il fut ordonné que, dans la suite et jusqu'à un nouveau dénombrement, il ne serait levé que sur ce pied, et qu'il n'y en eut pas d'autre jusqu'au tems où l'auteur composa son mémoire, puisque le roi, par une cédule du 24 août 1738, ordonna de percevoir le tribut dans les treize réductions du Parana, sur le pied du même recensement.

1740. Les deux nations indiennes Puelches et Moluches, excitées par les hostilités des Espagnols, prirent les

(1) C'est d'après ce mémoire que le savant Muratori composa son ouvrage intitulé : *El cristianesimo felice nelle missioni dé padri della compagnia de Giesu nel Paraguay*. Voyez p. 259 et suiv. de la Relation des missions du Paraguay.

armes contre eux, et attaquèrent les frontières de Cordova et Santa-Fé, le long de la Plata, sur une étendue de cent lieues. A la même époque, Cacapol, vieux chef des Téhulkets, irrité par la trahison des Espagnols, qui avaient mis à mort quelques Huellèches, ses amis, qui n'étaient point armés, entra en campagne à la tête de mille guerriers Téhulkets, Huellèches et Péhuenches. Il tomba sur le district de Magdalon, à quatre lieues environ de Buénos-Ayres, et il partagea ses troupes de manière qu'en vingt-quatre heures il eut ravagé près de douze lieues d'un pays riche et populeux, tué beaucoup d'Espagnols, et enlevé près de vingt mille têtes de troupeaux. La consternation fut si grande à Buénos-Ayres, que les habitants se réfugièrent dans les églises et dans les couvents pour y chercher leur sûreté. Le feld-maréchal fut destitué, et celui qu'on mit à sa place marcha avec un corps de sept cents hommes à Casuhati, non pour attaquer l'ennemi, mais pour lui demander la paix. L'armée indienne, composée de quatre mille guerriers de différentes nations, aurait taillé en pièces les Espagnols, si le jeune cacique Cangapal n'eût pas considéré son ami dans le nouveau maréchal, et accepté les propositions, qui consistaient en ce que les prisonniers Indiens seraient rendus, et les prisonniers Espagnols rachetés (1).

1740. Le gouverneur du Paraguay, *D. Rafaël de la Moneda*, établit le *pueblo de Emboscada*, sur la Cordillière de los Altos, comme point de défense contre les indomptables Mbayas. Les Payaguas de Tacumbu se soumettent aux Espagnols et consentent à s'établir sur les bords du Rio-Paraguay.

On forma jusqu'à vingt-trois *présidios* dans une ligne de quatre-vingts lieues, pour contenir ces Indiens.

Décret et rapport sur les réductions en 1743. Le 28 décembre 1743, le roi rendit un décret en forme de règlement, qui fut imprimé avec une lettre de don Joseph de Péralta, évêque de Buénos-Ayres, laquelle renfermait des détails sur l'état de la province de Rio de la Plata, et de trente réductions dont ce prélat venait de faire la visite.

« De Santa-Fé, » dit-il, « je m'acheminai vers les ré-
» ductions qui sont sous la conduite des pères de la Compa-
» gnie de Jésus, dont la plus proche est à cent lieues de

(1) *Falkners' Patagonia*, ch. IV.

» cette ville. Le voyage est fort difficile, et ne se fait pas » sans danger; les chemins sont mauvais et déserts, in- » festés de barbares et de bêtes féroces, et coupés par de » grosses rivières, qu'il faut remonter. Il y a dix-sept de ces » réductions qui sont du diocèse de Buénos-Ayres, et treize » de celui de l'Asuncion. On a jeté les premiers fonde- » ments d'une autre réduction parmi les Pampas, qui ont » commis, ces années dernières, de grandes hostilités dans » le voisinage de Buénos-Ayres, et contre tous ceux qui » viennent ici du Chili pour le commerce. Le père jésuite, » chargé de cette affaire, fut accompagné d'un escadron de » cavalerie, et quatre des caciques montagnards sont venus » proposer la paix à Buénos-Ayres, s'engageant à rendre » tous les esclaves. » Ce prélat ajoute que, dans le cours de sa visite, (l'espace de plusieurs centaines de lieues,) il avait donné la confirmation à vingt mille personnes, et que ce nombre eût été double si la peste n'y avait pas fait périr beaucoup de monde.

Le témoignage de cet évêque en faveur des réductions fit une impression si forte sur l'esprit de Philippe V, qu'il expédia une cédule au provincial pour lui témoigner la satisfaction qu'il éprouvait « de voir s'évanouir par tant de » justifications, les calomnies et les impostures de don » Bartoléméo de Aldunate et de don Martino de Ba- » rua » (1).

Don Francisco-Xavier Palacios reçut, en vertu d'une cédule royale de 1745, la commission spéciale d'aller recevoir les Chiquitos en qualité de vassaux immédiats de la couronne, sujets aux mêmes tributs que les Guaranis. Ce commissaire se mit en route l'année d'après, se rendit à San-François-Xavier, et reçut la soumission des Chiquitos.

Soumission des peuples de Chaco, en 1745. Ces Indiens avaient commis, depuis plusieurs années, des cruautés dans le Tucuman. Le gouverneur de cette province, don *Juan de Montiso y Moscoso*, entra dans leur pays avec un corps de troupes, les battit en différentes rencontres, fit

(1) Voyez Muratori, *El cristianesimo felice del Paraguay*, p. 4 à 30. *Decreto di sua majesta il re cattolico Felippo V, sopra varie accuse portate al suo real consiglio delle Indie contro i gesuiti del Paraguay, etc. In Venezia*, 1749.

un grand nombre de prisonniers, et délivra les Espagnols qui avaient été réduits en esclavage. Les Tobas ayant demandé la paix, et s'étant offerts d'engager les Mocovis à se soumettre, on en forma une réduction. Toutefois, aidés de quelques-uns de leurs voisins, ils recommencèrent les hostilités en 1745. Le mestre-de-camp don *Félix Arias*, gouverneur de la province, et le lieutenant du roi don *Francisco de la Barréda*, pénétrèrent dans le Chaco, avec deux cent quatre-vingts miliciens de Salta et de Jujuy, firent plus de cent cinquante prisonniers, et construisirent plusieurs forts pour couvrir ces deux villes. En retournant à Salta, ils rencontrèrent cent cinquante Matagayos qui venaient leur offrir leurs services. Ils revinrent alors sur leurs pas, rentrèrent dans le pays, et toute la nation conclut la paix avec les Espagnols.

Les Mocovis, qui avaient aussi renouvelé leurs brigandages, furent réprimés, vers le même tems, par don Francisco de la Barréda, qui en tua un grand nombre, et prit beaucoup de prisonniers.

En 1746, les Abiponès firent des courses aux environs de Cordova. Dix-huit hommes de cette nation, aux ordres d'un chef, nommé *Benavidès*, osèrent attaquer un convoi de charrettes, qui venait de Buénos-Ayres; et un second, qui se rendait de Cordova à Santa-Fé, fut surpris par une autre bande auprès du *Rio-Tercéro*. Il périt vingt-quatre Espagnols dans ces rencontres.

Famine dans les réductions du Parana et de l'Uruguay. Recensement de cette province. Tandis que ces événements avaient lieu dans le Tucuman, les réductions du Parana et de l'Uruguay, dit Charlevoix, étaient en proie à une autre espèce d'ennemi, contre lequel la force ne peut rien, et le courage est d'une faible ressource. C'était la faim, avec tous les maux qu'elle traîne à sa suite. En 1745, de fortes gelées, des grêles extraordinaires, et une nuée de sauterelles, firent périr tout ce qu'on avait semé. Une affreuse famine désola, en même tems, la partie du sud qui avait moins souffert de ces fléaux. Néanmoins, les pasteurs trouvèrent moyen de faire subsister les néophites, et de les empêcher de se disperser. Le dénombrement de la province, qui, en 1744, présentait une population de quatre-vingt-quatre mille quarante-six habitants, le fesait monter, l'année suivante, à quatre-vingt-sept mille deux cent quarante.

Hostilités des Patagoniens. La guerre entre les Espagnols et les Indiens montagnards avait duré depuis l'année 1734, sans grande perte ni de part ni d'autre; mais, en 1740, un cacique, nommé *Bravo*, dont le neveu venait d'être tué avec cinquante soldats, et qui était d'ailleurs irrité contre les Espagnols, parce qu'ils voulaient rendre toute la nation responsable du pillage de quelques individus, marcha contre eux avec une nombreuse armée; et, le 26 novembre, ayant surpris la Madelène, y tua deux cents personnes et emmena beaucoup de prisonniers. Il en enleva aussi tous les bestiaux, qu'il fit conduire dans les montagnes, et se disposa à marcher contre la Concepcion. Toutefois, le gouverneur de la province y avait envoyé un renfort et un parc d'artillerie, et, le 8 décembre, les sentinelles ayant reconnu les espions du cacique, on tira un coup de canon, et l'ennemi se mit en retraite. Quatre détachements de cavalerie, après l'avoir poursuivi pendant vingt lieues, furent obligés de rétrograder faute d'eau et de fourrages.

Le gouverneur chercha, au commencement de l'année 1742, à faire la paix avec les montagnards, par l'entremise des missionnaires de la Concepcion. Le père *Manuel Quirini* envoya, le 4 février, la sœur du cacique Bravo, une de ses converties, avec quelques néophites, pour tâcher d'engager son frère à entendre raison; mais le manque d'eau et de fourrages força la députation à s'arrêter à l'entrée des montagnes. De son côté, le gouverneur, résolu de contraindre l'ennemi à la paix, chargea le lieutenant *don Christobal Cabral* d'aller avec un détachement de soldats la lui proposer, et, en cas de refus, de l'attaquer. Cet officier, accompagné du père *Strobel*, arriva à la *Sierra de Casuati*, et fit la paix. L'échange des prisonniers eut lieu, et le cacique Bravo s'engagea à rendre les Espagnols qui avaient été vendus aux Aucaès et aux Péhuenches.

Philippe V, ayant reçu des renseignements sur la formation de la réduction de la Concepcion, et du projet que les jésuites avaient de fonder une nouvelle république chrétienne dans la vaste région baignée par le détroit de Magellan, ordonna, par une cédule du 5 novembre 1741, au gouverneur du Rio de la Plata, de les y aider de tout son pouvoir; de pourvoir à la subsistance et à l'entretien des missionnaires, et de les faire escorter dans leurs voyages. Mais l'inimitié qui avait long-tems existé entre les Pampas-Magdalénistes et les Montonéros, recommença parmi les

néophites de la Concepcion, qui, stimulés par l'eau-de-vie, prirent les armes et s'entre-tuèrent. Le gouverneur y envoya un détachement de soldats pour rétablir la tranquillité. Les plus coupables furent arrêtés et transférés à la forteresse de Montévidéo. On éprouva aussi, vers ce tems, un nouveau malheur à la Concepcion. Le terrain, inondé par les grandes pluies, y produisit des fièvres qui enlevaient chaque année une partie de la population. On fut enfin obligé de transporter la réduction sur une petite colline bien boisée, et plus éloignée de quatre lieues de la mer.

Voyage du P. José Quiroga, en 1746. Philippe V fit partir *le San-Antonio*, de Cadix, sous le commandement de don Joaquin de Olivarès, avec ordre de visiter le détroit de Magellan, et de chercher dans les terres voisines des ports commodes et des situations convenables pour y établir des colonies religieuses. Vingt-cinq soldats de la garnison de Montévidéo furent chargés de protéger le vaisseau et l'équipage, et trois jésuites, nommés par le roi, firent partie de l'expédition. Le 7 janvier 1746, ce vaisseau partit de Montévidéo, et, le 9 juin, on jeta l'ancre à San-Julien. Le P. José Quiroga examina le voisinage de ce port. José Cardiel et Matias Strobel, ses confrères, avec trente-quatre hommes, tant soldats que marins, pénétrèrent dans l'intérieur à une distance considérable; mais ils ne découvrirent aucun Indien pendant quatre jours de marche. Ils revinrent à Buénos-Ayres, où ils jetèrent l'ancre le 4 avril. Le journal de Quiroga a été publié à Madrid.

1747. Insurrection de ces peuplades, aussitôt apaisée. Quatre des conspirateurs sont mis à mort.

Le colonel *D. Marcos-José de Larrazabal* succède à Monéda, et, la première année de son gouvernement, il poursuit et détruit les Indiens Abipones, qui ravageaient la province. A cette époque, cinq nations étaient en guerre, les Mbayas, Lenguas, Monteses, Mocobies et Payaguas.

1748. Le gouverneur et le *cabildo* du Paraguay demandèrent au vice-roi du Pérou, qu'on mît à leur disposition, pour la défense de la province, 4,000 *pésos*, à prendre annuellement sur le trésor royal de Buénos-Ayres.

Fondation de la réduction de Volcan, composée de différentes peuplades, sous les caciques Serranos et Aucacés, sous la direction de l'Espagnol *Abascal*, du jésuite *José Car-*

diel et de *Thomas Falkner* (1), qui mirent cet établissement sous la protection de la vierge *del Pilar*.

Vers le même tems, on fonda la réduction de *Patagones*, dédiée à la vierge de *los Desamparados*, et mise sous la direction des frères *Lorenzo Balda* et *Agustin Vilert* (2).

Fondation de la réduction de San-Francisco-Xavier, composée d'Indiens Mocobies. Ce poste devait servir de barrière pour Santa-Fé, contre les attaques des Indiens ennemis.

Les Abipones, continuant leurs hostilités contre les villes de Corrientès et de Cordova, une autre réduction, sous le nom de *San-Géronimo*, fut établie à soixante-dix lieues de Santa-Fé, par le jésuite *Diégo Horvegozo*, aidé par *D. Antonio Vera Muxica*, gouverneur de Santa-Fé.

1749. *Irruption générale des Indiens de la Bande orientale.* Les Charruès, Minuanès, Tazos, Bajaès, Machados et Tapès, au nombre de huit cents, ravagent le pays. *José de Andonaégui*, gouverneur de Buénos-Ayres, engagea les habitants de Montévidéo, Santa-Fé, Santo-Domingo, Soriano et de plusieurs missions de l'Uruguay, à faire cause commune pour repousser les invasions de ces ennemis. Les actions les plus importantes de cette guerre furent celles qui eurent lieu entre les Indiens et les troupes de Santa-Fé et de Soriano. Dans un engagement avec ceux de Santa-Fé, les premiers perdirent cinquante-six hommes et eurent cent quatre-vingt-deux prisonniers. Les Sorianos, sous le capitaine de dragons D. José-Martinez Fontès, poursuivirent l'ennemi pendant trois jours, jusque sur les lisières d'une forêt située près du Quéguay. Après un combat opiniâtre, les Indiens se retirèrent, laissant cent cinquante morts; deux cent trente chevaux tombèrent dans les mains des vainqueurs. Après leur défaite, les Indiens gagnèrent, de place en place, les retraites les plus inaccessibles.

1750. Néanmoins, le cacique *Canamasan* ne cessait de harceler les habitants de Montévidéo, par des excursions imprévues; ce qui nécessita l'établissement de deux autres

---

(1) Auteur d'une *Description de la Patagonie*. Anglais d'origine et distingué par ses connaissances médicales, il vint à Buénos-Ayres, à cause de l'*assiento de negros* (traite des nègres). Il y abjura la religion protestante et prit l'habit de jésuite dans le collége de Cordova.

(2) Dr. Funès, *Historia, etc.*, lib. V, cap. 2.

réductions d'Abipones, la *Concepcion de Cayasta* et *San-Fernando*, dans la juridiction de Corrientès.

1750. Les soldats espagnols de Santa-Fé, voulant se venger de la violation réitérée du traité de paix par les guerriers Charruas, les surprirent dans leurs tentes vers le point du jour, et en tuèrent plusieurs. Les autres, faits prisonniers avec leurs familles, furent établis dans un village sur la rive occidentale du Parana, à environ vingt lieues de Santa-Fé, sous la protection d'une garde, avec un prêtre pour les instruire. Dans les premiers tems, ils se nourrissaient des chevaux sauvages qui abondaient dans ces plaines; ensuite ils s'adonnèrent à l'agriculture. La peuplade de Yaros fut ainsi réunie dans une ville dédiée à San-André; et, pendant quelque tems, ils se prêtèrent volontiers à l'instruction des missionnaires; mais ensuite, par l'instigation d'un fameux jongleur, ils retournèrent dans leurs forêts. On leur demanda la cause de cette fuite, et ils répondirent qu'ils ne voulaient pas d'un dieu qui sait tout et qui voit tout ce qu'ils font en secret; qu'ils étaient déterminés à jouir de la liberté de penser et d'agir. Les massacres, dit Dobrizhoffer, commis par ces cruels sauvages, dans les territoires de Corrientès, Santa-Fé et Montévidéo, surpassent tout calcul et toute croyance.

Traité des limites des possessions américaines entre l'Espagne et le Portugal, signé à Madrid, le 13 janvier 1750. La ligne des limites des deux territoires commence sur la côte de la mer, à la barre formée par le ruisseau qui sort du pied de la montagne des Castillos-Grandes, et suit les cimes des montagnes jusqu'à la principale source du Rio-Négro, et passant par-dessus, continue jusqu'à la rivière d'Ybicui, et par son cours jusqu'à sa jonction avec l'Uruguay. Tous les revers des montagnes qui descendent au lac Merim ou à la grande rivière de San-Pédro, appartiendront au Portugal; et ceux qui descendent aux rivières qui se rendent au Rio de la Plata, appartiendront à l'Espagne. (Art. 4.)

La ligne suit l'Ybicui depuis sa jonction avec l'Uruguay, et cette dernière rivière et la Péquéri ou Pépéri, jusqu'à sa source principale; et de là, poursuivant, par le plus haut des terrains, jusqu'à la source principale de la rivière la plus voisine qui se jette dans la grande rivière de Curituba, appelée autrement Yguazú, elle continue par la rivière la plus voisine de la source du Pépéri, et par celle de l'Yguazú ou grande rivière de Curituba, jusqu'au Parana, qu'elle suit

jusqu'à l'Ygurey. (Art. 5). Elle suit le cours de cette rivière jusqu'à sa principale source, et de là, en ligne droite, par le plus haut du terrain, à la source principale de la rivière la plus voisine qui se jette dans le Paraguay, par son bord oriental, que l'on suppose être celle que l'on nomme los Corrientès ou les Courants, et descend cette rivière jusqu'à son entrée dans le Paraguay. Elle monte le canal principal de cette rivière, et suit son cours jusqu'aux marais qu'elle forme, et que l'on appelle le lac des Xarayès, qu'elle traverse jusqu'à son entrée dans le Jaurú : de là, en ligne droite, jusqu'au bord austral de la rivière de Guaporé, vis-à-vis celle de Sararé, affluent du Guaporé, ou d'autres bornes naturelles, entre les rivières Jaurú et Guaporé, choisies par les commissaires envoyés pour le règlement des limites; réservant toujours la navigation du Jaurú, qui doit appartenir privativement aux Portugais, et le chemin qu'ils ont l'habitude de prendre de Cuiaba au Mato-Grosso, depuis l'endroit qui sera marqué sur le bord austral du Guaporé ; la ligne de démarcation suit le cours de cette rivière jusqu'à sa jonction avec celle de Mamoré, qui prend sa source dans la province de Santa-Cruz de la Sierra, traverse la mission des Moxos, et forment ensemble la rivière de Madéra, qui se jette dans celle des Amazones ou Maragnon. (Art. 6.)

La ligne suit le lit de ces deux rivières, déjà unies jusqu'au lieu situé à égale distance des Amazones, et de l'entrée du Mamoré, et, de là, elle continue sur une ligne de l'est à l'ouest, jusqu'à la jonction du Jararé avec le Maragnon, et elle en suit le cours jusqu'à son union avec l'Yupura.

La ligne continue par le cours de cette rivière et des autres qui s'y joignent, et qui s'en approchent du côté du nord, jusqu'au sommet de la chaine de montagnes qui sépare la rivière d'Orinoco de celle du Maragnon, et par le sommet de ces montagnes, du côté de l'orient, jusqu'où s'étendra le domaine de l'une ou l'autre couronne. (Art. 9.)

Les îles qui se trouvent dans des rivières par où passe la ligne des limites, appartiendront au territoire dont elles seront plus rapprochées en tems sec. (Art. 10.)

Le Portugal cède, pour toujours à la couronne d'Espagne, la colonie du Saint-Sacrement, et tout le territoire adjacent sur le bord septentrional de la rivière de la Plata; comme aussi la navigation de ce fleuve. (Art. 13.)

L'Espagne cède pour toujours à la couronne de Portu-

gal, tout ce que la première puissance occupe, ou qui peut lui appartenir, depuis la montagne de Castillos-Grandes, son anse méridionale et la côte de la mer, jusqu'à la source principale de la rivière Ybicui, ainsi que toutes les habitations et établissements que l'Espagne aurait formés dans l'angle des terres qui se trouvent entre le bord septentrional d'Ybicui et de l'Uruguay, et sur le bord oriental de la rivière Pépéri et le village de Sainte-Rose, et tout autre établissement formé sur le bord oriental du Guaporé, ainsi que tout le terrain entre la rivière Yupura et le Maragnon, et toute la navigation de la rivière Isa, et le terrain du côté de l'ouest, avec le village de San-Christoval. (Art. 14.)

La colonie de Saint-Sacrement sera remise à l'Espagne, sans en tirer autre chose que l'artillerie, les armes, la poudre, les munitions et les embarcations du service.

Les habitants, le gouverneur, les officiers et soldats pourront y rester librement ou se retirer dans d'autres terres du domaine portugais, avec leurs effets et meubles, en vendant leurs biens-fonds. (Art. 15.)

Les missionnaires sortiront des habitations et villages cédés par l'Espagne sur le bord oriental de la rivière Uruguay, avec leurs meubles et effets, menant avec eux les Indiens pour les établir dans d'autres terres d'Espagne, emportant leurs biens meubles et leurs armes, de sorte que les habitations soient remises à la couronne de Portugal avec toutes les maisons, églises et édifices, ainsi que la propriété et possession des terrains. (Art. 16.)

Le mont de Castillos-Grandes, avec son anse méridionale, restent à la couronne de Portugal. (Art. 17.)

Fait à Madrid, le 13 janvier 1750.

Signés, Thomas de SYLVA-TELLÈS, don Joseph de CARVAJAL et LANCASTRE (1).

1750. Par ce décret ou traité, l'Espagne cède au Portugal sept villes (2), situées sur les bords orientaux de l'Uruguay, qui furent remises aux forces royales. En conséquence de cette cession, plus de trente mille personnes du Paraguay furent obligées de se retirer. Environ la moitié de ce nombre trouva un asile dans les villes du Parana. L'autre moitié se réfugia dans les plaines de l'Uruguay. Les villes ainsi aban-

---

(1) Table des traités, par Koch, tom. Ier., p. 452 et suiv.

(2) San-Miguel, San-Juan, San-Luis, San-Nicolas, San-Borgia et San-Laurent.

données, ressemblaient, dit Dobrizhoffer, à Jérusalem après le retour des Juifs de Babilone. Les Guaranis qui occupaient alors les bords de l'Uruguay, ne pouvaient croire que cette cession fût l'acte du roi catholique; et, écoutant les bruits que les jésuites avaient vendu le pays aux Portugais, ils prirent les armes et résolurent de ne pas quitter leurs foyers. Joseph, corrégidor de San-Miguel, qui se mit à leur tête pour se défendre, fut tué dans une escarmouche. Par l'influence des jésuites, les Guaranis qui habitaient les bords du Parana, refusèrent de se liguer avec les Uruguyans, et la révolte fut apaisée. Autrement, dit Dobrizhoffer, les Européens n'auraient jamais pénétré jusqu'aux sept villes.

Les Guaranis, qui avaient été chassés de leur pays, furent ensuite rappelés par Charles III, qui annula l'acte de cession fait par son père Ferdinand, et confia aux jésuites l'administration des colonies. Zéno, marquis d'Ensénada, qui avait été exilé pour avoir refusé son approbation à l'acte de cession, fut rappelé à Madrid, et on déclara la guerre contre les Portugais. Le fils du gouverneur royal des Canaries fut investi du gouvernement de Buénos-Ayres, ayant sous ses ordres cinq cents hommes de cavalerie, et sept compagnies d'infanterie.

On chercha à ramener les Abiponès qui avaient abandonné les colonies, sans pouvoir les trouver, quoique poursuivis par un corps de cavalerie jusqu'à trente lieues au nord de Jéronimo.

Par le traité de 1750, on établit une ligne de postes le long de laquelle un espace considérable de pays fut déclaré neutre; mais le gouverneur espagnol essaya vainement d'empêcher le commerce avec les provinces voisines. On attira un grand nombre de bestiaux dans la province de Rio-Grandé, d'où ils furent transportés à Rio-Janeiro, ainsi que les chevaux et mulets dont le nombre est estimé à cinquante mille par an.

1751. Les Charruas et les Minuanès, préférant leur vie sauvage et indépendante aux avantages de la civilisation, s'enfuirent des nouveaux établissements, contre lesquels ils tournèrent bientôt leurs armes, afin de se procurer des vivres. Les Charruas commencèrent les hostilités en tuant neuf personnes et en enlevant seize prisonniers. Un détachement de milice de Santa-Fé, sous le capitaine Véra, les poursuivit à travers le Parana, et les mit dans une déroute complète. De leur côté, les Minuanès exerçaient de

grands ravages dans les plaines de Montévidéo. Le colonel D. José-Joaquin de Viana, nouvellement nommé gouverneur de cette province, signala le commencement de son administration en mettant fin à ces déprédations. Un détachement de deux cent vingt hommes, sous le sergent D. Manuel Dominguès, ayant des provisions pour deux mois, fut envoyé à leur poursuite; et, ayant traversé la rivière de Taquaril, tomba sur eux à l'improviste, en tua un certain nombre et fit quatre-vingt-onze prisonniers. Les Indiens, s'étant retirés dans un bois voisin, réparèrent cette perte, et, le lendemain, ils présentèrent eux-mêmes le combat. La mêlée fut sanglante, ces sauvages préférant la mort à la servitude; peu d'entre eux échappèrent à ce désastre (1).

1752. *Envoi de commissaires pour régler la ligne de démarcation.* La frégate *Jason* arrive à Buénos-Ayres, ayant à bord le marquis de Valdélirios, membre du Conseil des Indes, chargé, par la Cour d'Espagne, d'établir la ligne de démarcation entre les possessions des deux couronnes, et ayant avec lui, en qualité de commissaires, le R. P. Lopé-Luis Altamirano et le père Rafaël de Cordoba. Le provincial Barréda et son secrétaire, Juan Escandon, se joignirent à eux. Le 1er. août, les commissaires portugais, ayant pour président D. Gomez Freire de Andrade, arrivèrent à Castillos, pour commencer l'opération; mais, ne s'étant point trouvés d'accord avec les Espagnols, ils revinrent à Colonia, et Valdélirios retourna à Buénos-Ayres (2).

1753. Cangapal, cacique de la Patagonie, apercevant une diminution graduelle de son autorité, et croyant que son pays était en danger, prépara une expédition contre la colonie de Désamparados. Les néophites effrayés s'enfuirent à la Concepcion. Les établissements voisins, abandonnés par les habitants, furent ravagés par l'ennemi, qui gagna des avantages sur la cavalerie légère, et s'empara des charrettes qui apportaient l'argent du Pérou. La colonie de la Concepcion, exposée à ces incursions, fut entièrement abandonnée le 3 février 1753.

1754. Un *armistice* fut conclu entre les deux parties belligérantes. Les conditions étaient : 1°. les hostilités cesseront jusqu'à ce que la décision des deux cours soit connue; 2°. les

(1) Dr. Funès, *Historia, etc.*, lib. V, cap. 3.
(2) *Historia del Paraguay, etc.*, lib. V, cap. 3.

armées se retireront dans leurs limites respectives, ayant entre elles le Rio-Grandé.

Insurrection des Guaranis en 1754. Les Guaranis prennent les armes contre les colons, et s'avancent même jusqu'à *Pago de la Matanza*, à quatre lieues de la capitale. Les deux gouvernements d'Espagne et de Portugal, également intéressés à les soumettre, se réunirent dans cette circonstance. Un corps de troupes, composé de la garnison de Buénos-Ayres, des milices de Corrientès, Santa-Fé et Montévidéo, renforcé de mille Portugais, sous les ordres du mestre-de-camp D. Cristoval Cabral de Mélo, marcha contre les Indiens, les défit en plusieurs rencontres et força le fameux cacique *Yatté* à demander la paix.

Dans le mois d'avril suivant, on tint un second conseil dans l'île de Martin-Garcia, pour aviser aux moyens de terminer entièrement la guerre avec les Indiens. Il fut arrêté que le commandant portugais, D. Gomez Freire, partirait des bords du Rio-Grandé pour attaquer le *Pueblo de San-Angel*, tandis que le gouverneur Andonaégui, avec onze cent soixante-dix-huit hommes, s'emparerait de Puéblo de San-Nicolas. Ce dernier se mit en marche par un hiver rigoureux, et trouva les bords de l'Uruguay couverts d'ennemis. Il fit halte sur les bords du Tigre, à vingt lieues de Ibicui, limite de San-Borgia (l'un des sept *Pueblos*). Là il tint un conseil de guerre, où il fut résolu de se retirer vers Salto-Chico, et de là vers la rivière Daimar. Les Indiens d'Yapayu, observant les mouvements de l'armée espagnole, attaquèrent un détachement sous D. Tomas Kilson, mais ils furent repoussés avec perte de vingt-trois tués et soixante-seize prisonniers (1).

1755. *Seconde expédition du gouverneur Andonaégui, et victoire sur les Tapès.* Le gouverneur étant campé sur les bords du Rio-Négro, arrêta dans un conseil, dont fesait partie le gouverneur de Montévidéo, D. José-Joaquin de Viana, qu'une nouvelle expédition serait envoyée contre les Indiens Tapès. Les milices de Santa-Fé et de Corrientès étant retournées dans leurs districts, l'armée se trouvait réduite à six cents hommes. En avril, on fit tous les préparatifs; on rassembla huit mille sept cent dix-sept chevaux, deux mille bœufs, deux cent vingt-six mules, vingt cha-

(1) Dr. Funès, *Historia*, lib. V, cap. 4.

riots, six mille quintaux de biscuits. Viana ayant réuni toutes les forces dont il pouvait disposer, quitta Montévidéo le 5 décembre. Au commencement de 1756, le cacique Sèpe s'étant montré avec cent Indiens, entre Técla et Batovi, fut battu et tué par un détachement sous Viana.

La perte de ce chef exaspéra les Indiens, qui se réunirent, dans le *Cerro de Caibaté*, au nombre de mille sept cents, (d'autres disent de plus de deux mille), et se choisirent pour chef *Nicolas Nanguiru* (1), corrégidor de la Concepcion. Dans la matinée du 10 février, les Espagnols et leurs alliés, au nombre de deux mille cinq cents, arrivèrent au pied d'une colline occupée par les Indiens, l'aile droite formée par les Espagnols et la gauche par les Portugais. Le combat s'engage, et en moins d'une heure un quart, les Indiens furent complètement défaits, laissant mille trois cent onze hommes, tant tués que blessés, cent cinquante-quatre prisonniers, six enseignes, une grande quantité de dards et de flèches et quelques fusils. La perte des alliés fut si minime, qu'elle ne mérite pas d'être mentionnée.

1756. Les difficultés survenues à cause de la fixation des limites, fesant craindre une rupture avec le Portugal, la Cour d'Espagne envoya à Buénos-Ayres un renfort de mille vétérans sous le commandement de *D. Pédro de Zeballos*, chargé de remplacer le gouverneur Andonaégui, et qui entra en fonction le 4 novembre.

1757. *Expédition infructueuse contre les Indiens de Chaco.* Ces Indiens ayant montré de nouveau des dispositions hostiles, le nouveau gouverneur prépara une expédition contre eux, de concert avec les gouverneurs du Paraguay et de Tucuman. Les troupes de Santa-Fé sous D. Antonio-Francisco Véra, et celles de Corrientès sous D. Bernardo Lopez, devaient se réunir, pénétrer dans le centre de Chaco et se joindre aux forces de Tucuman. Véra, n'ayant point rencontré Lopez, poursuivit sa marche vers Berméjo, et se trouvant dans un pays inondé, sans vivres, ni chevaux, il prit le parti de la retraite. Lopez fut encore plus malheureux, ses soldats s'étant mutinés et l'ayant abandonné.

1758. Deux autres expéditions furent faites par ordres du gouverneur du Paraguay, le colonel *D. Jayme San-Juste;* l'une commandée par *D. Fulgencio Yegros*, contre les In-

(1) Le même que le personnage fabuleux, Nicolas Ier.

diens des *Pueblos de Misiones*; l'autre, dans l'intérieur de Chaco : toutes deux furent infructueuses (1).

1759. *Répression des Indiens.* Le nouveau gouverneur de Tucuman, *D. Joaquin Espinosa*, ayant réuni les forts de Jujuy et Salta, y transporta les réductions des Indiens de Tobas et de Lédesma, et punit les Mataguayos. Il fit marcher ensuite une expédition de mille cinq cents hommes pour rétablir l'ordre dans l'intérieur du grand Chaco, ouvrir des communications entre les différentes parties du pays, et protéger les établissements et la navigation sur le Rio-Grandé. Il réussit aussi à pacifier les Rio-Janos et Valistas.

Envahissement des Portugais. Les Portugais de San-Pablo, profitant du malheureux état où se trouvait le Paraguay, et tendant toujours à étendre leurs limites, formèrent un établissement sur la rive gauche du Rio-Guatimi. *D. Carlos Morphi*, alors gouverneur du Paraguay, avertit de cet empiétement le vice-roi de Lima, qui donna ordre de chasser les Portugais; mais le gouverneur de Buénos Ayres ne fournit pas les secours nécessaires.

Les Portugais, persévérant dans leur sistème d'agrandissement, construisirent deux forts dans *los Castillos-Grandes*, l'un sous le nom de D. Gonzalo, l'autre sous celui de *Santa-Teresa*.

1760. *Guerre avec le Portugal, et reprise de Colonia-del-Sacramento.* Le gouverneur Zéballos réclama, du comte de Bobadillo, la destruction de ces forts élevés sur le territoire espagnol. Pendant la négociation, on reçut la nouvelle de la guerre entre l'Angleterre et l'Espagne, et de la probabilité d'une rupture avec le Portugal. Zéballos s'empressa de mettre Montévidéo en état de défense, employant, à cet effet, les Santafésiens sous D. José Véra; un bataillon de milice fut formé, pour faire le service, concurremment avec les troupes régulières, et mille Indiens *Tapès* auxiliaires.

1762. Les hostilités s'ouvrirent à cette époque, et, le 5, octobre, Zéballos vint mettre le siége devant Colonia-del-Sacramento, qui capitula le 3 novembre suivant. Les conditions portaient que la garnison sortirait avec les honneurs militaires, que toutes les propriétés seraient respectées, que chacun serait libre de se retirer au Brésil ou de rester, en se

---

(1) Dr. Funès, lib. V, cap. 5.

soumettant aux règlements établis par les Espagnols. Les bâtiments qui arriveraient dans le port pendant un mois seraient traités sur le pied de paix.

1762. *Fondation de la ville de San-Carlos*, dans le voisinage de Maldonado, pour servir de point de défense contre les attaques qui pourraient partir de ce port. Zéballos, qui en fut le fondateur, encouragea plusieurs familles portugaises à venir s'y établir (1).

1763. *Plan de conquête d'une partie des possessions espagnoles en Amérique, concerté entre les Cours de Londres et de Lisbonne.* Afin d'exécuter ce projet, on équipa une flotte de onze vaisseaux de ces deux nations, sous le commandement de M. de Macnamara, qui mit à la voile en décembre (1762), pour Rio de la Plata, avec des instructions pour coopérer aux opérations des troupes de Colonia et du Brésil. On avait calculé que les forces des Espagnols, étant disséminées à Maldonado, Buénos-Ayres, Colonia et Montévidéo, n'opposeraient pas une vigoureuse résistance.

La perte de Colonia ne changea rien au plan d'opération du général portugais, qui arriva le 6 janvier 1763, en vue de Colonia, dans le dessein de prendre cette place. L'avant-garde de l'escadre consistait en deux vaisseaux anglais et un portugais, portant ensemble quatre-vingt-sept bouches à feu, tandis que le reste de la flotte, occupant la seconde ligne, était à portée de canon. La place, sans murailles du côté de la mer, n'ayant qu'une faible artillerie et une garnison peu nombreuse, semblait offrir une conquête facile. Mais Zéballos, quoique malade, monte à cheval, et animant ses soldats par l'exemple de son courage, il fait éprouver à l'ennemi une résistance opiniâtre. Après quatre heures de combat, le vaisseau commandant, de soixante-quatre canons, ayant sauté et les deux autres bâtiments étant considérablement avariés, la victoire reste aux Espagnols.

La flottille royale, composée de la frégate *Victoria*, d'un bâtiment armateur appartenant à la compagnie de Mondineatta et de l'aviso *D. Zénon*, commandée par *D. Carlos-José de Sarria*, se réfugia dans l'île de San-Gabriel, aussitôt qu'elle eut reconnu l'escadre anglo-portugaise. Zéballos, indigné de cette conduite, ordonna que Sarria fût traduit devant un conseil de guerre; mais il fut absous, ainsi que ses officiers.

---

(1) Dr. Funès, lib. V, cap. 7.

Plusieurs Anglais et Portugais faits prisonniers dans l'action dont on vient de parler, furent envoyés à Cordoba, où ils formèrent des établissements et introduisirent de grandes améliorations dans l'agriculture et les arts mécaniques ; ce qui donna une nouvelle vie à cette ville.

1763. *Prise du fort de Santa-Téresa et du Présidio de San-Miguel.* Zéballos, voulant poursuivre ses succès, partit le 19 mars, à la tête de mille hommes environ, et se dirigeant vers le Rio-Grandé, il arriva, après une marche pénible, devant le fort de Santa-Térésa. La garnison, composée de deux cent vingt dragons, sous le colonel *D. Tomas-Luis Osorio*, se rendit à discrétion, le 18 avril suivant, ainsi que celle de San-Miguel. Le 24 du même mois, le lieutenant-colonel D. José Molina amena des renforts et une grande quantité d'armes et de munitions.

Zéballos se préparait à la conquête de Viamont et à s'emparer du Rio-Pardo, quand il apprit la suspension d'armes entre l'Espagne et les Anglo-Portugais, et la restitution des parties de territoire enlevées à leur légitime possesseur. Cet arrangement fut confirmé par le traité de Paris, signé la même année (1763). D'après ce traité, les colonies portugaises, en Amérique, Afrique, Asie et dans les Indes-Orientales, resteront telles qu'elles étaient avant la guerre et conformément aux dispositions des traités antérieurs.

Cependant, la Cour d'Espagne ne se crut pas obligée de rendre ses diverses conquêtes, excepté celle de Colonia-del-Sacramento, que Zéballos reçut ordre de remettre aux Portugais, l'année suivante.

1763. Le gouverneur D. Joaquin Espinosa, de la province de Tucuman, établit une réforme dans l'administration du revenu royal, en punissant les malversateurs, à qui la soif du gain fesait sacrifier les intérêts publics. *D. Diégo-Tomas-Martinez de Iriarte* fut mis en procès pour s'être approprié une somme de 1,500 pésos. Tandis que le gouverneur s'occupait de beaucoup d'autres mesures sages et avantageuses pour rétablir l'ordre et pacifier les Indiens, il fut remplacé, en 1764, par *D. Juan-Manuel Campero*, homme d'un caractère tout-à-fait opposé (1).

---

(1) *Su alma era formada*, dit Funès, *de todos los vicios que pueden hacer infeliz una republica.*

Expédition de M. de Bougainville aux îles Malouines, en 1763. Cet officier, colonel d'infanterie, ayant conçu le projet d'un établissement aux îles Malouines, où il espérait que les navires de la compagnie des Indes-Orientales toucheraient pour se rafraîchir dans leur route vers la Chine, obtint du ministère français l'autorisation de faire construire deux vaisseaux à ses propres frais, pour le mettre à exécution. L'un se nommait *l'Aigle*, et portait vingt-quatre canons et cent hommes d'équipage, et l'autre, *le Sphinx*, était une goëlette de huit canons, montée de quarante hommes; *Duclos-Guyot* commandait le premier, et *Chénart de la Giraudois*, l'autre. L'expédition mit à la voile de St.-Malo, le 9 septembre 1763. Il y avait à bord un petit nombre de familles acadiennes, pour peupler l'établissement, et *don Pernety* l'accompagnait en qualité de naturaliste. De Bougainville relâcha à Rio de la Plata, où il acheta du gros bétail, des chevaux, des moutons et des porcs, des graines et des plantes pour l'usage de la colonie, et ayant remis à la voile, le 16 janvier 1764, il arriva, le 31, en vue des îles Sébaldes, et le 3 février, jeta l'ancre dans une grande baie, qu'il nomma *baie d'Acarron*, et qui est située par 51° 40′ de lat. S. et par 60° 40′ de long. O. de Paris. Les équipages y trouvèrent beaucoup de gibier et de poisson, et les phoques y étaient si abondants qu'ils en tuèrent de huit à neuf cents en fort peu de tems. Le 17, il choisit un emplacement pour y former l'établissement projeté; il y fit construire des maisons et un fort qu'il appela *Saint-Louis*. La colonie qu'il y laissa consistait en deux familles acadiennes (1), composées de dix personnes, et en dix-huit hommes, qui avaient appartenu aux équipages des deux navires. Le 5 avril, il expédia la goëlette aux Indes-Occidentales pour y disposer des objets dont elle était chargée, et de là se rendre en France, et le 8, il s'embarqua lui-même pour cette destination, et rentra à Saint-Malo, le 26 juin 1764.

On construisit dans le fort Saint-Louis un obélisque, sous les fondements duquel on enterra quelques pièces de monnaie et une médaille avec l'inscription suivante:

---

(1) Espèce d'hommes laborieuse, intelligente, et qui doit être chère à la France, dit M. de Bougainville, par l'inviolable attachement que lui ont prouvé ces honnêtes et infortunés citoyens.

Établissement
des îles Malouines,
situées au 51 dég. 30 min.
de lat. aust. et 60 dég. 50 min.
de long. occident. mérid. de Paris,
par la frégate *l'Aigle*, capitaine
P. Duclos Guyot, capitaine de brûlot,
et la corvette *le Sphinx*, capit. F. Chénard,
de la Giraudois, lieut. de frégate, armés par
Louis-Antoine de Bougainville, colonel d'infanterie, capitaine de vaisseau, chef de l'expédition, G.
de Nerville, capitaine d'infanterie, et P. d'Arboulin, administrateur général des postes de
France; construction d'un fort et d'un
obélisque décoré d'un médaillon de sa
majesté Louis XV, sur les plans d'A.
L'Hullier, ingén. géog. des camps
et armées, servant dans l'expédition; sous le ministère
d'E. de Choiseul, duc
de Stainville, en
février 1764.

Avec ces mots pour exergue : *Conamur tenues grandia.*

La Cour de France encouragea M. de Bougainville à augmenter son établissement, afin d'y trouver un port de relâche pour ses vaisseaux, qui, durant la guerre, prenaient cette route pour revenir des Indes et de la mer du Sud.

Deuxième voyage de M. de Bougainville. Il équipa de nouveau *l'Aigle* et un autre navire pour aller porter des provisions et un renfort à la colonie. Il partit, la même année, et arriva, le 5 janvier 1765, à la baie d'*Acarron*, avec cinquante-trois colons. Il trouva ceux qu'il y avait laissés, en parfaite santé. Il se rendit, au mois de février, au détroit de Magallanès pour y couper du bois, et y rencontra deux navires anglais aux ordres du commodore Byron (1), qui

(1) M. de Bougainville dit « que le commodore Byron était venu, au mois de janvier 1765, reconnaître les îles Malouines. Il y avait abordé à l'ouest de notre établissement, dans un port nommé déjà, par nous, *port de la Croisade;* et il avait pris possession de ces îles, pour la couronne d'Angleterre, sans y laisser aucun habitant. Ce ne fut qu'en 1766, que les Anglais envoyèrent une colonie s'établir au port de la Croisade, qu'ils avaient nommé *port d'Egmont;* et le capitaine Mac Bride, commandant la frégate *le Jason*, vint à notre établissement au commencement de décembre de la même année. Il prétendit que ces terres appartenaient

avait entrepris un voyage autour du monde. Bougainville, de retour à la baie d'Acarron, avec son chargement de bois, fit voile pour la France, le 27 avril, et débarqua à Saint-Malo, le 13 août suivant.

1766. Le gouvernement français envoya Duclos-Guyot et Giraudois pour protéger la colonie. Ces deux officiers se rendirent d'abord au détroit de Magallanès pour y couper du bois. Le 5 août 1766, ils arrivèrent à la baie de Boucault, où ils ne furent pas peu surpris de voir six des indigènes montés sur des chevaux pourvus de brides, de selles et d'étriers. Le 30 mai, les Français entrèrent en relation avec d'autres naturels, au port Famine, qui, après en avoir reçu des présents et des témoignages d'amitié, vinrent, pendant la nuit, attaquer les coupeurs de bois dans leur hutte. Ils en blessèrent trois, mais furent repoussés avec perte de trois hommes tués et de plusieurs blessés. Le 22, M. Duclos fit voile pour la baie d'Acarron.

Toutefois, le propriétaire de l'établissement n'en retirant pas les avantages qu'il en attendait, et voulant se faire rembourser des frais qu'il lui avait coûtés, transféra, en 1766, les Malouines au roi d'Espagne, qui s'engagea à lui payer 500,000 dollars, suivant Falkner, 800,000, et selon d'autres, un million de dollars pour cette cession. Le roi de France devait recevoir une partie de cette somme, et l'autre être comptée à M. de Bougainville, qui obtint aussi la permission d'aller déposer, à Buénos-Ayres, des marchandises qu'il avait achetées à Rio-Janeiro.

L'Espagne envoya une colonie à ces îles avec huit cents têtes de bétail. Elle s'établit à la baie d'Acarron, dont le nom fut changé en celui de *Bahia de la Solédad*, ou de la Solitude. Les colons anglais et espagnols ignorèrent leur existence jusqu'en 1769, qu'un navire de la Solédad naviguant le long de la côte septentrionale, et un anglais, sorti du port Egmont, s'intimèrent mutuellement l'ordre de quitter ces parages.

La colonie anglaise fut dépossédée de son établissement par une expédition espagnole envoyée à cet effet par le gouvernement de Buénos-Ayres, qui ordonna au commandant de réclamer les Malouines, comme fesant partie du

---

au roi de la Grande-Bretagne, menaça de forcer la descente si l'on s'obstinait à lui refuser, fit une visite au commandant et remit à la voile le même jour ».

Paraguay et dépendant du Rio de la Plata, et conséquemment du territoire espagnol. Il représenta en outre que la Cour d'Espagne les avait achetées à la France. Cette affaire, qui faillit allumer une guerre entre les deux pays, se termina à l'amiable. La garnison espagnole évacua ces îles, dont les Anglais reprirent possession en 1771. Ils abandonnèrent toutefois leur établissement l'année suivante (1).

Voyage du commodore Byron autour du monde, en 1764, 1765 *et* 1766. Le gouvernement d'Angleterre arrêta d'employer le tems d'une paix à faire de nouvelles découvertes. Dans ce dessein, il fit équiper deux navires, *le Dauphin* et *le Tamar;* le premier, vaisseau de guerre, avait vingt-quatre canons; son équipage était composé de trois lieutenants, trente-sept bas-officiers et cent cinquante matelots; *le Tamar* était un *sloop* monté de seize canons, et ayant à bord trois lieutenants, vingt-deux bas-officiers et quatre-vingt-dix marins. Le commandement de cette expédition fut donné au commodore Byron, qui reçut les instructions suivantes, datées du 17 juin 1764. « Comme rien n'est plus propre à contri-
» buer à la gloire de cette nation en qualité de puissance
» maritime, à la dignité de la couronne de la Grande-
» Bretagne, et au progrès de son commerce et de sa navi-
» gation, que de faire des découvertes de régions nouvelles;
» et comme il y a lieu de croire qu'on peut trouver dans la
» mer Atlantique, entre le cap de Bonne-Espérance, et le
» détroit de Magellan, des terres et des îles fort considé-
» rables, inconnues jusqu'ici aux puissances de l'Europe,
» situées dans des latitudes commodes pour la navigation et
» dans des climats propres à la production de différentes
» denrées utiles au commerce; enfin, comme les îles de
» S. M., appelées îles de Pépys et îles de Falkland, situées
» dans l'espace qu'on vient de désigner, n'ont pas encore
» été examinées avec assez de soin pour qu'on puisse avoir
» une idée exacte de leurs côtes et de leurs productions,
» quoiqu'elles aient été découvertes et visitées par des na-

---

(1) *Voyez* le Voyage de M. de Bougainville autour du monde, par la frégate du roi *la Boudeuse* et la flûte *l'Étoile*, en 1766, 1767, 1768 et 1769. Paris, 1771; le voyage du commodore Byron; les îles Malouines, par Pernetty. *An account of the expedition to the Falkland Islands, in* 1771, *by Bernard Penrose; et Clayton's Account of the Falkland Islands, in the Phil. Trans. vol.* 66, *pag.* 105, *year* 1776.

» vigateurs anglais ; S. M. ayant égard à ces considérations,
» et ne prévoyant aucune conjoncture aussi favorable à une
» entreprise de ce genre, que l'état de paix profonde dont
» jouissent heureusement ses royaumes, elle a jugé à propos
» de la mettre à exécution. »

Le commodore, muni de ces instructions, partit des Dunes, le 21 juin 1764 ; et, le 13 septembre, il mouilla dans la rade de Rio-Janeiro. Le 16 octobre, il remit en mer, et, le 17 novembre, il reconnut le cap Blanc, et entra dans le port *Deseado* ou Désiré. Partant de ce port, le 4 décembre 1764, il dirigea sa route vers le 48e dégré, pour reconnaître l'île de Pépys, que le capitaine Cowley prétendait avoir vue ; mais après beaucoup de recherches, le commodore s'est persuadé qu'elle n'existait pas. Le 11 décembre, il s'approcha du continent pour chercher les îles Sébaldes, et longeant la côte près du cap des Vierges, il aperçut (le 22 déc.), sur les rivages, des hommes à cheval qui arborèrent une espèce de pavillon blanc, et qui lui fesaient signe de descendre. Le commodore, curieux de connaître ce peuple, sauta à terre, accompagné d'un lieutenant et d'un détachement de soldats bien armés ; il se trouva en présence de cinq cents hommes, dont les plus petits avaient au moins six pieds six pouces anglais de haut, avec des membres proportionnés à cette taille gigantesque. Ils étaient vêtus de peaux qui descendaient jusqu'aux genoux. Les femmes avaient des colliers et des bracelets ; leurs chevaux, qu'ils avaient laissés à quelque distance, paraissaient en mauvais état. On fit des présents à ces hommes, et leur conduite était paisible et docile. Le commodore s'étant avancé dans le détroit le 23, jusqu'à l'île Sainte-Élisabeth, y découvrit des hommes et des femmes de moyenne stature, vêtus de peaux de veaux marins (phoques), de loutres ou de lama cousues ensemble. Ils portaient des bonnets faits de peaux d'oiseaux avec leurs plumes, et leurs pieds étaient couverts de peaux. Les femmes portaient des ceintures aussi de peaux, et un collier de coquillages. Byron remit en mer, et aborda au port Famine pour s'approvisionner de bois et y faire de l'eau. Il en sortit le 5 janvier 1765 ; il eut connaissance de terre, le 13 du même mois, et le 14, il entra dans une grande baie qu'il nomma port *Egmont*, en honneur du comte d'Egmont, alors premier lord de l'amirauté. Il y mouilla par dix brasses d'eau, avec un excellent fond, et il prit possession, au nom du roi de la Grande-Bretagne, de ce port et des îles adjacentes,

appelées îles Falkland. Le 27 janvier, il remit à la voile pour retourner au détroit de Magellan; et, longeant la côte orientale, il donna à un cap remarquable, le nom de cap *Tamar;* à un rocher celui d'*Edistone;* et à un autre cap, celui du cap *Dauphin*. Entre ces deux caps se trouvait un grand enfoncement qu'il appela *canal de Carlisle*, et un autre situé entre des îles basses et la Terre-Ferme, reçut le nom du *canal de Berkeley*. Le 6 février, il relâcha au port Désiré, et rentra encore dans le détroit de Magellan. Après l'avoir examiné avec beaucoup de soins, il en sortit, et se dirigeant à l'ouest, jusqu'au 26 avril, où il vit l'île Masafuéro. Le 1er. mai, il changea sa route pour reconnaître la terre de Davis (1), et les 1er. et 2 juillet, il découvrit les deux îles du Roi-George (2), du Prince-de-Galles (3) et de Byron (4). De là, il alla à Tinian, et ensuite à Batavia, où il arriva, le 25 novembre. Le 10 décembre, il quitta cette rade, et retourna en Angleterre par le cap de Bonne-Espérance; le 9 mai, après un voyage de vingt-deux mois, il mouilla aux Dunes (5).

« On peut voir, par les détails de cette relation an-
» glaise, dit don Pernetty, et par ceux de mon journal,
» que nous avions reconnu les îles Malouines, et que nous
» y avions formé un établissement au moins quelques

---

(1) Cette baie, dont l'entrée est au nord, a un demi-mille de largeur, et depuis sept jusqu'à treize brasses, sur un fond fangeux.

(2) L'une est située par les 14° 29' de lat. S. et 148° 50' de long. O.; l'autre se trouve par les 14° 41' de lat. S. et 149° 15' de long. O. du méridien de Londres.

(3) Elle est située par les 15° de lat. S. et 151° 53' de long. O., et distante de l'autre d'environ quarante-huit lieues.

(4) Cette île est située par 1° 18' de lat. S., et 173° 46' de long. O.

(5) *A voyage round the world in his majesty's ship the Dolphin, commanded by the honorable commodore Byron. In which is contained a faithful account of the several places, people, plants, animals etc., seen on the voyage; and among other particulars a minute and exact description of the Streights of Magellan, and of the gigantic people called Patagonians. Together with an accurate account of seven Islands lately discovered in the south seas. By an officer on board the said ship. London*, 1767.

» jours avant que les deux navires du chef d'escadre Byron
» les eussent seulement aperçues. Dans le tems même que
» ces deux vaisseaux y abordèrent, M. de Bougainville y
» était déjà retourné, et après avoir aperçu, du fort où il
» était mouillé, les deux vaisseaux anglais, il mit à la voile
» pour le détroit de Magellan, où ils se trouvèrent ensemble
» comme on le verra à la fin de mon journal. »

Voyage du capitaine Philippe Carteret, en 1766. Le gouvernement anglais, voulant continuer ses découvertes dans l'hemisphère austral, fit préparer une autre expédition de deux navires, le sloop *Swallow* ou *Hirondelle*, et *le Dauphin*. Le premier, commandé par le capitaine Philippe Carteret, était monté de quatorze canons, et avait pour équipage un lieutenant, vingt-deux bas-officiers et quatre-vingt dix marins; l'autre, *le Dauphin*, commandé par le capitaine Wallis, était équipé comme la première fois. Ils firent voile de Plymouth, le 22 août 1766, pour se rendre au port Famine. *Le Swallow* y jeta l'ancre le 26 décembre suivant; et après avoir fait une reconnaissance de la côte, il débarqua et se rendit à l'île de Juan-Fernandez. *Le Dauphin* arriva, le 15 novembre dans une baie sur la côte méridionale de la Vierge-Marie. A leur approche, les naturels allumèrent des feux, et poussèrent de grands cris. Le capitaine Carteret, curieux d'examiner ce peuple, débarqua accompagné d'un détachement de soldats de marine. Les femmes comme les hommes, étaient montés sur un cheval qui paraissait bien fait, léger, et haut d'environ quatorze palmes. Ils avaient aussi des chiens. Le capitaine fit mesurer ceux des hommes qui étaient les plus grands. L'un d'eux avait six pieds sept pouces (anglais). Plusieurs autres seulement six pieds cinq pouces; mais la taille du plus grand nombre était de cinq pieds dix pouces à six pieds. Ils étaient bien faits et robustes; mais ils avaient les pieds et les mains d'une petitesse remarquable; leur teint était d'une couleur de cuivre foncé; les cheveux droits et durs. Ils étaient vêtus de peaux de guanaques, dont le poil était en dedans, cousues ensemble, et attachées avec une ceinture. Quelques-uns portaient un *poncho*. On les vit manger de la chair crue. Le capitaine en reçut plusieurs à bord de son navire. L'objet qui les étonna le plus, fut un miroir dont ils s'amusèrent beaucoup. Ils parurent voir avec indifférence toutes les parties du vaisseau, et ne donnèrent attention qu'aux animaux vivants.

Le capitaine Wallis entra dans le détroit, le 17 décembre 1766, et en sortit, le 11 avril 1767. Il a donné une description particulière des endroits où il avait mouillé, avec une table des distances d'une pointe à l'autre.

1767. Excités par l'espoir du pillage, les Indiens fesaient, chaque année, des incursions dans le territoire de Buénos-Ayres, d'où ils enlevaient un grand nombre de bestiaux. En 1767, ils recommencèrent la guerre, et défirent deux partis d'Espagnols, dont dix seuls échappèrent. Les Indiens furent poursuivis par quelques troupes régulières et la milice de Buénos-Ayres, sous les ordres du colonel Catani; mais ce dernier jugea prudent de ne pas les forcer à une action générale (1).

Troisième voyage de M. de Bougainville, en 1766 *et* 1767. L'Espagne revendiquait les îles Malouines comme une dépendance de l'Amérique méridionale. Ce droit fut reconnu par le roi de France, qui ordonna que cet établissement fût remis à l'Espagne. M. de Bougainville, chargé de l'exécution de cet ordre, devait se rendre ensuite aux Indes-Orientales. Il fit voile de Nantes, le 15 nov. 1766, à bord de la frégate *la Boudeuse*, de 26 canons, et se rendit à la rivière de la Plata, où il devait trouver les deux frégates espagnoles *la Esméralda* et *la Liebre*, dont le commandant était chargé de recevoir les îles Malouines au nom de sa majesté catholique. Forcé par un coup de vent de relâcher à Brest, le 21 novembre, M. de Bougainville appareilla de cette rade, le 5 décembre, et le 31 janvier, il mouilla dans la baie de Montévidéo. Il y rencontra les frégates espagnoles, dont le commandant don Philippe Ruis Puenté devait, dans sa qualité de gouverneur de ces îles, prendre les mesures nécessaires pour la cession de l'établissement. Les deux capitaines se remirent en mer, le 28 février 1767, et arrivèrent aux îles Malouines, le 25 mars. Le 1er. avril, l'établissement fut livré aux Espagnols. D'après une lettre du roi, les colons français avaient la liberté d'y rester. Quelques familles profitèrent de cette disposition; le reste, avec l'état-major, fut embarqué sur les frégates espagnoles, lesquelles repartirent pour Montévidéo, le 27 au matin. Les dépenses qu'avait coûtées l'établissement des îles Malouines, jusqu'au 1er. avril 1767, s'élèvent à 603,000 livres. Le roi d'Espagne n'était

---

(1) *Falkners' Patagonia*, chap. IV.

point tenu de les rembourser; mais en recevant l'établissement, il en paya tout le matériel.

M. de Bougainville partit de Montévidéo le 14 novembre, pour passer le détroit de Magellan : il reconnut le cap des Vierges, le 2 décembre, et bientôt après celui de la Terre-de-Feu; et le 6, le cap de Possession; il mouilla dans la baie du même nom, au fond de laquelle s'élevaient cinq mandrains, qu'il nomma le *Père* et *les quatre fils Aymond*. Descendu à terre avec dix officiers armés de fusils, il vit des naturels du pays qui venaient à cheval et au grand galop. Ils descendirent à cinquante pas et accoururent au-devant des Français auxquels ils tendaient les mains, criant *chaoua, chaoua*. Ces naturels étaient au nombre de trente. M. de Bougainville leur fit quelques présents auxquels ils parurent fort sensibles, et lorsqu'il se retira, ils l'accompagnèrent jusqu'au bord de la mer, et même dans l'eau. Les hommes étaient d'une belle taille; aucun n'avait moins de cinq pieds cinq à six pouces français, et les plus grands en avaient jusqu'à cinq pieds neuf à dix pouces. Ils étaient surtout remarquables par leur énorme carrure, la grosseur de leur tête et l'épaisseur de leurs membres; leur visage était rond et un peu plat, leurs ieux vifs, leurs dents extrêmement blanches; ils portaient de longs cheveux noirs liés sur le sommet de la tête. Leur couleur était bronzée; leur habillement consistait en une simple brague de cuir qui leur couvrait les parties naturelles, et un grand manteau de peau de guanaque ou de sorillos attaché autour du corps avec une ceinture. Ils avaient une espèce de bottines de cuir de cheval ouvertes par derrière. Leurs armes étaient deux cailloux ronds attachés aux deux bouts d'un boyau cordonné. Leurs chevaux, petits et maigres, étaient sellés et bridés à la manière des habitants de la rivière de la Plata. Ils avaient aussi des chiens petits et vilains, lesquels, ainsi que les chevaux, buvaient de l'eau de mer, l'eau douce étant fort rare sur la côte. La nourriture principale de ce peuple paraissait être la chair et la moelle de guanaques et de vigognes. Plusieurs en avaient des quartiers attachés sur leurs chevaux, et ils en mangeaient des morceaux crus.

Selon les rapports des Espagnols, dit M. de Bougainville, la nation qui habite cette partie de la Terre-de-Feu, n'a rien des mœurs cruelles de la plupart des sauvages. Ils avaient accueilli avec beaucoup d'humanité l'équipage du

vaisseau de *la Concepcion*, qui se perdit sur leur côte, en 1765. Ils lui aidèrent même à sauver une partie des marchandises de la cargaison, et à élever des hangards pour les mettre à l'abri. Des débris de leurs navires, les Espagnols y construisirent une barque dans laquelle ils se rendirent à Buénos-Ayres. Des pains de cire, provenant de la cargaison de ce navire, furent poussés par les courants, jusque sur la côte des Malouines, où on les trouva en 1766 (1).

M. de Bougainville, continuant son voyage à travers le détroit, mouilla, le 9, dans la baie Boucault, et le 13, à l'île Élisabeth. En quittant cette île, il fut entraîné par le courant dans un grand enfoncement de terre de la Terre-de-Feu, et mouilla dans une baie qu'il nomma la baie Duclos (2), du nom de son second. Il entra ensuite dans la baie Française, ainsi nommée par M. Degennes; et après dans celle de Bougainville, longue de deux mille toises et large de cinquante, environnée de hautes montagnes qui la défendent de tous les vents. Le 27, il découvrit un port dont la beauté du mouillage l'engagea à le nommer *baie et port de Beau-Bassin*. Longeant la côte, il gagna une autre baie qui offre un excellent mouillage pour trois ou quatre navires qu'il appela *baie de la Coromandière*, à cause d'une roche apparente située à la distance d'environ un mille. Le 29, il se dirigea, vers l'ouest, entre deux îles nommées par lui *les Deux-Sœurs*. Un peu plus loin, il vit une montagne qu'il nomma *Pain-de-Sucre* à cause de sa forme; et à cinq lieues environ de la Coromandière, il découvrit une belle baie, au fond de laquelle tombait une chute d'eau remarquable, à laquelle il donna le nom de *baie et port de la Cascade*. Il quitta cette baie le 31 décembre, et mouilla dans celle de Fortunée. Les naturels du pays y venaient en pirogues. Ils étaient petits, vilains, maigres, et d'une puanteur insupportable. Ils n'avaient pour vêtement que

(1) Falkner, dans sa Description de la Patagonie (p. 92), dit qu'en 1765 ou 1766, un grand vaisseau espagnol marchand, destiné pour Callao, se perdit à la vue de l'île de Fuégo; mais les hommes atteignirent l'île dans une chaloupe. Les Indiens s'approchaient d'eux en se frottant le ventre, ce qui leur fit donner le nom *Rocca barrigas*, ou frotte-ventre. Une partie des matériaux du bâtiment furent jetés sur le rivage, et les marins en formèrent une barque avec laquelle ils retournèrent à Montévidéo.

(2) M. Duclos Guyot, capitaine de brûlot.

d'un animal pour contenir de l'eau. Ils ne paraissent avoir aucun gouvernement (1).

1767. *Nouvelles agressions des Portugais et expulsion des jésuites.* Bucaréli, pour se conformer aux instructions de sa Cour, s'efforçait d'arranger les bases d'une paix solide avec le vice-roi du Brésil, lorsqu'il reçut la nouvelle que les Portugais s'étaient rendus maîtres de la *Cierra* des Tapès et s'étaient fortifiés dans une *estancia*, appelée *del Marques*. Le général espagnol, D. José Molina, protesta contre cet envahissement des Portugais, dans une note qu'il adressa à leur chef dans le fort de San-Cayétano. Celui-ci se contenta de répondre qu'il adresserait ces réclamations au gouverneur de Viamont, commandant en chef des forces portugaises. Cependant, les hostilités ne tardèrent pas à recommencer; le 29 mai, les Portugais, au nombre de huit cents, attaquèrent la ville de *Rio-Grandé de San-Padro* et les postes du côté du nord, occupés par les Espagnols. Molina n'était pas en force et ne put résister à cette invasion.

Bucaréli ayant fait connaître au roi, par le moyen de son ministre à Madrid, le fâcheux état des choses, un ordre fut signé pour expulser les jésuites, représentés comme les agents de ces discordes. « La renommée bien connue de cet ordre, l'importance de ses services, sa réputation de richesse vraie ou exagérée, le grand nombre de ses partisans, son influence dans l'éducation; enfin cent cinquante mille néophites, jouissant sous ses lois, de l'état le plus heureux de la vie; toutes ces considérations, dit Funès, étaient aux ieux de Bucaréli, comme autant de fantômes politiques qui troublaient son imagination. »

1767. Le 2 janvier, la Cour d'Espagne rendit un décret qui prononçait l'expulsion des jésuites des trois provinces du Paraguay, de Rio de la Plata et de Tucuman, et la confiscation de leurs propriétés.

Le 21 juin suivant, *D. Francisco de Paulo Bucaréli y Ursua*, alors gouverneur de ces provinces, reçut l'ordre de mettre ce décret à exécution. En conséquence, le 22 juillet, il fit saisir tous les jésuites qui se trouvaient dans les villes de Corrientès, Cordova, Santa-Fé, Montévidéo et Buénos-Ayres, et les emmena prisonniers. En septembre, leur nom-

(1) *Voyages compiled by D. Hawkesworth, from the journals of the several commanders. London*, 1772.

de mauvaises peaux de / l'eau. Ils ne paraissent avoir
de toits à leurs cabar
Leurs femmes étaie*ns des Portugais et expulsion des*
hommes dans les e conformer aux instructions de sa
ramassaient le b nger les bases d'une paix solide avec
prissent aucu lorsqu'il reçut la nouvelle que les
femmes qui rendus maîtres de la *Cierra* des Tapès et
exemptes dans une *estancia*, appelée *del Marques*. Le
enfants p , D. José Molina, protesta contre cet en-
pirogue es Portugais, dans une note qu'il adressa à
de la le fort de San-Cayétano. Celui-ci se contenta
Le qu'il adresserait ces réclamations au gouverneur
et t, commandant en chef des forces portugaises.
T t, les hostilités ne tardèrent pas à recommencer;
i, les Portugais, au nombre de huit cents, atta-
la ville de *Rio-Grandé de San-Padro* et les postes
é du nord, occupés par les Espagnols. Molina n'était
force et ne put résister à cette invasion.

ucaréli ayant fait connaître au roi, par le moyen de son istre à Madrid, le fâcheux état des choses, un ordre fut né pour expulser les jésuites, représentés comme les ents de ces discordes. « La renommée bien connue de cet dre, l'importance de ses services, sa réputation de ri- hesse vraie ou exagérée, le grand nombre de ses partisans, son influence dans l'éducation; enfin cent cinquante mille néophites, jouissant sous ses lois, de l'état le plus heureux de la vie; toutes ces considérations, dit Funès, étaient aux ieux de Bucaréli, comme autant de fantômes politiques qui troublaient son imagination. »

1767. Le 2 janvier, la Cour d'Espagne rendit un décret qui prononçait l'expulsion des jésuites des trois provinces du Paraguay, de Rio de la Plata et de Tucuman, et la confiscation de leurs propriétés.

Le 21 juin suivant, *D. Francisco de Paulo Bucaréli y Ursua*, alors gouverneur de ces provinces, reçut l'ordre de mettre ce décret à exécution. En conséquence, le 22 juillet, il fit saisir tous les jésuites qui se trouvaient dans les villes de Corrientès, Cordova, Santa-Fé, Montévidéo et Buénos-Ayres, et les emmena prisonniers. En septembre, leur nom-

(1) *Voyages compiled by D. Hawkesworth, from the journals of the several commanders. London,* 1772.

D. Juan-Baltazar Maciel, doyen de la cathédrale, avec deux professeurs de latin, un de rhétorique, un de philosophie et trois de théologie.

1767. *Formation d'un établissement espagnol dans les îles de Fuégo* (*islas del Fuego*), lat. 54° 30′. Le vaisseau *la Concepcion de Gurruchea*, ayant fait naufrage près de ces îles, l'équipage parvint à aborder dans l'une d'elles, en sauvant quelques provisions et des débris du bâtiment. Ces marins (au nombre de cent quatre-vingt-treize) construisirent une goëlette, avec laquelle ils retournèrent à Buénos-Ayres. D'après les informations qu'ils donnèrent sur la fertilité du sol et l'humanité des habitants, le gouverneur résolut de prendre possession de ces îles, dans le but d'avoir un point de relâche et d'empêcher les Anglais de s'en emparer. A cet effet, Bucaréli envoya deux bâtiments aux îles Malouines, avec quatre religieux dominicains, et chargés de tout ce qui était nécessaire à la formation d'un établissement. Le gouverneur Puente reçut l'ordre de jeter les fondements de la nouvelle colonie, et de faire des recherches pour s'assûrer si les Anglais avaient un endroit de relâche dans ces îles.

1768. *Capitulation de la colonie anglaise située au nord de la grande île Malouine, au* 51° 24′ *de lat. et* 317° 17′ *de long. du méridien de Ténériffe.* Bucaréli, informé de l'existence de cet établissement, envoya contre lui cinq frégates, sous le capitaine *D. Juan-Ignacio Maradiaga*, ayant à bord mille quatre cents hommes de troupes de débarquement, sous les ordres du colonel *D. Antonio Gutierrez.* Les Anglais, sous le commandement de William Matty et de John Farmer, étaient défendus par trois frégates de seize à vingt canons et une batterie de huit canons de gros calibre. Les Espagnols ayant la supériorité du nombre, forcèrent les Anglais à capituler, le 10 juin 1768 (1).

1771. *Remise du fort Egmont ou Deseado.* L'expulsion des Anglais de ce fort avait rallumé le ressentiment du cabinet de Saint-James, de manière à faire craindre une guerre entre l'Espagne et l'Angleterre.

Le 22 janvier 1771, la Cour d'Angleterre, soutenue par les Portugais, ayant porté des plaintes contre les violences exercées, le 10 juin 1770, par les Espagnols, qui avaient

---

(1) Dr. Funès, *Historia del Paraguay*, lib. V, cap. 8.

obligé les Anglais à évacuer la grande île Malouine, appelée, par eux, *îles Falkland*, la Cour d'Espagne donna des ordres pour remettre dans les mains des Anglais le port et le fort nommé *Egmont*, ainsi que leur artillerie et leurs bagages. Toutefois, cette concession ne préjudiciait en rien la question de souveraineté des îles Malouines.

1771. *Expédition portugaise dans le territoire des Missions (terrenos de Misiones).* Sous le prétexte de réprimer l'audace des Indiens et de les soumettre au joug de la foi, une expédition militaire partit de San-Pablo, sous le lieutenant-colonel *D. Alonzo-Botello de San-Payo,* escorté par le capitaine *Antonio-Silveira Peixoto*, qui arriva dans ce territoire par le Rio-del-Régistro et le Parana; mais ils furent surpris par le gouverneur des Missions, D. Francisco-Bruno de Zavala, et envoyés à Buénos-Ayres comme infracteurs des traités et perturbateurs.

Après cet événement, Vertez s'attacha à mettre le pays en état de défense. Le trésor était épuisé, les ports sans garnison, les troupes mal payées et mécontentes. Le gouverneur des Missions reçut un secours de trois cents soldats de Corrientès. Les ports de Rio-Grandé et le fort de Santa-Téręsa reçurent des troupes, des vivres et des munitions, et des ordres convenables furent envoyés aux commandants de Maldonado, Enséñada, la Costa, Malouine, la Marina, Montévidéo et Puerto-Déséado.

1772 et 1773. *Nouvelles incursions des Indiens.* Ils attaquent la réduction de San-Fernando, tuent quelques personnes et s'emparent de la plus grande partie du bétail; poursuivis par D. Juan de Garcia-Cossio, ils sont battus et forcés d'abandonner leur butin. L'année suivante (1773), un parti de Mocobiès, Tobas, Linguas et Vilélas, revint à la charge contre la même réduction; mais il fut mis en déroute, après avoir perdu ses principaux chefs.

Le cacique corrégidor Bénavidès, du Puéblo de San-Géronimo, ayant fait une alliance avec les Abiponès de Santiago et de San-Fernando, sous le commandement du cacique Nicolas Nare, attaqua la réduction de San-Pédro, qui fut réduite en cendres.

1774. *Nouvelle expédition dans la province de Chaco.* Dans la vue de pacifier cette province, le nouveau gouverneur de Tucuman, D. *Géronimo Matorras*, partit de Rio-del-Vallé, à la tête d'une expédition qui avait été préparée par le com-

mandant D. Francisco-Gavino Arias, accompagné par le docteur *Lorenza-Suarez Cantillana*, chanoine de Cordoba, D. *Joaquin de Bisuéla*, procureur-général, D. *Géronimo Romano*, mestre-de-camp de la cité de San-Miguel, et l'ingénieur D. *Julio-Ramen de César*.

Après cent quatre-vingts lieues de marche, Cantillana rencontra un grand nombre d'Indiens Mataguayos, Chùpinès, Malbalaès et Tobas, qu'il convertit. Matorras continua sa marche jusqu'à deux cent quarante lieues de la ville de Salta, trente des ruines de la Concepcion, et cinquante de Corrientès ; les principaux caciques vinrent à sa rencontre avec leurs Indiens ; mais les caciques mocobies *Pakiquin*, *Sacheriquin* et *Coclocoïquin*, nourrissant une haine implacable contre les Abiponès de la réduction de San-Jéronimo, firent manquer l'expédition, dont le but était de donner au Chaco une nouvelle ère politique et religieuse. L'année suivante (1775), Matorras mourut d'une fièvre, à trois lieues de la réduction de Ortéga, où il fesait construire une chapelle(1).

1774. *Expédition de don Juan-José de Vertiz, contre les nouveaux établissements portugais.* Les Portugais ayant formé divers établissements dans la *Cierra* de Tapès et sur le bord occidental du Rio-Grandé et de Yacui, Vertiz se rendit à Montévidéo, dont Joaquin del Pino était alors gouverneur, pour s'entendre avec lui sur les moyens de chasser les Portugais.

Dans ce dessein, il quitta cette ville, le 7 novembre, avec un détachement de mille quatorze hommes, outre trois cents Indiens et cent de la milice de Corrientès. Il se dirigea vers Técla et arriva jusqu'à l'ancienne *estancia* de San-Miguel, qui, du tems des jésuites, avait contenu jusqu'à cinquante mille têtes de bétail, et se trouvait dans un état déplorable, attendu les ravages des Portugais. Vertiz donna des ordres pour l'érection d'un fort, et continua péniblement sa marche à travers monts et rivières jusqu'au bord du Rio-Piquiri, auprès d'une colline, sur le penchant de laquelle l'ennemi s'était retranché. Vertiz somma le commandant portugais d'évacuer un poste qu'il occupait si injustement; celui-ci ayant répondu par un coup de canon, l'attaque fut ordonnée. Les Portugais abandonnèrent leur position,

(1) Dr. Funès, lib. V, cap. 11.

et se réfugièrent avec leurs bestiaux au port de Rio-Tabatinguay, défendu par don José Carneiro; les Espagnols s'en étant aussi emparés, l'ennemi se retira derrière le Rio-Parda. Vertiz, arrivé en vue de cette rivière, s'arrêta près de Yacuy, limite jusqu'à laquelle il devait repousser les Portugais, suivant ses instructions; ayant effectué ce plan et rétabli le fort de Santa-Técla, il se mit en route pour revenir, le 17 janvier 1775, par la route de Rio-Grandé, cent soixante lieues de Montévidéo.

1775. *Suite des hostilités entre les Espagnols et les Portugais.* La Cour d'Espagne envoya de nouveaux ordres à Vertiz pour employer la force, si les Portugais continuaient à dépasser leurs limites. Ceux-ci, avec sept vaisseaux, entrèrent dans le Rio-Grandé et furent joints par une escadre importante, venant de Santa-Catalina, et ayant à bord quatre régiments complets. Le colonel don *Miguel de Téjada*, commandant la frontière, intimidé à la vue de ses forces, informa Vertiz qu'il ne pouvait rien entreprendre contre l'ennemi, alors fort de mille cinq cent vingt-sept hommes de troupes de ligne et de trois cent soixante-neuf de milice. Vertiz ordonna aussitôt à don *Francisco-Xavier Moralès* de faire voile pour le Rio-Grandé, avec deux corvettes et trois navires de charge (*saëtias*), afin d'empêcher le passage de la flottille portugaise. Téjada reçut l'ordre de se renfermer dans le fort de Santa-Térésa; et Moralès déclara qu'il voulait défendre ses vaisseaux jusqu'à la dernière extrémité, ce qui fut approuvé par Vertiz.

Pendant ce tems, un ambassadeur portugais négociait à Madrid, pour apaiser tous les différends relatifs à ces frontières; cependant le gouvernement de Lisbonne portait sa force de terre à sept mille hommes, sous un lieutenant-général, un maréchal-de-camp et d'autres officiers, et renforçait aussi sa marine.

1776. Confiant dans cet appareil militaire, une escadre composée de deux frégates, deux paquebots, trois semaques (*sumacas*) et un brigantin, entra (le 19 février 1776) dans le Rio-Grandé pour attaquer l'escadre de Moralès; mais ce dernier, protégé par les batteries de terre, coula à fond un des bâtiments ennemis, en désempara un autre et dispersa le reste.

Malgré cet échec, un détachement portugais de six cents hommes, sous Rafaël Pintos Vandeira, marcha contre la

forteresse de Santa-Técla, défendue par une compagnie, sous le capitaine don Luis Ramirez, qui soutint la première attaque avec courage, mais qui, manquant de munitions, fut forcé de capituler.

Ce succès encouragea les Portugais à entreprendre des opérations plus importantes. Dans la nuit du 1er. avril, avec deux compagnies de grenadiers de deux cent quarante hommes, et neuf cent vingt-quatre du régiment de Chinchorro, ils attaquèrent Santa-Barbora-Trinidad. Ce premier poste, situé dans un sol aride, et n'ayant pour garnison que trente-six artilleurs et dix-neuf miliciens, fut forcé de se rendre à la troisième attaque; le second, non moins faible, éprouva le même sort.

Le même jour, un autre corps de Portugais s'avança sous don *Juan-Enrique Bohin*, qui somma Téjada d'évacuer ce poste qu'il occupait. Incapable de résister à une force de sept mille hommes, outre les troupes de Tupès, Viamont et Rio-Pardo, qui s'étaient emparés de l'important passage de Pimienta, il évacua la ville de San-Pédro et autres points, et se retira vers Santa-Térésa. Les Portugais s'emparèrent alors de San-Ignacio, dans le pays des missions, tandis que les Puéblos de Yapéyù, San-Nicolas et autres, étaient maltraités par les Minsuanès (1).

1776 (17 juin). L'ambassadeur portugais fit de nouvelles démarches auprès de S. M. C. pour arriver à la pacification proposée, assûrant que les ordres les plus précis avaient été expédiés aux chefs brésiliens, pour cesser toute hostilité contre l'Espagne.

Cependant le général Bohm demandait (13 mai) à jouir des fruits de la victoire qu'il avait remportée dans le Rio-Grandé.

La Cour de Madrid, irritée de cette rupture, donna ordre de poursuivre la guerre avec vigueur. Une expédition sous le marquis de Casatelli, composée de cent dix-sept voiles et bien approvisionnée, et ayant dix mille hommes à bord, partit de Cadix le 13 novembre. Le célèbre don Pédro Zéballos fut chargé, comme général, des troupes de débarquement, sous les ordres du premier vice-roi, et capitaine-général des provinces de la Plata. De leur côté, les Portugais renforcent leurs troupes de terre et de mer, à

(1) Dr. Funès, lib. V, cap. 11.

Rio-Grandé. Vertiz se retire à Santa-Térésa, où il rassemble ses forces; de là il se rend à Montévidéo, où, pour satisfaire le ressentiment de sa Cour, il fait tous ses préparatifs de guerre.

1777 (3-15 février). Cinq des bâtiments de l'escadre espagnole arrivèrent à Montévidéo, dispersés par une tempête. Vertiz, ayant acquis la certitude que dans la route de Santa-Catalina, il y avait une escadre ennemie de quatre vaisseaux de soixante canons, quatre frégates et trois corvettes, sous les ordres d'un chef anglais, *Robert Makdul*, envoya aussitôt, pour renforcer l'escadre de Casatelli, deux vaisseaux de guerre, *le San-Agustin* et *le Sério*, sous don José-Joaquin Fechain. *Le San-Agustin* tomba au pouvoir de l'ennemi.

Depuis le moment de leur départ de Cadix, les deux chefs de l'expédition ne s'accordaient pas sur le plan d'opération. Zéballos proposait de débarquer à l'île de Santa-Catalina; Casatelli voulait que ce fût à Colonia-del-Sacramento. Dans le milieu de février, la contestation fut renouvelée : Zéballos donna l'ordre de faire voile pour la fameuse île de la Plata, où l'escadre pourrait passer l'hiver en sûreté, et ensuite commencer ses opérations avec succès.

23 février. Après une traversée de quatre mois, l'escadre, forte de cinq cents voiles, entra dans le port. Le lendemain, l'armée occupa le camp de Canas-Viéjas, à portée de canon de Castillo de Puntagrosa; en même tems, on envoya un détachement pour s'emparer des hauteurs voisines, afin de couper la retraite. Et pendant ce tems, le vaisseau *le Septentrion* bombardait la citadelle. Le commandant de la place, don *Antonio-Carlos-Hurtado de Mendoza*, informé de ces dispositions, donna ordre d'évacuer le fort. Cet exemple fut suivi par les citadelles de Santa-Cruz et Ratas, garnies ensemble de deux cents canons. Par une capitulation du 23 février, ratifiée le 25 mars, les Espagnols prirent possession de cette île et de tous les établissements en terre ferme qui en dépendaient.

La conquête de Santa-Catalina occupa ensuite Zéballos, qui l'avait toujours regardée comme le premier point de ses opérations. Il envoya à Vertiz ses instructions, pour qu'il eût à faire marcher toutes ses forces sur le Rio-Grandé, et attaquer le bord méridional, tandis que lui s'avancerait contre la rive septentrionale. Vertiz assembla alors deux

mille vétérans et quelques cavaliers de milice, et établit son quartier-général à Santa-Térésa. Zéballos, ayant laissé une bonne garnison dans l'île, mit à la voile vers la fin de mars: mais il fut contrarié par les vents et ne put entrer dans le fleuve, ni dans l'Enséñada de Castillanos; il fut forcé d'entrer à Montévidéo, où il prit le commandement, dépouillant Vertiz de toute autorité.

Zéballos, ayant envoyé cinq cent vingt-trois prisonniers dans la province de Cuyo, débarqua son dernier convoi, le 22 mai, et vint mettre le siége devant Colonia. Cette place, entourée de murailles, avait une garnison de mille hommes et deux cents artilleurs. Le gouverneur, don *Francisco-José de Rocha*, ne tarda pas à proposer une capitulation en vingt-trois articles, offrant de rendre tout le matériel, les armes, les munitions et la marine, ce qui fut accepté; et le 4 juin, les Espagnols firent leur entrée dans la place, précédés du maréchal-de-camp, don *Victorio de Nabia*.

Bientôt après, Zéballos, au moment où il allait tenter la conquête de Rio-Grandé, reçut du roi l'ordre de suspendre les hostilités. Le 11 octobre, les préliminaires de paix, comprenant 25 articles, qui traçaient les limites entre les possessions des deux couronnes, furent ratifiés. Ce traité donnait à l'Espagne les îles d'Annaben, Fernando del Pô et Colonia-del-Sacramento: au moyen desquelles acquisitions ils pouvaient détruire les contrebandiers qui infestaient leur commerce. Les Portugais avaient en leurs possessions l'île de Santa-Catalina et le Rio-Grandé avec ses deux rives. Cet arrangement mit fin aux hostilités, qui continuèrent néanmoins dans le Paraguay, à cause de la grande distance de cette province. Le gouverneur, don Agustin de Pinédo, ignorant la cessation des hostilités, attaqua et prit Igatimi-Puéblo, situé sur le bord du fleuve.

Excursion des Indiens contre les frontières. En 1777, les Indiens Pampas ravagent les frontières de Mendoza, la Punta, Cordova et Buénos-Ayres. Sur trente-trois *Haciendas de Campo*, dans la juridiction de Mendoza, abondamment pourvues de provisions de toute espèce et de bétail, treize seulement furent préservées. Ces mêmes Indiens font aussi une irruption dans le district de San-Luis de la Punta, appartenant au *Corregimiento* de Mendoza. Du côté de Salto, les Indiens sont repoussés par un corps de cent cinquante soldats, sous le sergent-major don Diégo Trillo. Une autre expédition de trois cents hommes sous les ordres de

don Martin Bénités, sergent-major des Arroyos, défait mille Indiens qui, le 15 novembre (1777), s'étaient avancés jusqu'à *Pergamino* et à *Cabéza del-Arroyo-del-Médio.* Quarante furent tués et dix-huit faits prisonniers. On retrouva un grand nombre de bétails et des prisonniers, parmi lesquels était la fille du capitaine Bengoléa (1).

Fixation de la ligne de démarcation entre le Portugal et l'Espagne, d'après les instructions données à leurs commissaires, le 6 *juin* 1778. Par l'article 3 du traité de San-Ildéfonso, confirmé l'anné suivante, par celui de Prado, la ligne de démarcation entre les possessions portugaises et espagnoles devait être tracée suivant les bornes naturelles, c'est-à-dire bornée par les montagnes et les rivières. « Il s'agissait, » dit Azara, « de fixer la ligne de démarcation de nos possessions respectives depuis la mer, un peu plus loin que la rivière de la Plata, jusqu'au-dessous du confluent des rivières Guaporé et Mamoré, d'où se forme celle de la Madéra, qui se jette dans le Marañon. On divisa cette longue partie de la frontière en cinq autres, que l'on partagea ainsi pour notre travail. Nous étions quatre officiers (2) envoyés d'Espagne : on en nomma un cinquième sur les lieux, Joseph Varéla y Ulloa, capitaine de vaisseau; il fut chargé des deux parties les plus voisines et les plus méridionales, et moi des deux suivantes (3). » Les commissaires nommés à cet effet, après être restés neuf ans sur les lieux, laissèrent leur travail incomplet, et se séparèrent sans résultat définitif.

« Les commissaires portugais, » dit Azara, « au lieu de travailler à la fixation des limites, ne voulaient que prolonger cette opération à l'infini, par des délais, des renvois à la Cour, et par les prétextes les moins fondés, pour empêcher l'exécution. »

---

(1) *Historia del Paraguay,* liv. V, cap. 13.

(2) Le brigadier don José Baréla.
Le capitaine-ingénieur D. Bernardo Lecog.
Le capitaine de frégate D. Félix Azara.
L'ingénieur D. Pédro-Antonio Cerbino.

(3) La bibliothèque royale de France possède un ouvrage man., par M. Lastarria, intitulé : *Reorganizacion y plan de seguridad exterior de las muy interesantes colonias orientales del Rio-Paraguay o de la Plata*, etc., 2 vol. in-4°. Madrid, 1804. Cet ouvrage contient un mémoire curieux sur ladite ligne de démarca-

1778. *Établissement de la vice-royauté de Rio de la Plata.* Buénos-Ayres se trouvant à neuf cent quatre-vingt-deux lieues (distance itinéraire) de Lima, capitale de la vice-royauté du Pérou, il en résultait de grands inconvénients et des longueurs interminables dans l'expédition des affaires. Afin de faire exécuter plus promptement les lois et défendre le territoire contre les aggressions du Portugal, la Cour d'Espagne créa la vice-royauté de Rio de la Plata, dont le siége fut fixé à Buénos-Ayres. Le feld-maréchal D. Juan-Joseph de Vertiz, nommé vice-roi, fut chargé de la division des provinces et des divers changements nécessités par cette disposition. La grande province de Cuyo et le territoire de l'audience de Charcas furent compris dans la vice-royauté, et, d'après l'avis de Zéballos, on divisa cette province en deux gouvernements, ayant pour chef-lieu l'un Codoba, l'autre Salta. La vice-royauté avait une étendue de deux mille milles du nord au sud et de onze mille milles de l'est à l'ouest (1).

Cette vice-royauté était divisée en onze gouvernements, savoir : 1°. Buénos-Ayres ; 2°. Chucuito ; 3°. Tucuman ; 4°. Santa-Cruz de la Sierra ; 5°. Montévidéo ; 6°. Paraguay ; 7°. Puno ; 8°. Paz ; 9°. Potosi ; 10°. Chiquitos ; 11°. Moxos. Et elle comprenait vingt-deux *corregemientos*, savoir : 1°.

---

tion. *Mémoria sobre la controvertida linea divisoria de los dominios españoles y portugueses en America que manifiesta cronologicamente la naturaleza de esta celebre causa segun sus faces precisas hasta el tratado preliminar de* 1777, *le discierne la especie de esta escritura diplomatica y se consideran las reglas para su interpretacion aplicandolas á las disputas con las quales los Portugueses han embarazado su ejecucion sobre las fronteras del territorio de qua trata la presente obra.* L'auteur y a annexé une grande carte. « *Mapa de America meridional, parte de Africa et de Asia; y nueva carta corografica del virreynato de Buenos-Ayres con las particularidades que explican sus respectivas notas* ».

(1) D'après M. de Humboldt, le territoire de l'ancienne vice-royauté, qui renfermait toutes les possessions espagnoles à l'est des Cordillières et au sud de la rivière Maragnan, contenait cent vingt-six mille huit cents lieues carrées, de vingt au dégré, et deux millions trois cent mille habitants. Population, par lieue carrée, dix-huit.

Bolivia, ou le Haut-Pérou, trente-sept mille vingt lieues carrées, et un million trois cent mille habitants; par lieue carrée, trente-cinq.

Mizque; 2°. Paucarcolla; 3°. Pilaya y Paspaya; 4°. Pumabamba; 5°. Yamparaez; 6°. Apolabamba; 7°. Atacama; 8°. Asangaro; 9°. Carabaya; 10°. Carangas; 11°. Tarija; 12°. Cochabamba; 13°. Chayanta; 14°. Larécaja; 15°. Lipès; 16°. Paria; 17°. Pacajès; 18°. Porco; 19°. Oruro; 20°. Omasuyos; 21°. Sicasica; 22°. Tomina (1).

1778. *Établissement d'un commerce libre en* 1778. En 1765 (16 octobre), le gouvernement espagnol ouvrit différents ports de la Péninsule au commerce de quelques-unes de ses îles de *Barlovento* (sous le vent). Sous le ministère de D. José de Galvez, depuis marquis de Sonora, cette concession fut étendue, par un décret du 2 février 1778, aux provinces de Buénos-Ayres et aux royaumes de Chili et du Pérou. En même tems, ce ministre défendait dans les mêmes pays les manufactures de laines *du Vicuña*, sous le prétexte qu'elles fesaient du tort aux manufactures d'Espagne; et, dans l'intérêt du fisc, il établissait des douanes et créait un intendant.

1779. *Premier établissement sur la côte de Patagonie.* Le ministre espagnol Galvez, craignant que les Anglais ne fissent une descente sur quelque point de la côte de l'Amérique espagnole, principalement sur celle de Patagonie, donna des ordres précis (en 1778) pour créer deux établissements, l'un dans la baie Sin-Fondo, l'autre dans le port de San-Julian. L'année suivante, *D. Juan de la Piédra*, surintendant de la côte patagonienne, forma l'établissement de *San-José*, à *Puerto-Déséado.* La description qu'il fit de la situation de ce port, du climat et des productions du sol, parmi lesquelles on distinguait la barille et la cochenille, des diverses pêches, entre autres celle de la baleine, fixa l'attention du gouvernement. Tandis que le pilote D. Basilio-Villarino Bermudez était occupé à chercher le Rio-Négro ou Los-Sauces, Piédra revint à Buénos-Ayres, laissant son frère, D. Antonio, à la tête du nouvel établissement. D. Andrès Viedma, lieutenant de marine, ayant été nommé pour remplacer Antonio Piédra, trouva la colonie presque entièrement détruite par une épidémie. Pour sauver les restes de la garnison et des colons, il les ramena à

(1) *Alcedo-Diccionario de America, tome V; Resumen de los reynos y provincias en que esta dividida la America española, y de los virreynates, gobiernos*, etc.

Montévidéo, où il rencontra son frère, nommé *provisto sub inspector* des établissements en Patagonie, et à qui le vice-roi avait remis les instructions données d'abord à D. Antonio.

A Buénos-Ayres, on avait reçu beaucoup de renseignements sur les Patagons par le cacique Négro, allié des Espagnols. D. Andrès de Viedma, muni de ces instructions et nommé surintendant-général, forma l'établissement de San-Julian, sous le nom de *Colonia de Florida-Blanca.*

En 1781, cet établissement s'accrut de sept cent trente-quatre individus, venant de la province de Galice, en Espagne (1).

1780. La province du Paraguay eut la liberté de faire le commerce; on abolit en même tems le privilége dont jouissait la ville de Santa-Fé, et qui obligeait les bâtiments du Paraguay à déposer leur cargaison dans ce port.

1780. *Nouvelles excursions des Indiens et paix avec les Pampas.* Les Indiens continuèrent leurs excursions et leurs ravages dans les plaines de Chascomus, Salto et Las-Inverdadas; un corps d'environ mille hommes s'étant avancé jusqu'à une lieue et demie de Luxan, fut poursuivi par cent cinquante Espagnols, sous D. Nicolas de la Quintana et le sergent-major Corréa; le combat s'engagea avec acharnement et resta sans résultat, avec une perte considérable des deux côtés.

L'expédition sous le commandement d'Amigoréna contre le cacique Anéan, près le confluent du Rios-Laurel y Diamante, eut plus de succès; les Indiens furent surpris et perdirent plus de soixante des leurs.

1784. La province de Tucuman est divisée en deux gouvernements : l'un comprenant Salta, capitale, Jujuy, San-

(1) Vers l'an 1798, plusieurs familles espagnoles, destinées pour les colonies de la côte patagonienne, furent transportées sur les frontières du Brésil, vers les sources de l'Ybicui et près de son affluent la Santa-Maria, par don Félix de Azara, pour y fonder les nouvelles villes de *San-Gabriel de Batovi* et de l'*Espéranza.* Voyez à ce sujet : 1°. Voyages dans l'Amérique méridionale, par don Félix de Azara, vol. 1, et Notice sur sa vie et ses écrits, par M. Walckenaer, Paris, 1809; 2°. Hist. del Paraguay, par Dean Funès, lib. V, cap. 14; 3°. la Note sur la Patagonie, à la fin de l'article.

Miguel-del-Tucuman, Santiago-del-Estéro et Catamarca; l'autre Cordoba, Rioja, Mendoza, San-Juan et San-Luis de Loyola. D. Andrès Mestre est nommé au premier de ces gouvernements; D. Rafaël, marquis de Sobrémonté, au second, tous deux ayant le grade de colonel.

Le 8 août 1785, *institution de l'Instituto de las Audiencias* à Buénos-Ayres.

1786. Le marquis de Sobrémonté, gouverneur de Cordova, fit construire une ligne de forts et *fortines*, rapprochés les uns des autres, pour empêcher les incursions des ennemis; malgré ces précautions, les Tunès pénétrèrent par la passe de Cruz-Alta, tuèrent six hommes, enlevèrent seize prisonniers et une grande quantité de bétail. Un détachement de cent deux hommes, sous le commandement de D. Bénito Acosta, se mit à leur poursuite, mais il ne put les atteindre.

1788. Les Indiens Huilichès préparaient une expédition contre les frontières de Buénos-Ayres; mais le gouverneur de Mendoza en fut averti par *Pinchitur*, cacique des Péhuenchès et amis des Espagnols. Les Huilichès furent surpris et mis en déroute par cinquante hommes de milice choisis et une troupe de Péhuenchès sous *D. Francisco-Esquibal Aldao*, commandant du fort San-Carlos. Leur perte s'éleva à cent tués, trois cent quarante prisonniers et vingt mille pièces de bétail; sept captifs espagnols recouvrèrent leur liberté.

1789. *Établissement d'une compagnie maritime espagnole.* Une compagnie maritime fut créée en Espagne pour la pêche de la baleine et autres dans toutes les mers sous la domination espagnole, avec un fonds de 6,000,000 de réaux, divisée en actions de 1,000 réaux chacune. Entre autres priviléges, la compagnie avait celui de vendre exclusivement le produit de ces pêches en Afrique et en Amérique, et celui d'engager dans la Péninsule des individus des deux sexes qui consentiraient à former des colonies sur les côtes désertes de l'Amérique. La première expédition arriva, en 1790, dans ces parages, et, après avoir pris des provisions, s'avança pour former un établissement à Puerto-Déséado.

1790. *Convention entre les Cours de Londres et de Madrid.* Les pêcheries fixèrent l'attention du cabinet de Londres et excitèrent de grandes contestations qui auraient amené une guerre, si les deux puissances n'eussent prévenu une rupture

par une convention signée au palais de l'Escurial, le 28 octobre 1790. Il fut arrêté que les établissements et terrains situés sur la côte ouest de l'Amérique septentrionale ou dans les îles adjacentes, dont plusieurs sujets anglais avaient été dépossédés par un officier espagnol, en avril 1789, seraient rendus à leurs propriétaires. Afin de rester à l'avenir en bonne intelligence, les deux parties conviennent que leurs sujets respectifs pourront librement et sans aucun empêchement naviguer et étendre leurs pêches dans l'Océan-Pacifique et dans les mers du Sud; débarquer sur les côtes de ces mers dans des endroits non occupés, soit pour commercer avec les naturels, soit pour y former des établissements; le tout étant soumis néanmoins aux restrictions et conditions prévues par l'art. 3 ci-après :

» Il est expressément stipulé que les Anglais ne pourront naviguer ni étendre leurs pêcheries dans lesdites mers, à une distance moindre de dix lieues marines des endroits de sa côte, déjà occupés par les Espagnols. »

Art. 4. « Les sujets des deux puissances auront un libre accès et un libre commerce dans tous les lieux qui seront rendus aux Anglais et dans toutes les parties nord-ouest de l'Amérique septentrionale et les îles contiguës situées au nord de ladite côte et déjà occupés par les Espagnols, soit que lesdits sujets y aient créé des établissements depuis le mois d'avril 1789, soit qu'ils en forment par la suite. »

Art. 5. « Quant à la côte orientale et à la côte occidentale de l'Amérique du Sud et aux îles adjacentes, aucun établissement ne pourra y être formé désormais par les sujets respectifs des deux puissances, dans les parties de ces côtes et îles occupées déjà par l'Espagne, excepté que lesdits sujets respectifs auront la liberté de débarquer dans lesdits lieux pour la commodité de leurs pêches et d'y créer des huttes et autres établissements temporaires élevés seulement à cet effet (1).

Signés, ALLEYNE FITZHERBERT,
El conde DE FLORIDA-BLANCA. »

1792. *Commerce d'esclaves.* Par une cédule, datée de 1791, le roi d'Espagne avait ouvert les ports de l'Amérique aux

(1) Voyez *Historia del Paraguay*, etc., par Dean Funès, lib. IV, cap. 6.

navires fesant la traite. Un seul négociant de Buénos-Ayres, D. Tomas-Antonio Roméro, profita de cette autorisation. L'année suivante (1792), il fréta un navire de trois cents tonneaux pour la côte d'Afrique, et revint, après un voyage de huit mois, avec un chargement de quatre cent vingt-cinq esclaves (*piezas*). Cent seize moururent dans le trajet. Roméro fit d'autres voyages dans le même tems; « mais son exemple », dit Funès, « n'eut pas d'imitateurs ». Dans l'espace de trois ans, les Portugais qui se livrèrent à ce commerce, importèrent dans Montévidéo deux mille six cent quatre-vingt-neuf esclaves.

1794. Les Indiens Pampas, touchant les frontières de Buénos-Ayres, acceptent des conditions de paix.

1795. *Nouvelles incursions des Indiens.* Vers ce tems, les Mbayas, violant la foi des traités, font une invasion dans la province de la Concepcion, et les Guayacures montrent des dispositions hostiles. Le nouveau gouverneur du Paraguay, *D. Lazaro de Ribéra*, envoya contre eux une expédition, sous les ordres du colonel *D. José Espinola y Péna*, et ces Indiens furent forcés de se soumettre.

Les Charruas et les Minuanès, au nombre de plus d'un mille, étant tombés sur Baquérias et autres lieux de San-Borja, la Cruz et Yapéyù, tuèrent quarante Guaranis, en blessèrent plusieurs et emmenèrent trois mille chevaux; mais ayant été poursuivis par un détachement sous le lieutenant-colonel *D. Francisco Rodrigo*, commandant de Yapéyù, ils furent complètement détruits.

1795. *Fondation des villes de Melo et de Carolina*, et rétablissement de San-Carlos, par les ordres du marquis de Sobramenté, gouverneur de Cordova.

1795. *Fondation de la ville d'Oran* dans la fertile vallée de Senta, par le colonel *D. Ramon Garcia de Léon y Pizarro*, gouverneur de la province de Salta. Cette nouvelle ville est située près la réduction de Nuestra-Sénora de las Augustias de Indios Béjosès, fondée trente-trois ans avant cette époque.

1796. *Déclaration de guerre de l'Espagne contre l'Angleterre.* Dans le manifeste, ou déclaration de guerre de la Cour d'Espagne, signée par S. M. C. à San-Lorenzo, le 5 octobre 1796, on lit ce qui suit : « Depuis que j'ai conclu la paix avec la république française, non-seulement j'ai eu les motifs les plus certains de supposer à la Grande-Bretagne

l'intention d'attaquer mes possessions d'Amérique, mais encore j'ai reçu des insultes directes qui m'ont convaincu que le ministère anglais veut adopter une marche contraire à tout principe d'humanité dans la guerre sanglante qui ravage l'Europe, pour la fin de laquelle je n'ai cessé d'offrir mes bons offices et de témoigner ma constante sollicitude.

» En fait, l'Angleterre a dévoilé ses projets et a montré clairement son intention d'envahir mes colonies, en envoyant des forces considérables dans les Antilles et particulièrement contre Saint-Domingue, ainsi qu'il résulte de la proclamation du commandant de ces forces aux habitants de cette île. L'Angleterre a encore manifesté ses intentions hostiles par les établissements que ses compagnies ont formés sur les bords du Missouri, dans l'Amérique septentrionale, dans le dessein de pénétrer à travers ces pays jusqu'à la mer du Sud; enfin, par la conquête qu'elle a faite sur les Hollandais, de la colonie de Démérary, dont la position avantageuse peut lui fournir les moyens de s'emparer de points encore plus importants. »

1797. *Projet du gouvernement français d'exciter à la révolte les provinces de l'Amérique du Sud.* Ceux qui dirigeaient les affaires en France eurent le projet (novembre 1792) de faire une révolution dans l'Amérique espagnole, en y employant les mulâtres et les troupes françaises qu'on aurait tirées des colonies. Miranda devait être le chef de cette expédition, qui fut abandonnée.

Des députés et des commissaires du Mexique et d'autres provinces de l'Amérique espagnole vinrent à Paris, et concertèrent avec Miranda (1) un plan d'indépendance. Il fut arrêté que Miranda se rendrait en Angleterre et présenterait en leur nom, au gouvernement britannique, le projet dont les détails suivent : 1°. que les colonies de

(1) Francisco Miranda, natif du Caracas, entra d'abord au service d'Espagne dans les troupes de Guatémala. Forcé de quitter l'Amérique, il arriva en France à l'époque de la révolution, et fut nommé général dans les armées de la république. Accusé d'avoir causé la perte de la bataille de Nerwinde, il fut arrêté, parvint à s'échapper et se réfugia en Angleterre. Il joua un rôle dans la révolution de Colombie, (*V.* l'article *Colombie.*) en 1811, et eut d'abord de grands succès; mais il finit par tomber entre les mains des Espagnols, qui l'emmenèrent, en 1816, dans les prisons de Cadix, où il mourut après quatre ans de détention.

l'Amérique espagnole étant déterminées à proclamer leur indépendance, s'adresseraient à la Grande-Bretagne pour en être appuyées; 2°. que les colonies donneraient 30,000 livres sterling à la Grande-Bretagne; 3°. un état de forces britanniques nécessaires pour cet objet était présenté; 4°. il devait y avoir alliance défensive entre l'Angleterre, les États-Unis et l'Amérique méridionale; 5°. il devait y avoir aussi un traité de commerce entre la Grande-Bretagne et l'Amérique du Sud; 6°. un canal devait être ouvert entre les Océans Atlantique et Pacifique, à travers l'isthme de Panama, dont la nation britannique aurait la libre navigation; 7°. des arrangements commerciaux devaient être établis entre les différentes parties de l'Amérique du Sud; 8°. on projetait une connexion entre la banque d'Angleterre et celles de Lima et du Mexique, qui devaient s'assister mutuellement; et par ce moyen, l'Angleterre aurait acquis de l'influence dans l'exploitation des mines de métaux précieux de l'Amérique espagnole; 9°. il y avait un projet d'alliance entre l'Amérique du Sud et les Etats-Unis: la première cédait aux autres les Florides en échange d'une petite force militaire qui devait lui être donnée; 10°. on abandonnait toutes les îles espagnoles, à l'exception de Cuba, dont sa possession était regardée comme nécessaire, attendu qu'elle domine l'entrée du golfe du Mexique.

Projet du gouvernement anglais de révolutionner l'Amérique du Sud. Vers le tems de la contestation entre l'Angleterre et l'Espagne, concernant la sonde de Nootka, le ministre anglais, Guillaume Pitt, s'occupa d'un plan tendant à faire soulever les possessions espagnoles de l'Amérique, en commençant par la province de la Plata. Il eut, dit-on, de fréquentes conférences à ce sujet avec le jésuite Viscardi Gusman, natif du Pérou.

1797. Sir Thomas Picton, gouverneur de la Trinité, d'après les instructions qu'il avait reçues du ministre d'État des affaires étrangères, publia, le 26 juin 1797, une proclamation adressée aux gouverneurs des îles voisines. Elle portait que, dans le cas où les habitants voudraient résister à l'autorité oppressive du gouvernement espagnol, ils recevraient tous les secours qu'ils pourraient attendre de sa majesté britannique en troupes, en armes et en munitions; les assûrant que le cabinet britannique ne prétendait à aucune souveraineté sur leur pays, et qu'il n'avait aucun désir d'empiéter sur leurs droits civils, politiques et religieux.

Il résulte de ces documents que le gouvernement britannique devait fournir des fonds et des navires; et que, de leur côté, les États-Unis devaient fournir dix mille hommes de troupes; mais M. Adams, alors président, balança à donner une réponse immédiate et positive, et l'exécution du projet fut abandonnée.

1798. En janvier, Miranda eut une conférence avec M. Pitt, qui semblait annoncer comme prochaine l'émancipation du pays (1).

Dans une lettre au même Miranda, écrite de New-York, le 22 août 1798, le général Hamilton s'exprime ainsi : « Vous connaissez depuis long-tems mon opinion sur cet » objet; mais je ne pourrais personnellement m'en mêler » sans l'aveu du gouvernement de mon pays. Je désirerais » qu'il y eût des préparatifs pour arriver à ce but avant l'au- » tomne, et dans l'hiver tout pourrait être préparé pour » une coopération effective de la part des États-Unis. » Dans ce cas, je serais heureux, comme membre du gou- » vernement, de devenir l'instrument d'un si grand bien. » A mon avis, pour réussir, il serait besoin d'une flotte » britannique, d'une armée des États-Unis et d'un gou- » vernement donné aux territoires assemblés qui convînt » aux deux alliés, tous objets qui probablement s'opèreront » sans difficultés. Il conviendrait encore qu'il y eût un en- » voyé, et votre présence serait alors extrêmement impor- » tante. Nous avons levé une armée de près de douze mille » hommes. Le général Washington en a pris le comman- » dement, et je suis nommé son second (2) ».

En 1804, lors de la reprise des hostilités entre la France et l'Angleterre, le ministre Pitt s'occupa de nouveau de la question de l'indépendance de l'Amérique du Sud. Elle fut discutée avec lord Melville, sir Home Popham et le général Miranda. L'exécution de ce projet fut renvoyée à une autre époque. Il fut remis en discussion en 1806, et occupa le gouvernement britannique pendant l'administration du duc de Portland, de M. Perceval et du comte de Liverpool; et cela, jusqu'à ce que l'Angleterre se déclarât alliée de l'Espagne contre Napoléon.

---

(1) Voir ses lettres adressées à M. Hamilton, le 6 avril et le 19 août 1795.

(2) *Voyage to South America, by M. Brackenridge*, vol. II, pag 105.

4 janvier 1801. *Formation de divers corps de milice dans les provinces du Rio de la Plata.* L'ordonnance, rendue par le roi D. Carlos, portait : « Il y aura à Buénos-Ayres un *bataillon d'infanterie de volontaires*, composé de huit compagnies de fusiliers et une de grenadiers, en tout six cent quatre-vingt-quatorze hommes; une compagnie de grenadiers de *noirs libres* de cent hommes; une autre de *mulâtres* de soixante hommes; un régiment de cavalerie de quatre escadrons et de sept cent vingt-quatre hommes, sous le nom de *régiments de cavalerie de volontaires de Buénos-Ayres;* un nombre égal d'escadrons forts de douze cent quatre hommes, portant le nom de *volontaires de cavalerie de la frontière*, pour la défense de la frontière de Lujan; enfin, un escadron pour le district de Santé-Fé, de trois cent quatre-vingt-trois hommes, dont trois cent un de milice et le reste composé de volontaires de cette ville.

» Dans le district de Montévidéo, il y aura un bataillon d'infanterie semblable à celui de la capitale; une compagnie de grenadiers de noirs libres et une de mulâtres; un régiment de cavalerie; un régiment de deux escadrons pour la place de *Maldonado* et les peuplades qui en dépendent, fort de trois cent soixante-deux hommes; un autre semblable pour la colonie *del Sacramento;* enfin, un escadron de cent quatre-vingts hommes pour le Rio-Négro et dépendances. Total, deux mille quatre cent quatre-vingt-deux hommes.

» Il y aura six cents hommes de cavalerie dans la ville et le district de Corrientès.

» Dans le Paraguay, deux régiments de cavalerie de chacun douze cents hommes.

» Dans la province de Cordova, un pareil régiment pour la défense des frontières. A Mendoza, dans la même province, un régiment de deux escadrons; et, pour la défense de la Cruz de la Sierra, un bataillon de quatre cents hommes, divisé en huit compagnies.

» Il y aura en outre, à Buénos-Ayres, une *compagnie de milice d'artillerie* de cent cinquante hommes; deux à Montévidéo, de cent quinze chaque; une à Maldonado, de cent hommes; une dans la Colonia, de quatre-vingts; une à Mendoza, de cinquante-quatre; une autre à Potosi, de soixante-deux; deux au Paraguay, de cinquante chaque. Total, sept cent soixante-seize, avec le nombre d'officiers proportionné à

celui des soldats, et tous subordonnés aux commandant et officiers du *corps royal d'artillerie.*

» Cette milice devait se composer d'hommes de l'âge de quinze ans jusqu'à quarante-cinq.

» Les troupes fesant partie de ces divers corps devaient, en garnison ou en campagne, passer des revues mensuelles avec les mêmes formalités que le reste de l'armée.

» Les délits seront jugés et punis d'après les lois établies dans les Indes. »

(Capit. II, art. 21 et 22.)

Introduction de la vaccine (vacuña) *dans l'Amérique espagnole, en* 1805. En 1803, le roi donna des ordres pour envoyer une expédition à cet effet, qui fut confiée à son médecin, *D. Francisco-Xavier Balmis.* Cette expédition était destinée pour les îles Sous-le-Vent, la Nouvelle-Espagne, la Terre-Ferme et le royaume du Chili, et divisée en deux divisions, l'une pour le Chili, l'autre pour Buénos-Ayres. A cette époque, la petite-vérole exerçait de grands ravages dans ces contrées. En 1805, une frégate portugaise, commandée par *D. Antonio Machado*, introduisit la vaccine à Montévidéo (1).

« Ce voyage de Balmis, » dit M. de Humboldt, « restera à » jamais mémorable dans les annales de l'histoire. Les Indes, » pour la première fois, ont vu ces mêmes vaisseaux qui » renferment les instruments de carnage et de mort porter » à l'humanité souffrante le germe du soulagement et de » la consolation !

» L'arrivée des frégates armées sur lesquelles M. Balmis » a parcouru l'Océan Atlantique et la mer du Sud, a donné » lieu sur plusieurs côtes à une cérémonie religieuse des » plus simples et par cela même des plus touchantes : les » évêques, les gouverneurs militaires, les personnes les plus » distinguées par leur rang se rendaient au rivage ; ils pre- » naient dans leurs bras les enfants qui devaient porter le » vaccin aux indigènes de l'Amérique et à la race malaye » des îles Philippines . . . . Il faut connaître les » ravages que la petite-vérole exerce sous la zone torride et » parmi une race d'hommes dont la constitution phisique » semble contraire aux éruptions cutanées, pour sentir » combien la découverte de M. Jenner est plus importante

---

(1) *Hist. del Paraguay*, par Dean Funès, cap. 9, lib. VI.

» encore pour la partie équinoxiale du nouveau continent, » qu'elle ne l'a été pour la partie tempérée de l'ancien (1). »

1804. *Déclaration de guerre contre l'Angleterre par le cabinet de Madrid.* Le gouvernement anglais, mécontent de l'intelligence qui régnait entre les cabinets de France et d'Espagne, ordonne de saisir quatre frégates espagnoles (2). Le cabinet de Madrid, regardant cet acte comme une violation manifeste du droit des gens, un abus de la force, déclare la guerre.

En conséquence de cette déclaration, Sobrémonté fit lever en masse la milice du Paraguay, de Cordoba, de Buénos-Ayres et de la Bande orientale, afin de s'opposer à l'invasion d'une escadre ennemie, forte de dix mille hommes, et dont on était menacé.

Le brigadier D. Pasqual Ruiz Huidobro était alors gouverneur de Montévidéo. Sobrémonté se rendit dans cette place vers la fin de 1805, et reçut la nouvelle que la frégate anglaise *la Léda* avait été vue reconnaissant la côte, et que le reste de la flotte avait été aperçu le 11 juin.

1806. *Expédition anglaise contre Buénos-Ayres et prise de cette ville.* Le 10 janvier, une expédition anglaise, forte de quatre à cinq mille hommes, sous le commandement de sir David Baird, soutenue par plusieurs vaisseaux de ligne et frégates, aux ordres de sir *Home Popham*, s'empara de la ville du Cap, chef-lieu de l'établissement hollandais, au cap de Bonne-Espérance. Cette conquête donna l'idée aux deux généraux d'envoyer une expédition contre Buénos-Ayres, quoique le gouvernement anglais n'eût donné aucun ordre, ni aucune instruction à cet effet (3). Onze cents hommes furent détachés des forces en station devant le cap et arrivèrent, le 6 juin, à la hauteur du cap Sainte-Marie, où l'on se prépara à l'attaque. Les troupes débarquèrent sans opposition, le 25 du même mois; et, le lendemain matin,

(1) Esssai politique sur la Nouvelle-Espagne, par M. de Humboldt, vol. I, pages 348 et 349.

(2) *La Fama, la Medea, la Mercedes* et *la Flora.*

(3) Sir H. Popham fut remplacé, dans son commandement, par l'amiral Stirling, et traduit devant une cour martiale, pour avoir quitté son poste avec l'escadre sous ses ordres; mais, attendu le succès de l'entreprise, il en fut quitte ponr une sévère réprimande.

le général Béresford, qui les commandait, marcha contre l'armée espagnole, postée au bas d'une colline, à deux milles environ du village de *Réduction* qui protégeait sa droite. Elle était forte d'environ deux mille hommes, en partie de cavalerie, avec huit pièces de campagne (1). A l'approche des troupes anglaises, les Espagnols s'enfuirent du côté de la ville, abandonnant quatre pièces d'artillerie, et s'enfoncèrent dans l'intérieur, après avoir détruit le pont de Chinlo, afin de couper le passage aux Anglais; mais ceux-ci parvinrent à traverser le fleuve, vers les onze heures du soir, et étant arrivés sous les murs de la place, le lendemain matin 27, leur général proposa une capitulation, qui fut acceptée et ratifiée, le 2 juillet, par le colonel *D. José-Ignacio de la Quintana.* Une grande quantité de marchandises et objets précieux, appartenant au roi d'Espagne ou aux compagnies de commerce, estimés plus d'un million de dollars, furent saisis et envoyés en Angleterre, à bord du navire *le Narcissus;* 200,000 dollars restèrent dans les caisses publiques. Les marchandises, à bord des bâtiments stationnés dans le port et appartenant à divers négociants, évaluées à environ un million et demi de dollars, furent respectées ainsi que toutes les propriétés particulières; les habitants conservèrent le libre exercice de leur culte, de leurs droits civils et les formes de leur administration. Les droits sur certaines marchandises furent abolis, d'autre diminués; enfin, le commerce fut déclaré libre, avec les mêmes règlements que ceux en vigueur en l'île de la Trinité.

1807. *Reprise de Buénos-Ayres.* Cependant les habitants, mécontents de la perte de leur trésor enlevé par le général Béresford, et portés par leurs idées politiques et religieuses en faveur de l'Espagne, supportaient impatiemment le joug des Anglais. Un complot fut concerté entre les principaux membres du *cabildo*, qui furent puissamment aidés par *D. Santiago Liniers*, capitaine de navire au service d'Espagne (2). Cet officier était à la Enséñada de Barragan, lors

---

(1) Le docteur Funès dit que le vice-roi Sobrémonté s'était retranché dans une ferme, à la tête d'une troupe assez nombreuse, attendant l'inspecteur-général don Pédro Arié, avec quatre cents cavaliers de milice mal équipés et encore plus mal disciplinés.

(2) Natif de Poitiers, en France. En 1775, il entra au service d'Espagne, et assista au siége de Minorque et de Gibraltar. En

de la prise de Buénos-Ayres et n'avait pas été compris dans la capitulation. Il résolut de faire soulever les citoyens et d'appeler à son aide des forces de Montévidéo; et, afin de tromper l'ennemi, il se retira vers la Bande orientale, où il fit ses préparatifs.

Pendant que l'alcade de Buénos-Ayres, *D. Martin de Alzaga*, le *procurador* et autres personnages distingués échauffaient l'esprit du peuple, divers corps de troupes venaient se ranger sous les ordres de Liniers.

D. Antonio Olavarria et *D. Juan-Martin de Pueyrrédon*, à la tête de trois à quatre cents hommes, se portèrent au *Caserio de Pedriel*, le 3 juillet. Le lendemain, ils furent surpris par une colonne ennemie, forte de six cent soixante-dix hommes; mais, ayant soutenu le combat pendant une heure, ils se retirèrent en bon ordre, laissant seulement deux morts et quelques blessés. Les Anglais perdirent quarante-trois des leurs.

Le brigadier *D. Pasqual Ruiz Huidobro*, gouverneur de Montévidéo, fournit six cents hommes; *D. Ramen del Pino*, gouverneur de Colonia-del-Sacramento, en envoya plus de cent, tous bien disciplinés; enfin, *D. Juan Guttières de la Concha*, capitaine de frégate, amena trois cent vingt-trois matelots et soldats. Cet officier, à l'approche des Anglais, s'était retiré avec sa flottille à Las Conchas.

Liniers s'avance à la tête de toutes ses forces à *Corrales de Miserere*, et envoie une sommation à Béresford pour évacuer la ville; celui-ci répond qu'il est résolu de garder sa conquête et de soutenir la gloire des armes britanniques. Liniers marche alors (12 août) contre la *Plaza-del-Retiro*, gardée par un corps de deux cents Anglais, qui sont bientôt culbutés; Béresford, accouru à leur secours avec une colonne de quatre à cinq cents hommes, est lui-même repoussé, laissant un grand nombre de morts et de blessés.

Les habitants, électrisés par ce succès, se lèvent en masse. Le général Béresford, réunissant ses troupes, les concentre dans la *plaza mayor*, ou grande place, dont les avenues sont défendues par dix-huit pièces d'artillerie, et dispose ses soldats dans tous les postes élevés, sur les plate-

---

1788, il fut nommé commandant en second de l'escadre stationnée dans la Plata, et s'établit ensuite à Buénos-Ayres.

formes et les balcons. Liniers ne tarde pas à les attaquer; et, après un combat sanglant qui dura deux heures, les Anglais, chassés de la place, sont forcés de se réfugier dans le fort et de capituler. Liniers leur accorda les honneurs de la guerre, et il fut convenu que les Anglais seraient échangés contre les Espagnols faits prisonniers par eux depuis le commencement des hostilités. Dans cette dernière affaire, les troupes anglaises eurent quatre cent douze hommes et six officiers tant tués que blessés; les Buénos-Ayriens en perdirent cent quatre-vingts; seize cents fusils, vingt-six canons, quatre obusiers et le colonel Pack, du 71e. régiment, tombèrent au pouvoir des vainqueurs.

Tous les habitants rivalisèrent, dans cette occasion, de zèle et de courage. Les femmes même combattaient à côté de leurs frères et de leurs maris. « On doit transmettre à la postérité, » dit l'historien Funès, « le trait d'héroïsme de *Manuela la Tucumana*, qui tua de sa propre main un soldat anglais, prêt à percer son époux, et ajouta par cet acte de courage un nouvel éclat aux vertus de son sexe. »

A la suite de cette victoire, le peuple de Buénos-Ayres demanda à grands cris que le gouvernement civil et militaire fût remis au libérateur (*libertador*) Liniers; il lui fut conféré sur-le-champ par une junte générale, composée du corps consistorial, de l'évêque diocésain, des tribunaux, des prélats et des principaux habitants.

Le vice-roi Sobrémonté était près de Pontézuélas avec trois mille miliciens de Cordoba, San-Juan et Tucuman, quand il reçut la nouvelle de cet événement. Il se dirigea alors sur Montévidéo, où il reçut un accueil défavorable.

Afin de résister à toute entreprise qui pourrait être de nouveau tentée contre la ville, Liniers proposa d'organiser militairement tous les citoyens, suivant les provinces de leur origine. Ce plan fut mis de suite à exécution (1).

---

(1) Les corps suivants furent formés : 1°. les *Patricios*, composés de trois bataillons : le premier, sous le commandement de D. Cornélio Saavédra ; le second et le troisième, sous D. Estévan Roméro et D. José-Domingo Urien ; 2°. les Arribéños, sous D. Pio Gana; 3°. les Montañésès, sous D. José Oyuela; 4°. les Andalucès, sous D. José Mérélo; 5°. les Gallégos, sous D. Pédro Cerbino; 6°. les Viscaynos y Castellanos, sous D. Prudencio Murgiondo; 7°. les Catalanès sous D. Jayme Nadal; 8°. les Pardos

Cependant, le colonel Backhouse avait été envoyé avec un renfort du cap de Bonne-Espérance ; mais il ne put aborder avant le 12 octobre. Ayant appris la nouvelle de la reprise de Buénos-Ayres, il se détermina à s'emparer d'un point de la côte, où il pût attendre des renforts et des instructions ultérieures. La ville de Maldonado lui parut être un des endroits les plus favorables à l'exécution de son projet ; et le colonel Vassal, chargé de l'attaquer à la tête de quatre cents hommes, s'en empara après une légère résistance. L'île de Gorriti tomba aussi au pouvoir des Anglais, ainsi que le *Pueblo de San-Carlos*, qui fut livré au pillage.

1808. *Prise de Montévidéo par les Anglais.* Dans le courant du même mois d'octobre, le gouvernement britannique se décida à envoyer de nouvelles forces sous les ordres de sir Samuel Auchmuty, et sous la protection de l'amiral Stirling. Ces troupes arrivèrent à Maldonado le 5 janvier. Le général Auchmuty, ayant trouvé la garnison dans un état déplorable, et s'étant convaincu de l'impossibilité de tenir dans une place ouverte de tous côtés et où il n'y avait aucune ressource, fit évacuer la ville et résolut d'attaquer Montévidéo. Dans la matinée du 18, il débarqua dans une petite baie, à l'ouest de *Punta de Carrétas*, environ neuf milles de la ville. La garnison, commandée par le ci-devant vice-roi, consistait en quatre cents dragons et *Blandengues* et six cents *Cordobeces*, sous le commandement du colonel D. Santiago Alexo Allende; cinq cent cinquante *Paraguayos*, sous le colonel Espinola, et mille hommes de milice du pays. A l'approche de l'ennemi, le vice-roi, voulant conserver son autorité, abandonna la ville avec ses troupes, ne laissant pour la défendre que trois mille citoyens, sous le commandement du brigadier *Bernando Lécoc* et du major-général *D. Francisco-Xavier de Viana.* Une colonne de Montévidéens, ayant été attaquée par un détachement de quatre cents

---

y Morénos, sous D. Manuel Ruiz; 9°. l'artillerie, sous D. Gérardo Estève y Llaé.

Cavalerie. 10°. les Uzarès de Pueyrreddon, sous D. Martin Rodriguez; 11°. un autre corps de la même arme, sous D. Lucas Vivas; 12°. un troisième, sous D. Pédro Nuñez; 13°. les Miguelètès, sous D. Diégo Herréra; 14°. les Carabiniers, sous D. Lucas Fernandez; 15°. un autre corps, sous D. Alexo Castès; 16°. les Quintéros, sous D. Martin Ballestéros; 17°. enfin, Maestranza, sous D. Manuel Rivéra.

hommes, fut mise en déroute avec une perte de six cents hommes, tués, blessés ou prisonniers (1). La place fut alors bloquée étroitement par mer et par terre.

A la nouvelle de cet événement, le gouverneur et le cabildo de Buénos-Ayres s'empressèrent d'envoyer du secours. L'inspecteur-général Arcé, à la tête de cinq cent cinquante hommes, parvint à s'introduire dans la place, et Liniers s'avança en personne avec deux mille six cents de ses troupes. Mais, dans la nuit du 12 février, les Anglais, étant parvenus à pratiquer une brèche considérable du côté de la mer, montèrent à l'assaut le jour suivant, et se rendirent maîtres de la ville. Ils perdirent dans cette affaire six cents des leurs, et les assiégés quatre cents (2).

On trouva cette place bien approvisionnée en artillerie et munitions de toute espèce; mais les habitants, dont le nombre s'élevait à plus de soixante-dix mille, montrèrent des dispositions si hostiles à l'égard des vainqueurs, qu'on jugea convenable d'ouvrir le port à tous les vaisseaux neutres pour se procurer des vivres et des provisions fraîches.

La conquête de Montévidéo fut suivie de celle de Colonia-del-Sacramento, dont le lieutenant-colonel Pack fut nommé gouverneur. Une expédition, sous les ordres de *D. Francisco-Xavier Elio*, pénétra dans cette dernière place, mais il en fut chassé et réussit difficilement à s'échapper suivi de quelques-uns des siens. Après cet échec, Élio se retira à San-Pédro, pour attendre des renforts; mais il fut encore surpris et battu complètement. Dans cette affaire, D. José Quésada, commandant des patricios, perdit la vie.

L'*audiencia* de Buénos-Ayres, à la nouvelle de tous ces désastres, donna des ordres pour l'arrestation de Sobrémonté. Cette commission fut confiée à l'*oidor* Vélasco,

---

(1) Suivant le rapport anglais, les hauteurs environnant Montévidéo étaient occupées par quatre mille cavaliers, qui se retirèrent après une légère résistance. Les Anglais s'avancèrent alors jusqu'à deux milles de la citadelle. Le 20 au matin, les Espagnols, au nombre de six mille, sortirent en deux colonnes, dont l'une fut battue et perdit mille deux cents hommes; l'autre rentra dans la place, sans avoir engagé d'action.

(2) La perte des Espagnols, d'après les Anglais, s'éleva à environ huit cents tués, cinq cents blessés et deux mille prisonniers; mille cinq cents furent supposés s'être échappés ou cachés dans la ville.

accompagné du *procurador* de la cité, d'un secrétaire et de cent cinquante soldats, sous D. Pédro Murguiondo.

Après la prise de Montévidéo, le vice-roi s'était retiré dans le voisinage de cette place, suivi d'un petit nombre d'hommes et de quelques canons. Ayant été sommé par sir S. Auchmuty de rendre les prisonniers faits à Buénos-Ayres, suivant la capitulation, il répondit qu'il devait attendre les ordres de son souverain. Le général anglais se détermina alors à envoyer à Buénos-Ayres pour faire la même réclamation; et, en même tems, il fit marcher des troupes à la poursuite du vice-roi, et pour s'assûrer s'il serait prudent de s'avancer au-delà de Colonia. Dans sa retraite, le vice-roi fut pris par le corps envoyé de Buénos-Ayres et conduit prisonnier dans cette ville. Ceux qui, d'abord, paraissaient les plus acharnés contre toute invasion étrangère, pressèrent alors le général anglais de faire avancer des forces sur Buénos-Ayres, l'assûrant que, s'il reconnaissait leur indépendance et les mettait sous la protection du gouvernement britannique, la ville se soumettrait. L'amiral et le général adressèrent alors un message au *cabildo*, pour demander la reddition des prisonniers et l'inviter à reconnaître l'autorité de sa majesté britannique, promettant formellement de respecter les droits, la religion et les propriétés. Le bâtiment qui portait ces dépêches, ayant rencontré une chaloupe qui avait à bord le général Béresford et le lieutenant-colonel Pack, les ramena à Montévidéo. Après la prise de Buénos-Ayres, ces deux officiers avaient été dirigés sur une ville, à trois cents lieues dans les terres, et ils avaient déjà fait trente ou quarante lieues pour leur destination, lorsque deux officiers espagnols, parents du gouverneur, facilitèrent leur fuite et leur retour à Buénos-Ayres, où, s'étant cachés trois jours, ils s'embarquèrent et rencontrèrent le vaisseau anglais.

Le général donna la nouvelle que l'ancien gouvernement avait repris le dessus. La lettre au *cabildo* fut alors retirée, et une autre substituée en sa place, adressée au vice-roi ou aux principaux chefs, dans laquelle on fesait un appel à leur loyauté et à leur honneur, les assûrant que si les prisonniers anglais n'étaient pas rendus, ceux espagnols seraient envoyés en Angleterre. « Nous sommes forcés de marcher » contre votre ville, et, pour éviter sa ruine, nous vous » offrons de vous conserver vos lois, votre religion et vos

» propriétés sous la protection du gouvernement britanni-
» que (1). »

L'*audiencia*, dans sa réponse, en date du 2 mars, déclara qu'elle n'était point alarmée de ces menaces; que l'offre de la protection de l'Angleterre était une injure faite aux sentiments de la nation, les Espagnols n'estimant leurs biens et leur vie qu'autant qu'ils étaient utiles à leur souverain; que de tous les peuples qui reconnaissaient l'autorité du roi, ceux de Buénos-Ayres étaient les plus fidèles, et qu'ils étaient prêts à tous les sacrifices pour prouver leur dévouement. « Nos nombreux soldats, » ajoutait-on, « sont préparés à une défense vigoureuse, et vos propositions n'ont eu d'autre effet que d'exciter notre indignation .... Il serait plus digne de la nation anglaise de voir le général Béresford et le colonel Pack revenir à leur prison d'honneur. » Cette lettre portait les signatures suivantes : Arbéro de Angotigne, Juan Bazo y Berry, Joseph Marquez de la Plata, Manuel de Pélarro, Manuel de Villota, Antonio Caspé y Rodriguez.

Le général Liniers, dans une lettre de la même date à l'amiral Stirling et sir Samuel Auchmuty, disait que la déclaration du peuple, représenté par ses magistrats, est irrévocable, et qu'il se défendra jusqu'à la dernière extrémité.

Enfin, une autre lettre, adressée par le *cabildo* de Buénos-Ayres aux chefs anglais, contenait : « Notre conduite envers les prisonniers faits sous le commandement du général Béresford n'est pas plus inhumaine que celle tenue à l'égard de ceux faits à Montévidéo » ...... « Si nous songeons aux causes de la présente guerre; si nous nous rappelons qu'en 1804, en pleine paix et presque en vue de Cadix, vous vous êtes emparés de quatre frégates avec leurs cargaisons et leurs passagers, ce serait assez pour ne point traiter votre nation avec les mêmes égards que ceux dus aux autres peuples civilisés... Vous n'avez aucun droit ni aucun motif pour nous attaquer; nous n'avons non plus aucune raison pour trahir notre gracieux souverain, et nous sommes prêts à verser la dernière goutte de notre sang pour prouver que nous sommes de bons et fidèles sujets, et que nous usons d'humanité même envers ceux qui, au cap Sainte-Marie,

(1) Lettre du 6 février 1807, de sir S. Auchmuty, à la Haute-Cour de l'audiencia.

n'ont pas craint de la violer à la face de l'univers. » *Signés :* Martin de Mzaga, Estwar Villaircuba, Manuel Mancilla, Antonio Bixan, Manuel de Artiz de Basnaldo, Miguel-Fernando de Aquera, Joseph-Antonio Capacoilla, Juan B. de Gucarté, Martin de Monastério, Bonito de Ygeizias.

1808. *Expédition du général Whitélocke contre Buénos-Ayres.* Pendant que ces événements se passaient, le gouvernement anglais, voulant poursuivre ses succès dans l'Amérique du Sud, avait résolu d'envoyer contre Buénos-Ayres un armement considérable, sous les ordres du général Whitélocke, avec la double qualité d'agent militaire et politique. Il devait, d'après ses instructions, se rendre dans le plus court délai à la Plata. Dans le cas où il parviendrait à établir l'autorité de S. M. B. dans ces provinces, il était autorisé à prendre et exercer le gouvernement civil jusqu'à nouvel ordre. On ajoutait à son traitement 4,000 liv. sterl. par année, à prendre sur les revenus publics de ces provinces.

Outre les forces sous les ordres du colonel Backhouse et de sir S. Auchmuty, qu'on estimait à cinq mille trois cent trente-huit hommes, un autre corps sous le brigadier-général Craufurd, devait partir du cap, protégé par la flotte de l'amiral Murray, et rejoindre les autres troupes dans la Plata. On annonçait aussi que seize cent trente hommes allaient être envoyés pour appuyer les opérations qui pourraient être faites.

Les instructions données au général Whitélocke portaient qu'avec des forces moins considérables que celles réunies, on pouvait s'emparer de toute la province de Buénos-Ayres, sans éprouver de résistance.

Pour conserver les positions du territoire, une force, n'excédant pas cinq mille hommes, devait rester dans le pays, jointe au troupes qui y seraient levées. Si les opérations étaient bornées à Montévidéo, à Maldonado, ou à quelque autre point sur la côte, que le général jugerait à propos de garder dans l'intérêt du commerce, une force inférieure à celle ci-dessus paraissait suffisante, et alors le surplus des troupes serait embarqué pour l'Angleterre. Dans le cas où Montévidéo serait réduit, la garnison en devait être retirée et les ouvrages détruits, s'il n'était pas jugé à propos de se maintenir dans cette place.

Pour se concilier la bienveillance des habitants, il fallait, d'après les instructions, éviter tout ce qui pourrait choquer

leurs opinions religieuses et préjugés, respecter les personnes et les propriétés, et mettre fin aux restrictions et impositions dont ils se plaignaient. Il fallait surtout s'attacher à leur faire sentir l'influence avantageuse du gouvernement de sa majesté, comparé à celui auquel ils obéissaient. Des règlements commerciaux (1) avaient été préparés dans le conseil britannique pour être appliqués au commerce de Buénos-Ayres, et l'être ensuite à celui des autres places du territoire qui pourraient devenir provinces britanniques.

M. Windham, dans ses instructions au brigadier-général Craufurd, datées du 30 octobre 1806, s'expliquait ainsi : « Dans le cas où il serait pris possession d'un port ou d'une forteresse sur la côte du Chili, vous emploirez tous les moyens en votre pouvoir pour gagner l'affection des habitants et les convaincre des grands avantages qui doivent résulter pour eux de leur rapport avec la Grande-Bretagne et son gouvernement. A cet effet, il est d'une importance extrême de s'abstenir d'exercer aucun des droits de la guerre d'où pourrait naître l'idée que le butin et non pas sa protection est le but du gouvernement anglais ou des agents employés par lui dans cette expédition. L'administration des mines doit continuer sur le pied actuel, à moins qu'il ne soit jugé convenable de faire des règlements pour améliorer le sort des mineurs et des nègres. L'importation des esclaves pour les mines ou tout autre emploi sera rigoureusement prohibée. L'introduction, dans le Pérou, des marchandises anglaises venant des ports du Chili sera encouragée. Le commerce fera sentir aux provinces les avantages des rapports avec la Grande-Bretagne, et doit les disposer à seconder les mesures qui seraient prises pour renverser le gouvernement espagnol. »

Dans une autre lettre de même date, adressée par M. Windham au général Craufurd, il exprime l'espoir que « le succès qu'obtiendront les armes britanniques pourra faire tenter avec succès de nouveaux établissements. C'était dans ce dessein que quatre mille hommes avaient été embarqués pour être sous son commandement, et se réunir à une force navale sous les ordres de l'amiral Murray ; et

---

(1) *Order of council of* 17 *sept.* 1806, *for regulating the trade with Buenos-Ayres; and order of council of* 1 *oct.*, *concerning duties to be levied at Buenos-Ayres.*

celui-ci devait se rendre à sa destination par la Nouvelle-Galle du sud, ou par le cap Horn. Les opérations devaient se borner au territoire du Chili; car si on les étendait au Pérou, et que des circonstances favorables fissent songer à se rendre maître de Lima, il pourrait arriver que cette entreprise disproportionnée aux forces du général, venant à manquer, entraînât la perte de tout ce dont on serait déjà en possession dans le Chili.

» Le principe à suivre à l'égard du gouvernement et la constitution du pays, est de s'abstenir, autant que possible, de tout ce qui pourrait blesser les droits et principes ou les usages de quelque classe d'habitants que ce soit; et de n'introduire dans le gouvernement d'autres changements que ceux nécessaires pour substituer l'autorité de S. M. B. à celle du roi d'Espagne. Dans les changements à faire des personnes en place, il faudra, autant que possible, préférer les individus nés dans le pays à ceux nés en Espagne. Ceux qui ont excité ou aidé l'insurrection contre le général Béresford, seront envoyés en Espagne ou placés dans une situation où des machinations de leur part ne puissent être dangereuses.

» Un point d'une grande importance est celui de la situation future des habitants en cas de prise. On ne leur donnera aucune autre assûrance que celle que sa majesté n'abandonnera pas, sans le plus grand regret, une possession à laquelle elle attache tant de prix, et, qu'en aucun cas, elle ne le fera sans avoir pris des mesures pour la sûreté de ceux qui, par suite de leur attachement à son gouvernement, pourraient craindre d'être exposés aux rigueurs du gouvernement espagnol » (1).

Le général Whitelocke arriva à Montévidéo le 10 mai, et y attendit la flotte anglaise. Le 27, elle parut à l'embouchure du fleuve; mais elle ne put atteindre Montévidéo que le 14 juin. Le général laissa dans cette place une garnison de mille trois cents hommes, sous le commandement du colonel Browne, et remonta la Plata, avec le reste de ses troupes, jusqu'à l'*Enséñada de Barragan*, petite baie à environ douze lieues de Buénos-Ayres. De là ses soldats marchèrent vers la ville.

---

(1) *Instructions of the secretary Windham, of the* 5th *and* 6th *march* 1807.

Liniers avait disposé ses troupes de la manière la plus avantageuse à sa défense. Sa droite, distinguée par un drapeau rouge, était composée de quatre cents hommes du corps de marine, huit cents des bataillons des Patricios, de deux compagnies de *miñones*, ensemble cent trente; quatre-vingt-dix grenadiers de la milice provinciale et le premier escadron de hussards, fort de deux cent dix-sept hommes, sous le colonel D. César Balviani.

Au centre, ayant pour enseigne un drapeau blanc, étaient cinq cent cinquante hommes d'infanterie de Galice, quatre cents de Pardos, deux compagnies de *miñones* de cent trente; cent cinquante du cinquième escadron de carabiniers, sous le commandement du colonel D. Francisco-Xavier Élio.

La gauche, avec un drapeau bleu, était formée du reste des vétérans, au nombre de quatre cents; du corps des *Cantabras*, de cinq cents hommes, composé de *Correntinos*, *Castellanos*, *Viscaynos*, *Navarros* et *Asturianos*, de deux cent cinquante *Arribeños*; cent trente *miñones*, du deuxième escadron de hussards, au nombre de cent cinquante; du sixième de *miguelétès*, de cent cinquante, sous le colonel D. Bernardo de Vélasco, gouverneur du Paraguay, en 1805.

Le corps de réserve comptait cent dragons, quatre cents des trois bataillons des patricios, deux cents *montañèses*, cent trente *miñones*; et le septième escadron des *Quintéros*, sous les ordres de D. Juan Guttières de Concha, capitaine de frégate.

L'effectif de l'armée de Buénos-Ayres montait ainsi à six mille cent cinquante-sept hommes, dont cinq mille dix d'infanterie et onze cent quarante-sept de cavalerie. Elle était soutenue, en outre, par sept cent dix artilleurs et cinquante-trois pièces de canon de différents calibres (1).

L'avant-garde de l'armée anglaise, sous le major-général Levison Gower et le brigadier Craufurd, était forte de trois cent cinquante hommes; le centre d'environ cinq mille; et l'arrière-garde de plus de deux mille, sous le colonel Mahon.

Dans la nuit du 1er. juillet, l'armée anglaise traverse le pont de Barracas, et se forme en ligne de bataille, vis-à-vis le Riachuélo. Le général Gower, à la tête de l'avant-garde,

(1) *P. Funès*, lib. VI. chap. 11.

s'avançait difficilement à travers des chemins marécageux; forcé de laisser sa grosse artillerie, il sentit qu'il ne pouvait attaquer un ennemi présentant un front si formidable. Il résolut, en conséquence, de traverser le Riachuélo à la passe d'Esquina, pour effectuer, pendant la nuit, sa jonction avec le reste de l'armée. Liniers, pénétrant ce dessein, voulut s'y opposer; mais Gower éluda le combat par une marche forcée et exécuta son plan. Liniers, déconcerté par ce mouvement, marche avec l'aile gauche de son armée contre l'ennemi, déployé le long du lieu appelé *Corralès de miserere*. Un combat sanglant s'engage jusqu'à la nuit tombante, et Liniers, quoiqu'ayant perdu moins que l'ennemi, abandonna le champ de bataille, laissant douze pièces de canon.

Le 3 juillet, le major-général Gower fit, au général Liniers, les six propositions suivantes : 1°. rendre tous les prisonniers anglais détenus dans les diverses provinces; 2°. reconnaître, comme prisonniers de guerre, toutes les personnes exerçant des fonctions civiles dépendant du gouvernement de Buénos-Ayres, ainsi que tous les officiers et soldats; 3°. remettre, dans l'état où ils se trouvent, les approvisionnements de guerre, canons et munitions; 4°. remettre, au pouvoir de la Grande-Bretagne, les propriétés de toute nature appartenant au domaine public; 5°. de son côté, le général anglais, au nom de S. M. B., laisse aux habitants le libre exercice de leur religion; 6°. il garantit l'inviolabilité des propriétés particulières.

Le général espagnol chargea le colonel Élio de répondre : « que les habitants de Buénos-Ayres avaient un nombre suffisant de braves soldats, commandés par de braves chefs, prêts à mourir pour la défense de leur pays, et que le moment était arrivé pour eux de montrer leur patriotisme ».

Le jour suivant (4 juillet), le général Whitelocke adressa à Liniers une note dans laquelle il l'informait « qu'il se trouvait à la tête de la principale colonne de l'armée britannique, et qu'une autre attendait ses ordres à une lieue de la capitale; et qu'il voulait savoir s'il persistait dans sa réponse de la veille ». Liniers répliqua de suite « que tant qu'il aurait des munitions, et que l'esprit qui animait la garnison et le peuple serait le même, il ne songerait jamais à rendre le poste qui lui était confié; qu'il avait des moyens plus que suffisants pour résister à tous les efforts qu'on ferait pour le lui enlever ».

Les habitants, animés par les exhortations de l'alcade et des membres du *cabildo*, se préparèrent à une vigoureuse défense; les avenues de la grande place furent garnies d'artillerie, et des guérillas ne cessaient de harceler l'ennemi.

Le 5, le général Whitelocke, étendant son front vers Récoléta, donna des ordres pour l'investissement complet de la ville. L'aile droite était sous le commandement du brigadier Will. Lumley; les carabiniers, sous le lieutenant-colonel Guard; le centre, sous le brigadier Craufurd et le lieutenant-colonel Pack; la gauche, sous le brigadier Auchmuty, et le capitaine Bowles à la tête de ses marins. Le général en chef commandait la réserve avec son major-général Gower et son quartier-maître le lieutenant-colonel Burke. Chacun de ces corps était divisé en trois colonnes, qui formaient une ligne de bataille entourant toute la ville. Une décharge d'artillerie fut le signal de l'attaque au centre.

Le brigadier Lumley se porta sur l'hôpital de la *Résidencia*, où il s'établit sans opposition.

Le brigadier Auchmuty détacha sa colonne de droite par la rue San-Nicolas, avec ordre d'occuper les couvents de la Merced et de Catalina et la *plaza del Retiro*. Ce dernier poste était défendu par D. Guttières de la Concha, ayant sous ses ordres la royale marine, quatre-vingts patricios et une compagnie de grenadiers de Galice, en tout six cent deux hommes; les Anglais attaquèrent vivement, mais ils furent repoussés avec une grande perte; mais ayant fait avancer leur grosse artillerie à une portée de pistolet de la muraille de la *plaza del Toros*, où les Espagnols s'étaient retranchés, ils ouvrirent une brèche. Les munitions de l'artillerie espagnole étant épuisées, l'infanterie soutint seule le choc pendant plus de deux heures, au bout duquel tems les Anglais parvinrent à s'établir dans la place. Leur perte, dans cette occasion, monta, dit-on, à six cents hommes (1).

Le centre de l'armée n'eut pas le même sort. A peine sa colonne de gauche s'était mise en mouvement, qu'elle fut foudroyée par un feu meurtrier partant de l'église de San-Miguel et du collége des Orphelins. Les troupes qui la compo-

(1) Suivant le rapport anglais, le général Auchmuty prit, dans cette affaire, trente-deux pièces de canon, une grande quantité de munitions, et fit six cents prisonniers.

saient, s'étant réfugiées dans l'église, furent forcées de se rendre à discrétion.

La seconde division, sous le lieutenant-colonel Pack, dirigea son attaque contre les hauteurs du collége de San-Carlos, défendues par le corps des patricios, sous le colonel Saavédra et le sergent-major D. José Viamont. Toutes les parties de l'édifice étaient garnies de soldats qui fesaient, sur les assaillants, un feu nourri et couvraient les rues de leurs morts et de leurs blessés. Le lieutenant-colonel Cadogan voulut effectuer sa retraite avec ce qui lui restait de monde; mais ayant eu quatorze tués et trente-cinq blessés, il se rendit avec six capitaines, huit officiers et plus de cent cinquante soldats. Ceux qui se distinguèrent le plus dans cette affaire, furent D. Juan-Pédro Aguirre, D. Eustoquio Diaz Vélez, D. Francisco-Martinez Villarino, D. Diégo Saavédra et D. Agustin Rio de Élio.

Une autre colonne, forte de mille hommes, sous le commandement du général Craufurd, gagna le couvent de San-Domingo; mais la plus grande partie des forces espagnoles s'étant portée sur ce point et s'apprêtant à enfoncer les portes qui n'étaient que de bois, il fut forcé de mettre bas les armes.

La colonne destinée à occuper le monastère de Santa-Catalina, s'en empara sans obstacle, suivant les ordres du général Auchmuty; mais la division chargée d'occuper le couvent de la Merced, ne pouvant faire un pas sans se voir accablée, fut forcée de capituler, au nombre de deux cent dix-sept hommes; treize officiers furent conduits dans le fort. Les Anglais eurent quatre-vingts officiers et mille soldats faits prisonniers, plus du double en tués et blessés (1).

Dans cette situation critique, le général Whitelocke reçut, dans la matinée du 6, des propositions de Liniers, qui lui offrait de remettre les prisonniers faits sous le général Béresford et dans cette dernière affaire, s'il consentait à évacuer Montévidéo et tout le pays de la Plata. Le général espagnol prévint, en même tems, le général anglais que la

(1) *Historia del Paraguay*, par D. Funès, lib. VI, cap. 9, 10 et 11.

Le rapport anglais fait monter la perte de l'armée britannique à deux mille trois cents, en tués, blessés ou prisonniers.

populace était dans un tel état d'exaspération, qu'il ne pouvait pas répondre de la sûreté des prisonniers dans le cas où l'on persisterait dans des mesures offensives (1).

Le général Whitelocke, sachant que toutes ses forces réunies ne montaient pas à cinq mille hommes, et que si même il venait à réussir dans une autre attaque contre la ville, la perte qu'il éprouverait rendrait ses forces insuffisantes pour conserver la place: il ne lui restait que le choix de deux partis, ou de se retirer en vertu d'un traité, ou de se rembarquer en face de l'ennemi; mais alors il était exposé à une nouvelle perte, outre les blessés et les prisonniers de la dernière affaire, et la reddition du 71e. régiment qui l'avait précédé, de sorte que c'étaient quatre mille hommes qui pouvaient être perdus pour la Grande-Bretagne. Dans ces circonstances, le général se détermina à accepter la capitulation proposée (2).

Aux termes de cette capitulation, les hostilités devaient être suspendues sur les deux rives du fleuve; les troupes anglaises devaient rester en possession, pendant deux mois, du fort de la place de Montévidéo. Il y avait échange mutuel des prisonniers, dans lequel étaient compris tous les sujets anglais pris dans l'Amérique du sud, depuis le commencement de la guerre, et les troupes du général Whitelocke. Les forteresses et la place de Montévidéo devaient être rendues à l'expiration des deux mois, avec toute l'artillerie qui se trouvait au moment de leur prise (3).

Le général Whitelocke, amené devant une Cour martiale, tenue à l'hôpital de Chelséa, le 28 mars 1808, fut accusé, 1°. d'avoir demandé, entre autres, la reddition, comme prisonniers de guerre, de tous les individus exerçant des fonctions civiles dans le gouvernement de Buénos-Ayres, ce qui tendait à exaspérer les habitants, à produire un esprit de résistance, et à détruire tout espoir d'un arrangement amical; 2°. de n'avoir point pris des mesures militaires convenables; les troupes ayant marché dans les prin-

---

(1) Lettre du général Whitelocke à M. W. Windham, datée de Buénos-Ayres, le 10 juillet 1807.

(2) Lettre du général Whitelocke adressée à M. Windham, le 10 juillet 1807.

(3) *Definitive Treaty between the general in chief of His Britannic Majesty, and of His Catholic Majesty, dated at the fort of Buenos-Ayres, the 7th july* 1807.

cipales rues, sans la permission de faire feu et sans moyens de forcer les barricades; ayant été ainsi exposées à être détruites sans qu'il y eut pour elles possibilité de faire une résistance efficace; 3°. de n'avoir pris aucune mesure pour coopérer avec les divisions de l'armée engagée avec l'ennemi dans les rues; 4°. et de ce que les troupes, étant en possession des portes de chaque côté de la ville et de l'arsenal principal, et pouvant communiquer avec la flotte, et lui possédant une force effective de cinq mille hommes, il avait fait une capitulation avec l'ennemi, au moyen de laquelle tous les avantages dus à la bravoure des troupes étaient perdus, et avait consenti à évacuer la ville et à abandonner à l'ennemi la forteresse de Montévidéo, qui avait une garnison suffisante et pouvait résister à toute attaque.

Le général Whitelocke fut déclaré, par la Cour martiale, incapable de servir dans un grade militaire, et ce jugement fut confirmé par le Roi. Ce général perdit ainsi le fruit de trente années qu'il avait consacrées au service de son pays. Il en avait passé dix dans les Indes occidentales avec un commandement supérieur, et il s'y était conduit de la manière la plus honorable.

Le juge-avocat fit observer dans cette cause, que cette expédition, non-seulement avait entraîné la perte des braves qui la composaient, mais encore l'anéantissement des précieux avantages que l'Angleterre aurait retirés de la possession d'un poste aussi important que Montévidéo. Ce malheureux événement, dit-il, détruit toutes les espérances, si justement et généralement conçues, d'avoir de nouveaux débouchés pour les produits de nos manufactures, d'étendre notre commerce, d'ouvrir enfin de nouvelles sources de richesses, en satisfesant aux besoins de peuples à peine sortis de la barbarie, et en introduisant le luxe et la civilisation dans les points les plus reculés du globe (1).

La Cour d'Espagne récompensa la bravoure des principaux chefs par des honneurs politiques et militaires. Ruiz Huidobro fut nommé chef d'escadre, Liniers brigadier, Concha capitaine de navire, et ensuite gouverneur de Cordova (2).

(1) Voyez *Trial at large of lieutenant-general Whitelocke, late commander, etc., etc. London*, 1808.

(2) Une autre expédition anglaise, sous le chevalier Arthur Wellesley, qui devait être accompagné du général Miranda, fut

1808. *Retraite de Liniers.* Le 11 août, on reçut à Buénos-Ayres des nouvelles de la Péninsule, annonçant l'abdication de Charles IV en faveur de Ferdinand VII. Liniers s'apprêtait à faire célébrer cet événement, quand un agent de Napoléon, nommé *Santnay*, arriva avec des dépêches qui fesaient connaître l'envahissement de la Péninsule par l'armée française, et le dessein de l'empereur d'asseoir son frère Joseph sur le trône d'Espagne, en conservant cette monarchie dans toute son intégrité. Liniers convoqua alors les autorités légales, l'audiencia et le corps municipal, pour délibérer sur cette communication, et ils se décidèrent en faveur de l'ancienne dynastie, fixant le 21 août pour jurer le serment de fidélité à Ferdinand VII. Toutes les classes de l'État célébrèrent à l'envi l'avènement du nouveau souverain. Le 23 du même mois, le brigadier *D. José de Goyénèche* (1) débarqua en qualité de député de la junte suprême de Séville, qui gouvernait, en Espagne, au nom de Ferdinand VII, pendant la captivité de ce prince. Parmi les papiers dont il était porteur, il se trouvait une déclaration de guerre contre la France, et le traité d'alliance entre l'Espagne, l'Angleterre et le Portugal contre cette puissance.

D. Francisco-Xavier Élio, gouverneur par *intérim* de Montévidéo, et ennemi personnel de Liniers, assembla l'audiencia de cette ville, le corps consistorial, l'évêque diocésain et le brigadier Goyénèche, et, leur représentant les dangers qui les menaçaient,, il les assûra que les intérêts de l'État nécessitaient sa présence dans la capitale. Il partit en conséquence de Montévidéo, laissant cette place sous le commandement de *D. Juan-Angel Michelena*, capitaine de navire. Buénos-Ayres se trouva alors divisée en deux factions, dont la lutte devait faire craindre de grands désastres.

Quelque tems avant (mars 1808), Élio avait entamé une

---

préparée à Cork, en Irlande; mais la destination en fut changée par les événements de la Péninsule et le rétablissement des relations pacifiques entre l'Angleterre et l'Espagne.

(1) Natif d'Aréquipa, en Espagne. S'étant mis d'abord dans les bonnes grâces de Murat, il obtint de Joseph une commission pour l'Amérique, et passa ensuite à Séville, où il se présenta à la junte comme dévoué à la cause royale, et obtint le grade de brigadier.

correspondance avec la Cour de Brésil (1), pour inviter la princesse *Doña-Carlotta-Joaquina de Borbon* à prendre sous sa protection cette partie de l'Amérique, et à conserver, par ce moyen, l'intégrité de la monarchie espagnole. Le ministre des affaires étrangères de cette Cour, *D. Rodrigo de Souza de Cuitiaho*, reçut des instructions pour prendre cette affaire en considération (2).

1809. Le 1er. janvier, les agents d'Élio, qui avaient déjà soustrait Montévidéo à l'autorité de Liniers, assemblèrent leurs partisans sur la place publique de Buénos-Ayres, et, soutenus par les corps des vizcaynos, gallégos, et catalanès, ils invitèrent les habitants à suivre l'exemple des Montévidéens. Les commandants des patricios, arribénos, montanésès et autres, se rangèrent du parti opposé. Liniers, voulant prévenir l'effusion du sang, convoqua un conseil dans le fort Royal, composé de l'évêque de l'audiencia prétoriale, du corps municipal de l'année antérieure et de celle en activité du lieutenant-général D. Pasqual Huidobro, du brigadier D. Joaquin Molina et autres personnages recommandables, et il leur offrit de remettre l'autorité dans les mains de la personne qui serait jugée le plus digne de l'exercer, afin de calmer la sédition et de conserver ainsi l'ordre prescrit par les lois. Avant d'accepter cette offre, le prélat et quelques fonctionnaires tentèrent, mais inutilement, de ramener l'ordre. Dans cette situation critique, les chefs du corps des patricios se rendirent eux-mêmes dans le fort, pour inviter Liniers à déposer le pouvoir. Celui-ci, persuadé que c'était le seul moyen d'apaiser la révolte, donna la démission qu'on lui demandait, et se rendit à la *plaza Mayor*, où il fut accueilli avec acclamation par les troupes. Afin de détruire les germes du soulèvement, cinq des principaux meneurs furent exilés en Patagonie (3).

Au milieu de ces troubles, le lieutenant-général *D. Baltazar Hidalgo de Cisnéros* débarqua à Montévidéo, en qualité de vice-roi. La junte centrale d'Espagne avait ré-

---

(1) Le 27 janvier 1808, la famille royale de Portugal était arrivée au Brésil, et ce pays, de colonie, était devenu métropole.

(2) *Manifiesto dado en* 19 *agosto de* 1808, *por la infanta Carlota y el infante D. Pedro.*

(3) D. Martin de Alzaga, D. Olaguer Reynals, D. Estévan Villanuéva, D. Juan-Antonio Santa-Coloma et D. Francisco Neyra.

solu de ne confier les postes les plus importants en Amérique qu'à des personnes de son choix. Ce motif détermina la nomination de Cisnéros, ainsi que celle d'Elio comme sous-inspecteur-général, et celle de *D. Vicente Nieto* au gouvernement de Montévidéo. Liniers, dont les services auraient été si importants dans l'état de crise où se trouvait le pays, fut mis à l'écart avec le titre de comte de Buénos-Ayres (*conde de Buénos-Ayres*), et une pension annuelle de 100,000 réaux, payable sur les deniers publics, et exempte de toute redevance au trésor royal.

1809. *Traité de paix entre l'Angleterre et l'Espagne.* Le 14 janvier, un traité de paix et d'alliance fut signé à Londres entre S. M. B. et S. M. C. Ferdinand VII. Par ce traité, l'Angleterre s'engage à aider la nation espagnole de tout son pouvoir pour repousser la tyrannie et l'usurpation de la France, et de ne reconnaître d'autre souverain de l'Espagne et des Indes, que Ferdinand VII, ses héritiers, ou tel successeur que le peuple espagnol reconnaîtra; de son côté, S. M. C. s'engage à ne céder, dans aucun cas, à la France aucune partie de son territoire dans les deux mondes, à faire cause commune contre Napoléon, et à ne faire la paix que du consentement mutuel des deux puissances contractantes.

Lord Wellesley, qui était revêtu du caractère officiel d'ambassadeur auprès de la junte centrale, représenta en outre qu'il était de l'intérêt du gouvernement espagnol, d'adopter un autre sistème, et de publier un acte qui contiendrait amnistie des fautes passées, répression des abus, et diminution des impôts dans l'Espagne et dans les Indes; enfin la concession aux colonies des droits naturels, qui pouvaient seuls leur assûrer une juste part dans la représentation espagnole (1).

Le 22 janvier 1809, parut un décret royal, qui déclarait que les provinces de l'Amérique espagnole fesaient partie intégrante de la monarchie, et jouiraient de droits égaux à ceux des provinces de la Péninsule; ce qui fut confirmé par un nouveau décret du 22 mai suivant, et par une proclamation de la junte centrale, du 1er. juillet 1810.

Dans le mois de mars 1810, le consul général Fermida

(1) Lettre de lord Wellesley à M. Canning. Séville, 25 septembre 1809.

annonça, dans les papiers des États-Unis, que tous les consuls espagnols étaient autorisés à donner des patentes aux vaisseaux anglais et des États-Unis, qui voudraient commercer avec Puerto-Ricco, Cuba, Maracaïbo, la Guaira et la Floride.

Révolution de 1810. L'expulsion des Anglais avait inspiré aux habitants de Buénos-Ayres de nouvelles idées sur le gouvernement, et leur avait donné le sentiment de leurs propres forces. Une proclamation de la régence de Madrid (du 14 février 1810), en leur annonçant qu'ils avaient rang de citoyens, releva les esprits, et donna une nouvelle force aux idées libérales qui germaient dans plusieurs têtes. On remarquait dans cette proclamation le passage suivant :

« . . . . Maintenant, Américains Espagnols, vous êtes enfin élevés à la dignité d'hommes libres : vous n'êtes plus à cette époque où, courbés sous un joug insupportable, en raison de votre éloignement du centre du pouvoir, vous étiez les victimes de l'arbitraire, de l'avarice et de l'ignorance. Rappelez-vous qu'en nommant vos mandataires au congrès national, vos destinées ne dépendent plus de ministres, de vice-rois, ni de gouverneurs, mais qu'elles sont dans vos propres mains. »

Quelques hommes hardis (1) s'assemblèrent en secret et formèrent le plan d'une révolution, dans laquelle ils devaient être soutenus par une grande partie des troupes.

Le 14 mai 1810, le bruit se répand que les Français ont franchi les montagnes de la Sierra-Moréna, soumis l'Andalousie, pris possession de Séville, et qu'ils assiégeaient Cadix.

Le vice-roi publia, en même tems, une adresse dans laquelle il apprend aux généreux et fidèles habitants de la vice-royauté, que « l'île de Léon est devenue le dernier » refuge de la monarchie espagnole en Europe ». Cette nouvelle excita l'enthousiasme du peuple, qui envoya au vice-roi une députation pour l'engager à se démettre de

---

(1) D. Juan-José Castéli, D. Manuel Belgrano, D. Féliciano Chiclana, D. Juan-José Pasò, D. Hipolito Vieytès, D. Nicolas Peña, D. José Darragueyra, D. Francisco Pasò, D. Florencio Terrada, D. Martin Tompson, D. Ramon Vieytès, D. Juan-Ramon Balcarcé, D. Antonio-Luis Béruti, D. Martin Rodriguez, D. Agustin Donado, D. Matias Irigoyen.

son commandement, puisque le pouvoir qui le lui avait conféré n'existait plus.

Une assemblée, composée de six cents personnes des plus notables de la ville, est alors formée, et décide (soixante voix seulement s'y opposent) que le vice-roi remettra son autorité entre les mains du *cabildo*, afin qu'il puisse nommer une junte de gouvernement jusqu'à la réunion d'un congrès général des députés de toutes les provinces de la vice-royauté. Cisnéros, n'ayant pas les moyens de résister, résigne alors (25 mai) son commandement entre les mains du *cabildo*, qui le nomme président d'une junte de cinq membres (1), avec le même traitement et les mêmes honneurs qu'il avait précédemment.

La cabildo fut investie du pouvoir suprême, jusqu'à la formation d'une *junta gubernativa*. Le parti dominant, appuyé par les commandants et les officiers du corps des créoles, désapprouva cet arrangement, et le *cabildo* annula cette disposition. On forma une autre liste, et on choisit le colonel Saavédra comme président et commandant général des troupes; le docteur D. Juan-José Castéli (tous deux fesant partie de la dernière liste), le docteur Manuel Belgrano; D. Miguel de Azcuénaga, colonel de milice; Domingo Mateu, négociant de Catalogne; Juan Larréa, de la même province; D. Manuel Alberti, curé de la paroisse de San-Nicolas; D. Juan-José Passo, et D. Mariana Moréno, en qualité de secrétaire. Cette junte prononça le serment d'allégeance au roi Ferdinand VII.

Le lendemain, on lut une proclamation qui fut accueillie aux acclamations de la multitude assemblée sur la place publique. Elle contenait l'abolition de la Cour des comptes et des droits sur le tabac; la suppression du traitement du vice-roi; la diminution de ceux de ses officiers. Une chose digne de remarque, c'est que le jour où tous ces arrangements eurent lieu, pas un individu ne reçut la plus légère insulte, ni le moindre dommage. Le premier acte de la junte fut d'organiser une force régulière. Dans le décret rendu à cet effet, on observait que, quoique chaque citoyen fût soldat lorsqu'il s'agissait de la gloire nationale, cependant l'ordre public et la sécurité de l'État exigeaient la formation d'une force régulière et imposante.

---

(1) Le vice-roi Cisnéros, le docteur Soler, le docteur Castéli, le colonel Saavédra et Incharauqua.

Le vice-roi Cisnéros avait ordonné à Liniers de ce rendre en Espagne ou de se retirer dans l'intérieur, lui assignant Mendosa pour résidence. Mais Liniers, au lieu de se rendre dans cette ville, se retira à Cordova del Tucuman ; où, étant bien reçu du gouvernement et du peuple, il obtint une grande étendue de terre qui avait appartenu aux jésuites.

Dans une assemblée, tenue dans cette ville, le gouverneur et l'intendant de la province, D. Juan Guttières de la Concha et les personnes les plus marquantes, excepté le doyen, convinrent que les autorités constituées seraient conservées jusqu'à ce qu'il fût certain que l'Espagne était soumise, et qu'au moins toutes les provinces de la vice-royauté eussent suivi l'exemple de la capitale. La junte fit alors marcher des troupes contre cette ville. Afin d'empêcher leur marche, Liniers, qui était parvenu à réunir deux mille hommes, ravage les environs de la ville de Cordova, mais bientôt après ses soldats l'abandonnent. Il veut se retirer vers le Pérou avec quatre cents hommes qui lui restent fidèles; mais poursuivis par les forces de Buénos-Ayres, qui sont soutenues par les curés, ils sont bientôt dispersés, et Liniers tombe dans les mains du colonel Ocampo, qui commandait ces forces, avec Concha, D. Antonio Orellana, évêque de Cordova ; D. Joaquin Moréno, ministre du trésor ; l'assesseur D. Victoriana Rodriguez, et le brigadier D. Santiago de Allendé.

La capitale se trouvait alors bloquée par la marine royale de Montévidéo. Parmi elle étaient des compagnons de Liniers, dévoués à sa cause. La junte, qui avait donné ordre d'envoyer les prisonniers à Buénos-Ayres, craignant l'influence de Liniers et voulant frapper de terreur ses ennemis, envoya Castéli, un de ses membres, à leur rencontre, avec ordre de les faire périr. Castéli remplit cette commission atroce, n'épargnant que l'évêque, pour ne pas soulever l'opinion religieuse du peuple. Les autres furent tous exécutés sur *el monte de la Papagallos.*

La junte envoya en même tems un renfort considérable au colonel Ocampo, avec ordre d'agir contre les ennemis de la liberté dans les provinces de l'intérieur, et de continuer sa marche vers le Haut-Pérou, où les royalistes étaient assemblés sous le colonel Cordova. D. Antonio-Gonzalez Balcarcé, major-général de l'armée indépendante, attaqua et battit les royalistes à Santiago, Cotagata et Tupiza ; et,

le 7 novembre, il remporta une victoire complète à Suipacha. D. José de Cordova, D. Vicenti Niéto (1), président de l'audiencia de Chuquisaca, et D. Francisco de Paulo Sanz, intendant du Potosi, furent faits prisonniers et fusillés sans forme de procès, le 15 décembre, par les ordres du même Castéli, qui accompagnait le général Balcarcé en qualité de gouverneur du Haut-Pérou. Les Espagnols furent forcés de se retirer à travers le Rio de Saguadéra, limite de la vice-royauté du Pérou.

La municipalité de Lima, d'après les conseils du vice-roi Abascal, proposa un armistice, et communiqua, comme bases de la paix, onze propositions, qu'elle assûra avoir été présentées aux cortès et acceptées par eux. Castéli, représentant la junte, lui envoya ces propositions et accepta la trève, dont le général Goyénèche profita pour attaquer les troupes indépendantes le 20 juillet. Elles furent battues et contraintes d'abandonner la position avantageuse de Chibirava.

Le 18 décembre, les membres de la junte sont remplacés par des députés des provinces, dans chacune desquelles on établit une junte. Saavédra, premier président de la *junta gubernativa*, ayant des différends avec Moréna, secrétaire, fit adjoindre treize nouveaux membres à cette junte, pour balancer son influence.

1811. *Discussion dans l'assemblée des cortès d'Espagne sur les réclamations des Américains Espagnols.* Les 16 novembre et 3 décembre 1810, les députés américains présentèrent aux cortès des projets de décrets sur les réclamations de leurs commettants. Voici quelles étaient leurs demandes:

1°. Les habitants de l'Amérique espagnole seront égaux en droits à ceux de la Péninsule;

2°. Ils auront une représentation nationale constituée d'après les mêmes formes que celle d'Espagne, et conformément au décret de la junte centrale, du 15 octobre 1809;

3°. Les indigènes libres pourront planter et cultiver tous les produits du sol sans exceptions; des licences seront ac-

(1) Niéto, qui avait accompagné le vice-roi pour remplacer Élio dans le commandement de Montévidéo, avait été envoyé à la tête d'une expédition dans la province des Charcas.

cordées pour encourager les arts et toute espèce de manufactures (1);

4°. L'Amérique espagnole aura des ports libres, et la liberté du commerce d'importation ou d'exportation avec la Péninsule et les nations alliées ou neutres;

5°. Le droit de commerce avec les colonies espagnoles en Asie;

6°. La suppression de tout *estancos* ou monopole en faveur du trésor public et du roi sera ordonnée;

7°. L'exploitation des mines d'argent sera libre, et l'administration du produit sera indépendante du vice-roi, des capitaines généraux et des officiers de la *Réal Hacienda*;

8°. Les Américains seront, comme les Espagnols, éligibles à tous les emplois civils, militaires ou ecclésiastiques, dans toutes les parties de la monarchie;

9°. La moitié des emplois publics sera remplie par des sujets espagnols nés en Amérique (2);

10. A cet effet, une junte consultative sera nommée dans chaque capitale, pour désigner les personnes propres à remplir les emplois;

11°. Les cortès rétabliront les jésuites, en raison des avantages de l'instruction et des lumières qu'ils procureront aux Indiens.

La discussion commença au mois de janvier 1811, et se termina, sans qu'il y eut rien de décidé. Dans le mois d'avril suivant, le cabinet anglais, alors allié de l'Espagne, offrit sa médiation pour concilier les différends élevés entre la métropole et les provinces révoltées de l'Amérique du sud (*las provincias dissidentes*). Le 6 juin, cette offre fut transmise aux cortès, qui acceptèrent la médiation proposée,

---

(1) Les manufactures de soie, de papier et de verre ont toujours été formellement prohibées dans les colonies, ainsi que la culture du lin, du chanvre, du safran et du tabac. Par un privilége exclusif accordé par le vice-roi aux habitants de Buénos-Ayres, ils pouvaient cultiver la vigne et les oliviers, pour leur usage seulement.

(2) Sous ce rapport, il existait une grande disproportion. Pour ne parler que des emplois ecclésiastiques, on comptait en Espagne cent soixante-quatre églises cathédrales et collégiales, et quatre mille cent trois prébendes; tandis que l'Amérique ne possédait que quarante-sept métropoles et cinq cent une prébendes.

d'après laquelle : 1°. ces provinces devaient jurer fidélité aux cortès et à la régence, et nommer des députés pour y siéger ; 2°. les hostilités cesseront et les prisonniers seront rendus ; 3°. les plaintes des Américains seront attentivement examinées par les cortès ; 4°. des commissaires rendront compte des progrès et des effets de la médiation commencée il y a huit mois ; 5°. les cortès laisseront le commerce libre entre l'Angleterre et les provinces insurgées pendant la durée de la médiation ; 6°. cette médiation devra être conclue en quinze mois ; 7°. enfin, si l'Amérique espagnole refuse ces propositions, le gouvernement anglais s'engage à aider l'Espagne pour soumettre les rebelles par la force ; et le gouvernement espagnol, pour son propre honneur, déclarera au ministère anglais les raisons qui déterminent les cortès à accepter la médiation de l'Angleterre.

Les commissaires désignés étaient MM. Morin, Stuart et l'amiral Cockburn. L'année suivante, afin de mieux atteindre leur but, ces commissaires firent aux cortès de nouvelles propositions : 1°. cessation des hostilités ; 2°. amnistie de tous les actes et opinions des Américains espagnols contre le gouvernement de la métropole ; 3°. leurs droits seront confirmés et maintenus par les cortès, parmi lesquels ils auront des représentants ; 4°. le commerce de l'Amérique sera libre, à l'exception de quelques priviléges en faveur de l'Espagne ; 5°. les emplois de vice-roi, gouverneur, etc., seront donnés indifféremment aux Américains ou aux Espagnols ; 6°. le gouvernement intérieur et toutes les branches de l'administration publique, seront confiés aux *cabildos* ou municipalités, dont les membres seront ou Américains méridionaux, ou Espagnols possédant des propriétés dans le pays ; 7°. les Américains jureront fidélité à Ferdinand VII, aussitôt qu'ils seront mis en possession de leurs droits ; 8°. enfin, l'Amérique espagnole s'obligera de coopérer avec les cortès et les alliés pour préserver la Péninsule du pouvoir de la France, et enverra des secours pour continuer la guerre.

Après plusieurs jours de débats sur ces propositions, elles furent rejetées par le vote de tous les membres européens, à l'exception de six qui se joignirent aux députés américains (1). Ce rejet fut motivé sur ce que l'Amérique

(1) Les cortès d'Espagne étaient composés de membres choisis

n'avait pas sollicité la médiation de l'Angleterre, qui avait des vues sinistres en l'offrant.

La demande du gouvernement anglais d'ouvrir un commerce libre avec l'Amérique espagnole, éprouva une résistance encore plus marquée, de la part de la *consulado* ou conseil de commerce, qui, ayant été convoqué le 20 juillet 1811, pour discuter cette question, déclara « que cette » liberté de commerce serait un coup mortel pour l'Espagne; » que ceux qui voulaient l'établir étaient des imposteurs et » méritaient des châtiments exemplaires; que cette mesure » était même contraire aux intérêts de l'Amérique ». Enfin, il représenta ce projet « comme subversif de la religion, » de l'ordre et de la société ». Malgré les députés américains et quelques membres européens, les cortès adoptèrent cette opinion et le 13 août 1811, la demande de l'Angleterre fut formellement rejetée (1).

Le 2 mars 1811, *combat naval*, près le puéblo de San-Nicolas sur le Parano, entre les flottes de Buénos-Ayres et de Montévidéo. La première est battue avec perte de trois navires.

La junte de Buénos-Ayres invite le brigadier Élio (le 21 janvier) à reconnaître les cortès, l'assûrant que ce serait une insulte faite au peuple que de lui imposer autre chose que ce qui a été résolu par son vœu unanime.

Dans la vue d'établir la base d'un bon gouvernement, il fut proposé de former un congrès général des membres de différentes provinces; mais les disputes entre Saavédra et Moréno empêchèrent l'exécution de ce projet. Moréno allégua que ce n'était pas assez d'un membre par chaque ville pour représenter la vice-royauté, et que ce nombre était

---

par le peuple, dans la proportion de un par cinquante-mille âmes, la population étant estimée dix millions. Quatre-vingt-dix de ces membres (*proprietarios*) étaient légalement élus; on leur adjoignit cinquante-trois autres substituts (*suplentes*), comme représentant leurs provinces particulières. Les membres américains étaient choisis par les *cabildos*, seulement un pour chaque province; de sorte que toute l'Amérique espagnole, renfermant dix-sept millions d'habitants, n'était représentée que par vingt-neuf substituts. (*Walton's Expos.*, p. 263.)

(1) Le 16 juillet 1811, le conseil de commerce de Mexico, composé d'Européens, avait envoyé aux cortès son opinion sur cette question, assûrant « qu'un commerce libre était contraire au traité d'Utrecht et à l'esprit de la religion chrétienne ».

trop grand pour former un pouvoir exécutif; mais Saavédra l'emporta, et les membres se réunirent dans un seul corps, qui eut le titre de junte suprême. Le 10 février, une ordonnance fut publiée pour la formation d'un plan de gouvernement; et, quoique l'intention de se séparer de l'Espagne ne fût pas encore ouvertement avouée, l'élection des députés par le peuple fut regardée comme une grande innovation dans les provinces subordonnées, et révéla l'opinion des chefs, qui observèrent « que l'autorité qui n'est pas » contenue par la surveillance d'autres autorités, manque » rarement de se corrompre. Le magistrat coupable d'usur-» pation est obligé de se rendre absolu pour s'assûrer de » l'impunité. De la violation des lois au despotisme, il n'y » a qu'un pas ». Le 12 février, Élio revint avec le titre de vice-roi.

Le même jour, le général San-Martin, à la tête de trois mille hommes des provinces de la Plata, traverse les Andes, attaque l'armée espagnole, forte de quatre mille hommes, à Chacabuco, et la défait complètement. Le résultat de la victoire fut la délivrance de tout le Chili, excepté le fort de Talcahuana (1).

Une constitution, en vingt-quatre articles, est publiée par la junte suprême. Des juntes provisoires, formées de personnes n'occupant aucune fonction, sont établies dans les principales villes, les 5 et 6 avril, et des juntes subalternes dans les petites communes avec des comités de sûreté. Les nominations sont faites par les colléges électoraux. Moréno ne fut pas compris dans cette nouvelle organisation : il fut envoyé comme agent public en Angleterre ; mais son parti continua à accuser l'autre d'être soumis à une influence portugaise, et forma un *club* destiné à entraver les opérations du gouvernement. Saavédra résolut de détruire cette association, et assembla dans ce dessein, trois régiments sur la place publique, le 6 avril 1811. Une pétition, signée par plusieurs centaines d'habitants de la campagne, demanda l'exil des coupables. Cette demande fut accueillie, et plusieurs membres furent emprisonnés ou bannis. De ce nombre furent Larréa, Pino et Posadas (2).

---

(1) Voyez l'article *Chili*.

(2) Le premier et le dernier furent depuis appelés à des fonctions publiques.

En même tems, on lève une force composée de tous les individus ayant depuis dix-huit jusqu'à quarante ans, non employés dans le service public, ou dans un art ou profession mécanique quelconque. L'infanterie est formée en régiments, dont l'effectif moyen est de onze cents hommes. On décrète que les membres de la junte auraient le titre d'*excellence*, et qu'on leur rendrait les mêmes honneurs militaires qu'aux précédents vice-rois.

On reçoit d'Espagne la nouvelle de l'établissement de la régence avec le décret de convocation des cortès. Les fiscaux transmettent leurs pièces à l'*audiencia*, en demandant qu'elles soient remises à la junte, et qu'on fixât un jour pour jurer obéissance à la régence, et procéder aux élections. La junte répondit (le 6 juin), à la demande de l'*audiencia*, que les pièces n'étaient pas légalisées ni présentées d'une manière officielle ; qu'on n'avait reçu aucun ordre d'après lequel on pût reconnaître légalement l'autorité de la régence. La junte fit alors saisir le vice-roi, et les membre de l'*audiencia* (1) furent exilés et embarqués pour les îles Canaries.

Le 24 août, la junte publia un manifeste, exposant la situation politique du pays, les projets de la Cour du Brésil. La nouvelle d'une expédition partie des ports d'Espagne vint mettre fin, pour le moment, aux troubles intérieurs. Saavédra et Moréno furent envoyés pour conférer avec les *cabildos* des différentes villes sur les moyens d'assûrer la défense publique. Les ennemis de Saavédra profitèrent de son absence pour l'exclure du gouvernement (2).

1810 et 1811. *Expédition contre le Paraguay*. Le peuple de cette province, effrayé des apparences d'une guerre civile, et poussé par le gouverneur espagnol, *D. Bernardo de Vélasco*, se prononça contre la junte de Buénos-Ayres. Celle-ci envoya aussitôt contre lui huit cents hommes sous les ordres du général *D. Manuel Belgrano* (3), qui pénétra (octobre 1810), par le chemin des Missions, jusqu'à quinze lieues de l'As-

---

(1) Cisnéros, Manuel de Vélasco, D. Manuel-José Réyes, D. Manuel de Billota, D Antonio Caspé, D. José Darragueyra, D. Vicente Échavarria, D. Pédro Médrano et D. Simon Cosio, le fiscal.

(2) Après plusieurs années d'exil, un décret déclara *qu'il avait bien mérité de la patrie*. Il fut rappelé, et rentra dans l'administration.

(3) Italien d'origine et avocat.

somption. Les troupes du Paraguay, sous le commandement de *D. N. Yédras*, étaient de cinq à six mille. On en vint aux mains, le 19 janvier 1811, sur les bords de la rivière Tacuari. Vélasco, cédant aux conseils de ceux qui l'entouraient, quitta le champ de bataille. Alors l'infanterie se rompit et prit la fuite ; mais la cavalerie revint à la charge et tomba à l'improviste sur les troupes de Belgrano, qui s'occupaient à piller le village de Paraguay ; elle les mit en déroute. Une partie fut prise, ce qui obligea le général de faire une capitulation, d'après laquelle il sortit de la province.

Pendant la négociation, Belgrano avait trouvé moyen de parler aux principaux officiers des moyens propres à rendre leur pays indépendant. Ils ne tardèrent pas à les mettre à exécution. Le 9 mars 1811, le gouverneur est arrêté chez lui, déposé et envoyé prisonnier à Buénos-Ayres. Les conjurés forment une junte composée d'un président, de deux assesseurs et d'un secrétaire avec voix délibérative. Le docteur D. José Gaspard Rodriguez de Francia est nommé à cette dernière place (1).

Après la défaite du général Belgrano en Paraguay, et l'évacuation de Potosi par le général Puyrredon, la junte de Buénos-Ayres, dans le dessein d'établir l'harmonie entre la république et Rio-Janeiro, avait une correspondance avec lord Strangford, ministre britannique à cette Cour, pour demander sa médiation. L'Angleterre était grandement intéressée au commerce de la Plata, et elle avait en sa faveur les propriétaires des terres et les négociants du pays qui, dans un mémoire adressé au vice-roi Cisnéros, avaient présenté les avantages d'un commerce libre avec toutes les nations amies. Le vice-roi fut obligé de céder à cette opi-

---

(1) Un fait curieux concernant le Paraguay est rapporté par M. Wilcocke, dans son *Histoire de Buénos-Ayres* (p. 323). Il dit qu'en 1717, une espèce de gouvernement républicain fut établi à l'Assomption, par l'influence de Marépo, qui, avant sa popularité, eut la hardiesse d'avancer que l'autorité de la nation et des communes était supérieure à celle du roi lui-même. « La souveraineté du peuple, prêchée, il y a plus d'un siècle, » dit cet auteur, « dans la capitale d'une colonie appartenant à l'un des » États les plus despotiques de l'Europe, est une sorte de phéno- » mène politique dont les philosophes et les historiens n'ont pu » déterminer les causes. »

nion, et le ministre britannique déclara son intention (juillet) de considérer le nouveau gouvernement comme reconnu. Il lui conseilla de conserver le pays pour le roi Ferdinand, dans le cas où il serait rétabli sur le trône. Cédant à cet avis, les autorités gouvernèrent au nom de Ferdinand, et résolurent de maintenir la vice-royauté jusqu'à ce que le peuple pût être consulté sur la forme du gouvernement.

Sur ces entrefaites, F. X. Élio, qui avait fait un voyage en Espagne, revint avec le titre de vice-roi et de capitaine-général des provinces du Rio de la Plata, qui lui avait été conféré par la régence. Dans cette qualité, il offrit une amnistie pour tout ce qui avait été fait, si l'on voulait reconnaître l'autorité des cortès. La junte de Buénos-Ayres, tout en protestant de son amour et de son dévouement à Ferdinand VII, déclara qu'elle avait résolu de conserver les droits d'un peuple libre. Alors le vice-roi déclara Buénos-Ayres en état de blocus.

La junte de Buénos-Ayres, qui avait refusé avec mépris de reconnaître Élio en qualité de vice-roi, fut, par lui, déclarée rebelle; mais la junte, par la conquête de Gualéguaichù et la victoire de Soriano, empêcha les orientaux de soutenir l'autorité du vice-roi. Cependant un parti rival accusait les membres de la junte de n'avoir en vue que les places et de l'argent, et de vouloir rendre le pays aux Portugais. Tout dénoncés comme traîtres qu'ils étaient, ils continuèrent à remplir leurs devoirs, et établir dans toutes les provinces, avec le consentement du peuple, des juntes pour l'administration et la liberté de la presse; mais, dit l'historien Funès, par la répétition de ces mots: Sparte, Rome, liberté, patriotisme, nous eûmes la consolation d'intéresser les orientaux au salut de leur patrie. Ces événements furent suivis de la prise de Canélonès par D. B. Bénavidez, et la victoire de San-José par les troupes d'Artigas.

Ce dernier, d'abord capitaine au service des royalistes, mécontent du gouvernement espagnol de Colonia, avait abandonné leur cause, et était venu se ranger dans l'armée de Buénos-Ayres. Né à Montévidéo d'une famille respectable, Artigas s'était enthousiasmé, dans sa première jeunesse, pour la vie des gardiens de troupeaux, et finit par s'unir à une bande de contrebandiers, dont il devint le chef. Pour réprimer les excès qu'il commettait, on avait établi à Buénos-Ayres un corps provincial, nommé *blendingues*.

Artigas, à la sollicitation de son père, reçut son pardon, et ensuite une commission dans le même corps, après avoir passé près de vingt ans au métier de pâtre. S'étant donc mis du côté des indépendants, il s'unit au général D. José Rondeau. Ces deux généraux eurent d'abord des avantages sur les troupes réglées qui perdirent les villes de Minas, San-Carlos et Maldonado, et les défirent enfin complètement, en mai 1811, à las Piédras, où les insurgés, sous le commandement d'Artigas, battirent douze cents hommes de l'armée d'Élio, quoique ceux-ci eussent l'avantage du terrain, du nombre et de la discipline.

Élio, renfermé dans Montévidéo, demanda du secours au Brésil. Le gouvernement de ce pays, dans le but de conserver l'intégrité des possessions de Ferdinand VII, se proposait de prendre possession de cette partie du territoire de l'Amérique méridionale; et, pour assûrer les droits qui pouvaient appartenir à la princesse Carlota, il envoya des troupes, sous le général Sousa, pour faire une invasion dans la partie orientale de leur territoire. Les Portugais s'approchèrent de Montévidéo; mais il fut convenu, par un traité entre cette ville et la capitale, que si les troupes de Buénos-Ayres voulaient lever le siége et se retirer derrière Paraguay, les Portugais évacueraient la Banda orientale; mais ces derniers étant déterminés à s'emparer de Montévidéo, la guerre recommença. Cependant le général Rondeau transporta son quartier-général à Mercédo pour investir Montévidéo.

Élio, alors, se décida à proposer un arrangement; mais pendant que la junte délibérait sur cette proposition, elle reçut la nouvelle que le Paraguay s'était déclaré en sa faveur, et elle demanda l'entière soumission d'Élio. Celui-ci envoya Michéléna avec une escadre de cinq navires pour bloquer le port. Cet officier ayant annoncé à la junte sa mission, elle lui répliqua qu'il devait recevoir des leçons d'un peuple dont le courage et les ressources étaient incalculables.

L'île de Rotas fut alors prise par D. Juan-José Quésada; et il l'abandonna après en avoir enlevé le canon, et emporté vingt quintaux de poudre, devenus très-utiles pour l'armée qui assiégeait Montévidéo.

Le général Belgrano fut nommé colonel des patricios, à la place de Saavédra; mais les soldats ne voulurent pas le recevoir, et choisirent Péreyra. Le 6 avril, ils renvoyèrent

des casernes la plus grande partie des officiers, en disant qu'ils voulaient les choisir eux-mêmes. La junte envoya les évêques de Buénos-Ayres et de Cordoba, pour les persuader de déposer les armes; mais ils ne furent pas écoutés. Les mutins, au nombre de quinze cent trente-six hommes, avec six pièces de canon et deux obusiers, s'emparèrent de toutes les sorties qui conduisaient au collége où ils étaient casernés. On fait alors marcher des troupes contre eux, et au bout d'un combat d'une demi-heure environ, les insurgés se retranchent dans le collége. Les vainqueurs, ayant été renforcés d'un corps de douze cents nègres et mulâtres, enfoncent les portes, et les patricios sont enfin forcés de mettre bas les armes. Il y eut trente-neuf tués ou blessés du côté des insurgés; on ne connaît pas le nombre de ceux du parti contraire. Onze des mutins sont mis à mort; vingt condamnés aux travaux dans l'île de Martin-Garcia pendant un certain laps d'années, et trois compagnies sont cassées. La junte représenta cette action comme l'ouvrage de Saavédra et de son parti, déjà considérés comme les auteurs des journées des 5 et 6 avril.

Une nouvelle junte fut formée le 9 octobre; elle était composée de *D. Féliciano Chiclana*, *D. Manuel de Sarratéa*, *D. Juan-José de Paso*, *D. José-Julian Pérez*, secrétaire d'État, *D. Bernadino de Rivadavia*, ministre de la guerre, et *D. Vicente Lopez*, ministre des finances. Ces trois derniers n'avaient pas le droit de voter. Ce triumvirat prit le titre de pouvoir exécutif.

Le 20 octobre, le nouveau gouvernement conclut un arrangement avec le vice-roi, protestant qu'il reconnaissait Ferdinand VII comme légitime souverain, ainsi que l'hérédité du pouvoir dans sa famille; amnistie mutuelle; levée du blocus; les troupes portugaises devront être retirées, et le présent traité notifié au vice-roi du Pérou.

Le 23 janvier 1812, le gouvernement de Buénos-Ayres publia une ordonnance (*reglamento*) en cinquante-six articles, indiquant les changements et les modifications à faire dans l'administration de la justice. Le tribunal de l'audience royale fut supprimé et remplacé par une cour d'appel (*camara de apelaciones*). Le pouvoir exécutif s'occupa ensuite activement des moyens de rétablir l'ordre et la paix.

1812. Le 19 février, règlement en vingt articles, établissant l'assemblée provisoire des Provinces-Unies de Rio

de la Plata. L'assemblée devait être composée des membres des corporations ou *cabildo* de la capitale, et des députés au nombre de cent, ayant des pouvoirs des différentes cités des Provinces-Unies. Le *cabildo* de la capitale a la présidence; les officiers de l'armée et les membres des administrations publiques, ainsi que toutes les personnes dépendant du pouvoir exécutif, ne peuvent faire partie de l'assemblée. Les membres jurent de soutenir la liberté et la prospérité des Provinces-Unies. L'assemblée est réunie tous les six mois par le triumvirat, et ne doit s'occuper que des objets pour lesquels elle a été convoquée; elle ne peut rester plus de huit jours consécutifs en séance. Dans certains cas, le pouvoir exécutif peut assister à ses délibérations.

Le 19 avril, d'autres règlements furent publiés sur le même sujet.

Le 6 avril, la nouvelle assemblée fut convoquée; le docteur D. Pédro Médrano en ayant été élu membre, cette nomination causa un mouvement populaire. Le 8, les troupes régulières, ayant en tête leurs officiers, sortirent de leurs casernes et se déclarèrent contre le triumvirat. Dans une adresse à la municipalité, elles annoncèrent que la patience publique était épuisée par les excès du pouvoir exécutif; qu'il leur était impossible de rester tranquilles en voyant leur pays menacé d'un si grand danger, au moment le plus critique de son existence; en conséquence, elles invitaient le *cabildo* à ressaisir le pouvoir, dont on avait si étrangement abusé; de prendre des mesures pour la nomination d'un pouvoir exécutif, dans lequel le peuple pût avoir confiance, et à convoquer une assemblée à qui l'autorité souveraine serait remise, sans crainte qu'elle outrepassât ses pouvoirs.

Enfin, après beaucoup de troubles et d'agitation, l'assemblée consistoriale ayant repris l'autorité, fit établir un nouveau gouvernement ou pouvoir exécutif, composé des citoyens *D. Juan-José Paso, D. Nicholas Péña* et *D. Antonio Albarez Jonte*.

Le gouvernement de Buénos-Ayres se mit alors en communication avec lord Strangford, ministre de la Grande-Bretagne auprès de la Cour du Brésil, laquelle envoya *D. Juan de Rademaker* en qualité de ministre à Buénos-Ayres, afin d'y négocier un traité. Le 26 mai, il fut conclu un armistice sous la garantie de l'Angleterre. D'après cet arrangement, les Portugais devaient évacuer le territoire du

gouvernement de la Plata, et les troupes des Provinces-Unies devaient se retirer de Montévidéo, derrière l'Uruguay. Ce traité ne fut point ratifié.

Sur ces entrefaites, le général Rondeau fut envoyé au Pérou, et remplacé par D. Manuel Sarratéa, qui se porta avec quatre mille hommes contre la Bande orientale, opération dans laquelle les troupes de l'est devaient coopérer avec celle de l'ouest. Le général Artigas avait désapprouvé la nomination de Sarratéa. Celui-ci s'étant plaint de l'insubordination de ses guérillas, Artigas se retira, déclarant qu'il ne voulait pas suivre les travaux du siége, si le gouvernement de Buénos-Ayres ne rappelait Sarratéa. On accéda à cette demande, et Rondeau prit le commandement de la quatrième armée.

1812. *Victoire de Cerrito.* Le 31 décembre, l'armistice convenu avec le capitaine-général Élio était rompu. Dans le but de s'opposer à l'invasion des Portugais, le gouvernement de Buénos-Ayres donna des ordres pour une nouvelle organisation de l'armée, pour renforcer celle du Pérou, et pour la formation d'un état-major-général. Les dépenses furent couvertes au moyen de la confiscation des propriétés des ennemis, et d'une contribution annuelle de 638,000 dollars. Le général Rondeau marcha avec trois mille hommes contre Montévidéo. Le général D. G. Vigodet, qui avait succédé à Élio comme gouverneur de cette ville, attaqua son camp à la tête de deux mille hommes; mais après un rude combat, il fut obligé de se retirer avec une perte considérable. Au nombre des tués se trouvait le major-général Muésas.

1813. *Travaux de l'assemblée constituante.* Cette assemblée, composée de députés nommés par les colléges électoraux, tint sa première session le 31 janvier 1813, et sa souveraineté fut reconnue par les habitants de toutes les provinces. Elle s'occupa aussitôt des moyens propres à ramener la concorde parmi les citoyens et à fortifier les diverses branches d'administration.

Les juntes provinciales et subordonnées, qui étaient en opposition avec les autorités locales, sont abolies. Des armes et un pavillon national sont adoptés. La monnaie est frappée aux armes de l'État, qui remplacent celles du roi Ferdinand. On ordonna un recensement général, ainsi qu'une nouvelle organisation de la force militaire. On fait des règlements pour le gouvernement de l'armée et de la

marine. Une amnistie générale est accordée pour les délits politiques, toutefois avec certaines exceptions. On abolit la capitation des Indiens, ainsi que le *mita*, ce qui concilie l'affection de cette classe, dont les services étaient si nécessaires. Un décret donne la liberté aux esclaves nés depuis son intallation, et elle accorde l'émancipation à tous ceux qui viendront se réfugier sur le territoire de la Plata. Les enfants des esclaves sont déclarés libres. On propose un plan d'émancipation par lequel les esclaves seront rachetés de leurs maîtres; on les formera en bataillons; ils serviront un certain nombre d'années comme une compensation de leur liberté. Ils seront nourris et habillés par l'État, recevront une solde d'un demi-dollar par semaine, et ils seront commandés par des blancs.

Afin de faire des réformes dans diverses branches de l'administration, surtout dans les finances, on envoya dans les provinces deux commissaires, D. J. Ugartèche et Jonte. Plusieurs membres de cette assemblée, doués de talents et guidés par les meilleures intentions, adoptèrent encore d'autres mesures sages, dans l'intérêt de l'État; mais leur influence fut neutralisée par D. Gervano Posadas, qui nommé à la place de D. A. A. Jonte, et soutenu par un conseil composé de sept personnes, et dont les trois secrétaires étaient membres, concentra bientôt en lui tout le pouvoir exécutif.

1813. *Événements militaires.* Les assiégés de Montévidéo manquant de vivres, Vigodet embarqua un nombre considérable de troupes pour en chercher sur les côtes de Buénos-Ayres. Elles débarquèrent à Parana, le 13 février 1813. Le gouvernement de la capitale, instruit de cette expédition, avait dépêché un corps d'infanterie et de cavalerie, sous le colonel San-Martin, pour l'attaquer, ce qu'il fit avec cent cinquante hommes de cavalerie seulement, à San-Lorenzo, sur la rivière Parana, où il remporta une victoire complète.

Bataille de Salta, le 20 février. D'un autre côté, le général Belgrano, avec de nouveaux renforts, gagna la bataille de Saltá, le 20 février, après trois heures et demie de combat. Le général espagnol, Pio Tristan, et toute son armée furent faits prisonniers. On accorda à ce général la permission de se retirer au Pérou, à condition de ne prendre jamais les armes contre Buénos-Ayres; mais, oubliant cet engagement, il se hâte de se joindre à la division commandée par le brigadier Pézuéla, successeur de Goyénèche.

Le 10 *octobre*, *bataille de Vilcapugio*, gagnée par le brigadier Pézuéla sur le corps d'armée du général Belgrano. Ce dernier opère sa retraite sur Hayouma, au nord de Chuquisaca, et, poursuivi par l'armée de Pézuéla, il est forcé de soutenir un nouveau combat, dans lequel il est complètement battu, le 14 novembre.

En raison de cette défaite, il est mis en jugement et remplacé par le colonel San-Martin, qui se dirige vers le Tucuman. Il y forme une nouvelle armée de trois mille cinq cents hommes, et des corps de guérillas; et par ces moyens, il force Pézuéla à abandonner Salta, Tarija et une partie du Haut-Pérou (1).

1813. *Suite de la révolution du Paraguay.* Après les événements qui se passèrent à l'Asuncion, et dont on a rendu compte, un congrès s'assembla uniquement pour nommer une junte de gouvernement. Le docteur Francia, qui était un de ces membres, parvint bientôt par son adresse et ses talents, à la direction des affaires. Un de ses premiers actes d'autorité fut d'empêcher toute réunion avec Buénos-Ayres. Sa conduite ne tarda pas à faire des mécontents, particulièrement parmi les Espagnols, et un complot fut tramé contre lui; mais les auteurs ayant été découverts, furent jugés et mis à mort. Cependant, un nouveau congrès s'étant assemblé en 1813, à l'Asuncion, le gouvernement fut aboli et remplacé par deux consuls, le docteur Francia et D. Fulgencio Yégros, dont les pouvoirs devaient durer un an. Ils signalèrent leur administration par un décret rendu en mars 1814, qui défendait aux Espagnols d'épouser des femmes blanches, sous peine de perdre leurs droits civils.

Le congrès s'étant réuni de nouveau pour renouveler le gouvernement, Francia persuada aux représentants de nommer un seul magistrat chef de la république, et étant parvenu à écarter son collègue Yégros, sur lequel les votes paraissaient devoir se réunir, il fut nommé dictateur pour trois ans avec le titre d'*excellence* et un traitement de neuf mille piastres. Cette élection fit soulever les troupes sous les ordres de Yégros; mais ces troubles furent apaisés par l'influence du commandant D. Pédro Cabarello. Francia s'entoura alors de militaires choisis, confia l'administration à ses créatures, et acquit assez de force pour se faire nommer *dictateur à vie*.

---

(1) Voyez l'article *Bolivia* ou *Haut-Pérou*.

Le mécontentement fut encore augmenté par cette nomination, et de nouvelles trames furent ourdies; mais toutes furent déjouées, et les conspirateurs saisis et jugés. De ce nombre fut D. Fulgencio Yégros, l'ancien collègue de Francia.

Le dictateur publia un décret pour faire connaître que le gouvernement serait populaire; qu'il serait établi par un congrès composé de mille membres choisis parmi toutes les classes. Les membres s'assemblèrent à l'Asuncion, et commencèrent leurs opérations; mais se trouvant sans traitement ni secours, loin de leurs familles et de leurs travaux agricoles, après trois jours, ils remirent leurs pouvoirs dans les mains du dictateur, déclarant qu'ils étaient parfaitement contents de son gouvernement, et lui demandèrent la permission de retourner chez eux. Satisfait de ce résultat, Francia accéda à leur demande, en les prévenant qu'en cas de plaintes ou de murmures, il aurait la faculté de les faire revenir en assemblée, qui durerait au moins six mois (1).

1814. *Défection d'Artigas*. Cependant le général Rondeau, toujours occupé du siége de Montévidéo, convoqua au nom du gouvernement un congrès dans la province orientale, pour la nomination d'un gouvernement provincial et des députés au congrès général. Le général Artigas ordonna aux électeurs de se présenter à son quartier où ils recevraient ses instructions. Ceux-ci n'obéirent point, et s'assemblèrent dans la chapelle de Maciel. Le général annula alors le congrès, et voulut s'emparer du pouvoir absolu; mais les électeurs, loin de lui obéir, procédèrent à la nomination des députés et d'un gouverneur; et Artigas, ayant perdu toute autorité, s'échappa déguisé, laissant toute l'aile droite exposée à l'ennemi. La confusion se mit alors parmi les assiégeants. Trois fois des ordres furent donnés de lever le siége, et trois fois ils furent révoqués. Enfin le camp fut abandonné; mais des partis avancés conservèrent les redoutes, et une décharge de canons ordonnée par M. French, officier du jour, répandit la terreur dans la ville, et empêcha les habitants de sortir de leurs murailles. Des munitions arrivèrent, le même jour, avec la nouvelle qu'on équipait une escadre pour amener des renforts. Les habitants du

(1) *Travels by M. Caldcleugh*, vol. I, p. 154 et note *D*.

voisinage offrirent leurs secours, et le général Rondeau reprit le siége.

Artigas, après sa désertion, fut déclaré hors la loi, par le directeur Posadas, qui mit sa tête à prix pour 6,000 dollars; « mais ce décret, » dit l'historien Funès, « fournit à ses partisans une preuve de son innocence, et dès lors la réconciliation fut impossible. La modération, continua Funès, eût été plus prudente que cette violence envers cet homme extraordinaire ».

Malgré cette défection, la plupart des officiers orientaux restèrent à leurs postes, et la confiance fut rétablie par la fortune de la guerre.

1814. *Capitulation de Montévidéo, le 20 juin.* Le secrétaire des finances trouva le moyen de créer une pétite flottille composée de deux bricks, trois corvettes et un navire d'armateur. Elle fut confiée aux ordres de M. Brown, négociant anglais à Buénos-Ayres. En mettant à la voile, il soutint une action contre l'escadre espagnole, au mois d'avril, près de l'île de Martin-Garcia; et, le 15 mai suivant, il lui prit deux corvettes et un brigantin, montés de soixante-treize canons de différents calibres, et ayant à bord cinq cents hommes et deux mille cinq cents fusils. Alors la flottille royale s'éloigna, et il commença le blocus de la ville. Les opérations de terre furent confiées au colonel Alvéar, qui y arriva avec un renfort de troupes de Buénos-Ayres. Montévidéo (1) manquant de provisions, le commandant Vigodet se rendit, au mois de juin, d'après une capitulation qui accordait à la garnison la liberté de s'embarquer pour l'Espagne, et permettait aux troupes d'Alvéar de rester en possession de la place jusqu'à ce que le résultat de la députation projetée en Espagne fut connu. Cinq mille sept cents prisonniers, dont trois cent quatre-vingt-dix officiers, onze mille fusils, six cents pièces d'artillerie, et quatre-vingt-dix-neuf navires marchands qui se trouvaient dans la rade, tombèrent au pouvoir des indépendants. Le gouvernement, ayant accusé les généraux Tristan et Goyénèche de mauvaise foi, refusa, par représaille, de remplir les conditions de la capitulation, et donna ordre de faire disperser la garnison dans l'intérieur du pays, excepté les soldats qui voudraient s'enrôler dans l'armée. Vigodet, seul, eut l'autorisation de s'embarquer pour l'Espagne.

(1) En 1826, on comptait dans le port de Montévidéo deux

1815. *Anarchie et guerre civile à Buénos-Ayres et dans les provinces.* Le gouvernement, pour témoigner sa satisfaction à Alvéar, lui donna le commandement de l'armée du Pérou, alors sous les ordres du général Rondeau, nommé en remplacement du général San-Martin, qui avait obtenu un congé pour cause de mauvaise santé. L'armée s'étant opposée à la nomination d'Alvéar et refusant de lui obéir, celui-ci revint à Buénos-Ayres pour y solliciter la place de directeur suprême, vacante par la démission de Posadas. Mais la cabildo, qui, dans cette confusion, avait conservé l'autorité, soutenue par un corps d'électeurs, nomma directeur *par interim* le général Rondeau, et le colonel Alvarez comme le remplaçant pendant son absence. Cette nomination, loin d'apaiser les troubles, excita un mécontentement presque général : les villes de Cordova et de Santa-Fé refusèrent de reconnaître l'autorité du nouveau directeur.

Cependant, pour mettre des bornes au pouvoir exécutif, et prévenir les infractions aux lois, on publia un statut provisoire, et on nomma une junte dite d'*observation*.

En même tems, des troupes furent envoyées à Santa-Fé, sous le général Viamont, dont les instructions portaient qu'il ne se mêlerait point dans les affaires intérieures. Mais les habitants, secondés par les troupes de Baxada, se levèrent en masse, ayant à leur tête D. Mericana Véra. Après quelques affaires sanglantes, Viamont fut obligé de capituler. Cordova, Rioja et d'autres villes adhérèrent au sistème d'indépendance.

D'un autre côté, Artigas, qui était parvenu à réunir un certain nombre de troupes, demandait qu'on lui livrât Montévidéo.

Le *cabildo* de Buénos-Ayres, loin d'accéder à cette demande, publia contre Artigas une proclamation semblable à celle de Posadas, et quelques troupes, sous les ordres des colonels Dorrégo et Solès, lui firent une guerre de partisans; mais le premier, ayant été battu par le général Rivéra, l'autre reçut l'ordre de se retirer de Montévidéo avec les

---

cent sept bâtiments marchands de différentes nations, dont quarante-huit des États-Unis de l'Amérique du Nord, quarante-sept anglais, vingt français, huit sardes, sept hollandais, quatre danois, un suédois, soixante-douze brésiliens *.

* *Cronica politica y estorica de Buenos-Ayres*, *num*. 6. 15 mars 1827.

troupes sous son commandement. Peu de tems après, Artigas prit possession de cette ville, et, après avoir passé l'Uruguay, il ajouta à son titre de chef des orientaux celui de protecteur d'Entre-Rios et de Santa-Fé. Les habitants de Buénos-Ayres, redoutant une guerre civile avec les Montévidéens, cherchèrent à se réconcilier en jetant tout le blâme sur le gouvernement.

Alvéar marcha avec deux mille hommes contre Santa-Fé, qui était alors au pouvoir d'Artigas; mais le gouvernement fut dissous; et Alvéar abandonné par son armée, fut forcé de fuir. Le *cabildo*, qui reprit alors la direction des affaires, voulant amener une réconciliation avec Artigas, ordonna que la proclamation contre lui serait brûlée en place publique par les mains du bourreau. Informé d'une manière officielle de cet événement, Artigas répondit que son inimitié avait été dirigée non contre le peuple de Buénos-Ayres, mais contre ses chefs.

Le 3 juillet 1815, un plan de réconciliation fut proposé par les députés du chef des orientaux au gouvernement de Buénos-Ayres (1), mais cette négociation fut sans effet.

Défaite de l'armée du Pérou à Wiluma, le 25 *novembre* 1815. Le général Pézuéla, ayant reçu des renforts d'Espagne, y remporta une victoire complète. Charcas, Potosi et Tunja tombèrent, une troisième fois, au pouvoir des Espagnols. Le général Rondeau établit son quartier-général à Tupiza. Pézuéla fit incarcérer ou exiler beaucoup de femmes de distinction (2).

1816. Le 19 juin, l'assemblée générale ou *cabildo* se réunit pour connaître l'opinion du peuple, sur la question de savoir si Buénos-Ayres garderait sa suprématie, ou marcherait de pair avec les autres provinces; ce qui devait être décidé à la pluralité des suffrages. En même tems, la junte et le *cabildo* réunis déposèrent le directeur par *interim* et le remplacèrent d'abord par une commission de gouvernement composée de *D. Francisco-Antonio Escalada* et de *D. Miguel Yrigoyen*. Cependant, pour apaiser les divisions qui ne cessaient de désoler l'État, un nouveau congrès s'était assemblé,

---

(1) Ces députés étaient Miguel Barriéro, José-Antonio Cabréra et José-Garcia de Cassio.

(2) Doña Antonio Parédez, doña Justa Varéla, doña Félipa Barrientos, doña Térésa Bustos, les deux sœurs Malavias, doña Barbara Cévallos et autres.

le 26 mars 1816, à Tucuman, douze cents milles dans l'intérieur, et, le 9 juillet, D. Juan-Martin Puyrrédon fut nommé directeur, par le suffrage unanime des membres de ce congrès. Le même jour, cette assemblée publia l'acte solennel d'indépendance, dont la teneur suit.

9 juillet 1816, *déclaration de l'indépendance des Provinces-Unies du Rio de la Plata par leurs représentants* (1) *assemblés en congrès général à San-Miguel de Tucuman.* Nous, les représentants des Provinces-Unies assemblés en congrès général, après avoir imploré l'Être suprême qui préside à tout l'univers, nous appelons le ciel, la terre et les hommes en témoignage de la justice de notre cause; et du nom et par l'autorité du peuple que nous représentons, nous déclarons solennellement que les provinces de l'Union forment une nation libre et indépendante de l'autorité du roi d'Espagne et de celle de la métropole; que, rompant les liens qui les unissaient au roi d'Espagne, leur intention est d'être réintégrés dans les droits dont ils avaient été privés; de s'élever ainsi au rang d'une nation indépendante, et de se donner le gouvernement que la justice et les circonstances exigent impérieusement. Nous sommes autorisés par les Provinces-Unies en général et par chacune d'elles en particulier, à déclarer qu'ils s'engagent à soutenir leur indépendance. Leur vie, leur propriété et leur honneur en seront les garants. Par égard pour les nations que notre sort peut intéresser, et dans la nécessité de faire connaître les puissants motifs qui nous forcent d'agir ainsi, nous décrétons la publication d'un manifeste.

---

(1) Docteur Antonio Saenz, docteur José Darrégueira, Fr. Cayétano, José Rodriguez, docteur Agustin Gascon, docteur Pédro Médiano, Tomas-Manuel de Anchoréna, Juan-José Paso, députés pour Buénos-Ayres.

José Antonio Cabréra, Éduardo-Pérez Bulnas, Ldo. Géronimo-Salguéro de Cabréra y Cabréra, députés pour Cordoba.

Docteur Pédro-Miguel Araoz, député pour la capitale de Tucuman.

Docteur José-Ignacio Tamès, député pour Tucuman.

Pédro-Léon Gallo, Pédro-Francisco de Uriarté, députés pour Santiago-del-Estéro.

Docteur D. Mariano Boédo, vice-président, docteur José-Ignacio de Gorriti, députés pour Salta.

Docteur Tédoro Sanchez de Bustamenté, député pour la cité et pour le territoire de Jujuy.

Manifeste adressé à toutes les nations par le congrès général représentant les Provinces-Unies du Rio de la Plata, assemblé à Tucuman, le 25 octobre 1816. Après la mémorable déclaration de l'indépendance, du 9 juillet 1816, par le congrès national de Tucuman, le gouvernement espagnol a accusé, devant les nations, les Provinces-Unies du Rio de la Plata de perfidie et de rébellion. Il est du devoir du congrès national de repousser cette imputation, en rendant publics, devant le monde entier, les motifs qui ont forcé cette déclaration d'indépendance. On a découragé la culture des produits du sol pour ne pas nuire à la vente de ceux d'Espagne. Les plus riches mines ont été encombrées par des éboulements de terre ou inondées. Les progrès de l'industrie ont été arrêtés pour nous empêcher de sortir de notre pauvreté, et le commerce a toujours été un monopole dans les mains des négociants de la Péninsule, ou des consignataires envoyés par eux dans l'Amérique. L'enseignement des sciences libérales était interdit : on ne nous permettait d'étudier que la grammaire latine, la philosophie des écoles et la jurisprudence civile et ecclésiastique. Il était strictement défendu d'envoyer notre jeunesse à Paris, pour apprendre la chimie, qu'elle aurait pu introduire parmi nous à son retour. Une école de natation, établie à Buénos-Ayres avec la permission du vice-roi, don Joaquin Pirio, a été fermée par un mandat royal. Toutes les fonctions et tous les emplois publics appartenaient exclusivement aux Espagnols, quoique, aux termes de la loi, les Américains pussent y être appelés; et s'ils l'ont été dans quelques cas rares, ce n'a été jamais qu'après avoir satisfait à la cupidité de la Cour par des sommes d'argent.

De cent soixante-dix vice-rois qui ont gouverné, quatre seulement ont été Américains, et sur six cent dix capitaines-

---

Francisco-Narciso de La Prida, président, Fr. Justo de Santa-Maria de Oro, députés pour San-Juan.

Docteur Pédro-Pachéco de Mélo, député pour Chichas.

José-Mariano Serrano, secrétaire, docteur Mariano-Sanchez de Loria, docteur José-Sévéro Malaira, députés pour Charcas.

Docteur D. Tomas-Godoy Cruz, docteur Juan-Agustin Masa, députés pour Mendoza.

Docteur Pédro-Ignacio de Castro-Barros, député pour Rioja.

Pédro-Ignacio Rivéra, député pour Mizque.

Docteur José-Ignacio Colombrès, docteur Manuel-Antonio Acévédo, députés pour Catamarca.

généraux et gouverneurs, tous, hors quatorze, étaient Espagnols. Il en a été ainsi pour toutes les places importantes; et même, parmi les simples commis, il était rare de voir des Américains. Les pouvoirs du vice-roi étaient tels, qu'on peut dire qu'ils anéantissaient ceux qui osaient leur déplaire. Les plaintes que nous adressâmes au trône se perdirent dans l'espace de tant de mille lieues qui nous en séparent, et elles étaient enfouies dans les bureaux de Madrid par les protecteurs qu'y avaient nos tirans. Nous n'avions aucune voix directe ou indirecte dans la législation de notre pays. L'Amérique est demeurée tranquille pendant toute la durée de la guerre de la succession, et elle évita de prendre part aux débats entre l'Autriche et la maison de Bourbon, voulant rester attachée au sort de l'Espagne. En 1806, sa capitale, Buénos-Ayres, fut envahie par des forces anglaises : nous nous adressâmes à la Cour pour en obtenir des secours contre une nouvelle expédition qui nous menaçait, et un mandat royal nous permit de nous défendre avec nos propres moyens. L'année suivante, une force britannique plus puissante prit d'assaut Montévidéo, et fit une autre attaque contre la capitale; mais elle fut repoussée par les citoyens, et contrainte d'évacuer la côte orientale. Dès lors, nous étions libres de fixer nos destinées. Les armes à la main, nous aurions triomphé de l'ennemi; il n'y avait pas un seul régiment espagnol qui pût s'opposer à nous. Nous n'avions rien à craindre des forces de la Péninsule, dont les ports étaient bloqués par les Anglais, maîtres de ces mers. Habitués à obéir aux ordres de l'Espagne, nous nous empressâmes de reconnaître Ferdinand VII dans l'Espagne occupée par des troupes françaises. Nous vîmes dans toutes les provinces des gouvernements qui se disaient absolus et prétendaient à une autorité souveraine sur l'Amérique. La junte de Séville exigea une obéissance à laquelle nous cédâmes par l'entremise de notre vice-roi. En moins de deux mois, la junte suprême de Séville s'arrogea le même droit avec la menace indécente de se faire suivre par trente mille hommes, si cela devenait nécessaire. Bientôt après, la junte centrale nous demanda de reconnaître son autorité, et nous y consentîmes, quoique nous n'eussions pas pris la moindre part à sa formation. Pour prouver notre fidélité, nous envoyâmes des secours en argent et des dons volontaires de différentes espèces. Après la dissolution de cette junte, nous nous décidâmes à pourvoir nous-mêmes à notre sûreté, en atten-

dant que nous eussions des informations exactes de la véritable situation de l'Espagne. Cette décision n'était que provisoire et fut prise au nom du roi captif. Le vice-roi, don Baltazar-Hidalgo Cisnéros, envoya des circulaires aux gouverneurs des provinces, qui devaient exciter une guerre civile et armer les provinces les unes contre les autres. On revint aux souvenirs des atrocités commises par Goyénèche dans la province de Cochabamba ; et la postérité se rappellera avec horreur la férocité d'hommes dont le devoir aurait été de défendre les Américains, et l'extrême folie qu'il y avait à vouloir flétrir du nom de crime une déclaration qui portait le sceau de la fidélité et de l'amour. Le nom de Ferdinand VII était en tête de tous les actes du gouvernement et de toutes les pièces officielles. Le pavillon espagnol flottait sur tous nos bâtiments, et servait à animer nos soldats. Les provinces avaient pris des moyens pour leur sûreté et pour conserver leur indépendance, dans l'intention de se rendre au roi catholique, s'il recouvrait sa liberté. Cette menace était sanctionnée par l'exemple de l'Espagne elle-même et par sa déclaration que l'Amérique était une partie intégrante de la monarchie, possédant des droits égaux, et qui avaient été déjà exercés à Montévidéo à la demande des Espagnols eux-mêmes. La droiture et la sincérité de nos intentions furent prouvées par la continuation des secours que nous envoyâmes pour soutenir la guerre. La Grande-Bretagne, à qui l'Espagne était si redevable, intervint pour empêcher que nous fussions traités d'une manière si cruelle ; mais l'Espagne rejeta cette médiation, et envoya des ordres de rigueur à ses généraux, qu'elle chargea de nous punir avec une sévérité redoublée. Après avoir rompu tous les liens sociaux, elle a adopté le sistème horrible de mettre indistinctement à mort les Américains, sans autre vue que de diminuer notre population. A leur entrée dans la ville, les Espagnols refoulaient sur les places publiques les habitants qui étaient venus au marché, et les massacraient sans pitié. Les villes de Chuquisaca et de Cochabamba ont été plus d'une fois le théâtre de ces affreuses cruautés. Nos soldats prisonniers ont été forcés de servir dans leurs troupes. De nos officiers, les uns chargés de fers, ont été relégués dans des postes éloignés; d'autres ont été condamnés aux travaux publics ou à mourir de faim dans les prisons. On a fait feu sur nos parlementaires. Le député Matos de Potosi, le capitaine-général Pumacagua, le général Angulo et son

frère, le commandant Munécas, et d'autres chefs de partisans ont été fusillés de sang froid, après s'être rendus. Dans la Vallé-Grandé, ils se sont donné l'affreux plaisir de couper les oreilles des captifs qu'ils envoyaient au quartier-général : ils ont détruit la ville de ce nom et quarante villages populeux, et s'amusaient encore souvent à brûler les habitants dans leurs maisons. Il leur était réservé de donner le spectacle d'une nouvelle horreur : ils ont empoisonné les fontaines et les subsistances, après leur défaite à la Paz par le général Pinélo. Ils ont déclaré que les lois des nations ne pouvaient pas être observées envers nous, et répondu au général Belgrano qu'aucun traité ne pouvait être fait ou gardé avec des insurgés.

Telle avait été la conduite des Espagnols quand Ferdinand fut rétabli sur le trône, et qu'il nous déclara rebelles. De notre côté, nous fûmes alors forcés de déclarer notre indépendance à laquelle nous avons engagé nos vies et nos fortunes. Nous avons juré devant le juge suprême de l'univers de ne jamais abandonner la cause de la justice ; et au moment que nous exposons à l'univers les motifs qui nous ont décidés à prendre ce parti, nous nous fesons un honneur de publier notre désir de vivre en paix avec toutes les nations et avec l'Espagne elle-même, dès qu'elle aura jugé à propos d'accepter notre offre.

Salle du congrès, à Buénos-Ayres, le 25 octobre 1826.

Signé Don Pédro-Ignacio DE CASTRO Y BANOS, président.

1816. Un événement heureux pour Cordova, fut la nomination de don Antonio Funès, père de l'historien, comme gouverneur de cette ville. Dans l'histoire de la Plata, il est représenté comme un homme de beaucoup de talent, et doué d'une grande fermeté de caractère. Au commencement de la révolution, il était possesseur d'une propriété considérable dans le Pérou, qui fut confisquée par les royalistes. Sans se prononcer en faveur d'aucune forme politique du gouvernement, il fit sentir la nécessité de respecter les autorités, jusqu'à ce qu'il y eut un nouveau gouvernement établi par la volonté de la nation exprimée en congrès, et sanctionné par ce corps. Son gendre, dont les troupes occupaient la ville, s'opposa à cette opinion et menaça d'employer la force pour l'empêcher de prévaloir. Le gouverneur appela à son secours un corps de vétérans sous les ordres du colonel Sayos, lequel défit les troupes qui lui furent opposées.

Expédition navale dans la mer du Sud. Brown, après la prise de Montévidéo, ayant atteint le grade d'amiral, se mit en marche, avec la flottille, vers la fin de l'année 1815, pour croiser dans la mer Pacifique. Il captura cinq navires près l'île d'Ormégas, et entra ensuite dans le port de Guayaquil, d'où il enleva des marchandises pour la valeur de 700,000 dollars. Le navire qu'il montait, ayant touché dans les sables près de ce port, fut pris par les Espagnols; mais Brown fut échangé contre le nouveau gouverneur de Guayaquil, qui venait d'être capturé par un corsaire de Buénos-Ayres. Ensuite, s'étant dirigé vers le nord, il fut arrêté par un vaisseau de guerre anglais, *le Brazen*, qui le conduisit à Antigua, où son navire fut confisqué, sur le fondement qu'il avait violé les lois de navigation

1816-1817. *Invasion des Portugais dans la Bande orientale.* Le gouvernement avait, comme on l'a dit, commencé les hostilités contre Artigas, mais dans le dessein de l'amener à des négociations de paix. Le général Belgrano eut ordre de résigner le commandement à Dias Vélas, qui avait marché, avec quelques troupes, vers Santa-Fé, et Alvarez devait se démettre de ses fonctions. Antonio Balcarcé, qui fut un moment directeur, fit d'autres efforts inutiles pour terminer la contestation avec Artigas. Les Portugais, profitant de cette favorable circonstance, assemblèrent une armée, forte d'environ dix mille hommes, dans la province de Rio-Grandé, et sous les ordres du général Carlos-Frédérico Lécor, se portèrent en trois divivions dans la Bande orientale. Les habitants, qui craignaient de passer sous la domination du Portugal, proposèrent leur union avec la confédération de la Plata, et se formèrent de suite en corps de volontaires. D. Juan-Martin Puyrrédon, qui était à la tête du gouvernement, protesta contre l'invasion des Portugais, et demanda que leur général retirât ses troupes. Dans sa réponse du 27 novembre 1816, le général Lécor déclara qu'il n'avait aucune intention hostile contre le territoire des Provinces-Unies; que le seul objet de sa marche était de faire cesser les désordres sur la frontière du royaume du Brésil, et d'occuper un pays abandonné à l'anarchie : que cette mesure nécessaire ne pouvait exciter aucune inquiétude au gouvernement de Buénos-Ayres, puisqu'elle était exécutée dans un territoire qui s'était déclaré indépendant de celui du côté occidental.

1816. Dans la séance secrète tenue, le 4 septembre, au

congrès de Tucuman, il fut résolu d'envoyer D. Miguel Yrigoyen au Brésil, afin de connaître à fond les intentions de cette Cour. Cet envoyé devait entrer en communication avec D. Nicolas Herréra, à qui il montrerait ses pouvoirs de traiter avec le commandant en chef portugais, le lieutenant-général D. Frédéric Lécor. Il proposerait ensuite, comme base d'une négociation, la reconnaissance de l'indépendance du pays, proclamée par le congrès, et que les provinces ont juré de défendre; il ferait sentir que si le but du gouvernement portugais est de faire rentrer dans l'ordre la Bande orientale, il ne peut, dans aucun cas, s'emparer d'Entre-Rios, qui fait partie du territoire de Buénos-Ayres, et n'a jamais été abandonné par le gouvernement de ce pays, ni cédé par lui à la Bande orientale.

Le commissaire devait, en outre, appuyer sur les avantages qui résulteraient pour le Brésil, si son gouvernement se déclarait le protecteur de la liberté et de l'indépendance de ces provinces, en rétablissant la famille des anciens Incas, et liant ses intérêts à ceux de la maison de Bragance; d'après ce principe, que les deux États étant unis, la puissance du continent américain contre-balancerait celle de l'ancien monde. Dans le cas où cette proposition serait rejetée, le commissaire devait offrir de couronner l'un des infants du Brésil, souverain des provinces orientales, ou quelque autre infant étranger, à condition qu'il ne serait pas Espagnol. L'envoyé devait s'opposer ouvertement à l'incorporation de ces provinces avec le Brésil; mais, dans le cas où l'armée portugaise ferait des progrès trop rapides, il s'efforcerait de conclure un traité, soit pour rétablir la famille des Incas, liée avec celle de Bragance, soit en mettant à la tête de ces provinces un infant de Portugal ou quelque autre prince étranger.

Le 27 octobre, il fut résolu que D. Manuel Garcia demanderait au ministre portugais une déclaration écrite, assûrant que le Brésil n'aiderait, ni directement, ni indirectement, l'Espagne dans sa guerre contre l'Amérique (1).

Le directeur pressa alors le général Artigas et le *cabildo* de Montévidéo d'oublier leurs différends et d'unir leurs forces pour résister à l'invasion du général Lécor. Don *José*

---

(1) Voyez la lettre du général Carlos-Frédérico Lécor, du 27 novembre 1816, adressée à Puyrrédon.

Durar et don *Juan Giro* sont députés pour cet objet. Il fut arrêté que la côte orientale reconnaîtrait la souveraineté du congrès, en raison de la population ; que le gouvernement fournirait tout ce qui était nécessaire pour la défense : mais les orientaux, influencés par Artigas, refusèrent de ratifier cette convention.

En même tems, don *Francisco Borgès*, habitant de Santiago de Lestéra, lève l'étendard de la révolte ; mais il est défait par un corps de vétérans de Tucuman ; lui-même est fait prisonnier et ensuite exécuté.

Pendant ce tems, Bulnès, alors en prison à Cordova, trouva le moyen d'opérer un changement. Ayant gagné la garde, composée spécialement de déserteurs, de vétérans, des troupes espagnoles, il surprit le gouverneur dans sa propre maison, et le mit en arrestation avec le commandant militaire. Bientôt après, les conspirateurs déposèrent Bulnès lui-même, et mirent à leur tête un individu, ayant leur confiance, nommé *Urtubic;* mais cette faction ayant reconnu qu'elle était en horreur aux habitants de Cordova, se forma en assemblée, et força Juan-Andrès de Puyrrédon à accepter le gouvernement de la province, après quoi elle se retira à Santa-Fé.

Des ordres avaient été donnés pour conduire le colonel Sayer et ses officiers dans un autre lieu de sûreté ; mais ils parvinrent à séduire leurs gardes. Sur la route de Buénos-Ayres, le colonel rencontra par hasard le gouverneur Funès, et tous les deux réunis, ayant trouvé ce moyen de ramasser quelques milices, mirent fin à cette insurrection. Les chefs et plusieurs soldats furent envoyés à Buénos-Ayres, où ils furent mis en jugement, condamnés et exécutés.

Cependant le général Lécor avait mis son armée en mouvement. La première division, de cinq mille hommes, sous les ordres du général, s'avance par la route de Santa-Thérésa ; la seconde, de mille six cents hommes, sous le commandement du général Silveira, prend la route de Serno-Laigo ; la troisième, ou aile droite, sous Curau, marche sur la ville fondée tout récemment par Artigas, dans le voisinage de l'Uruguay. Le général Pinto, s'avançant avec neuf cents hommes, est attaqué à India-Muerta, par onze cents orientaux, sous les ordres du général Ribéra, et est obligé de se retirer après avoir perdu à peu près la moitié de sa division. Cet avantage met Ribéra en état d'opérer sa

jonction avec huit cents hommes, sous les ordres de Forguèse, mais il ne peut empêcher celle de Silveira avec le général Lécor, qui se dirige sur Montévidéo, le 19 janvier 1817.

La droite, commandée par Curau, étant arrivée au ruisseau de los Catalanos, est attaquée par trois cents hommes, sous le général La Torré, et complètement battue. Artigas qui, avec cent hommes, occupait une position en arrière, est surpris par un corps de quatre cents hommes; mais soutenu par quelques Indiens Charruas, il parvint à s'échapper, laissant tout son bagage. Le général Lécor, à la tête de deux mille hommes, est surpris à son tour dans une embuscade à la passe de Santa-Lucia. Attaqué par Ribéra, à celle de Pinto, il essuie une perte considérable.

Malgré ces derniers avantages, l'armée portugaise était si supérieure en forces, que les orientaux insurgés demandèrent le rétablissement de leur union avec Buénos-Ayres; mais Artigas s'efforça d'empêcher l'exécution de ce dessein, en proclamant que c'était changer la liberté contre une honteuse et insupportable servitude. L'union était soutenue par Barcinos, Bansa, colonel du corps de *libertos*, Ranios, qui commandait l'artillerie; mais don Tames-Garcia Ribéra, qui n'approuvait ce parti que dans le cas où il aurait eu l'approbation d'Artigas, le traita bientôt après comme une révolte.

Les Portugais, profitant de ces désunions, s'emparèrent facilement de Montévidéo et d'autres places principales. Une portion considérable des habitants et tout un régiment traversèrent le fleuve et se rendirent sous l'étendard des Provinces-Unies.

Plusieurs navires portugais ayant jeté l'ancre dans le port de Maldonado, et prenant possession de ceux de la Bande orientale et de l'île de Gariti, anéantirent à peu près le commerce de Buénos-Ayres.

1817. Le 3 décembre, *acte constitutionnel ou statut provisoire du congrès général des Provinces-Unies, assemblé à Buénos-Ayres, composé des députés de différentes provinces, un député pour chaque quinze mille citoyens, vingt-six membres présents* (1). D'après cet acte, tout pouvoir législatif, judiciaire et exécutif, réside dans la nation. Les membres du

(1) Il n'y avait pas des députés de toutes les provinces en proportion de leur population.

congrès sont choisis par des électeurs nommés par le peuple en assemblées primaires. Les *cabildo* ou municipalités sont nommés immédiatement par les citoyens. L'indépendance du pouvoir judiciaire est établie. L'office des premiers juges dure pendant leur bonne conduite. Le principal magistrat est élu par le congrès, et révocable à sa volonté. Il est responsable de l'exécution des devoirs de sa place, qui sont définis et limités. Il prête serment de défendre l'intégrité et l'indépendance du pays. Les pouvoirs et les devoirs de trois grands départements de l'État, de la trésorerie et de la guerre sont fixés. Aucun citoyen ne peut accepter un titre de noblesse sans perdre son titre de citoyen. Toute arrestation de citoyens est interdite, à moins qu'il n'y ait contre eux de grands indices de culpabilité. Le juge de première instance, avant de connaître de la cause, doit prendre tous les moyens possibles pour concilier les parties.

Signes, Pédro-Léon GALLO, président ;
Doctor José-Eujénio ÉLÉAS, secrétaire.

Le jugement par jurés semble avoir été oublié des auteurs de cette constitution. Mais elle n'était que temporaire et susceptible de changements avec le consentement de deux tiers des membres. Une commission de seize membres fut nommée pour préparer une constitution permanente.

1818. *Le gouvernement des États-Unis envoie des commissaires dans les provinces de l'Amérique du sud.* Les États-Unis, après avoir maintenu une parfaite neutralité entre les parties belligérantes dans l'Amérique méridionale, considérant les nouveaux États comme engagés dans une guerre civile avec le roi d'Espagne, et par conséquent sur un pied d'égalité à l'égard des neutres, résolurent d'envoyer des commissaires. « Pour obtenir, » dit le président dans son discours au congrès, « d'exacts renseignements sur tous les » sujets qui intéressent les États-Unis, pour inspirer de » justes sentiments de nos dispositions amicales aux autorités » de chaque parti, sans compromettre une stricte neutralité, » et pour protéger notre commerce dans tous les ports et » entre tous les pavillons, nous avons jugé à propos d'en- » voyer un vaisseau de guerre, avec trois citoyens distingués, » le long de la côte du sud, avec ordre de toucher aux ports » qui offriront le plus de facilité pour exécuter cette mission; » de ne communiquer qu'avec les autorités existantes qui » possèdent et exercent la souveraineté, car d'elles seules

» on peut attendre le redressement des torts commis par des » personnes agissant d'après leurs ordres, et qu'elles seules » peuvent en empêcher le renouvellement (1). »

Le 5 avril 1818, les troupes de Buénos-Ayres, réunies à celles du Chili, formant ensemble cinq mille hommes, sous le commandement du général San-Martin, battirent complètement dans les plaines de Maypu, les Espagnols, sous Osorio, au nombre de neuf mille, et dont soixante-dix seulement réussirent à s'échapper. (*Voyez* l'article *Chili.*)

Vers la même époque, un corps de l'armée d'Artigas défit complètement un détachement sous les ordres de Montès de Oca, envoyé pour secourir la Baxada de Santa-Fé, considérée comme la clef du pays intérieur. Le colonel Marcos Balcarcé, qui amenait du renfort, éprouva le même sort.

Le 31 mai, pendant qu'Artigas était occupé à repousser les troupes que Buénos-Ayres envoyait contre lui, les Portugais surprirent Colonia-del-Sacramento et Arroyo-del-China, dont ils prirent possession.

Note du cabinet de Madrid aux puissances étrangères. Le 12 juin, le cabinet de Madrid remit une note aux hautes puissances alliées, relativement à la situation de l'Amérique méridionale, contenant les principes suivants que sa majesté catholique avait adoptés pour détruire le germe révolutionnaire dans l'Amérique méridionale : 1°. d'employer tous les moyens pour ramener les égarés dans le chemin de l'ordre et de l'obéissance ; 2°. chercher dans les relations diplomatiques un moyen politique d'atteindre ce but. En se référant aux ouvertures que sa majesté a déjà faites, elle déclare que les points sur lesquels elle est irrévocablement fixée, sont, 1°. amnistie générale pour les insurgés soumis ; 2°. admission des Américains doués des capacités convenables à tous les emplois, concurremment avec les Espagnols européens ; 3°. règlement du commerce de ces provinces avec les États étrangers, d'après les principes libres et conformes à la situation politique et actuelle de ces contrées et de l'Europe ; 4°. une disposition sincère

(1) Les agents chargés de cette commission furent MM. César A. Rodney, John Graham, Théodorick Bland, et M. H. M Brackenbridge les accompagna en qualité de secrétaire. Ils s'embarquèrent sur la frégate *le Congrès*, commandée par le commodore Arthur Sinclare.

de la part de sa majesté catholique de donner les mains à toutes les mesures qui, dans le cours des négociations, pourront lui être proposées par les hauts alliés, et seront compatibles avec le maintien de ses droits et de sa dignité.

1819. *Constitution des Provinces-Unies de l'Amérique du sud.* Le 20 avril, le congrès publia la constitution dont voici les principales dispositions. Le pouvoir est exercé par un congrès national; composé de deux chambres; l'une des représentants, l'autre des sénateurs. Les premiers, qui sont élus dans la proportion d'un pour vingt-cinq mille habitants, doivent réunir les conditions suivantes: 1°. la qualité de citoyen depuis sept ans avant sa nomination; 2°. vingt-six ans accomplis; 3°. posséder une propriété de 4,000 piastres, ou, à défaut, un art, une profession ou un emploi utile. Ils restent en fonctions quatre ans, mais ils sont renouvelés par moitié tous les deux ans. Les sénateurs, dont le nombre sera égal à celui des provinces, ne peuvent être nommés sans avoir trente ans accomplis, et jouir de la qualité de citoyen depuis neuf ans avant son élection, et un capital de 5,000 piastres, ou une rente équivalente, ou une profession utile. Ils demeurent en fonctions pendant douze ans, et seront renouvelés par tiers tous les quatre ans.

Le suprême pouvoir exécutif de la nation est confié à un directeur, qui reste en fonctions pendant cinq ans.

Le pouvoir judiciaire repose dans une haute cour de justice, composée de sept juges et de deux fiscaux, qui ne peuvent en être membres s'ils ne sont lettrés, s'ils n'ont huit ans d'exercice public, et s'ils ne sont âgés de quarante ans.

La religion catholique est la religion de l'État. Nul membre ne peut être privé de sa vie, de sa réputation, de sa liberté, de sa santé et de sa propriété que dans les cas prévus par les lois. Le trafic des esclaves est constitutionnellement aboli, et son introduction dans le territoire de l'État prohibé pour toujours. Les Indiens jouiront des mêmes avantages et seront gouvernés par les mêmes lois que les autres citoyens.

Le droit de reformer la constitution est conservé autant que l'intérêt commun l'exigera.

Cette constitution, composée de cent trente-quatre articles, est signée par le docteur Grégorio Funès, député de Tucuman, président; et par les députés pour Charcas,

Santiago-del-Estéro, Mendoza, Buénos-Ayres, Cordova, Jujuy et son territoire.

Le 15 *février* 1819, *traité entre les États de Buénos-Ayres et du Chili*, dans le but de s'aider mutuellement pour s'affranchir de la domination espagnole, signé à Buénos-Ayres, par Antonio-José Yrizarri et Grégorio Taglé.

1819. *Continuation des troubles à Buénos-Ayres et dans les provinces.* Dans le commencement de cette année, Puyrrédon avait entamé une négociation secrète avec la Cour de Portugal à Rio-Janeiro, dont le but était de faire passer les provinces de la Plata à un prince de la maison de Bourbon (*principe de Lucco* ou le prince de Lucques). Ainsi qu'on le verra ci-après, Puyrrédon, ayant su que le général Carréra avait obtenu des informations sur ce projet, par quelques Portugais de ses amis, ordonna l'arrestation du général; mais celui-ci s'échappa de Montévidéo et se rendit à Entre-Rios où il reçut l'hospitalité de Ramirez, gouverneur de cette province, qui refusa de le rendre à Puyrrédon, et de l'envoyer à son quartier-général sur les frontières du Brésil. Carréra, ainsi protégé, publia le traité entre Puyrrédon et la Cour de Portugal. Le peuple de Buénos-Ayres, se méfiant du directeur, commença alors à regarder les fédéralistes ou *Montonéros* plutôt comme amis que comme ennemis. Carréra, accompagné de Ramirez, traversa le Parana, commit des hostilités dans la province de Santa-Fé, où, à la suite de plusieurs engagements, le reste de leur armée, sous le général Balcarcé, se réfugia dans la ville de Rosario. Après un siége de quinze jours, quelques navires se présentèrent pour recevoir cette troupe; elle s'y embarqua en abandonnant son artillerie et son bagage; et elle descendit le Parana jusqu'à San-Nicolas, où elle se dispersa. Vianon, général en chef des *Porténos*, fut fait prisonnier dans cette campagne. D. Juan Bautista, colonel-major des forces nationales et général de l'armée auxiliaire du Pérou, se réunit à l'armée fédérale. Dans cet état de confusion et d'alarmes, les provinces de Santa-Fé et de Cordova refusèrent de reconnaître l'autorité de Buénos-Ayres, et en même tems cessèrent toute communication avec celle de Cuyo. Les fédéralistes, mettant à profit ces circonstances, dirigèrent leur marche sur la province de Buénos-Ayres, et sur leur refus d'entrer en traité aussi long-tems que Puyrrédon serait directeur, il fut obligé de se retirer, et le 9 juin, le congrès accepta sa démission; on mit sur les rangs pour

le remplacer, Saavédra Belgrano et le général San Martin; mais le choix du congrès tomba sur le général D. José Rondeau, qui entra en fonctions. Puyrrédon redevint simple colonel dans l'armée. Rondeau marcha avec toute sa force disponible de Buénos-Ayres (les *Porténos*), montant à environ trois mille hommes, vers les frontières, pour arrêter les progrès des fédéralistes, et après plusieurs rencontres malheureuses, il se retira sur San-Nicolas, et prit une forte position dans le Canada de Cépéda, où son corps, réduit à environ douze cents hommes, se forma en bataillon carré. Les fédéralistes s'avancèrent malgré un feu roulant d'artillerie et de mousqueterie. La cavalerie des *porténos* se mit à fuir en désordre, et leur infanterie, ainsi abandonnée, se trouva au milieu d'herbages auxquels on avait mis le feu: elle effectua sa retraite vers un lac éloigné de six ou sept lieues de San-Nicolas. Elle était encore supérieure en nombre aux fédéralistes. Le commandant en chef Balcarcé mit l'infanterie sous les ordres des colonels Rolon et Vidal, et réunissant les hommes dans une colonne serrée, il marcha vers San-Nicolas, le poste le plus voisin, où il arriva avec seulement neuf cents hommes d'infanterie, après en avoir perdu près de trois cents tués, blessés ou prisonniers. Les fédéralistes continuèrent leur marche sur Buénos-Ayres, laissant seulement une petite force dans le voisinage de San-Nicolas et de San-Pédro pour observer les opérations de l'ennemi.

Rondeau parvint à Buénos-Ayres, où il annonça au congrès la défaite de son corps d'armée, la perte de la Bande orientale, d'Entre-Rios, de Santa-Fé et de toutes les villes du Haut-Pérou. Le congrès, alarmé, sollicita D. Estanislao Soler de prendre le commandement des forces, ce qu'il accepta; et, marchant avec environ trois mille hommes, il établit son quartier-général à Puenté-Marco, à sept lieues de Buénos-Ayres. L'armée fédérale campa à Pilar, distant d'environ huit lieues; mais les chefs ayant demandé la dissolution du congrès, on consentit à un armistice de quatorze jours.

Bientôt après, les provinces de Tucuman, Salta, Santiago del Estéro, Catamarca, Rioja et San-Luis se déclarèrent elles-mêmes indépendantes de Buénos-Ayres.

Après la dissolution du congrès, le pouvoir souverain fut confié au *cabildo*. Don Pédro Aguirre était président.

Dans le traité conclu à la chapelle d'El-Pilar, le 23 février 1820, il fut déclaré que la guerre entre les fédéralistes

et le gouvernement de Buénos-Ayres dans les provinces septentrionales, était juste, puisqu'elle avait pour objet l'émancipation de l'Amérique en général, non-seulement de ses ennemis étrangers, mais domestiques ; que des petits États indépendants, ennemis entre eux, étaient incompatibles avec la paix, le bon ordre et la prospérité de la nation ; qu'un gouvernement fédéral était le seul moyen de prévenir les désordres en réunissant les finances et les forces de la nation sous un directeur ou président, qui serait nommé de la manière la plus constitutionnelle ; qu'il y aurait une assemblée élue dans chacune des provinces fédérales par le choix libre de leurs concitoyens ; et des députés de ces provinces, suivant la population, formeraient un congrès, qui s'assemblerait au couvent de San-Lorenzo, province de Santa-Fé.

Ce traité portait en outre que les membres du dernier gouvernement de Buénos-Ayres seraient mis en jugement pour les crimes dont ils s'étaient rendus coupables envers le peuple. Ceci avait principalement rapport au projet dont on va parler.

Projet d'établir une monarchie constitutionnelle dans les provinces de la Plata, en mettant à leur tête le prince de Lucques, ancien héritier du royaume d'Étrurie. Le 26 octobre 1819, le directeur suprême, José Rondeau, dans une lettre particulière adressée au souverain congrès national des Provinces-Unies de l'Amérique du sud, avait présenté une communication faite par l'envoyé à Paris, D. José-Valentin Gomez, au secrétaire d'état, ministre du gouvernement de Buénos-Ayres, sur le projet de faire passer les Provinces-Unies à un prince de la maison de Bourbon ; le directeur informait, en outre, le congrès de l'arrivée de D. Mariano-Guttières Moréno, apportant des dépêches au gouvernement du Chili, de la part de son envoyé à Londres, D. José Yrizarri, avec les mêmes propositions et la commission spéciale de faire connaître à ce gouvernement que, d'après une entrevue avec Yrizarri, du 23 courant, il pouvait assûrer que les députés Rivadavia et Gomez l'avaient engagé, de la manière la plus vive, à presser les autorités de ne pas laisser échapper cette occasion favorable de procurer de si grands avantages à leur pays.

Dans sa dépêche, jointe à la lettre précédente, datée de Paris, le 18 juin 1819, M. Gomez fait savoir que, le 1er. courant, il a eu une entrevue avec le ministre des affaires étran

gères de France, dans laquelle ce dernier lui avait parlé d'établir une monarchie constitutionnelle sur les rives de la Plata, ayant pour chef le duc de Lucques, alors âgé de dix-huit ans, héritier du royaume d'Étrurie et allié de la maison de Bourbon; qu'il pensait que ce choix ne porterait aucun ombrage aux principales Cours de l'Europe, et serait, au contraire, approuvé par les souverains, principalement par les empereurs d'Autriche et de Russie, ouvertement décidés en faveur d'un choix qui maintiendrait l'équilibre sur le continent; que l'Angleterre n'avait aucun motif pour s'y opposer; que S. M. C. ne pourrait voir, avec déplaisir, son propre neveu assis sur le trône d'un pays qui lui a déjà obéi, et dont le commerce de la Péninsule tirerait de grands avantages, autant qu'ils seraient compatibles avec l'indépendance absolue des nouveaux États et la politique de son gouvernement.

M. Gomez répliqua qu'il n'était pas autorisé à entrer dans aucune négociation de cette espèce; qu'en outre, il était persuadé que le gouvernement des Provinces-Unies n'accepterait jamais une pareille proposition, puisqu'il ne voulait faire la paix avec l'Espagne, que dans le cas où l'intégrité du territoire de l'ancienne vice-royauté, comprenant la Bande orientale, serait garantie; il ajouta, en outre, que le duc de Lucques n'était pas marié, et que s'il n'avait pas d'enfants, il exposerait les provinces à un interrègne toujours dangereux et fatal. Le ministre, pour obvier à ces objections, répondit que S. M. T. C. se chargerait d'obtenir de S. M. C. la fin de la guerre et la reconnaissance de l'indépendance des Provinces-Unies; que le prince de Lucques épouserait une princesse de Brésil, sous la condition expresse de l'évacuation de la Bande orientale par le Portugal, qui renoncerait à toute indemnité pour les frais de la guerre.

D'après l'existence prouvée de la négociation, la junte représentative, instituée pour juger les crimes de haute trahison, décréta que les membres du dernier gouvernement seraient saisis et traduits conformément à l'art. 7 du traité signé entre les chefs des orientaux, le 23 février 1820.

D. Manuel Sarratéa, gouverneur de la province de Buénos-Ayres, avertit les habitants, le 14 mars 1820, qu'ils allaient bientôt voir par eux-mêmes le respectable tribunal chargé de la connaissance de cette affaire délicate. « Les cou-» pables seront accusés publiquement, ayant sous leurs pro-» pres ieux les preuves de leurs crimes; ces preuves auront

» toute l'authenticité réclamée par la législation la plus » scrupuleuse; les objections et la défense des accusés seront » entièrement libres; tout le monde pourra, au moyen de » la presse, voir les progrès de la cause; et les preuvres à la » main, avec une pleine connaissance des faits, régler son » jugement avant même le prononcé de la sentence. »

A cet effet, il fut ordonné qu'à la tête de toute la procédure, on imprimerait les copies des actes secrets trouvés dans les papiers du congrès, relatifs aux négociations avec les Cours étrangères, pour faire passer le pays sous la domination d'un prince de la maison de Bourbon; que ces copies seraient dûment certifiées par un notaire public; que le docteur D. Juan-Bautista Villégas soutiendrait l'accusation en qualité de procureur-général; que, pour avoir égard à l'injure faite à tous les habitants, les provinces intéressées et non occupées par l'ennemi, étaient invitées à nommer chacune un juge, qui se rendrait à Buénos-Ayres, pour le 20 avril, « afin, » disait-on, « que tous les citoyens puissent » connaître parfaitement les détails d'une cause liée si intimement à leurs intérêts; et que les autres nations, qui ont » les ieux sur nous, en soient aussi bien pénétrées; tous les » débats seront transcrits littéralement et livrés immédiatement aux presses publiques pour les faire circuler partout » librement » (1).

Signés, Manuel DE SARRATÉA.
D. José DE BASSAVILBOSA.

Un mémoire français sur ce sujet, est joint aux dépêches dont on a parlé; les moyens d'exécution et les avantages de ce plan y sont développés tout au long.

La proposition d'établir à la Plata un gouvernement constitutionnel, fut communiquée, le 27 novembre 1819, par le directeur suprême, au congrès assemblé dans le lieu de ses séances.

Le 3 novembre, ayant pris en considération cette grave et importante affaire, il reconnut d'un côté l'incompatibilité de cette proposition avec les formes de la constitution de l'État, sanctionnée et adoptée par le peuple, et que le congrès avait solennellement juré d'observer et de soutenir; de l'autre, le défaut de pouvoirs pour changer les formes, de

(1) *Monarchical projects or a plan to place a Bourbon king on the throne of Buenos-Ayres*, etc. London, 1820.

manière à assûrer leur stabilité; considérant en outre que la Grande-Bretagne traverserait cette négociation, le congrès résolut seulement de profiter de ce projet comme d'un plan de conciliation, en engageant la Cour de France à employer sa puissante médiation auprès de la Cour de Madrid, afin de faire suspendre les apprêts de la grande expédition qu'on savait devoir partir de la Péninsule, pour soumettre les provinces de l'Amérique (1).

1820. Cependant les deux partis continuaient à se disputer le pouvoir à Buénos-Ayres : le premier était en faveur d'une monarchie constitutionnelle avec le siége du gouvernement dans cette ville; l'autre, voulait une république fédérative des neuf provinces dont la vice-royauté de la Plata était composée, et Tucuman aurait été le siége du congrès continental. Le premier parti était soutenu par Puyrrédon et ses adhérents, à Buénos-Ayres : les personnages influents dans les provinces et la bande d'Artigas soutenaient l'autre parti. Cette contestation était devenue si violente, vers le 1er. février, qu'on résolut de recourir aux armes pour la décider, et les deux armées s'étant rencontrées à Cépéda, celle de Buénos-Ayres fut complètement battue. Alors Artigas marcha sur cette ville et y entra sans résistance. Puyrrédon s'étant retiré à Montévidéo, l'assemblée décida alors de choisir son président dans son sein, d'éloigner la force militaire à une distance de vingt lieues, de laisser chaque province se gouverner par ses propres lois. Le congrès se chargeait de faire les lois générales pour l'utilité des provinces : il devait avoir sous sa direction les provinces et les forces de la nation. L'armée fédérale devait se retirer de la province de Buénos-Ayres, dans un tems déterminé, et par des divisions n'excédant pas deux cents hommes. D. Manuel Sarratéa, nommé gouverneur de Buénos-Ayres, entra en fonctions et envoya des lettres circulaires aux différentes provinces, pour demander l'envoi des députés.

L'adoption d'un sistème de proscription par les fédéralistes, les rendit impopulaires et les fit abandonner par l'armée.

D. Carlos Alvéar, profitant de ces divisions, et aidé par son oncle Puyrrédon, proposa le général Balcarcé pour capitaine de la province; et, à cet effet, il présenta, le 5 mars, au *cabildo*, une pétition signée de cent soixante-cinq ci-

(1) *Monarchical projects*, etc.

toyens notables, dans laquelle il déclarait que le gouvernement actuel avait perdu la confiance du peuple.

Le *cabildo* convoqua une assemblée pour décider cette importante question. Dans le même tems, Balcarcé embarquait, à San-Nicolas, ses troupes, consistant en deux bataillons. Il descendit, par la Plata, à Buénos-Ayres, où il fut reçu comme capitaine-général. Sarratéa, avec d'autres officiers, avait abandonné la ville; ils s'étaient retirés à Pilar, où Ramirès était resté avec deux cents hommes. A la tête de ces troupes et d'un nombre considérable de citoyens, Sarratéa et Ramirès retournèrent à Buénos-Ayres : ils y furent rejoints par les dragons, de l'artillerie et le régiment des grenadiers. Balcarcé, abandonné par tout son monde, excepté par ses officiers, se réfugia dans le fort, d'où il s'échappa par la rivière, et s'embarqua, avec quelques autres, pour Montévidéo, emportant 14,000 dollars pris dans le trésor public. Le 14 mars, Sarratéa fut remis à la tête du gouvernement; mais ayant adopté le sistème fédératif, une clameur générale s'éleva contre lui. Il fut obligé de résigner le gouvernement entre les mains des membres les plus distingués du *cabildo*, ce qui arriva le 1er. mai. Peu de jours après, le général Soler, chef de la province de Luxan, est nommé gouverneur-général. Alvéar, soutenu par quelques troupes et le parti de Carréra, marcha contre lui; et après l'avoir défait à douze lieues environ de Buénos-Ayres, il se présenta lui-même, le 5 juillet, aux portes de la ville; mais les habitants, ayant à leur tête un des officiers de Soler, se préparèrent à l'empêcher d'entrer. Il se crut obligé de se retirer. Poursuivi par les soldats fédératifs, sous D. Martin Rodriguez, il fut complètement battu, le 2 août, à San-Nicolas, et perdit ses meilleurs officiers, son bagage, deux cents chevaux et cinq pièces de canon. Rodriguez fut salué alors comme gouverneur et capitaine-général; et bientôt après, ayant été soupçonné d'être ami de Puyrrédon, devint lui-même l'objet de l'animadversion des citoyens. Les 28 et 29 septembre, les soldats et la garde civique se battirent dans les rues : celle-ci demeura victorieuse, et Rodriguez, destitué par le *cabildo*, quitta la ville, et D. Hilario de la Quintana, le 1er. octobre, fut nommé à sa place; mais Rodriguez ayant trouvé des renforts, rentra à Buénos-Ayres, le 25 octobre, et fut nommé dictateur au moment où une violente guerre éclata entre Artigas, général de Montévidéo, et Ramirès, chef de l'armée fédérale de Santa-Fé.

1820. *Retraite d'Artigas.* Ce dernier (Ramirès) marcha contre Artigas, à la tête de huit cents hommes de cavalerie, et après plusieurs combats, il le força de se retirer dans les missions détruites, sur la rive gauche du Parana. Suivi d'un millier d'hommes, Artigas arriva près de la mission d'Ytapua, et fit demander, au dictateur Francia, un refuge pour lui et sa troupe. Il fut conduit, par un escadron de cavalerie, à l'Assomption, d'où il fut envoyé au village de Curuguaty, à quatre-vingt-cinq lieues de la capitale. Il y trouva une maison, des terres et trente-deux piastres par mois; le commandant du district eut ordre de le traiter avec la plus grande considération. Artigas, alors âgé de soixante ans, et voyant qu'il ne pouvait s'échapper qu'en traversant un désert qui le conduirait chez les Portugais, dont il avait tant à craindre, prit le parti de rester à Curuguaty, et de s'occuper de la culture de ses champs. Il effectua ce projet et devint le père des pauvres de ce pays.

Le 10 juillet 1821, Ramirès s'étant avancé près de Buénos-Ayres, fut battu complètement, et perdit la vie dans un combat qui termina la guerre. Sa tête fut envoyée à Buénos-Ayres. Alors on rouvrit les communications avec d'autres villes, qui avaient été long-tems interrompues. Salta et Tucuman adhérèrent à la confédération.

4 février 1821. *Décret sur la liberté individuelle.* Aucun individu, appartenant à la juridiction ordinaire, ne pourra être détenu ou emprisonné par ordre d'aucune autorité civile ou militaire. Le juge compétent aura à sa disposition la force armée qu'il jugera à propos de requérir. Les individus arrêtés en flagrant délit, seront aussitôt remis à la disposition du juge.

1821. Le 21 juillet, don Bernardino Rivadavia est nommé secrétaire d'État, et M. Garcia, secrétaire de la trésorerie.

Au mois d'août, la Chambre des représentants se déclare extraordinaire et constituante. Elle décrète, 1°. que le nombre des représentants des villes et des campagnes sera doublé; qu'il y en aura un pour la Patagonie; que, par cette disposition, les représentants seront au nombre de quarante-sept; 2°. qu'au commencement de chaque session, la moitié des membres sortira et leurs places seront occupées par de nouveaux membres; 3°. qu'aucun membre ne recevra de traitement de la part du gouvernement; 4°. que le président et le vice-président seront choisis annuellement (1).

(1) *Travels of M. Caldcleugh*, chap. 7.

Le 31 août, le corps de José-Miguel Carréra est complètement battu par les *Mendozinos;* et, le 4 septembre, il est fusillé à Mendoza, sur la place publique. Il mourut avec un grand courage, demandant seulement la grâce d'être enterré dans le même tombeau que ses deux frères, qui avaient éprouvé un sort semblable au sien. On lui coupa la tête pour l'exposer sur la place publique, ainsi que les deux bras dont on en envoya un à Punta San-Luis, et l'autre au gouverneur de Mendoza.

Le 28 juillet, la Cour de Rio-Janeiro reconnaît le gouvernement de Buénos-Ayres, afin de faire consentir les habitants à l'incorporation de Montévidéo et de la Bande orientale avec le Brésil. A cet effet, D. Juan-Manuel de Figuérédoa est envoyé comme consul à Buénos-Ayres.

Décret du département de la guerre et de la marine, relatif à l'armement en course, en 1821. Diverses puissances avaient fait des réclamations auprès du gouvernement pour faire cesser la piraterie exercée sous le pavillon national. Le 6 octobre 1821, le décret suivant fut publié. Parmi les ressources que les malheureux droits de la guerre ont rendues utiles et qui sont même nécessaires, est l'armement en course. Les guerres de l'indépendance de la Hollande et des États-Unis de l'Amérique du nord ont prouvé que ce genre d'hostilité est le plus avantageux pour un pays qui se prépare à défendre son indépendance contre un autre éloigné qui en jouit déjà. Il est important de prévenir et repousser tous les abus provenant de cet armement. Le gouvernement, qui est dans la pénible nécessité de l'autoriser et même de l'encourager, n'a que deux moyens de diminuer ses conséquences illégales, et n'a, à cet égard, que deux obligations à remplir : la première, est de faire des règlements qui corrigent les abus, et ne souffrent pas qu'ils restent impunis. Le gouvernement de ces provinces, sous ce rapport, a rempli son devoir, et les règlements de l'armement en course le prouvent. L'autre obligation est de mettre fin à ce genre d'hostilités dès qu'elles ne sont plus nécessaires à l'objet qui était en vue, et quand les efforts qu'elles produisent n'égalent plus les risques et les inconvénients qui en résultent. Le gouvernement considère que les deux cas se sont présentés, et décrète : 1°. A l'avenir, aucune commission d'armement en course ne sera accordée sans une publication préalable, fesant connaître la cause qui oblige le gouvernement de recourir à cette mesure ; 2°. tout individu possesseur de semblable commis-

sion, se trouvant maintenant sur le territoire de cette province, sera tenu de se présenter au ministre de la marine, dans le délai de dix jours, à partir de la date de ce décret; 3°. tout individu possédant de semblables commissions, se trouvant maintenant de l'autre côté de la ligne équinoxiale, le long des côtes de la mer Pacifique, sera également tenu de présenter, dans le délai de huit mois, sa commission au ministre de la marine; 4°. les cautions fournies répondront pour l'exécution de ces articles; 5°. tout commandant d'un bâtiment armé en course, en vertu des commissions d'un des gouvernements qui se sont succédés dans cette capitale, devra, à la vue du présent décret, entrer dans le port pour désarmer et remettre sa commission.

Toute contravention au précédent article sera soumise aux peines de la piraterie.

6°. Tout bâtiment qui, huit mois après la date de ce décret, continuera des croisades en vertu d'une commission du gouvernement de ce pays, sera traité comme pirate.

Rapport fait aux cortès d'Espagne sur le moyen de pacifier l'Amérique espagnole, en 1821. Le 30 mai, le comte Toréno demanda aux cortès la création d'un conseil spécial, formé de députés d'outre-mer et d'Européens, pour terminer les discussions existantes dans les diverses provinces de l'Amérique. La nouvelle de l'insurrection d'Iturbide arriva en Espagne dans le commencement de juin : il fut décidé alors que, d'après la situation de la Nouvelle-Espagne, le ministre d'outre-mer présenterait les mesures qu'il croirait devoir présenter, tandis que les cortès s'occuperaient d'en prendre d'efficaces pour une pacification complète. Les députés américains engagèrent de persuader aux cortès et au pouvoir exécutif l'impossibilité qu'il y aurait de gouverner les provinces américaines comme pouvaient l'être celles de la Péninsule, d'après les dispositions de la constitution, attendu l'éloignement de celles-là.

Le 24 juin, le conseil spécial fit aux cortès un rapport dans lequel il observait qu'aucune question aussi importante ne pouvait être soumise aux délibérations d'une assemblée légale et aux résolutions d'un gouvernement, que celle qui, en ce moment, occupait l'attention des cortès d'Espagne; que la sagesse de leurs mesures déciderait les plus grands événements, peut-être la tranquillité de l'Amérique, et la rapidité de la civilisation du monde entier. L'Espagne semblait destinée, à des époques différentes, à montrer à

l'univers les exemples frappants de grandeur, parfois héroïques et toujours propres à elle. Les mers et les régions éloignées découvertes par ses enfants depuis Christophe Colomb, dans les quinzième et seizième siècles, la valeur renommée et les faits guerriers, regardés presque comme fabuleux, des Cortès, Balboa et Pizarro, ne suffisent pas à sa gloire. Un autre Espagnol, Sébastian del Caño, le premier, sur son navire *la Victoire*, et nommé le rival du Soleil, fit le tour du globe, dont, dès lors, la forme fut connue. Ils se sont encore donné les arts, l'agriculture, la religion. Les vastes régions de l'Amérique ont participé à tous ces avantages dont jouissait l'Europe. Avec quel enthousiasme, d'après le témoignage de l'Inca Garcillaso, ces Indiens ne se sont-ils pas assemblés pour établir une union réciproque entre eux et l'Espagne, et répandre dans leur pays les premières productions de l'Europe qui leur avaient été envoyées! Les lois des Indes sont un monument du désir du gouvernement espagnol, que les provinces de l'Amérique fussent sur le même pied que les autres provinces de l'Europe; que les natifs fussent traités, favorisés et protégés comme les sujets de la Péninsule. De cette politique prudente et juste sortirent les avantages qu'on en attendait : des villes rivalisant avec celles de l'Europe par leur population, leur sécurité et leur grandeur, furent bientôt établies. Les productions de ces nouvelles provinces servirent à accroître le commerce de l'univers.

Il appartenait aux cortès de s'élever au-dessus des préjugés des uns et les passions des autres, de prendre des mesures par lesquelles elles seront jugées dignes rivales de ces cortès qui, assises sur un rocher et en face du canon de l'ennemi, dictèrent ces lois encore respectées aujourd'hui par tant de peuples éloignés. Le comité ne devant offrir aucune vue qui lui soit particulière, se borne à recommander au gouvernement de présenter sans délai, aux cortès, des mesures propres à amener la complète pacification des provinces d'Amérique révoltées et de leur assurer un bonheur solide. Le plan suivant fut présenté aux cortès, le 25 juin, par les députés américains eux-mêmes. Trois sections de cortès devaient être établies en Amérique. La première, formée des députés de la Nouvelle-Espagne, dans laquelle seraient comprises les provinces intérieures de Guatémala; la deuxième, des députés de la Nouvelle-Grenade et des provinces de Terra-Ferma; la troisième, des députés du Pérou, de Buénos-Ayres et du Chili. Les sections devant être soumises aux règlements

des cortès ordinaires et avoir les mêmes pouvoirs, en exceptant toutefois ceux réservés aux cortès générales par les articles 2, 3, 4, 5 et 6 de la constitution, et ceux relatifs au traité offensif et défensif, conformément aux dispositions de l'article 2.

Avec le consentement du pouvoir exécutif de ces provinces, les sections peuvent changer le siége du gouvernement, lequel, actuellement, doit s'assembler, d'abord, à Mexico, ensuite à Santa-Fé, et enfin à Lima. (Art. 3.)

Dans chacune de ces trois divisions de provinces, l'exercice du pouvoir exécutif sera confié à un seul délégué, choisi, au nom du roi, parmi les hommes les plus distingués par leurs talents, et dont ne seraient point exclus les membres de la famille royale. Ces délégués seront assemblés à la volonté du roi, et seront responsables seulement à la couronne et aux cortès générales; les ministres de ces délégués seront responsables aux sections respectives des cortès, selon les art. 4 et 5 de la constitution. Il y aura quatre départements dans le gouvernement : celui de l'intérieur, des finances, de la guerre et de la marine. Il y aura trois sections des tribunaux assesseurs de justice. Ces tribunaux seront composés d'un président, de huit juges, et près de chacun d'eux un avocat-général. (Art. 7.)

Il y aura trois sections dans le conseil d'État, chacune composée de sept membres; mais les sections législatives pourront réduire ces membres à cinq. (Art. 8.)

Le commerce entre la Péninsule et l'Amérique sera considéré comme celui d'une province à une autre de la monarchie. En conséquence, les Espagnols des deux hémisphères jouiront dans l'autre des avantages dont jouissent les natifs.

Ils jouiront respectivement des mêmes droits civils dans les deux hémisphères. La Nouvelle-Espagne et les autres provinces comprises dans le territoire de leurs sections législatives s'engagent de payer à la Péninsule la somme de 200,000,000 de *réaux* dans l'espace de six ans, lequel paiement commencera en janvier 1822 et sera complètement terminé en janvier 1828. Elle s'oblige encore à contribuer de 40,000,000 de *réaux* par année aux dépenses du département de la marine.

Les autres provinces de l'Amérique seront soumises à des contributions en faveur de la mère-patrie, d'après leur situation et selon ce qui sera déterminé par la suite.

La Nouvelle-Espagne se chargera de toute la dette publique contractée dans son territoire.

Cette discussion, comme les précédentes, n'amena aucun résultat.

Le 25 juin 1822, traité solennel de paix entre les provinces de Buénos-Ayres, Santa-Fé, Entre-Rios et Corrientès, approuvé et sanctionné dans la capitale de la province de Santa-Fé de la Véra-Cruz (1).

Négociation avec les Indiens Patagons, dans l'année 1822. Le gouvernement de Buénos-Ayres envoya des commissaires pour traiter avec les chefs de Patagonie de l'achat d'une portion de leur territoire. Ils eurent des conférences avec les caciques des Indiens Aucaès, Pampas, Huilichès et Téhuelchès. La plupart consentaient à la vente de leurs terres, mais en échange de bijoux d'argent d'un haut prix. En résultat, les conférences furent rompues, en partie, à cause de l'influence des chefs de Ranquelès qui habitent le Chili. Le nombre de ces peuples n'excède pas huit mille; ils sont disséminés et n'ont d'autres armes que des frondes et des lances (2).

Remontrances des États-Unis contre les déprédations des corsaires de Buénos-Ayres. Malgré le décret du 6 octobre 1821 sur l'armement en course, les pirateries continuaient avec la même violence. Dans les instructions du secrétaire d'État, John-Quincy Adams, à M. G.-M. Forbes, celui-ci (5 juillet 1820) était chargé de faire les plus fortes remontrances contre les violences de toute espèce commises journellement dans l'Océan par des corsaires sous les différents pavillons de l'Amérique du sud contre le commerce des nations en paix. Le secrétaire observe que, dans le cours de la révolution, Buénos-Ayres et le Chili ont combiné leurs opé-

---

(1) *Registro official*, lib. II, nº. 5. Buénos-Ayres, 14 février 1822.

(2) Voici les noms des Indiens caciques : Aucaès et Pampas, Lincon, cacique ulmen ou principal, Afoune, Aynepan, Pichiloncoy, Ancafilú, Llanquéleú, Chañabillú, Chañapas, Cachul, Castrel, Épuan, Huillétrur, Curunaquel, Tucuman, Aménaquel, Néculpichui, Triin, Pitri, Califian. Les caciques des Indiens Huilichès et Téhuelchès étaient Nigiñilé, Quinisolo, Pichimanchirá, Yampilcoi, Canilie, Sébastian, Chaléquin, Napalo. Voyez p. 170 *de Noticias de las Provincias-Unidas del Rio de la Plata*, par M. Nuñez. Londres, 1825.

rations navales avec celles de terre au-delà même de leurs moyens naturels. N'ayant ni navires ni marins, ils ont engagé à leur service des étrangers sans considérer combien les droits et les devoirs de la nation à laquelle ils appartenaient pouvaient être lésés. Des corsaires commissionnés et sous le pavillon de Buénos-Ayres, ont commis nombre d'actes atroces de piraterie. Des commissions en blanc pour procurer des équipages et des officiers ont été délivrées à Buénos-Ayres et même dans les pays étrangers, sans en excepter les États-Unis (1).

Le gouvernement prit en considération ces remontrances et répondit qu'il allait s'occuper activement des moyens de réprimer les brigandages exercés sous le pavillon national.

1823. *Proclamation du général brésilien Laguna.* Toute la rive orientale de la Plata, dont Montévidéo est la capitale, avait été incorporée, en 1822, à l'empire du Brésil. La plupart des habitants protestèrent contre cette mesure.

Le 7 janvier 1823, le baron de la Laguna, capitaine-général de la province, publia un décret, au quartier-général de la ville de San-José, contre le *cabildo* de Montévidéo, dont les membres étaient opposés aux vues du gouverneur brésilien. « Les individus illégalement nommés *capitulares*, à Montévidéo, ne forment point le *cabildo* : ils ne sont qu'une autorité intruse et délinquante; ses ordres et ses actes, de quelque nature qu'ils soient, sont nuls, et doivent être considérés comme subversifs de l'ordre qui existe. Toutes les autorités légitimement constituées, les tribunaux, les *cabildos*, les chefs, les corps militaires, etc., doivent, sous leur responsabilité, désobéir ouvertement aux ordres et décrets du *cabildo* intrus. Ceux qui ne se conformeront pas au présent décret seront destitués de leurs emplois civils ou militaires, et mis en jugement pour être condamnés aux peines portées par les lois. »

Traité d'alliance et d'amitié entre la république de Colombie et l'État de Buénos-Ayres, signé à Buénos-Ayres, le 8 mars 1823, par l'honorable Joaquin Mosquéra y Arboléda, membre du sénat et ministre plénipotentiaire de ladite république, et don Bernardino Rivadavia, ministre des affaires étrangères dudit État.

Par ce traité, composé de six articles, sont maintenues

(1) *Official documents*, n°. 59. *Washington.*

l'amnistie et la bonne intelligence entre la république et l'État, établies sur l'identité de leurs principes et de leurs intérêts mutuels. Il est déclaré qu'ils contractent pour toujours une alliance défensive pour soutenir leur indépendance contre la nation espagnole et contre toute autre puissance étrangère. Tout ce qui concerne cette alliance sera réglé par un traité spécial, d'après la situation et les ressources de ces deux États (1).

Le 30 avril, des commissaires du Brésil arrivent à Buénos-Ayres pour négocier la paix; mais leurs pouvoirs ne leur permettant pas de reconnaître les principes adoptés par la Chambre des représentants, savoir : la cessation de la guerre dans toutes les provinces et la reconnaissance de leur indépendance, cette affaire n'eut pas de suites.

Négociation avec la Cour d'Espagne. Le 5 mai, le président, dans son message adressé à la troisième législature, fait connaître le décret des cortès d'Espagne, du 4 juillet 1822, qui autorise l'envoi de commissaires dans les différentes colonies du sud, pour faire cesser les hostilités et reconnaître l'indépendance des provinces de la Plata, du Pérou et du Chili, sous condition que ces États paieront à l'Espagne la somme de 20,000,000 de dollars (2) pour la défense de son sistème représentatif contre la France.

Le 4 juillet, les commissaires espagnols et le gouvernement de Buénos-Ayres signèrent, dans cette dernière ville, une convention préliminaire, dont voici la substance :

Il est arrêté que toutes hostilités sur terre et sur mer cesseront soixante jours après sa ratification (art. 2); que le général commandant les forces de sa majesté catholique au Pérou conservera les positions occupées par lui, au moment où cette convention lui sera signifiée; que les relations commerciales, en exceptant les articles de contrebande de guerre, sont pleinement rétablies pendant la durée de ladite suspension entre les provinces du Pérou, occupées par les Espagnols, et les États qui ratifient cette convention (art. 3); que les pavillons des deux puissances seront réciproquement respectés et admis dans leurs ports (art. 4); que le commerce maritime entre les deux puissances sera réglé par une

---

(1) *Registro official*. Buénos-Ayres, 25 juin 1823.

(2) Voir la loi du 22 juillet (lib. III, nº. 11). *Negociacion para votar en favor de la España la suma de veinte millones de pesos*.

convention spéciale; qu'il ne sera imposé sur le commerce respectif aucune contribution plus forte que celle qui existe à l'époque de la ratification (art. 5); que pendant la suspension des hostilités, qui continuera l'espace de dix-huit mois, le gouvernement de l'État de Buénos-Ayres négociera un traité de paix et d'amitié entre sa majesté catholique et les États du continent américain (art. 8); que, dans le cas du renouvellement des hostilités, les relations commerciales ne pourront être interrompues que quatre mois après sa notification (art. 9); que les lois de chacun des deux pays concernant l'inviolabilité des propriétés, quoique appartenant à l'ennemi, recevront leur exécution dans les États qui auront ratifié la présente convention (art. 10); qu'aussitôt que le gouvernement de Buénos-Ayres aura été autorisé par la Chambre des représentants à ratifier ces conditions, il entrera en négociation avec le gouvernement du Chili, du Pérou et les Provinces-Unies du Rio de la Plata, pour obtenir leur accession; et les commissaires de sa majesté catholique feront tous leurs efforts pour qu'elle soit, dans le plus court délai possible, promptement mise en exécution. Signé par don Antonio-Luis Péreira et don Luis de la Robla, commissaires du gouvernement de sa majesté catholique; don Bernardino Rivadavia, ministre des affaires étrangères de l'État de Buénos-Ayres (1).

Lors des négociations pour le traité définitif, le gouvernement de Buénos-Ayres consentit à payer sa part des 20,000,000 de piastres demandés, et s'engagea à obtenir l'approbation des autres États : il y envoya en conséquence des députés, ainsi que dans les provinces : celle de Tucuman accéda à cet arrangement; mais le Chili s'y refusa, et les autres États suivirent son exemple. L'entrée des troupes françaises en Espagne et la réaction qui s'ensuivit, mirent fin à cette négociation.

Le 23 août, une correspondance s'engagea entre M. Rivadavia et le capitaine anglais Willis, commandant le navire *le Brazen*. D'après les règlements du port, toute communication est défendue avant la visite de la douane. Le capitaine Willis aborda un bâtiment marchand anglais au moment qu'il arrivait. Le brick national du gouvernement, en station,

(1) *Registro official*, Buénos-Ayres, 24 juillet 1823, et *leyes*, lib. III, n°. 2. *Convencion preliminar acordade entre el gobierno de Buenos-Ayres y los comisionas de S. M. C.*

tira sur son canot. le capitaine anglais, sous prétexte que son pavillon était insulté, non-seulement se refusa à une conférence avec ce ministre, mais encore se mit en devoir d'intercepter l'entrée et la sortie des navires, et il s'empara du brick stationnaire. Cette affaire n'eut pas d'autres suites.

Traité entre les commandants des forces portugaises et brésiliennes, signé à Montévidéo, le 18 novembre 1823. Suspension des hostilités sur terre et sur mer jusqu'à l'exécution de la présente convention. Les relations commerciales avec la citadelle de Montévidéo seront rétablies par terre et par mer. Il sera permis aux vaisseaux de l'escadre impériale, en cas d'urgence, d'entrer dans le port; mais les communications par terre se feront par *le Serro*. Le fort du Serro sera évacué et le passage du Rincao sera libre pour la cavalerie impériale. La division des volontaires royaux s'embarquera à Montévidéo pour Lisbonne. Les premier et deuxième bataillons des noirs libres et les dragons provinciaux seront incorporés dans l'armée impériale, à l'exception des officiers. Les autorités locales, soit civiles, soit militaires, ne seront point inquiétées dans leurs personnes ou propriétés, pour cause d'opinion. Les armes, distribuées aux milices et aux guérillas, depuis le mois de septembre 1822 jusqu'à ce jour, seront déposées dans l'arsenal. Les prisonniers des deux partis seront mis en liberté.

Signés, D. Alvaro DA COSTA, de Souza DE MACEDO (1).

Le 5 novembre 1823, M. Rivadavia fit à la Chambre des représentants un rapport dans lequel il exposa quelle était la situation de Montévidéo et du reste de la rive orientale du Rio de la Plata; qu'il ne restait à ce pays, pour recouvrer son indépendance, d'autre alternative que des négociations ou la guerre; que le premier de ces moyens était préférable. Le gouvernement de Buénos-Ayres adressa des représentations à Rio-Janeiro en faveur de la province orientale, par l'intermédiaire de son ministre au Brésil. On lui répondit que les habitants de la rive gauche de l'Uruguay, actuellement État Cis-Platin, avaient effectué, dans la plénitude de leur indépendance, leur union avec le Brésil, à condition qu'ils établiraient dans leur administration un sistème fédératif, sous la protection de S. M. I.; que toutes les possessions ci-devant espagnoles n'étaient pas comprises dans cette conven-

(1) *British and foreign state papers* 1823-24. London, 1825.

tion, mais seulement celles qui avaient lutté pour se maintenir libres (comme Entre-Rios), ou qui ont consolidé leur sistème de gouvernement (comme le Paraguay).

Les seuls partisans de cette union se trouvaient dans la province de Montévidéo, qu'occupaient les troupes. Par une négociation avec le commandant des troupes portugaises restées dans Montévidéo, cette ville fut évacuée par les Portugais, le 2 mars 1824. Le baron de Laguna en reprit possession. Le *cabildo* cessa ses fonctions; la plupart de ses membres fut obligée de s'enfuir. Quelques-uns se rendirent à Buénos-Ayres; d'autres se mirent en communication avec le colonel de dragons, Fructuosa Rivéra, qui avait pris d'abord parti pour le Brésil, afin d'expulser les Brésiliens de la rive orientale.

En même tems, la fédération des provinces étant renouée d'une manière positive, fut reconnue par les États-Unis de l'Amérique septentrionale et par la Grande-Bretagne, ainsi qu'on le verra ci-après. Le Pérou était libre. Les États confédérés de Buénos-Ayres pouvaient disposer de leurs forces. Le colonel Rivéra se retira du service brésilien avec tout son régiment, composé de soldats natifs de la rive orientale, et épousa la cause de l'indépendance. Il fut bientôt joint par un autre officier montévidéen, le colonel Lavalléja, réfugié à Buénos-Ayres, accompagné d'une quarantaine de ses compatriotes. Une armée de quatre mille hommes est bientôt formée. Des combats s'engagent, dans lesquels les indépendants ont d'abord l'avantage : ils bloquent par terre Montévidéo, quoique renforcé de douze à quinze cents hommes du Brésil. Il arriva aussi dans la Plata des forces navales, dont le commandant demande des explications sur la part que la Cour de Rio-Janeiro a prise à l'insurrection de la rive orientale. Le gouverneur de Buénos-Ayres envoie des commissaires pour discuter la question relative à la possession de Montévidéo. On court aux armes dans les différentes provinces, et tout annonce que la guerre va recommencer avec une nouvelle fureur.

Reconnaissance de l'indépendance des colonies espagnoles par le gouvernement anglais. Vers la fin de l'année 1823, le cabinet espagnol donna de nouveau son attention aux affaires de ses anciennes colonies d'Amérique. Il essaya d'intéresser à sa querelle les grandes puissances de l'Europe. L'opposition manifestée par le ministère britannique à toute idée de leur intervention dans les différends de l'Espagne et

des États américains, n'empêcha pas le Conseil de sa majesté catholique de la solliciter. Il envoya même à ses ambassadeurs une circulaire, en date du 26 décembre 1823, pour inviter ses chers et intimes alliés à établir une conférence à Paris, afin que leurs plénipotentiaires, réunis aux siens, pussent aider l'Espagne à arranger les affaires des provinces révoltées de l'Amérique (1).

Le 31 mars 1823, dépêche de M. Canning à sir Charles Stuart, communiquée ensuite au gouvernement espagnol, et dans laquelle il est dit « que le tems et le cours des événements avaient essentiellement décidé de la séparation des colonies de la mère-patrie, quoique la reconnaissance formelle de ces provinces comme États indépendants, par sa majesté, pût être hâtée ou retardée par diverses circonstances extérieures, comme par l'acheminement satisfesant de chaque État vers un ordre de choses fixe et régulier ».

1er. octobre 1823. *Décret du roi d'Espagne*, daté du port Sainte-Marie, par lequel il annule tous les actes du gouvernement constitutionnel, depuis le 7 mars 1820, jusqu'au 1er. octobre 1823. Le roi déclare que, durant cet intervalle, il a été privé de sa liberté, et forcé de sanctionner des lois, de publier des ordres, décrets et règlements, que ledit gouvernement rédigeait et fesait exécuter contre sa volonté; et il approuve tout ce qui a été décrété et ordonné par la junte provisoire de gouvernement, formée à Oyarzun, le 9 avril, et par la régence du royaume établie à Madrid, le 26 mai 1823.

9 octobre. *Conférence entre M. Canning et le prince de Polignac.* Le premier déclara « que le gouvernement anglais » pensait que toute tentative, ayant pour but de faire rentrer » l'Amérique sous la domination espagnole, serait désor- » mais infructueuse; que toute négociation à cet effet serait » sans succès, et que la prolongation ou le renouvellement » de la guerre ne servirait qu'à faire répandre inutilement » le sang humain, et à infliger des calamités aux deux parties, » sans qu'il en résultât le moindre bien ».

---

(1) Cette circulaire, ayant été communiquée au cabinet anglais, donna lieu à une nouvelle dépêche, du 30 janvier 1825, dans laquelle M. Canning déclarait, d'une manière explicite, son refus positif de prendre part aux conférences indiquées à Paris. L'idée de ce congrès fut en conséquence abandonnée.

Le gouvernement anglais déclara en outre que, « dans le » cas où l'Espagne tenterait de remettre en vigueur les lois » surannées qui défendaient toute communication avec des » pays sur lesquels elle n'exerce plus aucune autorité, ou » qu'elle appellerait à l'intervention étrangère pour y ré- » tablir son autorité par la force des armes, sa majesté » britannique reconnaîtrait de ce moment l'indépendance » de ces nouveaux États ».

25 décembre 1823. *Décret du roi d'Espagne* qui abolit la constitution politique de 1820, dans les colonies de l'Amérique, d'après l'avis du Conseil suprême des Indes.

Ce décret ordonne, « 1°. qu'un *Te Deum* d'actions de » grâce soit chanté dans toutes ses possessions américaines; » 2°. que la constitution politique y soit remplacée par le » gouvernement y existant en vertu des lois et ordonnances » antérieurement au 7 mars 1820; et 3°. que les chefs poli- » tiques, les députations provinciales, les municipalités » constitutionnelles, leurs secrétaires, officiers et dépen- » dants cessent leurs fonctions, et que les nouvelles cours » de justice et la milice, créées par les cortès, soient dis- » soutes, et que les communautés religieuses supprimées » restent dans leurs couvents et dans la jouissance de tous » leurs biens (1) ».

7 février 1824. *Décret du roi d'Espagne* « qui permet aux » étrangers de faire le commerce avec l'Amérique espagnole ». Voulant établir, dit-il, dans mes possessions américaines un commerce direct avec les étrangers, sujets des puissances alliées et amies de l'Espagne, j'autorise leurs bâtiments marchands à commercer avec tous les ports qui leur seront ouverts dans lesdites possessions, dans les îles du golfe de Mexique et dans celles de l'Océan-Pacifique. Il sera établi des douanes où l'on prélèvera les droits sur les importations et les exportations, lesquels seront les mêmes pour les sujets de chacune de ces puissances. Le même décret réglait les avantages, les préférences et les franchises à accorder au commerce et aux productions agricoles et industrielles de l'Espagne.

26 février. *Décret du roi d'Espagne* qui révoque les pouvoirs et annule les actes des commissaires envoyés pour négocier avec les colonies espagnoles. Il déclare nuls et non

(1) *Gazette de Madrid*, du 1er. janvier 1824.

avenus tous actes qu'ils auraient exécutés ou exécuteraient en vertu de leur commission, et qui seraient contraires aux droits légitimes de la couronne d'Espagne et de sa souveraineté royale, et ordonnait aux commissaires de revenir en Espagne (1).

Reconnaissance des nouveaux États de l'Amérique du sud par le gouvernement des États-Unis. Le 8 mars 1822, le président des Etats-Unis, James Monroe, adresse un message à la Chambre des représentants, pour appeler leur attention sur l'opportunité de reconnaître l'indépendance des colonies espagnoles. Le lendemain, le ministre d'Espagne à Washington, *don J. de Anduaga,* remit au secrétaire d'État, *John Quincy Adams,* une protestation contre l'objet de ce message. Ce ministre, après avoir rappelé les preuves d'amitié que les États-Unis avaient reçues de l'Espagne, et cherché à établir une différence entre la situation actuelle des colonies espagnoles et celle de la république des États-Unis à l'époque de son émancipation, examine les motifs donnés par le président sur la situation de ces colonies, et en fait lui-même le tableau suivant : « Buénos-» Ayres, » dit-il, « est livré à la plus complète anarchie ; » chaque jour voit naître de nouveaux despotes qui dispa-» raissent le lendemain. Le Pérou vaincu par les rebelles, a, » près de sa capitale, une armée espagnole aidée d'une » partie de la population. Au Chili, un seul homme étouffe » l'opinion de la nation, et sa violence fait présager un » prochain changement ; sur la côte de la Terre-Ferme, on » voit flotter les bannières espagnoles, et les généraux in-» surgés sont en contestation avec leurs propres compa-» triotes, qui préfèrent prendre le parti d'une puissance » libre, plutôt que de devenir les esclaves d'un aventurier ;

---

(1) *Diario del gobierno de la Habana*, 4 juin 1824.

Voyez les *British and foreign state papers*, 1823 et 1824, London, 1825 ; *Communications with France and Spain relating to the Spanish American provinces*. On y trouve la conférence de M. de Polignac avec M. Canning, le 9 octobre 1823 ; une dépêche de sir William A. Court à M. Canning, du 30 décembre 1823 ; une autre du comte Ofalia à sir William A. Court, du 26 décembre ; une note du comte Ofalia à l'ambassadeur de S. M. C. à Paris, et à ses ministres plénipotentiaires à Pétersbourg et à Vienne ; une autre de sir W. A. Court au comte Ofalia, du 30 décembre, et une dépêche de M. Canning à sir W. A. Court, du 30 janvier 1824.

» au Mexique, il n'y a pas de gouvernement, etc. » Il termine par protester solennellement contre la reconnaissance des gouvernements de l'Amérique espagnole, et déclare « qu'elle ne peut, dans aucun cas, ni dans aucun tems, » diminuer ou annuler les droits de l'Espagne sur lesdites » provinces, et celui d'employer tous les moyens en son » pouvoir pour les réunir au reste de ses États ».

Nonobstant cette protestation, le comité des affaires étrangères de la Chambre des représentants, fit son rapport sur le message du président, le 19 mars, et conclut à l'adoption de la mesure qu'il propose, parce « qu'il lui paraît prouvé » d'une manière irréfragable que ces nations sont de fait » indépendantes, » et que quant à la question de droit, il n'appartient pas aux nations étrangères d'examiner quel est le souverain légitime d'un pays, « mais s'il est réellement » souverain et indépendant, c'est-à-dire s'il se gouverne » par ses propres autorités et par ses lois ». Examinant ensuite la question de convenance, le comité ne voit dans cette reconnaissance, « rien qui puisse troubler les relations » pacifiques et amicales des États-Unis avec les puissances » de l'Europe, » et, pour ce qui regarde l'Espagne, « il » reconnaît l'impossibilité qu'elle recouvre sa domination, » et considère l'acte de reconnaissance comme ne blessant » nullement sa neutralité, ni ne paralisant les moyens » qu'elle pourrait avoir de réduire ses colonies ». Le comité conclut donc unanimement « qu'il est juste et convenable » de reconnaître l'indépendance des diverses nations de » l'Amérique espagnole, sans égard aux formes de leurs » gouvernements, et propose en conséquence, 1°. que la » Chambre des représentants adopte l'opinion exprimée » par le président, dans son message du 8 mars; 2°. que le » comité des voies et moyens soit invité à faire son rapport » sur un bill tendant à allouer une somme n'excédant pas » 100,000 dollars, pour mettre le président à même d'effec» tuer convenablement la susdite reconnaissance ».

Cette mesure était trop populaire pour éprouver de l'opposition. Aussi fut-elle adoptée presque sans débats et à l'unanimité, le 28 mars, dans la Chambre des représentants, et, le 29 avril, dans le sénat, malgré les efforts que tenta de nouveau le ministre espagnol.

Dans l'intervalle de ces deux adoptions, le secrétaire d'État, M. John Quincy Adams, répondit, le 6 avril, à la protestation de M. Anduaga. Il commence par établir des

distinctions de droit sur l'indépendance des nations, et déclare que la reconnaissance n'apportait aucun changement à l'observance stricte des lois de la neutralité de la part des États-Unis. Il ajoute que l'Espagne a elle-même traité avec ses colonies; qu'il n'y a aucune force dans le pays en état de s'opposer à l'indépendance que ses habitants ont proclamée; et qu'il lui paraît que le ministre espagnol avait des renseignements peu exacts sur des événements qui étaient de notoriété publique, etc.

Dans son message du 2 décembre 1823, le président des États-Unis assûre la législature de sa résolution de continuer à observer la plus stricte neutralité entre les nouveaux États de l'Amérique espagnole et la métropole; mais, « qu'à l'é-» gard des gouvernements qui ont déclaré leur indépen-» dance, qui l'ont maintenue, et que les États-Unis ont » reconnu, d'après de graves réflexions et des principes de » justice, il ne pourrait voir l'intervention d'un pouvoir » européen quelconque dans le but de les opprimer, ou de » contrarier en aucune manière leur destinée, que comme » la manifestation d'une disposition peu amicale envers les » États-Unis ».

Le congrès considéra les choses comme le président. Comme il était alors question d'une demande que le gouvernement anglais aurait faite à celui de Washington, pour savoir si les Etats-Unis seraient disposés à se réunir à la Grande-Bretagne pour s'opposer à toute tentative de la sainte alliance contre les nouvelles républiques de l'Amérique, la Chambre des représentants prit une résolution par laquelle « elle invitait le président à lui communiquer les renseigne-» ments qu'il pourrait avoir, sans toutefois nuire à l'intérêt » de l'État, relativement à la détermination de quelques » souverains, ou confédération de souverains, d'aider l'Es-» pagne à soumettre ses ci-devant colonies sur le continent » américain, ainsi que relativement aux dispositions ou » déterminations de quelque puissance européenne, pour » s'opposer à l'assistance que ces souverains ou cette confé-» dération de souverains pourraient prêter à l'Espagne pour » subjuguer ces colonies (1) ». Le président s'empressa de

(1) Message de M. Monroe, président des États-Unis, au sénat et à la Chambre des représentants, concernant la résolution prise par le gouvernement de ne permettre à aucune puissance

répondre à cette invitation, le 12 décembre, « qu'il ne pos-
» sédait aucun renseignement sur le sujet en question, qui
» ne fût déjà connu du congrès, et qui pût être rendu public
» sans nuire à l'État ».

Le 27 décembre, 1823, M. César A. Rodney, l'un des commissaires envoyés par le président des États-Unis dans l'Amérique du sud, est reconnu comme ministre plénipotentiaire auprès du gouvernement de Buénos-Ayres. M. Adams, secrétaire d'État, dans ses instructions à cet envoyé, lui enjoint de communiquer au gouvernement des Provinces-Unies du Rio de la Plata, copie d'un acte du congrès, qui supprime la traite des noirs, et particulièrement celui du 15 mai 1820, qui soumet aux peines portées contre la piraterie, tout citoyen des États-Unis coupable d'une participation active dans le commerce d'esclaves. L'envoyé doit surtout presser l'adoption de ce principe (qui seul suffirait pour faire cesser cet infâme trafic); que les navires d'une nation sont autorisés à capturer ceux d'une autre fesant la traite des noirs; le capteur étant obligé toutefois de faire payer l'équipage du bâtiment saisi, par les tribunaux de son pays, et de répondre de tous les abus de pouvoir (1).

Dans l'un de ces rapports, M. Rodney, pour faire connaître le nouvel esprit qui animait les États émancipés, s'exprimait ainsi :

« La génération actuelle peut être regardée comme vivant sous un nouvel ordre de choses. Chaque individu, comme autrefois les citoyens d'Athènes, prend un vif intérêt à tous les grands événements politiques. Les papiers circulent partout avec les manifestes du gouvernement. Les habitants des campagnes, qui naguère ne s'occupaient que de leurs affaires domestiques, ne viennent point à la ville sans acheter un journal qu'ils lisent ou se font lire; les curés donnent lecture des papiers publics et des proclamations à leurs paroissiens. Enfin, ceux même qui sont encore remplis de préjugés contraires à la révolution, ne peuvent s'empêcher de reconnaître les grandes amélioration qui en sont le résultat. L'introduction des étrangers, celle des coutumes des Anglais, des Américains du nord et des Français, ont beau-

---

d'intervenir entre l'Espagne et celles de ses anciennes colonies qui ont déclaré leur indépendance.

(1) Lois du 20 avril 1818, du 3 mars 1819 et du 15 mai 1820. Voyez *Laws of the united states*, vol. VI, p. 325, 435, 529.

coup influé sur les habitudes et la manière de vivre dans ces pays.

» Il existe une répugnance prononcée contre tout ce qui est espagnol : ce nom seul est considéré comme injure. Le titre en faveur, et dont on s'enorgueillit, est celui de *citoyen de l'Amérique du sud.* »

Lors de la proposition faite au congrès des États-Unis, d'envoyer un ministre à Buénos-Ayres, M. Clay avait fixé l'attention de cette assemblée sur la lutte politique de l'Amérique méridionale. « Nous devons être frappés, » dit-il, « de » l'immensité et de la nature du pays que l'Espagne cherche » à subjuguer de nouveau. Ce pays s'étend depuis le 40° de » lat. N. jusqu'au 50° de lat. S. et de l'embouchure du Rio-» del-Norté, non compris la Floride orientale, autour du » golfe du Mexique et le long de l'Atlantique sud, jusqu'au » cap Horn : il a cinq mille milles en longueur et près de » trois mille en largeur. En quelques endroits, dans cette » vaste région, on voit les objets les plus sublimes et les » plus intéressants de la création, les montagnes les plus » élevées, les ruines les plus magnifiques, les mines les » plus riches, et les productions les plus utiles. Ce pays offre » encore un spectacle plus intéressant et plus grand, celui » de dix huit millions d'hommes combattant pour briser » leurs fers et devenir libres. Si nous portons un regard » plus attentif sur cette contrée, nous verrons qu'elle est » destinée à se diviser un jour en différentes nations. La » nature a donné à chacune d'elles des limites propres à en » faire un État indépendant et puissant ; et sous le rapport » de la population, celle qui est la moins nombreuse en » contient encore assez pour être respectable. Dans toute » l'étendue de cette grande portion du monde, l'esprit d'in-» surrection contre la domination espagnole s'est générale-» ment manifesté.

» Les États-Unis, » continue M. Clay, « ont toujours re-» connu les gouvernements *de facto*, quels que soient les » formes et le souverain qu'ils aient reconnus. S'il existe un » gouvernement établi dans l'Amérique espagnole qui puisse » prendre un rang parmi les nations, les États-Unis devaient » moralement et politiquement le reconnaître pour se con-» former aux principes qui, jusqu'à ce jour, ont dirigé » leurs Conseils. Les Provinces-Unies du Rio de la Plata » possèdent ce gouvernement. Leurs limites s'étendent de » l'Atlantique sud à l'Océan-Pacifique, et embrassent un

» territoire égal à celui des États-Unis, la Louisiane non
» comprise. Leur population, d'environ trois millions, est
» presque égale à ce qu'était la nôtre, au commencement
» de la révolution. Elle est robuste et courageuse. Les États
» de Montévidéo et de Buénos-Ayres, à diverses époques
» de leur histoire, ont été attaqués par des Français, des
» Hollandais, des Danois, des Portugais, des Anglais et
» des Espagnols; et tel a été le courage martial de ce peuple,
» que, dans toutes les occasions, la victoire leur est restée.

» On objecte l'intervention de la sainte alliance, dans le
» cas d'une reconnaissance de la nouvelle république; et
» l'on met en question si l'Angleterre ne déclarerait pas
» alors la guerre aux États-Unis; mais elle sera retenue par
» son honneur et ses intérêts, et soutiendra toujours la
» cause de l'Amérique; et si une guerre était déclarée, elle
» ne serait appuyée par aucune force maritime. »

M. Clay conclut en disant que la cause des patriotes était juste; que le caractère de la guerre que leur fesait l'Espagne, doit faire désirer leur succès aux États-Unis; que ceux-ci ont intérêt à ces succès; que cet intérêt et leur situation neutre exigeaient qu'ils reconnussent tout gouvernement établi dans l'Amérique méridionale; que l'indépendance des Provinces-Unies du Rio de la Plata étant reconnue par les États-Unis, ceux-ci ne seraient pas pour cela exposés à une guerre avec l'Espagne, avec les membres de la sainte alliance, ni avec l'Angleterre (1).

M. *Herman Allen* arriva au Chili, le 22 avril 1824, en qualité de ministre plénipotentiaire des États-Unis de l'Amérique septentrionale, et présenta les lettres de créance que le président James Monroe lui avait délivrées, le 19 novembre précédent, pour « les grands et bons amis des États-
» Unis, les membres du gouvernement chilien ». Dans le discours prononcé, à cette occasion, par M. Allen, il annonce « que les États-Unis ont reconnu l'indépendance du
» Chili de la manière la plus formelle, et l'ont chargé d'y
» résider pour l'entretien des relations de paix et d'amitié,
» et l'échange mutuel des bons offices, aux termes d'une
» réciprocité parfaite entre les deux nations, en prenant, »

(1) *The speeches of Henry Clay, delivered in the congress of the united states*. Philadelphia, 1827. V. p. 74-106. *On the emancipation of south America*.

dit-il, « pour base de cette grande œuvre, la souveraineté » du peuple et les droits égaux et inaliénables de l'homme ». *Soberania del pueblo y los derechos iguales é inalienables del hombre* (1).

1826. M. Poinsett, ministre américain à Mexico, ayant fait allusion, dans une lettre qu'il adressa à M. Clay, secrétaire d'État des États-Unis, à l'assûrance donnée par le président de cette république, qu'il ne permettrait à aucune puissance étrangère de se mêler de l'indépendance ou de la forme de gouvernement des États de l'Amérique du sud, le congrès demanda communication des pièces relatives à cette déclaration. En les lui envoyant, M. Clay expose que les États-Unis n'ont contracté aucun engagement, ni donné d'assûrance semblable au gouvernement du Mexique, ou aux autres États de l'Amérique méridionale, et qu'il n'a jamais été délivré d'instruction autorisant un tel engagement ou assûrance. « L'on verra, » ajouta-t-il, « que, dans les » instructions transmises à M. Poinsett, le gouvernement » en réfère au message du dernier président des États-Unis, » du 2 décembre 1823, et qu'il lui recommande d'en inculquer les principes au gouvernement des États-Unis mexicains. Toutes les craintes du danger que M. Monroe redoutait » de la part des puissances alliées de l'Europe, ont aujourd'hui entièrement cessé. Si, cependant, ces gouvernements tentaient jamais de renverser par la force les libertés » des nations méridionales de ce continent, pour élever » sur les ruines de leurs institutions libres, le sistème monarchique, alors le peuple des États-Unis se croirait » engagé, dans l'opinion du pouvoir exécutif, non envers » un État étranger, mais envers lui-même et sa postérité, » par ses intérêts les plus chers, et ses devoirs les plus impérieux, de repousser par tous les moyens possibles une » pareille entreprise. C'est sans doute d'une assûrance de » cette nature que M. Poinsett veut parler. »

1824. *Situation politique de Buénos-Ayres.* Message du 4 mai 1824, du gouvernement de Buénos-Ayres, à l'assemblée législative, lors de sa quatrième session. Des faits importants sont relatés dans ce message : 1°. la réception d'un ministre plénipotentiaire des États-Unis; 2°. l'évacuation du territoire de Colombie par les ennemis; 3°. des liens d'ami-

(1) *Correo de Arauco*, 4ᵉ. n°., 30 avril 1824.

tié et d'alliance avec la république de Chili et de Pérou et les provinces de Santa-Fé, d'Entre-Rios et de Corrientès; 4°. la formation de grandes compagnies de capitalistes pour exploiter les mines, faciliter le commerce et la navigation des grandes rivières, l'introduction des bâtiments à vapeur et l'établissement d'une banque nationale; 5°. les remontrances faites à la Cour du Brésil, pour la restitution de la province de Montévidéo; 6°. la non-notification de la convention du 4 juillet, et le renouvellement des hostilités de la part de la Cour de Madrid; 7°. la politique franche et décidée du gouvernement de la Grande-Bretagne, la réception de son consul-général et la nomination d'un agent de la même qualité pour résider à Londres; 8°. l'élection paisible d'un nouveau gouverneur de la province, d'après le mode prescrit par les lois; 9°. l'établissement de professeurs pour l'éducation de jeunes gens destinés à l'église, ceux d'écoles de chirurgie, pourvus d'excellents instruments et d'un laboratoire de chimie, avec tous les appareils nécessaires, achetés en Europe; l'acquisition d'une collection de minéraux pour l'étude de la minéralogie, la formation d'une école pratique d'agriculture, d'une bibliothèque, d'une société de charité et d'hôpitaux et d'autres établissements, l'embellissement de la cathédrale et la réparation des églises; 10°. l'amélioration du sistème de police; 11°. le transport de l'autorité civile qui avait été confié à l'armée, remis entre les mains de citoyens, par la loi du 20 du mois précédent; 12°. la défaite et la retraite des sauvages qui avaient envahi la province; 13°. la bonne administration des finances, la consolidation de la dette et la situation favorable du crédit public. Le ministre finissait en assûrant que le commerce déjà florissant, le deviendrait davantage par les mesures prises pour rendre la navigation plus facile, et surtout par l'usage des bateaux à vapeur. Il regrettait que le Brésil n'ait pas voulu rendre la contrée de Montévidéo; mais il félicitait l'assemblée sur ce que, désormais, l'Espagne aurait seule à lutter contre la liberté du Nouveau-Monde, puisque l'Angleterre et les États-Unis se sont accordés à en être les protecteurs (1).

Abolition de la traite des nègres, par un décret qui la déclare piraterie, et ordonne que les citoyens de Buénos-

(1) *Mensage del gobierno a la cuarta legislatura. El Argos de Buenos-Ayres*, *num*. 326.

Ayres qui s'en occuperaient, seraient poursuivis comme pirates (1).

Le 12 décembre, un congrès s'assembla à Buénos-Ayres. Le président Las Héras, dans son message d'ouverture, commença par s'étendre sur les avantages qui résulteraient de l'union des provinces qui était sur le point de s'effectuer. Il les félicita sur les relations amicales qui existaient entre la république et tous les autres États de l'Amérique, excepté avec le Brésil, dont les prétentions ne pouvaient être tolérées. A l'égard des rapports avec les puissances européennes, il ajoutait que celles placées sous l'influence de la sainte alliance, montraient, les unes une politique vacillante, les autres une malveillance décidée contre la république. Quant à l'Angleterre, il louait sa conduite envers les nouveaux États de l'Amérique, dont la reconnaissance solennelle serait la conséquence. « Songez, » disait le message en terminant, « que le seul moyen d'obtenir pour nous ce grand résultat, » est que nos provinces se réunissent en un corps de nation » capable de maintenir les bonnes institutions dont il » jouit. »

Décret du congrès général de la Plata, du 23 janvier 1825. Les provinces de la Plata jurent de nouveau d'employer tous leurs moyens pour maintenir leur indépendance et concourir mutuellement au bonheur général (art. 1). Le congrès se déclare législatif et constituant jusqu'à la promulgation de la constitution générale; et tout ce qui concerne l'indépendance, l'intégrité, la sûreté et la prospérité de la nation est de sa compétence. La constitution ne pourra être établie comme loi fondamentale de la confédération qu'après avoir reçu l'approbation des provinces et la sanction du congrès général. En attendant qu'il soit établi un pouvoir exécutif fédéral, chaque province consacrera (art. 2, 3, 4, 5 et 6) les institutions particulières, et la province de Buénos-Ayres aura le pouvoir de nommer des ministres auprès des gouvernements étrangers, d'en recevoir, faire des traités et conventions avec eux, mais sans pouvoir les ratifier, et de

---

(1) Pendant les premières années de la révolution, le gouvernement acheta plusieurs milliers d'esclaves noirs à leurs maîtres pour en faire des soldats. En janvier 1813, le congrès décréta que les enfants d'esclaves, nés après cette époque, seront libres. Le 4 février, le même gouvernement déclara libre tout esclave amené dans le territoire.

proposer au congrès général les mesures propres pour la bonne administration des affaires.

Signés, Manuel-Antonio Castro, président;
Alijo Villégas, secrétaire.

Traité d'amitié, de navigation et de commerce, conclu entre la Grande-Bretagne et les Provinces-Unies du Rio de la Plata, à Buénos-Ayres, le 2 février 1825. Il y aura une amitié perpétuelle entre les possessions et les sujets des parties contractantes (art. 1); on établit une liberté réciproque du commerce entre les deux États; les habitants des Provinces-Unies jouiront de toute la liberté permise à toute autre nation dans les territoires anglais hors de l'Europe (art. 2 et 3); ni les produits du territoire, ni ceux des manufactures de l'une des deux parties contractantes ne seront sujets, dans les pays sous la domination de l'autre, à des droits plus forts que ceux que paient les mêmes produits quand ils sont importés des autres pays étrangers; et aucune prohibition d'exporter ou d'importer lesdits produits ne sera établie dans les territoires respectifs, à moins que cette prohibition ne comprenne aussi les mêmes produits de toute autre nation (art. 4); les navires des deux nations, au-dessous de cent vingt tonneaux, ne paieront de droits plus forts que ceux des navires du pays à qui le port appartient (art. 5); les produits du territoire et des manufactures des deux nations seront sujets aux mêmes droits d'importation dans les ports de l'autre, ainsi que les mêmes primes, soit que l'importation ait lieu sur des navires britanniques ou ceux des Provinces-Unies (art 6); tous les navires construits dans les territoires de S. M. B., d'après les soins de la Grande-Bretagne, seront considérés navires britanniques, et les navires construits dans les territoires desdites Provinces-Unies, dûment enregistrés et appartenant aux citoyens desdites provinces, et dont le capitaine et les trois quarts des équipages sont aussi citoyens, seront réputés navires des Provinces-Unies (art. 7).

Tout négociant, capitaine de navire ou autre sujet de S. M. B., jouira, dans les territoires des Provinces-Unies, de la même liberté que les naturels du pays, pour tout ce qui regarde la conduite de leurs affaires (art. 8).

Les citoyens et sujets des deux parties contractantes jouiront respectivement, dans les territoires de l'un et de l'autre, des mêmes priviléges, droits et immunités que les sujets des nations les plus favorisées; et ils ne seront sujets à aucune

contribution plus forte que les sujets et citoyens naturels de l'autre nation (art. 9).

Chaque nation peut nommer des consuls pour la protection du commerce; mais ils ne pourront remplir leurs fonctions qu'après avoir été reconnus par le gouvernement auprès duquel ils sont envoyés; et les deux parties peuvent excepter les places où elles ne voudront pas qu'il réside des consuls (art. 10).

En cas d'interruption du commerce, ou de bonne intelligence entre les deux parties, les sujets et citoyens de l'un et de l'autre État auront le droit de continuer leur séjour et leur commerce sans être molestés d'aucune manière, pourvu qu'ils se conduisent bien et selon les lois (art. 11).

Les sujets et citoyens des deux nations peuvent établir des églises et des cimetières; et ils jouiront d'une liberté entière de commerce et de culte dans leurs églises, chapelles ou maisons, et le droit d'enterrer leurs morts dans leurs propres cimetières (art. 12); ils pourront disposer de leurs biens comme ils le voudront; et, en cas de mort sans testament, le consul général, ou son suppléant, aura le droit de nommer des tuteurs pour la conservation des biens appartenant aux héritiers des créanciers légitimes.

Les Provinces-Unies s'engagent à coopérer avec S. M. B. à l'abolition totale du commerce des esclaves, et à défendre, par des lois solennelles et des mesures efficaces, toute participation à ce trafic, à tout individu sujet à leur juridiction ou résidant dans leurs territoires.

Signés, M.-J. Garcia, Woodbine Parish.

Ce traité fut ratifié, le 19 février, d'après les ordres du congrès, par Juan-Grégorio de Las Héras et Francisco de la Cruz.

Dispersion des troupes insurgées de San-Juan, le 9 septembre. Les troupes insurgées de San-Juan, au nombre de six cents hommes, furent dispersées par un corps venu de Mendoza, sous José Aldao, commandant en chef des forces auxiliaires de San-Juan. Le combat eut lieu à Léña, près Posito (1).

Traité avec les Indiens Ranquélès, le 20 décembre. Un

(1) *Americano imparcial*, 10 *septiembre*, *Boletin del gobierno de Mendoza*.

traité fut signé avec les caciques des Indiens Ranquélès (1), à la *Laguna del Guanaco*, trente lieues au-dessus de Las Salinas et à plus de cent de la Villa de la Concepcion al Sud. Ces caciques reconnaissent l'autorité du souverain congrès sur toutes les provinces avec lesquelles ils font la paix. Si un cacique attaque quelqu'une de ces provinces, les autres chefs s'engagent à l'en empêcher.—Les prisonniers seront rendus. —Les terres, situées entre la *Sierra del Volcan*, *Tandil* et *Curicô*, appartiendront aux Ranquélès, en commun avec les Guiliches, etc.—Aucun Indien ne pourra pénétrer dans une province pour y faire le commerce, s'il ne se présente d'abord devant l'autorité, qui le fera accompagner par un ou plusieurs soldats au lieu de sa destination.

Événements dans la Bande orientale. Le général Lécor se trouvait bloqué de tous côtés : un détachement de trois cents Brésiliens, envoyé à son secours, traversa le Rio-Négro, et, ayant pénétré jusqu'au Perdido, fut attaqué et dispersé par le colonel Lavalléja et Fructuoso Rivéra. Profitant de ses succès, Lavalléja se fit nommer chef du gouvernement, par *interim*, et établit une administration provisoire, dont les membres se réunirent, le 14 juin, dans la ville de Florida.

Le 25 août, la Chambre des représentants de la province orientale de la Plata déclare nul et sans effet tout acte d'incorporation émané du Portugal ou du Brésil depuis 1817; que cette province a repris ses droits, sa dignité et ses libertés et priviléges, se constituant libre et indépendante du Portugal, du Brésil ou de toute autre puissance.

Délibéré en la ville de San-Fernando de la Florida, par les députés des villes de Nuestra-Séñora de los Rémédios, San-Pédro del Durazno, San-Fernando del Maldonado, San-Juan-Bautista, San-Isidro de las Piédras, la Villa del Rosa-

(1) Voici les noms de ces caciques et *caciquillos* : Millan, Eqüam, Güémin, Güéchum, Tranamá, Yanquélen, Siénan, Millanamon, Ranquel, Quéchudéo, Curritipay, Pallaguin, Güenchul, Nagüélan, Quiuchan, Cuellan, Qsuélapay, Ocol, Colépi, Chodan, Carrané, Méliquan, Nicolas, Craruè, Calquillan, Coléman, Marin, Payan, Payagan, Caynan, Coronado, Güenchunhel, Ancapí, Líncon, Ranquel, Pallastrux Chico, Antéloan, Yacon; Nanpay, Chéquin, Imélan, Güenchuman, Güenulincon, Gualipay, Toriano, Mayolao, Yancupil, Guenquébil, Calquin.

rio, Puéblo de Vacas, Villa de Concepcion de Pando, de Concepcion de Minas, de Vivoras.

Juan-Francisco DE LARROBLA, président (1).

L'amiral brésilien *Lobo* s'était retiré avec son escadre du port de Buénos-Ayres, se déclarant satisfait de la conduite du gouvernement des Provinces-Unies, qui s'était décidé à envoyer un agent à Rio-Janeiro, avec une mission spéciale pour traiter la question de la Bande orientale. Cependant les hostilités continuaient dans cette province. Le 24 septembre, D. Fructuoso Rivéra, à la tête de deux cent cinquante hommes, s'empara du *Rincon de las Gallinas*, où les Brésiliens avaient réuni beaucoup de chevaux et de bétail avec une faible garde. Aussitôt, les impériaux, au nombre de sept cents, commandés par le colonel Géronimo Gonzalès Jardin, s'avancèrent par le *Porton del Rincon*. Le général Rivéra, ayant réuni ses troupes, prit position à une demi-lieue de la passe du Rio-Négro, vis-à-vis Mercédès. Le combat s'étant engagé, les Brésiliens furent battus, laissant une centaine de morts, parmi lesquels seize officiers et le colonel José-Luis Ména Barréto, et trois cents prisonniers. Le reste se réfugia dans les montagnes, abandonnant une grande quantité d'armes et de munitions. Après cette affaire, les orientaux furent maîtres de tout le cours de l'Uruguay jusqu'aux Missions.

Deux jours avant cet engagement, c'est-à-dire le 22 septembre, Lavalléja, qui venait d'être nommé général, gouverneur et capitaine-général de la province orientale, écrivit au général Lécor, en cette qualité. Il lui rappelait que, depuis neuf ans, tous les efforts avaient été tentés en vain pour forcer les orientaux à accepter le joug du Portugal et du Brésil; que trois mille cinq cents braves avaient pris les armes pour soutenir leur liberté et leur indépendance; en conséquence, il l'invitait à retenir ses troupes, pour empêcher la ruine du pays et d'un millier de malheureuses familles. Cette lettre était du quartier-général de Lavalléja, au Barradé Pintado.

---

(1) *El argos de Buénos Ayres*, n°. 184, 3 septembre 1825.
Voyez Coup d'œil sur l'usurpation de Montévidéo par les gouvernements portugais et brésiliens, et sur le commencement de la guerre entre Buénos-Ayres et le Brésil, par M. Varaigne, à la fin de sa traduction de *Noticias d l Rio de la Plata, par M. Nuñez.*

Le même jour, le nouveau gouverneur adressa une proclamation aux habitants de la Bande orientale.

Le 12 octobre 1825, *victoire de Sarandi.* D'après le bulletin de Juan-Antonio Lavalléja, daté le 13, de son quartier-général de Durasno, « deux mille hommes choisis de cavalerie brésilienne, commandés par le colonel *Ventos* » *Manuel,* ont été mis dans une déroute complète, sur la » côte de Sarandi, par un nombre égal de vaillants patriotes » que j'ai eu l'honneur, » dit-il, « de commander. Cette » division, aussi orgueilleuse que son chef, eut l'audace de » se présenter en plain champ, ignorant sans doute la bra- » voure de l'armée qu'ils insultaient. Nous voir, nous atta- » quer, fut l'affaire d'un moment. Dans l'une et l'autre ligne, » on n'employa d'autre manœuvre que la charge; et elle fut » certainement la plus formidable que l'on puisse imaginer. » Les ennemis commençaient la leur par un feu très-vif, que » mes soldats méprisèrent; et, le sabre à la main, la cara- » bine sur l'épaule, d'après mes ordres, ils attaquèrent, » culbutèrent et sabrèrent les Brésiliens, les poursuivant » plus de deux lieues, et les mirent dans une déroute com- » plète. Le résultat fut que l'ennemi laissa sur le champ » de bataille plus de quatre cents morts, quatre cent » soixante-dix soldats prisonniers et cinquante-deux offi- » ciers, sans compter les blessés que l'on est encore occupé » à rechercher, ainsi que ceux qui sont dispersés et que l'on » a déjà rencontrés. On a pris sur différents points plus de » deux mille armes de toute espèce, dix caissons de muni- » tions et tous les équipages. Notre perte consiste en un offi- » cier mort et treize blessés, trente soldats morts et soixante- » dix blessés. Les chefs, officiers et soldats se sont rendus » dignes du surnom de *braves Orientaux* (*los bravos Orien-* » *tales*) » (1).

---

(1) *El Argos de Buénos-Ayres*, du 22 octobre 1825.

Dans un autre bulletin du général Lavalléja, daté de son quartier-général de Mercédès, le 26 octobre 1825, on trouve les détails suivants sur les résultats de cette bataille, qui diffèrent essentiellement de ceux ci-dessus.

Perte de l'ennemi :

1,572 laissés sur le champ de bataille.

133 blessés, dont 52 officiers, parmi lesquels trois lieutenants-colonels.

1,521 soldats prisonniers, non compris les blessés.

1,200 carabines, 840 sabres, 200 armes brisées.

Le 4 novembre 1825, le ministre des relations extérieures de la république de la Plata, Manuel-José Garcia, fait la communication suivante à M. Luis-José de Carvalho y Mélo, ministre d'État et des relations extérieures de l'empereur du Brésil : « Les habitants de la province orientale ont opéré, par leur propre force, la liberté du territoire occupé par les armes de sa majesté, et y ont établi un gouvernement régulier ; ils ont solennellement déclaré nuls les actes par lesquels on avait prétendu incorporer ce pays avec l'empire du Brésil. Dans la séance du 25 octobre, il a été déclaré qu'en conformité du vote général des provinces de l'État, exprimé par des représentants et par la loi du 25 août de la présente année, le congrès, au nom des peuples qu'il représente, reconnaît son incorporation avec les Provinces-Unies de la Plata ; et le gouvernement est tenu de pourvoir à la défense et à la sûreté de cette province orientale.

Le 10 décembre 1825, *manifeste de la Cour du Brésil contre les Provinces-Unies de la Plata.* On y lit « que la Cour de Rio-Janeiro a gardé la plus stricte neutralité depuis le commencement de la révolution à Buénos-Ayres ; mais que les insurgés ont infesté les frontières de la province de Rio-Janeiro de San-Pédro, afin de les exciter à la révolte. Alors, pour garantir le Brésil de leur invasion, on chercha à les contenir par une forte barrière. L'Espagne possédait la Bande orientale. L'empereur fit reconnaître ses droits à ce pays ; mais, en même tems, il s'adressa au cabinet de Madrid pour l'engager à y arrêter la révolution. Cette Cour n'avait pas les moyens de s'y opposer, et Artigaz réussit à s'emparer de l'autorité à Montévidéo. Les troupes de Buénos-Ayres ayant éprouvé un rude échec à Guabiju, en 1815, le gouvernement

---

(Total), 650 pistolets, 50 lances, 1,070 *cananas* et 10,000 cartouches.

En outre, tous leurs chevaux.

Perte de l'armée nationale :

104 soldats tués, ainsi qu'un officier, le capitaine D. Matias Lasarté.

67 soldats blessés et 14 officiers.

Detalle de la accion que el 12 de octubre anterior, ganó el ejército oriental, sobre los imperiales, al mando del Exmo. Señor gobernador y capitan general, D. Juan-Antonio Lavalleja, en los campos del Sarandi. El Argentino de Buénos-Ayres, nº. 1er., *5 de noviembre* 1825.

se trouva forcé de reconnaître ce chef. L'empereur envoya alors un corps de troupes contre lui ; il fut bientôt chassé au-delà de l'Uruguay, et les Brésiliens occupent toute la rive gauche de cette rivière. La paix est rétablie : pendant quatre ans, la tranquillité publique ne fut pas troublée. Maintenant Buénos-Ayres sème la discorde dans la Bande orientale, et prétend que la Cour de Rio-Janeiro aurait dû évacuer Montévidéo après la défaite d'Artigaz.

» Si cette province n'était pas en situation de devenir indépendante, et si la métropole n'avait pas la volonté ou les moyens de la conserver, à qui la Cour de Rio-Janeiro pourrait-elle la remettre sans exposer la sûreté de son propre pays ? Buénos-Ayres en avait déjà reconnu l'indépendance ; déchirée par des factions, elle ne pouvait offrir les garanties nécessaires, ni fournir les indemnités auxquelles le Brésil avait droit, et dont le montant surpassait la valeur du territoire occupé. Guidée par des sentiments généreux, sa majesté, au moment de son retour en Europe, convoqua, à Montévidéo, un congrès extraordinaire, composé des représentants de toute la province, élus librement, pour adopter la forme du gouvernement qui conviendrait le mieux à l'intérêt général. Le monarque, bien loin de se prévaloir de ses anciens droits et des victoires de ses armes, accordait à la province le droit de délibérer et de décider de son sort futur. Les députés, réunis en congrès à Montévidéo, ont convenu, le 31 juillet 1821, de dresser un acte d'après lequel la province de la Bande orientale est réunie aux Royaumes-Unis du Portugal, Brésil et des Algarves. Cette réunion étant approuvée par la Cour de Rio-Janeiro, elle doit la défendre et la maintenir. Comment cette incorporation pourrait-elle être forcée? Déjà elle avait été offerte par les autorités constituées de S. M.

» Après la séparation du Brésil des autres parties de la monarchie portugaise (1822), les Cisplatins, ou habitants de la Bande orientale, ont adhéré à la cause du Brésil, par l'organe de leur procureur-général, pendant que la ville de Montévidéo était occupée par un corps de troupes portugaises.

» A l'avènement de l'empereur au trône, par l'unanime acclamation de toutes les provinces du Brésil, le 12 octobre 1822, les *cabildos*, les villes et les peuples de la province cisplatine ont proclamé solennellement l'empereur don Pédro I, et lui ont prêté serment de fidélité.

» Ennemi implacable des institutions monarchiques, le gouvernement de Buénos-Ayres envoya à Rio-Janeiro un commissaire pour demander, d'une manière positive, si la province de Montévidéo serait ou non réunie à Buénos-Ayres.

» La Cour de Rio-Janeiro a répondu qu'elle ne reconnaissait point, dans le gouvernement de Buénos-Ayres, le droit de faire cette demande. Mais le ministère brésilien, pour justifier sa conduite, a donné quelques explications dans une note datée du 6 février 1824. Ensuite, les Cisplatins ont accepté le projet de constitution présenté par l'empereur à ses sujets, et ont nommé des députés pour siéger au corps législatif de l'empire.

» Après ces faits, la Cour de Rio-Janeiro a vu avec surprise que le gouvernement de Buénos-Ayres, sans déclaration préalable de guerre, a laissé sortir de son territoire des bandes de révolutionnaires armés pour opérer une insurrection dans la province cisplatine, de concert avec Fructuoso Rivéra, qui était parvenu à séduire une partie des troupes qu'il commandait.

» On ajoute à ces faits l'établissement d'une ligne militaire dans l'Uruguay, sans prétexte et sans notification; l'encouragement donné à la piraterie contre les navires brésiliens; les outrages faits par la populace au consul de S. M. et aux armes de l'empire, placées sur la porte de sa maison; les préparatifs de guerre que l'on fesait partout; un comité établi à Buénos-Ayres.

» Quels titres de domination Buénos-Ayres pouvait-il avoir sur Montévidéo, en se séparant de la mère-patrie? Aucune des provinces de Buénos-Ayres n'a conservé des droits sur les autres. Montévidéo, de son plein gré, voulut s'incorporer au Brésil. Où est donc le droit arrogé par le gouvernement de Buénos-Ayres? Néanmoins, un acte du congrès déclara ladite province incorporée à Buénos-Ayres; et son ministre des affaires étrangères a notifié à celui de l'empereur la détermination du gouvernement d'employer tous les moyens d'accélérer l'évacuation du pays par les troupes brésiliennes. En conséquence, l'empereur, cédant au vœu général de ses fidèles sujets, et à ses devoirs comme défenseur perpétuel du Brésil, déclare guerre offensive et défensive à l'État de Buénos-Ayres. Fait à Rio-Janeiro, le 10 décembre 1825. »

Décret du ministre de Santo-Amaro, du 10 décembre 1825, qui déclare la guerre contre les Provinces-Unies du Rio de la

Plata, ordonnant qu'on exerce contre elles toutes sortes d'hostilités sur terre et sur mer; et, à cet effet, autorisant toute espèce d'armement, et déclarant que toutes les prises faites appartiendront en entier aux capteurs.

Le 21 décembre 1825, manifeste de Rodrigo-José Ferreira Lobo, vice-amiral et commandant de l'escadre impériale du Brésil, contre la république Argentine, daté d'abord de *la Corveta-Liberal*. Il déclare en état de blocus tous les ports et les côtes de la république de Buénos-Ayres, ainsi que ceux sur les bords orientaux, occupés par les troupes (art. 1). Le terme de dix jours, depuis la date du décret, est accordé pour le départ des navires neutres des ports de la république.

Le 31 décembre, le congrès général des Provinces-Unies du Rio de la Plata décréta que tous les individus de l'armée, qui resteront invalides, jouiront pendant leur vie de la solde entière. S'ils meurent pendant la campagne, leurs veuves et leurs enfants jouiront de deux tiers de leur solde. Si les veuves se remarient, elles n'auront plus droit à cette pension, qui sera payée aux garçons jusqu'à l'âge de vingt ans et aux filles jusqu'à leur mariage. Les enfants orphelins, par suite de cette guerre, seront élevés aux frais de la nation. Les militaires qui se distingueront par des services particuliers dans la campagne actuelle seront récompensés.

Signés, Manuel DE ARROYO Y PINÉDO, président;
José C. LAGOS, secrétaire.

1826. Le 1er. janvier, le congrès décida, à l'unanimité, que le pouvoir exécutif était autorisé à repousser l'agression du Brésil par tous les moyens légitimes. Le 2 janvier, le décret suivant fut publié :

« L'objet de la guerre commencée par l'empereur du » Brésil, est de conserver, par violence, une province fesant » partie intégrante des Provinces-Unies; et il considère » comme moyens de succès l'anarchie et la révolte qui désolent la frontière. Un gouvernement qui adopte de tels » principes doit être repoussé par la force. Malgré le désir » exprimé par le gouvernement, dans le décret du 6 octobre 1821, de faire cesser la course maritime, elle est devenue nécessaire, comme un des moyens les plus efficaces » de forcer l'empereur à adopter les principes de la modération et de la justice; en conséquence, le pouvoir exécutif décrète ce qui suit :

» Art. 1er. La course maritime est autorisée contre les » navires et les propriétés de l'empereur du Brésil et de ses » sujets.

» 2. Ceux qui voudront équiper des corsaires auront des » lettres de marque, conformément aux règlements de » mai 1817.

Signés, Juan-Grégorio DE LAS HÉRAS,
Marcos BALCARCÉ. »

En même tems, on publia une proclamation pour répondre au manifeste de l'empereur du Brésil, et dans laquelle on remarque ce passage : « L'empereur a usurpé une » partie principale de notre territoire. Les braves Orientaux » ayant repoussé son usurpation, il répond par des cris de » guerre. Citoyens, répondons-lui de la même manière : » dès ce jour, nous sommes tous soldats. Aux armes! citoyens, aux armes! Montrons combien est grande la force » d'un peuple libre, armé pour la défense de ses droits ».

Au commencement de la guerre, les forces des deux partis pouvaient être ainsi évaluées : les troupes des Provinces-Unies, au quartier-général de San-José del Uruguay, montaient à environ trois mille deux cent quatre-vingt-deux hommes; celles qui se trouvaient à Durazno, sous le général Lavalléja, étaient de quatre mille : en tout sept mille deux cent quatre-vingt-deux.

Les forces brésiliennes, stationnées à Montévidéo, Colonia et sur d'autres points, étaient de onze mille trois cent cinquante (1).

Lord *Ponsonby*, ministre anglais à Buénos-Ayres, proposa de nouveau la médiation de sa Cour, à condition que le Brésil renoncerait à la possession de la Bande orientale et recevrait une indemnité. Le gouvernement de Buénos-Ayres accepta d'abord cette proposition; mais ensuite lord Ponsonby, revenant sur ses premières offres, exigeait que Buénos-Ayres renonçât formellement à la Bande orientale, ce qui fut rejeté par M. Rivadavia qui, à cette époque (7 février). fut placé à la tête des affaires. Il fut nommé président à l'unanimité des suffrages, moins trois votes. En même tems, le ministère des affaires étrangères fut donné à Francisco de Cruz; celui de l'intérieur à Julian de Aguéro, et celui de la guerre à Carlos Alvéar, qui fut, plus tard, nommé commandant en chef de l'armée.

(1) *Gaceta de Colombia*, du 24 septembre 1826.

L'empereur don Pédro se décida alors à opérer un débarquement sur la rive occidentale du Buénos-Ayres et à attaquer la capitale.

Nomination des agents diplomatiques. Dans le mois d'avril, on nomma divers agents diplomatiques, savoir : le 20, D. Manuel Sarratéa, ministre plénipotentiaire près la Cour de Londres; le 25, D. Manuel-José Garcia, envoyé extraordinaire au congrès américain de Panama; le 26, D. Manuel Moréno, ministre plénipotentiaire près le gouvernement des États-Unis.

Érection d'un monument pour perpétuer la mémoire de la révolution. Le 10 juin, le congrès général constituant décréta la loi suivante : « Il sera érigé un monument sur la » place de la Victoire (*plaza de la Victoria*), aux frais du » trésor national, afin de perpétuer la mémoire de la glo- » rieuse journée du 25 mai 1810, ainsi que des honorables » citoyens, auteurs de la révolution, à laquelle les Provinces- » Unies doivent leur liberté et leur indépendance. Ce mo- » nument sera en bronze. On gravera sur sa base cette ins- » cription : *La republica Argentina á los autores de la* » *revolucion, en el memorable veinte y cinco de mayo de* » *mil ochocientos diez* (1) ».

Le 20 novembre 1826, *traité d'amitié, d'alliance, de commerce et de navigation entre la république Argentine et celle du Chili.* Les deux républiques contractent alliance perpétuelle pour soutenir leur indépendance contre toute domination étrangère, et se garantissent l'intégrité de leur territoire (art. 1, 2 et 3). Elles s'engagent à ne point faire de traités de paix, de neutralité ou de commerce avec le gouvernement espagnol, s'il n'a auparavant reconnu l'indépendance de tous les États de l'Amérique ci-devant espagnole (art. 4). Les citoyens des deux républiques jouiront sur l'un et sur l'autre territoire des mêmes droits et priviléges que les nationaux, et ils ne seront soumis à d'autres droits ou contributions qu'à ceux que paient les habitants du pays; leurs propriétés seront inviolables en tems de paix et de guerre, et ils seront exempts sur le territoire de l'autre de tout service militaire dans le corps de ligne ou de l'armée, de toute réquisition militaire ou emprunt forcé (art. 5, 6, 7, 8, 9).

---

(1) *Mensagero Argentino*, n°. 50, 15 juin 1826.

Les articles de manufacture ou de fabrication de chacune, importés ou exportés dans les ports de mer de l'autre, ne paieront pas plus de droits que ceux de la nation la plus favorisée; les articles de culture ou de fabrication, introduits par la voie de terre dans le territoire de l'autre, seront libres de tous droits, et, dans leur transit et leur exportation, ils seront considérés comme articles du territoire, sans rien changer néanmoins aux restrictions relatives aux objets prohibés par l'un ou l'autre gouvernement; les produits de culture ou de fabrication de l'une, qui sont introduits dans le territoire de l'autre, paieront 10 p. °/₀; les articles de production, de culture ou de fabrication de l'une, importés ou exportés dans les ports de l'autre, paieront les mêmes droits et jouiront des mêmes priviléges lorsqu'ils seront introduits ou exportés par des navires nationaux, et les droits de tonnage, fanal, port et pilotage seront les mêmes pour les bâtiments des deux républiques (art. 10 à 17).

Les parties contractantes pourront nommer des consuls pour la protection de leur commerce respectif, l'une dans le territoire de l'autre, en exceptant néanmoins de leur résidence les points qu'elles jugeront convenables. Le consul-général respectif aura droit de nommer des curateurs aux biens d'un citoyen qui vient de mourir sans avoir fait ses dispositions testamentaires.

Santiago de Chili, le 20 novembre 1826, et la dix-septième année de la liberté des deux États. Signé par le général *D. Ignacio-Alvarez de Tomas*, ministre plénipotentiaire de la république Argentine, et *D. Manuel y Gandarillas*, vice-président de la république du Chili (1).

Adoption du sistème républicain et de la constitution par le congrès de la nation Argentine. Le 27 janvier 1825, le gouvernement de Buénos-Ayres avait accepté la tâche présente par l'art. 7 de la loi fondamentale. Au mois d'avril 1825, le congrès passa une loi pour presser le comité, chargé de la rédaction de la constitution, de présenter son travail. Au mois de juin, on s'adressa à toutes les provinces auxquelles on demanda de faire connaître la forme du gouvernement qu'elles préféraient. Les unes se décidèrent en faveur d'un gouvernement central, comme celui de la Colombie;

---

(1) Ce traité n'a pas été ratifié.

les autres se prononcèrent pour un sistème fédératif, semblable à celui des États-Unis et du Mexique.

Le 18 mai, projet d'un décret, par la Chambre des représentants, relatif à la base d'une constitution. Les provinces doivent être consultées sur la forme du gouvernement le plus propre à établir et à conserver l'ordre, la liberté et la prospérité nationale (1).

D'après la loi du congrès du 21 juin 1825, toutes les provinces devaient se prononcer sur la forme du gouvernement général qu'elles croyaient le plus conforme à l'ordre, à la liberté et à la prospérité nationale. Dans leur rapport sur cette loi, la commission de la Chambre des représentants de la province de Buénos-Ayres dit, qu'en nommant des députés au congrès général, elle a voulu les laisser libres et se rapporter à leurs lumières, se réservant néanmoins le droit d'accepter ou non les lois du corps souverain. Cependant, l'opinion publique a prononcé que le gouvernement doit être républicain, et même que tout autre était impossible. Les provinces ont essayé deux sistèmes de gouvernement général, l'*unité* et la *fédération*. La commission se contente de dire que le premier a été trop tirannique, et le second trop faible. Il n'y a qu'une seule manière de former un gouvernement qui convienne à la nature des choses : c'est de se constituer de fait, et à l'aide du tems, de l'expérience et des lumières, d'y apporter des améliorations. Comme le peuple ne connaît que les deux sistèmes absolus et opposés, il est évident que la constitution ne sera pas conforme aux vœux de la majorité nationale. Par conséquent, la commission fait savoir au congrès général, par l'intermédiaire du gouverneur de la province, que, selon les principes qu'elle préfère et l'expérience qu'elle a acquise dans ses relations avec les autres provinces, elle n'a pas jugé convenable de prononcer sur ce cas particulier, qui pourrait être mieux décidé par les représentants de la nation.

Signés, José-Ignacio GRÉLA, Joaquin PALACIOS, Bernardo VÉLÈS, José-Maria ROJAS, Fanstino LÉZICA.

Le 4 juin 1826, rapport présenté au congrès de Buénos-Ayres par la commission chargée de rédiger un projet de constitution sur la base d'un gouvernement représentatif et

(1) *El Argos de Buénos-Ayres*, n°. 155.

républicain, consolidé par le sistème d'unité (*consolidado en unidad de regimero*).

Le 29 août 1826, projet d'une constitution, présenté au congrès par les commissaires (1).

La constitution de la république Argentine fut sanctionnée, le 24 décembre 1826, par le congrès général, qui publia un manifeste pour engager les habitants à l'accepter (2).

La nation et *son culte*. La nation Argentine est et sera toujours libre de toute domination étrangère. Elle ne sera jamais le patrimoine d'un individu ou d'une famille.

La religion catholique, apostolique et romaine est la religion de l'État.

Citoyens. Sont citoyens de la nation Argentine, 1°. tous les hommes nés sur son territoire et les fils de ceux qui y sont nés; 2°. les étrangers qui ont combattu ou qui combattront dans les armées de terre ou de mer de la république; 3°. les étrangers établis dans le pays depuis l'âge de seize ans, qui reconnaîtront d'une manière solennelle son indépendance, et qui s'inscriront sur les registres civiques; 4°. les autres étrangers établis depuis l'indépendance ou qui s'établiront à l'avenir et qui auront obtenu des lettres de citoyen. Les droits de citoyen se perdent, 1°. par l'acceptation d'emplois, de distinctions ou de titres donnés par une nation, sans l'autorisation du congrès; 2°. par un jugement infligeant une peine infamante, si l'individu n'est pas réhabilité conformément aux lois.

Les droits sont suspendus, 1°. par la minorité au-dessous de vingt-un ans, et par le défaut de domicile; 2°. pour ceux qui ne savent ni lire ni écrire: cette disposition ne doit durer que quinze ans, à partir de la date de l'acceptation de la constitution; 3°. par la naturalisation dans un autre pays;

---

(1) Valentino Gomez, Manuel-Antonio Castro, Francisco Rémigio Castellanos, Eduardo-Pérez Bulnes, Santiago Vasquez. Voyez *Mensagero Argentino*, n°. 84, 2 septembre 1826.

(2) *Constitucion de la republica Argentina, sancionada por el congreso general constituyente el* 24 *de diciembre* 1826, *y el manifiesto con que se remite á los pueblos para su aceptacion*, *in*-4°., 55 *pag.* *Buénos-Ayres*, 1826.

Manifiesto del congreso general constituyente á los pueblos de la república Argentina. Sala de sesiones del congreso general constituyente en Buénos-Ayres, el 26 *de diciembre de* 1826.

4°. par la condition d'un débiteur déclaré en faillite; 5°. par une dette envers le trésor public; 6°. par la démence.

Sect. III. *De la forme du gouvernement.* La nation Argentine adopte pour son gouvernement le sistème représentatif, républicain et central : il délègue l'exercice de sa souveraineté aux trois pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire, sous les restrictions qui seront exprimées dans la constitution.

Sect. IV. *Du pouvoir législatif.* Le pouvoir législatif sera remis à un congrès composé de deux Chambres, l'une de représentants, l'autre de sénateurs. La Chambre des représentants sera composée des députés élus à la simple pluralité des voix, dans la proportion d'un à quinze mille habitants.

Pour être représentant, il faut avoir été citoyen pendant sept ans, être âgé de vingt-cinq ans, avoir un capital de 4,000 *pésos,* ou une profession ou emploi utile, ne donnant aucun droit à un traitement du pouvoir exécutif.

Les députés seront nommés pour quatre ans, et renouvelés par moitié tous les deux ans.

Du sénat. Les sénateurs seront nommés par des électeurs de la capitale et des provinces. Pour être sénateur, il faut être âgé de trente-six ans, avoir été citoyen neuf ans, et posséder un capital de 10,000 *pésos,* ou un revenu égal à son intérêt, ou possession scientifique capable de produire ce revenu. Ils seront nommés pour neuf ans, et renouvelés par tiers tous les trois ans.

Le sénat aura le pouvoir de juger ceux de ses membres qui seront accusés par la Chambre des représentants.

Les sénateurs et les représentants ne seront jamais responsables pour leurs opinions, leurs discours ou leurs débats. Ils recevront un traitement pendant la durée des sessions, lequel sera déterminé par une loi.

Des attributions du congrès. Le congrès aura le pouvoir de déclarer la guerre ou faire la paix sur la proposition du pouvoir exécutif; de déterminer les forces de terre et de mer; de faire construire et équiper les escadres nationales; de faire frapper la monnaie; d'établir des Cours de justice et en régler les formes; d'accorder des amnisties; de créer et supprimer les emplois de toutes espèces; de régler le commerce extérieur et intérieur; de fixer la ligne de démarcation de l'État et les limites des provinces; de former des plans d'éducation publique; d'accorder des récompenses à ceux

qui ont rendu de grands services à la nation, et des priviléges exclusifs, pour un tems déterminé, aux auteurs ou inventeurs des choses utiles.

Sect. V. *Du pouvoir exécutif.* Le pouvoir exécutif de la nation sera conféré à une seule personne ayant le titre de *président de la république Argentine.* Il devra avoir les qualités nécessaires pour être sénateur. Avant d'entrer dans l'exercice de ses fonctions, il jurera, devant Dieu et sur les saints Évangiles, d'exécuter fidèlement les devoirs qui lui sont imposés; de défendre la religion catholique; de conserver l'intégrité et l'indépendance de la république en observant fidèlement la constitution.

Le président restera en fonction pendant cinq ans. et ne pourra être réélu à l'expiration de ces cinq années.

En cas d'infirmité, d'absence, de mort, de renonciation ou destitution, il sera remplacé par le président du sénat.

Le président sera élu de la manière suivante : une junte de quinze électeurs sera nommée dans la capitale et une dans chaque province, dans les mêmes formes que pour l'élection des sénateurs. Réunie quatre mois avant l'expiration des fonctions du président, elle votera par ballotage. Celui qui aura réuni les deux tiers des voix, sera proclamé président.

Comme chef de l'administration générale de la république, le président fait publier et exécuter les lois et les décrets du congrès qu'il convoque à l'époque fixée par la constitution. Il est chef suprême des forces de terre et de mer; mais il ne peut commander en personne sans l'autorisation spéciale du congrès, donnée par les suffrages de deux tiers de chaque Chambre; il fait des traités de paix, d'amitié et d'alliance; il nomme et destitue les ministres secrétaires d'État; il nomme également, avec l'approbation du sénat, les ambassadeurs, ministres plénipotentiaires, les envoyés et les consuls généraux.

Ministres secrétaires. Il y aura cinq ministres secrétaires; savoir : un ministre d'État, des affaires étrangères, de la guerre, de la marine et des douanes.

Sect. VI. Le pouvoir judiciaire de la république sera exercé par une haute Cour de justice, par des tribunaux supérieurs et d'autres juges établis par les lois. La Cour de justice sera composée de neuf juges et deux fiscaux.

Sect. VII. *De l'administration provinciale.* Dans chaque

province, il y aura un gouverneur dépendant immédiatement du président de la république. Ce gouverneur devra être âgé de trente ans et avoir les qualités requises pour être sénateur. Ses fonctions dureront trois ans, et il ne pourra être réélu immédiatement pour la même province.

Il y aura un tribunal supérieur de justice dans la capitale de chaque province. Il y aura également des conseils d'administration. Le nombre de leurs membres ne pourra être au-dessus de quinze, ni au-dessous de sept. Leurs fonctions dureront deux ans, et ils seront remplacés chaque année par moitié.

Sect. VIII. *Dispositions générales.* Chaque habitant sera protégé dans sa réputation, sa liberté, sa sécurité et sa propriété. La liberté de publier ses pensées, étant un droit appartenant à l'homme et utile à la conservation de sa liberté, sera garantie par les lois. A Dieu seul sera réservée la connaissance des actions des hommes n'offensant en aucune manière l'ordre public, et ne portant préjudice aux autres; ainsi, elles ne seront point soumises à l'autorité du magistrat. Aucun habitant de l'État ne sera obligé de faire ce qui n'est point commandé par les lois, ni privé de ce qu'elles n'ont point défendu. Tous seront jugés par des juges indépendants, et les papiers et la correspondance de tout individu seront considérés comme sacrés et garantis contre toute réquisition arbitraire. Nulle personne ne pourra être arrêtée sans la déposition préalable contre lui par un témoin irréprochable et s'il n'y a point de forts indices de crime. Les prisons serviront à s'assurer des détenus et non à les punir. Nul habitant de l'État ne peut être emprisonné ni sujet à une amende qu'en vertu d'une sentence légale. La confiscation des biens est prohibée.

Sect. IX. Nulle motion pour la réforme de la constitution ne pourra être présentée dans la Chambre des représentants, si elle n'est appuyée par le quart des membres concurrents; et elle ne peut être adoptée que par les suffrages de trois quarts de chaque chambre.

Sect. X et dernière. *De l'acceptation de la constitution.* Elle sera présentée à l'examen et à la libre acceptation de la capitale et des provinces par des juntes nommées à cet effet. Deux tiers des suffrages suffiront pour son adoption.

Cependant plusieurs provinces, qui voulaient faire prédominer le sistème fédératif, manifestaient une violente opposition contre le gouvernement central. Le 18 septembre

1826, la junte de Rioja déclara que D. B. Rivadavia n'était pas reconnu dans cette province comme président de la république; qu'aucune loi émanant du congrès général ne serait exécutoire jusqu'à ce que la constitution définitive ait été sanctionnée; enfin, qu'elle traitera comme ennemi toute province ou tout individu qui attaquerait la religion catholique, apostolique et romaine.

La junte de la province de Corrientès se prononça dans le même sens; le 28 novembre, elle publia l'acte suivant :

« Considérant la fameuse loi rendue par le congrès général » des Provinces-Unies, la capitalisation de Buénos-Ayres et » les mesures qui ont, pour ainsi dire, donné la mort à cette » province, contrairement à la loi fondamentale du 23 jan- » vier 1825, qui accordait aux provinces le droit de se gou- » verner par leurs propres institutions jusqu'à l'adoption du » code constitutionnel, décrète ce qui suit :

» Le pouvoir exécutif est autorisé à adopter la forme du » gouvernement de la province, en recueillant les suffrages » directs de tous les fonctionnaires civils et militaires, ainsi » que de tous ceux qui ont occupé des emplois. Si la forme » de gouvernement, adoptée par ce moyen, n'était pas ap- » prouvée par le congrès général, les députés quitteront l'as- » semblée. »

Le 8 décembre, les officiers et chefs des troupes frontières s'étant assemblés près d'*Arroyo-Grandé*, dans leur camp, pour voter sur la question de la forme de gouvernement à adopter, ils se prononcèrent unanimement (au nombre de trente-deux) pour le sistème fédéral.

Le 9 du même mois, le gouverneur et les alcades ayant convoqué les autorités civiles et militaires dans la ville de San-José de Las Saladas, il se trouva cent quinze officiers civils et quatre-vingt-seize militaires qui se prononcèrent en faveur du sistème fédéral, et un seulement pour le sistème d'unité.

La ville de Corrientès ne tarda pas à suivre le même exemple.

La province de San-Luis fit aussi les mêmes protestations. Le 26 mars 1827, la Chambre des représentants publia un décret ainsi conçu :

« Emportés par la force de l'opinion du peuple en faveur du sistème fédéral, les représentants se sont convaincus qu'en se conformant à la constitution, non-seulement ils ne rempliraient pas le vœu de leurs commettants, mais encore ils

plongeraient la province dans des malheurs dont ils seraient responsables; considérant, en outre, que la province de San-Luis doit suivre la marche des États avec lesquels ses intérêts sont intimement liés, arrête les dispositions suivantes :

» La province de San-Luis ne reconnaît pas la constitution donnée par le congrès général constituant, le 24 décembre 1826, parce qu'elle n'est point basée sur le sistème fédératif, en faveur duquel l'opinion générale des provinces s'est prononcée; 2°. elle conservera avec ces provinces, les rapports de confraternité nécessaires à la défense générale de leur liberté et de leurs droits; 3°. elle est prête à tous les sacrifices pour le salut de la nation Argentine.

Signé Luis de Vidéla, président. »

De son côté, le gouvernement de la province de Cordova, adressa (le 31 mai 1827) une note à lord Ponsonby, ministre de S. M. B., résidant à Buénos-Ayres. On y lisait :

« La province de Cordova s'est séparée, le 2 octobre 1826, des autres provinces réunies en congrès, et a déclaré ne reconnaître aucun décret émanant de cette assemblée; le pouvoir exécutif, respectant cette détermination, s'est abstenu de donner des ordres dans cette province et même d'y transmettre les décisions du congrès. Comment aurait-il pu agir autrement, sans violer entièrement le droit des nations? Conformément à l'art. 6 de la loi fondamentale du 23 janvier 1825, la constitution devait être présentée à la sanction des provinces, qui avaient toutes le droit de l'adopter ou de la rejeter. Cette disposition était encore confirmée par l'art. 188 de ladite constitution, portant que cet acte n'aura force de loi que par l'adoption des deux tiers des provinces; au contraire, ce nombre l'a rejeté, et ces provinces, désavouant l'autorité du congrès et du président, ont rappelé leurs députés qu'on retenait de force pour donner aux délibérations une apparence légale.

» Cependant le président de Buénos-Ayres continue à s'intituler *national*, et, comme tel, traite avec les envoyés ou ministres des nations étrangères résidant à Buénos-Ayres, ce qui peut amener les résultats les plus fâcheux pour les provinces séparées du congrès, dont les noms sont employés (au mépris des droits les plus sacrés) pour valider ces actes ou traités. En conséquence, la province de Cordova proteste formellement, auprès du ministre résidant à Buénos-Ayres, qu'elle n'est nullement responsable des traités qui peuvent

avoir été conclus entre ledit ministre et le président de Buénos-Ayres, depuis le 2 octobre 1826.

Signés, Juan-Bautista Bustos,

Juan-Pablo Bulnes, ministre du gouvernement. »

Une semblable communication fut adressée aux envoyés des États-Unis, de Colombie et du Chili, avec une copie du manifeste publié par le corps législatif.

En même tems, les gouverneurs de San-Juan, Mendoza et Punta de San-Luis fesaient, auprès du congrès général, de fortes réclamations sur ce qu'on avait intercepté la correspondance du représentant de la province de Catamarca, don Miguel Diaz de la Péña. Cette adresse était signée : *D. Manuel-Grégorio Quiroga, José-Antonio de Oro,* secrétaire, *Juan Corbalan, Garino Garcia, José-Santos Ortiz, Manuel de la Précilla*, secrétaire.

Des députés sont envoyés (les 2 et 3 janvier 1827) dans les provinces séparées du congrès, pour leur présenter la constitution; savoir :

D. Manuel-Antonio Castro, à Mendoza ;

D. Dalmacio Vélez, à San-Juan ;

D. Ignacio Garriti, à Cordova ;

D. Miguel de Tésanos Pinto, à Santiago-del-Estéro ;

Et d'autres, à Entre-Rios, Santa-Fé et Rioja.

Le 30 septembre, le général en chef, D. Carlos de Alvéar, publie une adresse à ses soldats, de son quartier-général de Paso de Quentéros, sur le Rio-Négro (1).

Le 11 décembre, il rendit un décret qui invitait les déserteurs de l'armée républicaine et la milice de la province orientale à rejoindre leurs corps. Le délai, pour jouir de cette faveur, était fixé au 15 janvier 1827.

Le 13, il annonça, de son quartier-général d'Arroyo-Grandé, que l'empereur du Brésil était arrivé (le 10 septembre) à Rio-Grandé pour commencer les opérations.

Proclamation du gouverneur B. Rivadavia. « Citoyens, » l'empereur du Brésil a quitté sa capitale, le 23 novembre » dernier, se fesant suivre de toutes les forces qu'il a pu réu» nir et dans l'espoir de forcer la république à abandonner » la partie de son territoire où commencent sa sûreté et sa » richesse.

---

(1) *Mensagero Argentino*, 13 octobre 1826.

» Le gouvernement de la république a tout fait pour éviter la guerre; il n'a rien négligé pour obtenir une paix honorable et solide; mais tous ses efforts sont venus échouer contre l'ambition d'un prince dévoré de la soif des conquêtes. Il ne reste plus qu'à employer des moyens de défense capables de repousser une agression aussi injuste.

» Citoyens, regardez autour de vous, voyez quels sont vos devoirs, vos besoins, vos dangers. Vous avez acquis de la gloire, des lois, des biens et la liberté; vous vous êtes créé une patrie; vous savez ce qu'il vous en a coûté; mais vous ne connaissez pas encore le véritable prix de vos avantages, car vous ne les avez pas encore perdus.

» Citoyens, votre position est pénible, mais glorieuse; c'est dans votre union et votre courage que réside le salut de la patrie. Nos braves s'avancent vers l'ennemi, et déjà les vaillants orientaux ont versé leur sang pour soutenir cette devise : *Liberté ou la mort*. Votre président fera son devoir, et il commence déjà à le remplir, avec la confiance que chaque citoyen s'acquittera du sien. »

1827. *Expédition contre les Indiens Pampas et du Chili*. Après s'être concerté avec le cacique envoyé par les Téhuelchès, sur les mesures à prendre pour soumettre les Indiens Pampas et Chiliens, le colonel *Frédérico Rauch*, chef de l'expédition, partit, le 16 décembre 1826, des bords de l'Azul et arriva, le 24, sur le *Sauce-Grandé*, où il trouva quelques caciques avec une quarantaine d'hommes; le 28, leur nombre s'élevait à quatre ou cinq cents. Le même jour, il s'avança sur la Ventana et attaqua les retranchements de *Chiluleuca* ou de *la Paja*, et s'étant mis à la poursuite des Indiens, en tua quatre-vingts ou cent et fit plus de quatre cents prisonniers, dans un espace d'environ cent huit lieues. Une grande quantité de bétail et de chevaux tombèrent au pouvoir des vainqueurs, qui ne firent aucune perte. Le lendemain, ils se mirent en marche pour attaquer les Chiliens, retranchés dans la Sierra de Guanimi, à quatre ou cinq marches de laquelle ils furent joints par les caciques Pablo, Coriôpan, Uñol et autres, de la tribu des Ranquélès.

Le 4 janvier, le colonel Rauch partit de la rivière Inémécasié, attaqua et dispersa les Indiens ennemis près le lac Épèque. Les caciques Soldado et Nicolas Quintana furent faits prisonniers; le premier était parent du cacique Négro,

et l'autre justement détesté par sa mauvaise foi dans ses traités avec le gouvernement.

Le 7 janvier, l'ennemi, campé près la rivière de Curumalal, fut surpris et dispersé avec perte de deux cents hommes, parmi lesquels se trouvaient les caciques Ancafila, Néquelqué et Patraqua; le cacique Lincoln capitula avec deux cents hommes.

Le 1er. février, les douze caciques Téhuelchès et six caciques Pampas s'avancèrent de la Sierra-Ventana avec cinq cents Indiens. Le colonel Rauch recommanda particulièrement au ministre de la guerre le cacique Négro, Chanil son fils et le cacique Catriel qui s'étaient fait remarquer par leur bonne conduite et leur bravoure.

Une souscription de 14,000 *pésos* fut ouverte en faveur des Indiens alliés et pour distribuer des secours aux pauvres captifs délivrés dans cette expédition contre les barbares (*barbaros*) (1).

Le 9 février, *combat naval* entre l'escadre de Buénos-Ayres, sous le commandement de l'amiral Brown, et celle du Brésil, sous le commodore D. Jacinto. La première était composée de quinze goëlettes et chaloupes canonnières; la seconde comptait dix-neuf bâtiments, dont huit goëlettes et quatre chaloupes canonnières furent capturées et cinq bâtiments de même espèce brûlés dans l'action, qui dura trois heures. Le commodore brésilien, le capitaine Brown, Anglais et d'autres officiers furent envoyés comme prisonniers à Buénos-Ayres.

La campagne avait duré soixante jours. Le congrès général constituant rend un décret en faveur de ceux qui ont triomphé des impériaux dans les eaux de l'Uruguay. Ils auront le droit de porter, sur le bras gauche, une médaille d'honneur (*escudo de honor*), au milieu de laquelle on lira cette inscription : *Gloria á los vencedores en las aguas del Uruguay ;* et, plus bas, 9 *de febrero* 1827. L'amiral Brown reçut une gratification de 20,000 dollars (2).

20 Février 1827, *bataille de Ituzaingo* (3), gagnée par

(1) *Mensagero Argentino*, n°. 162, 23 janvier 1827.

(2) *Mensagero Argentino*, n°. 180, 21 février 1827.

(3) Ruisseau qui arrose le *Cerros de Narranjal*, *Yarao* et *Lunarejo*, entre les 30 et 31° de lat. S. et le 3e dég. de long. E. du méridien de Buénos-Ayres. Il se jette dans la Maria, affluent

l'armée argentine, sous le général Alvéar, sur les forces brésiliennes, fortes de huit mille cinq cents hommes, qui laissèrent sur le champ de bataille douze cents morts, dix pièces d'artillerie, tous leurs bagages et leurs munitions et un grand nombre de prisonniers. Parmi les morts était le major Abreu.

La perte de l'armée républicaine n'excéda pas quatre cents hommes en tués et blessés. Au nombre des premiers, étaient le colonel Brandzen et le commandant Bazarès. Les troupes argentines avaient fait une marche pénible de cinquante-cinq jours lorsqu'elles arrivèrent sur le champ de bataille. et la victoire se déclara en leur faveur après six heures de combat.

Le congrès décréta qu'en mémoire de ce triomphe éclatant, il serait frappé une médaille (*escudo de honor*) avec cet exergue : *La república á los vencedores de Ituzaingo;* dans la partie inférieure, 20 *de febrero* 1827; et, au milieu, des trophées d'armes. Cette médaille était d'or pour le général Alvéar; d'argent pour les commandants et officiers, et de *laiton* (*laton*) pour les soldats. Un poëme lyrique fut composé pour célébrer ce grand événement (1).

21 Mars 1827, *rapport de la commission spéciale* (2) chargée d'examiner la constitution, sanctionnée par le congrès général constituant, et soumise à délibération et à l'acceptation des Provinces-Unies du Rio de la Plata.

Forces navales des deux puissances. Combat des 7 et 8 avril 1827. En mars, l'escadre républicaine était forte de deux corvettes de chacune vingt-deux canons, quatre briks, dix goëlettes et sept chaloupes canonnières ou petites barques; en tout, trente-un bâtiments, portant cent quatre-vingt-six canons.

La marine brésilienne comptait cinquante-huit bâtiments, portant onze cent vingt-sept bouches à feu, et parmi lesquels était un vaisseau de ligne, *le Pédro Ier.*, de 74, et onze frégates, dont quatre de 64.

---

de l'Ybicuy, près la passe de Rosario, après un cours de dix à douze lieues. Le nom de ce ruisseau, dans la langue guaranis, signifie *rabioso* ou rapide.

(1) *Mensagero Argentino*, no. 194, 26 mars 1827.

(2) Composé comme il suit : Pédro-Francisco de Berro, Francisco Aguilar, Francisco-Antonio Vidal, Antonio Mancébo, José-Francisco Nuñez, Alejandro Chucarro, Francisco-Joaquin Muñoz.

Le 6 avril, une flottille, composée des briks *la République* et *l'Indépendance*, de la chaloupe *le Congrès* et de la goëlette *Sarandi*, sous le commandement de l'amiral Brown, sortirent du port de Buénos-Ayres. Le 7, les deux premiers touchèrent la pointe de Santiago, où ils furent forcés de rester, le vent et la marée étant contraires. *Le Congrès* et *le Sarandi* jetèrent l'ancre auprès d'eux. Le même jour, plusieurs bâtimens brésiliens ayant commencé l'attaque, *le Congrès* fut dépêché à Buénos-Ayres pour demander du secours; mais il fut forcé d'ancrer dans l'Enséñada. Le lendemain 8, la flotte brésilienne, composée de trois frégates, quatre corvettes et des briks et des goëlettes, au nombre de dix-huit, vint se poster à la portée de canon et commença un feu nourri, que *l'Indépendant* et *le Sarandi* soutinrent jusqu'à ce que leurs munitions fussent épuisées. La flotte républicaine, étant hors d'état de résister plus long-tems, fut brûlée et ses officiers et matelots transférés à bord du *Sarandi*. La nuit vint mettre fin au combat, et l'escadre brésilienne s'étant retirée, *le Sarandi* parvint à s'échapper et à rentrer dans le port de Buénos-Ayres. Les indépendants eurent vingt-cinq tués et cinquante-un blessés; parmi les premiers était le capitaine Drummond, de *l'Indépendance;* le capitaine Granville eut un bras emporté, et l'amiral Brown fut légèrement blessé (1).

19 Avril 1827. *négociation infructueuse avec le Brésil* dans les instructions données à D. Manuel-José Garcia.

« L'objet principal de cette mission est d'accélérer la fin de la guerre et la conclusion de la paix entre la république et l'empereur du Brésil. Le gouvernement s'en remet à l'habileté, au zèle et à la prudence de M. Garcia, pour arriver à ce but important. Avant d'entrer à Rio-Janeiro, il doit d'abord se mettre en communication avec M. Gordon, ministre plénipotentiaire de la Grande-Bretagne près cette Cour, afin d'être certain d'une réception honorable de la part de S. M. I. Après cette première démarche, il débarquera et s'occupera de remplir sa mission; s'il ne réussit pas, il reviendra dans la capitale sur un bâtiment anglais. Si, au contraire, le gouvernement brésilien consentait à entrer en négociation, M. Garcia est autorisé à conclure telle convention prélimi-

(1) Dépêche officielle, adressée au commandant général de la marine. Buénos-Ayres, 11 avril 1827.

naire qu'il jugera propre à amener une paix définitive à des conditions honorables, et avec la condition que les deux États se garantiront mutuellement l'évacuation de la province orientale, ou l'érection et la reconnaissance de ce territoire en État séparé, libre et indépendant, dont la forme et les institutions seront déterminées par les habitants eux-mêmes. Dans cette hipothèse, aucune des deux parties belligérantes n'aurait droit à des indemnités.

Signés, B. RIVADAVIA, Francisco DE LA CRUZ. »

Le 24 mai 1827, le traité préliminaire de paix fut signé à Rio-Janeiro; il comprenait dix articles, dont voici les dispositions générales :

« La république des Provinces-Unies du Rio de la Plata reconnaît l'indépendance et l'intégrité de l'empire du Brésil, et renonce à toutes ses prétentions sur la province de Montévidéo, nouvellement appelée Cisplatine. De son côté, S. M. l'empereur du Brésil reconnaît l'indépendance et l'intégrité des Provinces-Unies, et promet, conjointement avec le corps législatif, de traiter la province cisplatine sur un pied égal et même avec plus d'avantages que les autres provinces de l'empire, en lui donnant une forme de gouvernement convenable à ses usages et à ses besoins et propre à assûrer la tranquillité du Brésil et des États voisins.

» La république retirera ses troupes du territoire cisplatin; et cette évacuation commencera vingt-quatre heures après la ratification de la présente convention; l'île de Martin-Garcia sera mise *in-statu-quo ante bellum*, et on en retirera les batteries et les munitions de guerre. La valeur des prises faites à des sujets brésiliens par actes de piraterie sera restituée et fixée par une commission, composée de membres des deux nations. Les prisonniers faits par les deux parties, sur terre et sur mer, depuis le commencement des hostilités, seront mis en liberté. Les deux gouvernements conviennent de solliciter, conjointement ou séparément, le roi d'Angleterre (médiateur pour le rétablissement de la paix), de leur garantir, pendant quinze ans, la libre navigation de la rivière Plate. Les hostilités cesseront, sur terre et sur mer, à dater de la ratification des présentes; savoir : sur mer, à Santa-Maria, deux jours après; Santa-Catalina, huit; cap Frio, quinze; Fernambuco, vingt-deux; sous la ligne, quarante; la côte orientale, soixante; et dans les mers d'Europe, quatre-vingts jours. Le commerce et les communications entre les deux pays seront rétablis sur le même pied

qu'ils étaient avant la guerre et confirmés par traité. Cette convention préliminaire sera ratifiée par les parties contractantes, et les ratifications échangées dans cinquante jours de la présente date, dans la ville de Montévidéo, ou plus tôt s'il est possible; après quoi, elles nommeront immédiatement leurs ministres plénipotentiaires pour traiter de la paix définitive.

Signés, Manuel-José GARCIA;
Marquis DE QUÉLUZ, ministre et secrétaire d'État;
Vicomte DE S. LÉOPOLD, conseiller d'État;
Marquis DE MASAIO, ministre de la marine. »

La signature de ces préliminaires excita l'indignation générale à Buénos-Ayres, et l'opinion se prononça si fortement, que les ministres, composant le gouvernement, déclarent « que l'envoyé a violé l'esprit et la lettre de ses » instructions; que les stipulations de ce traité sont attentatoires à l'honneur national, ainsi qu'à l'indépendance et » aux véritables intérêts de la république; et qu'en conséquence il est annulé *de facto*.

Signés, RIVADAVIA, Julian S. DE AGUÉRO, Francisco DE LA CRUZ, Salvador M. DE CARRIL. »

Cette malheureuse négociation acheva de dépopulariser Rivadavia; et, le 27 juin, il se démit de la présidence, par un message qu'il adressa au congrès, et dans lequel il disait, « que des difficultés d'une nouvelle espèce et qu'il n'avait pu prévoir lui avaient démontré l'inutilité de ses services à l'avenir, que tout nouveau sacrifice de sa part serait désormais sans objet. Dans cette persuasion, il résigne l'autorité, regrettant de ne pouvoir exposer au grand jour les motifs qui justifient son inébranlable résolution ».

Le 30, ce message fut pris en considération et la démission adoptée, avec seulement deux votes négatifs.

En se retirant, Rivadavia adressa au peuple la proclamation suivante :

« Dès que l'empereur du Brésil, à l'ouverture de la présente session, eut déclaré que la paix entre son empire et » la république Argentine tenait à une seule clause, aussi » contraire à l'honneur qu'aux intérêts de cette république, » je fus pénétré de la nécessité où nous étions de faire les » plus grands sacrifices, pour détourner une si grande calamité.

» Les avantages remportés par nos armes dans tant de

» combats sur terre et sur mer nous avaient assûré une su-
» périorité qui nous permettait de proposer la paix sans
» déshonneur et de la signer sans désavantage ; de plus, la
» médiation d'une grande puissance, offerte dans un but
» honorable, m'avait fait croire que le cabinet de Rio-Ja-
» neiro agirait d'après ces principes ; c'est ce qui a décidé la
» mission extraordinaire au Brésil, avec les instructions qui
» ont été rendues publiques.

» Le citoyen, à qui cette mission fut confiée, outrepas-
» sant ses pouvoirs, nous a apporté, au lieu d'un traité de
» paix, la sanction de notre déshonneur et de notre dégra-
» dation.

» L'honneur de la république, identifié avec le mien
» propre, la gloire de nos armes pendant ma présidence,
» les relations diplomatiques que j'ai ouvertes avec une des
» premières puissances de l'Europe, enfin ma vie entière,
» consacrée à la cause de notre indépendance, ne me per-
» mettent pas d'associer mon nom à l'infamie et à la lâcheté
» de mon compatriote.

» Reconnaître la légitimité de la domination brésilienne,
» dans la province en litige, serait sanctionner des droits
» diamétralement opposés aux principes politiques qui con-
» viennent à l'Amérique ; c'est-à-dire que chaque pays appar-
» tient à ses propres habitants.

» Dans de telles circonstances et après le résultat aussi
» malheureux qu'inattendu d'une négociation, suivie depuis
» si long-tems avec tant de bonne foi de notre part, la ré-
» signation d'un poste que je devais à la confiance des re-
» présentants de la nation, est le seul sacrifice que je puisse
» leur offrir en retour.

» Buénos-Ayres, 28 juin 1827. »

Le 3 juillet suivant, le congrès adressa au pouvoir exécutif une note relative à la même convention. Elle portait :

« Le congrès a vu avec autant de surprise que Vos Exc. la convention préliminaire conclue et signée par le ministre plénipotentiaire de la république, D. Manuel Garcia avec le gouvernement du Brésil, à laquelle sont jointes votre note du 25 courant et toutes les pièces à l'appui, qui ont été scrupuleusement examinées.

» Cette assemblée, profondément affectée d'une pareille communication, n'a pu hésiter un moment à exprimer son adhésion unanime à la juste indignation avec laquelle Vos Exc. ont rejeté cette convention. Heureusement, le même esprit

s'est manifesté dans toutes les classes du peuple. Bien loin que cette circonstance ait des résultats défavorables, elle servira au contraire à augmenter l'enthousiasme et le patriotisme, qui nous mèneront à de nouveaux triomphes et feront supporter aux ennemis tous les effets de la colère nationale. »

L'armée manifesta aussi ses sentimens sur la convention signée entre le gouvernement brésilien et D. José Garcia. Dans une lettre, datée du quartier-général de El-Cerro, le 12 juillet, et adressée au général D. Carlos Alvéar, les chefs supérieurs de l'armée d'opération exprimaient leur entière approbation de la conduite du congrès dans cette circonstance : « Quoique la paix, » disaient-ils, « soit le plus cher » de nos désirs, nous ne désirerons jamais de l'obtenir aux » dépens de la république : aussi félicitons-nous le gouver- » nement et la nation d'une résolution si généreuse et si di- » gne d'un peuple libre. L'armée, convaincue de la justice » de la cause qu'elle défend, se prépare à de nouveaux sacri- » fices, avec la certitude d'obtenir de nouveaux triom- » phes (1) ».

Le même jour du message précédent (3 juillet), une commission spéciale (2) présenta au congrès un projet de loi en treize articles, qui fut adopté dans la même séance.

Cette loi portait en substance :

« Le nouveau président de la république sera choisi provisoirement jusqu'à la réunion de la convention nationale; ses fonctions seront limitées aux déclarations de paix et de guerre, aux relations extérieures et aux finances de l'État. A l'égard de la banque nationale, il exercera les fonctions qui lui sont confiées par la loi de sa création. Il aura la direction provisoire du gouvernement de la ville et du territoire de Buénos-Ayres. Si les provinces qui ont rappelé leurs députés persistent dans cette intention, l'exercice de leurs pouvoirs cessera immédiatement; le pouvoir exécutif provisoire invitera alors les provinces à se réunir promptement en convention nationale, qui sera composée d'abord d'un député par chaque endroit où les élections seront faites; cette conven-

(1) *Cronica politica y literaria de Buénos-Ayres*, n°. 70, 6 *de agusto* 1827.

(2) Composée des membres, *Valentin Gomez*, *Juan-Ignacio de Gorriti*, *Manuel Dorrégo*, *José Drenales*, *Manuel-Antonio Castro*.

tion devra régulariser la représentation nationale, en fixant le nombre de ses membres, suivant les instructions que les députés recevront de leurs provinces; elle s'occupera de nommer le président de la république; de prendre toutes les mesures convenables à l'état où se trouve la nation, et de recevoir les votes des provinces pour l'acceptation ou le rejet de l'acte constitutionnel, ou sur la convenance d'ajourner leur décision sur cet objet jusqu'à un moment plus opportun. Le présent congrès sera dissous à l'instant où la convention nationale sera officiellement installée.

» La ville et le territoire de Buénos-Ayres seront représentés dans les formes précédemment usitées, pour délibérer sur son caractère politique ainsi que sur ses autres droits et nommer ses députés à la convention nationale. Le congrès général recommande aux provinces la conservation d'un corps délibérant, jusqu'à l'installation d'une nouvelle assemblée. Le nouveau président devra employer tous ses efforts pour faire cesser la guerre civile, et il est en conséquence autorisé à toucher les sommes nécessaires. L'objet important de la guerre nationale lui est surtout recommandé, ainsi que l'adoption des mesures les plus efficaces et les plus énergiques pour y faire concourir tous les citoyens, comme l'exige impérieusement l'honneur de la république. »

Le 5, le congrès (cinquante-neuf membres présents) s'assembla pour nommer le nouveau président. Les voix furent ainsi partagées :

Le docteur Vicente Lopez (1), 45; le général Alvarado, 9; le général Lavalléja, 4; le général Nécochéa, 1.

D. Lopez, ayant seul obtenu la majorité, fut reconnu président; mais, lorsqu'on lui notifia sa nomination, il refusa, en appuyant sa détermination sur ce que le poste auquel il était appelé avait soulevé toutes les ambitions au sein du congrès même et fait couler le sang dans les provinces. « Tous les moyens de gouvernement, » disait-il, « et ceux destinés à soutenir la guerre contre le Brésil, ont été employés par les deux partis qui nous divisent dans des intentions personnelles. L'un a pour lui les provinces opposées au sistème précédent et les ressources du peuple pour faire la guerre; l'autre est soutenu par les provinces qui ont défendu ce même sistème et par le crédit, sans lequel tout est paralisé

(1) Poète connu par une Ode nationale, devenue populaire, et qui commence ainsi : « *Oid, mortales, el grito sagrado, etc.* »

et qu'on ne peut remplacer que par des réactions aussi infructueuses qu'elles sont violentes. En conséquence, si les deux partis ne se réunissent pour mettre à la disposition du gouvernement leurs moyens respectifs et pour continuer la guerre contre l'empereur, l'autorité ne peut être constituée de manière à être reconnue par toutes les provinces, et le citoyen qui l'exercera sera dans l'impossibilité de remplir ses nombreuses et pénibles obligations. »

Ce refus motivé ayant été porté à la connaissance du congrès, tous les membres, à l'exception de trois, se prononcèrent contre son acceptation. D. Lopez consentit alors à accepter la présidence, au moins jusqu'à la réunion de la nouvelle convention.

Le 7 juillet, le nouveau président fut installé. Après avoir prêté serment, il adressa aux représentants un discours qu'il commença en rappelant les circonstances difficiles où se trouvait la nation, circonstances qui avaient d'abord motivé son refus. Il fit sentir ensuite la nécessité de rapprocher tous les partis et de les faire concourir à un même but, celui de la prospérité nationale. Il termina en ces termes : « Je ne puis répondre des événements, parce que je ne puis » savoir jusqu'à quel point je dois compter sur la coopération des citoyens; mais si je suis assez heureux pour obtenir la confiance et l'appui de la nation, j'espère remplir » dignement les devoirs qu'il a plu au souverain congrès de » me confier ».

Le 9, la composition du ministère fut ainsi arrêtée : *Don Julian S. D. Aguéro*, ministre du gouvernement et des finances; le général *Guido*, ministre de la guerre; *D. Manuel Dorrégo*, ministre de la marine et des relations extérieures. Mais tous refusèrent le portefeuille. Le 13, M. *Anchoréna* fut nommé ministre des finances, et le général Marcos Balcarcé, ministre de la guerre : tous deux acceptèrent leur nomination.

Évènements militaires, 23 avril. *Combat de Camacua.* Les forces brésiliennes, composées de seize cents cavaliers, sont battues et dispersées avec perte de cinquante-trois hommes par les troupes républicaines, sous le général Lavalléja, qui n'eut que quelques blessés (1).

Dixième bulletin de l'armée républicaine. Le 29 avril, le général Lavallé campa avec le deuxième corps sur les

(1) Bulletin n°. 9, signé par Mansilla, chef d'état-major, le 28 avril 1827.

bords du Québracho, où il fut rejoint par le reste de l'armée, le 7 mai. Le 10, il quitta ce ruisseau, et, continuant sa marche jusqu'au Rio-Négro, il traversa cette rivière dans un endroit où, malgré les pluies, il n'y avait pas plus de deux pieds d'eau. Les trois corps d'armée s'arrêtèrent sur les hauteurs qui couronnent la gauche de la rivière, durant trois jours d'une pluie continuelle, qui rendit les chemins impraticables. Le 15, la division de cavalerie Pachécos marcha sur Contrato, entre Candiote et le Yaguaron, et, le lendemain, elle y prit position; ce même jour, le général Lavallé, avec le quatrième et seizième de cavalerie, s'avança vers le Yerval; le colonel Vidéla sur Bétancun, sur la droite du Yaguaron, et le reste de l'armée se dirigea sur le Rio-Grandé. Suivant les ordres donnés par le général Brauen, tous les habitants de San-Francisco-de-Paulo et de Las-Charquéadas étaient obligés de se transporter avec leurs esclaves au nord du Rio-Grandé, abandonnant leurs bestiaux et provisions, sous peine de confiscation, d'emprisonnement et même de mort. Pour balancer cet ordre, le général républicain en publia un autre établissant la peine de confiscation contre ceux qui quitteraient le lieu de leur résidence.

Les forces impériales étaient séparées des républicains par deux rivières rapides, la Camacua et le Piratini (1).

Le 27 mai, le général en chef de l'armée républicaine, D. Carlos Alvéar, dans une lettre au ministre de la guerre et de la marine, datée de Yaguaron, rendait compte d'un combat qui avait eu lieu le 24, entre le général Lavallé et une division de cavalerie ennemie, sous les ordres de Caldéron et de Yucas Téodoro, qui fut forcée de se retirer avec perte; Lavallé fut blessé.

27 juillet. Un décret, en date de ce jour, rendu par le souverain congrès, autorise le président à négocier, dans le territoire de l'État, un emprunt de 5,000,000 de *pésos*. Les terres et édifices publics sont hipothéqués au paiement de cette somme, qui devra être remboursée sur les revenus généraux, principalement sur ceux territoriaux et sur le produit de la taxe de guerre fixée par les articles suivants : « Toutes les productions et effets introduits dans les pro-

(1) On lisait dans la proclamation du marquis de Barbaréna à ses soldats, datée de son camp de San-Gabriel, le 17 février 1827 : « La victoire est certaine, et bientôt nous vengerons, dans Buénos-Ayres même, les hostilités commises contre les petites peuplades (*poblaciones*) de Bajé et San-Gabriel ».

vinces intérieures et la *campaña* de Buénos-Ayres paieront à cette ville un droit de 4 p. °/₀; tous les produits manufacturés, soit nationaux, soit étrangers, introduits dans les provinces autres que celles ci-dessus, paieront 6 p. °/₀; l'herbe malé, le tabac et les cigares, le vin et le vinaigre, 10 p. °/₀; les eaux-de-vie et liqueurs, 20 p. °/₀; les métaux seront francs et quittes de tout impôt. Ces dispositions dureront tout le tems de la guerre avec le Brésil (1) ».

1827. *Expédition anglaise,* composée des deux navires *l'Adventure* et *le Beagle*, commandés par les capitaines King et Stokes, pour explorer les côtes du détroit de Magellan. Ils y arrivèrent le 23 décembre, et commencèrent leurs opérations.

LOIS ET DÉCRETS *sur l'administration intérieure, le culte, l'éducation, la justice, les finances, etc., etc.*

On a réuni ici les lois les plus importantes, rendues principalement sous l'administration éclairée du ministre Rivadavia, et qui n'auraient pu trouver place dans la narration, sans interrompre le récit des faits qu'elle contient. La manière dont ces décrets sont rédigés montrera les grandes améliorations qu'exigeait la situation de ces provinces et les avantages qui en sont résultés dans les différentes branches de l'administration publique.

Loi du 4 mars 1826, *généralement appelée loi de capitalisation.* La ville de Buénos-Ayres est la capitale de l'État. La capitale et son territoire sont placés sous la direction immédiate et exclusive de la législature et du président de la république. Tous les établissements de la capitale sont nationaux.

La capitale embrasse le territoire situé entre le *Puerto de las Conchas*, et la Enséñada et entre le Rio de la Plata et les Conchas, vers le pont de Marquez et de là par une ligne parallèle au Rio de la Plata jusqu'à Santiago.

Le reste du territoire, dépendant de la province de Buénos-Ayres, sera érigé en provinces par un décret spécial.

La province septentrionale sera appelée *provincia del Parana*, celle méridionale *provincia del Salado;* la capitale de la première sera San-Nicolas, et celle de la province de Salado sera le Puéblo de Charcanas, qui est devenu une cité.

La ligne de division s'étend entre les provinces limitrophes de la Sierra los Arroyos, de Tapalquès y Florès, el Rio-Salado, el Arroyo de Culculali, las Canadas-del-Toro, de los Pojos y de la Raja, el Arroyo de Moralès et el Rio de la Matanza, vers le point de ren-

(1) *Cronica politica y literaria de Buenos-Ayres*, *num.* 66, 8 *de agosto* 1827.

contre de la ligne de démarcation du territoire, qui, d'après la loi, appartient à la capitale (1).

5 Mai, *décret relatif à la concession de terrains sur la nouvelle frontière* : 1°. toute personne ne possédant aucune propriété territoriale, et qui voudra s'établir dans la ville qui doit être bâtie sur la nouvelle frontière, recevra un lot de terre dans le plan de ladite ville de cent cinquante pieds carrés ;

2°. Ceux qui s'occupent d'agriculture auront la jouissance d'une portion de terre, *quinta* ou *chacara*, dans la partie qui sera déterminée ;

3°. Enfin, il sera accordé à tout individu ne possédant ou ne louant aucune terre, et qui s'établira sur ladite frontière, avec au moins deux cents pièces de bétail, une *estancia*, occupant un terrain d'une lieue de large sur une lieue et demie de profondeur ;

4°. Lesdites personnes seront exemptes de tout impôt pendant quatre ans pour les *estancias* et huit ans pour les *quintas* ou *chacaras*. *Signé* B. Rivadavia, président.

Culte. Avant que la tolérance religieuse fût adoptée par Buénos-Ayres, San-Juan s'occupait de la réforme ecclésiastique par l'abolition des couvents et l'incorporation des moines réguliers au clergé séculier.

Par un décret du 5 juillet 1823, on établit des conférences hebdomadaires du clergé : le prélat diocésain est chargé d'obliger tous les membres du clergé à assister une fois par semaine à une conférence sur les sujets suivants : 1°. la morale considérée dans ses rapports avec la religion ; 2°. l'éloquence sacrée pratique ; 3°. la discipline ecclésiastique ; 4°. le droit public ecclésiastique.

Jours fériés. Décret du 31 août 1822, à l'exception des dimanches et des jours d'offices complets, il n'y aura à l'avenir de jours fériés que le 25 mai et le 9 juillet.

Le 11 juin, décret contre l'ivrognerie.

Le 2 octobre 1825, le gouvernement de Buénos-Ayres passa une loi pour garantir la *liberté des cultes*, déclarant que le droit que possède tout individu d'adorer Dieu d'après sa conscience est inviolable dans toute la province, et que l'usage de cette liberté reste soumise à ce que prescrivent la morale, l'ordre public et les lois du pays.

Es inviolable en el territorio de la provincia el derecho que todo hombre tiene para dar culto à Dios, Todo-Poderoso, segun su conciencia.

El uso de la libertad religiosa que se declara por el articulo anterior queda sujeto à lo que prescriben la moral, el orden publico, y las leyes existentes.

Éducation publique. En 1799, on établit le *tribunal de mede-*

(1) *Mensagero Argentino*, n°. 141, 13 décembre 1826.

cina, sous le titre de *proto medicato*. Le 26 mai 1825, décret qui sépare le *tribunal de medicina* de *los catedraticos de la escuela*.

9 Août 1821, décret pour l'organisation de l'université de Buénos-Ayres. Par un décret du 12 août 1821, on établit l'université, divisée en six sections; savoir : 1°. *sciences* sacrées; 2°. jurisprudence; 3°. médecine; 4°. sciences exactes; 5°. étude préparatoire; 6°. éléments. Le 8 juin 1822, on en publia les règlements.

Par un décret du 3 mai 1826, on fixe à cinq le nombre de chaires existant dans la faculté de médecine; savoir : 1°. celle d'anatomie et de phisiologie; 2°. de pathologie et de chirurgie clinique; 3°. de pathologie et médecine clinique; 4°. de théorie et pratique d'accouchement; et 5°. matière médicale de pharmacie.

Les cours doivent durer quatre ans; les appointements des professeurs sont fixés à 2,000 piastres par an.

Décret du 9 mai 1826, qui fixe à un an le cours d'économie politique, dont l'étude est déclarée libre dans l'université.

Les études préparatoires dans l'université sont, 1°. le latin et le grec; 2°. la philosophie; 3°. l'arithmétique, la géométrie et l'algèbre; 4°. la phisique expérimentale.

On a établi une chaire de droit ecclésiastique en rapport avec celle de jurisprudence. Le cours sera d'un an et public.

La ville de Cordova possède un collége, celui de Monserratte, fondé en 1783.

Il y a des écoles publiques dans les principales villes.

Décret du 26 mai 1826, qui établit un corps d'ingénieurs (*departamento de ingeniores arquitectos*), dont le chef doit avoir un traitement de 2,000 *pésos* par an; le deuxième, 1,500; chaque inspecteur, 900, etc.

Par un autre décret, on établit un bureau pour la topographie et la statistique générale (*departamento encargado de la topographia y estadistica general de las provincias*).

Administration de la justice. Les Cours renouvelées; les appointements des juges augmentés; des listes de toutes les causes civiles et criminelles jugées ou en instance publiées chaque mois; quatre *camarillas*, appointements 2,500 dollars; cinq juges de haute Cour, 2,000 dollars; *carralado* pour connaître des affaires du commerce et du paiement des dettes; un alcade nommé d'office défenseur du pauvre; les crimes de haute trahison, de meurtre et de vol punis de mort; les militaires justiciables des lois civiles. (*Caldcleugh*, chap. 7.)

Loi du 21 juin 1822, qui établit que l'inviolabilité accordée aux propriétés par la loi de la province s'étend à toutes celles qui se trouvent sur le territoire, quel que soit leur possesseur.

Décret qui reconnaît citoyens de la république les étrangers établis dans le pays avant 1816, s'ils ont inscrit leurs noms sur les registres civils. Ceux établis après cette époque peuvent aussi,

en remplissant certaines formalités, obtenir les droits de citoyen.

Au mois d'août 1821, on passa une loi pour annuler celle de 1817, qui empêche le mariage des Espagnols avec les natifs du pays.

19 Avril 1822, décret contre les vagabonds Le chef de la justice et tous ses agents sont spécialement chargés de faire arrêter tous les vagabonds, à quelque classe qu'ils appartiennent. Ils seront aussitôt enrôlés militairement pour un terme double de celui fixé pour les engagements volontaires. S'il n'était pas propre à l'état militaire, il sera, pendant un an, employé forcément aux travaux publics.

Décret du 3 décembre 1821, qui chasse du pays les individus qui, dans la Péninsule espagnole, se sont opposés à l'établissement du droit des peuples. « Aucun des individus qui se sont si» gnalés dans les excès commis dans la Péninsule espagnole con» tre les droits des peuples, ne sera admis dans le territoire de » Buénos-Ayres. »

Loi du 10 mai 1822, qui sanctionne le principe qu'il y a subversion de tout droit dans l'intention de détruire les constitutions et les gouvernements qui n'émanent pas de la volonté spontanée de ceux qui, par privilége, se jugent exclusivement autorisés à rendre ou à cesser de rendre justice aux peuples.

2 Janvier 1823, création d'une société de bienfesance pour l'inspection et direction des écoles de jeunes filles de l'hospice des enfants trouvés, de l'hôpital des femmes et du collége des orphelins. Pour subvenir aux dépenses de cette société, on assigne une somme de 600 piastres par an, prise sur les fonds de réserve. Pour l'entretien des écoles de jeunes filles, on accorde la somme de 3,000 piastres sur les fonds affectés dans le budget aux études élémentaires et 1,000 piastres sur le legs du docteur Royal.

Orphelines. Décret du 3 novembre 1823. La société de bienfesance est chargée d'exercer les fonctions de *curateur* relativement au mariage des orphelines qui n'ont point de parents immédiats ou de personnes qui puissent légalement intervenir dans lesdits contrats. RIVADAVIA.

Pensions alimentaires. Décret du 12 juin 1822 Le paiement de toute pension alimentaire se fera, à l'avenir, d'après le certificat de vie, conformément au décret du 16 avril dernier, n°. 349, jusqu'à l'âge de douze ans pour les garçons, et pour les filles jusqu'à ce qu'elles changent d'état.

Les mineurs qui ont passé douze ans ne peuvent continuer à jouir de la pension, à moins qu'ils ne suivent les écoles publiques, ou qu'ils ne soient apprentis dans une fabrique ou quelque boutique. Dans le premier cas, ils jouiront de la pension jusqu'à l'âge de vingt-un ans, et, dans le second, jusqu'à l'âge de seize.

5 Mars 1823, établissement d'une caisse d'épargnes. On assigne la somme de 50 piastres par mois sur les fonds réservés pour les dépenses administratives de ladite caisse.

19 Avril 1822, décret contre ceux qui abusent de la loi de récompense militaire. Tout individu admis à jouir de la récompense militaire, et ayant touché ce qui lui revient, qui n'aurait point une occupation ou un établissement capable de lui fournir une honnête existence, sera sous la surveillance immédiate de la police, et ne pourra porter uniforme.

RIVADAVIA.

Décret du 1er. mars 1823, pour l'érection d'un monument de marbre à la mémoire du docteur *Mathias Patron* qui se distingua par ses vertus. Il mourut à Cordova, le 6 janvier 1822. Ce monument sera placé dans le cimetière du nord; il y aura une inscription convenable, gravée en bronze, faite par le premier secrétaire du département de l'intérieur.

Décret du 1er. mars 1823, pour décerner les prix donnés par le gouvernement pour la morale, l'industrie et l'application. Le prix de morale, de 200 piastres, sera accordé à la femme la plus distinguée sous le rapport de la moralité et des vertus propres à son sexe. Le prix de l'industrie, de 100 piastres, sera accordé à la femme qui aura le mieux pourvu, par son travail, à sa subsistance et à celle de sa famille ou de ses parents. Les deux prix de l'application, de 50 piastres chacun, seront décernés aux deux jeunes filles qui se seront le plus distinguées par leur travail et par leur application.

Décret pour établir six prix nationaux, dont trois seront distribués le 24 mai (jour de la déclaration de l'indépendance), et les les autres le 8 juillet (jour de la révolution). Les prix seront une médaille d'or de 200 piastres chacun. Ils seront adjugés et décernés par la réunion des docteurs de l'université, deux par l'académie de médecine et deux par la société littéraire de Buénos-Ayres. Les trois corps littéraires soumettront au ministère de l'intérieur un projet de règlement pour les prix.

Note A.—Notes sur la Patagonie. Depuis quelques années, le gouvernement de Buénos-Ayres a porté une attention particulière sur l'établissement de Patagonie; il y a établi de fréquentes communications par mer, et la population en est beaucoup augmentée. Des colons espagnols y introduisirent d'abord l'agriculture, qui fit de grands progrès, et la Patagonie ne tarda pas à envoyer à Buénos-Ayres le produit de ses campagnes, auquel elle joignit du sel et des jambons. Quelques personnes s'enrichirent dans ce commerce; mais le pays devint insensiblement un lieu d'exil, où le gouvernement envoyait ceux qu'il voulait éloigner des villes. La guerre qui précéda la révolution, porta un grand préjudice à cet établissement, et arrêta tout à coup les secours qu'il recevait en hommes et en argent de la capitale. Il fut oublié et tomba dans une langueur dont il ne sortit que pour recevoir de nouveaux exilés. Il souffrit beaucoup ensuite d'une attaque sanglante qu'il éprouva de la part des Indiens, et d'un

soulèvement à la tête duquel s'étaient mis deux Européens bannis de Mendoza. Des troupes envoyées de Buénos-Ayres firent rentrer ce pays dans l'ordre.

Une association de propriétaires et de négocians vient d'obtenir du gouvernement un terrain de quatre mille milles carrés, à condition qu'elle se chargerait de tous les frais de sa défense. Ce terrain, situé au sud du Salado, fait un angle avec cette rivière. Plusieurs commissions, nommées par la compagnie, ont été chargées de présenter des plans pour la formation des colonies. Des ingénieurs doivent s'occuper de tous les travaux propres à favoriser cette entreprise. Ces commissions sont déjà en pleine activité.

Les frontières de Patagonie ont été reculées vers le sud (1).

Note B. — Le Rio-Négro ou rivière Noire, de la côte Patagonienne, est situé sur le 41° 13' de lat. méridionale, et par le 56° 50' de long. O. de Cadix. Son entrée est un peu difficile à cause des bancs qui l'obstruent, et cependant des frégates y ont pénétré. Ce fleuve serpente S.-O., et traversant le continent, il touche presque celui de *Baldivia*.

On pêche à l'embouchure de ce fleuve, et sur les plages adjacentes, une multitude de phoques et de baleines, et beaucoup d'autres espèces de poissons excellents; de l'intérieur, il descend dans la saison convenable, de nombreuses troupes de truites et de lamproies.

La température est extrêmement froide et sèche, et les vents soufflent avec une extrême violence. Les pluies n'y sont pas abondantes; mais cet inconvénient est compensé par les grandes crues d'eau qu'éprouve le fleuve à la fin de l'hiver. Les infirmités des habitants naissent principalement de la rigueur du climat.

Le fleuve partage le pays en deux parties bien distinctes. Celle du nord est élevée et fermée par des montagnes, dont la matière n'est autre chose qu'un sable affermi. Ces masses sont coupées d'espace en espace par des lits de pierre calcaire parallèles à la base, qui ont plusieurs pieds de largeur et de quatre à six pouces d'épaisseur. Sur cette même côte, on rencontre des salines très-abondantes, ainsi que des mines de plâtre. La surface du sol est généralement couverte d'herbes aromatiques et de gras pâturages. On a trouvé sur le haut des montagnes des coquilles marines, et de la base de ces montagnes jusqu'à mi-côte, il y a beaucoup de terres à blé.

La côte méridionale est entièrement unie, et ne s'élève que bien peu au-dessus du fleuve, qui, dans les marées, monte jusqu'à son niveau; de sorte qu'il serait très-facile d'arroser ses plaines par de petits canaux. Il s'y trouve beaucoup de salpêtre et de racines dont les porcs se nourrissent. Tous les fruits, par-

---

(1) Voyez l'*Abeille Argentine* et *Esquisse de Buénos-Ayres*, sup., par M. Varaigne.

ticulièrement la vigne et les plantes potagères, sont d'une riche et vigoureuse végétation; le froment est d'une excellente qualité. Le gros bétail est d'une stature prodigieuse, et se multiplie rapidement (1).

Parmi les différents points de l'Amérique, M. de Humboldt a indiqué pour pratiquer une communication entre les Océans Atlantique et Pacifique, l'un est le golfe de Saint-George ou baie de Saint-Julien, sur la côte de Patagonie. En 1790, le vice-roi de Lima, avec l'autorisation de la Cour d'Espagne, envoya une expédition pour examiner ce projet, mais le résultat n'en fut pas favorable. Cependant il sera facile d'établir une communication entre les rivières de la côte du Chili et le Rio-Négro, qui se décharge dans la mer à la *poblacion del Carmen*, située sur la côte de Patagonie, vers le 41° de lat australe et 57° de long. O. de Cadix.

Il résulte des travaux exécutés par le gouvernement espagnol en 1789, 1790 1794 et 1795, que depuis la ville de *Antuco*, vers le 37° de lat., et le 65° de long. O. de Cadix, sur la côte occidentale du Chili, le Rio-Néguen va s'unir avec le Rio-Négro de la Patagonie; d'autres sont d'avis que c'est le *Rio-Diamante*, qui vient du 35° de lat. dans les Cordillières du Chili pour s'unir avec le Rio-Négro vers le 39°.

On appelle généralement Patagons, les peuples qui habitent la partie méridionale de l'Amérique dans les terres magellaniques et au nord du détroit de ce nom. Les habitants, entièrement sauvages, vivent du produit de leur chasse et de la pêche, abondante sur les côtes de la mer. Les établissements postérieurs des Européens, dans la partie que possède aujourd'hui le gouvernement de Buénos-Ayres, y ont formé quelques colonies qui ont subsisté et subsistent encore dans des forts construits pour les défendre contre les attaques continuelles des sauvages ou Indiens Patagons, qui se répandent souvent dans les campagnes, et volent ou détruisent un grand nombre de bétail qu'ils transportent ensuite dans le sud et dans les Patagonies. Il est à craindre que ces Indiens, trouvant la vente de ces bestiaux facile et productive, ne redoublent d'efforts pour s'en approprier le plus possible, ce qui causerait un tort irréparable à cette partie de la province. Dans leurs premières irruptions, les Pampas, à eux seuls, ont enlevé dans les campagnes de Buénos-Ayres plus de quinze cent pièces de bétail (2).

Le lieutenant-colonel *D. Joseph-Gabriel de la Oyuéla*, parti de Buénos-Ayres le 20 juin 1821, arriva à Patagonie après douze jours de navigation, les vents constamment fixés au N.-O., ayant empêché d'arriver au port en moins de tems. Il fut reçu

---

(1) *Argos de Buenos Ayres*, n°. 27, octobre 1821.

(2) *Idem*, 9 juin 1821.

aux acclamations des habitants, auxquels il fit part des intentions bienveillantes du gouvernement à leur égard, de sa résolution de les protéger, et de la nouvelle époque qui allait s'ouvrir pour la prospérité de ce territoire. Déjà quelques-uns d'entre eux avaient émigré à Rio-Janeiro, les autres avaient résolu de se mettre sous la protection du pavillon portugais à Montévidéo, lorsque l'arrivée du nouveau commandant leur rendit la confiance et la tranquillité.

D. Oyuéla ne tarda pas à justifier les espérances des colons. Il réunit la population et fit élire un alcade avec toute l'extension d'autorité et d'indépendance dont jouissent ceux de Buénos-Ayres. Patagonie se trouvant divisé en deux parties par le Rio-Négro, l'alcade s'adjoignit un lieutenant pour la Bande méridionale du fleuve, résidant lui-même dans celle au nord, qui est la partie principale.

Le fort contient dix-sept ateliers avec pavillon d'officier, parfaitement placés, mais presque tous en état de délabrement. A l'arrivée du commandant Oyuéla, le plus grand nombre des familles couchaient sous des barraques de cuir qu'ils avaient faites dans la forteresse, par crainte des Indiens *Aucas*, *Ranquelès* et *Serranos*. Le commandant rassembla de nouveau les habitants, et leur ayant proposé de reconstruire la forteresse, tous voulurent y contribuer de leurs personnes et de leurs biens.

Quelques jours après, il s'occupa d'un objet des plus importants. Depuis leur établissement, les habitants de Patagonie n'avaient jamais connu d'école primaire; il se procura une méthode d'*enseignement mutuel* et plusieurs autres choses utiles, avant de partir pour Buénos-Ayres, avec le secours du chef du sénat. Il appela près de lui trois des principaux notables, et leur ayant représenté qu'il était chargé par M. le gouverneur Rodriguez d'activer l'éducation de la jeunesse, il les priait d'accepter le titre de *protecteur de l'école de Patagons*, suivant le sistème de Lancastre. Ils reçurent avec enthousiasme cette commission, et firent tous les frais nécessaires. A la fin de juillet (1821), il y avait trente-cinq jeunes gens pour l'ouverture.

Le port du Rio-Négro est extrêmement dangereux à son entrée; les bâtiments ont toujours besoin d'un pilote pratique, etc.; mais cette partie du service avait été négligée comme tout le reste; en sorte que la plupart des navires ont choisi d'autres points de la côte pour y mouiller. Le commandant se rendit par terre jusqu'à l'entrée du port, éloignée de sept lieues de la peuplade; il entreprit la reconstruction des bâtiments situés à l'est, et il établit une embarcation montée de cinq hommes, pour faire faire aux navires le saut de la barre.

Les habitants ont consenti à supporter un impôt appelé *droit de l'Etat*, consistant dans le cinq pour cent (ou demi-dixme), sur toutes les récoltes. Les agents chargés de la recette sont au nombre de trois, amovibles chaque année.

Le nombre des pièces de bétail existant dans les différents districts de la province, s'élève à 178,850.

A cette époque, la population s'élevait à 471 individus, dans la proportion suivante :

	Hommes.	Femmes.
D'un an à 15	101	91
De 15 à 30	73	51
De 30 à 45	50	29
De 45 à 60	33	10
De 60 à 75	13	8
De 75 à 90	8	4
	278	193
	471	

Suivant le commandant Oyuéla, la branche sur laquelle on doit principalement imposer des droits, est celle de la pêche des phoques et des baleines par les étrangers ; il a fixé provisoirement ce droit à cinq *pésos*, et fait des règlements à cet égard, pour l'exécution desquels il serait nécessaire d'établir un poste dans la baie, et d'avoir un bâtiment de guerre afin d'assurer le recouvrement de ce droit, qui pourrait monter à 7,000 *pésos* par an (1).

Note C. — Tableau des produits, manufactures et branches de commerce des provinces de la Plata, dressé le 21 *avril* 1818, *par Grégorio Tagle, ministre des relations étrangères. — Buénos-Ayres.* Grain, cuirs, suifs, laine, peaux non tannées de divers animaux, corne. Son commerce est considérablement augmenté. Le trafic avec les Indiens Pampas en laine, sel, brides et plumes, surpasse la somme de 100,000 dollars.

Paraguay. Laine d'une qualité supérieure ; herbe du Paraguay, tabac, câbles ; miel et mélasse, viandes sèches ou fraîches, sucre, riz, coton, gommes et raisins de différentes sortes, beaux oiseaux.

Cordova. Grains, cuirs, habits de laine et coton, éducation des mulets et de bestiaux, excellente chaux, mines d'or et d'argent.

Mendoza. Fruits secs, vins et eaux-de-vie, grain, bestiaux, vêtements de drap, transport de marchandises et chariots pour la commodité des communications avec Buénos-Ayres, le Chili et autres pays ; mines dor.

Tucuman. Laine, riz, orange, tabac, miel, excellent fromage, habits de drap et de coton, éducation de bestiaux, transport de marchandises et chariots.

Salta. Éducation de bestiaux, mulets, dont on en envoie

(1) *Argos de Buénos-Ayres*, n°. 26, 6 octobre 1821.

soixante-dix à quatre-vingt mille au Pérou; grain, sucre, miel, mélasse et esprits; laine d'une qualité supérieure, bois, mines d'or et d'argent, de cuivre, de fer et d'étain, soufre, alun et vitriol.

Corrientès. Cuirs, peaux non tannées, coton, miel, provisions sèches, sucre, charbon et vêtements de laine.

Entre-Rio et Bande orientale. Cuirs de bœufs et de chevaux, peaux de daims et chinchillas, viandes sèches et salées.

Note D.—Situation du Paraguay en 1825; extrait d'une lettre de M. Grandsire (1).

Aujourd'hui les Brésiliens seuls sont autorisés par le dictateur à faire le commerce avec le Paraguay, mais sur deux points seulement, à Itapua (sur le Parana), au sud, et au nord en face de Nueva-Coimbra sur le Paraguay.

A l'époque de son séjour à Itapua, le 15 août 1824, les étrangers détenus au Paraguay étaient au nombre de soixante-sept, se composant de créoles, Américains, Portugais, Espagnols, Suisses, Français, Anglais, Allemands et Italiens. M. Bonpland (2) était à Santa-Maria de Fé, à vingt-cinq lieues d'Itapua.

Tous les habitants du Paraguay, indiens et créoles, savent lire, écrire et compter : des écoles publiques sont établies partout à cet effet ; et les enfants ne quittent ces écoles, que lorsque le *cabildo* de l'endroit les a déclarés assez instruits.

Le régime municipal est le seul en vigueur au Paraguay ; et chaque année, tous les *cabildos* de la république sont renouvelés par le choix de la nation, sans aucune intervention directe ou indirecte du gouvernement.

Pas un mendiant ne se trouve dans toute l'étendue de la république ; le dictateur veut que tout le monde travaille. Il a établi dans sa capitale des lycées à l'instar de ceux créés par Napoléon. L'éducation y est entièrement militaire. Il existe aussi une institution pour les jeunes filles pauvres, basée sur celle de la Légion-d'Honneur.

Les habitants paraissent heureux et contents sous leur gou-

---

(1) Annuaire historique, 1825, appendice, page 279.

(2) M. Bonpland, compagnon de voyage de M. de Humboldt, s'établit à Santa-Aña, à l'est du Rio-Parana, et y fit des plantations de matte ou thé du Paraguay (*ilex*), dont il voulait faire une branche de commerce. Le docteur Francia envoya sur les lieux un détachement de huit cents hommes, qui détruisirent les plantations et dispersèrent quelques Indiens qui y étaient établis. Bonpland fut d'abord conduit à l'Assomption, et de là envoyé dans un fort, en qualité de médecin, mais réellement traité en prisonnier. Malgré les démarches faites par plusieurs gouvernements et par son illustre ami, M. de Humboldt, sa captivité dure encore.

vernement, qui, depuis plusieurs années, les fait jouir de la paix intérieure et extérieure.

En effet, la politique du dictateur fut toujours de conserver une stricte neutralité dans la lutte engagée entre l'Espagne et ses anciennes colonies. Quand Bolivar l'invita à faire cause commune avec les indépendants, il répondit par une proclamation du 23 août 1823, dans laquelle il disait que le sistème de neutralité et de pacification, adopté par le Paraguay depuis l'origine de son administration, le fesait jouir d'une parfaite tranquillité au milieu des bouleversements du Nouveau-Monde, et qu'aucune considération ne pourra le faire départir de ce sistème.

LISTE DES GOUVERNEURS DE BUÉNOS-AYRES ET DU RIO DE LA PLATA.

1. *Don Pédro de Mendoza*, qui s'était distingué dans les armées de Charles V, et particulièrement au sac de Rome, obtint du roi l'autorisation d'aller conquérir le Rio de la Plata. Il s'y rendit avec un puissant armement, en 1535; et, s'étant rembarqué pour l'Espagne, en 1537, il mourut pendant la traversée.

2. *Don Juan de Ayolas*, qui prit le gouvernement au départ de Mendoza, fut confirmé dans sa charge en 1538. Il périt, l'année d'après, dans un engagement avec les Indiens Payaguas.

3. *Alvar-Nuñez Cabéza de Vaca*, connu par son naufrage sur la côte de la Floride et par son voyage à Mexico, fut appelé à ce gouvernement en 1540. Il retourna en Espagne, en 1545, pour se justifier de calomnies dont son administration avait été l'objet. Acquitté par le conseil des Indes, le roi le nomma *oidor* de l'audience royale de Séville.

4. *Don Domingo-Martinez de Irala*, chargé du gouvernement en l'absence de Cabéza de Vaca, le conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1558.

5. *Don Gonzalo de Mendoza* exerça provisoirement l'autorité jusqu'à sa déposition, en 1565.

6. *Don Juan Ortiz de Zarate*, officier de distinction, reçut sa confirmation en 1573, et gouverna jusqu'à sa mort, en 1581.

7. *Don Diégo de Mendieta*, neveu du précédent, prit le gouvernement à sa mort. Mais, poursuivi par la haine des habitants, il fut obligé de se démettre de l'autorité. Il fut tué par des Indiens, en 1596.

8. *Hernando Arias de Saavédra* entra en fonctions en 1598, et gouverna avec sagesse jusqu'en 1609. C'est sous son administration que les réguliers de la compagnie se sont établis à Buénos-Ayres.

9. *Don Diégo-Martin Négroni* gouverna jusqu'à sa mort, arrivée en 1615.

10. *Don Fernando de Arias* conserva le gouvernement de 1616 à 1620.

11. *Don Diégo de Gongora*, sous lequel Buénos-Ayres et le

Paraguay furent formés en deux gouvernements distincts, exerça l'autorité jusqu'en 1625.

12. *Don Luis de Cespédès*, gouverneur du Paraguay, commanda à Buénos-Ayres de 1626 à 1635.

13. *Don Pédro-Estévan de Avila* gouverna de 1635 à 1644.

14. *Don Jacinto de Laris*, chevalier de Saint-Jacques-de-Compostelle, exerça l'autorité jusqu'en 1652.

15. *Don Pédro Baigorri* gouverna jusqu'en 1663.

16. *Don Alonso Mercado de Villacorta*, chevalier de Saint-Jacques, passa du gouvernement de Tucuman à celui de Buénos-Ayres, qu'il retint jusqu'en 1664. Il retourna alors à Tucuman.

17. *Don Juan-Martinez de Salazar* gouverna de 1665 à 1668.

18. *Don Joseph de Garro* arriva à Buénos-Ayres en 1669. Sous son administration, les Portugais formèrent un établissement dans la Colonia del Sacramento, dont il les chassa, en 1680, par ordre du roi. Il fut remplacé la même année par

19. *Don Andrés de Roblès*, mestre-de-camp d'infanterie, sous lequel les Portugais reprirent possession de la Colonia. Il mourut en 1703.

20. *Don Juan-Alfonso de Valdès Inclan*, mestre-de-camp, entra en fonctions en 1703. Il envoya le sergent-major don Baltazar-Garcia Ros déloger les Portugais de la Colonia, en 1705; et gouverna jusqu'en 1710.

21. *Don Manuel de Vélasco* resta en fonctions jusqu'en 1715.

22. *Don Bruno-Mauricio de Zavala*, brigadier des armées royales, se distingua dans les guerres de la succession. Il apaisa les différends survenus entre Joseph de Antéquéra, gouverneur provisoire du Paraguay, et les réguliers de la compagnie, et mourut en 1734, après avoir été nommé président du Chili et maréchal de camp.

23. *Don Miguel de Salcédo*, brigadier des armées royales, gouverna de 1735 à 1738.

24. *Don Domingo Ortiz de Rosas*, maréchal de camp, resta en fonctions jusqu'en 1746.

25. *Don Joseph de Andonaégui*, brigadier des armées royales, exerça l'autorité de 1746 à 1756.

26. *Don Pédro Céballos*, lieutenant-général, commandeur de Sagra et de Sénet, dans l'ordre de Saint-Jacques, arriva à Buénos-Ayres avec un corps de mille hommes de troupes réglées pour réduire les Indiens. Mais, n'ayant pu y parvenir, il retourna en Espagne, en 1756.

27. *Don Francisco Bucaréli y Ursua*, lieutenant-général, commandeur de Almendraléjo, dans l'ordre de Saint-Jacques, arriva à Buénos-Ayres, en 1756. C'est sous son administration qu'eut lieu l'expulsion des jésuites. Il retourna en Espagne, en 1770.

28. *Don Juan-Joseph de Vertiz*, maréchal de camp, commandeur de Puerto-Llano, dans l'ordre de Calatrava, capitaine des grenadiers de la garde espagnole. Sous son administration, le Buénos-Ayres fut érigé en vice-royauté, et il le gouverna le pre-

mier avec le titre de lieutenant-général. Il retourna en Espagne, en 1784.

29. *Don Nicolas del Campo*, marquis de Loréto, brigadier, fut le second vice-roi de Buénos-Ayres. Il y arriva en 1784 (1).

..... Arrédondo est nommé gouverneur.

1795. Le lieutenant-général *don Pédro Mélo de Portugal*, qui le remplace, meurt à Pando, le 15 avril 1797.

1797. Le maréchal de camp *don Antonio Olaguer Félin* lui succède.

1799. Le lieutenant-général marquis *de Avilès* entre en fonctions, et passe ensuite au gouvernement de Lima.

Le lieutenant-général *don Joaquin del Pino* lui succède, mort en 1804.

1804. Le 11 avril, le sous-inspecteur don Rafael, marquis de *Sobrémonté*, est nommé vice-roi (2).

LISTE DES ÉVÊQUES DE BUÉNOS-AYRES.

1. *Don Fray Pédro Carranza*, natif de Séville, de l'ordre de Nuestra-Señora del Carmen, grand prédicateur, prieur des couvents d'Antéquéra, Écija, Jaen et Grenade, provincial et *consultor* du saint-office, fut appelé à l'évêché de la Plata, en 1627, et y mourut, en 1632.

2. *Don Fray Christobal de Aresti*, né à Valladolid, religieux bénédictin, prit l'habit dans le monastère royal de San-Julian de Samos, en Galice, en 1585, en fut deux fois abbé, puis *definidor* général et évêque du Paraguay. Il passa au diocèse de Buénos-Ayres, en 1635, et mourut en 1640.

3. *Don Fray Christobal de la Mancha y Vélasco*, natif de Lima, religieux dominicain, théologien profond et grand prédicateur, *calificador* du saint-office, procureur-général de sa province à Madrid et à Rome, rétourna en Amérique pour visiter les églises du Chili. Élu évêque de Buénos-Ayres, en 1641, il mourut en 1658.

4. *Don Antonio de Azcona Imberto*, nommé en 1660, mourut en 1681.

5. *Don Fray Juan-Bautista Sicardo*, religieux augustin, élu en 1704, mourut en 1708.

6. *Don Fray Pédro Faxardo*, de l'ordre de la Très-Sainte-Trinité, nommé en 1708, mourut en 1730.

7. *Don Juan de Arregui* occupa le siége de 1731 à 1734.

8. *Don Fray Joseph de Peralta*, religieux dominicain, élu en 1740, mourut en 1746.

9. *Don Cayétano Pachéco de Cardénas*, élu en 1747, n'accepta pas le siége.

---

(1) Alcédo, *Diccionario de America*, art. Buénos-Ayres.

(2) *Hist. del Paraguay, por Greg. Funes.* Voy. lib. VI, cap. 7, 8 et 9.

10. *Don Cayétano Marcellano y Agramont*, nommé en 1747, fut promu à l'archevêché de Charcas, en 1758.

11. *Don Joseph-Antonio Basurto y Herréra*, élu en 1758, mourut en 1762.

12. *Don Manuel de la Torré*, élu en 1763, mourut en 1778.

13. *Don Fray Sébastian Malbar*, religieux franciscain, élu en 1779, fut élevé à l'archevêché de Santiago, en Espagne, en 1784.

14. *Don Manuel Azamor y Ramirez*, élu en 1785.

LISTE DES ÉVÊQUES DU PARAGUAY.

1. *Don Fray Juan de los Barrios y Toledo*, né à Pédroché, en Estrémadura, religieux franciscain, fut un des premiers religieux qui se rendirent au Pérou. Nommé premier évêque du Paraguay, en 1547, il fut promu au siége de Santa-Marta, dans le nouveau royaume de Grenade, en 1550.

2. *Don Fray Tomas de la Torré*, religieux dominicain, que le père Charlevoix appelle à tort Pédro de la Torré, franciscain, élu en 1552, prit possession du siége en 1555.

3. *Don Fray Fernan Gonzalez de la Cuesta*, nommé en 1559.

4. *Don Fray Juan del Campo*, religieux franciscain, élu en 1575, mourut peu de tems après.

5. *Don Fray Alonso Guerra*, religieux dominicain, élu en 1577, passa ensuite au diocèse de Méchoacan.

6. *Don Fray Juan de Almaraz*, né à Salamanque, religieux augustin, *calificador* du saint-office, prieur du couvent de Lima, provincial et grand prédicateur, appelé, en 1591, au siége du Paraguay, mourut l'année suivante avant d'apprendre sa nomination.

7. *Don Tomas Vazquez del Caño, canonigo magistral* de l'église de Valladolid, présenté à cet évêché en 1596, mourut avant d'être consacré.

8. *Don Fray Baltasar de Covarrubias*, natif de Mexico, de l'ordre de Saint-Augustin, nommé en 1601, passa la même année au diocèce de Nuéva-Cacérès, aux Philippines.

9. *Don Fray Martin-Ignacio de Loyola*, religieux déchaussé de Saint-François, prit l'habit dans le couvent d'Alaéjos, lecteur de théologie, dans ceux de Cadahalso et de Ségovie, présenté pour le diocèse de Paraguay, par Philippe III, en 1601, fut élevé à l'archevêché de Charcas, en 1607.

10. *Don Fray Réginaldo de Lizarraga*, natif de Lima, religieux dominicain, passa de l'église de l'Impériale du Chili à celle du Paraguay, en 1607.

11. *Don Lorenzo de Grado*, né à Salamanque, passa au Pérou où il devint archidiacre de Cuzco. Appelé au siége du Paraguay, en 1607, il passa à celui de Cuzco, en 1618.

12. *Don Fray Tomas de Torrès*, natif de Madrid, religieux dominicain, collégial du collége de San-Grégorio, à Valladolid, étudia à l'université de Louvain durant huit années, et, à son

retour en Espagne, il fut fait prieur des couvents de San-Domingo de Zamora et de Nuestra-Señora de Atocha, à Madrid. Nommé à l'évêché du Paraguay, en 1619, il passa à celui de Tucuman, en 1625.

13. *Don Fray Agustin de Véga*, religieux dominicain, né à Lima, provincial de sa religion, *calificador* du saint-office, nommé en 1625, mourut la même année.

14. *Don Fray Christoval de Aresti*, né à Valladolid, religieux bénédictin, nommé en 1626, passa au siége de Buénos-Ayres, en 1635.

15. *Don Fray Francisco de la Serna*, né à Guanuco, au Pérou, religieux augustin, professeur ès-arts et de théologie à l'université de Lima, deux fois provincial, *calificador* du saint-office, nommé évêque du Paraguay, en 1635, passa à la Paz, en 1640.

16. *Don Fray Bernardino de Cardénas*, natif de Chuquiavo, au Pérou, religieux franciscain, lecteur de théologie, *définidor*, vicaire, gardien et visiteur de sa religion, prédicateur apostolique, travailla long-tems à la conversion des Indiens. Nommé à cet évêché, en 1638, il en prit possession en 1640. On lui offrit celui de Popayan, en 1647; mais il le refusa, à cause de son grand âge qui ne lui permettait pas d'entreprendre un aussi long voyage. Il accepta toutefois celui de Santa-Cruz de la Sierra, en 1666.

17. *Don Fray Gabriel de Guillistégui*, religieux franciscain, commissaire général de sa religion, fut nommé évêque du Paraguay, en 1666. Appelé, la même année, au diocèse de la Paz, il y renonça, et fit, par ordre du roi, la visite des missions des jésuites de la province. Il l'accepta, néanmoins, en 1671.

18. *Don Fernando de Balcazar*, né à Lima, chantre de l'église de Truxillo, chanoine théologal, trésorier et archidiacre de Lima, mourut en 1672, avant d'être consacré.

19. *Don Fray Faustino de las Casas*, de l'ordre de la Merci, gouverna cette église de 1672 à 1683.

20. *Don Fray Sébastian de Pastrana*, natif de Lima, de l'ordre de la Merci, provincial et professeur de Santo-Tomas, dans l'université de cette ville.

21. *Don Juan de Durana*, archidiacre d'Aréquipa, sa patrie, élu évêque du Paraguay, ne prit pas possession de ce diocèse; la Cour lui en donna le titre de coadjuteur qu'il conserva pendant vingt ans.

22. *Don Fray Joseph de Palos*, natif de Morella, dans le royaume de Valence, religieux franciscain, fut nommé évêque titulaire et coadjuteur de ce siége, en 1724, pendant la maladie de Durana. Il mourut en 1738.

23. *Don Fray Joseph Cayétano Palavicini*, religieux franciscain, *calificador* du saint-office, prédicateur général, *définidor* de la province de Charcas, nommé à l'évêché du Paraguay, en 1739, passa à celui de Truxillo, en 1748.

24. *Don Fernando Pérez de Oblitas*, natif de Lima, élu en

1748, fut transféré au diocèse de Santa-Cruz de la Sierra, en 1756.

25. *Don Manuel de la Torré*, élu en 1756, passa au siége de Buénos-Ayres, en 1763.

26. *Don Manuel-Lopez de Espinosa*, nommé en 1763, mourut en 1772.

27. *Don Fray Juan-Joseph Priégo*, religieux franciscain, mourut en 1779.

28. *Don Fray Luis de Vélasco*, religieux franciscain, natif de Madrid, fut élu en 1779.

LISTE DES GOUVERNEURS DU PARAGUAY.

1. *Don Manuel de Frias*, premier gouverneur de cette province, fut nommé, en 1620, lorsque le Paraguay fut détaché du Rio de la Plata. Il eut de vives contestations avec l'évêque au sujet du droit de patronage. Le prélat finit par l'excommunier, et retira l'administration des missions des mains des jésuites. Cette mesure, toutefois, fut condamnée par le conseil des Indes. Frias gouverna jusqu'en 1630.

2. *Don Luis de Cespédès* conserva le gouvernement de 1630 à 1636.

3. *Don Martin de Lédesma* gouverna jusqu'en 1639.

4. *Don Pédro de Lugo y Navarro*, chevalier de Saint-Jacques, reçut ordre de visiter les établissements des missionnaires jésuites, et de les protéger contre les Indiens Mamalucos, qu'il défit dans une bataille. Il gouverna jusqu'en 1642.

5. *Don Grégorio de Hinestrosa*, natif du Chili. Ce gouverneur aplanit les différends qui existaient entre les jésuites et l'évêque don Bernardino de Cardénas et avaient affligé la province pendant tant d'années. Il n'y réussit qu'en éloignant le prélat de son siége et après avoir été trois fois excommunié par lui. Hinestrosa conserva le gouvernement jusqu'en 1648.

6. *Don Diégo de Escobar Osorio*, membre de l'audience royale de Charcas, trouva les affaires en fort mauvais état, et mourut en 1649.

7. *Don Fray Bernardino de Cardénas*, évêque de ce diocèse, fut proclamé gouverneur par ses partisans. Il commença son règne par l'extermination des jésuites qui se trouvaient dans la ville, et par l'expulsion de ceux des missions qu'il fit embarquer de vive force. Cette mesure excita de nouveaux troubles, et les jésuites, en vertu d'une bulle pontificale, dont ils étaient munis, nommèrent un juge conservateur. Cependant, l'audience de Charcas désapprouva le choix de Cardénas comme gouverneur, et nomma provisoirement

8. *Don Andrès Garavito de Léon*, chevalier de Saint-Jacques et membre de l'audience de Charcas. L'évêque revendiqua ses droits, à la tête d'un corps d'Indiens armés; mais les troubles

cessèrent à l'arrivée de Garavito, qui retourna à Charcas reprendre ses fonctions, en 1651.

9. *Don Juan Vazquez de Valverdé*, membre de la même audience, fut nommé, par cette assemblée, gouverneur provisoire du Paraguay, et chargé de faire une enquête sur les troubles dont il avait été naguère le théâtre. Il gouverna de 1651 à 1665.

10. *Don Félipe Régé Corbulon* conserva l'autorité jusqu'en 1679.

11. *Don Juan Diaz de Andéno* resta en fonctions jusqu'à sa mort, arrivée en 1685.

12. *Don Antonio de Véra Moxica*, nommé provisoirement par le vice-roi du Pérou.

13. *Don Baltasar Garcia Ros*, sergent-major de la place de Buénos-Ayres, reçut ce gouvernement du roi en récompense des services qu'il avait rendus dans la conquête de la Colonia-del-Sacramento sur les Portugais. Il entra en fonctions en 1705, visita les missions des jésuites, et rendit compte à sa majesté de tout ce qu'il avait vu.

14. *Don Juan-Grégorio Bazán de Pedraza.*

15. *Don Diégo de los Réyes Balmaséda*, né à Puerto de Santa-Maria, prit le gouvernement en 1717. Toutefois, les nombreuses plaintes portées contre lui pour sa partialité à l'égard des jésuites, décidèrent l'audience à envoyer au Paraguay un juge-visiteur, qui en fut nommé gouverneur provisoire par le vice-roi du Pérou, en 1721. Ce fut

16. *Don Joseph de Antéquéra y Castro*, chevalier d'Alcantara, protecteur-fiscal des Indiens, dans la juridiction de l'audience de Charcas. Ce gouverneur termina sa vie sur un échafaud, en 1725, dans la capitale du Pérou, à la suite de mouvements insurrectionnels, occasionés par un malentendu survenu entre l'évêque don fray Joseph de Palos et les jésuites.

17. *Don Martin de Barua* fut nommé provisoirement par le maréchal-de-camp don Bruno-Mauricio de Zavala, et chargé spécialement, par le vice-roi, marquis de Castelfuerté, d'aller pacifier cette province. Il fit à la Cour des représentations sur les excès et les usurpations attribués aux jésuites, et conserva le gouvernement pendant cinq ans.

18. *Don Bartolomé de Aldunaté*, capitaine de cavalerie du préside de Buénos, ne se rendit pas à son gouvernement, quoiqu'il eût été nommé par le roi.

19. *Don Ignacio de Soroéta*, corrégidor de Cuzco, où il s'était fait remarquer par son habileté et sa justice, fut nommé par le vice-roi, en 1730. Les habitants, toutefois, refusèrent de le recevoir; ils prirent même les armes, et le forcèrent de chercher son salut dans la fuite.

20. *Don Isidoro Mironès y Bénaventé*, membre de l'audience de Charcas, avait déployé beaucoup de talent et de prudence dans la pacification de la province de Cochabamba. Le vice-roi voulut aussi utiliser son habileté dans celle du Paraguay et l'en

nomma à cet effet gouverneur provisoire. Bénaventé se mit en route; mais ayant appris l'arrivée du gouverneur choisi par le roi, il retourna sur ses pas.

21. *Don Manuel-Agustin de Ruiloba*, général des armées du roi au Pérou, arriva à l'Asuncion, en 1733. S'étant mis, la même année, à la tête de quelques troupes pour aller apaiser une révolte qui venait d'éclater dans son gouvernement, il fut abandonné de ses soldats, et tomba au pouvoir des rebelles, qui le tuèrent.

22. *Don Fray Juan de Arrégui*, religieux franciscain, évêque du diocèse, fut nommé par les rebelles gouverneur de la province. En vain il s'enfuit de la ville pour ne pas accepter cette charge, ils l'y ramenèrent et le forcèrent de l'exercer jusqu'à l'arrivée du juge-visiteur, don Juan Vazquez de Aguéra, nommé par le roi.

23. *Don Bruno-Mauricio de Zavala*, maréchal-de-camp et gouverneur de Buénos-Ayres, passa de là à la présidence du Chili. Ayant reçu l'ordre du vice-roi, marquis de Castelfuerté, de conduire des troupes au Paraguay pour y apaiser quelques troubles, il s'en fit reconnaître gouverneur, en 1735, dispersa les révoltés, punit les principaux chefs et pacifia la province; après quoi il se démit du gouvernement.

24. *Don Martin-Joseph de Echauré*, capitaine de dragons, resta en fonctions jusqu'en 1755.

25. *Don Rafael de la Monéda.*

26. *Don Marcos Larrazabal.*

27. *Don Pédro Mélo de Portugal*, lieutenant-colonel des dragons de Sagonte, conserva l'administration de 1777 à 1785.

28. *Don Joaquin de Aloz*, ancien capitaine du régiment d'infanterie d'Aragon, et corrégidor de Quispicanchi, au Pérou, fut nommé en 1785.

29. *Don Lazaro de Ribéra.*

LISTE DES OUVRAGES CONSULTÉS POUR CET ARTICLE.

Herréra, *Gomara* et *Alcédo.*

Conquista de las islas Molucas al rey Felipe III, escrita por el licenciado Bartolome Leonardo de Argensola, Capellan de la majestad de la Emperatriz y retor de Villa Hermosa, in-folio. Madrid, 1609.

Relacion del viage que hizieron los capitanes Bartolome Garcia de Nodal, y Gonzalo de Nodal, hermanos al descubrimiento del estrecho nuevo de S. Vicente y reconocimiento del de Magallanes, por orden de sa magestad, in-4°. Madrid, 1621.

Historia provinciæ Paraquariæ, authore R. Nicolao del Techo. Leodii, 1673.

Autos de las conferencias de los commissarios de las coronas de Castilla y Portugal, sobre la diferencia de la fundacion de

una colonia nombrada del Sacramento en el Rio de la Plata, de la isla de San-Gabriel, en 1681 y 82. Esp. y Ital. Imp. en Roma, 1682.

Insignes missiones de la compania de Jesus en la provincia del Paraguay. Estado presente de sus missiones en Tucuman, Paraguay, y Rio de la Plata, por el doctor D. Francisco Xarque, en Pamplona, 1687.

D. Francisco de Seixas y Lobera, Descripcion geografica de la region austral Magallanica. Imp. en 1690.

Historica relatio de apostolicis missionibus patrum soc. jes. apud Chiquitos, Paraquariæ populos, etc. à P. J°. Patricio Fernandez, Augustæ Vindelicorum, 1733.

Descripcion chorografica del terreno, rios, arboles y animales de las dilata dessimas provincias del Gran-Chaco, Gualamba, y de los rites y costumbres de las inumerables naciones barbaras e infieles que le habitan : con una relacion historica de lo que en ellas han obrada para conquistarlas algunos governadores y ministros reales : y los missioneros jesuitas para reducirlas à la fe del verdadoro Dios : escrita por el padre Pedro Lozano. Cordoba, 1733.

Il cristianesimo felice nelle missioni dei padri della compañia de Jesu nel Paraguay, 1 *vol. in-4°. Venise,* 1743.

Relacion historica del viage á la America-Meridional, por D. Jorge Juan y D. Antonio de Ulloa, 5 *tom. Madrid,* 1748

Histoire du Paraguay, par le père de Charlevoix, 3 tom. in-4°. Paris, 1756.

Viage al estrecho de Magallanes, por el capitan Pedro Sarmiento de Gamboa, en los años de 1579 *et* 1580. *Madrid,* 1768, *in-4°.*

The narrative of the Hon. John Byron, containing an account of the great distresses suffered by himself and his companions on the coast of Patagonia, from 1740 *till their arrival in England in* 1746; *written by himself and now first published. London, in-8°.,* 1768.

Histoire d'un voyage aux îles Malouines, avec des observations sur le détroit de Magellan, par don Pernetty. Paris, 1770, 2 volumes in-8°.

Falkner's description of Patagonia, etc. Hereford, in-4°., 1774.

Historia de Abiponibus, equestri, bellicosâque Paraquariæ natione, locupletata copiosis barbararum gentium, urbium, fluminum, ferarum, amphibiorum, insectorum, serpentium præcipuorum, piscium, avium, arborum, plantarum, aliarumque, ejusdem provinciæ proprietatum observationibus, authore Martino Dobrizhoffer, presbytero, et per annos duo de vigenti Paraquariæ missionaris, III tom. in-8°. Vienna, 1784.

Relacion del ultimo viage al estrecho de Magallanes, de la fragata de S. M., Santa-Maria de la Cabeza, en los años de 1785 *y* 1786, *extracto de todos los anteriores, etc., in-4°. Madrid*, 1788.

Wilcocke's history of the vice-royalty of Buenos-Ayres. London, 1806.

Voyages dans l'Amérique méridionale, par D. Félix de Azara, contenant la description géographique, politique et civile du Paraguay et de la rivière de la Plata, publiés d'après les mémoires de l'auteur, par C.-A. Walckenaër, 2 tom. Paris, 1809.

Voyage to Buenos-Ayres, performed in the years 1817 *et* 1818, *by order of the American government, by H. M. Brackenridge Esq.* 1820, *secretary to the mission, London*, 1820.

Ensayo de la historia civil del Paraguay, Buenos-Ayres y Tucuman, por el doctor D. Gregorio Funes, 3 tom. in-8°. Buénos-Ayres, 1816 et 1817.

Messages from the president of the United States to congress transmitting, 1°. *the report of J. R. Poinsett, esquire, on the viceroyalty of Buenos-Ayres and Peru, the* 23*th oct. and* 4 *nov.* 1818 *(n°.* 48*)*; 2°. *report of C. A. Rodney and John Graham on the subject of the late mission to south America, containing various documents relating to Buenos-Ayres*, 5 *nov.* 1818 *(n°.* 2.*)*; 3°. *report of Theodorick Bland, esquir, en Buenos-Ayres and Chile*, 15 *dec.* 1818 *(n°.* 48*)*; 4°. *communications from the agents of the united states in those provinces of south America which have declared their independence*, 13 *march* 1822 *(n°.* 59*). Washington.*

Ensayo de la historia civil del Paraguay, Buenos-Ayres y Tucuman, escrita por el doctor D. Gregorio Funes, dean de la Santa-Iglesia cathedral de Cordova, 3 *tom. in-8°. Buenos-Ayres*, 1816 et 1817.

Letters on the united provinces of south America, by don Vicente Pazos. Newyork, 1819.

Travels in Columbia, by captain Cochrane, in 1823 *et* 1824, 2 *vol. in-8°. London*, 1825.

Constitucion de la republica Argentina, sancionada por el congreso general constituyente, el 24 *de diciembre de* 1826, *y el manifiesto del congreso general constituyente á los pueblos de la republica Argentina, etc., in-4°.; pag.* 55. *Buenos-Ayres*, 1826.

Registro official, in-8°. Buenos-Ayres, 1821, 1822, 1823.

Registro estadistico de la provincia de Buenos-Ayres, 1822.

Journal of a residence in Chile during the year 1822, *etc., by Maria Graham. London, in-4°.*, 1824.

Travels in south America, containing an account of the present state of Brazil, Buenos-Ayres and Chile, by Alexander Caldcleugh, esq. 2 *vol. in-8°. London*, 1825.

Almanaque politico y de comercio de la ciudad de Buenos-Ayres para el año de 1826, *redactado por J. J. M. Blondel. Buenos-Ayres*, 1825.

Documents relatifs au commerce des nouveaux États de l'Amérique. Paris, 1825.

Noticias de las Provincias-Unidas del Rio de la Plata (por M. Nuñez). Londres, 1825, et traduction avec des notes et des additions, par M. Varaigne. Paris, 1826.

Travels in Chile and la Plata, including accounts respecting the geography, geology, statistics, government, finances, agriculture, manners and customs and the mining operations in Chile, etc., by John Miers, 2 vol. in-8°. London.

Rough notes taken during some rapid journeys across the Pampas and among the Andes, by captain F. B. Head, 2e. *edition in-8°. London*, 1826.

Essai historique sur la révolution du Paraguay, par MM. Rengger et Longchamp. Paris, 1827.

Respuesta al Mensage del gobierno, de 14 *setiembre* 1827. *Buenos-Ayres, imprenta Argentina.*

Les journaux : *la Abeja Argentina, el Patriota, Mensagero Argentino, Cronica politica y literaria de Buenos-Ayres, El Argos, etc.*

Carte générale du Pérou, du Chili et de la Plata, par M. Brué. Paris, 1826.

FIN DU ONZIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU ~~ONZIÈME~~ VOLUME.

